Université Paris X - Nanterre

ECLAIREURS SCOUTS DE FRANCE ET SIGNE DE PISTE

Histoire d'un système de représentations
(1920-1964)

TOME 2

THESE PRESENTEE
POUR LE DOCTORAT D'ETAT
(HISTOIRE)

par Christian GUERIN
sous la direction de René REMOND

Paris 1991

TABLE DES MATIÈRES

Tome 2

L'ordre en décomposition

1. À l'épreuve des faits (p. 6)

1.1. Maréchal, « Toujours prêts ! » (p. 6)
1.1.1. Divine surprise (p. 6)
1.1.2. Les dirigeants-clé (p. 12)

1.2. L'Ordre au pied du mur (p. 30)
1.2.1. Mouvement engagé : une nouveauté à l'ombre de Pétain (p. 30)
1.2.2. L'Ordre chevaleresque : l'apothéose (p. 37)
1.2.3. Clandestinités : nouvelles figures de Chefs ? (p. 45)

1.3. Bilans (p. 57)
1.3.1. *Mea culpa* (p. 57)
1.3.2. Le malaise Éclaireurs (p. 68)
1.3.3. Troubles représentationnels (p. 77)

2. Crépuscule de l'Ordre, crépuscule d'un monde ? (p. 82)

2.1. Un laïc maître du jeu (p. 82)

2.2. Les deux « testaments » du P. Forestier (p. 101)
2.2.1. Éducation d'abord : enfant et pédagogie (p. 102)
2.2.2. Éducation d'abord : Chef et pédagogie (p. 106)
2.2.3. Des sommes problématiques (p. 116)

2.3. « Raiders, Go ! » (p. 124)
2.3.1. Mise en place (p. 124)
2.3.2. « Raiderissime » (p. 140)
2.3.3. Quelques questions aux modèles-types (p. 153)

3. D'un Scoutisme l'autre (p. 164)

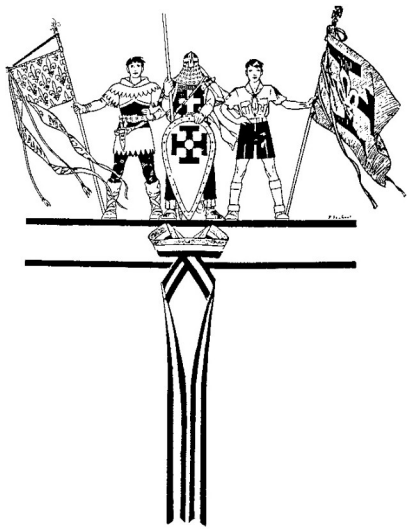
3.1. Autopsie d'une mue (p. 165)
3.1.1. Prélude (p. 166)
3.1.2. Première étape : Pentecôte 1952 (p. 168)
3.1.3. Deuxième étape : Versailles 1954 (p. 176)

3.1.4. Troisième étape : premières purges et manifestes (1955) (p. 183)
3.1.5. Épilogue (p. 197)

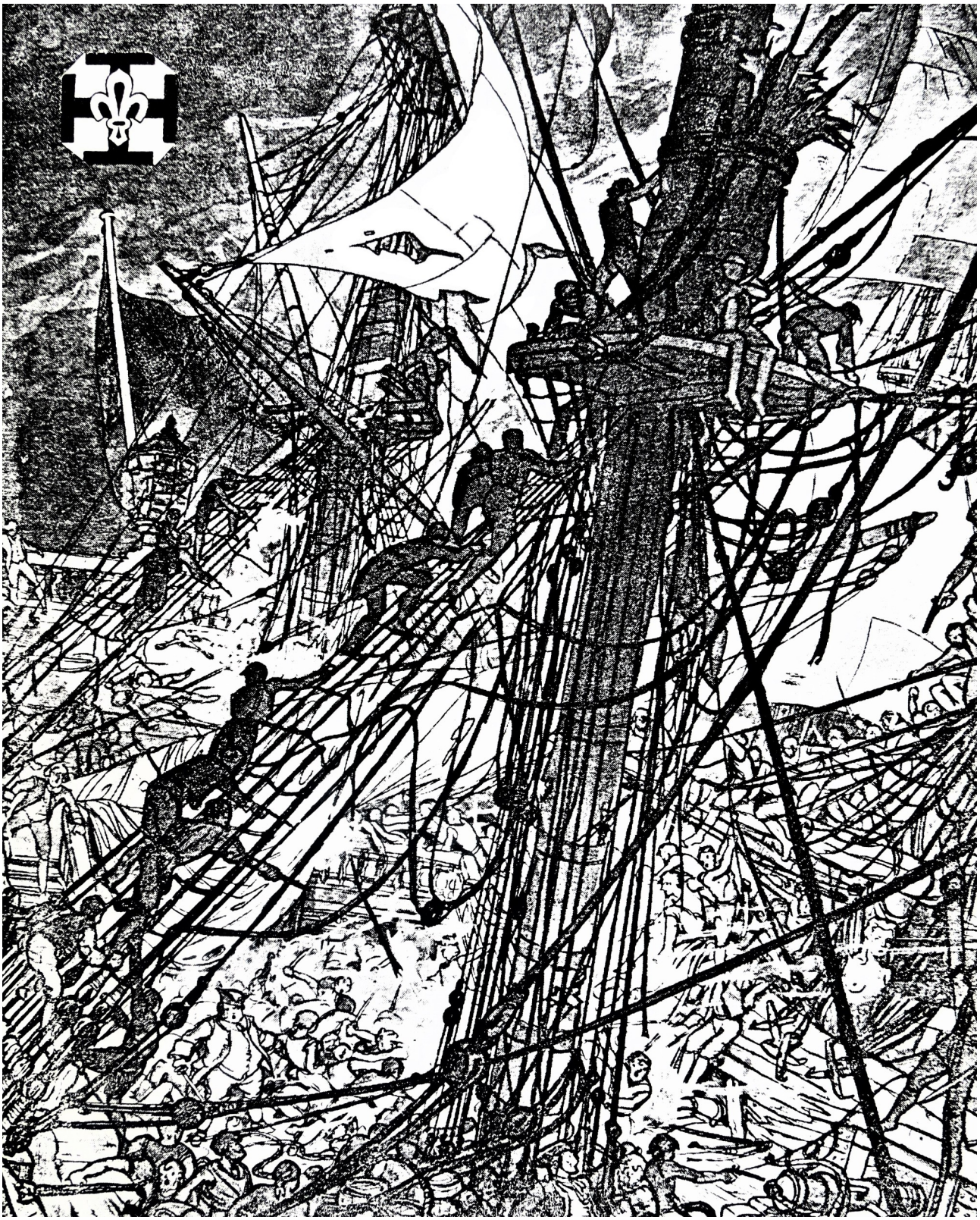
3.2. La fin des Éclaireurs (p. 199)
3.2.1. Le poids des oubliés (p. 199)
3.2.2. Nouvelle équipe… ultime transition (p. 213)
3.2.3. Esquisse (p. 228)

3.3. La réforme et son « procès » (p. 235)
3.3.1. Redéfinition représentationnelle (p. 235)
3.3.2. La réforme en elle-même (p. 250)
3.3.3. Le « procès » de la réforme (p. 263)

Repères chronologiques (p. 277)



L’Ordre en décomposition



1940 : à qui connaît un peu l'histoire globale du mouvement[1], le choix de cette date pour marquer la fin d'une période et le début d'une autre paraîtra peut-être étrange au premier abord. Il est vrai qu'à suivre les revues adressées à leurs chefs ou à leurs membres, les représentations de la branche Scouts (qui prit le nom de branche Éclaireurs, par soucis de précision, en 1941), comme celles de la branche Route, ne connaissent pas de mutations fondamentales. Cependant, si elles changent peu, l'environnement historique, quant à lui, est complètement bouleversé et ce, pour être bref, dans deux dimensions principales : 1) plus qu'à demi envahie au terme d'une guerre-éclair qu'aggravent cruellement la débâcle sociale et l'effondrement politique, la France, qui vient de signer un humiliant armistice, n'est plus une puissance de premier plan aux yeux de l'étranger : quoique sa marine et son empire colonial intacts entretiennent un moment encore l'illusion, elle n'est désormais pour les chancelleries, et de Londres à Washington ou Moscou (sans parler de Berlin) qu'un Etat assujetti, entré dans l'orbite nazie ; 2) profitant du désarroi général, porté au demeurant par des attentes souvent contradictoires mais néanmoins vives, le Vainqueur de Verdun, le seul des huit maréchaux de France de la première guerre mondiale avec Franchet d'Espérey à être encore en vie, Philippe Pétain, quatre-vingt quatre ans, après avoir précisément assumé la signature de l'armistice, s'est fait remettre par une Assemblée Nationale réunie à Vichy le 10 juillet les pouvoirs constituants. Cet acte changeait du même coup la face de la France. Il sonnait le glas de la démocratie parlementaire et ouvrait la voie à l'édification d'un Etat autoritaire, corporatif voire fascisant à partir de 1942.

Il est inutile de souligner davantage l'importance considérable de ce bouleversement dont les deux dimensions, nationale et internationale, vont se conjuguer pour atteindre les Français dans leur vie quotidienne autant que dans leur être profond. Aucun d'entre ces derniers n'a pu traverser intact les quatre années de l'Occupation et du régime de Vichy. Chacun se trouva confronté concrètement à un monde qui soudain cessait d'être le sien, qu'on s'y fût auparavant trouvé bien ou non. Les représentations, ces médiatrices entre les individus, mieux encore les groupes sociaux et le réel, ne purent pas ne pas s'en trouver atteintes elles aussi, immédiatement ou à retardement.

La question est de savoir comment les Scouts de France, mouvement catholique d'éducation, et particulièrement leur branche Éclaireurs, la plus sensible car regroupant des jeunes à la charnière de deux âges, vont réagir à ce contexte radicalement nouveau. Leur finalité stratégique va-t-elle en être affectée ? Leurs solutions tactiques, c'est-à-dire méthodologiques ou mieux pédagogiques ? Et leurs représentations du monde et d'eux-mêmes ?

Et s'il s'avère que la permanence caractérise la branche Éclaireurs pendant la période, ne peut-on discerner au sein du mouvement des indices d'une mutation souterraine ? Si c'est le cas, il faudra s'interroger sur le point de savoir pourquoi un renouvellement plus net et plus rapide ne s'est pas opéré.

[1] De laquelle on ne peut dissocier celle de la branche Scoute (qui allait devenir la branche Éclaireurs) à l'époque.

1. À l'épreuve des faits

1.1. Maréchal, *« Toujours prêts ! »*

L'effondrement de mai-juin 1940 a frappé les Français de stupeur, tous les historiens de la période s'accordent à le reconnaître. À ce peuple courbé sous le choc vient alors un réflexe, le réflexe religieux ; pas toujours porté par une foi profonde, tant s'en faut ; monté plutôt des profondeurs d'une tradition que beaucoup avaient cru oubliée, que d'autres espéraient voir renaître, et qui, brusquement, à la faveur de l'épreuve, a effectivement ressurgi. Cet élan (dont le contrepoint n'est-il pas la peur ?), Jacques Duquesne l'a fort bien dépeint : les pèlerinages attirent les foules, les offices religieux font recette :

> *« Robert Brasillach, prisonnier, le constate :* 'en Alsace*, note-il,* quand l'homme est seul et malheureux, il pense à Dieu. On prêche deux fois, trois fois, le dimanche aux messes où il est difficile de trouver une place.' *»*[2]

La France repentante[3], ainsi se présente le pays : *Peccavimus, nous avons péché. Tel est le slogan*, écrit encore Jacques Duquesne. *Le péché nous a fait perdre la paix, dit monseigneur Llobet, évêque d'Avignon*[4] ; et de citer les articles qui, du *Figaro* à *La France catholique*, du *Patriote des Pyrénées* à *La Croix* vont dans le même sens.

1.1.1. Divine surprise

La France a « péché ». Soit, mais comment ? Toute une presse d'inspiration catholique, d'extrême-droite ou non, a dénoncé les fautes collectives et les responsables depuis longtemps. Parmi les fautes, pêle-mêle : la boisson, la dénatalité, la licence sous toutes ses formes, la perte des valeurs, l'égoïsme... Parmi les responsables : le laïcisme, la franc-maçonnerie, le cinéma, la République... La défaite vient soudain donner raison aux Cassandre de toutes sortes qui s'étaient abondamment exprimés. Condamnant l'époque et le régime, ils triomphent à présent et donnent libre cours à leurs imprécations. Le pays semble faire sien leurs analyses. Comment ne pas le comprendre ?

La ferveur religieuse retrouvée est aussi un moyen de prouver que cette fois l'on a retenu la leçon, et que l'on va partir à la rencontre d'une époque où la France ne s'était pas perdue elle-même :

> *« On assiste,* note encore Jacques Duquesne*, à des élans de piété populaire qui font penser aux grands mouvements de foule au Moyen-Age. On parle beaucoup du Moyen-Age d'ailleurs: toute une littérature pieuse se diffuse sur ce thème, qui incite les français à retrouver les vertus des bâtisseurs de cathédrales. »*[5]

---

2 Jacques Duquesne : *Les catholiques sous l'Occupation*, Grasset, 1966 p. 20.
3 Ibid. p. 18 : titre du premier chapitre.
4 Ibid. p. 29.
5 Ibid. p. 24.

Pour les représentations des Scouts de France, c'est la consécration, consécration d'ailleurs amère. Dégagé de ses obligations militaires[6], le P. Forestier, dont on a lu le réquisitoire de l'immédiate avant-guerre, s'empresse d'en prendre acte :

> « *Deux cents ans de rupture de la chrétienté, d'exaltation de l'homme et de son indépendance nous ont conduits à un point très bas de la foi chrétienne* (...) *Nous recommençons, à la manière de notre temps, l'essentiel de ce que fut le bas Moyen-Age, à la disparition du monde romain. C'est une affaire de dizaines d'années.* »[7]

Tout est donc à reconstruire, mais cette fois sur des bases plus saines : les germes de la désunion du corps catholique français ont été ou sont sur le point d'être éradiqués. Du moins l'espère-t-on dans les milieux qui nous concernent.

On l'espère d'autant plus que la France a enfin un « chef ». On a vu à quel point la représentation du chef était élaborée à la veille de l'éclatement de la seconde Guerre Mondiale au sein des S.d.F. Elle ne concerne pas seulement le temporel. Ses implications

---

[6] Il a été aumônier de la 3e division de Cavalerie. Parmi les hauts faits de cette division, Marcel Forestier n'en retiendra qu'un, celui de la 13e brigade motorisée qui tint tête, entre Montcornet et Sissonne, avec une vingtaine de chars, à deux divisions cuirassées allemandes. Cette brigade était commandée par un certain colonel De Gaulle.

[7] R.p. Marcel-Denys Forestier : *Notre mission spirituelle: un nouveau Moyen-Age*, in *Le Chef*, septembre 1940, n°173 pp. 4-5.

sont aussi et peut-être surtout mystiques. Elle est l'acmé de l'idée que l'on se fait de la Chrétienté retrouvée, organisme hiérarchisé, vivifié par la solidarité fraternelle de ses membres, animé par l'amour chrétien, guidé par l'adhésion au plan divin de la tête du corps social.

Certes, les Scouts de France, si le choix leur avait été laissé, eussent probablement préféré une autre figure de chef à celle de Philippe Pétain, dont le mariage avec une divorcée jetait une ombre sur la qualité d'une foi et d'une pratique d'ailleurs fort peu sûres[8]. Mais il est vite clair, après une période d'observation de quelques mois qui est, chez les Scouts de France[9], comparable à l'attitude d'abord prudente de l'épiscopat[10], que Pétain considère, comme bien des dirigeants français depuis Napoléon I[er][11], que l'Église catholique doit jouer un rôle social de premier plan[12], et l'Église sur ce point ne lui en demande pas davantage. Le P. Forestier, du reste, le reconnaîtra dans un article de mars 1942 sur lequel j'aurai l'occasion de revenir :

> *« Les partis ayant disparu, c'est de tout l'élan de notre cœur que nous nous sommes groupés derrière le Maréchal. Dans les circonstances tragiques où il prenait le pouvoir, nul n'avait le droit de lui marchander son concours. La noblesse de sa personne, le réalisme de son esprit, la légitimité de son accession au pouvoir, étaient des titres à notre loyalisme. Ajoutons que les structures de l'ordre nouveau, fait d'autorité, de hiérarchie, de disparition de la lutte des classes, étaient en trop étroite harmonie avec la conception que nous avions du monde, étaient trop semblables à l'ordre qui régnait dans la petite cité Scoute, pour que notre adhésion n'ait été facile et heureuse.[13] »*

Aveu dénué d'artifices. L'adhésion, en effet, est d'abord facile et heureuse. De nombreux chefs ou dirigeants Scouts de France vont prendre des responsabilités au sein des organismes suscités directement ou non par Vichy. Pierre Goutet, ancien responsable de la Route, sera Directeur de la Jeunesse sous l'autorité du Secrétaire général Lamirand, un fervent admirateur de Lyautey, pendant quelques mois. Maurice de Lansaye, dont j'ai dit qu'il avait été directeur de la revue *Scout*, ancien Chef de Troupe, sera chargé de la propagande au cabinet personnel du Maréchal Pétain. Plus connu est le rôle du général de la Porte du Theil, ex Commissaire-adjoint de la Province d'Île-de-France, à la tête des Chantiers de la Jeunesse, dont l'Aumônier général sera le P. Forestier. On sait encore que c'est Henry Dhavernas, *Deputy Chief Camp* de Gilwell (badge de bois), ancien assistant du P. Sevin au Kraal de Chamarande, qui créera, avec l'appui d'André Cruiziat et l'accord du P. Forestier, les Compagnons de France. Autour de ces personnalités de premier plan, nombreux sont les Chefs Scouts ou les Routiers à s'engager, soit par conviction politique (la Révolution Nationale ouvrirait bien la voie à la restauration de la Chrétienté ; la jeunesse decrait en prendre la tête), soit par sens du service –n'excluant pas le premier motif–, tel

---

8 Encore que la vie privée de Lyautey pouvait avoir un caractère encore plus… sulfureux !

9 *Le Chef*, comme *Scout*, ne se font pas l'écho d'un ralliement enthousiaste. Dans son message de l'automne 1940, le général Lafont, pourtant proche de Philippe Pétain, se montre aussi loyal que discret envers le Chef de l'État lorsqu'il annonce sa nomination à la tête du Scoutisme Français. Quant au P. Forestier, qui rédige à la suite un article : *À propos du Scoutisme Français*, il ne mentionne pas une seule fois les autorités civiles et se cantonne au domaine spirituel, ce qu'il n'a pas toujours fait et ne fera pas toujours par la suite. Il est vrai que la règle de la neutralité de l'Association en matière politique est encore de mise à ce moment;

10 Comme le remarque Jacques Duquesne.

11 Lequel déclarait aux curés milanais, en juin 1800 : *Une société sans religion est comme un vaisseau sans boussole*, et résumait, en une phrase célèbre, la force de l'Église non au mystère de l'incarnation, mais à celui de l'ordre social.

12 Il est en cela très proche de Charles Maurras.

13 R.P. Marcel-Denys Forestier : *France-Chrétienté ; deux pas en arrière…*, in *Le Chef*, mars 1942, n°189 p. 79.

Yves de Verdilhac (Serge Dalens[14]) qui, Chef de Troupe et jeune magistrat, se voit chargé de mission par Lamirand pour *l'enfance irrégulière et délinquante*.

Cette prise de responsabilité des Chefs Scouts de France est une consécration pour le mouvement. Enfin la stratégie de conquête porte ses fruits. Enfin des chevaliers-croisés de l'Ordre scout accèdent à des postes-clés à partir desquels ils vont pouvoir œuvrer à la restauration de la Chrétienté. Cette opportunité soudainement offerte doit être considérée par d'aucun comme une « divine surprise » : l'édifice représentatif cesse d'être utopique, il se trouve à présent à l'épreuve des faits et tout concourt en apparence à ce qu'il devienne réalité. Mesure-t-on cependant à sa juste valeur l'écrasante hypothèque que prenait l'occupant sur Vichy et tous ceux qui s'y ralliaient ? Les Scouts de France se rendirent-ils compte qu'ils pactisaient avec le diable, masqué par l'auguste silhouette d'un maréchal de France ? Dans la première voire les deux premières années de son règne, non.

Les Scouts de France n'entendaient pas cependant ne participer à l'œuvre de redressement national que par le biais de personnalités issues de leurs rangs. Ardent était le désir d'y participer ès-qualités. Seulement, sur le terrain qui était le leur, il y avait des concurrents qui étaient des « frères » : les Éclaireurs de France, les Éclaireurs Unionistes mais aussi les Éclaireurs Israélites —vite dissous[15]. Les Scouts de France se trouvèrent pris entre plusieurs feux : d'un côté ils affirmaient depuis toujours que le Scoutisme catholique constituait la pleine réalisation du Scoutisme : à ce titre, ils pouvaient prétendre demeurer les seuls maîtres du jeu. Mais cela soulevait d'innombrables difficultés : comment absorber par exemple des associations qui, quoique moins puissantes, pouvaient néanmoins compter sur de solides appuis à Vichy ?

En outre, introduire des Scouts « neutres », protestants et juifs dans un mouvement fondamentalement catholique aurait signifié, à supposer que cela eût été possible, introduire, pour certains, le loup dans la bergerie. L'unification pure et simple du Scoutisme en France serait d'autre part passée par une déconfessionnalisation des mouvements, placés dès lors dans l'orbite de principes vaguement chrétiens. L'Église catholique ne pouvait admettre une telle chose, pas plus d'ailleurs que les Scouts de France dont l'hégémonie se serait réalisée au détriment de l'article IV de leur loi : *Le Scout est l'ami de tous et le frère de tout autre Scout*, ce qui était... inconcevable. L'Église catholique, par ailleurs, avait une autre raison, particulièrement forte, de s'opposer à une unification : Mouvement de jeunesse unique, le Scoutisme français aurait été, de la sorte, directement sous la tutelle de l'État. De cela il ne pouvait être question. Il fallut donc trouver, et très vite, c'est-à-dire avant que l'État ne prît une décision, une solution acceptable par tous.

En septembre 1940, se tint à l'Oradou, près de Clermont-Ferrand, une importante réunion du bureau interfédéral du Scoutisme français réunissant les représentants des cinq Mouvements (trois masculins, deux féminins) qui parvinrent après d'âpres débats à se mettre d'accord. Ce fut la déclaration de l'Oradou du 25 septembre 1940, véritable charte de la Fédération des associations Scoutes françaises, fondée le 1er octobre, déclarée le 25 décembre et agréée par le Secrétariat de la Jeunesse le 24 juillet 1941. En fait, chaque association conservait son autonomie interne, mais se plaçait sous l'unique autorité d'un Chef du Scoutisme Français, charge qui fut dévolue au général Lafont, assisté d'un collège national présidé, en l'absence du général, par Pierre François (E.d.F.), d'un Secrétaire

[14] Auteur phare du Signe de Piste, avec sa tétralogie des *Prince Eric*, cf. tome 3.

[15] À cet égard, Pierre François, ancien dirigeant E.d.F, insista lors d'un entretien en 1980, sur le rôle positif que jouèrent les dirigeants du Scoutisme Français à l'égard de leurs frères juifs.

général-adjoint (Jacques Astruc, S.d.F.), ainsi que d'un Conseil national composé des représentants des différentes associations, les Scouts israélites étant immergés dans l'ensemble souc couvert d'anonymat. Mais en fait, les S.d.F. se taillaient la part du lion en plaçant aux instances dirigeantes leur ancien chef, leur Commissaire général et leur Commissaire général-adjoint.

Dès son entrée en fonction, le général Lafont précisa le sens qu'il entendait donner à la Fédération et à son rôle :

> *« Le rôle que le Maréchal veut impartir à la Jeunesse dans le redressement national suppose évidemment que cette jeunesse est organisée ; mais loin de vouloir la couler tout entière dans un moule unique, l'autorité tient à respecter une diversité dans les méthodes dans l'animation de l'esprit qui est le génie de la nation. Encore faut-il que cette diversité nous amène à un but : le redressement national. Celui-ci ne sera obtenu que par l'abolition de cette conception matérielle de la vie qui, développant à l'extrême l'égoïsme individuel, abolissait dans les esprits la notion du bien commun auquel doit coopérer tout citoyen* (...) *Il est bien entendu que je ne peux accepter les fonctions que les trois mouvements du Scoutisme Français veulent m'offrir, que dans la mesure où une action y sera effective, c'est-à-dire que tout en respectant leur autonomie et l'esprit particulier dans lequel chacun des mouvements dirige son action, il me sera donné de vérifier dans quelle mesure cette action particulière tend bien vers le redressement national que propose l'État français, et dans quelle mesure elle s'exerce dans la ligne du Mouvement scout, tel que l'a conçue son fondateur [16]. »*

L'action concrète du Chef-Scout et de l'équipe dirigeante s'orienta dans deux directions principales : en premier lieu, une liaison accrue avec l'Éducation nationale. Dans une circulaire en date du 10 novembre 1941, le Secrétaire d'État à l'Éducation nationale et à la Jeunesse donna pour consigne aux chefs d'établissements scolaires de faire bon accueil au Scoutisme et d'établir avec ses représentants locaux une étroite collaboration passant par l'ouverture des locaux, des possibilités d'affichage, des prêts d'installation, etc. Dans cette même circulaire, on soulignait le rôle de supplément à l'éducation scolaire que le Scoutisme pouvait jouer.

Cet aspect concernait peu les S.d.F., d'ailleurs bien implantés dans les collèges catholiques[17]. Le second point en revanche les concernait davantage : il impliquait une liaison étroite avec les Chantiers de la Jeunesse auprès desquels le Scoutisme Français était officiellement représenté. Des buts furent précisément assignés à cette étroite liaison assurée par des délégués :

> *« a) bien préparer les Routiers et les Chefs à trouver leur place aux Chantiers et à y avoir une influence utile,*
>
> *« b) assurer la bonne utilisation de la fiche de signalement des Routiers et Chefs entrant aux Chantiers,*
>
> *« c) suivre les Routiers et Chefs présents aux Chantiers,*

---

16 Général M.-J. Lafont : *Message du Chef-Scout de France*, in *Le Chef*, décembre 1940, n° 176 pp. 3-4.

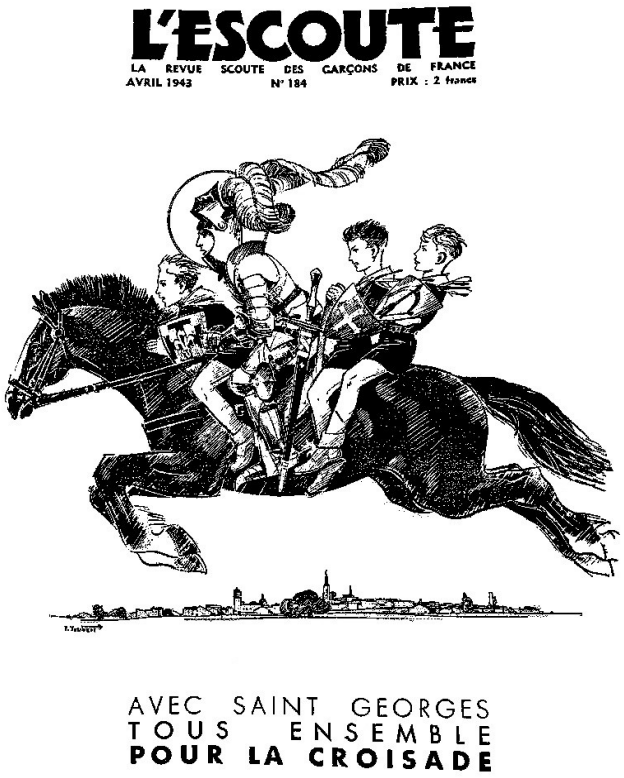
17 À ceci près, toutefois qu'ils purent s'implanter dans les établissements publics chaque fois qu'ils le souhaitèrent. Le souhaitèrent-ils souvent ?

« d) donner aux jeunes des Chantiers, et spécialement aux élèves-Chefs un intérêt et une connaissance suffisante de Scoutisme pour qu'ils désirent à leur sortie devenir chefs ou amis du mouvement scout.

« e) à la sortie des Chantiers, récupérer comme Chefs, non seulement les jeunes qui étaient déjà Scouts, mais encore ceux qui ont manifesté le désir de le devenir.[18] *»*

Enfin, orientation nettement moins importante, l'entrée du Scoutisme Français dans les Auberges de Jeunesse devrait être favorisée.

On le voit, par cet ensemble d'initiatives, se profilait un dispositif d'encadrement global de la jeunesse, bien que conservant à l'égard de l'État une large autonomie. Il faut donc tout de suite souligner les différences qui en font autre chose qu'une organisation de type fasciste ou nazi : premièrement, on l'a dit, ce dispositif, qui couvre de manière diversifiée (associations Scoutes, Compagnons, Chantiers) tous les âges de 7 à 21 ans et plus, n'est pas d'État. En particulier, si l'ambition pédagogique du Scoutisme, notamment catholique, est « totale » (embrasser l'homme tout entier), le Scoutisme Français, tout en partageant l'essentiel des « valeurs » du Chef de l'État, ne relève d'aucune idéologie étatique, corpus très structuré officiellement érigé en dogme. D'autant moins, deuxièmement, qu'il n'est pas obligatoire (contrairement aux Chantiers) et qu'il laisse l'entière liberté de conscience et de religion. Ainsi l'absence d'une jeunesse d'État *stricto*



sensu est-il un des traits caractéristiques du régime de Vichy qui l'écarte sensiblement des régimes fascistes et nazis.

[18] *Le Scoutisme français*, brochure, octobre 1943, p. 39.

Cela dit, les Scouts de France qui, grâce à leurs dirigeants, jouaient dans la Fédération un rôle capital, entendaient bien être l'association dominante à tous égards. La preuve en est donnée par l'illustration de la couverture de *L'Escoute*, qui remplaça temporairement *Scout* : à l'occasion de la Saint-Georges 1943, Pierre Joubert brosse le tableau du saint-chevalier (en armure médiévale !) emportant sur son noir destrier trois jeunes émules dont les écus sont aux armes de chaque association. E.d.F. et E.U. durent faire la grimace à voir leurs jeunes représentants, cramponnés à la selle du cavalier, l'air vaguement crispé et en arrière de la selle, tandis que celui des S.d.F., devant, courbé sur l'échine du cheval et comme protégé par saint Georges est, à l'évidence, tout à fait à son aise en avant-garde ! Joli coup de patte, en toute fraternité... Attestation en tout cas d'une volonté de propagande auprès des Éclaireurs S.d.F., tendant à accréditer l'idée de leur prééminence au sein du Scoutisme Français.

Le Mouvement en général et la branche Éclaireurs en particulier conservaient-ils pour autant le même potentiel attractif qu'avant la guerre ? Un certain nombre de faits permettent de se poser la question, à commencer par le manque de cadres.

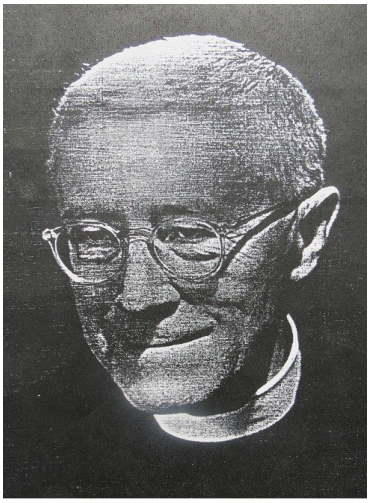
1.1.2. Les dirigeants-clé

Le Mouvement souffrit toujours d'un manque de cadres (et particulièrement de cadres aguerris). Dès les années vingt, le P. Sevin était entré en lutte contre ce mal chronique, relayé par le général de Salins dans les années trente. Les impératifs de la vie estudiantine, des examens, du service militaire, de la vie familiale et professionnelle ou, plus rarement, de l'apprentissage avaient en effet tendance à détourner plus d'un Routier (puisque le passage par la Route était théoriquement nécessaire pour accéder à la Scoutmestrise) d'un engagement contraignant, réduisant à néant, avec ses sorties dominicales, ses charges administratives, ses réunions, ses camps-école et ses camps de Troupe, les maigres loisirs du Scoutmestre.

Avec la guerre et la défaite, le problème est tout autre : ayant encouragé ses Chefs à suivre les E.O.R., le Mouvement, très normalement privé de son encadrement mobilisé en septembre 1939, ne le retrouvera pas tout à fait en septembre 1940 : maints Chefs, parmi les meilleurs, sont partis vers l'Allemagne et ses camps. Si certains parvinrent à s'échapper, si d'autres rentrèrent en France au titre des accords franco-allemands, plus nombreux furent ceux qui demeurèrent en captivité. Dans la branche Éclaireurs, le problème se posa dans toute son acuité. On dut faire appel à d'anciens Chefs formés dans les premières années du Mouvement, ou à des jeunes gens inexpérimentés qui appliquèrent la méthode vaille que vaille. Le « jeu scout » s'en ressentit. Les techniques appliquées platement ou maladroitement eurent tendance à se scléroser en dépit de l'effort contraire des dirigeants, alors que c'était déjà un mal que l'on avait dû combattre presque immédiatement après la naissance du Mouvement. Ce problème ne devra pas être oublié à la Libération, lorsqu'on se trouvera face aux effets pervers d'un tel état de fait. Et puis les contraintes du moment, l'environnement quotidien, l'ambiance générale pesaient lourdement.

En attendant, en 1942, le Commissaire de branche se verra contraint, d'une manière quelque peu brutale, de rappeler les exigences essentielles quant à la qualité du recrutement et des épreuves individuelles. À l'évidence, un certain laxisme devait régner à la base.

Le Q.G. n'avait pas été moins touché par la saignée qu'avaient opérée dans les rangs de l'encadrement guerre et captivité. Eugène Dary, avocat à la Cour d'Appel de Paris et ancien Cadet du P. Doncœur[19] remplaçait Henri Gasnier, tandis qu'à la branche Éclaireurs, Pierre-Louis Gérin remplaçait Pol Daversin rentré à Paris. Si le P. Forestier demeurait inébranlable à l'Aumônerie générale, Pie Duployé, un dominicain proche du P. Doncœur, prenait en charge l'Aumônerie Éclaireurs.



Paul Doncoeur, 1948

Et puisque le nom du P. Doncœur est apparu, il convient de s'arrêter un instant sur la place qu'il tint dans le Mouvement pendant l'Occupation.

J'ai souligné combien l'influence du P. Doncœur avait été grande dans l'avant-guerre, par le biais des Cadets, par celui des pèlerinages et des marches dans lesquels, sans trop se soucier de la hiérarchie institutionnelle, ils entraînaient Chefs et Routiers. Sans partager tout-à-fait l'hypothèse de Philippe Laneyrie, qui fait de la Route d'avant-guerre celle du P. Doncœur –qui veut en faire un des moteurs du Scoutisme catholique–, je ne saurais sous-estimer le souffle dont le jésuite anima la méthode et les représentations : d'autres les façonnèrent, il les mit en perspective autant qu'en scène. Enfin, il imprima sa marque puissante sur une liturgie Scoute « de plein vent » que le P. Sevin avait du reste largement contribué à faire naître.

Quoiqu'il se fût exclusivement consacré aux aînés, le P. Doncœur, à travers eux, précisément, influençait indirectement l'ensemble des branches. Comme dans le domaine graphique, il y eut un style scout à la Joubert, dans le domaine pédagogique un style scout à la Delsuc, il y eut dans le domaine comportemental et spirituel un style scout à la Doncœur, et j'incline à penser qu'ils n'étaient pas si éloignés les uns des autres.

Il n'est pas inintéressant de constater en tout cas que le Q.G., avec Forestier et Duployé, religieux fort proches de lui, Dary et son adjoint Astruc, anciens Cadets (pour ne citer que les plus importants), que ce Q.G. donc est très « doncœurien » lorsque le jésuite prend en charge l'Aumônerie de la Route en l'absence de l'abbé Joly, retenu en captivité.

[19] Au sujet duquel les renseignements biographiques manquent. En 1979, je lui avais écrit, en vain. Pierre François me laissa entendre que cela ne le surprenait pas. Très controversé à la Libération, Eugène Dary s'était délibérément imposé le silence. Son attitude très autoritaire (un Chef parlera, dans un témoignage manuscrit de *Führer-prinzip* à son propos), ses convictions maréchalistes très marquées peuvent expliquer ce silence.

C'est alors que l'expression *« la Route du Père Doncœur »* trouve vraiment, à mon sens, sa vérité. On pourrait même, et je rejoins alors Philippe Laneyrie, dire que le P. Doncœur coiffe l'ensemble du Mouvement au moment où il prend ses fonctions.

Sa responsabilité s'en accroît d'autant. Or l'attitude de Paul Doncœur fut, vis à vis de Vichy, plus que chaleureuse:

> *« Quand le nouveau régime annonce la Révolution Nationale,* écrit Jacques Duquesne*, le Père Doncœur s'engage à fond derrière lui –voilà l'occasion de refaire une chrétienté– et y entraîne nombre de jeunes. En 1942, il publie aux Éditions de l'Orante un livre sur* Péguy, la révolution et le sacré *qui fera beaucoup de bruit.*
>
> *« Le propos est clair dès les premières lignes :*
>
> *«* 'Alors que des projets illusoires rêvaient de porter le combat hors de France, pour la première fois, au tragique conseil des ministres, le 13 juin 1940, le Maréchal prononçait : le renouveau français, il faut l'attendre de l'âme de notre temps que nous préservons en restant sur place, bien plus que d'une reconquête de notre territoire par des canons alliés.'
>
> *« Pour parvenir à ce renouveau, estime le Père Doncœur, il faut faire la révolution, celle que préconisait Péguy et qui est très sommairement assimilée à la Révolution Nationale annoncée par Vichy :* 'Péguy ne sera pas mort en vain aux bords de la Marne en 1914, si la Révolution de 1940 s'engage dans la voie que son génie et son héroïsme ont marqué à la France vaincue, alors que la France victorieuse de 1919 avait été trop distraite pour l'écouter et trop légère pour la comprendre.'
>
> *« De Péguy, le Père Doncœur retient surtout l'aspect anti-moderne.*
>
> *« Il en cite des phrases comme :* 'le monde moderne avilit *;* le combat est contre les intellectuels, contre ceux qui méprisent les héros et les saints.'
>
> *« Mais,* 'ces malheurs sont arrivés. L'heure est venue d'un monde nouveau.' *Le Père Doncœur prêche donc le retour à la terre et la mystique du chef. Il dénonce* 'les chimères du libéralisme démocratique' *car* 'la masse, outre qu'elle est naturellement mêlée, participe de la condition animale.' *Pour cette masse, la contrainte doit donc remplacer la liberté, une contrainte perçue comme une* pré-pédagogie*, car le peuple* 'demeurera toujours un adolescent.'
>
> *« Il rêve, non sans idéalisme naïf d'un pays où l'on constaterait* 'la propreté exquise des rues, des gares et des bureaux de poste, la courtoisie des fonctionnaires, la complaisance envers les étrangers, l'hospitalité ouverte, le respect du travail d'autrui, la conscience du métier bien fait, la fécondité des foyers, l'entraide amicale, la joie de la famille et, se concrétisant dans des actes bien précis d'accueil, de bienveillance et de sacrifice, l'amour de la France, de sa terre et de son peuple, de son héritage de gloire et de ses souffrances, la foi dans ses destinées.'
>
> *« On n'y parviendra qu'en retrouvant le sens du sacré. Un sens du sacré dont le Père Doncœur pense trouver l'expression chez le Maréchal :* 'Il y a des mots que le Maréchal prononce avec une gravité qui les fait comme neufs, tant l'usage en est sur ses lèvres devenu pur.'
>
> *« Le Père Doncœur va présenter son livre au scolasticat de Fourvières où sont réunis plus de deux cents pères jésuites, et sa conférence y reçoit un accueil glacial. Mais cet ouvrage est très lu dans les séminaires, et dans les mouvements de jeunesse, notamment dans le Scoutisme.*[20] *»*

[20] Jacques Duquesne, ibid, pp. 64 à 66.

Cette longue analyse embrasse bien tous les éléments du problème. Un témoignage l'étaie et le complète : celui de Clément Gardet, ancien Cadet, imprimeur à Annecy et responsable d'un clan Routier pendant la guerre :

> « *À Lyon, le Père Doncœur s'emploie à nouer partout où il peut dans la France désorganisée des liens pour refaire selon son expression le* 'tissu français'*. La publication de* France vivra *et des* Paroles du Roi Saint Louis *en 1941 en témoignent.*
>
> « *Or au début de 1942 paraît son article* L'engagement, une dialectique de la conscience civique *:*
>
> « *Je me souviens lui avoir écrit –lettre demeurée sans réponse– mon étonnement de sa prise de position, lui qui, avant guerre, même lorsqu'il avait collaboré à l'ouvrage* Pourquoi Rome a parlé*, avait toujours été de la plus grande réserve vis-à-vis des partis politiques*[21]*. Sa position était toujours résumée dans la formule* 'rétablir l'ordre chrétien en France'[22]*.*
>
> « *Mais qu'était-ce pour lui que* 'l'ordre chrétien' *? À ma connaissance, il ne l'a jamais défini.*[23] *Il voulait comme Péguy que* France et chrétienté continuent*. On sentait qu'il rêvait d'un nouveau Moyen-Age aux mœurs et institutions chrétiennes ou christianisées. Son ouvrage* Retour en chrétienté *semble avoir été une expression de ce rêve plus ou moins conscient d'une idéale société théocratique*[24]*.*
>
> « (...)
>
> « *Dans son article* L'engagement*, le Père Doncœur abandonne la position distante qui avait été pendant de longues années la sienne vis-à-vis des engagements politiques temporels.* 'Longtemps'*, écrivait-il,* 'nous avons considéré que la pureté du chrétien, en face des entreprises terrestres et notamment politiques, consistait en l'exercice d'un privilège de critique et de refus.' *Or voici que dans une dizaine de pages casuistiques, il expose une dialectique de la conscience civique par laquelle il se réfère au Christ lui-même, à Saint Augustin et à Charles Péguy, qui dénonce* 'celui qui a les mains pures mais qui n'a pas de mains' *; et il conclut par la nécessité de s'engager. Il dénonce* 'le trop prudent, le pusillanime, l'objecteur de conscience aveugle.'[25] *Cette nécessité et le courage d'un engagement pouvaient bien se situer dans la ligne héroïque du Père Doncœur. C'est la ligne du preux Roland, de Saint Louis, de Du Guesclin et de Jeanne d'Arc. C'est la ligne généreuse des chevaliers du Moyen-Age et de Charles Péguy.*
>
> « *Cette nécessité de l'engagement pouvait aussi se comprendre dans la ligne de ce principe d'incarnation qui lui était si cher.*
>
> « *S'engager, oui, mais s'engager où ? Si l'auteur n'avait fait qu'exprimer cette* dialectique de l'engagement*, peut-être chaque lecteur aurait-il pu dans la liberté de sa conscience apprécier où était son devoir et décider de son option*[26] *selon son état et*

---

[21] *Réserve vis à vis des partis* ne signifie pas apolitisme. Sur ce point, *Le Chef* n° 33 *Les Scouts de France face à la politique*.

[22] Cet *ordre chrétien* est précisément un ordre politique, comme j'ai essayé de le démontrer. Mais politique dans une acception qui exclut la politique de partis telle qu'elle avait cours sous la III[e] République.

[23] Parce qu'une représentation ne se « définit » pas à proprement parler. C'est du reste ce qui sépare la représentation qui s'élabore le plus souvent par l'image, de l'idéologie dogmatique à prétention rationnelle, voire scientifique.

[24] N'est-ce pas une position politique ?

[25] Comme le fera Emmanuel Mounier lui-même dans *L'affrontement chrétien* en 1945, par exemple.

[26] Le problème est bien là : il s'agit de liberté. Or comment un prêtre aussi imprégné de néothomisme que l'était Paul Doncœur aurait-il pu concevoir cette liberté comme liberté radicale de choix ? Rappelons que dans l'acception du néothomisme que j'ai analysée, la liberté se résume à une liberté d'adhésion au plan divin, qui, dans l'optique retenue communément alors, ne pouvait être qu'une Chrétienté organique, préfiguration de la Cité Céleste. Le régime de Vichy allant dans ce sens, selon le P. Doncœur et beaucoup d'autres prêtres, le Chrétien devait suivre fidèlement les voies tracées par des pasteurs pris dans leur dialectique du chef voyant plus loin et plus profond.

dans la conjoncture de l'époque. Mais tels n'étaient pas les propos du Père Doncœur, qui en six autres passages prononçait l'apologie du Maréchal Pétain, recommandait comme un devoir d'obéissance à son autorité et celle des hommes à qui il la déléguait comme indépendante du vote incompétent et irresponsable des hommes.

« Pourquoi le père Doncœur a-t-il écrit les pages 910 à 915 de cet article ? Ne voyait-il pas les exactions que des Français indignes commettaient ou laissaient commettre en son nom ? Ne voyait-il pas la collaboration ouverte qu'ils pratiquaient avec l'occupant ? Et pourtant, je l'entendis plusieurs fois me dire à propos des Allemands : 'Autant j'aime les Allemands en temps de paix et chez eux, autant je les déteste en occupants abusifs hors de l'Allemagne.' *Il est certain qu'il désirait que soit chassé l'occupant, mais il était visiblement aveuglé.*

« Il était sans nul doute victime d'une part de sa fidélité inconditionnelle à celui qui avait été son chef militaire à Verdun et d'autre part de ce que l'on peut peut-être appeler son 'angélisme', c'est-à-dire la méconnaissance des situations concrètes et notamment socio-économiques, que de son propre aveu il avait toujours considérées comme secondes et avec lesquelles il n'avaient jamais été confronté[27]*. Peut-être rêvait-il au fond de son cœur d'une théocratie autoritaire semblable à celle des éphémères 'réductions jésuites au Paraguay' ? Pensait-il que le régime Pétain pouvait être le support de l'*ordre chrétien *dont il rêvait?*

« Hélas, lorsque fin 1942 parut son ouvrage Péguy, la Révolution et le sacré *où il parla du* chef charismatique*, le malaise français s'était accentué...*[28] *»*

Ces deux longues interventions corroborent bien, dans les grandes lignes, l'analyse menée précédemment : la prise de position de Paul Doncœur, inconditionnellement favorable à l'obéissance absolue, et du coup participant du mot d'ordre : *désobéir, c'est trahir*, est l'aboutissement d'un processus intellectuel et spirituel engagé dans les années vingt.

Elle est aussi, et les lignes qui précèdent le montrent assez, la conséquence logique d'un véritable système de représentations, dont j'ai tenté de démontrer les principales pièces, à l'élaboration duquel Paul Doncœur avait contribué de la façon que l'on a dite.

Ce long détour n'est pas une digression. Tout au contraire, elle est au cœur du sujet. Paul Doncœur, à présent prince-clerc de la Route, entouré de ses amis fidèles et, osons le mot, de ses disciples dont les plus forts laissèrent, comme Clément Gardet, percer leur désarroi, exprime manifestement ce qui est le socle de la pensée institutionnelle du Mouvement, j'y reviendrai. Mais plus encore, il engage celui-ci dans son entier, et la branche Éclaireurs, pour sa part, lui emboîte le pas en la personne de son premier Commissaire national de l'époque, Pierre-Louis Gérin.

Gérin était natif de Touraine et c'est à Châtellerault qu'il suit une formation d'ébénisterie en même temps qu'il est scout. En 1930 (il a dix-sept ans), il débarque à Paris, non pour y jouer les Rastignac (ce n'est semble-t-il pas son genre), mais pour faire un stage de Chef de Troupe. À l'époque, la formation des Chefs se faisait encore sur le terrain, quoiqu'existassent déjà les « Troupes de Saint-Georges » chargées elles aussi d'effectuer cette formation, mais de façon plus théorique. Il est alors affecté à la XIV[e] Paris, Troupe

---

[27] À cela s'ajoute autre chose : entre deux maux il faut, dit-on, choisir le moindre. Le P. Doncœur n'avait-il pas choisi? Plutôt détester l'occupant en le tolérant que de risquer le retour à une démocratie viscéralement honnie ?

[28] Clément Gardet : *Autour du Père Doncœur ; souvenirs*, mémoire polycopié 1977, pp. 25 à 27.

dirigée par Pierre Joubert avec qui il noue une très solide amitié. Venu en stagiaire à Paris, Pierre Gérin y restera.

Trois ans plus tard, Joubert partant au service militaire, Pierre Gérin assure l'intérim et à son retour, Joubert lui confie la direction des aînés[29], jeunes assez difficiles qu'il captive en orientant sa pédagogie autour de deux grands axes : la décoration et l'art dramatique. Il collaborera peu après avec un troisième Pierre, Lamoureux (Jean-Louis Foncine en littérature), et donnera naissance à quelques jeux scéniques. Parallèlement, il conçoit peu à peu le local scout comme un « manoir », tandis que mûrissent en lui ses options ultérieures : amour du terroir ; goût d'une esthétique néo-médiévale et rustique, à mi-chemin entre l'indianisme et le pseudo-gothique, (quelque chose d'assez unique au service de quoi il met ses compétences d'ébéniste et sa connaissance du pionniérisme proprement scout).

Au sein de ce milieu de jeunes dont beaucoup « font leur droit » et militent chez les Camelots du Roy, son provincialisme viscéral de Scout tourangeau, son goût pour l'artisanat d'art et le travail soigné, sa formation elle-même entrent en sympathie avec des idées inspirées par l'Action Française.

[29] Cette division cadets et aînés des troupes Éclaireurs n'est pas un cas isolé. André Sonrier l'avait expérimentée à Nancy avant guerre, et il est d'autres exemples. Voilà qui aurait pu donner à réfléchir aux détracteurs de la réforme de 1963-64.

À vingt-trois ans, il fonde et prend la direction de la CLI[e] Paris, et s'y investit pleinement. Il constitue autour de lui un véritable clan Éclaireurs. Les chefs de patrouille, qui ont douze ans lors de la fondation, le sont encore en 1940. Ils en ont seize. Avec cette équipe, il bâtit cette fois tout à fait selon son gré un véritable manoir, dont l'esthétique, on peut le supposer, influencera celle de Joubert, où se donnent des fêtes mémorables :

> *« Tous les Scouts de la 151[e] se rappellent ces festins noblement présidés par Pierre avec, autour de lui, rassemblés, ses CP, puis toute la troupe autour d'une vaste table : menu intelligent et fin, table bien arrangée, cadre intime, conversation générale et toujours menée par cet infatigable meneur, font de ces soirées un exemple parfait des manifestations familiales françaises : en effet Pierre a déjà en lui ce sens très fin du terroir et du geste français qui va se développer chez lui d'une manière étonnante.*[30] *»*

Noblesse et rusticité composent un portrait de chef à la fois aristocrate et « moderne »[31].

Car Gérin, non content d'être un pionnier de ce que d'aucun vont appeler « l'art scout », est aussi un pionnier de la pédagogie du jeu d'aventure, dans le droit fil des intuitions de Pierre Delsuc :

30 Pierre Alouis : *Pierre-Louis Gérin*, in *Le Chef*, mars 1942.

31 Dans l'acception de l'époque.

« Ce sont sans cesse de grandes aventures sensationnelles où il n'y a pas de merci pour le faible en technique, pour le peureux, pour le fatigué, pour celui qui manque d'audace. Le jeu est une affaire sérieuse et prend sa pleine signification.

« La 151e et son Chef sont craints et même peu aimés des autres troupes.

« Toute cette vie de Troupe a un tel caractère qu'on finit dans le District par en faire une école.[32] *»*

Même s'il faut faire la part de l'embellissement dans tout éloge funèbre, des traits identiques se retrouvent dans les témoignages de Joubert ou de Lamoureux : sens de l'exigence, tempérament entier, aussi franc que coléreux, sens et goût du commandement. Au fond, à suivre l'affirmation de la personnalité de Pierre Gérin non seulement à travers les descriptions qu'en brossent ses amis mais aussi à travers ses choix d'action et ses goûts, on a un peu l'impression de voir se profiler le jeune chef modèle dont rêvent tous les dirigeants.

1938 : le voici Commissaire-adjoint de District. Les mêmes qualités qui l'on fait remarquer, Chef de Troupe (troupe qu'il n'abandonne pas), le font remarquer dans ses nouvelles fonctions. Gérin imprime sa marque. Si fortement qu'en septembre 1940, il succède à Pol Daversin, éphémère Commissaire national Scouts, simple lien entre lui et Michel Blanchon :

« Il a tracé son portrait, écrit Eugène Dary dans l'un de ses derniers articles*, celui que vous avez lu dans* Scout *de janvier* Discipline et *enthousiasme.*

« Le corps bien droit... une tête haute à cheveux courts, des yeux qui regardent en face, un vrai sourire découvrant des dents blanches... un demi-salut fier : c'était un Scout sans raideur, courtois et respirant la santé. Et dans son corps, vibrait une âme claire.[33] *»*

Joubert qui le connaissait fort bien, complète le portrait en trois points. « L'artiste », tout d'abord :

« Pierre a cherché à faire des travaux de qualité en alliant cet art populaire avec la bûche et le cordage qui donne la note Scoute et de plein air. Ce style évoquant le plein air (...) *est extrêmement difficile à réaliser. Et si Pierre n'a pas toujours réussi, c'est précisément parce qu'il s'attaquait à des choses difficiles, ce qui est tout à son honneur.*[34] *»*

Le « terrien » ensuite :

« Pierre Gérin était avant tout un homme de terroir tourangeau, solide, gourmet, n'aimant que les plats simples et le bon vin. C'est par respect pour le vin et les vrais alcools qu'il menait la guerre contre les apéritifs. Visiter sous sa conduite son fief de Saint-Christophe-sur-le-Nais, c'était toucher du doigt l'amour qu'il portait à son terroir.[35] *»*

L' « homme de caractère », enfin :

---

32 Jean-Pierre Alouis, ibid.

33 Eugène Dary ; *Pierre-Louis Gérin* in *Le Chef*, janvier 194, n° 197, p 338.

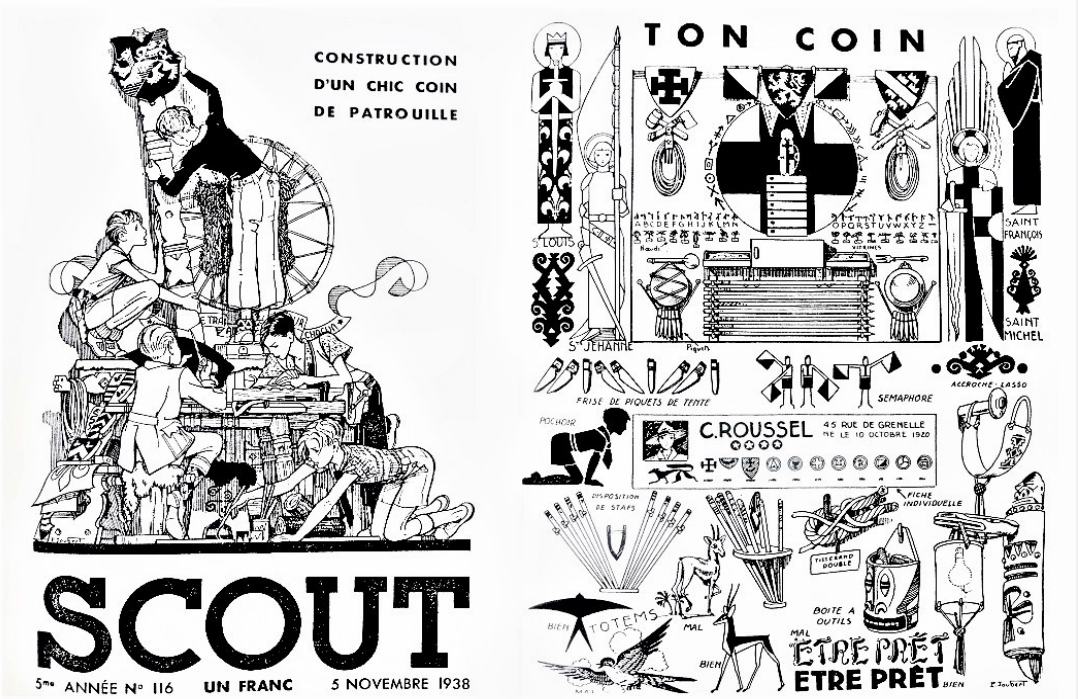
34 Pierre Joubert : *Veillée avec Pierre Gérin : 1913-1942*, in *Scout*, février 194 , n°197 p 8.

35 Ibid, p 389.

« Dur et exigeant pour lui-même, je crois bien qu'il n'a jamais fait la grasse matinée. Pierre n'admettait pas chez autrui la moindre défaillance. Les assistants, souvent malmenés, pourraient en témoigner.

« Sa gentillesse, sa courtoisie française avaient toute la rudesse d'une franchise qui se voulait totale.[36] *»*

Lorsqu'il accède au Commissariat national, Pierre Gérin a un but : renouveler la pédagogie de la branche en fonction de ses expériences, ce en dépit des difficultés. En 1942, il publie avec Joubert *Beaumanoir*, un ouvrage à mi-chemin entre le recueil technique et le traité d'esthétique Scoute tout à fait dans l'air du temps.



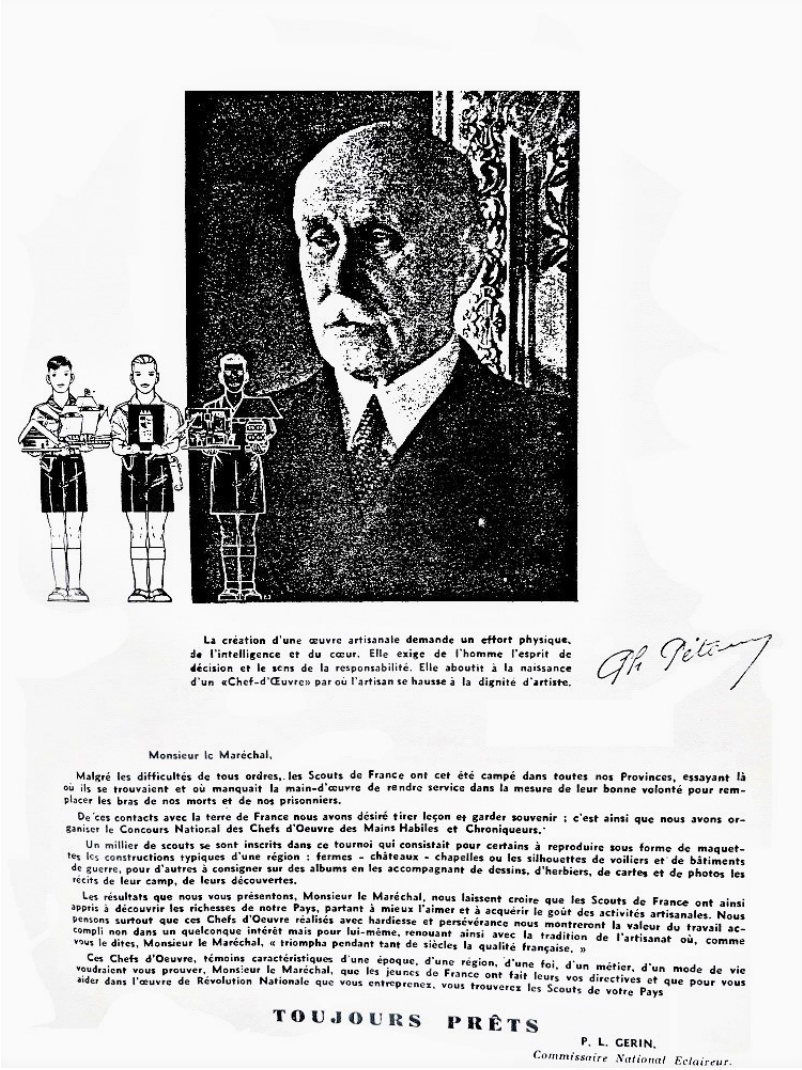
Préfiguration de l'esthétique de *Beaumanoir*

C'est, à l'époque, une tentative unique en son genre dans le Mouvement. Tout entier orienté vers le Moyen-Age et le « pionniérisme », ce livre n'est pas pour autant archaïsant, jouant la synthèse avec la stylisation géométrique propre aux années trente. La part que Joubert prend à l'ouvrage est évidemment spectaculaire, mais on sent bien que son propre style s'est infléchi, et que Gérin y est pour quelque chose. Au niveau des représentations graphiques, de l'image du Scout que l'institution va tendre à ses jeunes membres, l'apport est significatif. Au niveau du type physique que dessine l'illustrateur, en particulier, le changement est notable. Le temps des sylphes graciles passe. Joubert, à partir de cette date, silhouettera de plus en plus des garçons à l'air déterminé, à la forte carrure, aux genoux puissants.

Mais Gérin ne s'en tiendra pas à l'esthétique ni au sérieux avec lequel doit être menée la pédagogie du jeu d'aventure, œuvre dont l'impact, compte tenu de la situation rappelée

36 Ibid.

plus haut, devait être forcément limité. Il prendra lui aussi position, et dans le sens qui a été précédemment évoqué.



La création d'une œuvre artisanale demande un effort physique, de l'intelligence et du cœur. Elle exige de l'homme l'esprit de décision et le sens de la responsabilité. Elle aboutit à la naissance d'un «Chef-d'Œuvre» par où l'artisan se hausse à la dignité d'artiste.

Monsieur le Maréchal,

Malgré les difficultés de tous ordres, les Scouts de France ont cet été campé dans toutes nos Provinces, essayant là où ils se trouvaient et où manquait la main-d'œuvre de rendre service dans la mesure de leur bonne volonté pour remplacer les bras de nos morts et de nos prisonniers.

De ces contacts avec la terre de France nous avons désiré tirer leçon et garder souvenir ; c'est ainsi que nous avons organiser le Concours National des Chefs d'Oeuvre des Mains Habiles et Chroniqueurs.

Un millier de scouts se sont inscrits dans ce tournoi qui consistait pour certains à reproduire sous forme de maquettes les constructions typiques d'une région : fermes – châteaux – chapelles ou les silhouettes de voiliers et de bâtiments de guerre, pour d'autres à consigner sur des albums en les accompagnant de dessins, d'herbiers, de cartes et de photos les récits de leur camp, de leurs découvertes.

Les résultats que nous vous présentons, Monsieur le Maréchal, nous laissent croire que les Scouts de France ont ainsi appris à découvrir les richesses de notre Pays, partant à mieux l'aimer et à acquérir le goût des activités artisanales. Nous pensons surtout que ces Chefs d'Oeuvre réalisés avec hardiesse et persévérance nous montreront la valeur du travail accompli non dans un quelconque intérêt mais pour lui-même, renouant ainsi avec la tradition de l'artisanat où, comme vous le dites, Monsieur le Maréchal, « triompha pendant tant de siècles la qualité française. »

Ces Chefs d'Oeuvre, témoins caractéristiques d'une époque, d'une région, d'une foi, d'un métier, d'un mode de vie voudraient vous prouver, Monsieur le Maréchal, que les jeunes de France ont fait leurs vos directives et que pour vous aider dans l'œuvre de Révolution Nationale que vous entreprenez, vous trouverez les Scouts de votre Pays

TOUJOURS PRÊTS

P. L. GERIN,
Commissaire National Eclaireur.

Pendant l'été 1941, il a organisé un *Concours national des chefs-d'œuvre des mains habiles et chroniqueurs*. En décembre, il en dédia les résultats à Philippe Pétain :

> *« Les résultats que nous vous présentons, Monsieur le Maréchal, nous laissent croire que les Scouts de France ont aussi appris à découvrir les richesses de notre Pays, partant à mieux l'aimer et à acquérir le goût des activités artisanales. Nous pensons surtout que ces chefs-d'œuvre réalisés avec hardiesse et persévérance vous montreront la valeur du travail accompli non dans un quelconque intérêt mais pour lui-même, renouant ainsi avec la tradition de l'artisanat où, comme vous le dites, Monsieur le Maréchal, triompha pendant tant de siècles la qualité française.*
>
> *« Ces chefs-d'œuvre, témoins caractéristiques d'une époque, d'une région, d'une foi, d'un métier, d'un mode de vie voudraient vous prouver, Monsieur le Maréchal, que les jeunes de France ont fait leurs vos directives et que, pour vous aider dans l'œuvre de Révolution Nationale que vous entreprenez, vous trouverez les Scouts de votre pays.*[37] »

[37] Pierre Gérin : *Sous le signe de l'artisanat et des Provinces*, in *Scout*, décembre 1941 n°169.

Au-delà de cet hommage quasi féodal, c'est toute la branche Éclaireurs qui, pour la première fois de façon aussi nette, est institutionnellement consacrée à la « révolution » pétainiste, encore que par un biais : celui de l'artisanat, des pionniers, de l'acte d'allégeance au vieux chef du noble ouvrier fier de son ouvrage et fort de la tradition avec laquelle, enfin, on a renoué. Son dernier message, en revanche, accompagné d'une illustration sans équivoque de Joubert, sera beaucoup plus politiquement explicite.

Après avoir décrit aux Scouts à qui il s'adresse ce qu'est une révolution à partir d'une troupe déclinante revivifiée par l'arrivée d'un chef providentiel, il en vient à l'essentiel de son propos, s'adressant personnellement au garçon :

« Tu sais donc ce que c'est une révolution ?

« Alors sais-tu qu'actuellement tu en vis une très grande et que de sa réussite dépend la vie de ton pays ?

« Ce n'est pas d'un chef de patrouille ni d'un Scoutmestre qu'il s'agit : c'est d'un Maréchal de France qui ne pouvait accepter de voir s'effondrer son pays.

« J'espère que tu as été jusqu'au bout de cette page et que tu n'as pas dit en toi-même : 'Zut ! un sermon !'

« Non, ce n'est pas un sermon : c'est un cri d'alarme que je te jette à toi qui a 13, 15 ou 16 ans, pour que cette Révolution Nationale dont tu entends parler par des sceptiques qui la craignent ne soit pas ratée.

« Avec l'enthousiasme et la discipline que je te connais, tu devrais être choqué de ce que tu vois de laid et de mauvais autour de toi (tu sais mieux que moi ce que cachent ces mots: laid et mauvais).

« Ton frère, ton père ou ton Chef qui sont prisonniers pensent comme moi et comptent sur toi. Alors de tout ton pouvoir, aide le Maréchal à faire la Révolution de la France.

« Pour Dieu, ne nous déçois pas.[38] *»*

Paul Doncœur appelait à l'engagement auprès de Philippe Pétain. Il fut entendu. Ici, l'engagement est sans ambages.

J'éprouve aujourd'hui quelque trouble à l'idée que si l'on avait arrêté Pierre Gérin à la Libération en l'accusant, comme on l'a fait pour Maurras[39] à cause de ses écrits, de trahison au vu de ces quelques lignes (à supposer qu'il n'ait pas évolué entre 1942 et 1944), il aurait sans doute été stupéfait. L'Ordre scout d'avant-guerre avait en effet rencontré son époque en la personne et dans les projets de Philippe Pétain. Le rêve devenait réalité et le système représentatif, formidablement conforté par l'effondrement de ce contre quoi il s'était élaboré, devenait opératoire !

On pourra bien objecter que l'adhésion des Scouts à ce système n'était ni totale ni générale, que nombreux furent ceux à être plus sensibles au jeu qu'à autre chose, qu'il y en eut qui choisirent la Résistance. Il n'empêche, il s'est trouvé aussi des jeunes gens pour y adhérer totalement, et Pierre Gérin en est un exemple d'autant plus frappant et dérangeant que l'homme dut être d'une réelle honnêteté.

À mesurer la chaleur des témoignages d'amitié que suscita sa disparition lors du naufrage du paquebot *Lamoricière* en Méditerranée le 9 janvier 1942, on se rend compte de l'empreinte profonde qu'il avait imprimée sur ses proches. Jusqu'à la fin de la guerre, la figure de Pierre Gérin fut assez fréquemment évoquée et il demeura pendant les deux années et demie qui suivirent une référence autant qu'un symbole.

C'est pourquoi, j'ai consacré au personnage une certaine place. En lui, c'est vingt ans de Scoutisme catholique qui triomphaient, tragiquement d'ailleurs, avec le recul. C'est aussi vingt années de Scoutisme catholique qui se fourvoyaient, mais là encore, seul le recul permet aujourd'hui de le dire. Il est en effet facile, voulant excuser ces prises de position, de parler d'« aveuglement », d'« erreur d'appréciation ». Ces hommes, ces Scouts avaient grands ouverts les yeux. Ils connaissaient intimement ce qu'ils refusaient, ce qu'ils acceptaient. Vouloir leur retirer leur responsabilité, c'est les prendre pour ce qu'ils ne sont pas.

Sans doute, les exactions nazies eussent dû sembler intolérables à leur nationalisme ombrageux. Mais en 1942, le pire était à venir et l'édifice de leurs raisons d'agir tenait encore debout. Plus qu'aux hommes qui l'on fait leur –ou mieux : plus qu'à une pédagogie qui les a menés à adopter le système représentationnel Scout de France–, c'est à ce système lui-même, à son extraordinaire cohérence globale, à sa force de résistance, à sa puissance

---

[38] Pierre Gérin : *1940 : Une Révolution*, in *Scout*, février 1942 n°171.

[39] Le problème de la différence d'envergure historique et intellectuelle des deux personnages n'est pas en cause. Pierre Gérin pourtant, mais plus encore Paul Doncœur avaient la responsabilité de plusieurs dizaines de milliers de jeunes.

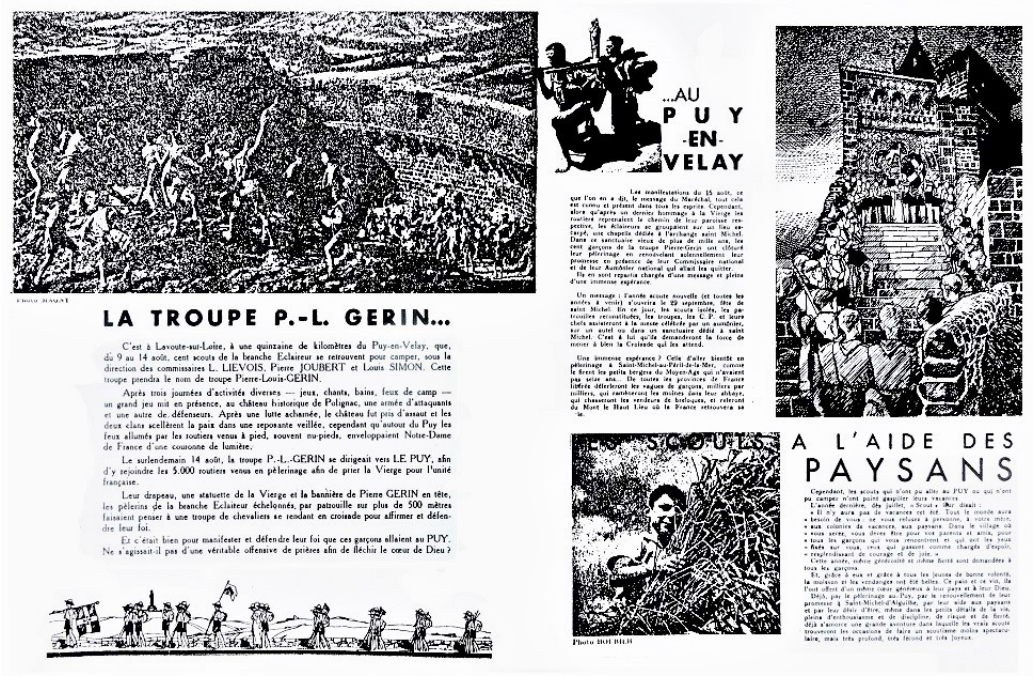
d'impact qu'il faudrait s'adresser. Les questions que cette interrogation soulève sont des questions d'aujourd'hui et de demain. Elles concernent la société tout entière et ce secteur vital qu'est l'éducation. Elles prouvent, s'il en était besoin, et il en est besoin semble-t-il, que la pédagogie n'est pas une affaire de techniciens en laboratoire, ni encore moins une affaire d'humeurs, d'opinions ou de conjoncture. Le Scoutisme catholique en particulier a joué avec la pédagogie, cet art subtil qui peut être art d'imposition représentative, sans se rendre compte qu'il jouait avec le feu. Il y a vu un instrument souple de son projet socio-politique et spirituel. Et les jeunes se sont pris à ce jeu.

Au contraire du Scoutisme anglo-saxon, plus pragmatique sinon moins institutionnel, moins inscrit aussi dans l'ample et lourde histoire culturelle et spirituelle d'un groupe particulier (fut-il aussi vaste que le groupe des catholiques traditionnels français), le Scoutisme catholique, mûrissant ses représentations et les méthodes à utiliser pour les faire triompher auprès des jeunes, s'est laissé séduire par ses propres mirages. S'il y a « aveuglement », « défaut d'appréciation », il faudrait en chercher la cause, non pas en 1940, mais en 1920, à la base.

Un tel défaut serait de ne pas comprendre, pour certains, que la politique ne se limite pas au jeu des partis, ni même à la forme nécessairement éphémère d'un régime. La pédagogie est politique, surtout lorsqu'elle prescrit une vision du monde et, en son nom, le bouleversement de ce qui est. Contrairement à ce que d'aucun ont proclamé depuis, le Scoutisme catholique ne s'est pas cantonné à la formation du caractère et de la spiritualité. Il a façonné ou cherché à façonner des croisés d'un Ordre nouveau, les années 1940-42 le prouvent. Si erreur il y eut donc chez certains des premiers dirigeants, elle est là. Pour d'autres, l'ambiguïté n'existait même pas. Ils comprirent et voulurent le monde qu'ils projetaient, ce retour en Chrétienté qui était d'abord une négation de la démocratie libérale. Et ils choisirent délibérément d'entraîner des jeunes à leur suite. Ceux de ces jeunes gens qui surent rester libres de leur conscience furent ceux qui parvinrent à rejeter ou qui n'adhérèrent pas aux représentations tout en tirant parti des vertus qu'en effet le Scoutisme catholique (comme tout Scoutisme, peut-être mieux) développait aussi. Vigueur du corps ou force de caractère, sens de la fraternité, de l'engagement, goût du risque, de l'effort, humour, amour du jeu, etc... sont des traits comportementaux assez largement trans-représentationnels.

Une déontologie éducative réclamerait (et je veux ici prendre position) de ne pas s'avancer masqué. Elle imposerait la stricte surveillance par l'éducateur de sa propre aptitude à l'illusion (que l'élaboration représentationnelle manifeste aussi). En fonction de ce principe, fort proche de celui inscrit à l'article deux de la Loi Scoute et qui a pour nom Loyauté, les garçons étaient en droit d'attendre de leurs chefs 1) qu'ils reconnussent que l'Association poursuivait un but politique, au sens compréhensif, à travers une pédagogie donnée (cela pose directement la question de l'usage des modèles), 2) à moins que l'Association s'en fût strictement tenue à la formation comportementale (individuelle et de groupe), qu'elle n'eût visée **que** l'épanouissement d'aptitudes, tout en refusant de véhiculer quelque représentation à incidence socio-politique ou culturelle que ce fût (mais les adeptes d'une religion, les éducateurs les plus neutres eux-mêmes peuvent-ils ne nourrir aucune représentation de « l'Idéale Cité » ?). Il était en tout cas malhonnête, naïf et de toute façon dangereux pour les garçons de maintenir l'équivoque en prétendant choisir la seconde voie tout en suivant parallèlement la première .

Pierre Gérin, cela dit, laissa une marque profonde. Et pour en terminer avec lui, il n'est pas inintéressant de rappeler que ce fut sous son égide posthume que des Éclaireurs participèrent à la grande commémoration mariale du Puy-en-Velay mise en scène par le P. Doncœur avec l'aide de l'A.C.J.F. et qui, greffée au mouvement du Grand Retour, prit une dimension nationale.



LA TROUPE P.-L. GERIN...

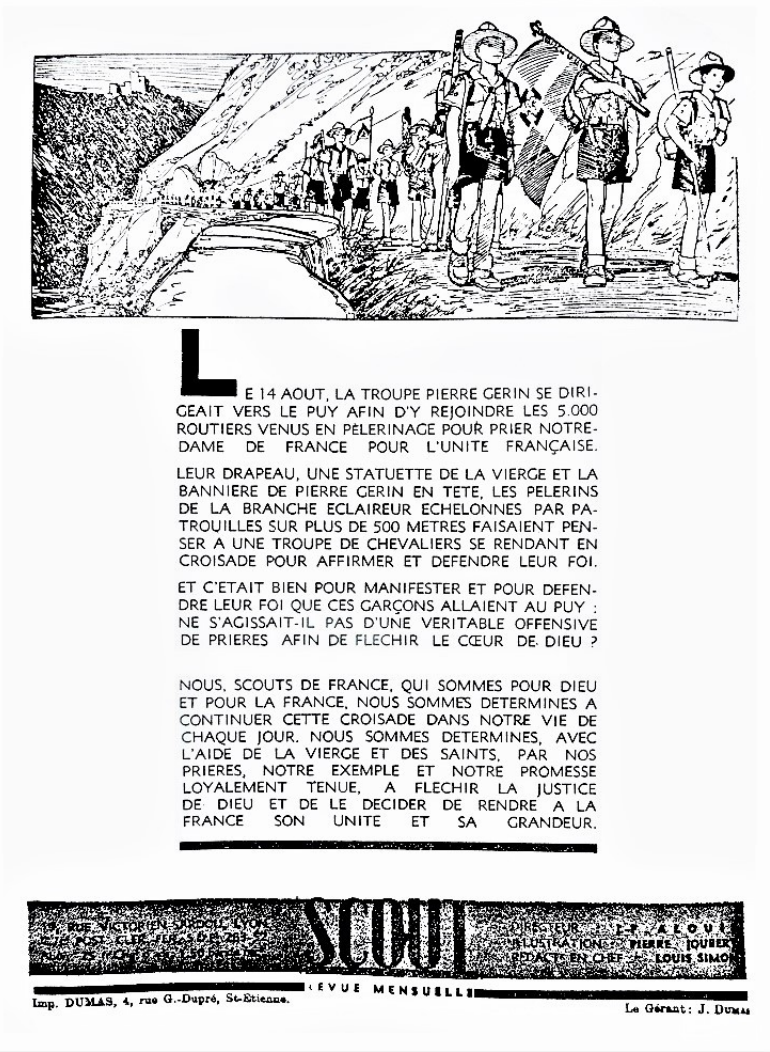
...AU PUY-EN-VELAY

A L'AIDE DES PAYSANS

En 1938, je l'ai déjà évoqué, s'était tenu un congrès marial à Boulogne-sur-Mer. Le vœu de Louis XIII plaçant la personne royale et le royaume sous la protection de Notre-Dame y avait été alors renouvelé. En 1942, le P. Doncœur décida d'organiser au Puy-en Velay, le 15 août, une célébration mariale évoquant le renouvellement de ce vœu. Il s'agissait plus précisément de présenter aux statues de la Vierge de la zone Nord, y compris la statue de Notre-Dame de Strasbourg, la jeunesse catholique de France du Sud. À cette occasion, eurent lieu quelques épisodes rocambolesques. L'abbé Ranson, en particulier, décida d'amener au Puy la statue de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, devant laquelle le vœu avait été renouvelé. Il lui fit passer la ligne de démarcation dans un camion à légumes...

Bientôt des milliers de jeunes catholiques (une dizaine de mille dont 5.000 Routiers, certains nu-pieds) convergèrent en procession vers le haut lieu historique, portant les statues de Marie sur leurs épaules.

Le 9 août, une centaine de Scouts soigneusement sélectionnés sous la direction des Commissaires Liévois, Simon et Joubert avaient dressé campement à Lavoute-sur-Loire, à une quinzaine de kilomètres du Puy. Après trois jours d'activités diverses, un Grand Jeu fut organisé (la prise du château de Polignac) à l'issue duquel cette Troupe fut baptisée « Troupe P.L. Gérin ». On lui remit la badge du Commissaire national.



LE 14 AOUT, LA TROUPE PIERRE GERIN SE DIRIGEAIT VERS LE PUY AFIN D'Y REJOINDRE LES 5.000 ROUTIERS VENUS EN PÈLERINAGE POUR PRIER NOTRE-DAME DE FRANCE POUR L'UNITE FRANÇAISE.

LEUR DRAPEAU, UNE STATUETTE DE LA VIERGE ET LA BANNIERE DE PIERRE GERIN EN TETE, LES PELERINS DE LA BRANCHE ECLAIREUR ECHELONNES PAR PATROUILLES SUR PLUS DE 500 METRES FAISAIENT PENSER A UNE TROUPE DE CHEVALIERS SE RENDANT EN CROISADE POUR AFFIRMER ET DEFENDRE LEUR FOI.

ET C'ETAIT BIEN POUR MANIFESTER ET POUR DEFENDRE LEUR FOI QUE CES GARÇONS ALLAIENT AU PUY : NE S'AGISSAIT-IL PAS D'UNE VERITABLE OFFENSIVE DE PRIERES AFIN DE FLECHIR LE CŒUR DE DIEU ?

NOUS, SCOUTS DE FRANCE, QUI SOMMES POUR DIEU ET POUR LA FRANCE, NOUS SOMMES DETERMINES A CONTINUER CETTE CROISADE DANS NOTRE VIE DE CHAQUE JOUR. NOUS SOMMES DETERMINES, AVEC L'AIDE DE LA VIERGE ET DES SAINTS, PAR NOS PRIERES, NOTRE EXEMPLE ET NOTRE PROMESSE LOYALEMENT TENUE, A FLECHIR LA JUSTICE DE DIEU ET DE LE DECIDER DE RENDRE A LA FRANCE SON UNITE ET SA GRANDEUR.

SCOUT

RÉDACTEUR EN CHEF : LOUIS SIMON

REVUE MENSUELLE

Imp. DUMAS, 4, rue G.-Dupré, St-Etienne. Le Gérant : J. DUMAS

Le surlendemain au matin, la Troupe, bannière en tête, divisée en patrouilles se relayant pour porter l'une des statues de la Vierge, s'ébranla en direction du Puy où elle assista aux cérémonies du 15, au cours desquelles un message du Chef de l'État français fut lu.

Philippe Pétain avait déjà manifesté sa sollicitude pour le Scoutisme, en particulier le 27 novembre 1941, lorsqu'il avait adressé aux chefs Scouts une brève et fade lettre de félicitation à l'occasion du premier anniversaire de la Fédération. Le Mouvement catholique, quant à lui, avait pu compter sur la présence d'importantes personnalités du régime dont un représentant personnel de Darlan, alors Vice-Président du Conseil, lors de l'inauguration de son Q.G. à Lyon, rue Victorien Sardou, en 1941. Mais tout cela n'avait rien que de très normal, après tout, vue l'étroitesse des liens qui s'étaient tissés entre le Scoutisme et l'État.

Le message de Philippe Pétain, cette fois, était beaucoup plus circonstancié :

« À l'exemple de vos aïeux et pour que leur geste soit plus méritoire, beaucoup d'entre vous ont pris le bâton du pèlerin et ajouté aux difficultés du voyage la fatigue des longues marches à pied. La manifestation d'aujourd'hui est ainsi un symbole d'union, d'effort dans le sacrifice et de foi dans l'amour de la France.

« C'est aux Scouts que revient l'honneur d'avoir réalisé ce rassemblement. Que cet hommage leur soit rendu ainsi qu'aux chefs qui les animent. Ils ont confirmé à nouveau leurs qualités éminentes et, avec la belle ardeur de la jeunesse, ils les ont données en exemple au pays tout entier.

« Scouts de France, votre discipline vous impose chaque jour une bonne action, celle d'aujourd'hui vous sera comptée plus que toute autre (...)*. Tournons notre pensée vers nos prisonniers. Il faut qu'ils sachent que tout a été mis en oeuvre, dans le domaine spirituel comme dans le domaine temporel, afin qu'ils retrouvent le patrimoine dont nous avons la garde. La Vierge du Puy les protège. La France endeuillée les attend.*

« C'est sur la jeunesse et par la jeunesse que je veux rebâtir notre pays dans l'Europe nouvelle. Pour cette grande oeuvre, je fais appel à tous les jeunes. Par votre exemple, votre goût de 'servir', la chaleur de votre amitié, donnez à tous vos frères le désir de se rassembler. Montrez-leur le chemin de l'avenir et celui de l'union de toutes les bonnes volontés en vue du bien commun. Ce grand effort, je vous demande de l'accomplir : c'est le sens profond du pèlerinage en ces hauts-lieux où, tant de fois, l'âme de la France s'est retrempée en renouant une de nos plus anciennes traditions. Vous montrez que cette âme est demeurée vivante en vous. Elle est pour notre pays le gage de sa résurrection. »

Renouer le fil rompu des temps... Oui, les Scouts étaient bel et bien venus pour cela...

Le lendemain, 16 août, la « Troupe P.L. Gérin » ne quitta pas le site. Elle gagna une ancienne chapelle sise au Roc de l'Aiguille où chaque garçon renouvela sa promesse en présence du nouveau Commissaire national, Jean-Pierre Alouis et de l'Aumônier national Pie Duployé.

Relatant l'événement, *Scout* d'octobre, sous une illustration de Joubert, commentait :

« Et c'est bien pour manifester et pour défendre leur foi que ces garçons allaient au Puy : ne s'agissait-il pas d'une véritable offensive de prières afin de fléchir le cœur de Dieu ?

« Nous, Scouts de France, qui sommes pour Dieu et pour la France, nous sommes déterminés, avec l'aide de la Vierge et des Saints, par nos prières, notre exemple et notre promesse loyalement tenue, à fléchir la justice de Dieu et de le décider de rendre à la France son unité et sa grandeur.[40]

Le patronage de Pierre Gérin levait les ambiguïtés que ce texte pouvait entretenir.

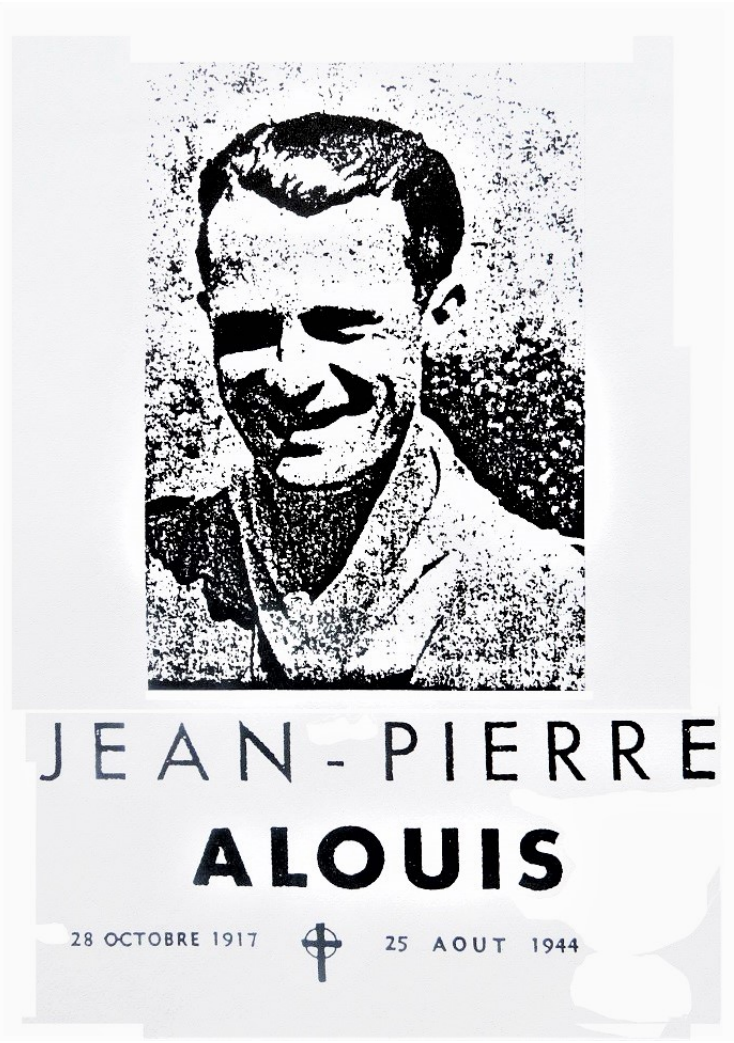
Son successeur, Jean-Pierre Alouis paraît, par comparaison, quelque peu effacé. Né en 1917, il a donc vingt-cinq ans lorsqu'il prend ses fonctions. Parisien d'origine, il a effectué sa « carrière » Scoute sous la direction de Michel Rigal à la XVIII[e] Paris. Jusqu'à ce qu'il devînt C.P., il n'avait pas été, selon son ancien Scoutmestre, vraiment exemplaire. Mais la prise de responsabilité le transforme à tel point qu'il est adoubé Chevalier de France en 1933[41]. Peu après, il devient l'assistant de Michel Rigal. D'un tempérament ombrageux et indépendant, il accepte plus ou moins bien sa tutelle. Après le départ de Rigal, il prend sa succession jusqu'à la déclaration de guerre. Mobilisé, il est officier de l'armée de l'air.

---

40 *Scout*, octobre 1942, n°178.

41 Cette « distinction » sera remplacée par celle d'Écuyer de France après 1940 pour la branche Éclaireurs, les seuls Routiers pouvant devenir Chevaliers. Dès lors, elle tomba très vite en désuétude.

L'armistice signé, il reprend sa place dans le Mouvement en zone Sud, jusqu'à devenir Commissaire National.



Dans son éloge funèbre, le P. Forestier insista sur sa volonté de prolonger la rénovation de la branche Éclaireurs entamée par Gérin. Ce fut lui qui, tapant du poing sur la table, insista pour que les exigences fussent maintenues en matière de formation technique. Mais il attacha une grande importance au système de Patrouille, et notamment au conseil de Patrouille qui devait déterminer les orientations de celle-ci, c'est-à-dire à la ‘démocratie des garçons’.

De manière générale d'une sensibilité moins « féodale » que son prédécesseur, Jean-Pierre Alouis fut surtout un pédagogue, veillant à la qualité du jeu scout, au fonctionnement quotidien des unités, à la formation spirituelle. En matière « politique », il fut d'une remarquable discrétion, entretenant des contacts étroits avec le Scoutisme clandestin de la zone Nord.

À la veille de la Libération, il rentra du reste clandestinement à Paris pour y travailler à la réunification du Mouvement. Ce fut justement à Paris, le 25 août 1944 au soir, revenant de banlieue à bicyclette, qu'il fut tué par l'éclat d'une grenade allemande.

Le Chef-Scout, le général Lafont, déclarait, en janvier 1942 :

« Loyaux et fidèles, nous suivons le Chef de l'État. Conscients de notre incompétence en ce qui concerne les problèmes de la politique étrangère[42]*, nous lui faisons confiance.*

« Pénétrés par notre formation Scoute du sentiment de la responsabilité ; formés à accepter celles qui incombent à chacun de nous dans nos modestes tâches quotidiennes, nous sentons le poids écrasant de celles que le Maréchal porte avec une vaillante sérénité. Au respect que nous inspire sa personne, nous joignons la reconnaissante affection que lui mérite son sacrifice.

« Chacun de nous s'engage à l'aider en travaillant de son mieux à la place qu'il occupe, à son devoir d'état, mettant tout son cœur à collaborer au redressement de la France unie et indivisible.[43] *»*

Du Chef-Scout donc, au P. Forestier, du P. Doncœur à Eugène Dary et à Pierre Gérin, les dirigeants institutionnels du Mouvement en zone Sud ont nettement répondu « toujours prêts ! » à l'appel de Philippe Pétain.

Cela dit, et même si j'ai tenté de montrer à quel point le système représentationnel du Mouvement expliquait ce ralliement à la Révolution nationale, peut-être faut-il faire la part entre le discours officiel largement dicté par la conjoncture, et la vie profonde du Mouvement, surtout en ce qui concerne la branche Éclaireurs. Si un divorce a pu s'esquisser, il est possible que les représentations, moins ouvertement déchiffrables, en aient été affectées ? Qu'en est-il donc de la vision du monde et de la Cité idéale, de l'image de l'Ordre scout, de son élite, de son modèle chevaleresque, de son type d'adolescent et de chef ? Se sont-elles infléchies ? Si oui, qu'annoncent ces inflexions ? Si non, n'y eut-il pas annonce d'inflexion ailleurs, dans l'ombre ?

[42] N'y avait-il que cela en cause ?

[43] Général M.-J. Lafont : *Message du Chef-Scout* in *Le Chef*, janvier 1942, n°187 p 4. Notons la cruelle ironie, certes involontaire, qu'il pouvait y avoir à parler d'une France une et indivisible, après sa... réunification par les troupes allemandes.

1.2. L'Ordre au pied du mur

On avait beau avoir répondu favorablement à l'appel de Philippe Pétain, mis en œuvre des valeurs en lesquelles, pour la plupart, on communiait, se vouloir même à la pointe de la Révolution nationale, on ne pouvait pour autant ignorer entièrement la situation complexe de la France. Les nouvelles relations de l'Église et de l'État, des Mouvements de jeunesse et de l'État, fussent-elles bonnes, forçaient à réfléchir.

1.2.1. Mouvement engagé : une nouveauté à l'ombre de Pétain

Au cours des six premiers mois de 1942, les éditoriaux du P. Forestier dans *Le Chef* attestèrent que l'Aumônier général, et le Mouvement derrière lui[44] ne s'endormaient pas sur les lauriers du triomphe de leurs idées. Dans cette série d'articles, en effet, Marcel Forestier, fidèle aux grandes orientations de l'avant-guerre, n'en posait pas moins des questions de fond, et tentait d'y répondre, parfois avec embarras.

La collaboration avec l'État pétainiste, impliquée par le Scoutisme Français, dont le général Lafont se voulait un garant ferme mais modéré, réclamait en effet que les Scouts de France appliquassent les directives d'action civique du régime. Mais étant d'essence catholique, les Scouts de France, eux, se devaient avant tout de répondre aux exigences ecclésiales. Il fallait donc conjuguer ces deux impératifs. En cela, les représentations de la société réelle et de la société idéale étaient en cause.

Jusqu'en juin 1940, aucune difficulté : le refus de la société réelle et de ses institutions politiques issues de la Révolution de 1789 trouvait sa juste contrepartie dans l'aspiration à une société rechristianisée, de type Chrétienté médiévale. L'une comme l'autre de ces deux représentations découlaient de la position de l'Église catholique. Ce refus, il faut le souligner, de même que son attente d'une nouvelle *Civitas Dei*, ne se voulait pas par priorité d'essence politique. Cette attitude était la simple conséquence de sa nature religieuse : affirmant que l'ultime réalisation du « plan divin pour l'homme » était l'épanouissement de la dimension divine de l'âme, consacré dans la gloire de l'au-delà, et que son salut dépendait des conditions premières, terrestres, de cet épanouissement avec l'aide de la Grâce, l'Église réclamait l'établissement ou le rétablissement des conditions les plus propices à une telle réalisation. C'est dans cette mesure que la Cité terrestre devait tendre à être une préfiguration de la Cité céleste ; c'est aussi dans cette mesure que la Hiérarchie ecclésiale s'opposait farouchement à tout ce qui pouvait faire obstacle à l'exercice de son magistère, indispensable selon elle au règne de Dieu sur la Terre, en attendant que l'âme pût Le contempler dans Sa gloire.

L'avènement de Philippe Pétain fut donc considéré comme allant dans le bon sens. Mais du coup, il fallait tenir compte de l'intervention d'un État que l'on avait pu jusque là critiquer à sa guise en toute tranquillité d'esprit.

Cette nouveauté, encore plus sensible chez les Scouts de France (seule des organisations catholiques à être dans un rapport de dépendance médiat mais réel vis à vis de l'État) amena le P. Forestier[45] à reconsidérer la représentation de la société concrète par le biais de l'action qu'on devait à présent, quasi statutairement, y mener.

---

[44] On ne peut pas ne pas supposer en effet une réflexion collective. Pierre François, observateur extérieur au Mouvement catholique, avait d'ailleurs évoqué cette réflexion en soulignant que le Q.G. des S.d.F., quoique d'un loyalisme indiscutable envers Philippe Pétain, on l'a vu, restait d'abord fidèle à l'Église et à ses propres options, ce qui lui assurait une marge d'autonomie intellectuelle.

Sa démonstration n'est pas linéaire, pas plus que ne l'étaient les exposés traitant du même sujet avant guerre : elle s'échelonne, de mois en mois, sur plusieurs articles. Mais sa conception est si cohérente que les pièces du puzzle s'emboîtent parfaitement.

Le P. Forestier la fonde sur l'autorité du Pape Léon XIII. En 1942, dans l'article *Chevaliers de l'Action catholique*, il rappelle la doctrine de l'Église, établissant le lien nécessaire entre Cité temporelle et Cité du Ciel ; mais il souligne aussitôt qu'il ne pouvait être envisagé pour autant de considérer l'une comme dépendante de l'autre. L'État reste libre :

> *« Le royaume de Dieu est éminemment le royaume de la liberté. Il est l'enjeu du drame qui se joue entre la puissance divine et la fragilité humaine, entre l'amour de Dieu et la liberté de l'homme. »*[46]

Car l'homme est libre, l'aumônier n'en disconvient pas. Toute la question est de fonder le régime de sa liberté. En 1943, il fait appel, à nouveau, à Thomas d'Aquin :

> *« Je ne connais pas de texte plus éclairant que celui-ci qui est de Saint Thomas d'Aquin : Selon Saint Jean Damascène (docteur de l'Église), lorsque l'Écriture dit que l'homme est fait à l'image de Dieu, ce mot d'image veut dire que l'homme est intelligent et libre de ses décisions, qu'il est en principe autonome de ses actes (et donc responsable).*[47]
>
> *« Toute morale, pour Saint Thomas, consistera en l'étude de cette création faite à l'image de Dieu. Elle déterminera quelles sont les lois de l'agir chez l'homme : en tant qu'il est principe de ses actions, qu'il a libres décision et souveraineté de ses actes.*
>
> *« C'est en vertu de notre être profond, de notre nature, que nous aurons à répondre de nos actes. »*[48]

Le chrétien étant celui qui, par excellence, reconnaît cette nature et essaie d'en vivre, il sera celui qui aura la responsabilité de guider le troupeau. Son action civique est donc légitime, et il peut agir au nom de l'évangile, mais ce faisant il n'engage que lui et non l'Église.[49]

Or l'Association, avant guerre, a délibérément limité son action civique. Pourquoi ?

> *« Dans le passé, l'association s'est toujours tenue en dehors de la politique. On entendait par là, s'il vous en souvient, la lutte des partis qui déchiraient la France et qui déformaient, par des vues partisanes, l'optique des citoyens. À l'époque de leur formation, il n'était pas bon de mêler les jeunes à ces discordes. »*[50]

A-t-on changé d'avis ? Au contraire : on a vu le P. Doncœur assimiler la nature du peuple et la nature animale. Le sentiment antidémocratique est toujours aussi vif, et la Révolution française est toujours un événement presque sacrilège, puisqu'il va à l'encontre

---

45 À la fois et entre autres Aumônier national des Scouts de France **et** Amônier national des Chantiers de la Jeunesse (organisme d'État), il faut le rappeler.

46 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Chevalier de l'Action catholique* in *Le Chef*, février 1942, n°188 p. 42.

47 Thomas d'Aquin : *Somme Théologique*, 192-200 prologue.

48 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Notre responsabilité de chrétien*, in *Le Chef* n°200 p. 469.

49 Délicat distinguo en ces temps où la Hiérarchie prit clairement parti : *Travail, Famille, Patrie ; ces trois mots sont les nôtres*, déclare Mgr Gerlier au congrès de la Ligue Ouvrière Chrétienne, et le *Désobéir, c'est trahir* est de Mgr Vielle, même si certains prélats, surtout dans le Sud-Ouest, furent infiniment plus réservés.

50 R.P. Marcel-Denys Forestier : *France-Chrétienté* op. cit.. p. 79.

de ce que l'on croit être la divine volonté. Marcel Forestier se réfère ici à Joseph de Maistre, ce qui n'est pas indifférent, vu la virulence du pamphlétaire :

> « *Pour de Maistre*, 'les excès de la Révolution apparaissent comme des châtiments au pouvoir de la Providence, destinés plus à nous purifier et à nous remettre dans notre vocation qu'à nous châtier.' *Il remarque que* 'c'est de nos fautes mêmes qu'ont jailli les terribles sanctions, que c'est la Révolution qui se portait à elle-même des coups, comme s'il convenait que l'ordre sortît du désordre et qu'il ne fût pas l'œuvre d'une contre-révolution venue de l'extérieur.' *Il fallait aussi, à ses yeux,* 'que la réparation eût un caractère universel et que tous fussent atteints comme tous avaient, à leur manière, participé aux égarements.'
>
> « 'Tous sans doute n'ont pas voulu la mort de Louis XVI, mais l'immense majorité du peuple a voulu pendant plus de deux ans toutes les folies, toutes les injustices, tous les attentats qui amenèrent la catastrophe du 2 janvier' *(comment ce texte n'évoquerait-il pas dans notre mémoire les tristes années qui ont précédé la guerre ?)*
>
> « *De Maistre cite Shakespeare :* 'La vie de tout individu est précieuse pour lui, mais la vie de qui dépendent tant de vies, la vie des souverains est précieuse pour tous.' *Un crime fait-il disparaître la majesté royale, à la place qu'elle occupait se forme un gouffre effroyable. Tout ce qui l'environne s'y précipite. Ce qui fut atteint en la personne du Roi, ce ne fut pas seulement un homme, une politique, un régime, mais plus encore le principe de la souveraineté.*[51] *Et c'est ce qui en fait la gravité. Telle ne fut peut-être pas l'intention des exécutants. Ils furent les jouets de la libre pensée, de cette révolte contre l'ordre*[52]*, le principe d'autorité avait commencé à être renoncé dans l'esprit même de Louis XVI avant d'être atteint dans sa personne. C'est toute une époque qui a péché contre l'esprit. »*[53]

À cette faute initiale tout le reste s'enchaîne :

> « *Le programme d'action dénoncé par Léon XIII coïncide point par point avec celui du laïcisme depuis Robespierre jusqu'aux derniers tenants du Front Populaire. Durant cent cinquante ans, à la faveur des institutions, de l'école surtout considérée comme l'instrument de choix, ce rationalisme politique s'est attaqué sans relâche à tous les vestiges du catholicisme, sapant ainsi les colonnes de l'ordre chrétien. »*[54]

Inutile de dire que l'on n'était guère disposé à se réconcilier avec la République, minée par la Franc-maçonnerie, assimilée au gouvernement occulte de la libre-pensée et objet des plus virulentes attaques dans le même article. C'est pourquoi :

> « *Il ne servirait à rien que la paix revienne, que nous retrouvions l'intégrité de notre territoire et notre liberté, si nous devions recommencer à penser et à vivre comme avant. Il faut qu'une aristocratie, qu'une élite de Chefs à tous les*

---

51 Notons que c'est là le fond de l'argumentation de Maximilien de Robespierre lorsqu'il plaidait pour la condamnation du roi.

52 Entendre l'ordre divin.

53 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Erratum* à *Le Chef* de juillet 1943 : *France vivra !*, *in Le Chef*, supplément de *Le Chef* de juillet 1943 n° 203.

54 Ibid.

échelons de la vie sociale, se déclare et entraîne la masse sur les chemins du renouveau. »[55]

Le pèlerinage du Puy-en-Velay du 15 août 1942 doit être compris dans ce contexte : la Révolution française est enfin effacée par la Révolution nationale : le vœu de Louis XIII retrouve donc sa validité puisque le fil des temps est renoué : aussi s'agit-il de présenter à la Vierge l'élite de demain.

Élite qui doit se forger dès l'âge Éclaireurs, par la lutte contre les agents corrupteurs du laïcisme qui, malgré la rupture de 1940, ne seront éradiqués qu'à la longue. Aussi la mobilisation contre les maux de la société libérale reste-t-elle à l'ordre du jour ; aussi appelle-t-on les Scouts à demeurer vigilants :

« Croisade :
« Contre la crasse et la poussière ;
« Contre l'ordure et les voyous ;
« Contre les langues de vipères ;
« Les jaboteurs et les chouchoux ;
« Contre les lourds et les gribouilles ;
« Les mauviettes et les nouilles ;
« Les chapardeurs et les menteurs ;
« Contre les fats, les Don Quichotte ;
« Les gros malins, ceux qui carottent ;
« Qui jouent du pouce et qui grignottent ;
« Qui falsifient et qui sabotent ;
« Contre ceux qui ne s'en font pas ;
« Les fainéants et ceux qui trichent ;
« Les fatigués, ceux qui pleurnichent ;
« Les dorlotés, fils à papa ;
« Contre les tristes, les maussades ;
« Les renfrognés, les pleurnichards ;
« Les rouspéteurs et les mouchards ;
« Contre les pleurs, les jérémiades ;
« Contre le toc et la parade ;
« L'inachevé, le défraîchi ;
« Le système D et l'embuscade ;
« La pétaudière et le gâchis...
«
« Nous partirons tous en croisade... »[56]

Ici, les dessins de Joubert cherchent à accroître encore le dégoût de la France veule (l'anti-France ?) visée par ces grossières et dangereuses caricatures.

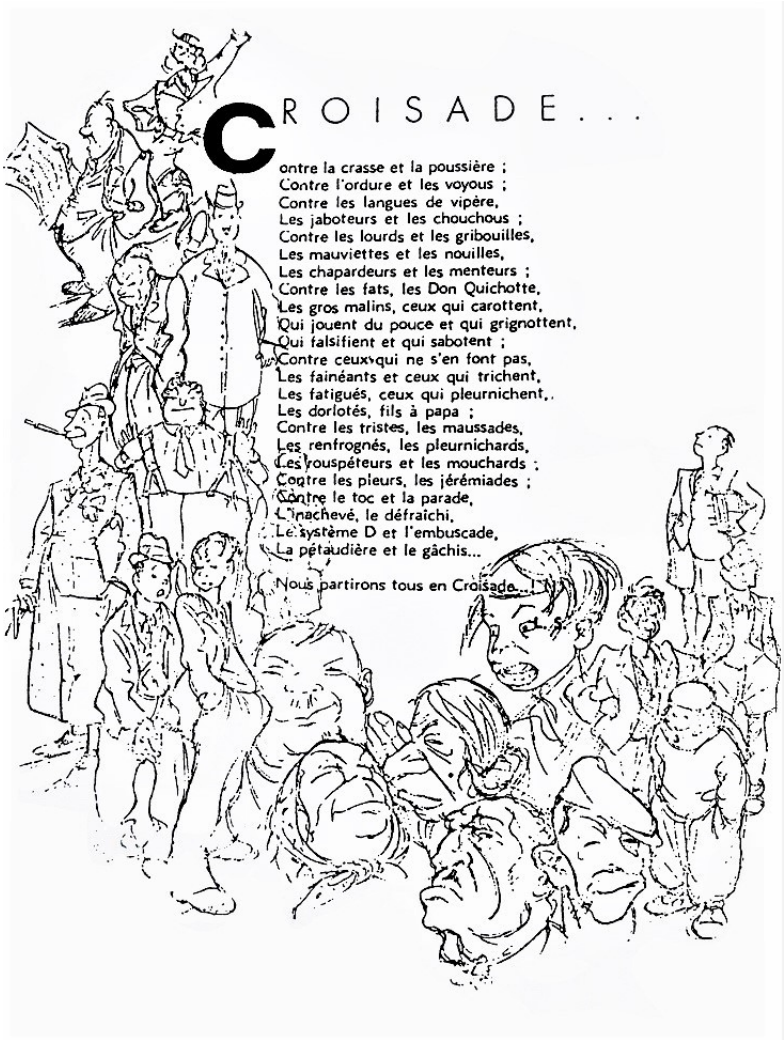
Pour toutes ces raisons :

« Les partis ayant disparu, c'est de tout l'élan de notre cœur que nous nous sommes groupés autour du Maréchal.(…)

---

[55] R.P. Marcel-Denys Forestier in *Le Chef*, juillet 1943 n° 203 p 577. La virulence de cet article fut tempérée par une réécriture partielle permise par une interpolation de paragraphe dans le numéro cité. Cette réécriture n'affecte pas le passage retenu, sauf au début : *Il ne nous servirait à rien...*

[56] *Croisade* in *Le Scout*, décembre 1942 n°180. Les initiales L.S qui signent ce poème pourraient appartenir au commissaire Louis Simon.



> *« Dès l'instant où la politique reprenait son beau sens de gouvernement de la Cité, nous ne pouvions que vouloir y collaborer. Pie XI nous y conviait naguère lorsqu'il enseignait que la politique consiste à collaborer au bien commun en lui subordonnant les intérêts particuliers, en assurant ainsi la prospérité publique : comment pourrait-on se désintéresser de ces choses qui sont les plus grandes et les plus importantes ? Il ajoutait qu'il y avait pour le chrétien un des plus beaux devoirs à travailler dans le domaine politique dont l'importance n'était surpassée par rien, sauf par le domaine de la religion. »*[57]

Si les S.d.F. ont jusqu'alors différé leur mise en œuvre d'activités « politiques », au contraire de la Grande-Bretagne où *« elles étaient dominées par le loyalisme à la Couronne »*, c'est qu'*« en France, nous étions trop divisés pour que cette attirance ait joué. Il n'en n'est plus de même. Nous avons retrouvé le sens d'un État français, d'une solidarité française, d'une Cité, d'une Polis. »*[58] De la sorte : *« Pour notre action civique, pour*

[57] R.P Marcel-Denys Forestier : *France-Chrétienté*, op. cit. p 79.

[58] Ibid p 80. Malheureusement, cet argument vaut pour rien. Sans doute, la politique partisane exprime-t-elle la diversité des opinions, mais cette diversité qui s'exprime est-elle comparable à la véritable guerre civile que le régime de Vichy provoque par sa duplicité, par sa politique collaborationniste qui va prendre un nouveau tour avec le retour de Laval au pouvoir ? Comment mettre sur le même plan le débat démocratique, quelque faux ou médiocre qu'il soit parfois, avec les horreurs commises par le S.O.L. puis la Milice ? Pierre Sergent, il y a quelques années aux *Dossiers de l'écran*, déclarait avec une sincérité totale qu'il croyait toujours aux mêmes

l'éducation civique des Scouts, nous sommes mandatés par l'État. Nous recevons ses consignes. Il peut contrôler notre action. Dans le domaine de l'apostolat, nous ne relevons que de Dieu et de l'Église. Le christianisme a produit ce type d'homme nouveau : le plus loyal des citoyens, le plus indépendants des croyants. »[59]

Or il revient au croyant de s'engager dans l'action catholique, contrepoint nécessaire de l'action civique.

L'action catholique, note le P. Forestier, *« c'est la participation des laïcs à l'apostolat de l'Église. »*[60] Et il ajoute :

> *« C'est parce que les laïcs avaient oublié qu'ils devaient être les apôtres de leur foi, par leur exemple et, lorsqu'ils en sont capables, par leur parole, que le Pape Pie XI dut leur rappeler vigoureusement cette obligation de leur baptême. Ce rappel était d'autant plus nécessaire que le nombre de vocations sacerdotales ayant diminué terriblement, les prêtres sont trop peu nombreux pour suffire à la tâche. D'autre part, était donné les cloisonnements de la vie moderne, il ne leur est pas possible d'aller prêcher, par eux-mêmes, dans les milieux de vie, usine, armée, école, ateliers, etc... où ils ne pénètrent guère. »*[61]

Cela étant, quelle est la nature de l'Action catholique en tant que Mouvement ? Exclusivement pastorale ? Impossible : Marcel Forestier le reconnaît lui-même, on ne peut plus ne plus tenir compte des « milieux de vie ». Force est dès lors de constater que les milieux de vie influent sur l'être et que leur rechristianisation passe aussi par la prise en compte des paramètres politiques et sociaux. Le P. en tire aussitôt l'enseignement :

> *« On voit qu'il y a incidence entre les activités qui visent à organiser la cité temporelle, et celles qui n'ont en vue que l'avènement du Royaume de Dieu. Les objectifs pourront parfois même coïncider. Mais les raisons d'agir ne seront pas du même ordre. »*[62]

Pourtant, il existe un danger : que les conditions matérielles de l'apostolat soient d'un ordre tel qu'il faille (ou qu'on en vienne) à mettre principalement l'accent sur la transformation du milieu :

> *« Dans ce cas, l'Évangile serait comme mis au service de la vie temporelle. Ce serait un désordre. Il y aurait confusion entre la politique et l'apostolat. Il y a d'ailleurs, on le comprend aisément, des zones frontières, des chevauchements inévitables. »*[63]

Certes, mais on sent bien ici que le P. Forestier n'a pas oublié ce qu'il écrivait avant guerre à propos de l'Action catholique comme Mouvement, et qu'il n'a pas l'intention de modifier son point de vue en quoi que se soit. Il maintient au contraire la nécessité d'une formation **pour** l'apostolat, la formation **par** l'apostolat conduisant tout droit au travers qu'il dénonce plus haut :

---

idéaux et que, s'il fallait refaire ce qu'il avait fait avec l'O.A.S., il le referait. Lorsque, ici ou là, l'intime conviction ou même la foi conduisent à des actes extrêmes contraires aux valeurs initialement défendues, cela reste-t-il, quel que soit le degré de sincérité en conscience, acceptable ?

59 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Chevaliers...*, op. cit. p. 41.

60 Ibid p. 43.

61 Ibid.

62 R.P. Marcel-Denys Forestier : *France-Chrétienté* op. cit. p. 81.

63 Ibid.

> *« Un bon citoyen, un artisan de la cité se prépare sur les genoux de sa mère. Tout le problème est de faire un homme en qui les appétits individuels soient assez rectifiés pour que, d'une manière habituelle, il vive avec le souci du bien commun, le sens des communautés familiales, professionnelles, nationales et même internationales en lesquelles il s'insère.*
>
> *« C'est pourquoi, le Pape Pie XI écrivait dans sa lettre au Cardinal Bertram (13 novembre 1928) que, même lorsqu'il s'agit de l'Action catholique, les organisations de jeunes gens doivent s'appliquer : surtout À UN TRAVAIL DE FORMATION ET DE PRÉPARATION. »*[64]

Les Scouts de France, engagés dans l'action civique comme dans l'Action catholique, sont donc un Mouvement d'éducation, de formation et de préparation.

Rien de bien nouveau en apparence : tout ce qui précède reprend, confirme, complète le système représentationnel d'avant-guerre semble-t-il. Et pourtant, tout est déjà, insensiblement, différent : le Mouvement n'est pas seulement mis à l'épreuve des faits, dans ses représentations comme dans ses membres, par l'existence d'un contexte historique hautement critique dans lequel il se trouve immergé. Il est mis à l'épreuve par la nécessité toute nouvelle d'agir. À un niveau modeste, sans doute. Mais enfin on le requiert par exemple pour des campagnes d'information et de propagande. À une volonté toute nouvelle d'engagement (politique) vient donc correspondre une nécessité d'engagement.

À la base, elle reste bien mince, c'est vrai : assistance à la fête de la jeunesse, la Sainte Jehanne... Quoi de nouveau dira-t-on ? C'est qu'à présent on peut y côtoyer le S.O.L. par exemple, et cela se passe mal, parfois[65]. Avant guerre, défiler pour la « Sainte Jehanne », c'était faire un pied de nez à la République. On croyait que cela n'engageait institutionnellement à rien et on riait du bon tour. Mais à présent, chaque acte devient officiel, comme coller des affiches, autre exemple. Ainsi devient-on acteur, même très modeste, de ce qui se déroule.

À un autre niveau, la chose n'a pas été sans effet sur le P. Forestier qui en vient à s'interroger sur le Scoutisme comme Mouvement. Face à l'action, d'abord : *« si, dans un organisme de préparation et de formation, 'l'action plénière' doit venir plus tard, cela ne veut pas dire qu'à la phase de formation, il ne faut pas une part d'action. Sans cela, il ne s'agirait plus de Mouvement. Mais il conviendra que l'action ait une valeur d'initiation, qu'elle soit un moyen de formation pour ceux que l'on veut faire agir. »*[66] Voici ce qui peut être compris comme une première inflexion d'une position qui jusque là tendait à ne considérer l'action (civique ou catholique) que de l'extérieur et relevant des seuls individus. C'est précisément sur ce point de la conception des modalités d'intervention des Scouts eux-mêmes que la seconde inflexion va se produire et que va être du coup complétée la définition même du Scoutisme comme Mouvement.

> *« Au début* (...) *conscients de l'excellence de notre méthode d'éducation, nous pensions qu'elle nous servirait à faire des personnalités fortes et qu'il suffirait d'en mettre un grand nombre en circulation dans la cité pour que celle-ci soit transformée.*

---

64 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Le scoutisme, école de civisme* in *Le Chef*, janvier 1942 n° 187 p. 5.

65 Clément Gardet raconte comment, pour une occasion de ce type, il refusa de côtoyer le S.O.L., et comment il eut droit, après les réprimandes de Jacques Astruc, Commissaire général-adjoint qui s'était déplacé exprès, à celles d'Eugène Dary lui-même.

66 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Le scoutisme...*, op. cit. p. 5.

« Ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées. Vérifiant ce que je vous disais plus haut, chaque fois que de fortes individualités sont parties seules, leur action a été rapidement amortie. Au contraire, chaque fois que les Scouts se sont rencontrés dans la profession, dans le quartier, dans l'amitié des réunions de ménages, ils ont constitué des îlots qui permettaient aux plus faibles de persévérer, aux meilleurs de rayonner, à un certain nombre de nos Scouts d'être attirés et de découvrir un christianisme vif et total. »[67]

C'est donc à une redéfinition de la modalité d'édification de la Cité (civique et catholique) que se livre ici Marcel Forestier : moins de conquérants, plus de communautés exemplaires. Inutile d'insister sur l'importance de cette mutation, qui ne peut être que la conséquence de la prise en compte du réel tel qu'il est. Par contrecoup, comme je l'annonçais, la conception de la notion même de « Mouvement » s'en trouve enrichie :

« Par cette vie communautaire, le Scoutisme mérite vraiment son titre de Mouvement. Et c'est aussi pourquoi l'essentiel de ce qu'il est échappe si facilement à ceux qui pensent plutôt organisation, n'ayant pas saisi tout ce qu'il devait y avoir de profond, de riche, de vital, dans un Mouvement véritable. »[68]

Et Marcel Forestier renchérit en exprimant une conviction nouvelle, qui vaut conclusion :

« Je suis de plus en plus persuadé que ce n'est pas par l'action individuelle que le monde peut être changé, mais par la constitution, à l'intérieur de la masse non chrétienne, d'îlots fervents, de petites communautés qui soient, elles, authentiquement chrétiennes. »[69]

Au moment même où le Père écrivait ces lignes, Jean-Pierre Alouis, Commissaire national Éclaireurs (C.N.E.) depuis quelques mois, s'attachait à revivifier les instances communautaires des Troupes, Conseils de patrouilles et Cours d'Honneur.

1.2.2. L'Ordre chevaleresque : l'apothéose

Il ne faudrait pourtant pas se tromper. Ces inflexions n'infirment en rien l'édifice représentationnel précédemment détaillé. Tout au contraire : aux yeux du P. Forestier, elle le renforce. Les Scouts de France ne cessent pas d'être des *« Chevaliers de l'Action catholique »* : ils revendiquent toujours ce titre, et c'est toujours, globalement, vers la France médiévale que l'on se tourne, ne serait-ce que pour y puiser l'inspiration de ces communautés rayonnantes auxquelles on rêve et qui, par la Route, mais surtout les Amitiés Scoutes, bientôt Vie nouvelle, vont concerner les aînés et les « anciens » en priorité.[70]

Quoi qu'il en soit, l'Ordre scout est toujours d'actualité, et l'on peut même dire qu'il est conforté par cette dynamique nouvelle que l'on cherche à imprimer à sa dimension communautaire.[71]

---

67 R.P. Marcel-Denys Forestier : *France-Chrétienté : apostolat et communauté scoute in* Le Chef, juillet 1942, n° 192 p. 221.

68 R.P. Marcel-Denys Forestier : *France-Chrétienté : deux pas en arrière*, op. cit. p. 79.

69 R.P. Marcel-Denys Forestier : *France-Chrétienté : apostolat...*, op. cit. p. 221.

70 L'influence du P. Doncœur sur le renouveau communautaire des S.d.F. est considérable, si l'on se réfère à *Retour en chrétienté* et à ses nombreux éditoriaux sur la Route.

71 Qui existe après-guerre, d'abord au sein de la branche Éclaireurs : n'oublions pas que Pierre Delsuc, reprenant sur ce point les orientations du P. Sevin, a mis l'accent, cherchant à promouvoir la pédagogie du jeu, sur le rôle essentiel du système de patrouille.

La preuve du reste que l'on ne renie rien par ailleurs, et que l'inspiration prend ses racines dans le passé monarchique de la France chrétienne est administrée par deux transformations qui, pour n'être pas capitales n'en sont pas moins symboliques.

En 1941, l'insigne de l'association, la croix potencée des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, surchargée jusqu'alors du trèfle[72] retient à présent la fleur de lys du Scoutisme international.

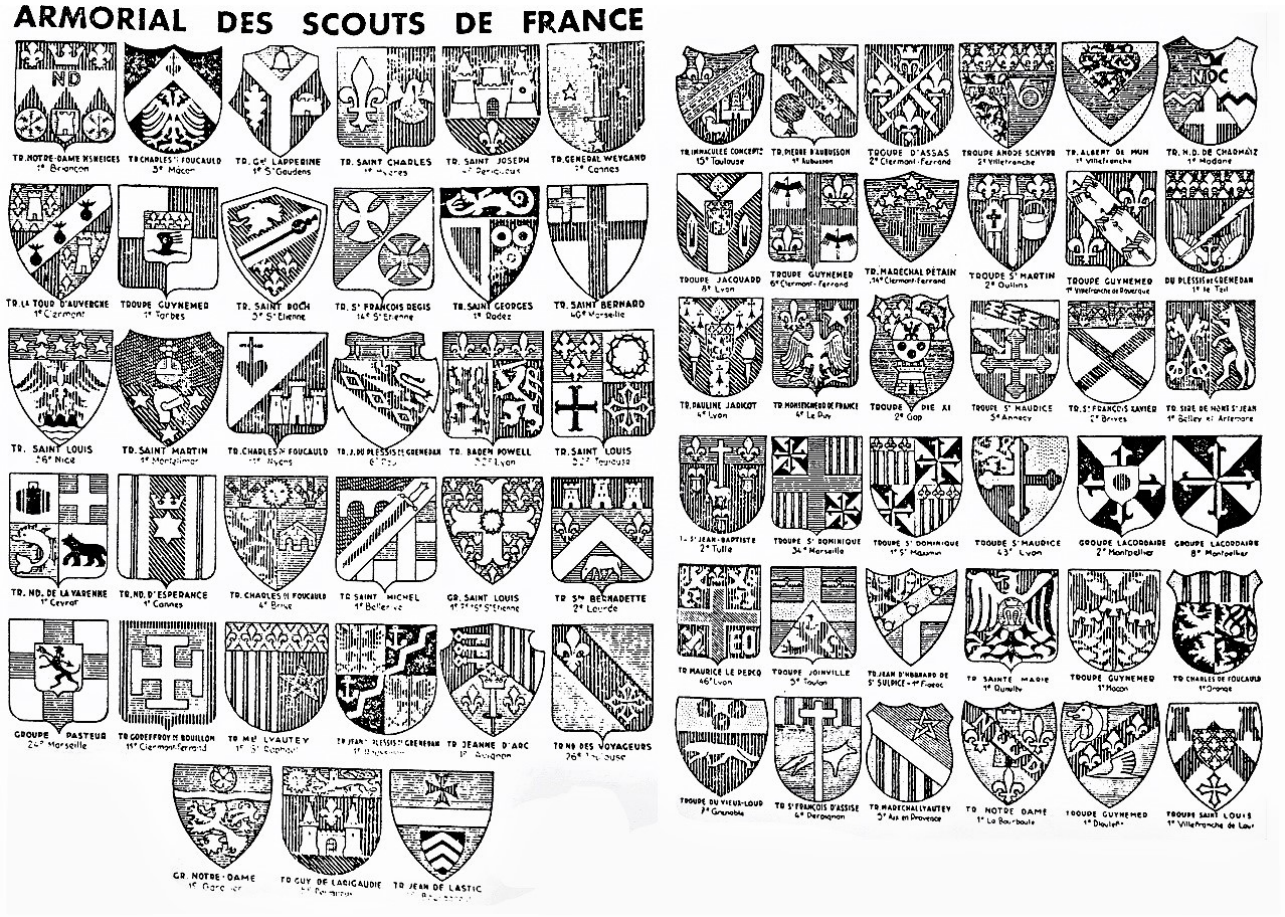
Le numéro hors-série du *Scout* de janvier 1941 justifie ainsi la décision du Conseil d'administration :

> *« Le lys est d'ailleurs un insigne spécifiquement français dont les origines remontent à Clovis et qui, à travers toute la tradition française, symbolisa la droiture, la pureté et la courtoisie.*
>
> *« En décidant de remplacer sur la croix potencée, arme de Godefroy de Bouillon et plus tard des chevaliers du Saint Sépulcre, le trèfle par la fleur de lys, le Conseil d'Administration des Scouts de France, loin d'altérer notre insigne qui*

[72] B.P. avait choisi la fleur de lys comme emblème, parce qu'elle marquait le nord sur les boussoles, c'est-à-dire le bon cap à tenir. Le P. Sevin, en particulier, avait insisté pour qu'on ne l'adoptât pas chez les S.d.F., pour ne pas entretenir une confusion politique.

reste le symbole le plus représentatif de la Chevalerie française, l'a, au contraire, magnifié, en l'accordant au Scoutisme mondial, tout en le rendant plus profondément et plus réellement français. »[73]

On pourrait certes avancer que vouloir s'accorder au Scoutisme mondial exprime le désir d'échapper à l'étroite emprise de l'Occupation et à l'espoir de retrouver une place dans le concert des nations. Mais la visée est surtout intérieure : à l'évidence, on ne craint plus la confusion politique ; au contraire même l'encourage-t-on.



Ce n'est pas ici une vaine hypothèse : la seconde transformation va dans le même sens. Au cours de l'année 1942, en effet, l'étendard S.d.F., entièrement vert jusque là, se charge à présent d'une grande croix blanche :

« Depuis Louis XI, c'est la marque de la nation, alors que la couleur royale était l'azur. Nos étendards de régiments portaient des couleurs diverses, mais tous étaient barrés de la croix blanche, par opposition à la croix rouge d'Angleterre, noire d'Allemagne ou verte des Flamands : à Montfleury, à Marignan, à Rocroi, à Denain, à Fontenoy, la croix de France a rallié nos armées derrière les lys. Depuis 1789, on l'avait oublié. Les Scouts de France ont voulu faire revivre l'insigne national, et derrière le drapeau tricolore, il flotte sur nos unités. La croix Scoute est au centre, rouge au lys d'argent, et les troupes

[73] *Scout*, numéro hors-série, janvier 1941.

possédant des armes les brodent sur les bras de la croix ; c'est depuis Noël 1942 que beaucoup de groupes se composent leurs armes, elles sont enregistrées au Quartier Général et constituent L'ARMORIAL DES SCOUTS DE FRANCE. »[74]

Le propos est clair une fois encore : effacer 1789, renouer le fil des temps. L'armorial connaîtra d'ailleurs chez les Éclaireurs S.d.F. un certain succès, et *Scout* publiera régulièrement les nouvelles « armes » enregistrées dans son « armorial ». Joubert en tirera du reste un ouvrage. Tout cela ne pouvait que rehausser l'idéal chevaleresque déjà placé si haut avant-guerre. C'est une fois encore le P. Forestier qui prend la plume pour redire que l'esprit du Scoutisme, c'est l'esprit de chevalerie. Et c'est, au-delà de cette représentation, l'image idéale du Scout que l'on ré-esquisse, miroir flatteur qu'on tend à nouveau aux garçons :

« Pour faire un grand pays, ou pour le refaire, il faut donc lui proposer un grand idéal, de grandes vertus. Et la gageure apparente peut être raisonnablement tenue. Il faut faire confiance au meilleur de l'homme. Et il est vrai, à la Grâce, qui rend compte de notre optimisme.

« La Chevalerie dont se réclame le Scoutisme n'en fut-elle pas la preuve évidente ? La prétention paraissait impossible elle aussi. De quoi s'agissait-il ? de faire pénétrer dans le milieu brutal et cupide des soldats un brillant rayon de l'Evangile. Sans rien enlever de leur force à ces eaux tumultueuses, il s'agissait de les purifier, de les canaliser et de les mettre au service, non plus d'intérêts particuliers ou injustes, mais au service de nobles causes et du bien commun.

« Que l'on ne crie pas à l'archéologie. Nous ne prétendons pas ressusciter la chevalerie matériellement. Ce mot désigne à la fois une institution qui a disparu, et un esprit qui doit survivre. »[75]

Sans doute... Le P. Sevin, une quinzaine d'année auparavant, qui s'était ému de la faible résonance culturelle de l'esprit et des modèles chevaleresques en milieu populaire, ne disait pas autre chose. Pourtant, au sein de la branche Éclaireurs, l'ambiguïté s'était maintenue. Non qu'il eût été possible de recréer effectivement une chevalerie *stricto sensu*, c'eût été inepte et sans objet. Du reste, constituer une milice de combattants chrétiens était du ressort des adultes, et la F.N.C. se rapprocha plus ou moins d'un tel projet.

La question ne pouvait donc être, en 1940-41 comme en 1920 ou 30, de ressusciter la chevalerie concrète sous les auspices d'une association de jeunes campeurs chrétiens qui allaient exercer leur imagination, leur énergie et leur vitalité par monts et par vaux.

Mais il ne pouvait non plus seulement s'agir, chez les Éclaireurs S.d.F. en tout cas, de n'éveiller qu'un « esprit chevaleresque ». Le cérémonial de la Promesse et de l'adoubement des Chevaliers puis des Écuyers de France, l'esthétique générale[76] et liturgique en particulier, la pédagogie du jeu d'aventure, les fictions romanesques publiées en feuilletons, toutes les tesselles du système représentationnel global face auquel les jeunes Scouts se trouvaient plus ou moins mais régulièrement confrontés en la personne de leurs Chefs, tout cela créait un **climat**, nonobstant les « micro-climats » propres à chaque Troupe. Tout cela travaillait à créer les conditions d'une **identification**. Certes, cette identification, pour peu qu'elle ait été profonde, fixait d'autant mieux « l'esprit chevaleresque » que le Scout y avait

---

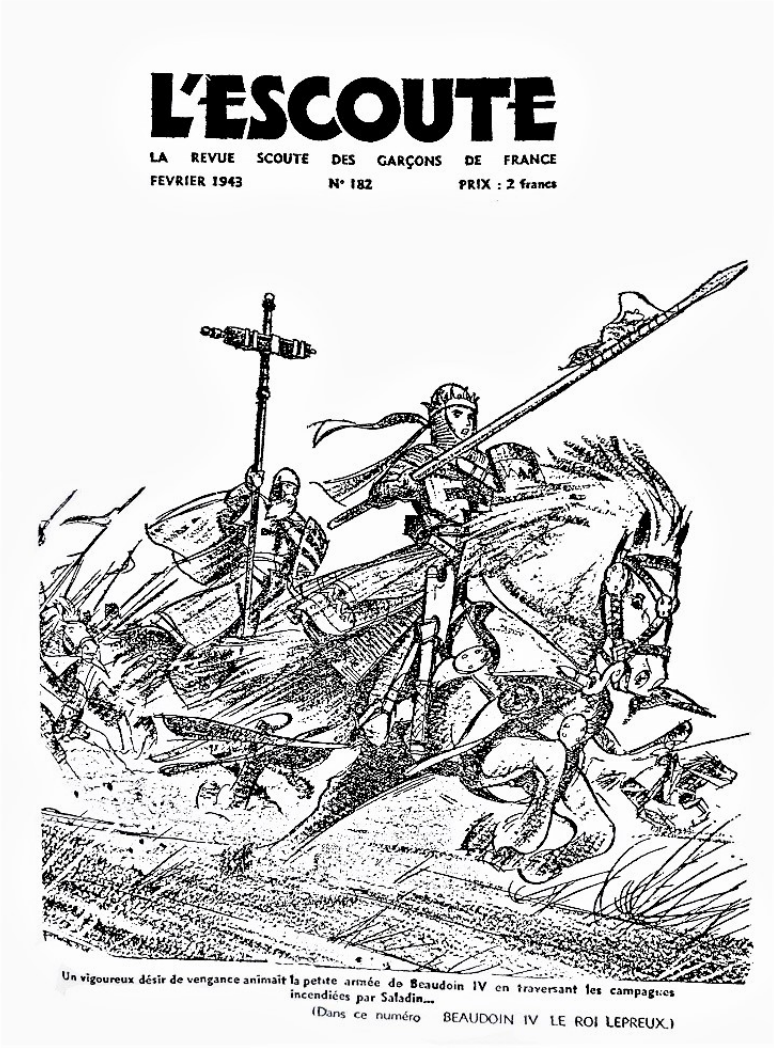
74 *Scout*, décembre 1943, n° 191.

75 R.P. Marcel-Denys Forestier : *L'esprit du scoutisme*, *in* *Le Chef*, novembre 1941 n° 185 p. 8.

76 Je n'aurai garde d'oublier les dessins de Joubert, que chaque scout découvrait un jour ou l'autre, ne fût-ce qu'en vendant, chaque année, les calendriers pour ramener un peu d'argent à la Troupe pour financer ses activités.

pris du plaisir dans le jeu, au cours du camp ou, pourquoi pas, au cours de la célébration liturgique. Mais un tel processus qui mettait en cause l'identité profonde du garçon, étayé parfois par le fonctionnement de la Patrouille lorsque celle-ci était dirigée par un C.P. convaincu, allait beaucoup plus loin, je l'ai dit, que la simple adoption des valeurs qui s'y trouvaient liées.

La guerre, l'Occupation ne remirent pas en cause l'alchimie pédagogique, propre à la branche Éclaireurs, suscitée par la représentation chevaleresque. Du moins ne la remirent-elles pas en cause en principe, car, plus que toute autre époque, la réalité commandait. Dès son évasion, Joubert, qui avait été comme tant d'autres fait prisonnier, se remit au travail avec l'appui actif de Gérin, et l'on peut constater, à observer quelques-unes des couvertures ou des illustrations de *Scout* ou de *L'Escoute*, que son talent culmine dans l'esthétique néo-médiévale qu'il cultive.


L'ESCOUTE

LA REVUE SCOUTE DES GARÇONS DE FRANCE

FEVRIER 1943 N° 182 PRIX : 2 francs

Un vigoureux désir de vengance animait la petite armée de Beaudoin IV en traversant les campagnes incendiées par Saladin...

(Dans ce numéro BEAUDOIN IV LE ROI LEPREUX.)

Ici, c'est Beaudoin IV, le jeune roi lépreux de Jérusalem, qui chevauche à la tête de ses croisés, et le souffle de l'épopée passe par le rythme du dessin. Là, c'est un C.P., conteur, qui évoque la chevalerie, et aussitôt s'esquisse en arrière-plan la silhouette d'un preux sur son cheval caparaçonné dans un flamboiement du dessin assez remarquable.

Ailleurs encore, c'est le jeune Scout, sous le patronage du laboureur et du forgeron qui, sur fond de lys où se discerne tout l'héritage d'une France immémoriale, regarde fixement... le lecteur qui le regarde[77] : tout est dans la force symbolique de ce regard de papier qui emprisonne le regard réel pour l'assimiler au monde onirique d'un Moyen-Age idéal. Ailleurs encore, c'est une troupe de cinq patrouilles, une véritable légion qui défile. Les regards des cinq C.P. sommés par la grande ombre du croisé qui chevauche, entraînent ou cherchent à entraîner le spectateur dans leur marche victorieuse, ou alors ce sont des représentants symboliques de la branche, bannières au vent. Les exemples pourraient se multiplier.

On le constate : ces illustrations mettent en images et, au sens cette fois étroit du terme, **représentent** les valeurs qu'exalte le P. Forestier. Rien de très neuf, au demeurant : l'esprit de chevalerie, c'est le courage et l'amour de la Patrie. S'appuyant sur l'autorité de Léon Gautier, spécialiste de littérature médiévale du XIX^{e} siècle, encore en vogue à l'époque, le P. Forestier montre ici comment ces deux vertus, communes à tous les peuples de l'antiquité païenne, vont être perfectionnées et magnifiées par l'Église, et anoblies dans

[77] Cf. p. 18

le respect du sol, le culte des morts, l'attachement aux traditions, patrimoine hérité des ancêtres, et finalement par la participation de tous à une vaste communauté matérielle et spirituelle nommée civilisation.

L'esprit chevaleresque, selon lui, c'est aussi la loyauté, l'horreur des trucages, passe-droits, tricheries et autres mensonges, *« vices de la société d'hier qu'a dénoncés le Maréchal. »*[78]

L'esprit chevaleresque, c'est encore, selon la formule de Léon Gautier *« le sacrifice à l'état d'institution* ; c'est la générosité, loin des mœurs *qui régnaient dans certaines formations politiques »*[79] ; c'est le *« respect du faible »* ; c'est la *« courtoisie »*.

> *« Le plus extraordinaire*, note encore Marcel Forestier, *fut d'oser prêcher à ces vaillants l'humilité, la soumission au Seigneur, sans rien détruire de leur fierté (que l'on relise le passage des Saints-Innocents de Péguy, sur le Bel Agenouillement de ces hommes libres*[80]*). Et ce fût d'oser prêcher à ces gaillards, la chasteté. »*[81]

78 Ibid p. 9.
79 Ibid.
80 Inutile d'insister ici sur la part du mythe !
81 R.P. Marcel-Denys Forestier, ibid p. 10. Certes, on leur prêcha la chasteté. Quant à l'efficacité de ces prêches...

Chasteté... Ce n'est plus seulement l'exaltation de la pureté comme préservation d'un corps façonné par Dieu, c'est aussi le respect de la femme ; et ici le P. Forestier reprend un thème cher à la Route. Le respect de la femme qui *« n'est pas une machine à plaisir »* apparaît cependant nécessaire à *« l'existence, la fécondité des foyers »* tant il est vrai *« qu'une jeunesse libertine* [ne] *peut se convertir brusquement en maturité fidèle. »*[82]

En bref :

> *« La Chevalerie, ainsi qu'on le voit, était une conception de l'homme. Dans une lueur de gaieté, de bonne humeur, s'édifiait une race de héros.*
>
> *« Tout un peuple, et non pas quelques privilégiés, a été affiné par cette religion de l'honneur, par ce goût de la vertu poussé à l'état héroïque, par l'horreur du mensonge et le sens du sacrifice.*
>
> *« Et c'est ce que propose le Scoutisme.*
>
> *« Ce qui a été fait, peut être de nouveau refait. Révolutionner la France, cela veut dire la faire retourner à ses origines, la faire recommencer de là une étape glorieuse. »*[83]

Ici, l'esprit de la chevalerie est l'apanage de tout un peuple –dont on oublie à quel point on pouvait trouver répugnants par ailleurs ses membres les plus « populaires ». Là, comme le note le P. Doncœur en janvier 1944 encore : *« Il semble que ce soit une prérogative précieuse aux yeux de qui la possède, parce qu'elle le classe dans une caste jalouse de ne recevoir en son sein que des individus soigneusement choisis. »*[84], même si la charité, qui est amour, et qui entretient avec la religion de l'honneur une relation dialectique, en atténue la rigueur. L'esprit de chevalerie reste encore le tout du Scoutisme et de sa loi :

> *« Et qu'on ne dise pas,* lit-on dans *Le Chef* de mars 1944*, que le temps de la chevalerie est passé, que l'époque de Saint Louis et Bayard est close. Guynemer, Mermoz, Bournazel, Guy de Larigaudie, nos héros de 1940 et tant d'autres, qu'ont-il été, sinon des chevaliers ?*
>
> *« Nous aurons toujours à soutenir l'Honneur de notre vie, l'Église et ses missions, la France et son empire. C'est le rôle de la Chevalerie. »*[85]

C'est pourquoi, en accord avec Paul Doncœur, en contradiction apparente[86] avec ce que Marcel Forestier écrivait plus haut, on en est toujours à attendre une élite capable de régénérer la France ; dans ce même numéro où Daniel Rops à travers l'article *Par delà notre nuit*, prêche pour une nouvelle noblesse fondée sur des valeurs personnelles et chrétiennes[87] :

---

82 Ibid.

83 Ibid p. 11.

84 R.P. Paul Doncœur : *Morales de l'honneur et morales de la charité*, *in* *Le Chef*, janvier 1944, n° 206 p. 8.

85 *Le Chef*, mars 1944 n° 208 p. 85.

86 Contradiction apparente, en effet, car si le P. Forestier prend parti pour un renforcement du sens communautaire et l'élargissement au peuple entier de la religion de l'honneur, ce que fait du reste le P. Doncœur, cela ne s'oppose en rien, mais au contraire, réclame le renforcement d'une élite dirigeante capable de se plier avec ferveur à la vie communautaire et d'entraîner le peuple à sa suite.

87 On est frappé par la congruence de ce thème avec la réflexion de l'équipe d'Uriage par exemple qui publie en 1945, sous la direction de Gilbert Gadoffre : *Vers un style du XX^e siècle*, au Seuil, ouvrage qui réclame entre autres la reconstitution d'*élites de civilisation* et l'émergence d'un *homme nouveau* :

« D'allure plus virile et plus franche, de sentiments plus rudes, mais réellement plus fraternels, l'homme que nous voulons est capable d'engagement et de fidélité, capable d'agir en responsable de lui-même et des autres, suivant une juste hiérarchie de valeurs. Cette ébauche n'est pas gratuite. L'homme que nous voulons a commencé à prendre forme. On le rencontre le plus souvent couramment dans cette aristocratie de jeunesse ou telle école de cadres, dans la Résistance et jusque dans les maquis. » pp. 77-78.

« Il faut que se constitue ainsi les petits groupes d'une aristocratie nouvelle qui feront les génies de la société de demain. »[88]

Mais bien que dans l'attente d'une aristocratie nouvelle, on demeure très déférent, chez les Scouts de France, à l'égard de l'aristocratie traditionnelle. Lorsqu'en 1941 le P. Forestier veut évoquer la mémoire des Chefs S.d.F. morts en héros, dans un article de la *Revue des jeunes*, il commence par citer les noms d'Hugues de Montmorin, *« digne rejeton d'une lignée qui remonte aux Croisades et qui, à chaque génération, a donné les meilleurs de ses fils pour le service du Roi, mort en paladin »*[89], d'Armand, son père, de Michel de la Porte du Theil et de Guy de Larigaudie, avant de passer aux Chefs « roturiers ».

Ainsi, les représentations du Mouvement en général et de la branche Éclaireurs en particulier, de même que la manière dont cette dernière les présente à ses membres, ne connaissent pas, pendant l'Occupation, de ré-élaboration importante. Pourtant, les bouleversements du contexte historique et la façon nouvelle dont les S.d.F. entendent se situer par rapport à lui déterminent discrètement, mais sûrement une nouvelle mise en perspective. L'accent placé sur l'engagement (qui concerne surtout les aînés, les anciens et les Chefs), l'impulsion imprimée à la dynamique communautaire, montrent que le Scoutisme catholique a bien compris qu'il fallait abattre les murailles de sa « petite cité » dont parlait le P. Forestier. Quoique sous les auspices de Pétain, c'est à une véritable réconciliation du Mouvement avec le réel socio-politique français que l'on assiste. Cela dit, la nature du régime de Vichy la rendait fragile : que celui-ci disparaisse, et qu'adviendra-t-il de cette attitude toute récente ? Pour certains, ne créait-elle pas un précédent décisif ? Pour d'autres, au contraire, la tentative de repli sur une position traditionnelle de refus ne serait-elle pas grande devant un retour à la démocratie ? N'y aurait-il pas là une germe de discorde ?

1.2.3. Clandestinités : nouvelles figures de Chefs ?

Ces questions ne manquèrent pas de se poser, mais de façons fort différentes, aux Scouts catholiques « de l'ombre » : clandestins de zone nord, prisonniers des *Stalags* et *Oflags*, déportés, résistants. Compte-tenu des conditions de leur pratique, de leur action, de leur vie ou de leur survie, ils n'eurent guère la possibilité ou le loisir de s'exprimer « officiellement ». Dans la nécessité où ils se trouvaient de lutter ou de ruser pour préserver leur identité Scoute, la question des représentations s'estompait. Du moins celle de leur élaboration, car le système représentationnel, au contraire, se trouvait quant à lui encore plus directement soumis à l'épreuve des faits qu'en zone sud. Ce ne pouvait être en effet qu'en lui qu'on pouvait trouver ses raisons d'agir ou non, la manière de le faire ou non, les objectifs qu'il fallait poursuivre : dans l'affrontement direct des S.d.F. à leur monde, l'interface-représentations qui, en période de paix, établissait le régime de l'être à ce monde dans la nécessité mais non dans l'urgence vitale, prit du coup une importance considérable. Ou le système représentationnel n'induisait pas un comportement, des choix désadaptés : dans ce cas il pouvait sortir conforté de l'épreuve ; ou, au contraire, l'ensemble de l'univers mental Scout de France était mis en défaut : dès lors, pour chaque Scout, la question de sa

---

Même tonalité chez Emmanuel Mounier dans *L'affrontement chrétien,* paru la même année. Au-delà des divergences d'engagement, les exigences et les attentes sont fort proches.

88 *Le Chef*, mars 1944 n° 208 p. 104.

89 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Le scoutisme à l'épreuve du feu in* Revue des jeunes, 1941, p. 5.

survivance interne se poserait. Peut-on, sans basculer dans l'aveuglement du « jusqu'au-boutisme », continuer à adhérer à un idéal déchu ?

Dans ces conditions dramatiques, il n'est guère facile de suivre le cheminement des membres d'un Mouvement placés dans des situations fort dissemblables et parfois fort cruelles, la plupart du temps contraints au silence. Il faudra donc tenter de retracer brièvement le contexte avant d'observer en quoi les représentations furent affectées.

Dans le chaos de l'exode et des premières heures de l'Occupation, l'équipe dirigeante des S.d.F. se trouva dispersée, pour ce qui était de ses membres non mobilisés. Tandis que le général Lafont, qui avait accueilli à Bordeaux le gouvernement en déroute, suivait Philippe Pétain à Vichy, bientôt rejoint par le P. Forestier et Eugène Dary, le Q.G. de la rue Saint-Didier à Paris se retrouva vide, après qu'Henry Dhavernas (en partance pour la zone sud, lui aussi, où il allait créer les Compagnons de France avec l'aide d'André Cruiziat) eut pris soin de mettre le fichier central à l'abri, et qu'il eut laissé les locaux à la garde de la concierge [90].

Celle-ci, dans les jours qui suivirent l'entrée des troupes nazies à Paris, fut contrainte d'y laisser pénétrer deux jeunes officiers, se disant membres de la *HitlerJugend*, qui se contentèrent d'une simple visite. La confusion qui régnait alors laissa un répit aux dirigeants qui se regroupèrent peu à peu autour de Pol Daversin, pour quelques jours encore Commissaire national Scouts, et d'Hubert Verley. Dans le même temps, Henri Gasnier, le prédécesseur d'Eugène Dary, chargeait Charles Celier, adjoint de Michel Blanchon à la branche Scoute dans les derniers mois de l'avant-guerre, de prendre des contacts pour voir ce qu'il serait possible de faire : très vite en effet, il a été clair que les nazis interdiraient en zone occupée toute forme d'association susceptible de rappeler aux Français les libertés élémentaires.

Le 26 juillet, les scellés furent une première fois apposés sur le Q.G., rompus quelques jours plus tard. Les dirigeants encore (ou de retour) à Paris réinvestirent leurs locaux. Il ne pouvait être question pour eux de cesser leurs activités, et partout où ils se trouvèrent, les Chefs, dans leur très grande majorité, réagirent de même. Ce qui explique qu'un petit groupe résolu à faire survivre le Scoutisme par tous les moyens s'était déjà bien organisé lorsque le 16 septembre 1940, fut promulgué le décret du 28 août portant interdiction d'activité de toute association, de port d'uniforme et d'insigne, en zone nord.

Pour autant, le Mouvement n'était pas dissout. L'équipe de Pol Daversin comptait en profiter pour mettre en place les structures d'un Scoutisme clandestin, ce qui excluait clairement toute perspective de collaboration active. De fait, Meutes, Troupes et Clans avaient commencé à se re-déployer en « patronages », « groupements de camping et de loisirs », « conférences »... Mais dans ce même mois de septembre, une Patrouille de Chefs, qui campait en banlieue nord, fut arrêtée et inquiétée quelque temps. Commençait alors une longue série de perquisitions et d'arrestations de ce type, qui eurent pour effet, dans les territoires annexés d'Alsace-Lorraine, le refoulement brutal de Scouts qui furent ainsi séparés de leurs familles.

L'épisode, en tout cas, rappela l'équipe dirigeante en zone nord à la prudence, et renforça le caractère clandestin des activités. Néanmoins, le harcèlement allemand

[90] Sources : Charles Celier, entretien, 1986. Jean Peyrade ; *Scouts et Guides de France*, Bibliothèque Ecclesia, Fayard 1961; *Mémorial des Scouts de France 1939-1945*, trouvé par hasard dans les archives du Centre national, sans nom d'auteur ni date de rédaction, mais probablement écrit aux lendemains de la Libération, vaste compilation d'actes d'héroïsme des Routiers et Chefs scouts.

s'intensifia. Le 10 avril 1941, le Q.G. fut l'objet d'une nouvelle perquisition qui faillit avoir des conséquences funestes : un courrier était sur le point de partir, adressé aux Commissaires provinciaux clandestins. La Gestapo, heureusement, n'y vit que du feu, mais les scellés furent immédiatement apposés. Le soir même, Pol Daversin, Michel Demay, Henri Pouilly et le P. de Paillerets, proche collaborateur du P. Forestier, venu assurer l'aumônerie clandestine, revenaient. Tandis que les autres faisaient diversion, Daversin et Demay s'introduisirent dans les locaux et firent place nette. Quelque temps plus tard, les nazis saisirent des papiers sans importance et du matériel.

En province, les poursuites nazies à l'encontre des S.d.F. dépendirent du degré d'activité des différentes Kommandanturs. Dans le Berry, l'abbé Morel, futur Aumônier national Éclaireurs, sera arrêté de conserve avec le Commissaire de District et longuement interrogé, en vain. À Reims, à Rennes, à Vannes et dans d'autres localités sans doute, des dirigeants subirent le même sort.

À la fin de 1941, Pierre Delsuc prit la direction des opérations, toujours assisté du P. de Paillerets. Il faisait office de vice-commissaire général. Marie-Jacqueline Decolz et Lucienne Frochot s'occupaient de la branche Louveteaux, Henri Van Effenterre de la branche Éclaireurs et François Bloch-Lainé de la Route. Quant à Michel Blanchon, l'ex-Commissaire national Éclaireurs, il prit en charge la publication d'un petit périodique, *Michou des gazelles*, qui se substitua à *Scout*[91] et permit vaille que vaille de maintenir le lien entre les diverses unités Éclaireurs.

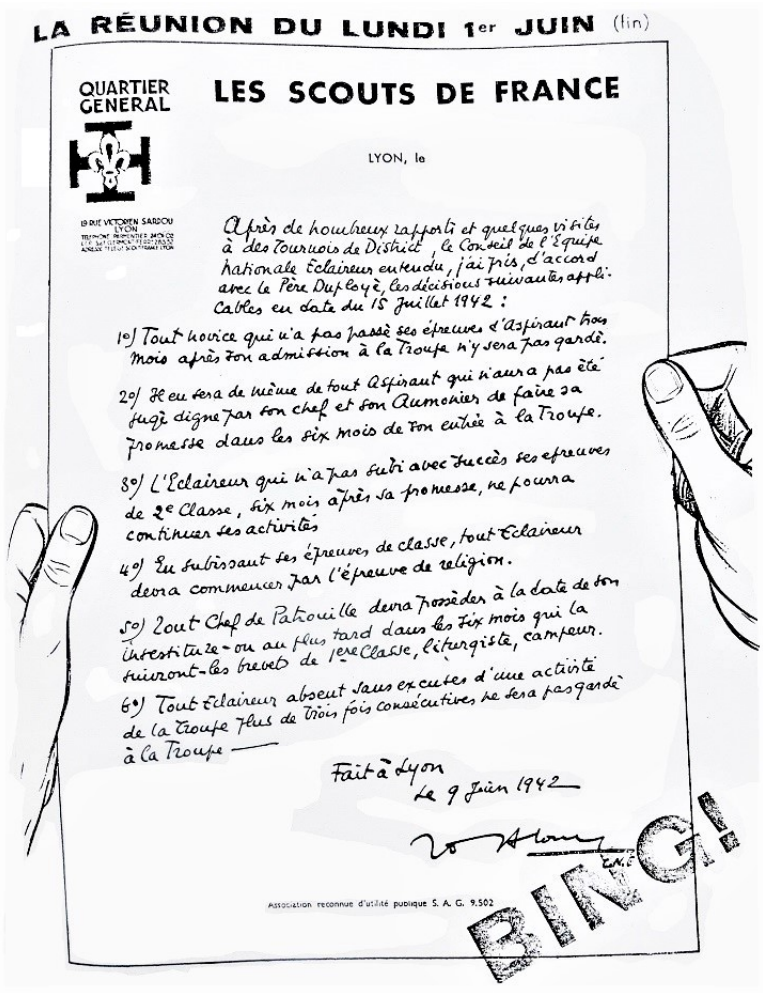
Ce véritable Q.G. clandestin va très vite prendre l'aspect d'un réseau. Le Commissaire Delsuc ne connaît que les coordonnées des Commissaires provinciaux encore en activité. L'équipe se déplace pourtant le plus qu'elle peut, ne serait-ce que pour assurer la continuité d'une pédagogie bouleversée par les circonstances.

Sous couvert de colonies de vacances, on parvient ici ou là à organiser des camps Éclaireurs avec des moyens de fortune, ce qui atteste, même de façon très modeste, d'un indéniable esprit de résistance. La formation des Chefs n'est pas négligée : grâce aux liens que Charles Celier entretenait dès l'avant-guerre avec la Fédération française de camping et caravaning, des Troupes Saint-Georges sont mises sur pied, sous la direction des Commissaires Van Effenterre et Bernard Faure. La Route, dont l'organisation clandestine est relativement moins délicate eu égard à l'âge de ses membres, organise pareillement des camps de formation, les « Breuils », chez les Franciscains ou en banlieue parisienne, comme ce fut le cas à Fontenay-sous-Bois en juillet 1944 avec le Breuil Saint-Louis qui, sous la direction du Commissaire Bloc-Lainé, regroupa cent Chefs pendant une quinzaine de jours, en dépit de la multiplication des arrestations, dont certaines conduisirent à la déportation. Ainsi en alla-t-il pour Pierre Goutet, animateurs des Amitiés des Scouts et des Guides, qui connut Fresnes en août 44, puis Buchenwald, après avoir été à la Direction de la jeunesse en 1940.

Malgré la ligne de démarcation, tous les ponts ne furent pas coupés avec la zone sud. Les revues parvinrent parfois à être acheminées : les fonds plus régulièrement. Le Q.G. de Lyon, disposant d'une large part des subventions attribuées au Scoutisme Français, finançait en effet sans hésiter sa moitié clandestine.

[91] Je n'ai pu malheureusement en trouver trace.

En dépit de tous ces efforts, les risques furent grands de voir se dissoudre l'identité Scoute, surtout chez les plus jeunes, Louveteaux et Éclaireurs. Si les circonstances faisaient ressurgir, un peu partout « l'esprit » de Mafeking qu'avait déjà illustré le P. Sevin dans la clandestinité lilloise en 1917-18, la raréfaction des camps de Troupes et des sorties, temps forts irremplaçables de la pédagogie de l'âge Éclaireurs, contraignit les Scoutmestres à se rabattre sur des activités presque uniquement urbaines. Cela vidait de leur sens les techniques de la nature, et rendait le jeu scout difficile au profit d'activités d'intérieur et de séances de réflexion. Cela affectait aussi l'assise de la vie des Troupes, le système des Patrouilles. Pendant quatre ans, des habitudes nouvelles se prirent.



LA RÉUNION DU LUNDI 1er JUIN (fin)

QUARTIER GÉNÉRAL

LES SCOUTS DE FRANCE

LYON, le

Après de nombreux rapports et quelques visites à des Tournois de District, le Conseil de l'Equipe Nationale Eclaireurs entendu, j'ai pris, d'accord avec le Père Duployé, les décisions suivantes applicables en date du 15 Juillet 1942 :

1°) Tout novice qui n'a pas passé ses épreuves d'Aspirant trois mois après son admission à la Troupe n'y sera pas gardé.

2°) Il en sera de même de tout Aspirant qui n'aura pas été jugé digne par son chef et son Aumonier de faire sa promesse dans les six mois de son entrée à la Troupe.

3°) L'Eclaireur qui n'a pas subi avec succès ses épreuves de 2e Classe, six mois après sa promesse, ne pourra continuer ses activités

4°) En subissant ses épreuves de classe, tout Eclaireur devra commencer par l'épreuve de religion.

5°) Tout Chef de Patrouille devra posséder à la date de son investiture - ou au plus tard dans les six mois qui la suivront - les brevets de 1ère Classe, liturgiste, campeur.

6°) Tout Eclaireur absent sans excuses d'une activité de la Troupe plus de trois fois consécutives, ne sera pas gardé à la Troupe —

Fait à Lyon
Le 9 Juin 1942

Association reconnue d'utilité publique S. A. G. 9.502

BINGO

Il fallut à Jean-Pierre Alouis, rentré à Paris, on l'a vu, à la veille de la Libération, toute sa persuasion et toute son autorité pour remettre de l'ordre dans une pédagogie fort ébranlée.

En zone nord, le Mouvement connut tout le poids de l'Occupation nazie. Une chose était de l'observer de l'autre côté de la ligne de démarcation, puis de la subir à l'abri, tout relatif pour trop de Français, de la fiction du régime vichyste ; une autre était de la vivre au quotidien, de la tromper pour subsister quoique les risques n'eussent pas été comparables à ceux encourus par les Juifs ou les hommes de la Résistance armée. Pour autant, le ralliement à De Gaulle ne se fit ni immédiatement ni unanimement. Certes,

symboliquement, le Scoutisme fut en pointe dans la manifestation de refus de l'occupation nazie[92]. D'autre part, un certain nombre de Scouts, essentiellement des Routiers et des Chefs, on comprend pourquoi, gagnèrent Londres dès juin 40 et y organisèrent, avec leurs camarades Éclaireurs de France (E.d.F.), Éclaireurs unionistes (E.U.) et Éclaireurs israélites (E.I.) une Fédération des Éclaireurs français (F.E.F.) avec un lys tricolore pour emblème, dont le président d'honneur fut le général De Gaulle, et le recrutement groupusculaire.

Les quelques jeunes français adhérents y furent rattachés. Il y eut même une revue Éclaireurs, le *Père-ça-gaze*, et une maison du Scoutisme Français sise à Ealing. Il est vrai d'autre part que le Q.G. d'Hanover Square vit affluer un nombre croissant de Scouts, en particulier juifs, au fur et à mesure que, l'Occupation durant, les défections envers Vichy se multiplièrent.

Néanmoins, si la distance fut plus facile à prendre vis à vis de la Révolution nationale en zone nord qu'en zone sud, les opinions demeurèrent partagées, notamment au sein de l'équipe parisienne clandestine. On sait le rôle éminent tenu par François Bloch-Lainé au sein de la Résistance. Maints Chefs, dont André Sonrier, s'engagèrent aussi à titre personnel, mais Pierre Delsuc fut plus réservé et Charles Celier refusa de répondre aux avances des émissaires de la France libre. Au demeurant, jusqu'à la fin de 1942, l'avenir demeura très incertain. Engager l'ensemble d'un Mouvement de jeunes (et de très jeunes) dans ce que d'aucun, peu suspects de sympathies pronazies pour autant, pouvaient considérer comme une aventure était très lourd de conséquences.

Il n'en reste pas moins que sans parler de fossé, les circonstances démarquèrent assez facilement le Scoutisme catholique nord de celui du sud autrement que de façon géographique. Le fait ne doit pas être négligé, d'autant plus que le Bassin parisien, qui pesait très lourd au sein de l'Association ne fut-ce qu'en raison de ses effectifs, conservera ce poids déterminant à la Libération. Il sera intéressant, à l'heure des bilans, d'essayer de comprendre en quoi les représentations et peut-être la pédagogie des S.d.F. en furent affectées.

La clandestinité du Scoutisme catholique en zone nord ne fut pas l'unique expérience de nature à ébranler le système représentationnel du Mouvement. Deux autres épreuves jouèrent leur rôle : la captivité ; le travail forcé.

Beaucoup de Routiers et de Chefs, de par les encouragements à prendre des responsabilités qui leur avaient été abondamment prodigués avant-guerre, étaient devenus sous-officiers, je l'ai dit. Du coup, nombre d'entre eux se retrouvèrent en *Oflags*, et l'Association fut durement touchée par la captivité de ses Chefs. Jean Peyrade avance le chiffre de sept mille Scoutmestres, commissaires et Routiers à avoir été internés, chiffre s'ajoutant aux trois mille tombés au combat. Je n'ai pu vérifier ces données. À supposer pourtant qu'il faille les minorer, force est d'admettre l'importance de la « saignée ».

À ceux qui se trouvèrent prisonniers vint le réflexe d'affirmer leur identité dès la première semaine. Un rapport interne, confidentiel, rédigé à l'intention des Chefs du Mouvement aux lendemains de la Libération[93] l'atteste, de même qu'une brochure inter-

[92] Madame Geneviève Thieuleux, conservatrice des Archives municipales de Bordeaux et Directrice du centre Jean Moulin, signala par courrier en date du 28 février 1969 au Commissaire général de l'époque, Michel Rigal, que « *la première manifestation organisée en septembre 1940 (le 7) était scoute.* »

[93] Rapport anonyme incorporé au *Mémorial des Scouts de France*, 42 pages dactylographiées.

fédérale éditée en zone sud en 1942, à l'initiative des E.d.F.[94] Dès l'arrivée dans les camps, l'organisation des Scouts, assez vite inter-fédérale elle aussi, s'ébaucha. Comme n'étaient concernés que de jeunes hommes, ce fut tout naturellement le Clan[95] Routier que l'on prit comme modèle. Le rapport S.d.F. donne une idée de l'importance très relative de ces Clans, au moins dans les premiers temps, puisqu'il considère que le noyau de base des anciens ne représentait pas, en effectif, un pour cent des prisonniers en Oflags, pourcentage qui atteignit de trois à quatre pour cent, toutes associations confondues (hormis l'association juive, on comprend hélas pourquoi), à la fin de la guerre. Les débuts furent très difficiles :

> « *Tout d'abord, les anciens Scouts étaient parmi les plus jeunes des officiers. Presque tous sous-lieutenants ou lieutenants, ils n'étaient pas pris au sérieux.*
>
> « *Ensuite, nous n'étions pas armés, il faut le dire, pour acquérir une influence sur un milieu d'adultes cultivés. La plupart d'entre nous étaient d'anciens Chefs de la branche Éclaireurs connaissant à fond les techniques qui forment des garçons, mais parfaitement désorientés devant la mission de meneurs d'hommes. Le petit nombre d'entre nous qui avaient été formés par la Route étaient perdus dans la masse des anciens Scouts et sans influence parce que parfois les plus jeunes.* »[96]

À cela s'ajoutèrent deux difficultés supplémentaires : 1) l'extrême hétérogénéité des formations ; certains parmi les intéressés n'avaient été ni Routier ni Scoutmestre ; d'autres, comme le laisse entendre le rapport, avaient été Scoutmestres sans passer par la Route ; 2) toutes ces activités furent clandestines ou semi-clandestines, ce qui n'arrangea rien. Néanmoins, l'organisation se précisa peu à peu. Furent mises en place, à la base, des troupes d'initiation, dans lesquelles on restait de trois à douze mois. Elles recrutaient exclusivement les non-Scouts, et les formaient suivant la pédagogie Éclaireurs.

> « *Ce qu'il faut surtout noter*, souligne le rapport S.d.F., *c'est le climat d'enthousiasme remarquable qui régnait dans ces troupes, critiquées souvent avec âpreté au dehors, mais où les novices insoucieux du 'qu'en dira-t-on' se donnaient avec une générosité totale. On y vit des 'grands jeux' et des 'feux de camp' en chambre dont l'atmosphère était en tout point comparable à celle de nos meilleurs camps-écoles.* »[97]

Témoignage recoupé par la brochure inter-fédérale :

> « *Dans les camps de prisonniers, il n'y a presque jamais la possibilité de se dérober aux regards indiscrets, et parfois ironiques des non-Scouts. Il faut du courage pour oublier les sourires devant tel jeu d'apparence puérile comme les prises de foulards, ou telles chansons avec gestes connus 'mon chapeau, il a quatre bosses'...*
>
> « *Il faut du cran pour parcourir le camp en groupe, en suivant une piste, en cherchant un message caché.* »[98]

---

94 *Les Scouts captifs, brochure éditée par les E.d.F., 11bis rue de La Tour, Vichy, en hommage au travail réalisé dans les camps de prisonniers français*, 1942. Visiblement, les autorités (nazies ?) n'apprécièrent pas. Un petit papillon porte la mention: *ouvrage paru en zone libre, ne pas communiquer.*

95 Pour rappel, le Clan Routier est l'équivalent de la Patrouille Éclaireurs.

96 *Le scoutisme dans les Oflags*, p. 9.

97 Ibid p. 10.

98 *Les Scouts captifs...* op. cit.. p. 6.

À un second niveau apparaît le Clan dans lequel passent les novices une fois achevée leur instruction de base. Les activités y furent diverses : formation collective et individuelle en vue du départ Routier, travail des techniques Scoutes adaptées à l'âge adulte (secourisme, hébertisme, expressions chorales ou théâtrales, physiognomonie, graphologie, etc...). Parallèlement, le Clan œuvrait à l'amélioration des conditions de vie, au service de la jeunesse française en vue du retour (formation d'instructeurs, d'éducateurs, de cadres, dans l'optique d'Uriage), à l'apostolat religieux, à la propagande en faveur du Scoutisme, à l'animation des loisirs (l'art dramatique joue un rôle très important dans ce domaine)...

On ne s'en tint pas là : des Troupes Saint-Georges, pour la formation des futurs Chefs Éclaireurs et des stages de formation des futurs Chefs de Clan, voire de Commissaires furent créés et placés sous la direction des plus expérimentés.

En fin de compte, sur 880 S.d.F. rescapés connus au 1er août 1944, 395 suivirent une formation de Chef de Troupe, 355 une formation de Chef de Clan, 185 une formation de Commissaire[99]. Le bilan n'était pas négligeable. Certains, tel le futur colonel Bouyneau qui, dans une lettre émouvante, voulut bien me raconter avec quelle ferveur il fit sa Promesse à l'Oflag III C de Lubben devant le lieutenant Henri Ancel (frère de Mgr Ancel), conserveront durablement le souvenir de ce Scoutisme très particulier de la captivité. Pour beaucoup, l'engagement scout fut une opportunité d'approfondissement de la foi, de réflexion et de formation, bref de maturation.

À cet égard, le cas de Michel Rigal, tout d'abord à l'Oflag XI A d'Osterode (Harz), est exemplaire. Ayant, avec une extrême obligeance, accédé à ma demande, Jean Guitton, interné lui aussi à Osterode, écrivit à ce sujet à l'un de ses proches amis, l'abbé Vernhel, qui lui répondit :

> « *Comme bien d'autres de nos camarades, il* [Michel Rigal] *voulut mettre à profit ce temps de captivité. Et c'est là que vous* [Jean Guitton] *avez eu une grande influence sur lui ; par le biais de Pascal, il découvrait la philosophie et un monde s'ouvrait devant lui. Mais il se reconnaissait une certaine responsabilité auprès des jeunes officiers, surtout anciens Scouts, et il y en avait pas mal. Aussi, le général Buisson lui demande-t-il (peut-être à d'autres aussi) de voir comment transformer le désœuvrement en* kairos *pour leur formation humaine.* »[100]

En juin 41, en effet, le transfert des jeunes officiers vers Münster fut envisagé :

> « *Pour Michel, un cas de conscience s'est alors posé à lui : attiré par vous et quelques autres, il pensait qu'il aurait l'occasion de perfectionner sa culture, de mieux préparer son avenir d'enseignant. D'un autre côté, aller avec des jeunes, être un peu leur 'gourou' l'attirait ; il sentait qu'il y avait là, pour le temps de la captivité, un travail éducatif très positif (il pensait bien sûr, plus ou moins, dans la ligne du Scoutisme, mais rien de précis). Nous en avons parlé plusieurs fois, personnellement et comme prêtre, je pensais plus à ce second genre d'activité qu'à son propre avenir personnel ; je lui conseillais donc nettement d'aller avec les jeunes à Münster. Je crois qu'il n'a eu aucun mal à opter pour cette solution.* »[101]

---

99 Étant entendu, évidemment, que certains connurent les trois types de formation.

100 R.P. Vernhel, lettre autographe à Jean Guitton, 20 octobre 1985, communiquée à l'auteur à la fin du mois.

101 Ibid.

Voici donc Michel Rigal à l'Oflag VI D. Là, il devient Chef interfédéral du Scoutisme, qui compte trois Clans et deux Troupes de formation, lesquelles se transformèrent en quatrième Clan en avril 1943. Effectifs : cent soixante Routiers environ dont une forte proportion (un témoignage parle de cent cinquante) auraient fait leur Promesse sur place. Incontestablement, cette période fut très riche pour Michel Rigal : *« Pendant plusieurs années, il eut là-bas l'occasion de penser et de mettre en œuvre tout un plan qui allait rénover, pour une part, le Scoutisme. »* note l'abbé Vernhel.

Cependant, en novembre 1944, l'Oflag est dissout, et Michel Rigal retrouve Jean Guitton à Osterode. Là, il aura encore le temps de mettre sur pied une troupe Saint-Georges, qui en trois mois recevra une vingtaine de promesses.

Conçut-il vraiment, comme le pense l'abbé Vernhel, un **plan** de rénovation du Scoutisme catholique pendant ses années de captivité ? Il n'est pas impossible que l'Aumônier, à la lumière des années qui suivirent, au cours desquelles Michel Rigal, devenu Commissaire national de la Route, Commissaire général-adjoint, et enfin Commissaire général, œuvra en effet en faveur d'une rénovation, il n'est donc pas impossible que l'abbé Vernhel ait effectué une relecture de ses souvenirs. Mais une chose est sûre : Rigal ne revint pas d'Allemagne avec les mêmes vues sur le Scoutisme et sur la société que celles qui étaient les siennes en partant. Quoiqu'enfermées dans le périmètre restreint des barbelés, la pratique, mais aussi les représentations du Mouvement avaient dû affronter sans médiation les regards extérieurs, l'immersion dans une micro-société contraignante à l'écart de laquelle il n'était pas question de se mettre.

Une telle société n'avait bien sûr rien de « révolutionnaire ». On peut s'attendre à ce qu'une communauté d'officiers, en dépit des brassages, se retrouve sur un certain nombre de conventions. Le professeur Mathé, enseignant à l'université de Limoges, et qui fut à l'Oflag III C de Lübben, puis à Münster où il connut, d'assez loin, Michel Rigal, me fit remarquer que les Clans Scouts furent mal vus des antipétainistes[102], mais qu'au début, en tout cas, ces derniers étaient loin d'être majoritaires. Exaltée par le journal pétainiste *Le trait d'union*, l'expérience se situa souvent dans la mouvance des cercles maréchalistes qui se désagrégèrent peu à peu à partir de la mi-42 (à Münster en tout cas).

Mais l'essentiel n'est pas là. Par la nécessité où ils se trouvèrent de s'insérer dans la vie des camps ès-qualités et non pas de manière individuelle, ces Scouts de France durent eux-aussi abattre les murailles de la « petite cité Scoute » évoquée par Marcel Forestier. Cela ne pouvait pas ne pas avoir des conséquences à terme. Les Scouts captifs, de retour, devront porter sur leur société un autre regard, quelque enraciné qu'ait été leur sentiment antirépublicain ou antidémocratique. Dès lors, que des esprits éclairés se soient rendus compte que forger l'individualité de jeunes croisés pour la reconquête d'une hypothétique Jérusalem terrestre, que sillonner les chemins creux, les antiques routes de pèlerinage en tissant les liens d'une communauté idéale mais close, que tout cela ne suffisait pas ne pourra surprendre. Sans doute Michel Rigal ne conçut-il pas un **plan**. Du moins dût-il jeter les grandes lignes d'une nouvelle marche à suivre. Les Scouts captifs ne revinrent pas comme ils étaient partis. L'auteur anonyme du rapport le comprit fort bien, nous le verrons.

De même que ne revinrent pas inchangés les Scouts requis par le S.T.O. Un peu partout, à partir de 1943, des Clans clandestins se formèrent en Allemagne. À Berlin notamment où le Clan Montcalm, par exemple, regroupait sept cents Routiers et Chefs à la

[102] Logiquement, vu les positions officielles du Mouvement.

mi-43. Chez Telefunken, Lorentz à la Reichahn, on se regroupe, pas toujours bien acceptés, du reste, par les militants d'Action Catholique ; du moins au début, car peu à peu les énergies fusionnent. Une « Province Route » est même créée, avec son commissaire, Pierre Pinault assisté de Jean Frouin, et son aumônier, l'abbé Giraudet. Des rallyes, des camps-écoles, des « journées de Compagnons », des dimanches « Action catholique » constituent les heures marquantes d'un engagement en profondeur. Ici, plus question d'un milieu relativement privilégié comme celui des officiers. On se trouve face à face avec la réalité du travail et des milieux populaires. On imagine l'impact qu'ont pu avoir ces mois difficiles sur de jeunes hommes jusqu'alors assez coupés du quotidien des ouvriers français. Impact d'autant plus grand que le danger est omniprésent : tous les responsables ou presque finirent par être arrêtés, certains mourront de leur choix.

À Leipzig, des Scouts furent associés à l'action de l'abbé Perrin, créateur des Équipes d'Amitié. Sans doute furent-ils peu nombreux et n'agirent-ils pas ès-qualités. Ils vécurent cependant une expérience toute nouvelle, l'abbé Perrin entendant son apostolat non comme une conquête mais d'abord comme un témoignage, ensuite comme un rayonnement, assez exacte préfiguration du sens que les premiers prêtres-ouvriers voulurent donner à leur présence au sein du monde du travail.

Il faudrait encore citer les cas de Cologne ou de Vienne. Mais mon propos n'est pas d'être exhaustif. Les quelques faits qui viennent d'être brièvement mais précisément évoqués n'ont qu'un but, brosser le tableau du contexte dans lequel des Scouts et particulièrement des Scouts de France s'impliquèrent résolument.

Pour l'ensemble de cette communauté dispersée, comme pour l'ensemble de la communauté française, l'année 1943 fut cruciale. La fiction vichyste achevait de se désagréger. La figure de Philippe Pétain ne masquait plus l'exploitation éhontée et les horreurs perpétrées par les nazis et leurs séides. L'instauration du S.T.O. mettait tout jeune Français, Scout ou non, au pied du mur : partir en Allemagne, servir le Reich même à son corps défendant, ou passer aux maquis. Si les dirigeants officiels des S.d.F. montraient encore obstination ou hésitation, sur le terrain, ce n'était plus possible. Aux Chantiers de la Jeunesse, des unités entières passent à la clandestinité, avec l'accord officieux du général de La Porte du Theil qui sera arrêté puis déporté pour cela. Le P. Forestier quitte la zone sud au début de 1944 pour rejoindre la zone nord, sous un pseudonyme. Malgré cela, au Q.G. des S.d.F., Eugène Dary ne change pas de cap : il restera fidèle jusqu'au bout aux institutions. De même le P. Doncœur.

Pourtant, s'y trouvent aussi des responsables activement engagés dans la Résistance. Tel est le cas de Michel Menu, qui vaut qu'on s'y arrête en pensant à la suite.

Jeune Chef de Troupe, ancien Cadet du P. Doncœur, officier artilleur de réserve, Michel Menu a été fait prisonnier dans la poche de Dunkerque le 31 mai 1940. Interné, il fait une première tentative d'évasion le 20 janvier 1941. Repris, il récidive le 1er juin. Repris encore, et envoyé à l'Oflag II d'Arnswalde en Poméranie, il ne s'avoue pas vaincu et réussit, cette fois. Le 1er janvier 1942, il est en Bretagne, et gagne le Q.G. de Lyon où il arrive le 20. Entre temps, ayant retrouvé un de ses anciens camarades de captivité, Pierre Rateau, qui dirige l'un des services du Bureau central de Renseignement et d'Action (B.C.R.A.), il s'est laissé convaincre (sans difficulté) par celui-ci de devenir l'un des agents du Bureau.

Accepté au sein de l'équipe nationale par le P. Forestier (on manque alors de cadres, il est plein d'ardeur, et puis c'est un Cadet[103]), Michel Menu, dont le nom de code est à présent Sultan X, va mettre sur pied une filière d'évasion reposant sur la fabrication de faux papiers dont les derniers sont d'une telle perfection qu'ils permettent à un prisonnier de quitter son camp en uniforme et avec ses affaires ! Parallèlement, Menu s'occupe de localiser et de baliser des zones d'atterrissage et de parachutage, cachant ses matériels dans les tubes de gazogène du Q.G., mais centralisant ses activités dans divers appartements lyonnais. Menu et son équipe firent preuve pendant près de deux années d'une ingéniosité et d'une persévérance notables. Ils permirent ainsi à plus d'une centaine de prisonniers (peut-être trois cents, peut-être plus) de rentrer en France. Lorsque leurs opérations furent rendues impossibles pas la désorganisation des nazis, causée par l'avance alliée, Michel Menu et ses camarades gagnèrent le maquis du Tarare, Bataillon Berthier, Lyon secteur 3.

Le *Mémorial des Scouts de France* donne d'autres exemples, moins spectaculaires, parce que plus rudimentaires, mais non moins dignes de respect, de filières d'évasion (Alsace-Lorraine notamment). Il évoque aussi les Scouts combattants, qui ont entre autres constitué le maquis des Gorges de Saint-Genis, près de Gap. Des travaux de recherche, en cours dans la région lyonnaise, vont probablement établir que le maquis du Vercors comptait un contingent S.d.F. non négligeable. À la tête des états-majors de ce maquis, on trouvait d'ailleurs un Commissaire S.d.F., le général Pierre de Montjamont. Ces Chefs et ces Routiers combattants payèrent souvent de leur vie un choix qui n'avait pas dû être facile à faire, compte-tenu des positions officielles et des « réserves » dont faisaient montre en privé les dirigeants auxquels on demandait conseil, le P. Doncœur en particulier ; car le P. Forestier, en dépit de ses écrits, semble, en pratique, avoir fait preuve, on l'a noté, d'une attitude assez souple. Quoiqu'il en fût, des hommes de la région lyonnaise, comme Léon Jeil, assistant du Commissaire provincial, officier de liaison (secteur du Gresivaudan), ou Jean Foillard, de l'Équipe nationale Route, furent arrêtés et fusillés. Il ne s'agit là que d'exemples. Hommage doit être rendu à tous ceux qui, connus ou non, tombèrent pour la Liberation.

Pour autant, il ne faudrait pas donner à croire que les Éclaireurs furent absents de la scène. D'aucun, en Alsace en particulier, bravèrent les nazis en revêtant l'uniforme scout.

En Lorraine également, comme cet Éclaireur infirme de Metz qui, jouant les simples d'esprit, fit le guet pour une équipe de Résistants, et ce en plusieurs occasions. À Nancy, des Éclaireurs se firent auxiliaires de ravitaillement des F.F.I. peu de temps avant la Libération. Plus courageux parce qu'infiniment plus risquée fut l'action de ravitaillement et de renseignement de l'Équipe d'urgence des Éclaireurs S.d.F. de Villars de Lans. Pendant toute la durée de l'Occupation enfin, des Éclaireurs furent moissonneurs, mais aussi secouristes ou brancardiers comme à Lyon sous les bombardements.

Évidemment, de tels actes paraissent insignifiants face aux sacrifices consentis par les aînés. Sont-ils négligeables pour autant, surtout si l'on considère la signification qu'ils ne pouvaient manquer de revêtir aux yeux des garçons qui les accomplissaient ?

À la lecture de ces quelques pages, il ne faudrait pourtant pas croire qu'à partir de 1943 tous les S.d.F. en âge de le faire entrèrent dans la Résistance. Le *Mémorial* ne livre la

[103] Mais c'est aussi un évadé… donc hors-la-loi… L'évolution de la situation a été de nature à faire réfléchir le P. Forestier qui, sans remettre encore en cause les principes qu'il énonçait fièrement, on l'a vu, a, en fonction des circonstances, une attitude à géométrie variable.

plupart du temps que des témoignages ponctuels et exemplaires, et il sera probablement très difficile de se faire, à l'avenir, une idée à la fois globale et précise de ce que fut l'attitude des S.d.F. pendant l'Occupation. Sans doute des monographies parviendront-elles à compléter le tableau.

Quoiqu'il en soit, force est de reconnaître que l'éclairage, même très partiel porté sur les comportements Scouts fait apparaître assez de désaccords avec les positions officielles du Mouvement pour que soit posée la question du degré de crédibilité à accorder à ces dernières.

Il faut remarquer tout d'abord que le Scoutisme catholique en zone sud, étant intégré à un organisme officiel bien qu'autonome, le Scoutisme Français, ne pouvait guère se démarquer trop ouvertement du régime. On a vu, du reste, que ses représentations l'amenèrent d'abord à reconnaître dans le régime de Philippe Pétain sinon la Cité qu'il appelait de ses vœux, du moins une organisation qui lui était directement apparentée. Cela dit, il se produisit une divergence de plus en plus accentuée entre une sympathie trop longtemps prolongée chez des dirigeants éminents (au delà en tout cas de la « duplicité » que pouvait réclamer les circonstances) et les réactions des responsables locaux et des aînés qui, au vue des exactions miliciennes par exemple, ou sous la pression des exigences nazies, soit se considérèrent à regret déliés de leur serment d'allégeance à Pétain, mais ne s'engagèrent pas plus avant ; soit entrèrent délibérément en dissidence.

Une telle divergence concernait des prises de position conjoncturelles. Remettaient-elles pour autant en cause le système représentationnel tout entier ? Ne pouvait-il pas se dire qu'il y avait de la part des autorités erreur d'interprétation, erreur grave, certes, mais erreur et non trahison ?

Plus précisément, faut-il supposer qu'en choisissant, *in fine* pour certains, la Résistance, on abandonnait du coup, chez ceux des S.d.F. qui optèrent pour cet engagement, les objectifs essentiels du Mouvement tels qu'ils étaient portés par son système représentationnel ?

Ces questions sont capitales. Elles sont au cœur d'une crise d'identité qui s'ouvre avec elles. La façon dont le Mouvement va les affronter à la Libération permettra d'en saisir les subtiles articulations.

Mais avant d'aborder cette période nouvelle, il est un constat qu'il faut faire. Si les dirigeants, à une écrasante majorité, et probablement ceux des Chefs qui ne furent pas faits prisonniers, puis ceux que le Mouvement forma en 1941 et 1942, se trompèrent, mais loyalement, c'est-à-dire en accord avec leurs principes, en estimant comme tant de Français que Philippe Pétain était bien le sauveur du pays ; s'ils ne surent pas voir immédiatement le nazi dans l'Allemand ; s'ils crurent enfin que le régime de Vichy était de taille à résister à la logique prédatrice de l'occupant, ils ne furent probablement qu'une poignée à devenir collaborationnistes.

Sans doute Philippe Pétain et les dignitaires de son État Français furent-ils condamnés pour trahison. Ne fut-ce pas, avant tout, pour n'avoir pas voulu, su ou pu voir qu'ils entraînaient les Français dans une compromission sans retour ? Le pouvoir suprême crée une responsabilité suprême, parce que son exercice n'est pas seulement en acte : il est aussi symbolique. Il engage ceux sur lesquels il s'exerce. De telle sorte que ceux qui l'assument n'ont aucun **droit** à persévérer dans l'erreur. C'est un des sens, le plus important peut-être,

qu'il faut donner à la condamnation de Philippe Pétain, lequel avait du reste appelé le jugement de l'Histoire.

Aussi bien les Scouts de France qui se rallièrent à lui se rallièrent-ils avec confiance à sa personne. Avec confiance, parce que leurs représentations du monde mettaient trop vivement en lumière « le héros de Verdun », vénérable chef accomplissant beaucoup de leurs attentes secrètes. Ainsi ne se rendirent-ils pas compte que le redressement national qu'ils appelaient de leurs vœux et que « le Maréchal » affirmait vouloir mener à bien allait s'accomplir dans un pays asservi. Leur responsabilité, réelle, n'en est pas moins limitée par celle, supérieure, d'un homme qui accepte d'endosser un habit trop lumineux, taillé par les insuffisances de la France de l'entre-deux-guerres.[104]

L'épithète de « fascistes » a souvent été attribuée (et l'est encore par certains) aux Scouts de France. C'était commode, parce que c'était réducteur[105]. Pourtant, ils se démarquèrent, avec peine, mais ils se démarquèrent lorsqu'il fut apparent que l'État français et sa Révolution nationale s'étaient édifiés sur l'asservissement, et qu'ils n'étaient qu'une triste façade.

En outre, ils surent suffisamment garder raison et dignité pour ne pas céder à un triomphalisme césarien. N'est-ce pas au Scoutisme en général et au Scoutisme catholique en particulier que l'on doit de n'avoir pas eu en France une organisation de jeunesse étatique et unique ?

Finalement, les valeurs fondamentales des S.d.F. n'eurent-elles pas raison d'une réalisation pernicieuse de leurs représentations du monde ?

[104] Cette vision de fait rejoint un peu celle de l'abbé Nodet quoique pour des raisons différentes, ce dernier cherchant à justifier le Mouvement alors que mon propos est d'établir un constat équilibré. L'abbé Nodet écrit en effet : *« Le scoutisme a été à l'épreuve de l'action, aussi dans l'effort de redressement commencé après la défaite, juste après la défaite en 1940, alors qu'il y avait quelque courage à prendre l'initiative de cet effort. Et si cet effort a arrêté, c'est parce qu'il a été mal orienté et que finalement il a été trahi. Mais ceux des Chefs qui ont accepté de s'engager dans cet effort, eux, n'ont pas trahi, eux n'ont pas démérité, même si on les a embarqués dans une aventure qui devait mal se terminer. »* Abbé Nodet : *Semaine de Chefs in Forez, revue des scouts de la province du Forez*, (département de la Loire), 15 octobre 1946, n° 2 p. 19.

[105] Pour certains, précisément, il suffit de porter un uniforme et de marcher au pas pour porter ce stigmate...

1.3. Bilans

1.3.1. *Mea culpa*

S'adressant à l'évêque de Marseille, André Mandouze déclarait dans *Témoignage Chrétien* du 6 juin 1945 :

> *« Monseigneur, humiliez-vous et reconnaissez vos erreurs. Si un certain nombre de vos fils, prêtres et laïcs n'avaient pas eu le courage de vous désobéir pendant quatre ans pour obéir à leur conscience, ni vous, ni la plupart de vos confrères n'occuperiez actuellement vos palais épiscopaux. »*[106]

L'apostrophe est brutale. Et pourtant... Si l'Église catholique avait été moins diverse, si elle n'avait pas avant-guerre laissé se développer des courants propres à rendre les laïcs responsables devant eux-mêmes, il est en effet probable que ce qu'envisage André Mandouze se serait révélé exact. Du reste, l'Église catholique n'est pas passée loin de l'épuration : lorsque le général De Gaulle se présenta à Notre-Dame pour une cérémonie d'actions de grâce, le 26 août 1944, le cardinal Emmanuel Suhard ne l'y avait pas accueilli.

[106] In Jacques Duquesne : *Les catholiques français sous l'occupation*, Grasset 1966, p. 443-444.

Défense lui avait été faite d'être présent. De Gaulle ne pardonnait pas la réception faite à Pétain peu de temps auparavant ni la célébration des obsèques de Philippe Henriot. Plus sérieusement, les Français résistants reprochaient à la Hiérarchie son ralliement assez unanime au régime vichyste. Et à l'argument de l'épiscopat selon lequel la doctrine de l'Église en ce domaine prévoyait le respect des autorités établies, il était aisé de répondre que bien des prises de position allaient au-delà des manifestations d'un respect institutionnel.

Partant de ce principe, le gouvernement provisoire exigea du Vatican le retrait du Nonce apostolique, De Gaulle refusant de recevoir tout diplomate en poste à Vichy, et la démission des évêques jugés indésirables pour avoir été trop loin dans l'expression de leurs sympathies maréchalistes. Si Pie XII accéda avec réticence à la première demande, en nommant M^gr^ Roncalli, il refusa catégoriquement, en revanche, de prendre la seconde en considération. Il ne pouvait être selon lui question de reconnaître officiellement que l'Église hiérarchique avait pu se tromper.

Le problème sous-jacent était en effet fort grave, et portait loin : amener les évêques « pétainistes » à se retirer, revenait non seulement à absoudre, mais encore à légitimer la désobéissance des laïcs qui avaient enfreint les mises en garde voire les interdictions concernant la Résistance. Le Souverain Pontife aurait pu, cependant, opérer la même distinction qu'avait faite le P. Bruckberger, aumônier des F.F.I. : lorsque le 24 août 1944, M^gr^ Beaussart, archevêque auxiliaire de Paris et ancien membre du Conseil national de Vichy, s'était présenté à la préfecture de police à peine libérée, le dominicain résistant, refusant de prendre la main que lui tendait le prélat, se contenta de baiser son anneau pastoral, marquant sa déférence à l'évêque, non à l'homme. L'erreur d'un certain nombre de pasteurs avait été, en louant la Révolution nationale ou en stigmatisant les « terroristes », les Résistants, d'engager l'Église tout entière hors de son domaine spirituel, et d'une façon manquant singulièrement de nuance. Il eut été ainsi possible de condamner facilement tel ou tel évêque, M^gr^ Baudrillard par exemple, pour avoir confondu dans leurs paroles le temporel et le spirituel. Une telle condamnation n'aurait pu que les amener à démissionner d'eux-mêmes. Le caractère surplombant du magistère spirituel de l'Église n'en aurait pas été affecté, tout au contraire.

De tous les évêques de France, un seul, M^gr^ Du Bois de la Villerabel tira les conséquences de son engagement antérieur, et se démit. NNSS Dutoit et Auvity préférèrent quitter, plus discrètement, leur siège épiscopal. Ce fut tout. Un tel état de fait créa un malaise, que le P. Bruckberger exposa sans détour :

> *« Catholiques de la Résistance, nous n'avons pas obéi. C'est ce qui a fait notre tourment. Les mandatements des évêques ralliés à Vichy nous ont troublés. Les affirmations solennelles de la légitimité du Maréchal nous ont plongés dans l'anxiété... Nous sommes passés outre, mais dans l'angoisse d'affronter tant d'autorités contre nous conjuguées... Ou bien les mots LEGITIMITE, OBLIGATION DE CONSCIENCE, DEVOIR D'OBEISSANCE, ont perdu leur sens à l'intérieur du christianisme et l'autorité qui les emploie est tournée en dérision ; ou bien braver cette légitimité, manquer à cette obligation et à ce devoir, c'était purement et simplement commettre un péché et risquer l'enfer.*
>
> *« Si encore on avait laissé aux chrétiens la liberté individuelle de leur discernement politique, on eût très bien compris que les évêques s'accommodassent*

d'un gouvernement qui affectait de laisser à l'Église le minimum de ses droits[107]*. Mais on nous faisait une obligation, dans le domaine strictement politique, qui est en effet un domaine moral. Je supplie humblement qu'on me réponde. Le succès de la Résistance ne change rien à la question de droit : est-ce que pour le passé, nous sommes absous, ou est-ce que nous devons nous en accuser ? »*[108]

La réaction du Vatican valait pour réponse. Elle fut d'autant plus surprenante qu'à plusieurs reprises, notamment en 1943 devant M^gr^ Tisserant, Pie XII exprima sa préoccupation face aux réactions de l'épiscopat français à l'égard du régime[109]. Mais quoi qu'il en fût, l'Église catholique de France ne connut pas d'épuration.

Pas plus que n'en connurent les Scouts de France.

Il semble exister, depuis la fondation jusqu'à nos jours, une sorte d'omerta, de loi du silence proprement Scoute. Le Scoutisme en général étant placé sous le signe de la fraternité, le Scoutisme catholique considérant l'amour dans le Christ comme une vertu cardinale, il n'existe aucun conflit majeur au sein de l'Association... du moins à lire les textes officiels. Jamais une revue, pas même un compte-rendu des Journées nationales ne firent état de graves désaccords. Je me suis même laissé dire que lorsque les discussions étaient trop vives, les procès-verbaux –pour l'heure inaccessibles– des réunions du Conseil national n'en faisaient pas état. Seuls les ouvrages publiés par des Scouts en rupture de ban ont permis de mieux mesurer l'ampleur des oppositions. Ainsi à quelques rarissimes exceptions près, pourrait-on croire que de 1920 jusqu'à présent, silence aidant, la vie du Mouvement ne fut qu'une longue et paisible continuité. Obstacle à l'historien que ce silence. Dangereuse fiction à laquelle certains dirigeants ont pu et pourront se laisser prendre.

Apparemment, la transition entre la direction des années de guerre et celle de l'après-guerre s'effectua sans heurts ni débats. Les S.d.F. de la zone sud s'inclinèrent symboliquement, en la personne d'Eugène Dary, devant ceux de la zone nord, représentés par Pierre Delsuc, lors d'un grand pèlerinage organisé à Chartes les 21 et 22 octobre 1944 où, malgré les graves difficultés de l'heure, près d'un millier de chefs et cheftaines se rassemblèrent.

Le général Lafont, qui semble avoir été assez unanimement respecté pour la manière habile et digne avec laquelle il assura la responsabilité délicate de Chef du Scoutisme

[107] Reconnaissons que Vichy fit plus que cela vis à vis de l'Église catholique.

[108] R.P. Bruckberger : *Si grande peine*, Gallimard 1945, in Jacques Duquesne : *Les catholiques français...* ibid. p. 444.

[109] Faut-il penser que la crainte d'une France dominée par les communistes provoque ce revirement pontifical ?

Français (fonction qu'il devait occuper quelques temps encore) désigna Pierre Delsuc Commissaire général, et Eugène Dary devint l'un des Commissaires généraux-adjoints, poste qui lui permit de s'effacer sans perdre la face, aux côté de Michel Blanchon et de Charles Celier, l'un des actifs artisans de cette transition en douceur. Jacques Chaveyriat qui dirigeait toujours la Route devint l'assistant direct de Delsuc pour coordonner l'action des trois Commissaires de branche et du Commissaire à la formation des Chefs, Henri Van Effenterre. À la branche Éclaireurs, André Sonrier, Chef nancéien, prit la succession de feu Jean-Pierre Alouis, aidé notamment par Bernard Faure. Les Aumôniers restèrent inchangés : le P. Forestier conservait l'Aumônerie générale, assisté du P. de Paillerets. À la route, l'abbé Joly, rentré de captivité, retrouva tout naturellement sa fonction et le P. Doncœur, qui avait assuré l'intérim avec la vigueur que l'on sait, s'effaça. L'abbé Morel, quant à lui, restait à l'Aumônerie des Éclaireurs, fonction qui était sienne depuis août 1942. Pierre Joubert, enfin, ne devait pas tarder à devenir Commissaire hors cadre à disposition, ce qui ne signifiait rien d'autre qu'une promotion. Au *Scout*, la direction, un temps à André Sonrier, passa à Blanchon qui demeura dans l'équipe rédactionnelle aux côtés de Lucienne Frochot jusqu'à la fin des années cinquante, tandis que Jean-Louis Foncine, désormais auteur à succès de la collection Signe de piste, prenait la rédaction en chef, où il demeura jusqu'en 1947[110].

Mais le noyau de cette équipe devait s'avérer n'être, lui aussi, que transitoire. En janvier 1946, un Chef prisonnier, Georges Gauthier, devint Commissaire général-adjoint pour devenir Commissaire général onze mois plus tard.

GEORGES GAUTHIER

Son profil n'est pas inintéressant : fondateur en 1927 d'une Troupe Scoute en milieu populaire dans le sud de la banlieue parisienne, il était entré à la Route de Pierre Goutet et André Cruiziat quelque peu poussé par Edouard de Macedo. Rédacteur en chef de la revue *Le Chef* avant la guerre, il avait été assistant de Pierre Delsuc à Chamarande et assistant du

[110] A cette date, il fut « démissionné » par le P. Forestier. Foncine voulait faire de *Scout* ce qu'il considérait devoir être un vrai journal de jeunes, où un humour assez impertinent avait sa place. Le P. Forestier trouvait quant à lui que la part faite à la spiritualité était trop mince.

Commissaire d'Île-de-France. Prisonnier en *Stalag*, il avait tenté de mettre sur pied un Clan, ce qui lui avait valu d'être mis au secret. Or son premier éditorial dans *Le Chef* s'intitulait *Réalisme et engagement*. Quoiqu'il reprit le thème du « monde malade » au sein duquel une action Scoute de rechristianisation s'imposait, son article rendait un son nouveau : plus question de se fermer ou de s'opposer à la réalité française. Il tirait bel et bien les leçons d'expériences irremplaçables vécues par tout le Scoutisme catholique, de zone nord comme de zone sud, d'internement comme de S.T.O., de Résistance. L'apolitisme reste de rigueur, il le rappellera dans *Le Chef* d'avril 1947. Pas question de cumuler par exemple un mandat politique et une responsabilité S.d.F. à quelque niveau que ce soit. Cependant, en limitant le « militantisme » des chefs par l'obligation d'éviter tout discrédit local du Mouvement et tout risque de prosélytisme, il n'exclut précisément pas que ceux-ci soient aussi des militants. C'est nouveau. Cependant, d'une santé ébranlée par les années de captivité, Georges Gauthier s'effacera peu à peu, laissant pendant quelques années l'avant-scène aux Commissaires de branche jusqu'à ce que Michel Rigal, qui assumait la réalité de la direction du Mouvement depuis plusieurs mois, le remplace en janvier 1953.

En attendant, dès 1946, Rigal, de prendre la direction de la Route en remplacement de Jacques Chaveyrat. Arrivent donc à deux postes-clés des hommes dont la vision du Scoutisme a été profondément transformée par les années passées en Allemagne.

Or dans le rapport confidentiel *Le Scoutisme dans les Oflags*, l'auteur, qui mène une analyse préliminaire que l'on peut considérer comme valable aussi bien pour les *Stalags*, brosse, dans l'immédiat après-guerre, un portrait assez contrasté de ces hommes des camps, en essayant de les comprendre :

> *« Beaucoup ont cherché à s'évader par l'imagination, par la lecture, par le jeu. Enfin le plus grand nombre s'est progressivement aggloméré dans une foule d'équipes de travail, de sport, de cercles divers qui ont été autant de petites cellules dans cette ruche, au départ inorganique...*
>
> *« Chez ces hommes détachés de l'action*[111]*, la vie intellectuelle fut relativement développée. Dans l'ensemble, la plupart des officiers prisonniers a cherché à se cultiver avec plus ou moins de succès. Il ne faudra pas s'étonner de retrouver chez les anciens prisonniers une certaine tendance à l'abstraction, une ouverture d'esprit, mais aussi un certain verbalisme, un esprit critique aiguisé, qui sont les résultats normaux de la culture exclusivement livresque. »*[112]

Curieusement, Michel Menu, dans *Scoutisme et engagement* (1960), compilation de propositions et de critiques concernant la Route, note, au détour d'une page :

> *« Le 9 janvier 1949, après une journée de discussions épiques* (...)*, un grand chef de la Route*[113] *posant les prémices de la réforme, déclarait :* 'les hommes d'action attendent la Route... Les Routiers font du camping... Une Route moderne qui ne serait qu'une continuation de la branche Éclaireurs serait un non-sens. Il faut capter les énergies des jeunes Routiers et les faire confluer vers les grands courants politiques de notre époque. Dans trois ans, nous aurons 25.000 Routiers.' (sic)

---

[111] Encore que beaucoup aient agi en donnant naissance à des Clans routiers.

[112] *Le scoutisme dans les Oflags*, op. cit.. p. 6..

[113] Est-ce Michel Rigal qui est visé ?

« Ce projet, inspiré par une grande générosité, ouvrait les vannes à des cataractes de laïus enfiévrés et ce langage devint le parler constant des grands chefs. L'humour commençait à se rafraîchir. »[114]

On reste surpris par la convergence de la première analyse, qui cherche à prévenir certains traits comportementaux des chefs rentrés des camps, et cette sortie acide à l'encontre d'un *« grand chef »* de la Route 1949, sortie émanant par ailleurs de celui qui ne cessera de déplorer l'orientation trop intellectuelle de la Route et de ses dirigeants (entre autre chose).

Fut-ce l'effet de l'internement ? L'inclination d'un tempérament ? Le fait est en tout cas que des hommes comme Gauthier ou Rigal apparurent moins comme des partisans du jeu scout, de l'épopée mystique, du romantisme spirituel et plus comme des hommes de réflexion. La manière dont Michel Rigal, surtout, envisageait les choses tranchait, par une largeur de vue à laquelle on n'était pas habitué chez les S.d.F., sur une manière plus traditionnelle, à la Delsuc par exemple, qui allait souvent aussi loin mais qui, avec habileté, cherchait toujours à renvoyer à un point de technique, à la pratique, sans avouer jamais son intellectualité. Entre la pseudo « rusticité » des uns, *« simple et joyeuse »* mais non dénuée d'un certain lyrisme, et l'effort à tendance didactique des autres pour penser de façon renouvelée une réalité en évolution rapide, il y a bien une distance.

Et déjà l'on peut se demander si cette distance est de pure forme, ou si elle manifeste en profondeur une différence de sensibilité à la réalité, différence qui aurait alors des répercussions sur les représentations.

Michel Menu, précisément n'a eu qu'une seule préoccupation dès qu'il fût prisonnier, s'évader, et qu'une seule idée dès qu'il eut réussi, bouter l'Allemand hors de France. Ce n'est pas un homme des camps lorsqu'il accède au Commissariat national Éclaireurs en janvier 1947. Intellectuellement brillant (il est déjà titulaire d'un doctorat d'État), il doit à son tempérament bouillant de vouloir en priorité faire passer des principes (et des représentations, nous le verrons), au sujet desquels il s'interroge ouvertement peu, en actes.

Cela n'empêche pas qu'en 1947, trois dirigeants-clés du Mouvement soient issus du Scoutisme le plus directement soumis à l'épreuve de la guerre. Ce ne saurait être l'effet d'un pur hasard.

Réunifié en tout cas à l'ombre des tours de la cathédrale de Chartres, le Scoutisme catholique montre, dans les premiers mois de la Libération un évident dynamisme, du moins en apparence. Pour la Saint-Georges 1945, a lieu en effet un spectaculaire rassemblement en présence d'Olave Sinclair Soames, lady Baden-Powell, laquelle voit défiler de la Concorde à l'Arc de Triomphe, 40.000 Scouts et Guides, puis assiste à une grand-messe solennelle aux Invalides célébrée par M^{gr} Suhard. Un an plus tard, un pèlerinage d'actions de grâce au Mont Saint-Odile regroupera 12.000 jeunes.

Pour autant, le Mouvement n'était pas épargné par les interrogations propres à cette époque. Et l'une d'elle fut brutalement mise au jour par une analyse venue de l'extérieur.

Le 1er décembre 1944, Emmanuel Mounier publiait dans *Esprit* un article retentissant : *La jeunesse comme mythe et la jeunesse comme réalité. Bilan 1940-1944*, dans lequel il passait au crible de sa critique les pratiques des différentes organisations de jeunesse sous l'Occupation. Le Scoutisme catholique était bien sûr directement visé.

[114] Michel Menu : *Scoutisme et engagement, une Route scoute*, Nouvelles éditions latines, 1960 pp. 28-29

Le reproche fondamental que Mounier lui adresse, comme aux autres, est de n'avoir pu empêcher le désastre :

> *« Les mouvements confessionnels, depuis quinze ans, ont édifié une élite de qualité. Comment expliquer que leur efficacité pratique ait été aussi vaine et leur pensée aussi peu créatrice ? Car s'ils ont pénétré les cadres de commandement, ils ne les ont pas sauvés de la catastrophe ni de l'esprit de catastrophe ; et si une pensée civique un peu neuve s'est développée en milieu chrétien depuis la précédente guerre, c'est en marge des mouvements constitués qu'elle a surgi. »*[115]

L'accusation n'était pas nouvelle. En janvier 1941, Edouard Lavergne, dans un article publié par la *Revue universelle* intitulé *Pour une jeunesse nationale*, écrivait :

> *« Les mouvements de jeunesse qui existaient en 1940 ont fait la preuve de leur impuissance. Le fait est là, les mouvements n'ont pas réussi à faire des jeunes Français des hommes forts. »*[116]

Mounier d'ailleurs le reconnaît, qui remarque incidemment :

> *« Je suis de ceux qui ont défendu le pluralisme des mouvements, je l'ai en même temps payé, naguère, de certaines excommunications. Mais les pluralistes sont souvent si agaçants, si étroitement conservateurs et si fermés au mouvement de l'histoire que je me sens plus d'une fois accordé aux critiques de leurs adversaires. »*[117]

Sa critique rejoint en tout cas celle de l'« unitariste » Lavergne.

Mais elle va plus loin, car elle cherche, quoique s'en tenant au superficiel, à comprendre ce qui, dans le Scoutisme, a pu ainsi conduire à ce qu'il n'est pas loin de considérer comme de la passivité face aux événements.

Curieusement, après avoir rendu hommage aux *« mœurs de liberté »* que le Scoutisme *« avait su relier au sens de la discipline »*, Mounier s'en prend surtout au *« style »* scout dont il qualifie la déviation de *« Scouticisme »*. Trois points retiennent son attention :

> *« C'est d'abord l'assurance (peu Scoute) qu'hors du Scoutisme il n'y a pas de salut... C'est avec elle qu'on fabrique de faux adolescents barbus, chansonnants et bêtifiants. Des caricatures de Scouts. »*

En second lieu :

> *« Le Scoutisme greffe sur le bel et libre amour de la nature prêché par Baden-Powell un naturalisme ingénu et végétal. Sur une saine réaction contre la débilité et la bêtise des villes, la conviction souriante que l'herbe sauvera la France, s'il la mange, la foule, s'y couche, la chante, s'en emplit l'âme et finalement l'adore. Nous avons connu la dictature du bistro, du cinéma et des fenêtres closes. Il y a aussi, la monotonie de certains journaux de jeunes le prouvait hier surabondamment, un impérialisme du camping, du four de potier et du loisir folklorique et artisanal. »*

---

[115] Emmanuel Mounier : *La jeunesse comme mythe et la jeunesse comme réalité. Bilan 1940-1944*, *in* Esprit, décembre 1944, série n°1 p. 146.

[116] Édouard Lavergne : *Pour une jeunesse nationale in* La Revue universelle, 5 janvier 1944, cité par Marcel-Denys Forestier : *Le scoutisme à l'épreuve du feu*, brochure *in* La revue des jeunes 1941 p. 1.

[117] Emmanuel Mounier, *La jeunesse…* op. cit., ibid.

Mais ces accusations de clôture sur soi et d'excès d'écologisme étroit ne portent finalement que sur des épiphénomènes. Le troisième élément constituant selon Mounier le Scouticisme va plus au fond des choses :

> *« Le Scouticisme croit avoir résumé l'univers quand il a remplacé la formation par le lyrisme. Une messe à 3.000 mètres d'altitude, une chaude envolée de paroles remplissent de ferveur ses victimes. Mais demandez-leur un effort intellectuel, elles vous traitent d'idéologue. Attirez-les sur des problèmes aigus de la Cité, elles crient à la déviation politique. Approchez-les des angoisses de l'homme, elles trouvent que vous n'êtes pas marrant ce soir. Vous éveillez même, par ces allusions, une sorte de défiance : la vie est plus simple que ça, il faut être empoisonné par l'atmosphère méphitique des villes pour se poser tant de questions. Ils ont un monde où la cérémonie remplace l'effort, où le jeu finit de chasser l'inquiétude.*
>
> *« Il est permis de trouver un peu sommaire la conception de l'homme et des rapports humains qui traduisent ces méfiances. Il y a les chics types et les pas chics types : que voulez-vous de plus ? l'autorité ? Un regard droit, une main fermement tendue, un certain coup de menton, et malheur à qui ne les possède pas, au timide, au mal-fichu, au silencieux. La vie spirituelle ? Une poitrine largement ouverte aux vents de la plaine, une fleur au chapeau, à la bouche une chanson, voilà tout ce qu'il nous faut pour gagner le combat de la terre. »*

Et Mounier de conclure sur ce chapitre :

> *« Le chevalier était un rude compagnon, les chapiteaux de nos cathédrales ne repoussent point la truculence, et le saint sait une autre chose, c'est qu'il pèche sept fois par jour. Aujourd'hui, comme dans toutes les hautes époques, on demande des hommes forts, et non de bons petits garçons. »*[118]

Somme toute, le Scouticisme est un simplicisme, et le grand tort de la méthode, aux yeux de Mounier, est de constituer un frein, surtout après 18 ans, à la maturité du jeune homme. C'est donc surtout à la Route du Père Doncœur que les reproches s'adressent, et sur certains points, comme le lyrisme cérémoniel, la culture de l'apparence, le spontanéisme, ils sont fondés. Mais l'analyse sent trop le pamphlet et Mounier, quoiqu'il s'en défende, vise moins des « déviations » que la pédagogie tout entière.

La dénonciation des « déviations Scoutisantes » n'était en effet pas chose nouvelle : lors des Journées nationales d'avant-guerre, on s'était déjà penché longuement sur les questions sensibles que le philosophe évoque, ce qu'il reconnaît du reste de bonne grâce :

> *« Les problèmes que j'ai posés et que je rappelle ici, leurs dirigeants (ceux des S.d.F.) m'ont convié plusieurs fois avant la guerre à les poser dans leurs congrès*[119]*, après m'avoir dit combien ils les préoccupaient eux-mêmes. »*[120]

Dès 1923 dans *Le Chef*, jusque dans les conférences du Chanoine Terrier, chez André Fayol, chez le P. Jean Rimaud (*Le Scoutisme, école de la nature*, article de 1937 dans lequel l'Aumônier scout s'insurge contre le mensonge d'une pédagogie infantilisante, ne faisant à l'intelligence que la part du pauvre), bref, en toutes ces occurrences, les échos d'un vrai débat se manifestent, attestant de l'acuité des dits problèmes et de la conscience qu'on en avait. Le P. Forestier lui-même les a évoqués.

---

[118] Ibid. pp. 148-149.

[119] Sans que ses intentions aient été rapportées.

[120] Emmanuel Mounier, *La jeunesse…*, op. cit. p. 148.

En outre, toute pédagogie, mal appliquée, provoque, et quelle que soit sa valeur, des « déviations » qui, en en caricaturant les principes, lui font manquer ses objectifs. À lui seul, cependant, un tel phénomène (ici le Scouticisme) **ne rend pas compte** de l'incapacité des jeunes formés à l'école Scoute, *« incapacité »* à enrayer *« l'esprit de catastrophe »* et à résister aux chants des bardes vichystes.

Une autre critique aurait cependant pu induire une réflexion plus profonde :

> *« L'idée de 'conquête', légitime sur le plan religieux a, sur le plan civique, gêné l'insertion inconditionnelle des jeunes chrétiens dans les réalités politiques communes à tous les membres de la cité. »*[121]

Un instant, Mounier vise juste. Mais il escamote aussitôt la cible au prix d'une inconséquence : je l'ai longuement montré, en effet, si l'idée de conquête était bien d'**essence** religieuse, ses implications furent **éminemment politiques**. Ce qui, pour le philosophe, se traduisit par un militantisme *angustissimæ Ecclesiæ*, aggravé par un pédagogisme bêtifiant, pour aboutir à une démission défaitiste, il faut le lire, une fois de plus, comme l'affirmation d'une volonté commune, pour l'essentiel, aux dirigeants et aux cadres du rang : ruiner **la** politique au nom **du** politique.

L'agenouillement contrit face à la déroute, le culte maréchaliste répondirent *ab imo pectore* à un **choix de société** opérée par les plus lucides des S.d.F. en leur nom et au nom de leurs « frères », ces derniers remettant sans sourciller leur adhésion parfois sentimentale, parfois féodale entre leurs mains.

S'en prendre à une pédagogie qui, concrètement, n'était pas toujours à la hauteur et qui confondait peut-être trop fréquemment sentimentalisme religieux et acte de foi ne pouvait manquer de toucher des lecteurs non-Scouts *d'Esprit*, mais n'éclairait que sous un faux jour *l'inefficacité politique* **qui n'en était pas une, puisqu'il n'entra jamais dans les intentions du Mouvement de s'opposer à un régime de type vichyste**, du moins à priori : **tout au contraire.** Eussent-ils été si « innervés », ces jeunes Chefs, ils auraient continué à se faire joyeusement plaisir, à son de trompe et de *youkaïdi*, autour de leurs feux de camp. Les aurait-on vu alors converger vers l'Hôtel du Parc ?

La réalité peut déplaire, mais doit être affrontée : au moins un temps, les meilleurs d'entre les adultes jeunes et moins jeunes des S.d.F. **se reconnurent enfin en un régime précis, et ils y virent l'occasion d'un engagement passionné**.

Mais alors, pourquoi un intellectuel de l'envergure d'Emmanuel Mounier a-t-il pu manquer de façon aussi flagrante de rigueur dans sa démarche critique, se cantonnant à dénoncer des travers mineurs ? C'est que les raisons pour lesquelles les Scouts de France ne se dressèrent pas contre Vichy mais au contraire, soutinrent la Révolution nationale jusqu'à ce qu'ils prissent en considération sa duplicité[122], étaient très voisines de celles pour lesquelles l'épiscopat se rallia assez largement au Maréchal, et ce d'une façon plus chaleureuse que ne le réclamait la loyauté, acquise depuis le Ralliement, envers l'État, quel que soient les « réserves » envers son régime. Mounier lui-même fut indécis un temps sur l'attitude à tenir, pour des raisons analogues. Les mettre en évidence à propos des Scouts de France était donc embarrassant. Au contraire, faire porter la responsabilité d'un choix condamné par l'histoire à la puérilité, à la clôture sur soi, au naturalisme, voire au

[121] Ibid., p. 147.

[122] Si les nazis n'avaient pas occupés la France, combien, parmi les scouts, se seraient finalement opposés au régime ?

romantisme spiritualiste de l'Association permettait d'éluder la vraie question : quels furent les **fondements** de la bienveillance, sinon du soutien résolu, d'une large fraction de l'épiscopat français, d'une partie du clergé, de certains Mouvements d'Action catholique et de tant de fidèles à l'égard du **pétainisme**, au moins à ses débuts ?

Le retentissement exceptionnel d'un tel article tint plus à la personnalité de son auteur, à son autorité intellectuelle, aux circonstances, qu'à sa valeur analytique. Alors que le territoire était à peine libéré, il était en effet tentant pour certains d'adopter des explications simples qui discréditaient peu une organisation assez en vue pour jouer le rôle d'un bouc émissaire rendu docile par ses propres hésitations, les doutes qui lui étaient venus ; et après tout l'infantilisme est un ridicule qui ne tue pas ; il était tout aussi tentant pour d'autres de saisir la perche tendue et de battre sa coulpe à peu de frais, puisqu'aussi bien les critiques étaient de celles dont le Mouvement n'avait pas été avare envers lui-même. Mounier, en la circonstance, mit en place un paratonnerre.

Les Scouts de France prirent au pied de la lettre ses épigrammes et les firent leurs. Claude Peignot, dans *Le Chef*, de mars 1945, les accepta avec nuance. Le débat dépassa même le cadre parisien. Dans *Forez*, la revue des Scouts de la province, l'abbé Nodet, Aumônier à Saint-Etienne, fit de même, en développant assez largement son argumentation et d'une façon forte intéressante. L'article de Mounier lui permettait en effet de déplorer la coupure *entre le plan de l'expression et celui de l'action* qu'avait mis au jour d'une manière fort explicite l'abbé Dillard, prêtre qui avait choisi de partir en Allemagne au titre de S.T.O. *« pour être en contact avec tous ces travailleurs déportés de l'autre côté du Rhin »* et qui y était mort. Tout en reconnaissant dans les Scouts des *« braves garçons, entraîneurs, débrouillards, plein d'initiatives, de solides organisateurs, dispensateurs de beaucoup de bien, catholiques, ponctuellement, scrupuleusement catholiques »*, l'abbé Dillard regrettait que *« le lien entre ceci et cela, je veux dire entre les service et le christianisme restât inaperçu. Le dévouement, admettait-il, était chevaleresque, national, humain, il portait ostensiblement la marque scoute*[123] *; il n'apparaissait pas comme un apostolat. »*[124]

Le problème de la dialectique être-paraître se posait déjà de manière aiguë avant-guerre. Il ne pouvait être pensé hors de l'existence de l'Ordre scout. L'abbé Dillard lui-même, comme tant d'autres, a pu relever la « marque » particulière au Scoutisme dans les actions des Scouts au travail. N'était-ce pas la preuve que les intentions étaient passées en actes ? Seulement il est vrai que l'Ordre, par nature, porte en lui-même sa propre clôture. Et que sa vocation de conquérant lui faisait peut-être oublier sa vocation d'apôtre. Pourtant, on est là aux frontières de l'impalpable : lorsque l'abbé Nodet regrette que *« la pratique chrétienne »* ait été *« plus consciencieuse qu'amoureuse de la personne du Christ »*, que regrette-t-il ? Que le Scoutisme catholique ait été ce qu'il était en tant que méthode, qu'institution, ou que ses membres aient manqué de « franciscanisme » ?

Pour l'abbé Nodet, en tout cas, il était nécessaire que s'intensifiât la vie spirituelle, que le Scout abandonnât sa piété d'enfant pour l'approfondir à la Route, en jeune adulte.

Mais l'Aumônier forézien n'en resta pas là. Il chercha en effet à comprendre le pourquoi de cette coupure être-paraître, et il osa ouvertement s'en prendre à la méthode :

---

[123] Tout ceci n'est déjà pas si mal...

[124] Abbé Dillard : *Suprêmes témoignages*, cités par l'abbé Nodet, *Exposé*, *in Forez*, *Semaine de Chef, 17-24 février 1946*, 16 octobre 1946 n° 2, p. 22.

« *Il me semble*, déclare-t-il, *que le Scoutisme fait revivre le garçon d'une manière tellement différente de sa vie normale, que les efforts qu'on lui demande à la Troupe, que les qualités qu'on exige de lui, qu'on lui fait mettre en pratique à la Troupe au cours des camps et sorties, ces qualités de franchise, d'obéissance, de propreté morale ; ces qualités ne dépassent pas finalement le cadre scout et deviennent lettre morte dans le cadre normal de la vie.* »[125]

Remarque d'une grande portée : elle ne met pas en cause la méthode Scoute à proprement parler ; c'est plutôt la conception catholique initiale du Scoutisme qui est contestée, le microcosme scout, plus précisément cette préfiguration à but de formation, de la Cité idéale. Bref, c'est le Scoutisme comme Ordre. Ce qu'on mesure ici, ce que l'on a déjà mesuré (ce qu'André Cruiziat mesurait notamment lors des Journées nationales de 1936), c'est que la formation pour la conquête au sein d'un micro-système fonctionnant comme un Ordre, a des effets pervers. Les qualités acquises par le garçon ou par l'adolescent sont en effet, sous la plume de l'abbé Nodet, indissolublement fixées dans l'univers psycho-affectif ou psycho-émotionnel suscité par la pédagogie Scoute pour favoriser leur épanouissement. Et il est vrai qu'on a pu le remarquer : la pédagogie d'aventure, en particulier, suscitant une intense satisfaction, réclame une mise en œuvre de tout l'être. Agissant dans le cadre de la loi, une telle pédagogie permet ainsi l'adoption par le garçon des règles d'un jeu qui procure dans les meilleures conditions un plaisir vif. Pareillement sont exaltées les valeurs spirituelles, le dogme, lors des scénographies liturgiques si prisées par Paul Doncœur. Du coup, l'émotion les cristallise. Or, et on n'y a pas pris assez garde : y a-t-il dans ces conditions libre adhésion du garçon ? À trop vouloir le séduire, ne le trompe-t-on pas ? N'inscrit-on pas en lui des réflexes de type pavlovien, qui ne reviendront dans toutes leurs forces qu'en situations identiques ou analogues ? De la sorte, devenu adulte, ne va-t-il pas se trouver partagé entre les souvenirs nostalgiques des heures exaltantes de son Scoutisme adolescent, et une réalité sur laquelle, par dédain ou ennui, il apposera sa « griffe » sans la prendre vraiment en compte ? Continuer à vivre suivant les règles du jeu dans un monde d'hommes sans règles ni jeux, n'est-ce pas là le risque encouru par le « Scout vieilli » ?

Reconnaissons que l'article d'Emmanuel Mounier permit d'aborder une fois encore ce domaine à un moment crucial. Pourtant, il n'empêcha pas l'abbé Nodet d'écrire, au début de son article :

« *Le Scoutisme a été à l'épreuve de l'action aussi, dans l'effort de redressement commencé après la défaite, juste après la défaite en 1940, alors qu'il y avait quelque courage à prendre l'initiative de cet effort. Et si cet effort a avorté, c'est que, moralement, il a été trahi. Mais ceux des chefs qui ont accepté de s'engager dans cet effort, eux, n'ont pas trahi, eux n'ont pas démérité, même si on les a embarqués dans une aventure qui devait mal se terminer.* »[126]

Évoquant précédemment ce passage, j'ai montré comment avait été bien comprise la responsabilité supérieure du Chef de l'État français qui lavait de toute trahison ceux qui s'étaient attachés à une cause, cause qui, notons-le, demeure juste dans l'esprit de l'abbé Nodet malgré la faillite de son premier défenseur. Or, du point de vue d'Emmanuel Mounier (regrettant sans oser le dire que des Scouts soient « tombés dans les bras » du « Maréchal »), le fait que l'abbé Nodet puisse laisser entendre qu'au fond la Révolution

[125] Abbé Nodet, ibid. p. 23.
[126] Ibid. p. 19

nationale, si elle avait été bien menée, était chose bonne, constitue la preuve que son article n'a pas atteint son but. Ce ne fut pas en effet parce que les Scouts vivaient douillettement derrière les murs bâtis d'imaginaire de leur *« petite cité »* qu'ils acceptèrent Pétain, mais parce que, une fois encore, ils crurent voir soudain leurs murailles s'étendre aux dimensions de la zone sud. Et ce ne fut pas parce qu'ils manquaient du sens de la réalité apostolique qu'ils constituèrent l'essentiel de l'encadrement des mouvements de jeunesse officiels... C'est parce que tout un système représentationnel les y préparait, à moins de devenir, comme je l'ai dit plus haut, des « Scouts vieillis » en marge d'une société méprisée. D'ailleurs, les déclarations du Père Forestier au début de l'occupation l'attestent assez.

Or, ne pas tenter de mettre tout cela au jour eut des effets pervers. Les dirigeants ne prirent pas immédiatement conscience de leur héritage en ce domaine. Leur attention fut au contraire détournée sur le seul point de la pédagogie, part émergée de l'iceberg. On ne s'interrogea pas clairement sur l'impact qu'eurent les événements de la période 1940-45 sur le système « représentationnel »[127] que les Scouts de France, au demeurant, ne considérèrent jamais en tant que tel. Plus encore, l'effort collectif, lequel avait abouti à son élaboration initiale, puis à son affinement dans les années trente, ne fut pas véritablement poursuivi à la Libération. L'impression qui prévaut à la lecture des revues est que les réflexions sur ce point se firent en ordre dispersé : l'unanimité de fait des premières années s'effritait.

1.3.2. Le malaise Éclaireurs

Cela dit, l'Association n'aurait pas eu besoin de l'article d'Emmanuel Mounier pour se rendre très vite compte que « quelque chose » n'allait pas à la base. Passé le premier sentiment de satisfaction à voir que les Scouts de France avaient réussi à triompher des forces centrifuges qui les avaient travaillés sous l'Occupation, il fallut se rendre à l'évidence : le Mouvement était en proie à un véritable malaise.

Dès janvier 1945, le nouveau Commissaire général, Pierre Delsuc, reconnut que des questions se posaient surtout au sein de la branche Éclaireurs, où des Chefs trop jeunes et inexpérimentés, que l'on avait dû recruter pour combler les vides causés par l'internement des prisonniers de guerre, et que l'on avait formés à la hâte, avaient sensiblement affadi le « jeu scout ». L'un des objectifs de Delsuc fut dont de vieillir les cadres. Or, si certains prisonniers, eux-mêmes formés au cours de leur captivité s'attachèrent à mettre leur formation en pratique dès la Libération, beaucoup reculèrent devant la contrainte que représentait la direction d'une Troupe.

Avec ceux qui s'engagèrent dans le Mouvement, se présenta bientôt une nouvelle difficulté : comme l'avait craint le rapporteur de *Scoutisme dans les Oflags*, la formation des chefs prisonniers avait été surtout théorique, en vase clos. Replongés dans une réalité plus large, ils conservèrent souvent une certaine tendance à un Scoutisme statique. Enfin, trois « styles » de direction de troupes se côtoyaient : le style « avant-guerre », caractérisée par l'importance accordée à la technique et à la pédagogie d'aventure, l'esprit d'épopée, le désir de croisade ; le style « Occupation », marqué par la pratique d'un Scoutisme de moindre exigence (ce contre quoi luttèrent les dirigeants) et de « bonnes volontés » ; le style

[127] On ne peut traverser une telle période sans que la manière dont on se représente la société, soi-même en société, ce que l'on veut y faire ou non, au nom de quoi on veut agir etc. en soit transformé.

« Libération », où le souci du monde réel se mariait au réflexe d'interrogation profonde sans toujours tenir assez compte des garçons.

L'année 1944, à cause des bouleversements qu'elle connut, fut une année extrêmement difficile pour l'Association. Pierre Delsuc, conscient de la nécessité d'impliquer le plus grand nombre de chefs dans une réflexion collective sur l'avenir, lança alors un appel général les invitant à participer à l'Assemblée générale de la Chapelle-en-Serval, qui eut lieu le 14 juillet 1945. Son désir s'y manifesta de susciter, dans un Mouvement jusqu'alors très centralisé, des initiatives locales de nature à relancer une dynamique de base. L'année suivante, il convia de nouveau tous les chefs à assister à l'Assemblée générale, qu'il transforma, reprenant la dénomination d'avant-guerre, en Journées nationales.

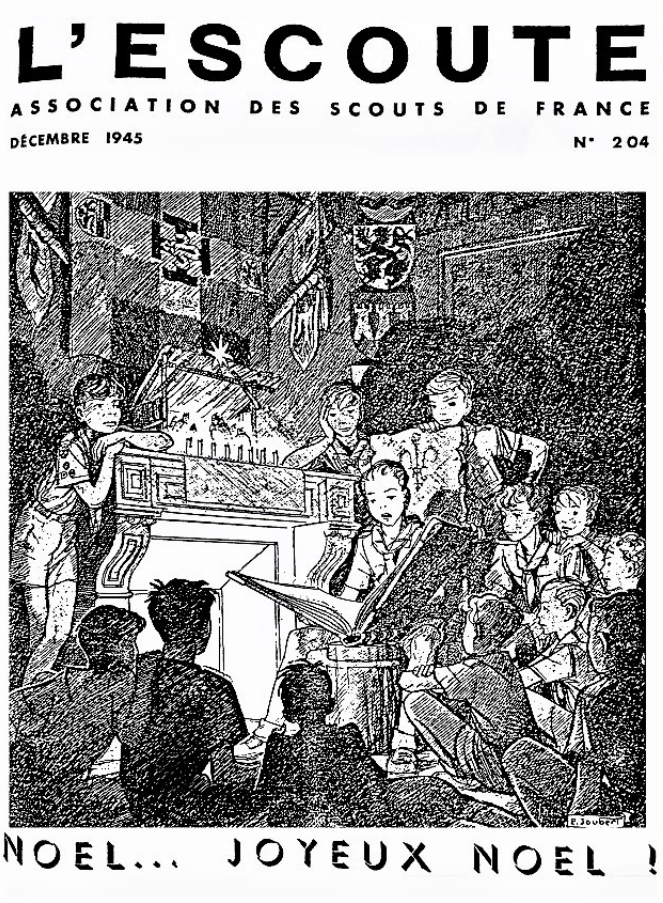
En ce qui concernait la branche Éclaireurs, l'assemblée privilégia deux objectifs : faire du Scoutisme un Scoutisme populaire, et moderniser les techniques.

D'une manière générale –Pierre Goutet le dira clairement l'année suivante– l'idée que le Scoutisme avait vieilli se répandait. Les activités épousaient-elles encore suffisamment les aspirations des garçons ? Dès 1944, *Scout* avait publié un article avec des croquis de Joubert sur le judo[128].

C'était un signe. On n'allait pas tarder à expérimenter de nouveaux moyens pour séduire les jeunes, les attirer et les conserver. D'où une nécessaire rénovation

[128] Dont il est difficile avec le recul de mesurer combien c'était novateur.

« technique ». Peut-être. Néanmoins, pour l'heure, rien, en apparence, avait changé dans l'image que *L'Escoute*, par exemple, proposait d'elles-mêmes aux Troupes en cette période si difficile.


L'ESCOUTE

ASSOCIATION DES SCOUTS DE FRANCE

DÉCEMBRE 1945 N° 204

NOEL... JOYEUX NOEL !

Faire un Scoutisme « populaire » répondait, cela dit, aux attentes de l'heure et aux critiques de « bourgeoisisme » qui avait été portées, non sans raisons, à l'encontre du Mouvement. Quelques mois après la tenue des assises nationales, Lucien Monteix reprit du reste ce thème dans *Le Chef*.

L'une des difficultés principales que rencontrait alors le Scoutisme catholique en milieu ouvrier notamment, était, selon lui, qu'il coupait le jeune de ses racines. Le Père Sevin avait déjà noté que le thème de la chevalerie avait peu de prise sur les gosses des faubourgs ou de jeunes apprentis, et que le Scoutmestre devait adapter ses modèles pour faire passer l'esprit. Monteix, cependant, allait plus loin : *« Que l'Église catholique soit considérée dans le milieu populaire comme l'Église des bourgeois, c'est une vérité sur laquelle il n'y a pas à revenir. »*[129], notait-il.

La question n'était donc pas seulement d'adapter le message, il est d'abord de donner de l'Église une autre image. Le second obstacle vint de ce que « l'élévation » du garçon, grâce notamment à l'épanouissement spirituel, le séparait de son milieu d'origine, créant au moins une distance. On pourrait d'ailleurs ajouter à l'épanouissement spirituel comme facteur de prise de distance « l'aristocratisme » inhérent à certaines Troupes élitistes, fières

[129] Lucien Monteix : *Élite et déclassement*, in *Le Chef*, février 1947 n° 233, p. 11.

de leur passé scout, sûres de leurs techniques et souvent peu enclines à recruter « n'importe qui ».

130

Monteix voyait une troisième explication à la méfiance populaire vis à vis du Scoutisme : cette distance prise créait chez le garçon un réflexe d'éloignement, voire de mépris, renforcé par la méthode elle-même qui préconisait l'évasion de la vie polluée, des quartiers noirs et surpeuplés, du bruit, de la « vulgarité », etc...

Indiscutablement, le constat paraît valide. On pourrait cependant verser une autre pièce au dossier : lorsqu'il ne se trouvait pas pris par la dynamique d'une Troupe de bon niveau, le garçon issu de milieux populaires, souvent plus mûr au niveau comportemental, était très vite ennuyé par des activités médiocres et pouvait fort bien voir renforcés en lui des préjugés assez répandus sur « les gamineries des curés » et la méfiance que pouvaient éprouver des garçons de milieux populaires[131]. Cela ne facilitait pas l'insertion Scoute en quartiers défavorisés.

Si son constat est valide, Monteix en revanche ne proposa pas de solutions crédibles. Ce n'était du reste pas simple : éviter les travers mis au jour signifiait créer des Troupes

[130] Fâcheuse bannière : « *Fanions levés* », « *Die Fahne hoch* »...

[131] Par populaire il faut entendre ici « qui n'est pas bourgeois » ; ce peuple « populaire » déborde alors le seul monde ouvrier pour englober les catégories sociales dont les enfants ne fréquentent pas l'ordre d'enseignement secondaire, sa fusion avec l'ordre primaire n'étant pas encore vraiment réalisée.

animées par des chefs issus du milieu, avec une pédagogie spécifique. Cela revenait à créer au sein de chaque branche un Scoutisme « spécialisé ». Or cela allait à l'encontre d'une des représentations les plus fondamentales des S.d.F. refusant la lutte des classes, les « démarcations » du corps social, sa partition en « milieux » étrangers, rêvant au contraire, d'un retour à l'unité organique.

À cela s'ajouta la ferme volonté de ne pas remettre en cause l'élitisme foncier du Mouvement.

L'Aumônier National Eclaireur.

Après une longue saison de camps (camps de Troupe, de Clan, camps nationaux, etc.), le R.P. Rimaud vient de rentrer à Paris. Scout *a été le trouver chez lui pour lui demander ce qu'il pense du niveau actuel des troupes.*

Ainsi le Père Jean Rimaud, qui venait de remplacer l'abbé Morel à l'Aumônerie nationale Éclaireurs, déclare-t-il dans le même numéro de février 1947 que, s'il faut chercher à recruter des garçons qui ne sont pas forcément passés par le Louvetisme, et si la libre adhésion est absolument nécessaire, (*c'est l'adhésion personnelle qui fait le Scout et non la volonté des parents ou la direction imposée par un prêtre*, renchérira le rapporteur aux Journées nationales de novembre), il n'est en revanche toujours pas question d'accueillir tous les volontaires : *le Scoutisme,* affirme-t-il, *n'est pas fait pour tous les garçons*[132], affirmation aussi ancienne que les Scouts de France eux-mêmes. On se trouvait là dans une impasse. Il faudra encore une année de réflexion pour y voir plus clair.

Entre temps, le VI[e] Jamboree international, lequel eut lieu à Moisson (Seine et Oise) en août 1947, constitua un événement phare pour le Scoutisme français tout entier. Dès 1945, on se mobilisa chez les S.d.F. pour que cette manifestation soit une éclatante preuve de vitalité, et le symbole de la continuité. Baptisée *Jamboree de la paix*, largement subventionnée par les pouvoirs publics[133], organisée dans le cadre du domaine de M. Lebaudy (des Sucres Lebaudy et Sommier), elle attira environ cinquante mille jeunes dont un cinquième de Français. Henri Van Effenterre, Commissaire général du Jamboree, joua un rôle éminent dans l'organisation dont la qualité fut louée par Vincent Auriol, Président

[132] R.P. Rimaud : *Qui accepter, in* Le Chef, février 1947 n° 233, p. 11

[133] L'Union des Vaillants et Vaillantes, communiste, publia pour l'occasion la brochure *La duperie du scoutisme*, édition Hier et Aujourd'hui, où elle dénonça le caractère clérical et bourgeois de ce grand rassemblement, pour lequel l'Etat aurait dépensé sur trois ans 149.400.000 FF.

de la République, qui vint en personne saluer les *jeunes de tous les pays*, signes d'espoir et de renouveau.

Pour la France, un tel rassemblement pouvait manifester son retour dans les premiers rangs de la communauté internationale. Pour le Scoutisme Français comme pour les Scouts de France, la présence du général Lafont aux côtés du Président de la République faisant opportunément oublier que la fédération avait été un organisme officiel de Vichy, était un gage de réconciliation nationale.

Cependant, la préparation du Jamboree donna lieu, chez les Scouts de France, à de menus incidents qui furent considérés par les dirigeants de la branche Éclaireurs, particulièrement concernés, comme d'inquiétants révélateurs de l'état d'esprit des garçons.

Dans le numéro de janvier 1947 de *Scout*, Foncine et Joubert, fidèles à leur goût du mystère et de l'aventure, avaient élaboré un petit scénario illustré afin de mieux mobiliser, non sans humour, les patrouilles lancées dans un concours national destiné à sélectionner les meilleures d'entre elles : un des personnages de Foncine, *Grenouille*, Scout de la Troupe « populaire » des Halles, gavroche débrouillard, se lance avec sa *« bande »* à l'assaut des « *secrets* » du *« Jam »*, farouchement gardés par l'équipe de Van Effenterre ; ses membres sont réputés *« redoutables »*, ne reculant *« devant aucun procédé »*, et leur apparition sur un terrain est comparée à celle d'Attila !

Les résultats ne se firent pas attendre : des chefs furent enlevés, l'un d'entre eux étant même assommé ; on les soumit à des interrogatoires parfois... « musclés » : un enfant fut plus ou moins pris en otage ; des papiers importants furent subtilisés.

Dans *Scout* du mois d'avril, le P. Rimaud s'inquiéta, sur un ton particulièrement vif, de l'incompétence de certains Scoutmestres et de l'absence *« d'esprit scout »* des garçons en cause. Or l'événement, si minime soit-il, peut-être rapproché de la recrudescence des *« totémisations »*, dont certaines allaient plus loin que des brimades.

Les totémisations n'avaient aucun statut institutionnel chez les Scouts de France, mais elles faisaient partie des traditions de certaines troupes et remontaient à l'époque où l'indianisme n'avait pas été définitivement supplanté par le modèle chevaleresque. L'usage s'était donc maintenu de conférer au jeune novice un « totem »[134], surnom plus ou moins pittoresque sensé le caractériser, au cours d'une cérémonie rituelle pendant laquelle on mettait l'impétrant à l'épreuve, lui faisant par exemple avaler des breuvages douteux, etc... C'était une sorte de bizutage, écho juvénile de ce qui se pratiquait couramment dans maintes institutions exclusivement masculines.

La chose ne tira pas à conséquence jusqu'à ce que le bruit que certains sévices corporels avaient été infligés à cette occasion remonta jusqu'au Q.G. En janvier 1946, une sérieuse mise au point fut effectuée dans *Le Chef*, reconnaissant que la totémisation répondait au goût pour le mystère, l'exotisme, les sociétés secrètes et pouvait constituer une preuve de courage et de « virilité »[135], mais pouvait aussi bien donner lieu à des excès de cruauté voire, comme se fut stigmatisé par un article ultérieur, à des atteintes à la pudeur. Cette mise au point resta lettre morte et les médecins attachés au Jamboree déplorèrent brûlures ou entailles profondes.

---

[134] De futurs hommes politiques français tels que, chez les E.U.F., Michel Rocard (« Hamster Érudit ») ou, chez les S.d.F. Jacques Chirac (« Bison égocentrique ») furent affublés de totems savoureux ; c'est aussi le cas pour des Scouts comme Henri Grouès dit, par la suite, l'abbé Pierre (« Castor Méditatif »).

[135] Mot fort à la mode à l'époque.

Si les troubles de la guerre et de la Libération pouvaient expliquer en partie un tel état de fait, ils ne les excusaient nullement. L'expression d'une certaine violence des garçons allait de pair avec le manque de maîtrise de certains Scoutmestres. Pierre Goutet, dans sa contribution aux Journées nationales de 1947 revint sur ce fait :

> *« Sans doute, il s'agissait de jeu, mais le jeu chez les gens civilisés, ne fait pas disparaître le respect des personnes.*
>
> *« Il est évident que depuis la guerre, une énorme régression s'est produite en ce domaine. De tels actes sont les signes tangibles de la barbarie. La concurrence brutale règne, la violence et l'agressivité restent à fleur de peau.*
>
> *« Les jeunes n'ont plus l'instinct de l'ordre et de la paix parce qu'ils vivent obscurément le désordre établi au cœur du monde dans ses structures elles-mêmes. »*[136]

Lors de ces Journées nationales qui se tinrent à Chamarande à la Toussaint 1947, le faisceau de tous ces symptômes rapportés jusque là dans les revues servit d'assise à l'établissement d'un véritable diagnostic du malaise que connaissaient les Scouts de France. Certes, les effectifs progressaient même sensiblement chez les Louveteaux et les Éclaireurs. Néanmoins, au manque chronique de chefs, s'ajoutait à présent un autre problème : l'hémorragie des garçons au-delà de quinze ans, d'où un faible passage à la Route, ce qui, par contrecoup, aggravait encore la faiblesse de l'encadrement, la Route étant, depuis les années Trente, un vivier de Scoutmestres. *Le Chef* d'avril 1945 avait fait état de plaintes émanant des Scoutmaîtrises : les exigences pour le passage de la Troupe à la Route s'avéraient trop dures et décourageaient maints garçons. Par ailleurs, de vives tensions étaient apparues pendant la guerre entre les deux branches. Pierre Delsuc en convint en décembre de la même année :

> *« Notre revue* La Route *a paru donner toute la pensée du Mouvement. La branche Éclaireurs a quelquefois semblé devenir la branche cadette. L'esprit de la Route a alors tendu à se substituer à 'l'esprit des garçons' et aux disciplines de la loi... Il y a à faire un réajustement délicat qui était ignoré. »*[137]

Or la Route connaît, à la Libération, un certain désarroi. Philippe Laneyrie a bien analysé dans son ouvrage, *Les Scouts de France*, l'hésitation de cette branche prise entre les réquisitions de la « méthode », (extrapolée pour les aînés à partir de la pédagogie des garçons) et l'aspiration à une implication dans la vie sociale. Pendant la guerre, le P. Doncœur avait unilatéralement mis l'accent sur le second trait d'un point de vue surtout pastoral, entendant faire de la Route la branche maîtresse des S.d.F., les deux autres branches devant y préparer en fonction de l'âge.

Indiscutablement, la Route devait jouer un rôle capital au sein du Mouvement. N'était-elle pas l'étape nécessaire, le tremplin qui allait permettre aux qualités suscitées puis épanouies chez les Louveteaux et les Éclaireurs, de se dégager lentement du jeu formateur pour s'orienter vers la Cité ? Plus que l'âge Éclaireurs, en un sens, l'âge de la Route devait être conçu comme un âge transitoire, et cela posait un délicat problème pédagogique : celui du dosage. Comment concilier le système des épreuves balisant l'accomplissement de la formation personnelle, ce qu'il fallait encore de « grand jeu » pour ne pas transformer la transition Troupe-Clan en saut brutal, et l'initiation à la vie de la Cité en un tout

---

[136] Pierre Goutet : *Rôle du scoutisme dans le monde actuel*, *in* *Le Chef*, n° 241 hors série, p. 59.

[137] Pierre Delsuc, *in* *Le Chef*, décembre 1945 n° 221, p. 419.

harmonieux ? Suivant que l'on « forçait » trop sur l'un ou l'autre ingrédient, la Route changeait de sens : dans un cas, elle accentuait son côté pépinière de chefs Éclaireurs, dans l'autre, elle prenait un aspect hégémonique et au nom de l'engagement, ne considérait plus la branche Éclaireurs qu'en tant que vivier pour son recrutement propre.

L'équilibre n'avait jamais été tout à fait atteint. Mais le P. Doncœur, qui n'avait plus trouvé face à lui qu'une institution affaiblie par l'Occupation, l'avait tout à fait compromis en cherchant à transformer les Routiers en « Super-Cadets » appelés à former l'armature du retour en Chrétienté, hérauts de l'ordre nouveau et héros de la foi.

Or ses prises de position péremptoires avaient jeté le trouble dans les esprits. Son départ de la Route creusait un vide dont il ne fut pas aisé au P. Joly et à Michel Rigal de saisir la nature. Du coup, la Route connut une véritable crise d'identité. Des Chefs de Clan se retirèrent. Il fallut réduire le nombre des unités qui passa d'environ 1100 à 800 pour un effectif d'abord stable, lequel se mit bientôt à fondre rapidement. Ajoutons à cela que la Route n'avait pas toujours bonne presse auprès des Éclaireurs, qu'elle était parfois présentée par des Chefs qui y étaient pourtant passés comme un club de jeunes gens verbeux –ce qui était souvent injuste– et l'on comprendra qu'elle n'ait pas beaucoup attiré.

Mais les raisons de la défection des garçons ne tenaient pas exclusivement au manque d'attrait de la Route. La pédagogie Éclaireurs elle-même était en cause. Cinq rudes années avaient suffi à en souligner les limites, en dépit de l'effort d'adaptation que Pierre Gérin et Jean-Pierre Alouis avaient entrepris non sans succès, puisqu'on avait pu noter un accroissement sensible des effectifs. Cependant, l'effort de formation n'avait pas pu suivre.

Le constat que dressa l'équipe dirigeante en 1947 n'était pas exempt de lucidité. Il n'était pas non plus exempt de confusion. Pierre Goutet, dans sa contribution, se livra à une tentative d'analyse du Mouvement face à son époque, mettant d'ailleurs l'accent sur la branche Éclaireurs. S'il souligna la nécessité d'un ressourcement, s'il insista sur l'obligation pour la branche d'être plus étroitement au contact de son époque, en revanche le tableau qu'il brossait de celle-ci manquait de netteté. Il n'était évidemment pas si facile de saisir la réalité mouvante de 1947.

D'autre part, les orientations que Georges Gauthier retint pour les Éclaireurs cherchaient à l'évidence à aller au plus pressé. L'accent fut mis sur la spiritualité, le sens de la loi devant lesquels la « technique » devait s'effacer un instant :

> « *Il y a*, remarquait-il, *un divorce profond entre technique et loi. Les techniques sont au service de la Loi, de l'Idéal scout qui est de servir. Le service la justifie. C'est en retrouvant le sens de la Promesse et de la loi que nous redonnerons vigueur et force au Mouvement.* »[138]

Par ailleurs, il plaidait, dans le sens indiqué par Pierre Goutet, pour un retour à une véritable coéducation au sein de la Troupe. Son plaidoyer pourtant manquait de cohérence :

> « *Le Scoutisme, note-t-il d'abord, est une société de garçons. Le camp c'est rompre avec le milieu habituel, s'en aller libres entre garçons. Il n'y a plus d'aventure, ni formation à la vie si tout est décidé en dehors d'eux. Notre but est de former des*

[138] George Gauthier : *Vie du mouvement in Le Chef*, n° 241, hors série, p. 14.

hommes et non d'avoir des troupes qui marchent bien grâce aux Chefs de Troupe. »[139]

Pierre Goutet remarquait la même chose :

« Nous avons manqué de hardiesse pour établir le gouvernement des garçons par les garçons. À cet égard, l'École Nouvelle et certaines Républiques d'enfants sont allées beaucoup plus loin que nous. »[140]

Pour autant, Georges Gauthier déclare peu après :

« Faire du Scoutisme veut dire être fidèle à la méthode de B.P., qui a voulu que le Scoutisme offre aux garçons des activités de vie réelle, d'une certaine manière des activités d'hommes. Limiter leurs ambitions, les enfermer dans un monde de garçons, c'est aboutir à l'infantilisme. Les exploits les meilleurs ont prouvé que les garçons étaient capables de grandes choses (technique, esprit scout, initiative, cran, service, etc...), à condition de les orienter et de leur offrir une tâche d'hommes à faire, 'non pas jouer au facteur, mais faire le facteur'*, disait Michel Menu. »*[141]

D'une certaine manière, on se retrouve là face à une contradiction comparable à celle que connaissait la Route. D'un côté, on remarque qu'il est nécessaire pour les former de faire camper les garçons, de les faire rompre avec leur milieu habituel. De l'autre, on désire mieux les préparer à des tâches d'adultes, mieux les initier au monde tel qu'il est. Peut-on à la fois séparer et mieux insérer ? Gageure. D'un autre côté, on désire redonner toute sa place à la coéducation, à la « démocratie du gosse », faire participer pleinement les Scouts aux prises de décision, mais en même temps, on souhaite les faire pratiquer des activités « d'adulte » ou de pré-adulte, ce qui va renforcer plutôt qu'effacer le rôle du Chef, même si celui-ci change ici de casquette et passe du supérieur « hiérarchique » au formateur. Peut-être n'est-ce pas aussi contradictoire dans les termes que précédemment, mais sur le terrain ? Si la pratique d'une activité d'hommes est jugée nécessaire à la formation, sur quels critères les Scouts vont-ils décider de son adoption ? Comment vont-ils par eux-même, en premier lieu, la mettre en œuvre ? Ne vont-ils pas considérer la « proposition » du Scoutmestre comme une autre manière d'organiser de haut en bas la vie de Troupe, et n'auront-ils pas raison ?

Plus profondément, que signifient, vis à vis des représentations traditionnelles, ces orientations nouvelles, difficilement conciliables ? Ne faut-il pas les prendre comme un tâtonnement qui, pour la branche Éclaireurs en tout cas, va très vite trouver son terme ?

Quoiqu'il en soit, une chose frappe : le malaise, que cristallise en un certain sens l'article d'Emmanuel Mounier, a orienté prioritairement la réflexion sur l'impact méthodologique de ce que le P. Forestier, un an plus tard, qualifiera de « crise du Scoutisme » en forçant le trait ; et secondairement sur son côté institutionnel puisque lors des Journées nationales de 1947, on refondra les statuts, afin de donner aux Commissaires de district, dont la fonction était jusque là principalement administrative, un rôle plus concret de coordination et d'animation des unités locales. Or, chose très surprenante, on note peu de réflexions fondamentales sur les modèles, les orientations stratégiques, la vision de la société réelle et idéale, etc., toutes choses qui composent le système représentationnel traditionnel ; si ce n'est, ici ou là, par des biais. Ne faut-il pas cependant

[139] Ibid. p. 15.
[140] Pierre Goutet : *Rôle...*, op. cit., p. 63.5
[141] George Gauthier : *Vie...*, op. cit., p. 1

rechercher dans l'ébranlement de ce qui constituait l'assise idéologique de l'Ordre scout, les racines d'un malaise suffisamment profond pour se traduire immédiatement dans la vie quotidienne des Troupes ?

1.3.3. Troubles représentationnels

Il est difficile de dire quel regard portent les dirigeants S.d.F. sur la France de la Libération. Dans les revues, on s'est fait discret sur le problème politique. Mais il n'y a aucune raison de penser que le retour à un système pluri-partisan ait réjoui le P. Forestier en particulier. Symbole avant et pendant la guerre des « démarcations » du « laïcisme », en bref de la désunion et de la déchristianisation active, la démocratie parlementaire n'avait pas plus de raisons de séduire après 1946 qu'avant, sous les auspices d'une IV^{e} République qui, il est vrai, n'avait pas encore fait étalage de ses vices et comptait parmi l'un de ses fondateurs un parti démocrate-chrétien.

Il n'en reste pas moins vrai que l'on réaffirme le refus du militantisme partisan, et que dans le même numéro du *Chef* où Georges Gauthier exprime ainsi sa méfiance, le P. Forestier retrouve des cibles sociales traditionnelles en dénonçant *« la ville, la presse, la radio »* qui sont *« un péril permanent de dissociation personnelle »*, la radio en particulier qui *« organise et mécanise le royaume de la discontinuité. »*[142] Parallèlement, le numéro de juin 1947 de la même revue, ayant pour thème l'argent et l'esprit de pauvreté, s'il ne rejette pas explicitement le mode de production capitaliste, n'en stigmatise pas moins le goût du lucre et, tout en appelant à une meilleure prise en compte des besoins et de la situation des plus humbles, réclame, à la manière de l'avant-guerre, une rigoureuse auto-discipline socio-économique et morale de chaque acteur et de chaque groupement professionnel. C'est en fait l'un des traits de l'esprit de pauvreté que de ne pas renier l'argent, mais au contraire d'en faire bon usage, c'est-à-dire de s'en servir à des fins extérieures à soi-même.

Nous avons l'occasion de rencontrer abondamment tous ces thèmes, quoique illustrés différemment au sein de la branche Éclaireurs et chez le P. Forestier. De ce côté-là pas ou peu de changement apparent. Et pourtant, à un retour de flamme du thème de l'engagement, qui avait fleuri sous un autre mot dans les toutes premières années du Mouvement, on sent bien que la sensibilité est plus grande à la réalité du monde et que le P. Doncœur, qui s'est complètement fourvoyé dans ses choix temporels, n'en a, pas moins que les expériences durement vécues dans les camps ou les maquis, laissé des interrogations qui sont abordées avec un sérieux, voire une gravité toute nouvelle : mais elles demeurent en suspens.

Pareillement, le P. Forestier dans *Le Chef* de février 1945 déclara : *« Que Notre-Dame obtienne pour nous d'être les bons artisans de la Cité harmonieuse et du Royaume de Dieu. »*[143] Le thème n'est donc pas abandonné, et l'on observera par la suite son apparente pérennité.

Seulement, il ne faut pas se leurrer : l'expérience vichyste n'a pas été non plus sans effets profonds. Le modèle néo-médiéval s'est en effet complètement discrédité dans l'aventure de la Révolution nationale. Loin de réunir le « corps organique » de la Fille

[142] R.P. Marcel-Denys Forestier, *in Le Chef*, avril 1947 n° 235, p. 7.
[143] R.P. Marcel-Denys Forestier : *Au seuil d'un monde nouveau*, *in Le Chef*, février 1945 n° 235, p. 26.

aînée de l'Église, la suppression des partis puis des syndicats n'a fait qu'aggraver désordres et clivages. Bien pis : le ralliement d'une grande partie la Hiérarchie au pétainisme, l'entrée en masse de catholiques convaincus dans les instances dirigeantes du régime, la prise à leur compte, par une partie des fidèles militants, de la propagande maréchaliste, loin d'insuffler aux tenants de l'ordre moral d'« ancien régime » une spiritualité conciliatrice, eut l'irrémédiable tort de montrer aux Français ce que pouvait aussi être l'Église telle que Maurras l'avait toujours rêvée : un simple garant du temporel le plus rétrograde. Or dans le même temps, des prêtres et des fidèles au contact avec les plus modestes des salariés, aux prises avec les pires conditions de travail et de vie, purent mesurer l'effet dévastateur d'une telle situation et parvinrent, en profitant des ambiguïtés de l'époque, à élaborer une réflexion, à mettre en place des structures appelées à y pallier, mais à terme.

Bref, l'illusion qui faisait croire que le passé médiéval de la France pouvait constituer, une fois opérées les transpositions requises, un idéal d'avenir s'effilocha à l'épreuve des faits. Une chose était sûre : ni la suppression des partis, ni le retour aux corporations, ni les recours à une esthétique, à une mystique réactionnaire au sens propre du mot n'étaient de nature à réunir les Français, à revivifier au-delà du choc de la débâcle, une pratique, à rebâtir la Chrétienté.

À tout le moins la Libération et le retour au *statu quo ante*, sauf en ce qui concerne les lois socio-économiques spécifiques, renvoyaient l'édification de la « Cité idéale » aux calendes grecques. Par contrecoup, la référence à la société médiévale, rendue douteuse par l'usage que l'on en avait fait, perdit très vite de son acuité. Tout ce qui s'y était relié prit avec elle « un sérieux coup de vieux », et les premiers grincements se firent entendre en provenance du modèle chevaleresque, brutalement « oxydé ». Dès décembre 1945, Pierre Delsuc, en protestant, constate que *« l'idée de chevalerie* (...) *a été parfois appelée 'ferblanterie' »*[144]... alors que Jacques Astruc affirme encore : *« Il faut dresser fièrement le type scout authentique, pur, dévoué, chevaleresque, chrétien intégral dans la réalité de son temps, audacieux et absolu. »*[145] quelques pages plus loin.

Si l'on songe à l'imagerie d'Épinal qui put encore entourer certains épisodes de la guerre de 14-18 et masquer aux jeunes générations qui la suivirent l'horreur boueuse et sanglante du quotidien des tranchées, on peut comprendre que l'on soit parvenu (avec l'aide de quelques rhapsodes inspirés dans le genre de Paul Doncœur et la complicité des souvenirs embellis d'une fraction des Anciens combattants) à faire ressurgir du charnier de Verdun l'ombre des croisés de jadis. Mais la Seconde Guerre mondiale n'eut rien de chevaleresque, c'est le moins que l'on puisse dire, et la prouesse technique, quand ce ne furent pas des atrocités inouïes, creusèrent une sépulture sans doute définitive au courage, à la générosité, à la force, à la pureté du chevalier-croisé. En l'espace de quelques mois, les récits des chevauchées épiques, qui jusqu'alors allumaient les yeux des garçons, déclenchèrent des bâillements de moins en moins polis. Presque du jour au lendemain, la représentation chevaleresque du Scout n'eut plus prise sur les garçons, partagés entre le dégoût que pouvait leur inspirait le spectacle d'une France qui réglait ses comptes après avoir connu une autre manie « délatoire », et une certaine excitation devant les héros de commandos que les films américains commençaient à présenter grâce aux accords Blum-Byrnes.

---

144 Pierre Delsuc *in* *Le Chef*, décembre 1945 n° 221, p. 49

145 Jacques Astruc, ibid. p. 48.

Si les crimes de guerre, les débâcles instructives qui mirent des masses de gens en branle, si V1, V2, radars, avions à réaction et bombe atomique, camps d'extermination et guerre planétaire firent pâlir l'aura du chevalier, du tournoi, de la dame en sa tour et du départ pour la Palestine, le discrédit du régime corporatiste, paternaliste, autoritaire et cléricalisant (qui ne manqua pas une occasion d'évoquer Saint Louis, Bayard, Jeanne d'Arc et les vieux métiers de France) n'y fut pas non plus pour rien.

C'est ici, du reste, que l'on mesure pleinement à quel point tout se tient : l'adoption pour les Scouts de France du véritable mythe[146], pédagogiquement directeur de l'âge Éclaireurs, du chevalier spécifié par son code, ses aventures, sa spiritualité[147], manifestait la participation de l'Association au mythe plus ample de la Chrétienté, si l'on considère celle-ci dans sa réalité historique, mais comme réénonciation historiquement datée d'une réalité historique. Le mythe de la Chrétienté comprenant celui de la Chevalerie, il est logique que l'un ne put être affecté sans que l'autre ne le fut. Ce qu'altérèrent les événements, ce ne furent pas les mythes eux-mêmes, mais tous les systèmes représentationnels qui s'étaient développés autour d'eux, notamment celui des Scouts de France. Rendu inopérant, au moins partiellement, par l'obsolescence des mythes fondateurs, le système représentationnel devait être rebâti sur d'autres fondations. L'échec d'une réalisation de la *Civitas Dei Francorumque*, l'impossibilité de faire revivre un corps social organiquement uni, conduisirent du coup à l'abandon de la pensée qui en constituait la dimension théologique, l'âme. Les citations de Thomas d'Aquin se raréfièrent, puis disparurent. Or la chose allait loin, car c'était alors le sens que l'on donnait au monde et à soi-même qui s'étiolait. En cela, l'Association perdit la grille d'interprétation du réel en fonction de laquelle toute son action s'était jusqu'alors déclinée. Il faut comprendre le désir de ressourcement auprès de Baden-Powell, sensible chez Michel Menu par exemple, à la lumière d'une telle révolution souterraine.

Car enfin, quelle avait été jusqu'alors la vocation profonde des Scouts de France ? Former de jeunes soldats du Christ pour reconquérir un pays qui l'abandonnait en reniant pensait-on les traditions qui avaient fait sa gloire. Toute la pédagogie de la branche Scouts-Éclaireurs appliquée jusqu'ici avait découlé d'un tel objectif, et la « méthode » badenpowellienne n'avait été adoptée qu'à condition qu'elle fût peuplée d'images, de symboles et d'une spiritualité qui devaient permettre de l'atteindre. Sonnant le glas d'un espoir de retour en Chrétienté, la Seconde Guerre mondiale sonnait en même temps celui de l'interprétation catholique de la méthode de B.P. autant que de la raison d'être intrinsèque des Scouts de France. L'Ordre scout (sa hiérarchie formelle, son rituel, son esthétique) n'avait plus de sens. Il perdit son âme. Il commença à se décomposer. Pour autant, ses membres, formés en son sein, pouvaient rester attachés à son existence formelle. Ils pouvaient aussi bien ne pas percevoir l'étendue de la nécrose. Ils pouvaient enfin considérer qu'il pourrait survivre en changeant d'apprêts.

---

[146] Quoique n'étant pas considéré comme un ouvrage de référence aussi prestigieux que l'Encyclopaedia Universalis, le Grand dictionnaire encyclopédique Larousse propose du mythe une définition qui recoupe partiellement la notion de système représentationnel : *« Le mythe, le* muthos*, opposé dans la poétique d'Aristote au* logos*, définit initialement toute fable, toute narration, toute action représentée, qui exclut le discours raisonné et dialectique. »* C'est en cela que le système représentationnel peut requérir un mythe, mais tenter de fonder rationnellement cette réquisition. Il n'en demeurera pas moins que le mythe peut entrer dans un système représentationnel cherchant à s'imposer non pas seulement par la force de cohésion, d'élucidation et de conviction de sa propre pensée, mais aussi par l'intuition, l'*« irrationnel »*, la puissance de séduction de *« situations d'énonciations et de contenus, l'enchaînement des incidents attachés à la représentation des objets »* qui entrent dans la définition du mythe dont, comme le note Michel Menu, la fonction première peut être de *« trouver une issue ou un sens à une situation et, par voie de conséquence, de donner un sens à la vie »* in *Le mythe de la jeunesse*, thèse présentée devant la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Nice le 20 avril 1970, p. 60.

[147] Mythe qui ne lui appartient pas en propre, je l'ai souligné.

Cette loyauté, d'autant plus forte qu'ils avaient fortement vécu l'exaltation de leur personnalité et d'un ordre du monde légitimés par le service d'une cause transcendante, ne participait pas pour autant d'un aveuglement absolu ou d'un besoin forcené de préserver ce qui avait fait une enfance et une adolescence. La condamnation de Philippe Pétain, si elle condamnait toute une représentation du chef, du commandement, de l'autorité, de l'obéissance et de la liberté, n'atteignait pas automatiquement toute représentation du chef.

Cette dernière, chez les Scouts de France, avait impliqué un ensemble de caractères et de vertus qui la reliait au mythe de la Chrétienté organique par l'entremise de Thomas d'Aquin. Et l'on a dit comment Philippe Pétain, « beau vieillard », « vainqueur de Verdun », l'avait endossée en prononçant les mots qu'il fallait, en accomplissant les gestes de déférence attendus. Du coup, il était devenu celui qui « voyait plus loin », et qui, par le don de sa personne fait au pays, se « sacrifiait » pour mettre en œuvre le programme de « rénovation » tant espéré. Ainsi lui devait-on obéissance. Mais lorsqu'il s'est avéré que la « rénovation » se monnayait par les crimes et le pillage, que son « sacrifice » ne servait qu'à épuiser la France vaincue et ses forces vives par le départ des jeunes en Allemagne, et que son « éminente lucidité » de chef avait conduit à un résultat inverse à celui escompté, portant même des coups à la notion de Patrie, il fallut choisir entre les principes, au nom de la réalité. Pour beaucoup, le moment de la « désobéissance » et de l'apprentissage douloureux de la liberté autonome était venu, au nom de la réalité que vivait chacun, au nom même de la Patrie. Un tel événement bouleversait, chez les Routiers et les Chefs, tout un système de pensée et de comportement. C'est vrai, ils retrouvèrent dans la Résistance un chef, mais les raisons de lui obéir n'étaient pas portées par une structure impérative. Elles étaient librement consenties.

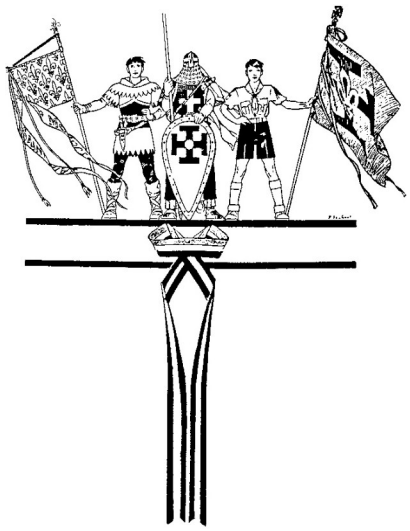
Et si De Gaulle fit abondamment appel au passé de la France, à sa grandeur, il le fit au nom de la République. Quelle qu'en ait été sa conception, il introduisait là une rupture fondamentale avec Vichy.

À la Libération, toute représentation du chef ne fut donc pas rejetée, bien au contraire. On peut même dire que le chef selon Charles De Gaulle conservait maints caractères du chef selon Philippe Pétain. Mais son inscription dans une représentation plus large, celle de la société, était radicalement différente. Désormais, on ne pouvait plus concevoir un chef « de droit divin » ; l'obéissance comme « juste » choix d'adhérer à son interprétation « éclairée » du monde ; la liberté comme liberté de s'intégrer au plan divin tel qu'établit par la seule Hiérarchie ecclésiastique. Les Scouts aînés qui connurent la Résistance, comme l'ensemble de la société française, se trouvaient placés devant une nouvelle conception du chef, dont l'autorité faisaient plus appel à l'adhésion raisonnée (toujours révisable) des subordonnés, qu'à la soumission à un ordre mystique et absolu.

Parallèlement, la représentation de l'élite ne fut pas entièrement remise en cause. La fraternité d'armes des combattants de la Liberté, leurs sacrifices constituaient le ciment d'une élite nouvelle de rebâtisseurs.

Tout cela pouvait conforter l'idée que l'Ordre scout ne perdait pas entièrement sa raison d'être et que, sous un aspect nouveau, avec de nouveaux mythes fondateurs et une pédagogie au goût du jour, il pourrait encore travailler à former pour le pays une élite de dirigeants chrétiens. Bref, à condition de rénover, le Scoutisme catholique conservait son actualité.

Or une autre approche était possible : à considérer en profondeur que ce qui avait justifié la création des Scouts de France n'existait plus, on pouvait mettre en chantier non pas une « rénovation » mais une réforme. Réforme de la représentation de la société réelle et de ce que l'on souhaitait, en chrétien, y accomplir ; réforme des relations entre la méthode badenpowellienne et des valeurs, des symboles, des modèles qu'on voulait lui faire véhiculer ; bref, réforme de la stratégie globale et de la tactique éducative. Or tandis que la Route, comme le montre Philippe Laneyrie, s'engagea, avec combien d'hésitations, et lentement, dans cette seconde direction, pour ne pas directement aboutir, la branche Éclaireurs, en la personne de Michel Menu, choisit la première.



2. Crépuscule de l'Ordre, crépuscule d'un monde ?

2.1. Un laïc maître du jeu

Paradoxe : face aux questions, aux doutes parfois, provoqués par la commotion infligée au corps social tout entier par l'Occupation et la sordide dégénérescence du régime de Vichy, la branche Éclaireurs en la personne de ses dirigeants va vouloir faire se lever une aube nouvelle. Or son dynamisme pédagogique, traduit par un incontestable essor quantitatif, va coïncider avec le crépuscule du système représentationnel qui avait triomphé dans les années vingt. Le phénomène est d'autant plus singulier que, bien loin de le répudier, on cherchait à le rajeunir.

« Le commencement et la fin de la tradition ont ceci de commun, écrit Hannah Arendt dans *La tradition de l'âge moderne, que les problèmes élémentaires, de la politique ne sont jamais aussi directement révélés dans leur immédiate et simple urgence que lorsqu'ils sont formulés pour la première fois et lorsqu'ils connaissent leur ultime relance. »*[148]

Cette formule, aisément transposable, éclaire tout particulièrement un tel phénomène.

Déjà, la réactualisation d'une *weltanschauung* médiévale à la fin du XIX^e^ siècle marquait l'ultime sursaut de tout un monde qui, en France particulièrement, ne voulait pas mourir. Et c'est vrai que la pays profond entretenait alors, et entretint jusqu'après la Libération, une répugnance certaine envers la modernité sous toutes ses formes, à l'exception de quelques foyers de l'avant-garde aussi intenses qu'isolés. Du reste, ce fut peut-être ce hiatus entre deux univers antipodiques qui poussa les tenants de la conservation à voir dans le retour au passé le *nec plus ultra* du modernisme : *larvatus prodit.*

La naissance et le succès du Scoutisme catholique sont inséparables d'un tel contexte : l'effort des années cinquante aussi, mais cette fois subsistera seul le désir de fidélité. Il arrive un moment où, à force de vouloir restaurer une ruine, il ne reste plus rien du bâtiment originel. Que dire alors du résultat ? Refaire aujourd'hui un Pierrefonds ou un Haut-Kœnigsbourg ? Le bâtiment serait contemporain par l'âge, rien de plus. Pastiche du passé, il ne devrait rien à l'architecture de son temps. Seule l'intention de restauration témoignerait, et en effet le résultat pourrait attirer comme attire le château de la Belle au Bois dormant de Disneyworld. Mais on peut être certain que les polémiques seraient vives, les oppositions féroces.

Métaphore n'est pas analyse. Pourtant la tentative dont Michel Menu fut l'artisan, à la tête de lanouvelle équipe dirigeante de la branche Éclaireurs, supporte la comparaison.

Né en 1917, Michel Menu passa une bonne partie de son jeune âge dans le sud-ouest où son père, ingénieur des chemins de fer du P.O. exerça plusieurs responsabilités. Il ne semble pas qu'il y ait là rien de remarquable.

Il est parfois bien hasardeux de vouloir rechercher vers une enfance ou dans une adolescence des influences déterminantes. Pourtant deux rencontres que fit le jeune Michel donnent une perspective à sa vocation Scoute, permettant de comprendre l'originalité d'un

[148] Hannah Arendt : *La crise de la Culture*, Gallimard, col. Idées, 1965, p 29.

personnage qui domine dix années cruciales de l'histoire de la branche Éclaireurs, jettent un éclairage particulièrement vif sur les fondements de la rénovation qu'il va travailler à promouvoir.

La première de ces rencontres est celle de Pierre Gérin, cet artisan « féodal ». Lorsque Michel Menu fait sa promesse en 1931, il a quatorze ans[149]. Il est peu après le patrouillard de Gérin à Châteauroux. Ce dernier est très jeune encore, et l'on ne peut croire que tous les traits qui cinq ans plus tard vont faire de lui ce Maître-Prince d'une Troupe parisienne soient déjà fixés. Pour autant il y a du Gérin chez Menu, même si celui-ci donne moins dans le moyenâgeux, côté échoppe, terroir et chevauchées fantastiques. Une rencontre faite « sur le tard » avec le Scoutisme et avec un personnage aussi attractif que Pierre Gérin, au dire de ceux qui l'ont connu, pouvait-elle ne laisser aucune empreinte ?

Deux ans plus tard, Menu est élève des jésuites à Vannes. Et voici qu'un conférencier prestigieux, jésuite comme il se doit, est annoncé : Paul Doncœur. Seconde rencontre, déterminante, celle-là, Menu est aussitôt séduit par le mysticisme mâle et lyrique du personnage qui l'entraînera à sa suite comme il l'a fait avec tant d'autres. Première retraite

[149] Ce fait explique-t-il à lui seul le moindre intérêt qu'il montra toujours pour les « jeunes Éclaireurs » (12-14 ans), on peut aussi voir à l'origine l'influence du P. Doncœur pour qui les aînés comptaient vraiment ?

sous la tente, premiers contacts plus approfondis : Doncœur oriente la personnalité de Menu adolescent comme le pôle l'aiguille aimantée.

En 1934 Menu-père prend la direction des services techniques du centre ferroviaire de Thouars. Michel, qui l'y a suivi, y découvre une certaine réalité ouvrière, et, tout pétri de l'idéal de chevalerie conquérante, fonde une Troupe populaire, passant une bonne partie de son temps à apprendre à lire à ses garçons[150]. Apostolat social : nous sommes en pleine orthodoxie.

L'expérience, cependant, est de courte durée. L'année suivante, Michel Menu « monte » à Paris pour poursuivre ses études. Il reprend aussitôt contact avec le P. Doncœur et devient l'un de ses Cadets les plus ardents, tandis qu'il fait son droit. Cependant, désirant subvenir à ses besoins, il obtient une charge d'enseignement dans un collège parisien pour l'année scolaire 1936-37, sans lâcher ni les Cadets ni le Scoutisme. Cette expérience lui permet d'appréhender les problèmes d'éducation sous un autre angle. Renforce-t-elle aussi bien son hostilité viscérale à l'encontre d'un certain intellectualisme bavard ?

L'année suivante, service militaire. Comme de nombreux Scouts et la plupart des Cadets, il est pénétré par l'idée qu'il faut prendre, au sein de l'armée, des responsabilités pour témoigner de sa foi ès-qualités. Ayant décidé de suivre les cours de formation de l'École d'artillerie de Poitiers, il y fonde et anime un clan Routier. La guerre le trouve jeune officier de réserve à la croisée de plusieurs voies professionnelles. Comme beaucoup, elle déterminera fortement son avenir.

À cette date Michel Menu est, directement ou non, l'héritier spirituel d'un Scoutisme à la Gérin et d'un catholicisme à la Doncœur. À la croisée de ces deux influences, se trouve le culte de l'exigence et de l'engagement, étayé par l'expérience, et l'adhésion profonde à un certain ordre des choses.

On dit quelle avait été sa guerre. Il est impossible de ne pas faire le lien avec ce qui précède. À la Libération, jeune chevalier de la Légion d'Honneur, il reçoit pour mission du général de Lattre de diriger l'École militaire de Saint-Genis. Pas question pour lui de confiner ses élèves officiers dans le cadre étroit de la formation théorique. Après un mois d'entraînement, il part en campagne avec l'École sous les drapeaux de la première armée. Pour ses élèves : deux mois de « pratique » pour l'obtention (ou non) du grade. Et l'on recommence. Il est enfin démobilisé dans les premiers mois de 1946. Il n'a pas vingt-neuf ans, mais peut se prévaloir d'une expérience hors du commun.

À ce moment, son caractère de « battant », comme on s'est plu à caractériser les meneurs au début des années Quatre-vingts, s'est pleinement affirmé. Il en a en effet le tempérament bouillant, impérieux, le charisme nécessaire, le goût des situations nettes et des décisions tranchées, l'ampleur de vue dont la seule limite paraît être la rapidité d'un jugement peu nuancé et la profondeur de l'enracinement de ces certitudes. Curieusement, cet homme qui se plaît à dénoncer toutes les phraséologies est un bon manieur de mots, on le verra. En outre, cet anti-intellectuel parfois virulent n'hésitera pas à soutenir deux thèses de doctorat (l'une en droit, l'autre en sociologie). Or comme les traits mentionnés plus haut ne s'effaceront pas, force est de demeurer songeur face à cette personnalité d'une grande richesse, foncièrement engagée dans une course à l'excellence. Cette volonté de se dépasser

[150] Entretien du 16 novembre 1985.

toujours força l'admiration de plus d'un. Mais il est notable que dans l'air raréfié des cimes, si l'on embrasse mieux l'ampleur du panorama, on n'en saisit pas toujours les subtiles transitions. Quant à en saisir de là-haut la tectonique…

La remarque n'est pas gratuite, comme nous le verrons plus loin. La mutation de la branche Éclaireurs que Menu initia et qui ne fut pas sans conséquences sur l'ensemble du Mouvement, souleva un certain nombre de questions aiguës que son départ brutal en 1956 laissa sans réponses. Le paradoxe déjà signalé mérite à lui seul une attention particulière. Au-delà de la « crise » de 1956, n'explique-t-il pas, au moins partiellement, la difficile évolution qui s'accéléra au lendemain de son départ et qui devait conduire, par la réforme de 1963-64, au renversement du paradoxe ? À une innovation, cette fois réelle, tant au niveau du système représentationnel que de la pédagogie, allait bientôt correspondre un déclin quantitatif aboutissant à l'étiage de 1978. La société, à l'époque, avait considérablement changé. Aussi le raisonnement simpliste selon lequel Menu avait fait le « bon choix » et les réformateurs le mauvais n'est-il pas tenable (et d'autant moins que depuis 1978, les effectifs se maintiennent alors que l'on demeure fidèle à la « réforme »). Pour autant, on ne peut manquer de s'interroger sur un tel phénomène.

De 1942 à 1944, la couverture de Michel Menu Résistant fut son activité d'Assistant de Jean-Pierre Alouis (C.N.E.)[151]. Si son action principale était clandestine, sa fonction officielle n'était pas purement formelle. Menu participa activement à l'effort de rénovation entreprise par son ancien C.P. (mort six jours avant son entrée en Résistance), et poursuivie par Alouis de manière peut-être plus discrète mais non moins efficace. Au fond, la pédagogie Éclaireurs demeurait celle que Pierre Delsuc avait si bien conceptualisée : son ossature demeurait la loi et les principes fixés par la promesse ; sa « musculature » était toujours l'Aventure fictionnelle enracinée en terre et en passé français ; son âme, son devenir restaient l'espoir d'une Jérusalem terrestre et de la réalisation du plan divin tel que perçu par les prêtres du Mouvement dans la période précédente. Mais à ce corps scout athlétiquement inchangé, on avait taillé un costume neuf ; j'ai évoqué le « style » Gérin. Sans aucun doute préparé à cela par sa propre formation, Michel Menu y communia. Mais n'en restant pas un simple adepte, il en tira la substantifique moelle. Comme pour certains des jeunes hommes d'Uriage, le style –au delà de la forme qu'il peut prendre– fut une préoccupation majeure de Menu. Mais au contraire de ces hommes, elle le fut durablement et le devint pour la branche Éclaireurs au point de pouvoir être incluse dans son système de représentations : du coup, elle renouvela complètement la dialectique de l'être-paraître de l'avant-guerre, qui est celle du fond et de la forme, sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir.

Dans ces années de gestation, Michel Menu fit encore une rencontre, elle aussi cruciale pour le Mouvement, celle de Marcel Forestier. Les deux hommes avaient plus d'un point commun : leur dévotion envers le P. Doncœur ; leur même conception du Scoutisme catholique, encore que Forestier inclût la sienne dans une vision certainement plus ample et plus profonde ; leurs tempéraments assez proches. Le sentiment que l'on éprouve à entendre les témoignages, à lire les textes, est que Menu et Forestier formèrent un véritable tandem : Marcel Forestier citera par exemple Menu avec abondance, jamais Géo Gauthier ou Michel Rigal, pourtant Commissaires généraux. À ce tandem, se joignit le P. Rimaud qui, jusqu'à son départ en décembre 1952, fut l'un des ardents promoteurs de la proposition Raider.

[151] Commissaire National Éclaireurs. L'usage du sigle s'étant généralisé au sein du Mouvement, je le reprends à mon compte.

Cette entente est importante car elle fait plus que jamais de la branche Éclaireurs le centre de gravité du Mouvement[152] et marginalise de fait les Commissaires généraux.

Michel Menu a cependant pris ses distances avec le mouvement au moment où il rejoint le maquis. Lorsqu'il le retrouve, dans le courant de 1946, ce dernier est en plein désarroi. Sans attendre son entrée en fonction comme C.N.E. en 1947, il entame aussitôt une série de tournées dans toute la France. Il écoute, il observe, il dresse un constat.

Le résultat de la démarche fut sa contribution à l'Assemblée générale qui se tint à Chamarande les 10 et 11 août 1948. Divisé en trois parties, son discours proposait d'abord un « état des lieux », puis il précisait l'esprit et les principes qui devaient présider à l'adoption réclamée par les faits, enfin il avançait des propositions concrètes.

Se situant rigoureusement dans le droit fil de la réflexion entamée l'année précédente, l'orateur se plaça d'emblée sous le patronage de Baden-Powell. Il entérinait du coup la volonté de retour aux sources, puis en précisant aussitôt ce qu'il entendait par là : le Scoutisme tel que le conçut son inventeur est toujours d'actualité, affirme-t-il. Toute la question est de savoir en quoi. Pour y parvenir, il propose une relecture de sa démarche :

> *« Les buts du Scoutisme n'avaient pas l'avantage de l'originalité. Parfaitement classiques, à tendance patriotique et religieuse[153], ils revêtaient cependant une forme relativement révolutionnaire. L'idéal scout, en opposition avec les mœurs de l'époque, se présentait à contre-courant.[154]*

La grande nouveauté tient donc à la méthode et, pour Michel Menu, à deux de ses traits : 1) Baden-Powell, au lieu d'entretenir une conception négative des « instincts » du garçon, entend au contraire en utiliser les tendances fondamentales ; ce qui va en effet à contre-courant de la pédagogie répressive traditionnelle[155]. 2) Baden-Powell offre à ce garçon des possibilités en élargissant le cadre traditionnel des *public-schools*. En cela, il refuse l'infantilisation. Transposée, même de façon partielle, sur le continent cette optique était bien novatrice sur ce point.

> *« Ainsi*, conclut Menu, *s'est imposé le Scoutisme, comme une révolution dans la présentation des buts, comme une révolution dans la mise en œuvre des moyens, et s'il a connu un succès aussi profond et universel, c'est avant tout parce qu'il a été une 'libération de l'individu', en même temps qu'une lumière nouvelle sur un idéal. »*[156]

---

[152] D'ores et déjà, on peut tirer de ce fait deux conséquences majeures : 1) c'est en partie pour combattre cette force « gravitationnelle » que les dirigeants de la Route durent affirmer plus brutalement l'identité de leur branche jusqu'à revendiquer le « leadership ». 2) Cela peut expliquer que Michel Rigal dut savamment manœuvrer pour asseoir son autorité, tout de souplesse mais non sans détermination, sur le Mouvement.

[153] Cette analyse mérite d'être nuancée. J'ai montré comment, à partir d'une lecture attentive de *Scouting for boys*, le fond du projet de lord Robert est, primitivement, de forger les cadres d'une sorte de « renaissance impériale », si tant est que l'empire britannique ait été réellement décadent au début du siècle. Son loyalisme envers le roi et Dieu n'est qu'une conséquence logique de ce projet. Il n'en constitue pas à proprement parler l'assise, au contraire du scoutisme catholique naissant. Cela dit, Menu a au moins le grand mérite, en rappelant le peu d'originalité du projet scout, de remettre au jour un fait que les couronnes tressées au général britannique avaient un peu escamoté.
Une autre remarque s'impose : en affirmant que ce scoutisme primitif allait à contre-courant des mœurs du temps, Michel Menu se trompe de scoutisme, de pays et d'époque. Ce qui est vrai des Scouts catholiques de la France de 1920 l'est moins des Scouts britanniques de 1910, dans la mesure où l'establishment réserva très vite au jeune mouvement un accueil enthousiaste.
Notons enfin que Menu reconnaît dans la « forme », c'est-à-dire, en bref, la démarche pédagogique, un certain caractère révolutionnaire, et ce à juste titre. Or lui-même, qui entend s'inspirer du général britannique, accorda à la forme une importance considérable. Nous y reviendrons.

[154] Michel Menu : *Recherche d'adaptation* in *Le Chef*, septembre 1948, n°249, p 53.

[155] Il faut entendre par « répressive », « immédiatement répressive ». Il n'y a aucun laxisme chez Baden-Powell, mais une vraie démarche d'éducation à des fins précises.

[156] Michel Menu, ibid., p 54.

Cette « conclusion d'introduction » appelle une remarque. Peut-on en effet parler de *libération de l'individu* dans l'absolu, à propos du Scoutisme primitif en Grande-Bretagne, et partant de tout Scoutisme ? Le fait est que Baden-Powell, je l'ai montré, n'entendait pas agir de façon purement philanthropique en cela que, porteur d'un projet, il désirait mettre en œuvre les moyens à ses yeux les plus efficaces pour y faire adhérer les jeunes britanniques. Du reste les formateurs du Scoutisme catholique ne firent pas autre chose. En clair, ils cherchaient à inculquer de façon nouvelle leurs représentations du monde. Selon l'opinion de chacun, il est possible de discuter du caractère libératoire de ces systèmes représentationnels. Néanmoins, forgés en dehors des garçons, ils représentaient bel et bien une « aliénation » de leur part au sens étymologique du terme[157], même si c'était « pour leur bien ».

En revanche, historiquement, cette démarche nouvelle qui était celle du Scoutisme put en effet, compte-tenu du contexte éducatif de l'époque (étroitement répressif et infantilisant), être perçue par maints garçons comme libératoire vis à vis d'une tutelle écrasante du monde adulte. L'efficacité de l'apprentissage des systèmes représentationnels en jeu s'en trouva du coup renforcée. Cela dit, il est très significatif que Michel Menu ait insisté sur ce point. Parce qu'il est question de libération de l'individu et que le C.N.E se montrera toujours le partisan farouche d'une formation individuelle du garçon, même si, très subtilement, il se plut à souligner et même à favoriser le fait qu'elle s'exerçait à travers une dimension communautaire. Le risque ici serait de ratiociner. Exemple en a été donné à propos du catholicisme social des années 1900. Ici, la communauté ne sera pas niée, bien au contraire. Mais c'est par elle que, dans l'esprit de Michel Menu, l'individu s'élève, objectif privilégié. Et si la communauté s'en trouve enrichie, c'est, en quelque sorte, par effet induit de la promotion individuelle. Or il est une autre optique, consistant à ne concevoir l'élévation du « niveau » individuel qu'en fonction du grandissement communautaire, objectif privilégié. Dans ce cas, la dimension individuelle n'est pas niée, elle est même favorisée, mais à des fins extérieures à elle-même.

Le débat n'est pas de pure forme. Le Scoutisme catholique l'avait déjà connu, si l'on s'en souvient, à l'occasion de la parution de la thèse de Pierre Bouchet : *Scoutisme et individualité*, dans les années trente. Un jeune prêtre, le P. Rimaud, avait déjà reproché à l'auteur de trop valoriser cette dimension individuelle. Or, quinze ans plus tard, le même P. Rimaud, devenu A.N.E.[158], se montrera un ardent défenseur de la proposition Raider de Michel Menu. Il est possible que l'homme ait changé, mais aussi la subtile articulation de la dialectique de Menu laissait place à la méprise, comme à l'interprétation, théoriquement comme sur le terrain. Enfin, le P. Rimaud des années trente avait montrer quelque embarras à définir une vrai dialectique individu-communauté. Or pour un prêtre nécessairement influencé par une représentation de la Chrétienté comme communauté, l'enrichissement spirituel et humain de celle-ci, ne passait-il pas, d'abord par celui de ses membres ? Enfin, le terme même d'« individualité » ne renvoyait-il pas, à l'époque de l'avant-guerre aux démarcations d'une société civile libérale, républicaine, en un mot radicalisante ?

Quoi qu'il en soit, Michel Menu a choisi de la façon la plus claire ce qu'il entend retenir, dans son « retour aux sources », de l'expérience de lord Robert. Reste à établir le rapport entre celle-ci et la démarche propre au Scoutisme S.d.F.

---

[157] La question n'est pas ici de savoir si toute éducation est aliénante, ni de discuter du bien et du mal de cette aliénation.

[158] Pour rappel Aumônier national Éclaireurs.

Se souvenant de la naissance de son mouvement en 1920, le C.N.E., avec la remarquable acuité qui le caractérise, pointe immédiatement ce qui fut une évidence pour plusieurs générations (le propos de l'évidence étant souvent de n'être pas, comme telle, explicite)[159], le projet du Scoutisme catholique était alors un projet de conquête.

Seulement, Michel Menu en restreint singulièrement le champ :

> « *Dans l'essor du Mouvement*, écrit-il, *on aurait tort de négliger ce facteur 'la création d'un 'habitus' proprement scout, et Scout de France en particulier), car maintenant, cette conquête est faite dans les formes où elle se présentait alors. La culotte courte s'est rétrécie au-delà de toute espérance. Les mœurs fraternelles ont franchi les barrières de la mixité. Le camp a connu un tel succès que nous sommes presque jaloux des millions de campeurs que nous avons entraînés.* »[160]

Bref, cette conquête est considéré comme le combat (vainqueur) pour imposer tout ce que cet habitus proprement S.d.F.[161] comporte de formes extérieurs : culotte courte, salut et fraternité, uniforme, camp, loi, etc. La société les a acceptées. Dont acte. Ainsi :

> « *Ces formes étant conquises, il semble que l'idéal scout reste maintenant quelque chose de purement spirituel, et qu'il manque parfois de ce visage concret qui attirait les gens capables et généreux. Les progrès d'un engagement intérieurs sont souvent pour beaucoup des étapes extérieures.* »[162]

Ces quelques lignes sont d'une considérable portée pour l'avenir de la branche et celui du mouvement tout entier, en ce qu'elles fondent une dangereuse méprise à plusieurs niveaux.

Méprise tout d'abord que de résumer le projet de conquête des Scouts du P. Sevin et du chanoine Cornette au simple désir d'imposer à la société française un *habitus* scout, fut-il catholique. Le projet, je l'ai montré, était infiniment plus ambitieux et chaque aspect formel, hormis les choix contingents (couleur de l'uniforme par exemple), au lieu de ne renvoyer qu'à lui-même, appartenait, telle une pièce de puzzle, à une **conception d'ensemble**, en un mot, à l'Ordre scout engagé dans la restauration de la « Chrétienté française ».

Méprise ensuite que de donner à croire qu'avec l'adoption du camping et l'institutionnalisation du Scoutisme en France, le projet de conquête avait abouti. Pour les Scouts de France, il avait, disons-le, échoué[163] : la France n'allait pas retourner en Chrétienté. Ne faisant donc pas le lien entre l'ampleur, la profondeur du projet et les manifestations formelles, Michel Menu réduit ainsi le malaise éprouvé par l'association à un seul problème d'obsolescence des « formes ». C'était prendre l'effet de l'échec du projet fondateur (occulté) pour la cause de ce malaise, et le réduire ainsi à une pédagogie qui aurait vieillie, comme si ce qui la sous-tendait n'était pas en cause.

Le C.N.E. parle bien de « *rendre plus lumineux et plus concret notre idéal, dans un monde où l'horizon s'est singulièrement assombri.* »[164] Mais cet Idéal, quel est-il ? La

[159] La genèse et la fonction d'une évidence étant rarement... évidentes.

[160] Michel Menu, ibid., p. 54.

[161] Le C.N.E. attribue un peu vite aux seuls S.d.F. ce qui fut aussi l'œuvre des E.d.F., des E.U. et des E.I.

[162] Michel Menu, ibid.

[163] Échec sur ce point, fondamental mais non pas exclusif : car il est incontestable que le scoutisme catholique pouvait se prévaloir aussi bien d'avoir formé des générations de « cadres » dynamiques, pétris du sens des responsabilités (pénétrés du désir de pouvoir ?) et d'une véritable éthique dans ce domaine.

[164] Michel Menu, ibid., p. 55.

survivance souterraine, quasi clandestine ou semi-consciente de l'espoir malgré tout d'un retour en Chrétienté ? Ou le simple désir de faire des jeunes français de *« vrais mâles »*[165] et de *« vrais chrétiens »*[166], des *« types »* loyaux, durs, fidèles au Christ, bref de véritables athlètes catholiques, *milites Christi* ? Ou alors, et c'est là que la question cruciale se pose : au service de quelle cause se mettent-ils en société ? Auront-ils réellement le choix entre le camp viet-minh et le corps expéditionnaire pour reprendre l'exemple cité dans *Scoutisme et engagement*[167] ? La refonte globale de la pédagogie S.d.F que Michel Menu envisage qui doit, selon lui, déterminer un engagement intérieur, le paraître définissant en quelque sorte l'être[168], ne repose en fait que sur un idéal constitué de valeurs « éclatées », c'est-à-dire sans liens organiques entre elles.

Le fait est d'autant plus important que la représentation de la société française d'alors est loin d'être incolore ni, pour tout dire, indifférente. Elle est, en vérité, pratiquement apocalyptique. Elle vaut d'être citée in extenso telle qu'elle se présente en 1948 :

> *« FAMILLE. Les difficultés actuelles issues de la guerre, crises, progrès, loisirs ont tendance à desserrer les liens familiaux, à élargir le cadre du foyer, et partant à diminuer la force des principes reçus dans cette atmosphère sacrée et privée.* Un milieu familial exprime une conception de la vie.*(Père Rimaud) Il semble que cet axiome soit sérieusement en danger.*
>
> *« Alcoolisme, Travail de la mère, Séparation, Émancipation, Dépravation, Influence croissante des milieux extérieurs 'plus libres'.*
>
> *« L'excès trop vite atteint dans ce refroidissement de* Stimmung *familial, crée de véritables déséquilibres.*
>
> *« COLE. L'importance de ce sujet a mérité un article du Père Rimaud*[169]*.*
>
> *« MOUVEMENTS PARAFAMILIAUX. Leur multiplication a créé une confusion quasi-inextricable avec l'insinuation du politique dans l'éducation et les loisirs.*
>
> *« Les œuvres qui demandent un effort désintéressé, celles qui se réclament d'une obéissance morale (Loi), subissent la concurrence sévère et facile d'organisations d'autant plus accueillantes qu'elles sont plus libres, plus vagues et surtout sans compromission.*
>
> *« De plus, les Mouvements de Jeunesse, approuvés, attachés à la formule de leur victoire, ont quelque peine à se réadapter aux conditions nouvelles.*
>
> *« AMBIANCE SOCIALE ET POLITIQUE.*
>
> *« Pour sentimentales que soient les impressions des jeunes dans ce domaine, elles n'en sont pas moins profondes : L'imprévu, le hasard, le décousu politique, le débraillé des hommes du gouvernement.*
>
> *« L'ébranlement du concept national.*
>
> *« L'interpénétration des peuples (guerre, science) et leur interdépendance. Jadis, on brassait 2 ou 3 pays, puis 2 ou 3 continents. Maintenant, au moindre geste, on brasse le monde d'un seul coup.*

---

[165] Le terme se rencontre trop souvent sous la plume du C.N.E., qui la reprit encore lors de l'entretien qu'il m'accorda en 1985, pour qu'il ne soit pas significatif. Mais qu'est-ce qu'un *vrai mâle* ? Il y a là un problème de représentation qu'il faudra tenter de résoudre en observant l'idéal du garçon que Menu esquisse en définissant le Raider.

[166] Là encore : qu'est-ce qu'un *vrai chrétien* ? On tentera de même de répondre à cette question.

[167] Michel Menu : *Scoutisme et engagement*, Nouvelles Editions Latines, 1960.

[168] Héritage parfaitement assimilé, et comme tel devenu... une « évidence » de la formation d'avant-guerre.

[169] L'article, annoncé pour le mois suivant, ne fut pas publié.

« Les grands scandales. Escroquerie et faillite des grands hommes, compromission de certains héros, dont la gloire est ternie par la politique. Conditions de travail. Loisirs. Puissance de l'argent.

« Évolution des métiers, carrières, procédés de se procurer de l'argent.

« Développement de la misère, de l'instabilité, de la révolte, de l'anarchie.

« Plus rien ne vient du haut. Plus de grandeur. Plus de vérité. Plus d'absolu. Scepticisme.

« AMBIANCES PSYCHOLOGIQUES

« Presse, Radio, Cinéma, Littérature mettent tout à la portée de tous, grossissant des millions de fois les objets, les personnes, les sentiments, les poussant parfois, les rendant presque toujours collectifs.

« On n'a plus le temps, ni la possibilité d'une réaction individuelle, rationnelle.

« Développement du mimétisme instinctif de l'esprit 'mouton', soit de l'asservissement, mort de l'ambition et de l'Idéal. On repart sur les ersatz intermédiaires (par exemple, on rêvera de parler à la radio avant de rêver à l'idée d'émettre).

« Il n'y a plus de secrets, plus de mystères : on s'habitue par ailleurs à constater sans rechercher le comment ou le pourquoi.

« Il ne reste plus grand-chose de 'personnel', ni aux peuples, ni aux individus.

« La mystique de la force et la toute puissante explication des armes. Ce que nous appelons honnêteté. Ridicule de l'effort. Inutilité de l'initiative.

« Relativité des valeurs morales et spirituelles. Comme l'on ne rend compte à personne, on perd l'habitude de comparer le bien et le mal.

« Valorisation de ce qui réussit, même si c'est du banditisme. Sans compter ce que les événements récents ont accrédité comme méthodes, hauts faits, moeurs, etc.

« AMBIANCE DES OBJETS ET DES CHOSES

« Evolution de la technique. Sa simplification. Sa vulgarisation.

« Moteurs. Autos. Avions. Parachutes. Armées modernes. Radios. Téléphone. Outils innombrables.

« Facilités de s'en servir sans comprendre le principe de fonctionnement. Responsabilités qui en découlent.

« Accès des enfants à une multitude de choses modernes qui entrent dans notre vie. On dit que leur curiosité s'éteint. Ne s'appliquent-elles pas à d'autres objets ?

« Leurs rêves ne vont-ils pas vers tous ces objets, les plus puissants, les plus rapides, ceux auxquels touchent les hommes?

« Leurs héros sont souvent bardés d'outillage..

« Accroissement fanatique du bruit, de la vitesse, etc, etc.

« Limitons-nous, mais constatons que cela suffit amplement à écraser les faibles. Les moyens s'en accommodent plus ou moins. Les meilleurs en profitent parfois. »[170]

La trivialité percutante d'une formule résumerait à elle seule les passages majeurs de ce réquisitoire qui n'a rien à envier à ceux de l'avant-guerre : « Tout fout l'camp ! » ; cellule familiale éclatée, minée par les mots traditionnels auxquels s'ajoute la mise à mort de l'autorité patriarcale par le travail des femmes ; école en si fâcheuse posture qu'il vaut mieux, in fine, ne rien en dire ; concurrence déloyale d'organisme où le laxisme le dispute à l'inconsistance ; retour sur le devant de la scène des médiocres « cuisiniers » de la

[170] Michel Menu : *Recherche d'adaptation...*, op. cit. pp. 55-57.

politique, sur fond de corruption cosmopolite et mercantile ; dissolution enfin de l'individualité sous la pression des médias et des techniques. Pour le C.N.E., mais surtout pour la branche qu'il dirige, pour le Mouvement qui l'a choisi et auquel il s'adresse, la parenthèse de la réconciliation avec la société qu'avait constituée la période vichyste est bel et bien refermée : la France de la IV^e^ République ne trouvera pas plus grâce aux yeux du dirigeant de 1948 que la France de la III^e^ aux yeux de celui de 1936... Quoique exprimé de façon plus pointilliste et ne s'appuyant plus aussi explicitement sur un projet social-catholique[171], le rejet est tout aussi viscéral.

Face à un monde qui se défait, le Scoutisme demeure, pour Michel Menu, toujours aussi « inébranlable », reposant sur les cinq colonnes « originelles »[172] : 1) la nature, qui dégage le garçon *« du magma qui l'étreint »*, apaisante, formatrice, individualisante ; 2) le service en action, transcendant la dimension égoïste de l'individualité ; 3) le système des Patrouilles, mais considéré plus pour son initiation de l'individu aux prises de responsabilités que pour sa dimension communautaire ; 4) la vie en plein air, l'activité physique, revitalisante dans un monde mécanisé qui dilue le goût de l'effort ; 5) l'esprit chrétien, le sens de Dieu.

Bien entendu, la Promesse et la Loi demeurent le ciment de l'édifice. Ainsi se présente donc sa structure fondamentale. Elle doit être intangible : elle est le Scoutisme dans sont universalité, selon Menu. En revanche elle est susceptible d'être diversement habillée, pour mieux correspondre à l'époque, pour mieux attirer le garçon. Une fois encore, il faut un hameçon au goût du poisson.

Cette relecture du « Scoutisme fondamental » amène une remarque. Non content, je l'ai rappelé, de mettre lourdement l'accent sur la dimension individualisante de la méthode, non content donc de trancher un vieux débat, le C.N.E. prend aussi ses distances avec l'esprit qui avait présidé au syncrétisme entre le catholicisme et la méthode britannique. Chez les précurseurs comme le P. d'Andréis, chez le chanoine Cornette aussi bien que le P. Sevin, pour le général de Salins comme pour les chefs vétérans, le Scoutisme a un but et un seul, dit, redit, voire claironné à l'envie à l'adresse de la République laïque : former des chevaliers de l'action catholique (au sens large). Que le jeu ait pris une part de plus en plus grande à cette formation ne retirait rien à l'affaire. En fin de compte, d'une façon beaucoup plus explicite qu'en Grande-Bretagne et parce que ses promoteurs catholiques se trouvaient sur une ligne défensive qui exigeait une contre-offensive, la méthode était assujettie à un Projet social-religieux. Plus une trace de ce projet chez Menu dans ce rapport. Non seulement, je l'ai montré, toute l'attention se concentre sur la dimension formelle de la pédagogie, mais encore, au-delà du silence qui s'est fait sur cette finalité des origines, c'est une nouvelle orientation qui s'esquisse où le garçon n'est plus visé comme moyen d'une reconquête à venir, mais comme fin. Dans la démarche intellectuelle du C.N.E., de la manière dont elle s'exprime et dont elle sera mise en œuvre, tout est comme si l'athlète catholique à venir était l'aboutissement de l'œuvre d'éducation.

À y regarder, même de plus près, le réquisitoire dressé contre le régime, bientôt le « système », s'il ressemble en apparence à s'y méprendre à ceux de l'avant-guerre, s'en différencie en fait sur un point peu saillant mais décisif. Avant-guerre, en effet, que menacent l'alcoolisme, l'égoïsme, et la « veulerie », la « cuisine politicienne » ? La

[171] Encore que jusqu'au bout, le P. Forestier en restera le garant de plus en plus isolé.
[172] Considérées du moins comme telles.

cohésion de l'organisme social, la vitalité de la « race ». Pas chez Menu. Du moins pas prioritairement. Que l'on relise attentivement son constat : l'effet dissolvant de la société de consommation car c'est déjà de cela qu'il s'agit, mine l'individu d'abord. Et c'est contre cela qu'il faut réagir. Du reste, la chose est dite, sans ambiguïté :

> *« D'autres (causes de difficultés du Mouvement) étaient imputables au genre de garçon que nous recevions dans nos unités. Non que la nature profonde de l'adolescent se fût altérée, mais ses goûts et ses besoins, développés dans l'ambiance du monde, dit moderne, s'étaient déplacés, cependant que les conditions artificielles de l'existence tendaient de plus en plus à noyer ce que nous cherchions avant tout à faire émerger, la personnalité. Ces deux séries de causes engendraient simultanément une pléiade de dérivées que nous avions baptisées : manque d'imagination des éducateurs, défaut d'initiation, paresse des garçons, etc. »*[173]

C'est dans cette optique générale qu'est donc envisagée la recherche d'adaptation. Gérin en avait eu l'intuition. Alouis avait été plus loin, entreprenant une réflexion qui fut poursuivie par l'Équipe nationale après son décès. Menu, qui s'en fait l'héritier original, va, en conséquence, préconiser une expérience de renouveau dont : *« le but consiste à redonner au Scoutisme un intérêt global et intrinsèque, à recréer un courant d'enthousiasme pour les activités afin d'entraîner en même temps et le goût de l'action et l'Idéal. »*[174]

En un mot : répondre aux aspirations que l'on prête aux garçons de 1948 : *« Besoin d'évasion, instinct combatif, appétit de jeu, envie de s'affirmer et de s'opposer, amour de l'Aventure et de l'inédit, etc. »*[175]

De ce souci d'être plus proche des attentes de la jeunesse, l'"esprit de chevalerie' à promouvoir n'est pas exclu. Mais là encore il change de sens. La référence à l'institution médiévale est tout à fait abandonnée. En outre, la définition que Menu en donne creuse, plus profondément encore, un sillon déjà largement ouvert :

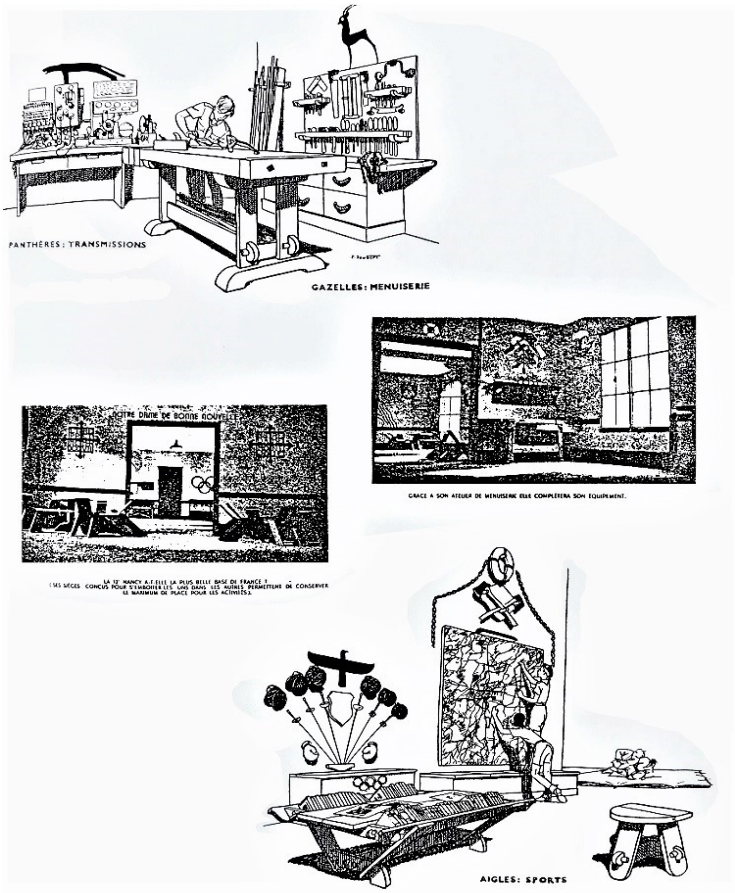
> *« Il ne s'agit nullement de ramener nos exigences sur des positions plus confortables, au prix de leur intégrité, mais de trouver les moyens de rendre un Idéal possible, et il sera possible dans la mesure où nous saurons lui fournir des occasions de s'épanouir, en même temps que nous saurons attirer le garçon à des techniques qui demandent une application.*
>
> *« Nous devons faire cheminer ensemble 'l'éveil spirituel' et l'action qui stimule cet éveil.*
>
> *« -Pour lutter contre le nihilisme de la pensée, le Scoutisme doit trouver quelque chose à faire.*
>
> *« -Pour lutter contre l'anarchie morale, le Scoutisme a besoin d'activités séduisantes, éducatrices de disciples et de valeur personnelle;*
>
> *« -Pour réagir contre les effets néfastes de l'éducation actuelle, les loisirs faciles, il faut rendre attrayante l'ambiance où se développera le caractère. »*[176]

On sera frappé, outre l'effet redondant des exhortations à la « séduction » et des imprécations contre les maux modernes, par le caractère non spécifique du contenu d'une

---

[173] Michel Menu : *Recherche d'adaptation...*, op. cit. p. 59.
[174] Ibid., p. 60.
[175] Ibid., p. 61.
[176] Ibid., p. 62.

telle définition de l'esprit de chevalerie. Sans doute s'agit-il encore de former des hommes de caractères et de spiritualité, mais comme l'objectif supérieur est fantomatique ! *« Le Scoutisme*, déclare Menu, *doit trouver quelque chose à faire »* pour lutter contre l'existentialisme vulgarisé qui est ici indirectement visé. Comme s'il fallait combler un néant pour trouver un être... Et puis... dans ce devoir qui soudain incombe au Scoutisme de se montrer actif, presque compulsivement activiste, où est la vocation intime du Scoutisme catholique d'antan ? À quoi renvoie précisément cet idéalisme auquel le C.N.E. se réfère de façon incantatoire ? Toute l'ambition du Mouvement se résume-t-elle à faire de « bons » chrétiens, et « bons » parce qu'idéalistes dans un monde peu à peu gagné au matérialisme ? Décidément, dans ce domaine, au moins, la réflexion de Michel Menu est aussi circulaire que courte, lorsque l'on songe à l'ampleur de celle de l'avant-guerre ! Du coup, l'analyse d'Emmanuel Mounier, qui reprochait précisément au Scoutisme catholique des années trente de n'avoir produit que de solides et sympathiques gaillards un peu enfermés dans une religiosité aussi romantique que rituelle se trouve, à posteriori, justifiée... On pourrait, à la décharge du C.N.E. rappeler l'évolution, selon laquelle, plus que dans les années précédentes, une répartition plus stricte des tâches entre aumôniers et commissaires laïcs s'est opérée. Pour autant, l'exposé de Menu a des prétentions à la réflexion globale. On est cependant loin du compte, et le martellement d'arguments sans densité ne suffit pas, à lui seul, à combler un vide visiblement redouté.



Dès lors, pourtant, que l'on en arrive à des propositions plus concrètes, la pensée prend davantage de consistance. Quelles sont donc ces « activités attrayantes » qui vont permettre au Mouvement de dépasser son malaise ?

Tout d'abord, des activités liées aux grands services publics : pompiers auxiliaires, secourisme Croix-Rouge, sauvetage, service volontaire en cas de catastrophe naturelle, aide aux Eaux et Forêts, portage de télégramme. Actions précises et entraînement à l'action : rien de nouveau. Des Scouts moissonneurs aux Scouts ambulanciers filmés par les actualités cinématographiques (notamment après les bombardements de Lyon), le Mouvement et le Scoutisme français dans son ensemble on su encourager de semblables initiatives. Là cependant, elles sont officialisées et deviennent l'un des vecteurs privilégiés de la pédagogie. D'audacieux programmes de Troupe, étalés sur plusieurs années, impliquant exercices d'alerte, jeux et même les épreuves de classe renouvelées et sont donc induites.

Dans le même temps, le C.N.E. propose de recourir à ce qu'il nomme des « *techniques nouvelles* » pour rajeunir le *Scouting* traditionnel. Souvent vulgarisées, sinon popularisées, à cause de la guerre, elles englobent la conduite auto-moto, le pilotage, la navigation, mais aussi la transmission-liaison, la diffusion de l'information, la photographie, etc.

Liée à la révolution des loisirs due aux mesures prises par le Front populaire, la pratique du sport a commencé à se répandre dans le grand public. De ce fait, l'hébertisme, qui avait lui aussi été révolutionnaire en son temps, et que le mouvement avait adopté avec enthousiasme, a pris un certain « coup de vieux ». Menu en tient compte et projette de

rajeunir la pratique sportive du Scoutisme par l'initiation au ski, au judo (déjà testé), à la natation, sports qui, pour n'être plus confidentiels, sont loin d'être encore ouverts à tous.Autre domaine (combien vaste) dont Menu envisage l'exploration : la connaissance des milieux de vie, à commencer par les milieux industriels et sociologiques, les pays étrangers. Ainsi le C.N.E. ouvre-t-il pour sa branche un large éventail que la Route avait déjà ouvert, jouant un rôle pionnier. Quant aux « activités de la nature », elles ne sont pas négligées pour autant, mais remises en perspective.

Il est important de s'arrêter un instant sur cet inventaire que Michel Menu dresse à l'occasion de ces journées de réflexion de 1948. Il manifeste un tournant dans la vie du Mouvement, parce qu'il consacre une pédagogie déjà mise en œuvre à la Route, dans la mesure où elle est introduite au sein de la branche pivot des Éclaireurs. Bien plus, cette innovation de fond, par delà tous les aléas ultérieurs, sera durable. Aujourd'hui encore, elle demeure au fondement du Scoutisme des Scouts de France.

Mais, à sa manière, elle participe à l'abandon de l'ancien projet éducatif. Elle souligne aussi les contradictions de la pensée du C.N.E., et les deux remarques sont liées. L'adoption de toutes ces activités dites alors « modernes » attestent en effet d'un souci de l'évolution du monde tel qu'il est, quelles que soient les « réserves » émises à son égard. Là où on

exaltait l'aventure chevaleresque que Delsuc avait (peut-être indirectement) contribué à promouvoir en mettant en relief l'importance du jeu fictionnel, en faisant appel à l'imagination de chefs qui n'eurent qu'à puiser dans le système représentationnel pour bâtir de grands jeux à thèmes médiévaux ; là où un Pierre Gérin ne parlait que d'artisanat traditionnel et concevait avec l'aide de Joubert un style tout de noble rusticité : là où l'on exprimait au fond la nostalgie d'un monde mourant où la haute qualité d'un travail d'élite allait de pair avec l'aristocratie des valeurs ; on envisage à présent la pratique de techniques n'ayant plus rien à voir avec une mystique foncière. Et c'est là le paradoxe : car, au moment même où le C.N.E. lance ses anathèmes contre une société entrant dans l'ère de la production et de la consommation de masse, il n'hésite pas à retenir des éléments qui la fondent. Singulier mélange, encore insuffisamment décanté de fascination et de répugnance, sans doute partagé par maints français à l'aube des fameuses Trente glorieuses.

Cela dit, le renouveau ne s'arrêtait pas, dans l'esprit de Menu, à l'adoption de techniques pédagogiques. La réforme était ambitieuse, même si le constat sur lequel on la faisait demeurait incertain. Dès l'été 1948, elle a un nom : Raiders-Scouts[177]. Menu y consacra la troisième partie de sa contribution, qu'il ouvrit par un exorde où pour la première fois aussi nette, perçait le style qu'il allait imposer :

> *« La vague de désespoir qui déferle sur l'humanité n'atteint pas tous les hommes jusqu'à les terrasser alors dans le scepticisme et les renoncements. Une petite phalange, malheureusement encore frêle, reste inébranlable, rayonnante de Foi, d'Espérance et de Charité, elles préparent les 'lendemains qui chantent' dans l'Église, ça bouge dans le monde.*
>
> *« Les premiers Scouts ont fait passer sur le monde une santé physique, à nous d'y faire passer un souffle de vie spirituelle[178]. Nous ne devons pas attendre la Renaissance qui se prépare, nous devons la précéder, en être les pionniers.*
>
> *« Ceux que la dégression actuelle révolte, ceux qui par l'action d'un petit nombre, et ceux-là seulement, sont invités à former cette élite qui éclairera les faibles. Même ceux-là ne seront invités que lorsque leur désir sera si ardent que rien ne comptera plus pour eux que la 'Soif de justice' et le règne de Dieu. »*[179]

Monde désespéré, sans foi ni loi, où les « faibles » paraissent écrasés par le jeu d'un pandémonium ; monde sauvé par une phalange de l'Idéal, une élite de Forts et de Purs[180].. Voilà un programme valant pour complexe de représentations, et que n'aurait pa renié un Drieu La Rochelle.. On ne peut s'étonner que l'on ait parlé à propos de Menu de nietzschéisme paulinien..

Mais, du coup, ce passage contredit brusquement ce que j'avançais plus haut : rupture avec l'avant-guerre, abandon du projet initial.. Ici, il paraît ne rien en être. Et la chose semble se confirmer plus loin :

---

177 Temporaire, le terme devait rester par la suite.

178 Une telle affirmation avait de quoi faire se retourner dans sa tombe le chanoine Cornette et accabler le P. Sevin qui avaient tant lutté, avec succès, au demeurant, pour faire du scoutisme catholique autre chose qu'une société gymnique.

179 Miche Menu : *Recherche d'adaptation...*, op. cit. p. 67.

180 *Les Forts et les Purs* est le titre d'un roman de Jean-Louis Foncine (Signe de Piste) exaltant l'expérience Raider sur lequel j'aurai l'occasion de revenir abondamment.

« Véritables chevaliers, apôtres de Dieu, défenseurs de la Justice, enrôlés au service de la communauté, les Raiders veulent apporter de la joie dans le monde.[181]

« Suscités comme une réaction contre les mœurs contemporaines, l'absence de Dieu dans le monde, la pourriture mortelle des journaux et des films, l'égoïsme, la haine[182]*, les Raiders ajoutent aussi* 'l'esprit de corps à l'idéal personnel'*. »*[183]

Rien n'est donc changé, au fond ? Force serait d'admettre que l'analyse précédente est erronée ?

Que l'on y regarde de plus près. Le fond de l'argument de Michel Menu peut se résumer ainsi : le vieux modèle de chevalerie néo-médiévale et toutes les activités qui le sont, de près ou de loin, agrégées sont obsolètes. Rajeunissons donc en troquant l'armure morale et fictionnelle contre les nouveaux moyens de défense et d'attaque, sans attenter à une logique profonde, qui demeure valide : le constat, par exemple, que l'on dressait avant-guerre de l'état de la société d'alors vaut pour aujourd'hui. Somme toute, sur ces bases et en caricaturant, Michel menu serait assez proche de l'esprit de la Révolution nationale de Philippe Pétain ; d'un Pétain plus jeune, d'un Pétain qui n'aurait pas été l'otage d'un occupant qu'en bon nationaliste et en bon catholique il fallait combattre ; d'un Pétain qui aurait eu quelque chose d'un De Gaulle. Scout de Pierre Gérin, Menu est en cela l'ancien Cadet du P. Doncœur. La « phalange héroïque » dont il rêve, les Chefs des années Trente en ont rêvé aussi..

Comme eux, Michel Menu est un laïc, mais dans un monde nouveau où l'emprise de l'autorité spirituelle et morale du clergé commence à se désserrer. Formé à l'école de l'être dans l'apparaître, il s'est laissé prendre, comme tant d'autres, au jeu des formes. Pour lui, la subtile articulation entre une représentation théorique universelle, puissamment inspirée par le Docteur angélique, et une méthode éducative ne reposant pas sur la formation du séminaire, sur l'intime compréhension d'une société perçue au travers d'une grille d'interprétation religieuse, n'a aucune profondeur, et ne se manifeste plus que par des préceptes coupés de leurs racines. La défense et l'illustration des trois vertus théologales, la recherche de la joie, la christianisation même d'une époque minée par l'existentialisme vulgaire, en bref, l'Idéal, s'intègrent peu dans une conception compréhensive des choses. En cela, Michel Menu, et sans doute n'est-il pas le seul, est un héritier, loyal certes, mais résumé à sa loyauté, insoucieux des raisons profondes qui motivèrent ses prédécesseurs, de vrais bâtisseurs, eux. Ici, la métaphore déjà rencontrée rebondit : Viollet-le-Duc, pourtant fin connaisseur des mutations architecturales de son temps, trahit autant le Moyen-Age qu'il contribua à en préserver les vestiges. D'ailleurs, toute œuvre de restauration n'est-elle pas par nature appelée à trahir, là où, inéluctablement, l'histoire est passée ?

Bref, Menu est un laïc qui sait ce dont il parle lorsqu'il évoque les mutations formelles de la pédagogie : n'a-t-il pas, depuis sa démobilisation, expérimenté avec sa Troupe de Saint-Cloud, les nouvelles activités qu'il évoque ? Il ne s'est même pas contenté d'écouter, d'observer avec attention et par toute la France. Homme de terrain, c'est un pragmatique. Mais il manque de la culture ecclésiale qui lui permettrait de comprendre totalement l'édifice qu'il veut rénover. Il ne perçoit pas (et ici, une fois encore, peu importe qu'on le déplore ou non) que pratiques et structures essentielles sont liées..

---

181 Michel Menu : *Recherche d'adaptation...*, op. cit. p. 69.

182 Ibid.

183 Ibid., p. 63.

Voilà bien du bruit pour peu de choses, dira-t-on. Alors qu'on s'y regarde à deux fois : jamais en effet depuis la fondation du Mouvement, un laïc n'a été seul en charge d'une transformation de cette envergure. Signe des temps ? Sans aucun doute : le fait témoigne de l'effacement (relatif) du clergé de l'après-guerre, au sein des Mouvements de jeunes catholiques. Pour autant, Menu aurait-il pu mener à bien son entreprise sans l'aval de l'Aumônier général et de l'Aumônier de branche ? Non, bien sûr ; j'ai d'ailleurs montré l'étroite équipe que formaient Menu, Forestier et Rimaud. C'est donc que l'entreprise n'était pas si dangereuse que je dis ? Voire...

Les P.P. Forestier et Rimaud, mais Marcel Forestier surtout, semblent avoir été particulièrement préoccupés, gardiens du Temple, d'en préserver l'essentiel dans un monde volatile. Ainsi préoccupés, pouvaient-il eux aussi se rendre compte que derrière l'instauration d'une « chevalerie » type commando 1950, c'était, précisément, les structures essentielles qui, sapées dans les faits, étaient définitivement atteintes en dépit des intentions ? Il est claire que non, j'aurais l'occasion d'y revenir. Il est aussi possible qu'ils aient pensé que le plein exercice de leur magistère ecclésiastique suffirait à maintenir les Raiders-Scouts dans le plan d'une Chrétienté idéale à reconstruire, idéal du reste bien fissuré au sein de l'Église « de base » en ces années de l'après-guerre. Or il n'en fût rien. Jusqu'au bout, le P. Forestier, le P. Rimaud et Menu lui-même bataillèrent comme on ne l'avait jamais fait auparavant pour faire comprendre que le catholicisme vivant, traduit par « l'esprit scout », était au cœur de la proposition Raider. le fait est clair : la chose n'était pas évidente pour les garçons. Lorsqu'on intériorise un modèle chevaleresque, un jour ou l'autre, on rencontre l'adoubement, l'Église, la croisade. Le mème chevaleresque porte en lui-même l'Église, ses principes et sa culture. Lorsqu'on intériorise un modèle para-commando, si l'on rencontre le courage et l'esprit de corps, on rencontre aussi l'ennemi à abattre, quand ce n'est pas, sous le couvert de l'extinction des feux, les rituels « virils » : alcool, tabac, et.. évocations des soirs de « bordée ». Honni soit qui mal y pense, mais...

Il ne s'agit pas de faire un procès à Michel Menu, bien entendu, de lui « reprocher » d'avoir mis à mort, avec tout un système de représentations, un projet qui, de par sa nature archaïsante, devait immanquablement entrer, dès 1920, en conflit avec un présent qui fonctionnait sur d'autres principes de base que la Chrétienté médiévale. Il ne saurait pas plus question de lui faire grief d'un aveuglement quelconque, même lorsqu'il assène ses certitudes face aux jeunes qu'il entend former grâce à elles. Ce serait aussi vain que déplacé : on en reste au constat. Ce dont il s'agit, c'est de tenter de faire la part de l'ancien et du nouveau dans cette pensée éminemment transitoire. Car, pour le Mouvement, on se trouve ici sur une ligne de failles souterraines qui parcourt aussi le socle de la société française dont il est solidaire, dans son lieu..

C'est d'autant plus important que les Raiders-Scouts ne proposeront pas seulement une rénovation des activités. Je viens de parler de commando : ce n'est pas un hasard. En 1920, les deux sources d'inspiration du P. Sevin et de Cornette sont, dans l'ordre, l'Église d'avant le Siècle des Lumières et l'armée de la « basane » et du monocle, les deux colonnes de la France de l'Ancien Régime ou, mieux encore, de la France prénationale de saint Louis où *oratores* et *bellatores* veillent encore paternellement sur les *laboratores* (et subsidiairement en vivent). En 1948, les sources d'inspiration de Menu pourraient être l'Église de Doncœur et l'armée issue de la Résistance...

Comme Paul Doncœur qui a connu la pleine réalisation de son être dans l'exaltation héroïque et sacrificielle de son courage face au feu, Menu qui a vécu la lutte clandestine, les maquis et les champs de bataille dans les années vingt de son âge n'a-t-il pas été en proie à une telle exaltation de soi (en grandissement, certes) qu'il en conserva une vraie mystique de vie ? N'est-ce pas celle-là qui va phagocyter le vieux système représentationnel lorsque le jeune et glorieux soldat prendre en charge, après les jeunes cadres militaires, les jeunes adolescents des Scouts de France ?

Qu'est-ce, concrètement, que les Raiders ? Dans le cadre de la branche Éclaireurs, c'est une substitution de fait à la première classe[184] et à la dignité d'Écuyer, comme l'indique Menu lui-même :

> *« Jadis, une bonne Troupe engendrait normalement des premières classes ou des Écuyers, elle produira désormais des Raiders. Ce mot n'est pas un titre, mais une fonction, on confie à des volontaires des services civiques réels ; notre programme doit les porter à la hauteur de nouvelles responsabilités. »*[185]

Comme on n'accédait généralement à la première classe qu'autour de quatorze-quinze ans, les Raiders sont ouverts aux « grands » Éclaireurs. Le but poursuivi est donc de *« retenir le garçon plus âgé, selon B.-P., au moment où son déséquilibre physiologique risque de compromettre dangereusement son intégrité morale et spirituelle, éviter qu'il ne perde le sens de Dieu, qu'il ne s'enferme pas dans l'égoïsme, ou ne regagne pas le troupeau des 'sans-idées'. »*[186]. Ils constituent par conséquent une réponse directe à l'hémorragie des jeunes adolescents, constatée l'année précédente, dans laquelle on avait vu le signe d'une infantilisation du Mouvement..

Mais le propos des Raiders est aussi de *« donner une forme palpable à l'effort que nous* (...) *demandons. »*[187] Plus précisément, le « corps » des Raiders va être caractérisé par un programme d'épreuves, et pour y accéder, et pour y demeurer..

Il est intéressant de noter ici que si la référence des Pionniers de 1920 est *Scouting for boys*, celle de Menu, chez B.-P., c'est *Guide du Chef Éclaireur*, paru plus tard, et qui manifeste, comme l'a souligné Philippe Laneyrie dans son ouvrage, une évolution de la pensée du *Chief Scout of the World* : dégagement progressif de l'idéologie impériale britannique, sous l'influence de l'extension mondiale du Mouvement ainsi que meilleure prise en compte de la dimension sociale, et de la dimension psychologique du pré-adolescent, en sont les caractères dominants. S'inspirant donc directement de cette évolution, Menu, également fidèle à sa propre analyse, bâtit le programme Raider autour de cinq axes : 1) *"woodcrafts"*, c'est-à-dire connaissance de la Nature, qui demeure fondamentale ; 2) *« missionnaire »*, qui répond parfaitement aux aspirations du Scoutisme catholique d'avant-guerre et reste attaché, au moins formellement, à la vocation d'être les *« chevaliers de l'Action catholique »* ; 3) *« sportif »* –sans surprise– ; 4) *« conducteur »*, *« mécanicien »*, initiation, donc, aux techniques modernes de

---

[184] Pour mémoire, rappelons que le garçon était Novice avant sa Promesse Éclaireur, puis Aspirant. Il préparait alors ses épreuves de seconde classe et, après les avoir passées, ses épreuves de première classe. Enfin, il pouvait se préparer aux épreuves lui permettant d'accéder à la dignité de Chevalier de France (pendant la guerre, cette distinction fut réservée aux Routiers et remplacée par celle d'Écuyer). En outre, chaque garçon pouvait aspirer à l'obtention de badges de spécialité, et indépendamment, devenir Chef de Patrouille. Il était pris dans un réseau serré de hiérarchies multiples.

[185] Michel Menu : *Recherche d'adaptation...*, op. cit. p. 69.

[186] Ibid., p. 68.

[187] Ibid.

production, d'échange, d'entreprise ; 5) *« services volontaires »*, implication dans les services civils déjà évoqués...

Les Raiders ainsi obtenus se distingueront des simples Éclaireurs. Et c'est là que l'essentiel se dévoile : les garçons seront enrôlés au cours d'une cérémonie spécifique ; ils porteront un insigne particulier, croix Scoute inscrite dans une bouée de sauvetage par deux ailes stylisées, et un béret noir aux deux rubans noirs, « genre commando ». Dans cette contribution de 1948, la description tient quelques lignes. C'est peu en comparaison des analyses qui précèdent. Or, avec discrétion, Menu jette les bases de *l'aggiornamento* décisif du système représentationnel...

Certes, la « proposition Raider » ne sera pas obligatoire, et jusqu'à la création des Pionniers, chaque Troupe conservant la latitude d'y adhérer ou non. Et c'est vrai : *« C'est avec prudence et circonspection, mais avec confiance que nous introduisons les Raiders pour aider l'adolescent à dominer les tentations actuelles, en lui substituant quelque chose d'également attrayant dont les effets sont bons. »*[188]

Mais qui pourrait vraiment croire que la branche Éclaireurs, scindée de facto en deux quoiqu'on s'en défendit, n'allait pas subir l'influence d'une proposition aussi ample ? Bien des troupes, bien des chefs vont réagir, viscéralement hostiles à ses principaux aspects. En cela, ne seront-ils pas influencés, eux aussi ? Quel Scoutisme pour eux ? Une « resucée » affadie d'un Scoutisme d'avant-guerre qui aurait perdu son âge ? Grave, le silence, peu à peu, se fait dans *Scout* et dans *Le Chef* à leur sujet.

À Dieu vat ! concluait Michel Menu en août 1948. Six mois plus tard, *Scout* rendait la proposition publique et appelait à l'aventure…

[188] Ibid., p. 70.

2.2. Les deux « testaments » du P. Forestier

Dans les années qui suivent la naissance des Raiders au sein de la branche Éclaireur, jamais le Mouvement n'aura paru aussi dynamique et sûr de lui. Chez les Louveteaux, la méthode, bien rôdée, s'applique sans à-coups notables et cette branche « sans histoire »[189] poursuit son chemin, assise sur un recrutement en croissance régulière, en dehors des soubresauts des branches aînées. De son côté, la Route, quoique ses effectifs connaissent un déclin relatif (en fait, un maintien en valeur absolue autour de cinq mille cinq cents membres jusqu'à la « crise » de 1956[190]), fait preuve d'une certaine vitalité, ayant peu à peu écarté les doutes identitaires qu'elle avait entretenu sur elle-même à la Libération. Sans doute tend-elle de plus en plus à recruter des jeunes qui n'ont pas forcément parcouru le « cursus » scout dans sa totalité. Sans doute est-elle de moins en moins le vivier des cadres qu'elle avait été dans l'avant-guerre. Sans doute encore va-t-elle vers une autonomie de plus en plus grande : imperceptiblement, le fossé qui pouvait déjà exister ici ou là entre elle et les Éclaireurs se creuse. Mais le phénomène n'est pas assez accusé pour qu'on veuille lui accorder une attention prioritaire. En outre, en cette période où le volontarisme triomphe, ses dirigeants montrent une détermination et une élévation d'esprit qui en imposent. D'ailleurs, le saint manteau de la « fraternité Scoute » masque pour quelque temps encore les lames qui s'aiguisent.

Quant à la branche Éclaireur, tout porte à croire qu'est enfin venue la Renaissance attendue : les effectifs se redressent et le but assigné aux Raiders, fixer les adolescents autour de quinze ans est progressivement atteint.

Une chose frappe pourtant. Hormis les revues qui continuent à distiller la « doctrine », jamais le Mouvement n'aura été aussi silencieux. Les seuls ouvrages théoriques émanent de l'Aumônier général et du commissariat Éclaireur. Ils sont peu nombreux et encore sont-ils pour l'essentiel des compilations d'articles parus dans les revues à côté de la floraison de livres qui, dans les années vingt et trente, avaient illustré le dynamisme de la propagande S.d.F., et qui n'étaient pas tous issus des principaux responsables, la maigreur des productions des années cinquante a de quoi surprendre. Est-ce à dire que le Mouvement voit s'épuiser la veine de ses « penseurs » ? C'est peut-être conclure un peu vite. Simplement, la conquête n'est plus aussi vitale même si elle demeure, sous le terme d'apostolat, à l'ordre du jour. Et puis l'association, en dépit de ses états d'âme, est devenue une institution qui ne sent pas, comme par le passé, le besoin de redire sans cesse, à travers des sensibilités et sur des tons différents, ce qu'elle est et quels sont les buts poursuivis. À moins qu'elle n'ait éprouvé quelque secret malaise à le faire.

Dans ce semi-désert, l'ouvrage du P. Forestier : *Scoutisme, Route de la Liberté* brille donc d'un éclat tout particulier. D'abord parce qu'avec *Scoutisme missionnaire*, paru trois ans plus tard, c'est la dernière grande synthèse de la période. Ensuite parce que le système représentationnel y jette ses derniers feux tout en manifestant par l'effort d'adaptation qui s'y lit, les prémices d'horizons nouveaux.

---

189 Peut-être faut-il se méfier des apparences. Quoiqu'il en soit, moins « stratégique », à moins que les enjeux de l'âge Louveteau soient à la fois plus subtils et moins spectaculaires, l'histoire des « représentations », de la pédagogie et même de la face institutionnelle de cette branche reste à faire.

190 Se reporter à cet égard à l'ouvrage de Philippe Laneyrie.

2.2.1. Éducation d'abord : enfant et pédagogie

Ce n'est certes pas un hasard si le premier chapitre réaffirme hautement la vocation à l'éducation des S.d.F. ; ancienne préoccupation du Père, elle a nourri le débat au cœur des années trente : quelle action catholique ? Face à des mouvements spécialisés qui faisaient alors une part de plus en plus large (mais non exclusive) à la formation par le militantisme, (ce qui, à terme, risquait d'inverser l'ordre des priorités entre l'Église, corps très fortement constitué à l'époque, et la société), Marcel Forestier s'adossant aux directives pontificales avait défendu l'appartenance à l'Action catholique d'une association généraliste investissant sur l'éducation *in vitro*, si l'on peut dire, prélude à l'engagement sur le terrain social, en dehors de la chaleureuse et rassurante matrice de la Mère-Église. C'est du reste cette dernière position que rappellera, quoique de façon bien plus nuancée, Pie XII dans l'encyclique *Evangelis Præcones* de 1954 et que l'Aumônier général développera une dernière fois dans *Scoutisme missionnaire'*

De leur côté, les Mouvements spécialisés avaient franchi le pas. Pour eux, désormais, il ne saurait plus être question d'évangélisation hors du milieu spécifique de chaque chrétien, jeune ou moins jeune. Si la Parole de Dieu est et demeure unique, elle ne peut être propagée et d'une certaine façon entendue de la même manière suivant que l'on est ouvrier, commerçant ou cadre d'entreprise.

D'un côté, donc, option d'une pédagogie pour l'Église, attentive aux clivages sociaux que l'on apprend à considérer pour ce qu'ils sont, données inévitables de la vie quotidienne, même si on le déplore. De l'autre, option d'une pédagogie d'Église, indifférente par définition, sinon en pratique, à ces mêmes clivages. Ces deux positions, loin d'être décantées dans l'avant-guerre, s'opposent nettement désormais.

Derrière elles se profilent deux représentations tout aussi différentes de la société et de ce que le chrétien doit y faire. D'une part, s'affirme la conception d'un Peuple de Dieu qui, quoique unique dans sa dimension transcendante, n'en n'est pas moins différencié. D'où une pédagogie « polyphonique », voire des pédagogies qui doivent mener ultérieurement à la découverte et à l'acceptation de l'Autre par une découverte de soi comme chrétien dans sa différence. Inutile d'insister de nouveau sur le rôle des épreuves de l'Occupation, de la Résistance, des camps, ou sur celui des malheureuses compromissions de la Hiérarchie avec Vichy, dans la prise en compte par de jeunes aumôniers et des laïcs de l'altérité sociale, et du splendide isolement dans lequel s'était tenue l'Église jusqu'ici. Il est notable qu'au sein des S.d.F., la Route inclinera de plus en plus vers une telle conception et que son souci d'engagement s'en ressentira.

D'autre part, on retrouve une représentation plus classique, celle d'un corps social par **essence** organique, qu'il faut toujours travailler à réunifier pour son salut, d'où une pédagogie univoque tendant à faire prendre conscience aux chrétiens, et particulièrement aux jeunes, qu'ils appartiennent non seulement à un Peuple de Dieu transcendant, mais aussi à un peuple concret dont la vocation intime est de faire ou de refaire de manière toujours plus parfaite son unité en Dieu, alors qu'il pèche contre lui-même en accusant ses divisions.

Entre les deux représentations s'est ouvert l'espace d'une véritable révolution copernicienne entre une Église à la fois centrale et surplombante qui subsume les diversités contingentes de la condition humaine sous son universalité, et une Église qui, « latérale »,

entend atteindre son universalité par les diversités nécessaires de la condition humaine, à présent prises en compte.

Les conséquences d'un tel déplacement représentationnel sont considérables au plan de l'action. Car si la conception traditionnelle permet d'accuser ses distances à l'égard des **débats** de l'humaine politique, sauf si elle travaille à restaurer l'Ordre souhaité, la seconde, en revanche, impose qu'à tout le moins on les prît en considération : dans ce cas, l'Église ne peut plus se cantonner à l'exercice de son magistère spirituel et moral, l'organisation sociale gravitant simplement autour et ne devant dans ce cas contribuer qu'à la rendre toujours plus efficace. Plus rien au contraire ne lui est indifférent des **débats** de ce monde car elle s'y trouve logiquement impliquée dès lors qu'elle reconnaît comme une dimension essentielle la diversité qui les entretient. La divine Parole qui n'était naguère que le guide d'hommes appelés à s'élever au-dessus des péripéties matérielles inhérentes à leur double nature et à s'en abstraire, devient à présent une source d'inspiration pour vivre sa vie dans sa pleine dimension spécifique et terrestre. Il s'agit désormais que chacun, à sa place, vive l'évangile tout en ne reniant rien de ce qu'il est, mais luttant au contraire quotidiennement au nom de ses principes pour une société plus juste, c'est-à-dire une société où tout homme serait *pars inter pares*, nonobstant sa condition, voire sa couleur de peau ou même sa religion. Du coup, c'est aussi la conception hiérarchique du corps social qui est remise en cause : point d'inégalités assumées comme un fait de nature, transcendées par la fraternité, mais des différences fraternellement acceptées et combattues.

Certes, le P. Forestier ne va pas si loin. Mais son propos se situe bel et bien au sein d'une telle opposition, d'ailleurs très simplifiée ici, même s'il s'en tient à la vocation particulière du Scoutisme catholique et n'extrapole guère.

Sa réflexion, une dernière fois, va s'articuler sur deux points traditionnels : d'abord, une conception de l'enfant qui, dépassant la simple dimension sociologique, replace ce dernier dans son cadre essentiel :

> « *La liberté*, écrit-il, *est l'apanage de la personne humaine. Mais il est aussi faux d'isoler la personne de tout l'ordre du monde que de vouloir atteindre son intelligence à l'état pur. L'homme, écrit M. Maritain,* 'est aussi un individu MATÉRIEL, un fragment d'une espèce, une parcelle de l'univers physique. Son humanité est l'humanité d'un animal qui vit par le sens et l'instinct, aussi bien que par la raison. Et dans cette partie physico-psychique de son être, il est justiciable d'une sorte de 'dressage animal'. *Naturellement, l'auteur s'empresse d'ajouter que :* 'ce qui compte le plus dans l'entreprise éducative est un appel perpétuel à l'intelligence et à la volonté libre de l'enfant.' *Dans la vie Scoute, les éléments de discipline et de tradition, qui pour être valables doivent être accueillis dans la joie et la participation active, viennent compenser la liberté laissée aux garçons dans le gouvernement de leur société. Ces éléments servent à l'élaboration, en chaque individu, de l'être social, phase nécessaire de la montée de l'esprit.* »[191]

L'assise de la pensée pédagogique du P. Forestier demeure donc inchangée : c'est bien la conception de la double essence propre à Thomas d'Aquin, et la référence à Jacques Maritain rend ici la chose tout à fait explicite. Le garçon est essence physique actualisée et essence spirituelle latente. Il s'agit donc de faire émerger la seconde en éduquant la première, et par la savante dialectique du jeu et de la règle du jeu (Loi, Principes,

[191] R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme, route de la liberté*, Presses de l'Île de France, 1952, p. 15.

Promesses, épreuves de classe), de parvenir à faire celle-ci se soumettre à celle-là, à intégrer cette personne synergétique dans un corps social où il aura, avec d'autres, à rétablir l'harmonie active entre sa nature matérielle et sa nature transcendante.

Rarement ce fondement théologique de la démarche pédagogique Scoute avait été clairement formulé. On comprend mieux, de la sorte, que le Scoutisme catholique, quelque conservateur qu'il fût dans son projet social, se fût à ce point prévalu des méthodes pédagogiques dites actives contre une bonne partie de l'établissement scolaire secondaire, laïc ou non. Il n'est pas non plus surprenant que Marcel Forestier cite à l'appui de son analyse Maria Montessori ou Pauline Kergomard : il existe une convergence de fait[192]. D'une part, les pédagogies actives éduquent d'abord les aptitudes physiques pour atteindre l'épanouissement des aptitudes intellectuelles (mais de l'intellectuel au spirituel, le pas n'est pas si grand), au contraire des pédagogies classiques (secondaires) qui visent exclusivement l'intellectuel ; d'autre part, elles reposent sur la libre adhésion, sur la joie, le *« ludus ad legendum »*, au contraire de la répression, de la contrainte. C'est pourquoi, le P. Forestier, comme tant d'autres avant lui, citant le Casson évoqué par *Le Guide du Chef Éclaireur* de B.P., s'insurge-t-il contre *« les instructions officielles (qui) prévoient que les fenêtres devront s'élever à deux mètres du sol, pour éviter que les enfants aient des distractions pendant la leçon de choses »*[193] : il voit plus loin qu'un préfet des études ; il sait que l'enseignement répressif des collèges catholiques fabrique des révoltés perdus pour Dieu ou des conventionnels passifs. Que peut avant tout souhaiter un prêtre soucieux de son magistère sinon emporter l'adhésion profonde, convaincre ?

D'ailleurs, à propos des communiants de la Profession de foi, Marcel Forestier « enfonce le clou » :

> *« En quoi ces enfants, pour la plus grave démarche de leur vie, avaient-ils été utilisés comme les PRINCIPES AUTONOMES d'une décision d'une si haute importance ?*
>
> *« Et pourtant, tout est là. La seule éducation qui puisse espérer continuer de produire ses effets, hors des cadres qui la favorisaient, en dépit des pressions sociales contraires, est celle qui a créé dans la discipline un HABITUS, une vertu, une énergie vivante, un jaillissement de vie personnelle imprégné de l'amour de la Vérité et du Bien. »*[194]

Il n'est donc pas surprenant de voir apparaître aussitôt la seconde fondation de l'édifice éducatif traditionnel : *« Dieu a constitué l'homme maître de soi, non pour qu'il fasse tout ce qui lui plaît, mais pour faire librement ce qu'il doit. »*[195]

Qui Marcel Forestier cite-t-il ainsi ? Thomas d'Aquin lui-même, qui, à nouveau, vient légitimer l'entreprise éducatrice. Car une fois de plus (une dernière fois de cette manière) tout est là: dans le statut de la liberté, fondement de l'œuvre d'éducation. Dès lors que l'on pose le devoir comme droite voie transcendante, la liberté ne peut être l'absolu pouvoir de

---

[192] Il est probable que la plupart des tenants des « pédagogies nouvelles » n'ont plus aujourd'hui en tête la théorie de la double essence thomiste. Pourtant, le fait que l'enseignement libre ait été, et soit encore, avec les héritiers de « gauchistes » souvent passés par la J.E.C. dans les années soixante, le fer de lance des innombrables « réformes » est troublant. L'Église catholique en général, et le scoutisme catholique en particulier, n'y sont sans doute pas pour rien. Et l'on ne peut qu'admettre la grinçante finesse de Jean-Claude Milner lorsqu'il qualifie de façon polémique les zélateurs des *« pédagogies nouvelles »* de *« cœurs pieux »*.

[193] Idem p. 52. Ces quelques lignes ont d'autres mérites : elles montrent par exemple combien Forestier dissocie l'éducation chrétienne du milieu social, puisque celle-ci se fera *« en dépit des pressions sociales contraires »* et *« hors des cadres qui la favorisaient. »*

[194] R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme…*, op. cit. p. 32.

[195] Ibid. p. 39

soi sur soi, absolu, c'est-à-dire non lié (*ab-solutus*), mais aussi achevé en soi parce que complet autant que contingent, à la manière de Gide.

Au contraire, cette aptitude s'inscrit dans le plan du nécessaire. Il est en effet nécessaire, pour celui qui veut adhérer à la droite voie du devoir, puis à celui qui y parvient, de se libérer en renonçant librement à sa liberté non-liée. Il change ainsi la nature de sa liberté. C'est un cheminement réglé, presque une ascèse. Pédagogue, un tel homme devra nécessairement amener son « élève » à prendre le même chemin et à s'y tenir.

Certes, une telle pédagogie est prescriptive : si elle ne préjuge pas de la forme que la personnalité de l'enfant doit revêtir, elle préjuge en revanche de sa nature aussi intime qu'universelle, de sa vocation, lesquelles, pour s'accomplir, ne peuvent manquer de respecter les préceptes de la foi. Cependant, elle n'est pas univoque : son objectif lui impose d'être efficace. Tout l'art du pédagogue sera de composer avec la persuasion et la contrainte. Mais s'il vise à hisser l'enfant dans toutes ses dimensions, au plan qui le dépasse par delà son inscription temporelle, il lui faudra aller plus loin :

> *« L'originalité de la vie Scoute est que cette formation complète est recherchée par des moyens qui se compénètrent. C'est à tout instant l'homme en sa totalité, c'est-à-dire en son UNITÉ substantielle qui est atteint. »*[196]

Où l'on retrouve, conjointe à la double essence et au statut de la Liberté, conjointe et comme fruit de ce traditionnel tandem, la notion de pédagogie « totalitaire » : puisque l'homme est essentiellement double, on ne peut pas, si on veut l'éduquer vraiment, ne pas agir sur l'ensemble.

La question est alors de savoir si cette représentation de l'enfant et du monde, déjà problématique dans les années trente, rapportée à l'état de la société réelle, ne l'est pas plus encore dans les années cinquante.

Ce qui a toujours fait sa force, c'est qu'elle porte en elle les moyens de son efficacité. À partir du moment en effet où les dirigeants du Scoutisme catholique sont parvenus à former une génération de Chefs convaincus qu'il fallait au moins tenir compte des garçons[197], ce qui était bien révolutionnaire à l'époque, le combat était déjà à moitié gagné. Que les temps changent ? Par nature, le Scoutisme catholique est presque **contraint** à suivre l'évolution des garçons, sinon son objet et son projet lui échappent : les temps changeant, changent avec eux les appétences du dit garçon.

Cependant, pour le disciple de saint Thomas, l'essence humaine que l'enfant incarne demeure parce qu'elle est éternelle. Il faut donc, pour lui révéler cette dernière, passer par l'historicité de désirs acquis dans le cadre d'une société de plus en plus hostile au plan divin.

Or, n'y a-t-il pas là initiation d'une redoutable dialectique : car s'il survient que l'évolution de la société en général, et de la jeunesse en particulier, s'écarte trop de l'objectif à atteindre ? S'il survient que le statut de la liberté individuelle devient inconciliable avec celui auquel on veut amener les jeunes ? S'il survient que l'état de la société réelle rend impraticable, irrémédiablement, les voies d'un retour en chrétienté, seule société acceptable pour que l'individu avec les autres puisse faire son salut en cessant de vouloir faire ce qu'il veut ? Le pédagogue risque le grand écart, car il lui faudra à la fois adapter sa pédagogie

---

[196] Ibid. p. 40

[197] En tenir compte, en effet, non pas pour l'éduquer dans sa spécificité naturelle, mais en s'appuyant sur elle, pour l'amener à la dépasser.

aux aspirations du garçon, et ne pas perdre de vue que le but à atteindre va de plus en plus à l'encontre de telles aspirations. Ce ne sera pas toujours possible ! En réaffirmant donc les bases traditionnelles de la pédagogie Scoute catholique, le P. Forestier rend ainsi involontairement compte d'une inadaptation grandissante non des méthodes qui en dérivent, indirectement ou non, mais des représentations du monde réel et idéal qui la structurent.

Notons toutefois deux différences non négligeables par rapport aux années trente, qui attestent bien que cette pensée conservatrice n'est pas pour autant fixiste, et qu'elle essaie de ménager l'avenir. En premier lieu, le primat de l'éducatif. En apparence, rien de nouveau. Les S.d.F. se sont toujours voulus mouvement d'éducation. Pour autant, l'accent n'était pas tout à fait le même. Il s'agissait bien de faire adhérer le garçon au plan divin, mais moins pour lui-même que pour la tâche qu'il allait avoir à accomplir, tâche aussitôt définie : reconstruire la Cité de Dieu. Ici, les choses sont déjà moins nettes. Il semble que la préoccupation du P. Forestier se soit déportée : ce qui compte désormais, c'est l'adhésion du garçon au plan divin **en ce qui le concerne** : bref, l'éduquer, oui, pour qu'il fasse son salut et peut-être ainsi le salut de ses frères. Mais on ne l'oriente plus vers le « refaire chrétienne la France ». Ainsi peut-on se demander si l'on ne trouve pas ici l'écho d'une société en voie d'individualisation accélérée et d'une jeunesse qui s'autonomise, et s'il ne faut pas entendre : « Éducation d'abord » comme « le garçon d'abord ».

2.2.2. Éducation d'abord : Chef et pédagogie

L'hypothèse se vérifie lorsque l'on observe le statut du « Chef 1950 » tel que le P. Forestier l'esquisse. Avant-guerre, la chose est nette : le Chef est éducateur parce qu'il est un symbole métonymique de la société idéale et de son ordre hiérarchique. Le Chef est ainsi l'image vivante en réduction, dans ses relations avec les autres Chefs comme en lui-même, du plan divin auquel le garçon est appelé à participer. Sans lui, point d'ordre ni d'*Ordo*. Bref, ses vertus pédagogiques sont nécessaires, mais non suffisantes pour déterminer son plein rôle. C'est du reste pourquoi la fonction du Chef est surtout conservatoire (il introduit le jeune dans le Grand Jeu de l'Ordre dont il assure ainsi la pérennité) et pourquoi elle s'exerce verticalement, de haut en bas : le Chef est celui qui **sait** par ce qu'il a fait et qu'ainsi il a pu accéder à la vraie dimension, supérieure, de lui-même. De la sorte, autant il doit hisser vers lui, autant le garçon doit se hisser vers lui. Comme l'a remarqué Philippe Laneyrie[198], le « cul de pat' », le petit dernier est préposé à la vaisselle qu'un Chef ne condescendra à faire qu'en des circonstances exceptionnelles (et exemplaires) : *de minimis non curat prætor*. Et s'il n'est pas d'abord celui qui commande et réprime, c'est qu'il est, à tous les sens du terme, l'initiateur, mais à la manière d'un prince, supérieurement généreux, paternel avec le commun, fraternel sans familiarité avec le jeune Élu.

Or, et le paradoxe est de taille, le Chef 1950 n'est plus tout à fait cela : exit le prince jardinier, armé d'un sécateur pour émonder les pousses rebelles, et d'un tuteur pour redresser le jeune tronc trop amoureux des brises. Sortie du reste subtilement ménagée par d'insensibles transitions : si l'adulte éducateur doit cesser d'être le régent affectueusement ferme, s'il doit s'effacer en tant que tel, peu à peu, à mesure que croissent en l'enfant les aptitudes à se gouverner lui-même, c'est à la manière d'un modèle presque hissé au rang d'un saint-patron, évoqué par un auteur très aimé :

[198] Philippe Laneyrie, notes inédites, 1983.

« Il n'est pas question de construire l'enfant, mais de faire jouer ses forces intérieures, de susciter en lui l'essor vital, d'aider la croissance de sa personnalité originale et de la protéger.[199] 'Lui, le roi, parlant pour Dieu et pour lui même. Pour Dieu et pour le roi de France, il parle humblement. Il parle comme un tremblant solliciteur. C'est qu'il tremble en effet, et c'est qu'il sollicite. Il tremble que son fidèle Joinville ne fasse pas son salut. Et il demande à Joinville, il sollicite que le fidèle Joinville fasse son salut, veuille bien faire son salut.' *»*[200]

Qui n'aura pas reconnu la somptueuse monodie du *Mystère des Saints Innocents* de Péguy ? Qui n'aura pas reconnu saint Louis qui, quoique roi, se fait le mendiant de la « liberté » de Joinville ? Remarquable inflexion d'accent dans le cadre de références inchangées... Désormais, le Chef descend de son piédestal, il devient metteur en scène, se décentre aussi.

Ce décentrement laisse à présent la place nécessaire à la critique du passé proche :

« On nous a félicité, naguère[201]*, d'avoir su capter les puissances du rêve pour les faire travailler dans le sens de l'idéal scout. Mais je ne suis pas sûr que sous les fleurs, il n'y ait pas un stylet. Il y a une affabulation spontanée chez l'enfant et l'adolescent qui se superpose à une adaptation progressive au réel. Si bien que les Chefs ne devraient jamais chercher à imposer des représentations imaginatives trop poussées. Il faut laisser une marge à l'imagination du garçon. C'est à l'occasion d'un jeu présenté de manière concrète, avec des règles et des objectifs précis, que la faculté d'enjoliver la réalité 'en surimpression' se donne le plus facilement libre carrière. Au cours des jeux, les garçons s'inventant en secret des situations et des circonstances qui leur demeurent strictement personnelles et se superposent à la réalité concrète. »*[202]

C'est nettement une application de la pédagogie de Delsuc qui est visée. Dans les années trente et au début des années quarante, on l'a vu, l'aventure fictionnelle à thème médiéval va connaître une vogue indubitable et transparaître jusque dans l'esthétique, le tout suscitant des effets de redondance impérative par rapport à la structure hiérarchique et pédagogique de l'Ordre. Marcel Forestier rompt discrètement avec cette époque. Ici, c'est un nouveau régime de la fiction qu'il propose, de même qu'un réajustement de la dialectique jeune-fiction-éducateur.

En ce qui concerne le régime de la fiction, Marcel Forestier opère un retour aux sources. C'est clair :

« Le Scoutisme de Baden-Powell, écrit-il, *est une méthode d'éducation naturelle* (…)*, une méthode d'observation expérimentale qui se propose de vivifier certaines tendances foncières de la nature des garçons.*

« Parmi ces tendances instinctives, l'une des plus intéressantes est leur inclination spontanée à FORMER ENTRE EUX DES SOCIÉTÉS DE JEU.

---

199 Ne pas construire l'enfant, mais faire jouer ses forces intérieures en vue de susciter sa personnalité « propre », n'est-ce pas jouer sur les mots ? Pas pour le P. Forestier. Dans le cadre de la double nature de l'enfant (et de l'homme), « construire » la personnalité, c'est la déconstruire en fait, la détourner de sa vocation intime. C'est ce que font les Pionniers soviétiques, par exemple. Au contraire, libérer la « vraie personne » revient à susciter cet « élan vital », à donner à l'enfant sa plénitude de Fils de Dieu.

200 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme...*, op. cit. p. 46.

201 Marcel Forestier aurait pu tout aussi bien écrire : « *nous sommes félicités...* »

202 R.P. Marcel-Denys Forestier, *Scoutisme…*, op. cit. p. 72. Ces quelques lignes posent un problème. Le P. Forestier fut un chaud partisan des Raiders, qui, en matière « imaginative », imposait un schéma d'adulte, et lequel ! Ici, il s'insurge contre un phénomène de ce genre, en ne visant que l'imposition détaillée d'une fiction extérieure à l'enfant. Seraient donc visés principalement les grands jeux à thème et, indirectement, les romans du Signe de Piste ?

« Le propre de ces sociétés est d'être hiérarchisé (…). *Le Scoutisme va utiliser à fond cette loi naturelle. Du maître du jeu, du chef de bande il va faire le Chef de Patrouille, à la fois meneur des garçons et prototype du Scout accompli. »*[203]

À la manière d'officiers en retraite de l'entourage de B.P, qui captèrent de vraies bandes de gamins des rues et en firent de vrais Scouts (non en imposant, mais en réorientant), le Chef doit donc mettre en scène, au sens strict, et ce qu'il mettra en scène tiendra moins du grand théâtre classique ou romantique que de la *comedia dell'arte*. Des décors sommaires ; des costumes réduits à l'essentiel ; une règle du jeu (le canevas) et un arbitrage. C'est pourquoi du gosse des rues au bourgeois, le garçon **aurait dû** se trouver à l'aise dans le Scoutisme S.d.F. : l'imposition d'une « structure culturelle » jusques et y compris dans le fictionnel n'aurait pas dû être à l'ordre du jour, et encore moins constituer un obstacle. Trente-cinq ans après, le P. Forestier retrouve le sens de la mise en garde de Jacques Sevin à propos du mésusage de l'image chevaleresque.

Cependant, chez Marcel Forestier comme chez Michel Menu, le caractère globalisant du système **représentations-projet**[204]**-pédagogie** est l'« angle mort » de la réflexion. Si la pédagogie de Baden-Powell s'est trouvée modifiée par les Scouts de France, si les Chefs en sont venus assez rapidement et en nombre à prendre la métaphore de l'Ordre chevaleresque au pied de la lettre dans leur action pédagogique, puis dans toutes les dimensions de leur vie, c'est que les représentations et le projet en découlant, qui étayaient leur démarche, ne pouvaient en être dissociés. Loin de pervertir une sorte du pureté originelle, ils furent à la fois cohérents avec eux-mêmes et fidèles aux désirs de certains fondateurs, depuis le chanoine Cornette jusqu'à Guyot de Salins ou Macédo[205].

« Je suis effrayé, lance Marcel Forestier, *de penser à la lourdeur, avec quelles grosses pattes trop de Chefs viennent déranger ce jeu subtil des virtualités secrètes, pour y substituer un entrain factice et des jeux dont le romanesque est souvent pauvre et qui ne sont rien d'autre que la substitution continuelle de la personnalité du Chef à celle des garçons. »*[206]

Même si Delsuc, en particulier dans *Pour entrer dans le jeu*, avait déjà déploré la lourdeur de Chefs dans la mise en œuvre de la pédagogie fictionnelle, l'indignation de Marcel Forestier est un peu trop vertueuse pour être honnête. Car enfin, que demandait le Scoutisme Éclaireurs à ses Chefs, sinon introduire le garçon à l'Ordre scout, c'est-à-dire le faire adhérer à un **système représentationnel en acte**, qui disait tout à la fois le monde, son sens, la place de chacun et sa définition, le tout trouvant en Dieu sa clé de voûte –belle architecture gothique ? La théologie de la double nature, jusque là, ne s'était pas contentée d'une définition abstraite du chrétien idéal. Jusque là, au contraire, elle avait conduit à en proposer (et en imposer) au sein du Scoutisme catholique une définition très concrète, tissée d'un jeu savant de correspondances où la coupe de cheveux impeccable, la limpidité du regard, la netteté du geste signifiant autant que le comportement l'harmonie de la hiérarchie organique au sommet de laquelle trônait le Maître. Tout cela signifiait aussi que le garçon, sans qu'il en eût toujours une claire conscience, avait revêtu l'armure morale de l'*habitus* dont parle l'Aumônier général, armure qui devait le préserver d'un environnement hostile et le désigner face au monde comme un Scout-chevalier-croisé.

---

[203] Ibid. p. 59.

[204] Socio-religieux.

[205] Le P. Sevin ne parvenant pas, malgré tout, à mettre clairement le doigt (sauf à huit-clos ?) sur ce qui le séparait de ceux-ci.

[206] R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme…*, op. cit. p. 75.

Aux Chefs formés dans l'avant-guerre, à ces Chefs convaincus et déjà pétris de ces règles, comment demander de s'effacer afin de laisser s'épanouir « l'affabulation naturelle », « l'essor vital », et de mieux orienter ces forces vives ? N'était-ce pas aller à trop de subtilité ? Ou n'était-ce pas montrer trop d'imprécision dès qu'il s'agissait de doser non-directivité et son contraire ?

À la fin, n'était-ce pas déboucher sur une contradiction ? Après avoir affirmé en effet, selon saint Thomas, qu'être libre c'est parvenir à ne plus faire ce que l'on veut (ce qui suppose une modification radicale d'une nature foncière qui, en bonne théologie, n'est pas bonne puisque marquée par la faute originelle) ; après avoir soutenu d'un inconditionnel soutien la proposition de Michel Menu qui, ayant posé l'exigence comme principe, allait s'imposer comme très directive et contraignante[207], allait s'insurger contre l'excès de zèle de certains Chefs, qui devaient alors se considérer comme fidèles à leur devoir et à eux-mêmes, ne laisse pas de paraître contradictoire et intrigue.

Il est un second niveau d'interprétation de ce que le P. Forestier écrit sur le Chef éducateur. Tentons de dépasser l'aspect contradictoire que revêtent les écrits de l'Aumônier général rapportés au passé, pour ne retenir que la facette la plus « nouvelle » : le Chef doit éduquer l'enfant pour lui-même en fonction de son devenir de fils de Dieu, et non plus en fonction d'une restauration chrétienne des structures sociales. Il doit donc partiellement s'effacer, se mettre à l'écoute, initier, susciter, « protéger ». Au diable sa « lourdeur », « ses grosses pattes », la substitution de sa personnalité accomplie à celle, en accomplissement, du garçon. Au magasin des accessoires sa fonction symbolique, tout ce qui le relie à un univers organique et symbolique, sa domination, sa nature aristocratique, voire « princière » (*princeps*, *dux* : le premier, celui qui mène la prière et la guerre, au moins la guerre contre la société athée). Et s'il n'est pas sûr qu'on veuille lui faire absolument renoncer à tout cela, du moins, l'invite-t-on implicitement à cesser d'en faire étalage pour mieux l'intérioriser, le mettre en retrait, le transformer en une nébuleuse d'aspirations latentes.

Bref, on attend du Chef qu'il cesse d'être l'« inventeur » de la personnalité du garçon pour qu'il en devienne l'accoucheur.

Par contrecoup, sous cet éclairage, la représentation du jeune qui, s'il n'était pas perverti par une société que l'on persiste à ne pas aimer, atteindrait le bon équilibre, entre son être matériel, mortel et son être spirituel appelé à l'éternité, cette représentation-là prend un relief plus accentué.

Ce n'est pas pure extrapolation : à la même époque, le P. Rimaud, Aumônier national Éclaireurs, poursuit son exploration de ce qu'il ne nomme pas encore adolescence : ce qu'il décrit en termes psychologiques est bien un combat entre des aspirations à l'Absolu (de pureté, de dévouement, de courage, de sacrifice) et la tentation, flattée par le siècle, de monnayer cet élan excellemment orienté (orienté par le désengagement « inné », « naturel », de la dimension la plus haute, celle qui conduirait à Dieu si... si l'enfant n'était pas immergé dans le « siècle ») en plaisirs débilitants qui ravalent l'homme à sa nature la plus basse.

Dans ces conditions, retour à l'éducateur qui serait l'adulte ayant triomphé, par la maîtrise de soi, des tentations du siècle. Moins « bretteur de Dieu » que maître

[207] Nous verrons par exemple comment le C.N.E. envisageait la propreté, jusqu'à ne pas admettre le moindre fragment d'allumettes.

d'« ascèse » (par la joie), moins guide ouvrant la voie épée au poing que protecteur au large bouclier, pacificateur, garant d'un espace d'éducation pur, il serait là pour veiller à donner des coups de pouce à un épanouissement naturel de l'enfant préservé, suffisamment candide en tout cas pour se livrer sans contrainte à la divine volonté s'exprimant en confiance dans le secret de son intimité. La liberté d'un tel enfant, non dévoyé par une époque agnostique et individualiste, où le caprice passe pour libre choix, apprendrait ainsi d'elle-même à se bien déterminer : auto-éducation. Cette jeunesse-là s'affirmerait comme destin immanent appelé à découvrir les voies de la transcendance.

De la sorte, une pédagogie non-directive devient logique. Grand aîné, le Chef n'a guère besoin d'être plus âgé ni techniquement très compétent. Au contraire, il doit poursuivre auprès des garçons dont il préserve la pureté d'âme et de corps sa propre élévation. Bien mieux : à condition qu'il ait conservé l'âme candide (le « cœur pieux ») et qu'il soit déterminé à ne pas se laisser séduire par les ensorcelantes sirènes de l'époque, plus jeune il est, mieux c'est. Or, on retrouve bel et bien chez le P. Forestier un plaidoyer en faveur des jeunes Chefs, plaidoyer particulièrement vigoureux dans *Scoutisme missionnaire*, on y reviendra.

Une telle lecture conduit d'abord à penser que le P. Forestier, bridé pourtant par son héritage riche et complexe, exprime de manière diffuse une évolution que connaissaient à ce moment des Chefs plus jeunes et plus libres de leurs références. Il faudrait donc que son livre fût non pas la source, mais l'écho d'un courant né de façon empirique au sein du Mouvement, remettant en cause au jour le jour la lourde cohérence de l'ordre ancien.

Mais cette lecture des conceptions du P. Forestier, dégagées de maintes ambiguïtés de façon, je l'ai dit, simplificatrice, va beaucoup plus loin. Quinze ans plus tard, en effet, que proclameront les partisans de la non-directivité ? Que la société de consommation et que l'ancien régime pédagogique (arbitrairement assimilés) corrompaient la nature spontanée de la jeunesse ; que loin d'un système d'éducation prescriptif, contraignant, il fallait au contraire aider les potentialités créatrices des jeunes à s'épanouir ; que ces potentialités étaient « révolutionnaires » ; que, déjà « orientées », elles bouleverseraient tout naturellement des rigidités et des hiérarchies sociales absolues. Qui ne se souvient pas de ces idées communes vulgarisées par certains des slogans imagés de mai-juin 68[208] ? Une société adulte, corrompue, vicieuse, hypocrite et belliciste était alors censée opprimer une jeunesse édénique ; que l'on se rappelle ! Or, « théorie politique » mise à part, comment ne pas être frappé par l'étrange parenté au moins logique entre les conceptions qui percent chez le P. Forestier, encore timidement, comme à regret, et celles qui triomphèrent dans la fin des années Soixante et la première moitié des années Soixante-dix, lorsque refleurit un mythe de la jeunesse né avec le siècle ?

Établir cette parenté n'a rien d'extravagant si l'on précise quelques points : 1) j'ai assez dit et montré au milieu de combien d'ambiguïtés la nouvelle donne représentationnelle s'effectue chez le P. Forestier, il conviendra d'enfoncer le clou ; 2) il faudra observer comment la réforme de 1963-64 se positionnera sur ce terrain, et si la parenté n'est pas alors plus apparente non point au niveau des histoires personnelles mais à celui de l'histoire

[208] *« Nous voulons des structures au service de l'homme et non pas l'homme au service des structures, avoir le plaisir de vivre et non le mal de vivre. »* ; *« Tout ce qui a été réalisé vient du dynamisme de la spontanéité. »* ; *« La nouveauté est révolutionnaire, la vérité aussi. »* ; *« Tout enseignant est enseigné, tout enseigné est enseignant. »* ; *« Ne me libère pas, je m'en charge. »* ; *« Nul n'arrive à comprendre s'il ne respecte, conservant lui-même sa propre nature, la libre nature d'autrui. »* ; *« L'homme n'est ni le bon sauvage de Rousseau, ni le pervers de l'Église et de La Rochefoucauld. Il est violent quand on l'opprime, il est doux quand il est libre. »* ; *« Je prends mes désirs pour la réalité car je crois à la réalité de mes désirs. »* etc.

des conceptions ; 3) faut-il cependant souligner d'ores et déjà que de nombreux « jeunes » qui appartiennent à la nébuleuse « soixante-huitarde » venaient d'une formation ou d'un militantisme chrétien plus ou moins prolongé, plus ou moins accusé ?

Mais plutôt que de chercher hors des textes qui fondent ma démarche des arguments pour conforter l'hypothèse selon laquelle, de la désagrégation du système représentationnel S.d.F. en particulier, serait né un courant qui, par de nombreuses médiations, auraient nourri les conceptions des années à venir en maints secteurs de la société (même non catholiques) ; plutôt que d'en rester donc à des justifications encore marginales et trop imprécises, je préfère m'en remettre à l'auteur de *Scoutisme, Route de la Liberté*. En quelques lignes, il va justifier l'une des interprétations possibles de sa réflexion en glorifiant la libre enfance, en reprenant à son compte Alexandre Dumas-fils via Baden-Powell :

> *« Si j'étais roi de France[209], je ne permettrais à aucun enfant de moins de douze ans d'entrer en ville. Jusque là, les enfants devraient vivre au grand air, au soleil, dans les champs, dans les bois, en compagnie de chiens et de chevaux, face à face avec la nature qui fortifie les corps, qui ouvre l'esprit et l'intelligence, qui poétise l'âme et éveille en elle une curiosité plus précieuse pour l'éducation que toutes les grammaires du monde. »*[210]

Boutade ? Singulier aveu déguisé en remarque d'ordre général ? Sans doute ne faut-il pas prendre au pied de la lettre l'adhésion à une vision passablement naturaliste. On demeure néanmoins surpris de trouver sous la plume de celui qui reprochait à l'ancien rédacteur en chef de ***Scout*** son panthéisme romantique, l'évocation d'une enfance par monts et par vaux, ce retour au mythe du jeune sauvage qui a été revu et corrigé par Ramuz, Giono et les Chantiers de la Jeunesse.

Admettons que le persiflage soit facile. La citation pourtant située dans son contexte et compte-tenu de la forte personnalité de son auteur, ne peut pas être tout à fait attribuée au hasard.

L'hypothèse que j'avançais plus haut se trouve confortée d'autant : replacé dans son environnement naturel, l'enfant n'aura pas besoin de la lourde machinerie socio-éducative pour trouver le chemin de sa vocation intime, l'élévation vers Dieu, dont lui parleront les arbres et les bêtes.

Ne peut-on pas y trouver aussi comme un retour sur soi ? Après seize ans d'Aumônerie générale, le grand choc que fut le sinistre naufrage de Vichy, le dévoiement d'un idéal d'ordre chevaleresque (par la Milice[211], en particulier), Le P. Forestier mesurait brusquement combien, en défendant l'Ordre, ses œuvres et ses pompes (défilés et bannières), il avait fait fausse route. Il soulevait le voile sur ses pensées profondes, ne fut-ce qu'un instant. Singulier aggiornamento implicite chez cet homme dont les écrits sont aussi

---

209 Et non Président du Conseil, c'est significatif...

210 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme...*, op. cit. p. 78.

211 Que l'on se rappelle les premières phrases que Joseph Darnand prononçait lors de la prestation de serment du S.O.L. du 22 février 1942 aux arènes de Cimiez à Nice, et qu'il reprendra dans des circonstances analogues face aux Miliciens : *« Sur le sol de France dévasté par la défaite, le chef* [Pétain] *a appelé à lui ceux qui sont prêts à payer de leur sacrifice la rançon de la Patrie. Vous avez répondu* 'présents !' *; vous estimez dignes d'entrer dans la chevalerie des temps nouveaux. Vous allez consentir à la Patrie le don total de vos âmes et de vos vies. »* in Jacques Delperrie de Bayac : *Histoire de la Milice, 1918-1945*, Anthême Fayard, 1969 Librairie Jules Tallandier, 1969; p. 116. À ce propos, l'auteur de cette étude approfondie remarque : *« On pourrait croire qu'il y eut beaucoup de scouts à la Milice. Il n'en fut rien. L'esprit du scoutisme était trop différent : le racisme et le nazisme n'y étaient pas admis. La Milice avait mauvaise réputation chez les scouts. »* p. 192, n. 1. Les témoignages recueillis sur la période confirment ce point. Il n'en reste pas moins qu'il y eut, au niveau de l'« habillage » des débuts de la Milice, référence à cet esprit chevaleresque qui fut l'apanage de la part archaïsante et chrétienne de Vichy.

raides que le tempérament, singulier aveu murmuré entre les lignes d'un autre, à mi-chemin entre la prémonition du grand retour à la terre des communautés post-soixante-huitardes et le souvenir du Barjavel de *Ravage*.

Mal décanté chez celui qui, au-delà des formes, restait attaché à une inspiration traditionnelle, le retournement de la représentation du garçon, de la pédagogie à lui appliquer, la nouvelle définition de la fonction du Chef le conduisirent à rechercher pour ce dernier un nouveau costume. Coupe moderne et vieux tweed.

« Plus encore qu'un chef, le meneur de Scouts est un éducateur »[212]. Dès la première ligne du chapitre huit, la nouveauté se confirme : avant-guerre, la dimension éducative du Chef est bien loin d'être négligée. Mais le Chef est éducateur parce qu'il est chef : sa fonction éducative est induite. Ici la fonction éducative précède l'« état » de Chef. Chef qui du reste devient, et l'expression est significative : *« meneur de Scouts »*. Changement de nature par inflexion d'accent, encore, toujours ; métamorphose représentationnelle.

> *« Il est nécessaire de savoir obtenir en certaines occasions, qui d'ailleurs devraient être rares, une discipline et un décor extérieur suffisants, mais le reste du temps, le Chef est le frère aîné qui donne l'exemple, sait écouter, donne des conseils au moment voulu, suggère des activités, fournit aux garçons les moyens de les réaliser, intervient aux moments de découragement, soutient l'effort, apprend à vivre plus qu'il ne commande. »* [213]

« État de Chef » ai-je écrit plus haut. Mais subsiste-t-il encore ? Après ces quelques lignes, on peut en douter, en particulier parce que l'aura symbolique du Chef disparaît. La discipline réclamée en quelques circonstances exceptionnelles seulement (Promesses, montées à la Troupe ou au Clan) ; le décor extérieur ramené à la dimension de décorum, le recours à un simple artifice ponctuellement nécessaire rendent bien compte de la décomposition de la représentation de l'Ordre, dont le Chef était la clé de voûte.

Que l'on se réfère à l'importance qu'on attribuait naguère à l'apparaître, manifestation de l'être situé au sein de la société par une véritable géographie symbolique ![214] Dans cette France de 1952 où le pouvoir d'achat va recommencer, deux ans plus tard, à progresser après des années de déclin puis de course-poursuite après les prix, dans cette France sortie de la reconstruction et qui aborde franchement la croissance, dans cette France où les vieilles structures urbaines explosent sous la poussée démographique et l'afflux des exilés de la terre, dans cette France enfin dégagée d'une « ruralité » dont la part la plus archaïsante de Vichy a été le dernier avatar politique d'envergure, dans cette France travaillée par la modernité, à la fois déroutée par ses habits trop neufs et grisée par l'expansion, la conception d'une société d'Ordre, un certain symbolisme immémorial s'épuisent. D'ailleurs, il est assez significatif que le P. Forestier n'ait pratiquement pas évoqué la chevalerie dans son ouvrage, sauf pour remarquer, en rappelant les premiers temps des S.d.F., que *« l'œuvre entreprise par l'Église au Moyen-Age a simplement trouvé un prolongement inattendu dans ce que l'on a appelé,* ***avec un peu d'emphase***[215]*, la chevalerie des temps modernes »*[216].

---

[212] R.P. Marcel-Denys Forestier : *Le Scoutisme...*, op. cit. p. 94.

[213] Ibid. p. 95.

[214] Un signe, peut-être mineur, de cette mutation : la disparition très rapide des parades et défilés en uniforme (à l'exception d'occasions nationales ou de manifestations désormais folkloriques).

[215] Souligné par l'auteur.

[216] R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme...*, op. cit. p. 23.

Déjà, lors de l'Assemblée générale statutaire de l'été 1951, il avait été amené à relire le passé du Mouvement à la lumière de cette nouvelle prise de conscience. Pour lui, l'Église des années Vingt *« a compris qu'il ne fallait plus penser à une chrétienté sacrale. »*[217] C'était faire bon marché des déclarations les plus diverses, du chanoine Cornette au P. Doncœur, pour ne citer que des Aumôniers Scouts. Mais Marcel Forestier devait aller plus loin :

> *« Lorsque le Mouvement S.d.F. a commencé, nous savions à peu près ces choses*[218]*. Maritain avait déjà publié son livre sur la* Primauté du Spirituel*. Il ne pouvait être question de ressusciter matériellement des formes sociales du passé, même celles qui avaient été bienfaisantes, mais de donner à l'inspiration chrétienne qui les avait fait naître un nouvel essor générateur de structures nouvelles. »*[219]

À plusieurs reprises, le P. Sevin et le chanoine Cornette avaient souligné ce point. Mais c'était s'attacher au secondaire que d'établir une telle distinction entre « l'esprit » et la forme : concession à l'époque, l'organisation en ligues (F.N.C.) ou en associations de jeunes, le choix d'un uniforme au lieu du justaucorps ou du heaume (ce dernier servant du reste d'emblème, et abondamment) ne pouvaient guère masquer que la logique organisationnelle et représentative était à peine une démarcation du Moyen-Age. C'était se tromper toujours que d'affirmer en 1951 qu'une « inspiration » aussi poussée pouvait n'avoir aucune incidence concrète sur des structures « nouvelles ». Les corporations, pour ne parler que d'elles, étaient-elles donc « nouvelles » lorsque Philippe Pétain les ressuscita ?

Au demeurant, le P. Forestier reconnaît lui-même indirectement que l'inspiration médiévale alla plus loin que le simple retour d'un « esprit » :

> *« On peut dire que pendant vingt ans, l'Action catholique en France a eu surtout comme préoccupation principale cet aménagement des structures sociales et économiques*[220]*. Mais peut-être dans cette recherche, sommes-nous parfois retombés dans l'antique confusion des deux domaines*[221]*, et ceux qui ironisaient le plus sur la chrétienté médiévale n'ont-ils pas toujours été exempts d'une confusion du même genre en rêvant de faire précéder par la chrétienté des structures la croyance des âmes ?* (…)
>
> *« L'action de masse, la recherche de transformation des structures était le courant le plus visible, dans la vie de l'Église, et bien peu se doutaient qu'un autre courant, humble filet de douceur et de charité, commençait lui aussi de sourdre. »*[222]

Effort de dédouanement (non sans mauvais gré et coup de griffe à l'Action catholique spécialisée), cette analyse, longue et dense dans son intégralité rendait compte, elle aussi, de l'agonie d'un système représentationnel. L'Église abandonnait l'espoir de revenir à une époque où elle modelait la société sur le tour de la foi et du dogme, époque ouverte avec l'Édit de Constantin pour l'Europe, et close en France avec la constitution civile du clergé. Dès lors, le chevalier ne pouvait plus guère être le modèle du Chef. Il fallait donc en proposer un autre.

---

217 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Deux grands courants de la vie de l'Église*, in *Le Chef*, juillet-août 1951, n° 279, p. 29.

218 Toute la première partie du présent travail prouve que « l'à-peu-près » était considérable !

219 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Deux grands courants…*, op. cit. p. 30.

220 Se reporter aux déclarations de l'Aumônier national lui-même une dizaine d'années auparavant.

221 Forestier veut parler de l'effort millénaire de l'Église catholique visant à subordonner le temporel au spirituel.

222 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Deux grands courants…*, op. cit. p. 30.

Il est notable qu'un modèle aussi net que celui du chevalier ne s'imposera plus, pas même celui du Raider de commando qui, pour avoir eu un certain succès, ne sera pas l'image phare de la branche Éclaireurs tout entière, mais d'une partie seulement de celle-ci. C'est que la fonction même était en train de devenir trop insaisissable. On sait bien que les qualités qui font un éducateur échappent trop à la définition simple, relevant plus de l'art que de la technique, pour être cristallisées, « modélisées ». Le nouveau rôle de l'éducateur, de surcroît, réclamait moins d'« éminentes » qualités. Néanmoins, cette évidence ne se fit jour qu'à la longue. En attendant, il était logique que le P. Forestier, habitué à appuyer sa démarche sur des modèles stables, en avançât d'autres en tâtonnant :

> « *Le commandement suppose des organismes hiérarchisés où l'on donne des ordres qui auront toutes les chances d'être exécutés pour eux-mêmes et sans référence immédiate aux goûts ni à la formation personnelle des exécutants*, écrit-il*. Disons-le, c'était un peu de la sorte, quoique de manière nuancée, qu'avaient fonctionné bien des unités Scoutes jusqu'alors.* »[223]

Au contraire :

> « *Le gouvernement suppose un commandement d'un autre ordre, une hiérarchie plus subtile, où les ordres ne seront exécutés que s'ils sont acceptés. Le Scoutisme développe l'aptitude au gouvernement.* »[224]

Toujours ce jeu de décomposition-recomposition. En se servant de références connues, l'Aumônier général explore, recherche. Il esquisse le portrait d'un adulte moins « service-service » ou moins féodal, plus apte à répondre aux exigences de l'animation, plus proche de son temps.

Est-il dès lors surprenant que son passé de cadre d'industrie rejaillisse et que se retrouve sous sa plume le nom de quelqu'un qu'il admirait, à la suite de Paul Doncœur[225], depuis longtemps : Henri Fayol ?

Né à Istanbul en 1841, l'ingénieur Fayol est directeur de la mine de Commentry lorsque sa société, la Commentry-Fourchambault-Decazeville est amenée au bord de la faillite par la découverte de Thomas et Gilcrist touchant l'affinage des fontes phosphoreuses. Appelé à la direction général en 1888, Henri Fayol parviendra à redresser la situation par l'application des conceptions dont il fera une doctrine, le fayolisme, exposée dans *L'administration industrielle générale*, ouvrage publié en 1917.

Si la référence à Fayol n'est pas neuve chez le P. Forestier, sa résurgence au cœur du chapitre IX consacré au Scoutisme comme *École de chefs* doit être perçue comme un signe des temps. Auparavant, les principaux modèles de chef étaient empruntés prioritairement, lorsqu'un Aumônier cherchait à incarner sa pensée, au passé monarchique et chevaleresque, à l'armée ou au monde missionnaire ; la nouveauté tient ici à la première place que prend le chef d'industrie. Traditionnellement méfiant à l'égard de la ville et de l'usine où le travail perd avec l'homme sa dignité, où le fordisme désagrège l'unité organique du geste de fabrication artisanale, où le rendement réduit l'ouvrier au rang d'exécutant sans âme, le Scoutisme catholique se réconcilie donc, en apparence, avec la modernité. Ainsi, ce que l'on demandait jadis au Chef scout en donnant en exemple l'armée :

---

223 Et que continueront à fonctionner pour longtemps encore les unités Raiders.

224 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme...*, op. cit. p. 97.

225 Paul Doncœur avait publié dès 1919 chez Spes une brochure qui, dans le cadre de l'Action populaire, faisait l'apologie de l'ingénieur : *Le Fayolisme. Il nous faut des Chefs. Comment les former ?*

« N'essayons point de tout faire par nous-mêmes, nous n'arriverions qu'à tout enrayer. Grandissons tout le monde autour de nous, telle est la meilleure façon de nous grandir.

« C'est dans ce sens qu'il est loisible de dire que si le Chef doit savoir, et dans une certaine mesure savoir tout faire, en tout cas savoir faire ; que si le savoir-faire est souvent une qualité précieuse dans bien des cas, il lui faut, et c'est parfois le plus difficile, savoir ne rien faire »[226]

On le lui demande désormais en montrant ce qui prévaut à l'usine :

« La supériorité du Chef en tant que chef sera (...) *différente de sa supériorité technique.* (...) *La fonction du Chef, en dehors de toute considération technique spéciale a pour seule mission de CRÉER L'UNITÉ et d'assurer le fonctionnement de l'organisation destinée à une action définie. »*[227]

Pour autant la place faite au chef d'industrie n'installe peut-être pas autre chose que le cheval de Troie des représentations anciennes. Deux éléments permettent de le supposer : la doctrine de l'ingénieur Fayol repose tout d'abord sur un principe qui répond exactement à la représentation thomiste de l'ordre social : « *La capacité essentielle des agents inférieurs*, écrit-il, *est la capacité professionnelle, la capacité essentielle des grands chefs est la capacité administrative* ».[228] Le chef est donc tel par cette aptitude à animer le « corps au travail » en vertu de sa position surplombante. Or, pour les Aumôniers Scouts d'avant-guerre, le chef n'est-il pas de la même manière celui qui informe et anime parce que, plus haut, il voit plus loin ? L'usage du chef industriel ne change donc rien quant à la logique de la représentation par rapport à celui du chef militaire comme modèle de légitimation.

Dans l'utilisation que le P. Forestier fait des cinq temps du commandement fayolien : prévoir, organiser, commander, coordonner, contrôler, se glissent d'autre part des souvenirs que l'on pourrait croire en voie d'effacement : Foch, Joffre, La Porte du Theil, Gallieni, Lyautey viennent, aux côtés de Turenne, Colbert, Vauban ou saint Ignace, illustrer tour à tour chaque « temps » et y conférer leur autorité. Quoi de moins neuf ?

La péroraison du discours ne laissera pas de place au doute: la représentation du chef reste malgré tout enracinée en terre de tradition. On renouvelle l'habillage –encore qu'une doctrine formulée à la fin du XIX^{e} siècle n'ait plus rien de frais en 1952. Mais l'essentiel demeure intangible :

« Le chef devrait être le premier à la prière, chef de guerre et chef de la prière, chef du travail et chef de l'oraison. Tel fut le Maréchal Foch. Et tel fut le Général Guyot de Salins, homme de labeur inlassable, d'incroyable désintéressement et de constante prière, celui qui, pièce à pièce, fit des Scouts de France une grande association.[229] *Si l'organisation du commandement dans notre Scoutisme correspond*

---

[226] Général Maurice Gamelin : *Réflexions sur le chef*, in *L'officier de réserve*, mai 1931, in Georges Tisserand : *Silences et réflexions du Scoutmestre*, Spes 1932 p. 109.

[227] R.P. Marcel-Denys Forestier : *Le Scoutisme...*, op. cit. p. 103. *Dans La loi Scoute, commentaire d'après Saint Thomas d'Aquin,* le dominicain Reginald Héret, penseur du scoutisme normand, affirmait dès 1929, en citant un article de *La Revue des jeunes* de 1922 (Marcel Forestier, qui en prendra la direction dans les années trente n'est encore que Scoutmestre) : *« Le chef* (...) *est celui qui fait l'unité, condition primordiale de l'existence de la stabilité, de la fécondité d'une entreprise. »*

[228] On peut se demander si un tel principe, conforté au sein du patronat chrétien par une représentation hiérarchique de la société largement vulgarisée par un clergé très imprégné de la pensée du Docteur Angélique, n'eut pas à long terme de fâcheuses conséquences dans la gestion des entreprises (« patronat de droit divin ») et celle des relations internes au monde du travail.

[229] R.P. Marcel-Denys Forestier : *Le Scoutisme...*, op. cit. p. 115.

aux exigences de cette nouvelle science[230]*, tandis que l'habitude de servir développe en nos Chefs les qualités voulues, le Scoutisme mériterait le nom d'« École de chefs ».*[231]

2.2.3. Des sommes problématiques

La première partie de *Scoutisme, route de la Liberté* s'achève sur un chapitre consacré aux Raiders et aux Louveteaux. Intitulée : *Principes et méthodes*, elle est de très loin la plus importante, couvrant cent trente pages quand les quatre autres parties (II : *Loi et Promesse, aux sources d'une morale vivante* ; III : *La Route*, partie sur laquelle je reviendrai aussi ; IV : *Milieux* ; V : *Spiritualité Scoute*) se partagent les deux cent autres. Importance quantitative, importance qualitative parce que stratégique, aussi. Tandis que le dominicain se contente de redire ce qui, de la Loi à la spiritualité Scoute fait le fonds d'une orthodoxie aussi peu contestée (statut de la Route mis à part) que secondaire, il s'est attaqué d'emblée aux questions les plus sensibles parce que les plus liées à l'évolution de la société tout entière, question au cœur du système « représentationnel » et du projet S.d.F..

Je me suis efforcé de démêler les fils d'une réflexion contrainte à l'adaptation. L'ambiguïté y est omniprésente. Pourtant, à côté d'indéniables pôles de résistances, il y a des avancées, des reconstructions là où l'édifice menaçait ruine.

Face à face, les deux protagonistes : l'enfant, le Chef. Pédagogie proprement Scoute et catholique, Scoutisme à usage d'adolescents, milieux de vie et d'action sont partiellement écartés de cette confrontation.

Le point de plus grande avancée, la partie la plus complètement et la mieux reconstruite, encore que sur d'anciennes fondations, concernent l'enfant, autour duquel on se recentre, jusqu'à bouleverser la subtile distribution des rôles et d'occulter un moment ce Chef dont on peut brusquement se demander si ce n'est pas pour lui que fut conçu, en fin de compte, le premier Scoutisme catholique ou si, du moins, il n'en fut pas le premier bénéficiaire.

Pâte malléable, l'enfant, attiré d'abord par les phosphorescences d'une association à l'impertinence de bon ton, happé par les secrets d'un Ordre initiatique, bientôt gouverné et, mieux encore, tenu par les songes, était appelé à se forger une âme de chef, chef d'oraison, de labeur et de guerre dont une société à la dérive avait le premier besoin. D'attention à la personnalité, il n'était question que dans la mesure où, jusqu'à un certain point (de non retour), il fallait plus séduire que contraindre. Le Chef était l'actualité de l'être, l'enfant, son devenir. Celui-ci était assujetti à son modèle : celui-là. Telle était la conception initiale. Elle est périmée. Renversement : le Chef ne sert plus en régnant, il sert en servant. Du moins est-ce ainsi qu'il doit être par rapport à l'enfant qui cesse d'être une matière première d'éducation (quelque soin qu'on en prît) pour devenir une personnalité en formation. Le Chef perd sa légitimité en soi et par l'Ordre. Il la retrouve exclusivement dans et par l'enfant. Là où l'Ordre scout lui donnait sa première raison d'être, et la finalité socio-religieuse de son rôle auprès des garçons la seconde, l'enfant seul est désormais source de son existence de Chef, que structure son état de Scout et de catholique.

---

230 Le fayolisme. Erreur d'appréciation sur la qualité de cette doctrine aussi bien qu'anachronisme.

231 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Le Scoutisme...*, op. cit. p. 102.

Du coup, les critères de légitimation de l'autorité changent de nature. Dans les années d'avant-guerre, au cours desquelles on débattit fort de la question, Dieu était censé déléguer aux pairs le pouvoir d'octroyer la dignité de Chef à l'impétrant. Car il s'agissait bien de dignité, fût-elle fonctionnelle. Un tel octroi reposait certes sur une compétence technique, mais aussi et surtout (**esentiellement** pourrait-on dire) sur la qualité chrétienne de la personne. Idéalement, le Chef devait moins être choisi que s'imposer au choix par le haut degré de sa maîtrise de soi, gage d'un harmonieux équilibre entre le corps et l'esprit, la nature matérielle et la nature spirituelle. Désormais, si la source de toute autorité demeure Dieu (mais l'on se contentera de ce que ce soit implicite), si les pairs choisissent toujours, c'est l'enfant qui valide :

> *« Notre conception de l'autorité me semble très bien symbolisée par le salut du petit Scout à son Chef, salut dont le tutoiement fraternel tempère une rigidité que l'on sent prête à se fondre, aux heures difficiles, en un grand élan d'affection et de mutuelle confiance. »*[232]

Corps et âme en élévation, l'enfant ratifie en la saluant les qualités de celui qu'il sait être à son service dans le difficile processus en cours. Auparavant, c'est ainsi que l'on qualifiait l'obéissance, quelques termes étant déplacés : le garçon manifestait l'aliénation de sa liberté dans l'amour qu'il portait à son supérieur, parce que ce dernier était en tout son supérieur (du reste, il n'est plus guère question d'obéissance dans l'ouvrage du P. Forestier). Au-delà des quelques lignes de l'Aumônier général, deux mutations s'esquissent : celle des critères du choix d'un Chef (son excellence devra prioritairement passer par l'aptitude à « **gouverner** », c'est-à-dire à « **guider** » plus qu'à conduire les garçons, et l'on peut voir ici, en n'oubliant pas le contexte qui pèse nécessairement sur l'interprétation, une discrète invite à retenir pour Chefs de jeunes hommes souples et attentifs et non de fracassantes et tranchantes personnalités) ; celle ensuite de l'autorité, qui se conjugue désormais selon l'influence de l'être aux autres et non selon l'institution de l'apparaître (être c'est être situé ; les relations en découlent), et qui n'implique plus l'**obéissance**. C'est l'**influence** du Chef qui devra mettre les garçons en marche, non ses ordres docilement exécutés, cette docilité fût-elle acquise par une paternelle ou fraternelle sollicitude.

Mais ce déplacement de la relation pédagogique représentée, qui dit un déplacement de la représentation de la structure relationnelle d'une société, n'est pas radical, on l'a vu. Le Chef conserve une fonction symbolique propre, qui, curieusement, lui est déniée dans sa relation au garçon. J'ai montré en effet que le Chef, face aux jeunes dont il doit favoriser la croissance, a été dépouillé d'une tunique de Nessos qui faisait de lui l'incarnation permanente de l'Ordre scout, préfiguration de l'ordre social idéal. Or, dès que le P. Forestier passe du rôle éducatif renouvelé du Chef au chef que le Scoutisme, qui en est l'école, doit produire, on retrouve la conception du chef-prince : le premier en tout, **conducteur**, et non plus seulement **guide** de la prière et du travail. Peut-être les références formelles à une société hiérarchique se sont-elles effacées. Peut-être le Chef doit-il être au quotidien et en premier **éducateur-animateur**. N'en demeure pas moins cet héritage presque intact bien qu'épuré de la tradition.

Au bout du compte, il ressort de tout cela une représentation cohérente mais problématique de l'enfant ; une représentation paradoxale du Chef. Dans ce dernier cas tout particulièrement, le Chef se voit invité à endosser un double costume devant être tout à la

[232] Ibid. pp. 102-103

fois à usage interne et externe, à un moment où la référence à un projet de société se définit de plus en plus en creux, un creux de réminiscences nostalgiques, d'hésitations et d'absence.

J'ai déjà souligné que la question de savoir si les représentations « officielles » se prolongeaient sur le terrain était en grande partie une question assez vaine. Dans les années trente, le foisonnement et la convergence des écrits, qu'ils vinssent des dirigeants nationaux, régionaux ou locaux laissaient néanmoins supposer que les représentations qui s'élaboraient et triomphaient émanaient d'un vaste terrain et d'un « humus mental » profond. En induire que l'on partagea généralement les mêmes conceptions m'est apparu possible. Unanimité de fond, divergences formelles, tel m'apparaît l'état de la « scène mentale » du Scoutisme catholique jusqu'à la Libération.

Le silence assez impressionnant qui se fait sur ce point capital, d'une part, et le caractère exceptionnel que revêt la parution du livre du P. Forestier, somme bien problématique, conduit ici à la prudence.

Certes, les esprits sont troublés. Le dépouillement systématique de la revue « généraliste » qu'est *Le Chef*, et de celle, spécifique, qu'est *Scout* montre bien la part qu'ont pris articles de spiritualité (méditation « Scoute » sur les textes sacrés) et articles « techniques ». La part faite à la fiction ira s'amenuisant ; les articles définissant les représentations, de même (à l'exception notable du domaine Raider).

Cette double orientation : spiritualité-technique a été voulue. Il a été dit qu'en 1947 et 48, une telle dialectique est chargée de sortir le Mouvement de la crise. Pour autant, ne faut-il pas y voir précisément le signe du trouble ? Jusqu'en 1955, les grandes synthèses sur le Scoutisme et sa finalité s'éclipsent. Seul, Marcel Forestier demeure l'homme de la vision globale (globale mais troublée).

S'il est donc aisé de cerner le trouble collectif, il est difficile d'en cerner la nature. L'analyse de la manière dont il se manifeste chez l'Aumônier général renvoie-t-elle à la manière dont commissaires, Scoutmestres et C.P. (pour n'évoquer qu'eux) le ressentirent plus ou moins clairement ? Je ne l'affirmerai pas : lorsqu'une référence centripète se perd, l'heure est au centrifuge. Plus qu'à aucun moment jusque là (moins que dans la décennie suivante cependant) les garçons peut-être mais surtout les Chefs trouvèrent ce qu'ils apportaient. Dans ces conditions, le poids des traditions locales et des innovations ponctuelles dut s'accroître. C'est une hypothèse qu'un sociologue pourrait ou non vérifier.

Quoiqu'il en soit, le phénomène d'« éclatement représentationnel » fut nettement accusé chez les Éclaireurs par la dualité que l'on instituait : Raiders d'un côté, « tout-venant » de l'autre, tantôt incité à rejoindre « l'élite », tantôt laissé à ce que Philippe Missotte, l'un des artisans de la réforme de 64, nommera justement *« un Scoutisme puéril et honnête »*, prolongeant, sur la lancée, la pratique moyenne des années Quarante : épreuves de Promesse et de classe, préparation des badges de spécialité et du grand camp d'été, point culminant ; routine, en quelque sorte, plus ou moins énergiquement soutenue par l'action de Scoutmestres souvent étudiants. En de telles unités Éclaireurs, l'habitude pouvait susciter bien des interrogations. Institution reconnue, la Troupe recrutait par inertie, seulement secouée par l'arrivée inopinée d'un Éclaireur de choc venu d'ailleurs –à cause d'un déménagement, par exemple.

Mais chez les Raiders, le trouble, beaucoup mieux contenu par une glorieuse « conscience de soi », n'en pointait pas moins ici ou là : fait sans précédent, l'interprétation que l'on fit de la proposition de Menu, la tirant vers un ultra-militarisme de mauvais aloi (rare, mais..) ou vers un côté « moine botté » est à elle seule la preuve que le nord avait été perdu.

S'il est donc difficile de relier exactement l'ambiguïté de l'ouvrage d'un homme qui avait une vingtaine d'années d'exercice derrière lui à celle des quêtes qui se multipliaient ou ne se faisaient pas, force est en tout cas de conclure à l'ambiguïté, signe du passage. À elle seule, elle justifie une analyse de plus en plus pointue des textes.

Des textes, en effet : à *Scoutisme, Route de la Liberté* fait pendant : *Scoutisme missionnaire : le Chef, témoin du Christ.* Le livre parut en 1955, l'année où Marcel Forestier quitta l'Aumônerie générale. L'événement lui conféra du coup valeur de testament, et ce d'autant plus qu'il collaborait pour une part des articles précédemment parus dans les revues, *Le Chef* en particulier.

Si *Scoutisme, Route de la Liberté* se présentait avant tout comme un plaidoyer en faveur de la dimension formatrice du Mouvement, *Scoutisme missionnaire* mit l'accent sur sa force évangélique. Mais le sous-titre centrait malgré tout l'ouvrage sur la question du chef et du sens catholique de sa démarche en société : il s'attachait donc à sa fonction « externe », accordant cette fois moins d'importance à celle, « interne », de pédagogue.

Le P. Forestier choisit de clore son ouvrage par une autocritique fondatrice qui tira un trait définitif sous le projet traditionnel des Scouts de France, à l'heure où il allait être appelé à méditer sur les années passées. Évoquant les années d'avant-guerre, le dominicain amplifia encore ce qu'il avait écrit à ce sujet en 1951 :

> *« L'apostolat apparaissait alors comme englobant la prédication de la foi, mais plus encore l'intégrité des moeurs, en référence à un certain ordre social. Les structures sociales et politiques de la chrétienté chevauchaient, empiétaient souvent sur les tâches propres de l'Église, si bien que préserver, conserver, restaurer ces structures semblaient être une condition première de l'engendrement de la foi. »*[233]

On ne saurait mieux dire de ce Scoutisme de reconquête, mais voici qu'à la conquête va succéder la mission :

> *« Ne pouvant plus compter sur des structures sociales chrétiennes qui faisaient pression en faveur de la foi (mais qui n'ont jamais engendré la foi aussi bien qu'on a pu le croire, même aux plus belles époques de la chrétienté*[234]*, ne pouvant plus nous faire illusion*[235] *sur des mœurs chrétiennes ou une civilisation chrétienne dont nous savons bien qu'elles ne sont pas des critères sûrs de foi véritable*[236]*, l'apostolat retrouve son véritable objet : la foi au Christ Sauveur. »*[237]

Conclusion qu'il n'est guère besoin de commenter : en soi, elle est limpide et ne laisse place à aucune interprétation. L'Église n'a plus pour objet de susciter le retour à la

---

233 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme missionnaire. Le Chef témoin du Christ*, Presses d'Île de France, 1955, p. 129.

234 Est-ce pour autant que l'on n'y crut pas ?

235 Suprême aveu fait de combien d'amères déconvenues dans l'ordre du temporel ?

236 Où l'être reprend le pas sur le paraître, l'intime sur l'extraversion collective.

237 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme missionnaire*, ibid. p. 130. La foi en la rédemption christique efface donc peu à peu celle en « l'Église triomphante ».

chrétienté dont on reconnaît l'efficacité douteuse en terme de foi, et se concentrera désormais sur la conversion seule, par la prédication de la Parole et de l'Exemple.

Appliquée au Scoutisme, la conclusion boucle la préface de Pie XII :

> *« Cette formation doit, dès leur plus jeune âge[238], par les méthodes concrètes d'observation et de réflexion qui leur conviennent, être ouverte sur les réalités sociales, naturelles et surnaturelles. Ils doivent apprendre à vivre dans la société moderne, et pour cela être prudemment informés sur ses structures, ses qualités et ses défauts. Ils doivent particulièrement se préparer à prendre dans leur milieu et leur communauté paroissiale la part d'influence et de responsabilité dont ils sont capables. En somme, la formation du caractère, qui est la fin principale du Scoutisme, doit avoir une orientation franchement sociale et apostolique. »*[239]

En somme, Pie XII prêche pour l'engagement. Et bien entendu, le P. Forestier fait de même. « Engagez-vous, jeunes Chefs ! », tel est l'appel qu'il lance imlicitement lorsqu'il s'indigne :

> *« Je tremble lorsque je rencontre de ces grands adolescents qui, dans une lueur de lucidité, manifestent le désir de 'prendre une troupe' et que l'on en détourne. »*[240]

Même appel lorsqu'il s'exclame :

> *« Que de jeunes hommes on a perdus qui, lancés à temps, auraient fait de bons Chefs et se seraient formés eux-mêmes dans l'exercice de leur fonction'.'On attend souvent trop pour confier des responsabilités de Chef ; on voudrait que d'abord les Chefs soient formés complètement, dans l'abstraction de vraies responsabilités, au lieu de les former dans l'exercice de leur fonction, au contact de garçons réels. »*[241]

Ne s'appesantissant pas sur le risque qu'il y aurait de voir ces Chefs sans expérience et encore immatures se former au détriment des garçons, et qu'en praticien de la chose il ne pouvait pas ne pas connaître Marcel Forestier, en reprenant des articles du *Chef*, va plaider au contraire pour un tel engagement, subordonnant l'éducation du garçon à la formation du Chef, allant jusqu'à reprendre une vieille idée jamais explicitée vraiment et qui consistait à considérer la Route comme une « Route de Chefs » Éclaireurs :

> *« On a beaucoup parlé de conquête. Je ne connais pas d'objectif plus déterminant que de faire comprendre à un jeune qui hésite à servir, qu'une petite bande de garçons l'attend et que le bonheur de leur vie dépend en grande partie de son acceptation. »*[242]

---

238 Pie XII évoque évidemment les Scouts.

239 *S.S. Pie XII aux chefs de la Conférence Internationale du Scoutisme catholique*, 1952, in R.P. Marcel-Denys Forestier, *Scoutisme missionnaire*, ibid. : Préface. Notons ici que seul le contexte amène à entendre autrement un discours déjà tenu dans les années vingt ! Notons aussi que Michel Menu et son équipe feront de la volonté pontificale une lecture « musclée » ou « gonflée » mais extrêmement orthodoxe.

240 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme missionnaire*, op. cit. p. 10.

241 Ibid. p. 11. Il faut ici remarquer deux contradictions surprenantes : 1) Forestier va tout d'abord être en contradiction avec le Mouvement, et Menu en particulier qui vient de lancer le Cadre Vert, ambitieux et intéressant programme de formation des jeunes adultes (pas forcément scouts) à la maîtrise. Ce programme cherchait à éviter des directions de troupes plus ou moins sûres et durables, compte tenu du manque de compétences et des obligations estudiantines de Chefs trop jeunes. 2) Il est aussi en contradiction avec lui-même : lui qui reproche à l'Action catholique spécialisée de former et d'évangéliser par la pratique, par l'engagement, préconise cela pour les Chefs. Y aurait-il là une préoccupation « tactique » souterraine ? À une époque où, en effet, l'Aumônier d'unité n'est pas encore chose rarissime, qui, au sein de la troupe, pèsera du plus grand poids d'autorité, du Chef laïc un peu trop jeune, ou de l'Aumônier, même débordé, lorsqu'une décision capitale devra être prise en Cour d'Honneur, le parlement élitaire de la Troupe.

242 Ibid. p. 11.

L'Aumônier général sait ici se souvenir de *L'appel du gosse*, ce naïf poème en argot des faubourgs qui devait, dans l'esprit de Jacques Sevin, vaincre les réticences. Mais ce souvenir est-il d'actualité, au moment où d'autres sirènes se font entendre ?

Certes, le recrutement des Chefs a toujours été l'épine dans le talon du Mouvement. Est-il quantitativement plus aigu dans les années Vingt que dans les années Cinquante ? On peut gager que non. Mais qualitativement, sans nul doute. La proposition de Michel Menu, fondée sur l'exigence, réclamait des Chefs aguerris. Laisser à de trop jeunes adultes, voire à de grands adolescents à peine passés, par convention, à la Route, de lourdes responsabilités présentait maints écueuils : la pure griserie de l'exploit technique, l'ivresse d'une mythologie militariste, l'enivrement d'une dérive « barbare » ultra romantique[243] n'étaient pas des moindres. La possibilité d'un conflit entre la sagesse assise de l'Aumônier et d'un trop jeune Scoutmestre promu « chef de bande » n'était pas non plus à exclure. Sans qu'il s'expliquât ouvertement sur ce point, on peut penser que le souci de Michel Menu de constituer le Cadre Vert y répondit.

Aussi, ce qui était bien souvent une nécessité dans les années d'expansion rapide, et dans un contexte formellement beaucoup plus structuré, nécessité qui avait conduit, malgré le P. Doncœur, à une annexion de la Route à la Branche Éclaireurs qui y puisa l'essentiel de ses Scoutmestres, cela ne pouvait à terme que conduire à de graves déconvenues. Et pas seulement au sein des unités Raiders. Dans les unités communes, des Scoutmestres mal préparés ne pouvaient manquer de recourir aux « recettes » qui avaient peut-être, en d'autres temps, fait la joie de leur noviciat ou de leur « carrière » de C.P., mais qui, passé le cap déterminant de la guerre, ne pouvaient plus satisfaire les aspirations d'une jeunesse avide d'émotions fortes et que devaient ennuyer ou décevoir de petits Grands Jeux mal préparés ou des rites initiatiques louches. Gageons que sur le terrain, la désaffection brutale des quinze/dix-sept ans dut souvent provenir d'un Chef ne « faisant pas le poids » face à un appétit d'action et d'absolu aiguisé par le dur spectacle des démissions, l'ambiance et les frustrations nées de l'Occupation.

Sans doute, le P. Forestier ne pensa-t-il qu'à retenir des énergies disponibles en évoquant dans son premier chapitre : *La grâce d'être Chef*. Avec un talent certain, il avait, au fil d'articles, élaboré des adresses au jeune Chef imaginaire, Michel, le convoquant à l'aventure des grandeurs et des servitudes de son état, évoquant en se référant à lui pour mieux toucher les autres, les problèmes concrets qu'il devait affronter. *« T'en souviens-tu, Michel ? »*, c'est ainsi que commençait chacune de ses exhortations qu'il rassembla pour mieux explorer l'exaltation qu'il y avait, selon lui, à servir, et à servir jeune. Ici, sa crainte de voir le Mouvement se dévitaliser dans sa branche Éclaireurs rejoint sa méfiance, soudain fort nette, devant une institutionnalisation trop marquée.

Engagement donc. Mais, s'il donne le comment, il donne aussi le pourquoi. C'est donc la question de la finalité du Scoutisme catholique qu'il aborde une dernière fois, en prolongeant l'appel du pape.

Les Scouts de France se sont toujours voulus « chevaliers de l'Action catholique », des missionnaires. Pourtant, on a vu les critiques que fit l'Aumônier général de la conception initiale : on avait voulu reconstruire une chrétienté française, réformer les structures sociales en constituant un Ordre exemplaire, et l'on s'était trompé. À cette erreur, s'ajoutèrent d'autres traits :

[243] Jean-Louis Foncine, l'un des « maîtres » du Signe de Piste (cf. tome 3) y sera fort sensible.

« Au lieu du mouvement de pénétration dont nous avions rêvé, nous sommes devenus trop souvent une section auxiliaire de la paroisse ou du collège religieux. »[244]

Il faut donc revoir sa stratégie :

« Il semble, après toutes ces expériences, que l'heure devrait avoir sonné pour notre Mouvement de franchir les étroites limites où trop souvent nous enfermons notre action, pour aller au-delà des positions conquises et administrées, porter la joie de vivre et l'Evangile à des garçons non atteints et non évangélisés. »[245]

En clair : il faut enfin toucher les milieux vraiment populaires. Il faut donc réformer l'Action catholique du Scoutisme. Soit, mais alors 1) comment ? et 2) pour quoi ?

À la première question, nulle réponse nouvelle. Le P. Forestier en revient, quoique de manière nuancée, à l'ancienne dichotomie mouvement d'éducation/mouvement d'action.

« Le rôle du Scoutisme, écrit-il, est d'éduquer les jeunes. Il n'y a pas lieu, on ne saurait trop le répéter, d'opposer éducation et évangélisation (...) *L'intérêt de notre méthode est, si elle est bien appliquée, qu'elle développe la personnalité, la responsabilité propre, le bon usage de la liberté intérieure, toutes conditions de l'adhésion de foi à la doctrine du Salut. »*[246]

Première des vieilles ornières dans lesquelles on retombe donc. Marcel Forestier, s'arc-boutant aux principes exposés par Pie XI (et Pie XII), insiste toujours sur la fonction propre au Scoutisme : *« avant l'apôtre, il y a le chrétien. »*[247] Cela, il l'affirmait déjà dans les années trente. À ses yeux, on ne peut entreprendre une action sur le milieu (qui implique des prises de position politique et risque d'enfermer la formation chrétienne dans des problématiques trop spécifiques qui menacent la vocation universelle de l'Église) tant que la formation de base reste incomplète. Il n'est donc pas question, il le redira une fois encore, une dernière fois, *« d'abandonner nos méthodes pour adopter celle des mouvements spécialisés d'action sur le milieu. »*[248]

Il apparaît clairement que, sauf à disparaître en tant que tels, les Scouts de France ne pouvaient pas tenir un autre discours. Le seul problème, leur problème de fond, était un problème de recrutement. Des Chefs avaient déjà signalé l'« acculturation » que représentait, pour un jeune ouvrier, l'adhésion au Mouvement. Tant qu'une formule n'aura pas été trouvée pour tenir compte des spécificités sociales, ou tant que l'évolution socio-économique n'aura pas estompé les clivages, subsistera là un écueil[249]. Cela dit, le fait de poser une nécessaire ouverture entrait immédiatement en conflit avec la nature même du Scoutisme catholique. Il fallut la création de « Patrouilles libres », au sein desquelles tout un pan « formel » de la pédagogie S.d.F. était allégé, pour que s'esquissât une intéressante

---

244 R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme missionnaire*, op. cit. p. 65. « La faute à qui ? » pourrait-on se demander..

245 Ibid. p. 66.

246 Ibid. p. 71.

247 Ibid. p. 79.

248 Ibid. p. 75.

249 Écueil que l'on sous-estime trop souvent, et qui concerne tout organisme éducatif « généraliste », les S.d.F. comme l'Éducation nationale : n'y a-t-il pas en effet une certaine duplicité foncière à vouloir fondre au même moule des jeunes dont le « capital culturel » et partant les structures mentales ne sont pas identiques ? Le problème est d'autant plus épineux qu'à l'inverse, des structures spécialisées risquent de reproduire de manière encore plus forte des inégalités fondamentales. Le « tort » des S.d.F., comme celui d'autres organismes, fut de n'avoir pas pris le problème à bras le corps. C'eût été devoir admettre des choses que l'on préférait taire ou nier, ou que l'on ignorait tout simplement.

expérience d'ouverture au prix de ce qui contribuait à faire « l'identité » scoute traditionnelle.

La volonté sincère d'ouverture se heurtait aussi à un second écueil : le « pour quoi ». D'une part, on posait que l'ère de la reconquête de la chrétienté était close. Mais aussitôt, l'on affirmait :

> *« Que le Mouvement comprenne des garçons de tous les milieux, cela nous a paru toujours essentiel afin de promouvoir un état d'esprit favorable à l'éclosion d'une société où les différences de classe ne seraient pas une constante offense à l'esprit de l'Évangile. »*[250]

Société où les différences de classe ne seraient pas une constante offense à l'esprit de l'évangile ? C'était revenir au rêve millénariste de la *concordia ordinum* de... la société sans classe ! C'était retrouver non pas l'idée de Chrétienté à proprement parler, mais l'une de ses composantes. Comment ne pas voir qu'il y avait là un obstacle difficilement surmontable en ces termes ? Qu'un fils d'ouvrier adhérât absolument à l'idéal Scout de fraternité universelle, il ne pouvait manquer de se trouver pris entre cette noble mais utopique aspiration et sa réalité familiale, bientôt professionnelle. Ce qui avait été l'une des raisons profondes qui, dans les année Vingt, rendaient rares les fils d'ouvrier qui furent Scouts, le demeurait dans les années Cinquante, où la combativité ouvrière demeurait forte, l'identité « prolétarienne » également.

Sans vouloir « dramatiser » ici la nature de la contradiction interne à la pensée de l'Aumônier général, force est malgré tout de constater qu'elle prit un tour quelque peu dramatique. À travers ses deux derniers livres, le P. Forestier manifesta indiscutablement un vrai désir d'ouverture et de transformation. Mais profondément ancré dans un système de représentations, il ne put s'en dégager. Son départ « forcé » en 1955 doit être aussi compris à la lumière de cette constatation. D'autres responsables, plus jeunes, plus indépendants vis à vis d'une tradition dont la cohérence et la raison d'être interdisaient une mutation radicale, ne pouvaient en effet qu'œuvrer à ce départ, en l'espérant de manière active, à tout le moins.

Cela dit, Marcel Forestier, de par sa position surplombante, demeura partiellement en marge de la seule tentative d'adaptation de la tradition, celle des Raiders, bien qu'il la soutînt. Or parallèlement au conflit intellectuel que connaissait l'Aumônier général, la proposition Raider s'épanouissait et prenait toutes les apparences de la réussite.

[250] R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme missionnaire*, op. cit. p. 72.

2.3. « Raiders, Go ! »

Rendue publique lors de l'Assemblée générale de l'été 1948, mise en pratique en janvier 1949, la proposition du Commissaire national Éclaireurs revêt tous les aspects de la nouveauté : elle émane d'un laïc, se recentre par rapport à la pensée de Robert Baden-Powell, désire revivifier l'esprit par les activités, propose d'autres modèles, pose l'exigence comme principe.

Elle ouvre de plus en plus la voie à des innovations de structure : création de Patrouilles libres, destinées à des jeunes géographiquement et même socialement marginaux ; de la division Kim, mise sur pied pour éviter l'approfondissement du hiatus grands Scouts Raiders/autres Scouts ; du Cadre vert, filière de formation ayant pour but l'amélioration de la compétence des Chefs. Façade théoriquement avantageuse, pratiquement attrayante.

J'ai néanmoins souligné les multiples contradictions qui présidèrent à son élaboration et qui se traduisirent en ambiguïtés d'autant mieux masquées sur le champ que le succès fut assez rapide, et que l'époque elle-même était indécise. Le moment est venu d'affiner l'analyse.

2.3.1. Mise en place

Le numéro deux cent trente-six de *Scout* lança la proposition Raider comme un défi à l'adresse des Troupes Éclaireurs. Joubert, dès la couverture, donnait le ton : sur une mer

agressive, file en gros plan un canot à moteur. À bord, deux jeunes hommes, traits aigus, entièrement tendus vers l'invisible but : un sauvetage, à n'en pas douter. Ils sont deux, ils sont seuls, tout énergie, tout courage, tout action. Le béret de l'un, duquel se détache l'insigne, désigne discrètement mais nettement leur qualité : ce sont des Scouts. Non point de gentils gamins : de grands adolescents, déjà héroïques. Pour qui en douterait, le titre-programme qu'ils réalisent s'inscrit en clair sur un ciel sombre : Raiders-Scouts.

L'illustration a un but : frapper l'imagination. Ici le style du dessinateur s'infléchit. Le temps n'est plus aux sensuelles élégances : le trait s'est épaissi, il est devenu plus incisif, plus puissant. Il signale un passage : là, une bravoure chevaleresque qu'exprimerait volontiers l'exubérance gracieuse et lyrique du dessin ; ici un courage plus sec, associé à l'élan de la machine ; une image-choc, en masses affrontées.

À vrai dire l'évolution de l'illustration avait suivi le glissement progressif d'un état d'esprit et de thèmes amorcés à la Libération, aboutis en 1948 : c'en est alors fait du chevalier et de son ost, du provincialisme fleurdelisé, de l'archaïsme enjolivé qui ont peu à peu quitté les couvertures. Les ont remplacés des Patrouilles de choc et, de plus en plus, des avions violemment engagés dans des combats vertigineux, des navires de haute mer, des sous-marins, ou des broussards, ou des missionnaires catéchisant l'Afrique profonde, clichés

qui font écho aux images des hommes et des machines aux prises avec la barbarie sous tous ses visages, et qui ont nourri les jeunes imaginations à partir de 1940.

Y eut-il plan concerté entre l'illustrateur Joubert et le Commissaire Menu, de manière à ce que le « terrain » fût progressivement préparé ? Cela voudrait dire que dès 1946-47, l'un et l'autre savaient où ils allaient entraîner la branche. Ce n'est pas à exclure. L'éloge précoce du judo, alors que la proposition Raider est encore officiellement dans les limbes, pourrait laisser penser que les rédacteurs de *Scout* avaient pris le vent très tôt. Je préfère cependant supposer, pour la beauté de la chose, que Joubert, comme Menu, furent les observateurs attentifs de ce qui se passait, et qu'ils traduisirent l'un en image, l'autre en projet la métamorphose des sensibilités adolescentes de leur époque.

Revue ouverte, une chose frappe : nulle précaution introductive, aucune explication. Première page : portrait presque sans âge d'un adolescent d'une beauté « joubertienne » qui serait d'avant-guerre sans le violent « hachurage », yeux en amande, regard clair, déterminé et vide, nez parfait, lèvres encore délicates, menton net, crâne port de tête, visage assez énigmatique au fond, sommé du béret des Raiders ; aphorismes de Baden-Powell avec un petit heaume en cul-de-lampe : discret trait d'union avec le passé proche.

Et puis un récit en vingt-cinq lignes brèves. Récit d'un sauvetage, dont l'héroïsme hyperbolique mérite l'arrêt d'un instant : après tout, les Scouts auxquels on découvrait un horizon nouveau l'appréhendèrent d'abord, pour ceux qui lurent la revue, à travers ce minuscule scénario qui disait tout, déjà. *« Alarme »*, *« sirène »*, *« incendie »*, *« quartier »*, quatre mots-clés pour une scène aux fortes réminiscences : quel petit citadin n'a pas, cinq ans plus tôt, entendu ces mots exprimer une réalité vécue, directement ou non ? Combien d'émotions n'y sont pas encore plus ou moins conformément liées : menace, mort, mobilisation, convocation à se mettre debout, à courir, à agir d'une manière ou d'une autre, puisque la vie même est en jeu ? La guerre est-elle loin, désormais ? Certes, mais l'appel de B.P. est là, plus haut, comme une mise en perspective : *« Pas nécessaire d'attendre une guerre... pour vous en temps de paix ! »*

Et voici l'acteur : *« Jean-Paul B... »*. Intéressant anonymat, parce qu'imparfait : imparfait parce que le prénom est là quand même, Jean-Paul, et que ce prénom-là est un prénom que la mode, mystérieuse en ces domaines, a fait fleurir en une génération, prénom qui rend le « héros » proche ; mais intéressant aussi parce qu'il laisse le champ libre à l'identification : ce « Jean-Paul B », ce n'est pas « lui », c'est « un », sans nom, sans visage, résumé à son prénom, assez vivant pour qu'on y croie, assez évanescent pour qu'on lui prête ses traits... Et avec quelle jouissance, puisque l'anonymat assure le secret tranquille de la substitution, qu'il est signe d'une gloire que l'humilité redouble : anonyme, tu es grand par le geste et le silence.

Gloire, oui : l'irruption du prénom muet sur la scène du drame est l'annonce, on en est sûr, de l'action d'exception. Et quelle exception ! Le garçon est fiévreux, mais il bondit aussitôt : l'appel galvanise ; au diable la douceur moite du drap. Mais attention : il ne faut pas alarmer les parents ; et puis, ne pas jeter sur la mobilisation le soupçon de l'ostentation, pis : de la détermination fausse. Une autre scène affleure en contrepoint : sirène ; le garçon bondit brusquement, traverse l'appartement ; les parents surviennent : *« -Il faut que j'y aille ! ; -Ce garçon est fou, avec cette fièvre ! ; -C'est mon devoir… ; -Ton devoir est de préserver ta santé pour agir. »*

Et le garçon de se recoucher, conscience en paix. Pas de cela, ici : sauter par la fenêtre, pour demeurer efficace et obscur, sur-le-champ. Mais déjà, lorsqu'il survient sur les lieux du drame, la Patrouille est déployée, agissante. Pourquoi faut-il que ce soit lui, à peine vêtu, brûlant de fièvre, qui s'enveloppe d'un drap mouillé, grimpe les trois étages parmi les brandons et la fumée, s'empare du bambin oublié là par inadvertance sans doute, redescende par le même chemin d'enfer et s'écroule enfin, *« drap calciné »*, *« suffoquant »*, après trois minutes ? Nul n'en saura rien, jamais. Nul ne saura non plus si les pompiers, pendant ce temps, « tapaient la belote ». Au diable la vraisemblance, c'est un souci trop commun. L'héroïsme a commandé, et l'invraisemblance le grandit : *« Le gosse était sauvé, le Chef n'avait pas encore prononcé un seul mot. Voilà les Raiders ».*[251]

Le reste n'est qu'un commentaire : *« corps de secours spécial »*, *« entraînement sévère »*, *« missions les plus périlleuses »*, *« services »*, *« courage »*, *« force »*, *« esprit d'équipe »* (mais acte d'héroïsme individuel), *« charité »*, *« serviteurs de la communauté »*, *« grands services publics »*, tout cela est exalté par des chants qui saluent une nouvelle jeunesse, lasse de veulerie et d'égoïsme et qui se lève. Les trois coups sont frappés, mais pas n'importe comment.

Ce que l'on retiendra en l'occurrence sera moins la voie tracée que la manière : épique. Épiques le grandissement, l'exagération même, le style. C'est encore le cœur de Roland qui palpite, et comme ce combat-là se mène pour Dieu et pour la communauté, la France en somme, c'est de mystique dont on peut parler, et d'autant plus que l'anonymat étend sur l'acte le voile de l'arcane.

Lyrisme épique (malgré ou par le dépouillement du ton ?) et mysticisme marquent d'emblée et d'un sceau indélébile la proposition Raider. Ils nouent d'un lien solide, réalité, émotion et imaginaire : ses formations antérieures, de Scout de Pierre Gérin, de Cadet de Paul Doncœur et de combattant de l'A.S. ont appris l'un et l'autre à Michel Menu. Comme lui-même a appris qu'ils constituent le meilleur encens, immatériel et grisant, du culte de la volonté agissante, culte aux multiples avatars dont il désigne quelques-uns. Ce trait, essentiel, on le verra ressurgir sans cesse. Là est l'assise, à la croisée de l'homme intime, de ses représentations et de leur expression, de ce « nietzschéisme paulinien » dont on a pu parler à son sujet. En induire que, du coup, tous les Raiders en seront imprégnés serait excessif. Gageons cependant qu'une telle esthétique comportementale, pour n'envisager que ce versant de la montagne, ne peut être sans effet.

Introduit sans ménagement au sein de cet univers tendu, le Scout curieux va alors découvrir les aspects concrets de la proposition, qui s'articule d'abord autour de quatre brevets de spécialité : conducteur-mécanicien ; sportif (obtenu après une sorte de parcours polyvalent de 350 m, des épreuves de natation, de boxe anglaise et de judo) ; woodcraft (orienté par un esprit « Eaux et forêts ») ; services volontaires (pompiers, sauveteurs), brevets définissant « l'entraînement Raider » dont les buts immédiats sont précisés en quelques fortes sentences, telle : *« le métier de Raider demande de la santé, de la débrouillardise, du caractère ; c'est à cela que te préparent les épreuves de classe. »*[252] Autrement dit : le raiderisme finalise le système de formation classique de la branche Éclaireurs.

---

[251] Il est vrai qu'avec l'âge on devient lent..

[252] *Scout*, janvier 1949, n° 236 p. 9.

Woodcraft...

Mieux encore : « *les Raiders-Scouts, c'est la première classe, appliquée dans la vie. Le Raider est un Scout qui sait à quoi ça sert d'être de première classe.* »[253] Il donne donc une perspective au garçon qui (naguère et compte-tenu de ce que la « dignité » de Chevalier puis d'Écuyer de France, trop exigeante d'abord, puis trop mal adaptée pour susciter beaucoup de vocations, était tombée en désuétude) piétinait vers quinze ans, sans défis à

[253] Ibid. p. 11.

relever, en attendant dans le meilleur des cas de passer à la Route. L'analyse entreprise dès 1947 et achevée par Menu en 48 de ce « vide » dans la structure pédagogique de la branche aboutit ainsi très concrètement à la constitution de ce que l'on pourrait considérer comme un corps de service civil volontaire. Cet aspect, du reste, est souligné par le terme « métier » utilisé à l'endroit des Raiders.

S'y attache un fort sens du concret, de la réalité, du sérieux que Joubert, qui jusqu'alors n'avait guère de goût pour la bande dessinée, illustrera en deux planches intitulées : « *Mission amphibie, Gisement 210* » dans le n° 238 de *Scout* de mars 1949 : inondation de 28 villages autour de Grenoble ; intervention d'une Patrouille Raider. C'est un peu le scénario plus haut qui s'y trouve repris, mais de manière circonstanciée cette fois, et beaucoup moins emblématique, quelle que soit sa portée exemplaire.

On sera surpris, sans doute, de constater qu'aucun « brevet religieux » n'est alors inclus dans cette première mouture des épreuves de promotion[254]. Dans une lettre à l'adresse des Aumôniers Raiders, Jean Rimaud, Aumônier National Éclaireurs, s'en expliquera :

> « *Si aucun brevet religieux n'est exigé d'eux, c'est parce qu'on ne juge pas de la vie religieuse d'un garçon sur un brevet. Mais un Raider Scout de France doit être un chrétien d'élite, compte-tenu évidemment de son âge. Et c'est ici que votre*

[254] Dans le manuel *Raiders-Scouts*, en revanche, ce brevet est présenté : il y aura eu hésitation sur ce point.

responsabilité personnelle est engagée. Aucun garçon de votre Troupe ne peut devenir Raider sans votre suffrage. En accordant ce suffrage, vous portez garant qu'il est chrétien d'élite. »[255]

Cette absence cependant aura une conséquence perverse : il sera en effet difficile de faire comprendre aux garçons que les quatre brevets précités conduisaient au service de Dieu par le service de la collectivité, et ce à cause du manque de lien organique. De ce fait, les Aumôniers puis les dirigeants nationaux seront amenés à constater que, si de nombreuses unités parvenaient à un bon niveau technique, leur esprit scout et chrétien, laissait beaucoup à désirer. À terme, il fallut pallier cette déviation.

Une autre question peut être soulevée par l'injection dans le corps scout de cette orientation nouvelle : celle de sa relation harmonieuse avec la Route. Au tournant des années Quarante et Cinquante (et la lecture même rapide de la revue de branche le montre), l'esprit qui règne au sein de cette dernière est de plus en plus « Action catholique », non pas dans l'acception chère au P. Forestier, mais dans celle que retiennent les mouvements spécialisés eux-mêmes. Évolution du reste encouragée par « Vie

[255] R.P. Jean Rimaud in *Le Chef*, septembre-octobre 1949, n° 260 p. 38.

Nouvelle », association ayant pour but de fédérer les « anciens » et « anciennes » du Scoutisme et du Guidisme, et dont l'orientation la plus radicale avait conduit à l'apparition d'une sorte de phalanstérisme chrétien (constitution de véritables communautés familiales scoutes, activement militantes au sein de l'Action catholique et de la C.F.T.C.), qui mûrira et dont on retrouvera ultérieurement des traces au sein de la C.F.D.T., du P.S.U., voire de la S.F.I.O. dans les années Soixante[256].

Sans aller jusque là, l'esprit « Route », en tout cas, est en train d'acquérir son autonomie complète vis à vis des deux autres branches, à tel point qu'elle est capable de recruter un nombre croissant de « non-Scouts »[257]. Il est donc légitime de se demander si la constitution d'un « service civil volontaire » scout, fondé sur une haute technicité (et une nébuleuse représentationnelle très brillante mais fort peu en rapport avec la sienne) était de nature à restaurer la cohésion entre la Route et la branche Éclaireurs. Je suis enclin à croire que non et qu'au contraire la proposition de Michel Menu ne pouvait qu'enfoncer davantage le coin entre les deux branches. J'avancerai ultérieurement des arguments fondant ce sentiment.

Une dernière question ne peut être éludée : pour pédagogiquement très habile et fondée, l'ambition de Michel Menu[258] était-elle réalisable ? Lors de l'entretien qu'il voulut bien m'accorder en novembre 1985, l'ancien C.N.E. fit brièvement mention de tel ou tel sauvetage opéré par une Troupe Raider, de telle ou telle intervention courageuse, preuve que l'objectif de constitution d'un « service civil volontaire » avait été au moins ponctuellement atteint. Or *Scout*, avant la guerre, s'était fait plusieurs fois l'écho d'actions de ce genre. Pendant la guerre, en outre, les Éclaireurs, je l'ai déjà signalé, jouèrent un rôle souvent apprécié de secouristes auxiliaires quand ils n'aidèrent pas au déblaiement des décombres causés par les bombardements. Pourtant les Raiders n'existaient pas encore. Il faut donc retenir, quant aux résultats, plus la continuité que la nouveauté dans la proposition de Michel Menu. On pourrait même se demander si elle ne manifeste pas, de manière subite, une régression dans l'efficacité de la pédagogie, régression allant bien au-delà de ce qu'en pourrait exprimer le « malaise » des années 1946 et 1947.

En effet, s'il faut à la branche tout l'arsenal pédagogique inventé par Menu, imposé grâce à sa fougue (qui fut très certainement pour beaucoup dans l'exaltation de maintes unités) pour atteindre des résultats comparables à ceux de l'avant-guerre obtenus, eux, sans ce concours, c'est que la crise était beaucoup plus profonde que ne le révélaient ponctuellement les départs des garçons de quinze ans, signe pourtant préoccupant. Il est par conséquent tout à l'honneur des Commissaires généraux, Pierre Delsuc en particulier, et du Commissaire de branche d'avoir pressenti, sans pouvoir la mesurer tout à fait, l'étendue du problème et d'y avoir apporté une solution satisfaisante sur-le-champ.

Cela dit, j'ai déjà avancé que la crise des effectifs, provoquée sur le terrain par une pédagogie devenue paresseuse et dont le caractère aventurier s'était passablement décoloré sous l'effet des violences de la guerre, relevait pour une part souterraine mais décisive d'un désarroi général provoqué par le discrédit brutal touchant le système représentationnel,

---

256 Il serait très intéressant de savoir si les plus radicaux des jeunes issus de telles familles ne se retrouveront pas membres de l'extrême-gauche dans les années 68-70. Nous retrouverons en tout cas les « conservateurs » du Scoutisme catholique accusant les animateurs de l'Association et les tenants de la réforme Pionniers-Rangers d'une telle « déviation » avant l'heure.

257 Je m'appuie ici sur des exemples familiaux (au sens élargi), en proche banlieue parisienne, dont un à Villemomble, où Marcel Forestier avait implanté le Scoutisme dans sa jeunesse.

258 Créer un corps d'auxiliaires des services civils ?

dont le caractère socialement inacceptable était apparu en plein jour avec l'essai vichyste d'application..

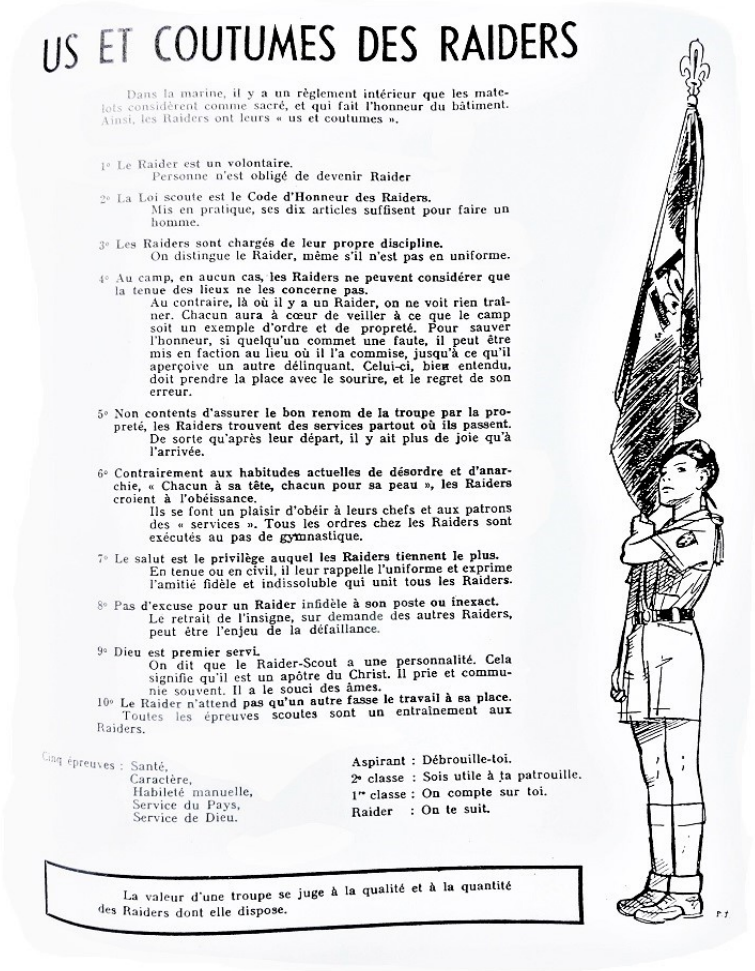
On ne peut pas revenir sur ce point sans avancer ici une hypothèse, peut-être dérangeante, que l'expérience orchestrée par l'Équipe nationale Éclaireurs vient pourtant étayer de singulière façon. En somme, qu'est-ce qui a rendu si efficace la pédagogie S.d.F. de l'avant-guerre, tout particulièrement dans la branche alors dénommée « Scouts » ? La nouveauté, le fait pour les jeunes de se sentir pris au sérieux, l'occasion qui leur est offerte de s'évader loin des villes en groupe, les activités physiques qu'on leur propose ? Ces forces d'attraction, propres au scoutisme en général, jouent surtout, pour les S.d.F., dans la première décennie. Elles demeurent agissantes dans les années Trente, mais deviennent secondaires dans la mesure où elles ne sont plus ni l'apanage du Mouvement ni celui du Scoutisme Français. Or la croissance des effectifs se poursuit sur un rythme très soutenu... Ne peut-on pas alors invoquer la force de conviction des responsables, le dynamisme des Chefs, le ralliement de plus en plus net des familles « bien-pensantes » (qui créent ainsi un climat incitatif), l'attrait d'un uniforme qui se surcharge de décorations diverses, celui des cérémonies, des défilés dans une époque où les adultes n'en sont pas avares ; et en même temps celui d'une esthétique, de grands jeux à thèmes dans une nature « romanticisée », d'une quête plus ou moins explicite de l'Aventure que l'on veut épique, d'une Croisade exaltée, d'une Reconquista ; ou encore celui d'un Ordre initiatique, d'un Corps qui joue habilement de l'« instinct de groupe », de l'« instinct agonal » que l'on prête volontiers (avec justesse ?) au « royaume des garçons », toutes choses qui flattent la tendance au rêve dont les psychologues soulignent le caractère « régressif » à l'âge de l'Éclaireur ; toutes choses qui appartiennent en propre au Scoutisme catholique ; toutes choses dont le dénominateur commun est le système représentationnel qu'elles constituent et qui les rendent en retour redondantes en accroissant leur impact séducteur ? Ce qui conduit à penser, au bout du compte, que c'est l'édifice des représentations, élevé et habité par chacun (à qui il est toujours loisible d'aménager selon son gré telle chambre ou telle aile en ne visitant l'ensemble que de temps à autre) qui assure la puissance d'attraction et l'imposition des structures mentales et comportementales du Mouvement. Un tel système, quelle que soit alors sa « validité » sociale et **parce qu'il n'a d'autre principe de réalité que le fantasme ou le rêve**, est au **fondement organique** du succès de la branche Scoute auprès de garçons issus de milieux (modestes mais rarement prolétaires ; bourgeois que l'on a pu qualifier « d'ancien régime » au XIX^{e} siècle, voire aristocratiques) qui y trouvent l'idéale médiation entre eux et une époque qu'ils refusent, pour les plus radicaux, de considérer comme leur.

La puissance et la beauté du rêve ne tiennent-elles pas à ce qu'il fleurit dans l'éther, où il ne rencontre rien qui puisse faire obstacle aux aspirations secrètes dont il tire forme et substance, et qu'il épanouit dans sa floraison ? La réalité n'est pas son terreau : il s'y flétrit vite. Le système des représentations S.d.F. transplanté dans la réalité, une réalité qui ne pouvait le nourrir longtemps, lui et ceux dont il est une bouture, s'y étiola brutalement en tant que système. La cohésion s'en défit, laissant les éléments épars, les laissant à une vie propre.

Que certains, rajeunis, métamorphosés, aient pu séduire encore n'a rien qui puisse surprendre. Mais avec la cohésion, c'était une dynamique particulière, conquérante, qui se perdait. Comment expliquer autrement le vieillissement accéléré qui se produisit ?

Comment expliquer qu'en quelques années la branche Éclaireurs devient une institution rassise, juste bonne à prolonger quelque temps les désirs ludiques de grands enfants ?

Menu fut donc obligé de remettre en perspective l'ensemble de la branche. Son idée de constituer un service civil volontaire là où l'idéal chevaleresque de l'Ordre suffisait à mettre les unités en mouvement était certainement la moins mauvaise de celles que l'on aurait pu avoir : jusque là le rêve hypothétiquement réalisable mobilisait. Désormais, un objectif apparemment concret redonnait corps à l'aventure, efficacité, crédibilité à la méthode.



US ET COUTUMES DES RAIDERS

Dans la marine, il y a un règlement intérieur que les matelots considèrent comme sacré, et qui fait l'honneur du bâtiment. Ainsi, les Raiders ont leurs « us et coutumes ».

1° Le Raider est un volontaire.
Personne n'est obligé de devenir Raider

2° La Loi scoute est le Code d'Honneur des Raiders.
Mis en pratique, ses dix articles suffisent pour faire un homme.

3° Les Raiders sont chargés de leur propre discipline.
On distingue le Raider, même s'il n'est pas en uniforme.

4° Au camp, en aucun cas, les Raiders ne peuvent considérer que la tenue des lieux ne les concerne pas.
Au contraire, là où il y a un Raider, on ne voit rien traîner. Chacun aura à cœur de veiller à ce que le camp soit un exemple d'ordre et de propreté. Pour sauver l'honneur, si quelqu'un commet une faute, il peut être mis en faction au lieu où il l'a commise, jusqu'à ce qu'il aperçoive un autre délinquant. Celui-ci, bien entendu, doit prendre la place avec le sourire, et le regret de son erreur.

5° Non contents d'assurer le bon renom de la troupe par la propreté, les Raiders trouvent des services partout où ils passent. De sorte qu'après leur départ, il y ait plus de joie qu'à l'arrivée.

6° Contrairement aux habitudes actuelles de désordre et d'anarchie, « Chacun à sa tête, chacun pour sa peau », les Raiders croient à l'obéissance.
Ils se font un plaisir d'obéir à leurs chefs et aux patrons des « services ». Tous les ordres chez les Raiders sont exécutés au pas de gymnastique.

7° Le salut est le privilège auquel les Raiders tiennent le plus.
En tenue ou en civil, il leur rappelle l'uniforme et exprime l'amitié fidèle et indissoluble qui unit tous les Raiders.

8° Pas d'excuse pour un Raider infidèle à son poste ou inexact.
Le retrait de l'insigne, sur demande des autres Raiders, peut être l'enjeu de la défaillance.

9° Dieu est premier servi.
On dit que le Raider-Scout a une personnalité. Cela signifie qu'il est un apôtre du Christ. Il prie et communie souvent. Il a le souci des âmes.

10° Le Raider n'attend pas qu'un autre fasse le travail à sa place.
Toutes les épreuves scoutes sont un entraînement aux Raiders.

Cinq épreuves : Santé,
Caractère,
Habileté manuelle,
Service du Pays,
Service de Dieu.

Aspirant : Débrouille-toi.
2e classe : Sois utile à ta patrouille.
1re classe : On compte sur toi.
Raider : On te suit.

La valeur d'une troupe se juge à la qualité et à la quantité des Raiders dont elle dispose.

À suivre cependant l'expérience dans les années cinquante, on a le sentiment que maintes Troupes ne surent résister à l'ivresse de la « technique pour la technique », à mesure que se faisaient plus discrètes (au moins dans les textes) les références à l'orientation initiale et que, dans les discours du C.N.E., la virulente dénonciation des « tares » de l'époque prenait de plus en plus de place. Il n'est par ailleurs pas du tout certain que les services de sécurité et de sauvetage aient vu d'un bon œil de jeunes amateurs, quel que fût leur degré d'entraînement, intervenir à leur côté de manière plus ou

moins intempestive[259]. À cet égard, il dut exister autant de cas particuliers que de situations locales, mais il n'apparaît pas de façon nette que l'ambition initiale ait été satisfaite.

Reste qu'il faut faire la part de l'incitation et des intentions réelles. Pour Menu, provoquer un élan dans cette direction dut revêtir plus d'importance que l'espoir de voir naître un corps de service civil volontaire stricto sensu. Néanmoins, toute la proposition était tirée par cette inspiration, d'ailleurs fortement mâtinée d'influences militaires, comme on le verra ultérieurement.

Aux unités d'élite dont le C.N.E. brossa le portrait à petites touches et gros traits, il fallait un certain nombre d'attributs, à commencer par un local. Gérin avait rêvé Manoir ; Menu, lui, pense Base. Telle sera la nouvelle appellation du lieu de rassemblement de l'unité Raider.

Bien que la référence à Beau Manoir, l'ouvrage d'esthétique Scoute rustico-moyen-âgeuse de Joubert et Gérin, soit explicite, il ne reste pas grand-chose de son influence si ce n'est quelques discrets écussons. « Propreté, « utilité », « ordre » sont les maîtres mots d'une base où tout est pensé de manière fonctionnelle et cohérente. Qu'illustrent en effet l'esquisse retenue (où Joubert, pour une fois, n'exerce pas son talent), et tout particulièrement les six macarons soulignant ses caractères « stratégiques » ? 1) Gants de boxe et tapis de judo : le brevet « sportif ». 2) Le plan détaillé du quartier : les lieux névralgiques, le service local, l'ouverture sur le monde concret. 3) L'aile et la feuille : le brevet « woodcraft », le sens de la nature. 4) Le cylindre en coupe et 5) l'émetteur morse : le brevet « technique », le sens de la modernité, de la machine. 6) Le chalet : la rusticité provinciale et mieux encore montagnarde, le camp, le grand air, l'évasion hors des villes. Notons que la croix, bien présente au fond de la pièce, n'est cependant pas mise en relief. Local dépouillé, net, clair : c'est déjà tout un esprit. L'exigence s'y raidit.

Le trait est encore mieux tracé lorsque le C.N.E. jette enfin sur les épaules de son jeune projet le manteau des « us et coutumes Raiders ».

D'emblée, on sait à quoi s'en tenir : le coutumier raider revêt un caractère « sacré ». Et ce coutumier est un décalogue. Subtile manière de nouer deux traditions, celle de la chevalerie, et celle du christianisme.

Il est remarquable que ces dix « règles d'or » soient à la fois hétéroclites et cohérentes. Hétéroclites en effet : certaines sont de portée générale : la première, qui fixe la condition élémentaire, le volontariat ; la seconde, qui rappelle que le Raider est essentiellement un Scout dont il constitue la réalisation la plus achevée ; la neuvième, qui situe le Raider sur sa trajectoire de chrétien militant. Les deux dernières constituent la coutume proprement dite, capitalisant les deux principes fondateurs du Scoutisme catholique : la Loi scoute comme moyen de réaliser pleinement son intime nature de fils de Dieu ; la première stipulant la condition sine qua non. Quant aux autres, elles définissent plus particulièrement des usages, usages en forme de rites cultuels déterminant une véritable religion comportementale : culte de la discipline (intérieure avant tout) ; celle de l'ordre (notons que la quatrième règle est la plus développée) ; culte du service ; culte de l'obéissance ; culte du signe d'appartenance ; culte de l'honneur du groupe ; culte du dépassement de soi, la dixième règle venant après la neuvième consacrée à Dieu. Certes, ces règles ne présentent aucun ordre d'énonciation apparent ; malgré tout, il est singulier

[259] Il faut aussi songer aux résistances parentales –suffisamment prises en compte pour qu'elles soient mises en scène dans le petit scénario introductif précité– aux problèmes d'assurance, de matériel, etc.

que le service divin, fin ultime et fondamentale ne clôture pas la liste.. et que ce soit un renvoi à l'exigence du groupe qui la ferme. Mais précisément c'est bien à l'élaboration d'une religion de l'Exigence que contribuent ces cultes particuliers. À un point même que l'on est en droit de prolonger une interrogation précédente. Cette religion-là ne prend-elle pas, au moins pédagogiquement, le pas sur la religion véritable ?

La foi du C.N.E. n'est bien sûr pas en cause. Elle n'est pas même à questionner ici. La manière dont catholicisme et pédagogie s'articulent ici peut l'être en revanche ; et ce n'est guère anticiper sur les rappels à l'ordre qui suivront, et qui dénonceront les dérives « techniques » de certaines Troupes, que de noter au passage le risque que représente au sein même de ce qui se donne comme Loi fondamentale des Raiders (greffée il est vrai sur la Loi scoute intangible) l'imparfaite osmose des deux sources d'inspiration du Scoutisme catholique dont l'une fait précisément d'un tel mouvement un mouvement d'Église. Il y a donc apparition d'une mystique nouvelle, qui, pour être immédiatement orientée par une finalité chrétienne, est immédiatement autocentrée. Au demeurant, le Raider porte-étendard qui monte la garde auprès du texte, impeccablement droit, s'il a en effet le regard tourné vers un ciel hypothétique, vaut avant tout, comme exemple, pour lui-même.

Et pourtant... Entre les présentes règles et celles qui structuraient l'Ordre scout des années passées, y a-t-il tant d'écart ? La réponse est évidemment négative, la filiation patente. Mais outre qu'il a perdu brusquement ses fins, l'Ordre a progressivement relâché sa discipline, à preuve l'oubli dans lequel la dignité de Chevalier de France avait sombré.

Rappeler une telle filiation place l'analyste devant l'alternative. Le C.N.E. est-il, dès lors qu'il pense à la mise en pratique de sa proposition, un restaurateur ou un novateur ?

À ne s'arrêter qu'au ton qui est le sien dans *Le Che*f de janvier 1950, on pourrait voir en lui plus qu'un novateur, un révolutionnaire :

> « *Certains Chefs ne réfléchissent pas* (...) *: ils ne savent pas quel monde ils ont à construire.* »
> « *Ils n'ont pas les nerfs à fleur de peau.* »
> « *Il n'ont pas coupé les ponts avec le vieux monde.* »
> « *Ils croient même qu'on pourrait s'y réinstaller.* »
> « *Ils viennent pour ça : construire du neuf avec du vieux.* »
> « *Ils ne viennent pas pour changer le monde.* »
> « (...)
> « *Mais pour construire le monde, il faut savoir ce qu'il est le plus difficile d'apprendre : l'invraisemblable, l'insensé, la folie.* »[260]

Quelle est la sévérité de ce procureur auquel on ne pourra manquer, à terme, de demander des comptes ! Un monde neuf à bâtir, soit, mais lequel ? Demande d'autant plus légitime qu'elle ramène à la question première : En Michel Menu, qu'est-ce qui prime ? L'élan radical, qui se heurte ici au conservatisme pédagogique, à la routine, à la paresse voire à l'incompétence aimable de quelques responsables d'unités Éclaireurs, ou la fidélité foncière autant que sous-jacente et qui est chez lui comme un réflexe acquis ? Pourquoi trancher ? Sans doute son désir de rénovation est-il aussi profond (régi par une nécessité pratique) qu'est vivante en lui une structure mentale trempée par son passé de résistant, et qui perpétue, sous un uniforme, dans un langage et un comportement rajeunis, certains

[260] Michel Menu in *Le Chef*, janvier 1950, n° 263 p. 13. Nous verrons que, sur ce point de la « *folie* », de l'« *insensé* », de l'« *invraisemblable* », certains prendront le C.N.E. au pied de la lettre, au point qu'il sera contraint de les rappeler à l'ordre.

caractères d'un Scoutisme ancien. C'est précisément cette contradiction-là qui fait de Menu ni un « traditionaliste » à tout crin, ni un vrai novateur, mais l'incomparable acteur-témoin d'une époque transitoire. C'est aussi en cela qu'il achève la tradition en désirant la prolonger. Mais quel que soit le regard qu'avec le recul on puisse porter sur l'expérience, regard qui met en perspective les crises à venir, on ne peut pas ne pas sentir que le ton, que le souffle ont une ampleur inaccoutumée qui dut frapper plus d'un garçon que les « petits jeux » lassaient. Dès les premiers temps en effet, il y eut des « fanas ».

Les mois qui suivirent le lancement de la proposition furent ceux du rodage. Les revues s'en firent l'écho. Sans doute les résultats furent-ils jugés satisfaisants : le 8 juin 1949, le Raiderisme reçut l'investiture de l'Association.

Le 26, le C.N.E. remit leurs insignes aux trente premiers Raiders, *« avant-garde d'une phalange de Scouts d'élite »*[261] qui permirent aux cinq Troupes pionnières : la I[ère] Saint-Cloud (Troupe de Michel Menu), les XXIX[e], LIV[e], LXXXIII[e] Paris et la VII[e] Neuilly[262], de prendre le béret vert. Rendant compte de l'événement quelques semaines plus tard, lors des Journées nationales, le Commissaire national devait spécifier les conditions de recrutement :

[261] Sans vouloir faire preuve d'un excès d'esprit critique, on ne peut manquer de relever ce qu'avait de malheureux une telle formule que le régime franquiste avait chargée d'un sens, sans aucun doute étranger à l'esprit du C.N.E., ancien résistant. Mais alors pourquoi permettre que l'on jouât ainsi sur la corde raide ? Or l'inflexion « défense de l'Occident » se retrouvera de plus en plus souvent, en ces temps de guerre froide.

[262] Localisations significatives, sociologiquement parlant : le Raider initial n'est pas un « prolo ».

« un minimum de premières classes par Troupe et une amélioration sensible de l'esprit scout. Trente Scouts ont été admis sur cinq Troupes à prendre leur engagement. Sur trente-cinq Troupes candidates Raiders, dix seulement ont été gardées pour le cycle d'octobre prochain. »[263]

Par la suite la pratique permit de codifier ces conditions : deux premières classes par Patrouille, une « base » de haute tenue et un Chef passé par le camp-école de Chamarande[264] furent requis pour passer les épreuves donnant droit au béret vert pour la Troupe et à l'insigne pour les « nouveaux chevaliers » qui étaient en même temps les aînés de l'unité.

L'habileté pédagogique du processus de « raiderisation » d'une Troupe était indiscutable : si cette dernière, manquant de dynamisme, perdait ses Raiders qui, l'âge venant, devaient passer à la Route, et si elle ne parvenait pas à en susciter d'autres, elle perdait du coup le béret vert et tout était à refaire. La théorie voulait de la sorte que la Troupe fût tout entière impliquée, des plus jeunes aux aînés qui, la formule de Menu vaut d'être souligné, *« prenaient leur engagement »*. Les conséquences d'une telle implication étaient importantes : on pouvait en effet espérer que la coupure petits Scouts/grands Scouts serait évitée, dans la mesure où les jeunes admis se trouvaient d'emblée investis de la lourde tâche d'assurer la pérennité du « prestige » qui, *nolens volens*, s'attacha très vite, dans un certain milieu tout particulièrement, aux « Bérets Verts ». Néanmoins, la réunion fréquente des Chefs de Patrouille et des Raiders non-Chefs en Hautes-Patrouilles se consacrant à des activités spécifiques (ce qui créait un hiatus de fait et minait l'unité organique de la Patrouille de base) limita vite la portée de l'intention.

En outre, si la Scoutmaîtrise et l'environnement paroissial (clergé-familles-anciens) désiraient maintenir le caractère Raider de la Troupe, ils seraient conduits à mener une politique drastique de sélection qui correspondait d'ailleurs à l'élitisme militant du C.N.E. Du coup, un problème allait se poser : maints Louveteaux, jugés indignes de passer à la Troupe Raider, se trouveraient « sur la touche ». Dans certains cas, à Paris notamment, cela aboutit, surtout là où existaient depuis l'avant-guerre des « Troupes doublets » sur une même paroisse, à la coexistence, pas toujours pacifique, d'une unité « d'aristocrates » (les « bons ») et d'une unité « plébéienne » (les « mauvais »), la discrimination ne s'effectuant plus exclusivement sur des critères sociaux.

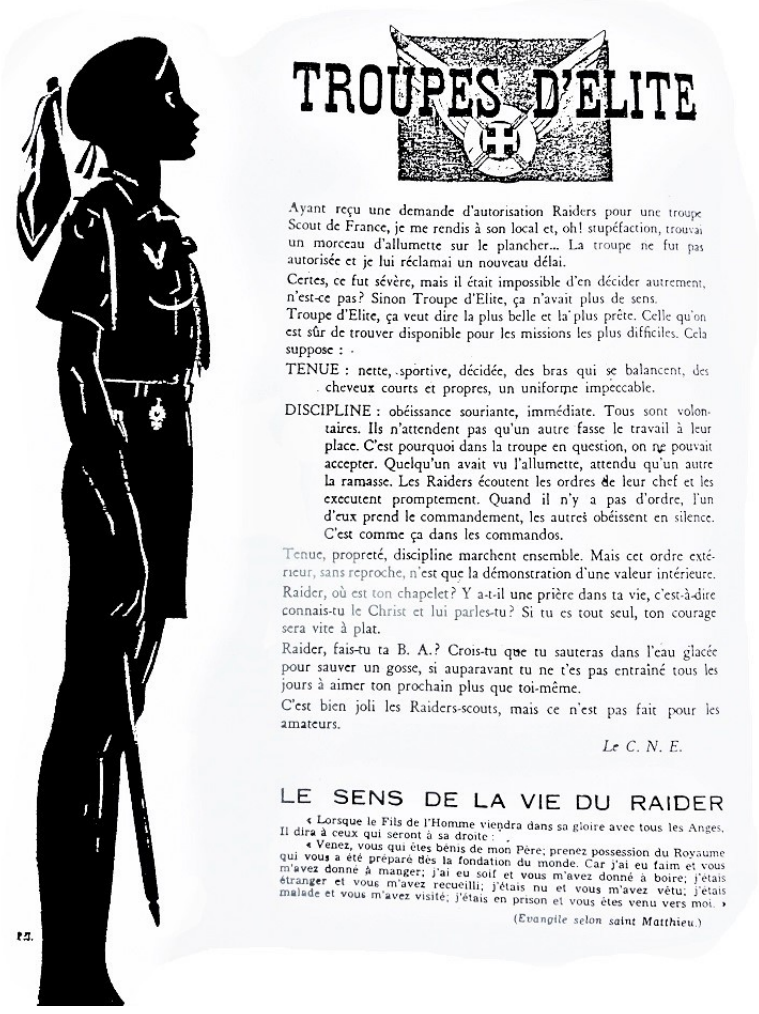
Il n'est en tout cas pas surprenant, à poursuivre la lecture de la revue *Scout* en cette année charnière 1949, de constater que ce qui frappe le plus, en fin de compte, dans les propos du C.N.E. qui se firent bientôt répétitifs pour cause de consolidation d'un projet, c'est l'exaltation, jusqu'à l'extrême, de l'exigence. Exigence qui sous-tend les premiers pas de la réflexion de 1947-48 ; exigence qui est au cœur du décalogue fondateur de 1949 ; exigence qui se chantera sur tous les tons, jusqu'au départ du C.N.E. Religion de l'Exigence, ai-je d'abord remarqué. C'était peu dire... Cosmogonie de l'Exigence, ontologie de l'Exigence : elle est partout, au cœur de tout. Il faudrait, pour donner la mesure de son omniprésence, se livrer à une compilation exhaustive des textes signés Menu. Et si l'on peut dire que les représentations que le C.N.E. prolonge, travaille –exténue même–, manquent d'une cohérence supérieure, on est cependant obligé de souligner encore qu'une « économie » leur est commune, qu'une dynamique les anime qui est unique, et que l'Exigence les

[263] Michel Menu in L*e Chef*, septembre-octobre 1949, n° 260 p. 3.

[264] Bientôt sis à Jambville, à l'ouest de la banlieue parisienne, les S.d.F ayant dû rétrocéder le domaine de Chamarande. Mais, consacré par la tradition, les termes de Chamarande et « Cham », allaient continuer à s'appliquer au nouveau Centre de formation.

qualifie, palliant en partie le dépérissement de l'unité organique et dynamique du système représentationnel.

Michel Menu est ainsi un apôtre du « totalitarisme » : moins par ses conceptions socio-politiques, passablement confuses dans leur expression pédagogique, et qui l'ont engagé –avec quelle ardeur– dans le combat anti-nazi ; moins par son attachement à un système représentationnel qui, dans l'avant-guerre, ne pouvait vouloir qu'absorber tout le garçon ou n'être pas et qui, chez lui, se désagrège. Menu est un « totalitaire de l'Absolu », un de ces hommes si pénétrés de leurs convictions que rien d'autre ne peut exister qui soit acceptable, et surtout pas le doute ou la conscience douloureuse de la faiblesse humaine. Peut-être la foi est-elle chez lui le sceau d'un tel Absolu. Comment expliquer cependant cette intime conviction de l'auteur que la question du sceau, dans ce cas, devient secondaire ?



TROUPES D'ELITE

Ayant reçu une demande d'autorisation Raiders pour une troupe Scout de France, je me rendis à son local et, oh! stupéfaction, trouvai un morceau d'allumette sur le plancher... La troupe ne fut pas autorisée et je lui réclamai un nouveau délai.

Certes, ce fut sévère, mais il était impossible d'en décider autrement, n'est-ce pas? Sinon Troupe d'Elite, ça n'avait plus de sens.

Troupe d'Elite, ça veut dire la plus belle et la plus prête. Celle qu'on est sûr de trouver disponible pour les missions les plus difficiles. Cela suppose : .

TENUE : nette, sportive, décidée, des bras qui se balancent, des cheveux courts et propres, un uniforme impeccable.

DISCIPLINE : obéissance souriante, immédiate. Tous sont volontaires. Ils n'attendent pas qu'un autre fasse le travail à leur place. C'est pourquoi dans la troupe en question, on ne pouvait accepter. Quelqu'un avait vu l'allumette, attendu qu'un autre la ramasse. Les Raiders écoutent les ordres de leur chef et les executent promptement. Quand il n'y a pas d'ordre, l'un d'eux prend le commandement, les autres obéissent en silence. C'est comme ça dans les commandos.

Tenue, propreté, discipline marchent ensemble. Mais cet ordre extérieur, sans reproche, n'est que la démonstration d'une valeur intérieure.

Raider, où est ton chapelet? Y a-t-il une prière dans ta vie, c'est-à-dire connais-tu le Christ et lui parles-tu? Si tu es tout seul, ton courage sera vite à plat.

Raider, fais-tu ta B. A.? Crois-tu que tu sauteras dans l'eau glacée pour sauver un gosse, si auparavant tu ne t'es pas entraîné tous les jours à aimer ton prochain plus que toi-même.

C'est bien joli les Raiders-scouts, mais ce n'est pas fait pour les amateurs.

Le C. N. E.

LE SENS DE LA VIE DU RAIDER

« Lorsque le Fils de l'Homme viendra dans sa gloire avec tous les Anges, Il dira à ceux qui seront à sa droite : .

« Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; prenez possession du Royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez recueilli; j'étais nu et vous m'avez vêtu; j'étais malade et vous m'avez visité; j'étais en prison et vous êtes venu vers moi. »

(*Evangile selon saint Matthieu.*)

Michel Rigal, à partir de 1956, dénoncera d'abord *mezza voce* puis de plus en plus hautement, le caractère extrême que put revêtir, dans les romans du Signe de Piste des années cinquante, la définition de l'Honneur, de l'Engagement, de la Loyauté... En fait, les écrivains du Signe de Piste étaient, dans l'esprit sinon formellement, des Raiders

orthodoxes. Les critiquer pour cela revenait à critiquer le C.N.E. lui-même, d'une façon d'ailleurs biaisée.

Revêtue de la pourpre lyrique, l'Exigence ne négligea, sous la plume de Michel Menu, aucune des formes qu'elle pouvait prendre pour s'exprimer, pas même celle du caporalisme le plus étriqué. Qu'on en juge :

> *« Ayant reçu une demande d'autorisation Raiders pour une Troupe Scouts de France, je me rendis au local et, oh ! stupéfaction, trouvai un morceau d'allumette sur le plancher... La Troupe ne fut pas autorisée et je lui réclamai un nouveau délai.*
>
> *« Certes, ce fut sévère, mais il était impossible d'en décider autrement, n'est-ce pas ? Sinon, Troupe d'Élite, ça n'avait plus de sens.*
>
> *« Troupe d'Elite, ça veut dire la plus belle et la plus prête. Cela suppose :*
>
> *« Tenue : nette, sportive, décidée, des bras qui se balancent, des cheveux courts et propres, un uniforme impeccable.*
>
> *« Discipline : obéissance souriante, immédiate. Tous sont volontaires. Ils n'attendent pas qu'un autre fasse le travail à leur place. »*
>
> *« C'est pourquoi dans la Troupe en question, on ne pouvait accepter. Quelqu'un avait vu l'allumette, attendu qu'un autre la ramasse. Les Raiders écoutent les ordres de leurs Chefs et les exécutent promptement. Quand il n'y a pas d'ordre, l'un d'eux prend le commandement, les autres obéissent en silence. C'est comme ça dans les commandos. Tenue, propreté, discipline marchent ensemble. Mais cet ordre extérieur, sans reproche, N'EST QUE LA DÉMONSTRATION D'UNE VALEUR INTÉRIEURE.*[265] *Raider, où est ton chapelet? Y a-t-il une prière dans ta vie, c'est-à-dire connais-tu le Christ et lui parles-tu ? Si tu es seul, ton courage sera vite à plat . »*[266]

L'apparaître, signe de l'être, voilà qui n'est pas nouveau. Cela dit, vouloir induire la qualité intérieure de la foi du chrétien, de la propreté du sol souillé par l'inacceptable présence d'une allumette a de quoi laisser songeur : que les Raiders se dépensent sans compter pour parfaire jusqu'à la minutie leur apparence, et que restera-t-il du temps nécessaire au développement du dialogue intérieur ?

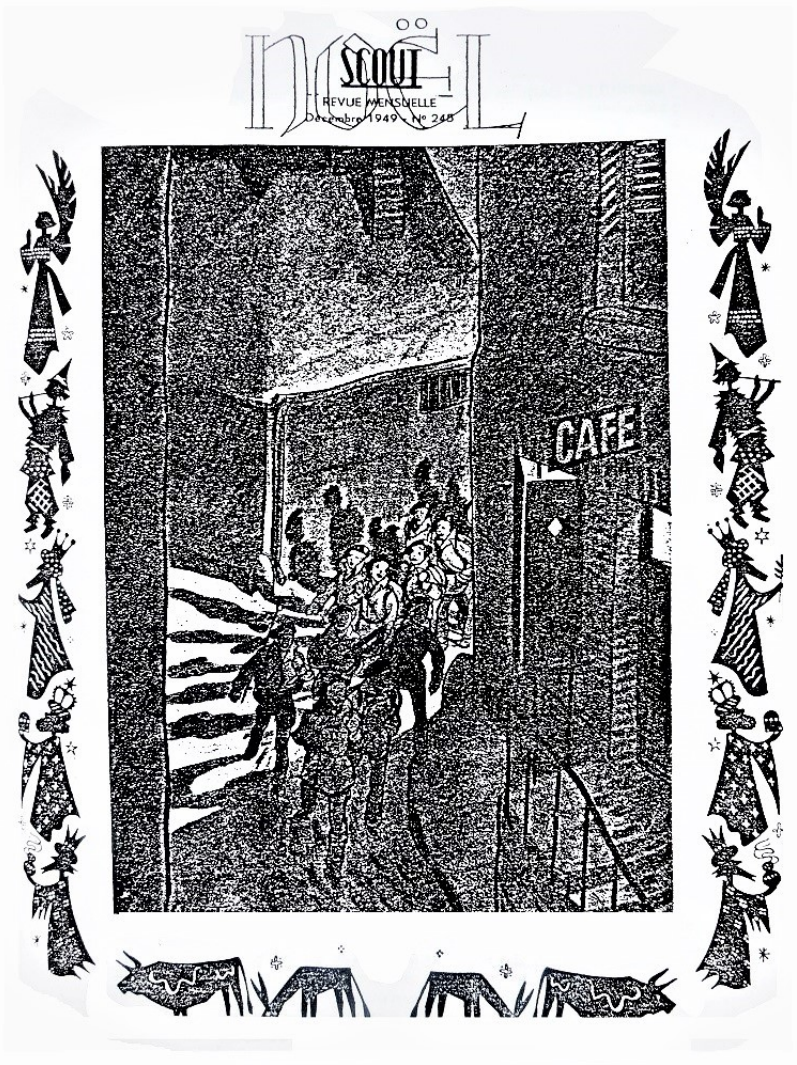
Certes, il faut faire la part des choses, et l'on aura beau jeu d'objecter à nouveau qu'il faut toujours demander le plus pour obtenir un niveau acceptable. Le risque était cependant que l'on prît le C.N.E. au pied de la lettre, qu'une certaine lassitude finît par se faire jour, à moins que ne grandît une ivresse de l'Absolu pour lui-même, d'autant plus aisément séparé de son essence **que celle-ci n'unifiait plus les représentations entre elles**.

La couverture de *Scout* de Noël 1949 montre une Troupe Raider, gaillardement maîtresse d'une rue de village enneigé, passant, dans une joyeuse indifférence, devant un café aux volets clos : France régénérée et France des bistros, deux mondes qu'à l'orée des années cinquante la revue Éclaireurs oppose fantasmatiquement encore, par la grâce du crayon joubertien. L'Exigence mène donc à l'une, tandis qu'on laisse l'autre à ses tristes joies enfermées et frileuses ? Extérieur/intérieur ; grand air/air confiné ; jeunesse saine/vieillesse impuissante ; aventure dans la nuit sainte/ennui et artificielle gaieté : ici, quelque chose d'ancien survit au travers d'une représentation qui élude la modernité, bérets de commando exceptés.

---

[265] Souligné par l'auteur.

[266] Michel Menu in *Scout*, février 1949, n° 237 p. 14.



2.3.2. « Raiderissime »

Deux ouvrages dominent le déploiement du Raiderisme sous la conduite de Michel Menu de 1950 à 1956. L'un est destiné aux Chefs; il compile les principaux articles du commissaire de branche parus dans la revue destinée à l'encadrement : c'est « Larguez tout! » (1953). L'autre, « Raiders-Scouts » (1955) est un manuel qui s'adresse à tous. Ces deux livres permettent de mieux cerner les représentations que le C.N.E.. forge et qu'il propose aux garçons, représentations qui élargissent, amplifient celles qui présidèrent à l'invention de la réforme de la branche Éclaireurs. Elles se groupent autour de trois pôles principaux : la société, le Chef, le garçon.

La société.. Michel Menu l'épingle fréquemment, mais brièvement, sans vouloir s'étendre sur le sujet. C'est que le C.N.E.. de ces années-là aime de moins en moins endosser la tunique de l'intellectuel qu'il est aussi. N'écrit-il pas, en mars 1955 :

> *« L'ennui des articles destinés aux penseurs, c'est qu'il faut, si l'on prétend quelque chose, définir, expliquer, prouver et conclure. »*[267]

[267] Michel Menu in *Le Chef*, mars 1955, n° 340 p. 20.

La société, Menu l'épingle donc. La société ? L'« époque », plutôt, à laquelle il est violemment allergique. Un texte surtout illustre son dégoût. Un texte intitulé ... *L'ère des rats*.

> « *On nous saoule, on nous bouffe, on nous crève, et les devantures des Ministères ne volent pas en éclats. On nous massacre, et nous relevons gentiment la tête pour faciliter le coup de grâce. Ils passent dans les rues, ces Tartuffes, potentats de l'univers, et presque personne ne les attaque. Bien sûr. L'ère des rats est commencée. On les vend à la tonne, au kilomètre, à la division. Eux, ils trissottent au long des trottoirs le nez entre les pattes. Plus ils ont peur, plus ils courent vite. Ils rongent au passage les bobards qui nourrissent leur cancer : deux mille divisions russes ! La vingt-sixième heure du capitalisme. Les armes secrètes ! Achtung Panzer...* (...) *La peur. La trouille d'une immense bataille contre la misère du monde* (...). *Installés dans leur métier, ils fabriquent des machines, brassent des papiers, gagnent pendant vingt ans l'argent qui leur permettra de se payer un enterrement de première classe. Ils ont peur de n'être pas de taille à affronter plus grand. Pendant ce temps, des inexpérimentés les remplacent sur la brèche... Tout recule d'un rang. La trouille a joué et gagné.* »[268]

Quelle philippique ! Toutes les hantises contenues dans le constat de 1948 s'y retrouvent, ramassées autour d'un anarchisme virulent que l'on n'attendrait pas chez ce combattant de l'Armée secrète, chez ce père de famille docteur d'université, cadre supérieur, autodidacte, honorable Chef de Troupe et Commissaire national des Scouts de France ! La nécessité de mobiliser toute une jeunesse justifiait-elle à elle seule les outrances de cet appel à l'insurrection aux fâcheuses consonances? S'indigner dans une démocratie, fût-elle peu glorieuse, que l'on ne fasse pas voler en éclats les « devantures » de ministères métamorphosés en officines dans le plus pur style antiparlementaire ; réduire les hommes politiques à des tartuffes et déplorer que l'on ne les attaquât pas ; étaler avec complaisance un insondable mépris pour ses concitoyens, qualifiés de rats trissottants, morts de peur et crédules... « *Toute la misère du monde* » ne méritait pas qu'on fît appel pour elle à de semblables traits, qu'on lui infligeât un tel affront. Que dire en outre d'un éducateur qui y a recours, alors qu'il professe le devoir d'instruction civique de jeunes dont il prend en main les destinées ?

On ne saurait s'étonner d'apprendre, après une semblable salve, que de nombreux Chefs d'unités et des Aumôniers conçurent à l'égard des Raiders et de leur inventeur une irréductible hostilité quelles que fussent par ailleurs leurs réserves à l'égard de la IV^{e} République.

Interrogé sur le point de savoir s'il avait bien mesuré la portée de semblables propos, Michel Menu me répondit qu'ils ne lui avaient pas parus si excessifs et qu'en tout état de cause il avait voulu « frapper les esprits ». L'argument est d'autant plus court que ces quelques lignes ne sont pas un cas isolé, qu'en d'autres domaines il fit preuve d'autant de démesure.

Au rejet phobique d'une représentation fantasmatique de la société de l'époque s'ajoute par ailleurs, et ce n'est pas nouveau chez les S.d.F., celui de la civilisation industrielle voire capitaliste. Haine de la machine que les « *rats* » installés dans leur métier fabriquent et mépris de l'argent qu'ils gagnent (au moins de cet argent petitement

[268] Michel Menu : *Larguez tout*, Presses d'Île de France, 1953 p. 14. Ce texte fut publié dans *Le Chef*, février 1951, n° 274 pp. 3-4.

gagné) composent aussi l'aristocratie du C.N.E. à qui la *« médiocrité de vies modestes emprisonnées dans une histoire qui se 'massifie' »*, donne la nausée.

En tout état de cause, une telle représentation n'était pas de nature à unifier les responsables de la branche Éclaireurs, les dirigeants du Mouvement, non plus qu'à faire régner la sérénité à la veille du drame national que sera la guerre d'Algérie, autre « épreuve de la réalité » qu'affronteront, comme tous les Français (les jeunes en particulier), les membres de l'association.

Reconnaissons même qu'elle était dangereusement équivoque et que quelques « têtes brûlées », baroudeurs anachroniques de l'occident « chrétien » purent y trouver, à l'aube de leur âge adulte, comme un encouragement.

Former le caractère, soit, mais pas à l'aune de n'importe quelle exigence.

La représentation du Chef était bien entendu omniprésente dans la dénonciation de l'époque, de laquelle, quelques lignes plus loin, le C.N.E. induisait un vibrant appel :

> *« Éducateurs, vous êtes au fondement même du monde. Que rien ne puisse vous en distraire, pas même le vent de frayeur qui fait sécher les autres. Faites des garçons lucides, qui ne craignent ni la paix, ni la guerre, qui soient capable de conduire dans la tempête. »*[269]

Était-ce à la guerre civile, et non au service civil, que ces « éducateurs » devaient conduire des garçons « lucides » ?

Non, bien sûr. Pourtant, quelques jeunes responsables fragiles durent se sentir ébranlés, quand d'autres purent justifier leur paresse par le rejet. Dans les deux cas, la foudre tombe :

> *« Il est six heures quarante, la première région s'ébranle pour la messe. Depuis 10 minutes, un refoulé de la manœuvre à pied prend sa revanche et s'excite sur cette cohue vagissante dont le plus grand serait encore trop petit pour tirer les sonnettes*[270]*.*
>
> *« De charmantes petites Patrouilles avaient jeté leurs tentes dans un creux de dune, avec l'intention évidente de tromper la géométrie solaire. Pour l'heure, à défaut de cuisine, les Scouts faisaient de la balançoire. Les Chefs avaient, pendant ce temps, combiné un délicieux petit ragoût à l'estaminet du coin. Le muscadet aidant, ils y trouvèrent, je pense, cette joie fraternelle qui fait l'agrément des camps ».*[271]
>
> *« Le camp lui-même était un pœme* (...) *Le saindoux donnait au sable et aux hardons une souplesse que leur avait refusée la nature. Un parterre à mégots laissait à l'amateur de traking le loisir d'étayer leurs intuitions perfides.. Alors m'apparut l'intendant, l'air jovial et la pipe en bandoulière : la bouche auréolée de chocolat témoignait d'une agréable aisance.. »*[272]

Quel musée des horreurs pédagogiques ! Mais le pis est encore à venir :

> *« Il y a plusieurs façons de « liquider » une unité. Entre autres la plus connue était jusqu'ici la médiocrité* (...) *cette maladie n'était pas déshonorable* (sic) *et avait l'avantage prodigieux d'être la plupart du temps insoupçonnée* (...)

---

269 Ibid.
270 Ibid. p. 20.
271 Ibid.
272 Ibid. p. 24.

« On a découvert de nos jours un procédé différent mais aussi efficace : le Ridicule ».[273]

Voici donc des Chefs « excessifs » :

« Ils honorent l'imbécilité pour déceler les révolutionnaires de l'intelligence, un peu comme un architecte qui construirait un pont pour faire marcher les gens la tête en bas. »[274]

Et puisqu'il est question de marcher tête en bas, Menu fulmine contre cette unité qui, poursuivant l'« exploit Scout », remonte les Champs Élysées sur les mains. Ce n'est encore rien :

« Les camps dans les arbres ont connu une vogue assez notoire pour que la mode en soit, Dieu merci, épuisée. Ils ont le mérite de décrocher au concours de l'illogique la récompense des champions innocents ».[275]

Et les grands jeux :

« Par une nuit sans lune, de préférence le vendredi saint ou la veille du quinze août, les opérations sont déclenchées par un hystérique qui s'ignore, mais dont ce n'est probablement pas la première manifestation de folie. L'ennemi, c'est tout individu assez stupide pour dormir la nuit. L'arme principale, c'est le vacarme (...) Dès qu'un vestige de civilisation se dresse sur le passage, on prend soin de l'effacer… »
« De grâce, qu'on n'accoutume pas les gosses à ces facéties diaboliques de névrosés ».[276]

Encore n'est-ce là pas tout :

« Dans cet art du sabotage, les totémisations ont encore trop de succès chez les obsédés du scalp. La peur n'a jamais éduqué un garçon, et encore moins les brimades ».[277]

Ici, le problème était ancien. Dans *Le Chef* de juin 1951, l'abbé Desmazierres, Aumônier d'unité, fera une mise au point encore plus nette, après d'autres :

« Je vise de véritables actes de cruauté barbare : membres nus approchés du feu jusqu'à la brûlure ; coups, piqûres, coupures jusqu'à l'effusion de sang... soit-disant pour éprouver la force d'endurance du garçon. »
« En réalité, actes qui ne sont pas dépourvus d'un certain sadisme, conscient ou non, et où la bête qui sommeille en chaque homme, suscitée par la nudité des chairs, prend un plaisir malsain à torturer un jeune adolescent ».[278]

« Souhaitons, conclut Michel Menu, *que les Chefs de Troupe moisissant de la matière grise prennent, avant qu'il ne soit trop tard, un repos que nous n'hésiterons pas à leur déclarer bien mérité ».*[279]

Et de s'écrier :

---

273 Ibid.
274 Ibid.
275 Ibid. p. 25.
276 Ibid.
277 Ibid. p. 26.
278 R.P. Desmazières in *Le Chef*, juin 1951, n° 278 p. 38.
279 Michel Menu : *Larguez tout…*, op. cit. p. 26

« Chefs de Troupe, Assistants ! Pitié pour les garçons ! »[280]

Pitié pour les garçons ? Certes, à lire ce qui précède. Mais aussi pitié pour les responsables : idolâtre de l'Exigence, Menu fustigeant les faibles ne surprend pas. Mais fustigeant les baroudeurs de grands jeux, les champions de l'exploit gymnique, les amateurs de villages aériens, les maniaques de l'ordre, lui le traqueur d'allumettes oubliées ? Certainement le verbe du C.N.E. est parfois savoureux. Il est plus souvent hyperbolique. Combien furent ceux qui, docilement, ne prirent ses emphases au pied de la lettre que parce qu'ils s'identifiaient à une religion de l'Exigence qui manquait d'assiette ?

Mais à ces « maux », inoculés dans un corps vieillissant (*« le Scoutisme a quarante ans »* met en garde le titre du premier chapitre de *Larguez tout !*) par une époque délétère, maux qui minent les responsables, s'en vient ajouter un autre, plus récent (dans sa prise en compte) et d'autant plus pernicieux qu'il est plus suave à qui s'y abandonne : la jeune fille.

C'est dans *L'ère des rats* (sic...) que le C.N.E. tonnait : *« Une fille suffit à mobiliser celui qui gouvernait trente ados. »*[281]

Une fille ! Le Scoutisme serait-il donc tombé si bas ? Il semble bien : plus roué, parce que prenant la forme familière de la lettre d'un C.T. (« Michel ») à son Assistant (« Marc ») qui l'a laissé tomber pour aller visiter sa... *« tante »* (sic), un article du *Chef* de mars 1949 dénonce (de manière très personnalisée pour mieux masquer la mise en accusation générale) les mœurs *« à la mouton 49 »* (sic...).

> *« Tu es, vitupère le fameux Michel, dans le cas de ceux qui répondent à la détresse des gosses: 'excusez mais je suis occupé'.*
>
> *« Si tu choisis ta 'tante', apprends à danser, mais au moins sois un bon danseur, sois quelqu'un. En ce moment tu n'es rien.*
>
> *« Le monde n'est conquis que par les Chefs. c'est une race. Ils ont toutes sortes de défauts, mais ce ne sont pas des farceurs. Et le Christ qui pardonne à tout, n'aime pas les fumistes ».*
>
> « (...)
>
> *« Moi aussi j'ai des tantes Eugénie, c'est-à-dire des filles qui me font des sourires, mais je n'ai guère le temps de m'occuper d'elles.*
>
> *« Salue Jacqueline de ma part, et n'oublie pas de m'envoyer la photo, que sans doute vous avez prise cet après-midi, devant le bassin du jardin public... comme tout le monde.*
>
> *« Ton ours, Michel. »*[282]

Voilà donc un « Chef » à qui « on ne la fait pas », et dont le réquisitoire est d'une subtilité bien grande.. Ses reproches ? 1) « Marc » pêche par égoïsme ; il se « défile ». C'est d'autant plus impardonnable qu'il a vocation à répondre « à la détresse des gosses ». comme chez le P. Sevin[283], le rédacteur joue et sur le sentiment de culpabilité, et sur le mélodrame, pour réprouver ce qui devient une vraie trahison. 2) « Marc » n'est pas loyal : il manque a son engagement, mais il ment de surcroît ; pis, peut-être, il ment mal et sans imagination, et ne leurre pas son rugueux collègue. 3) « Marc » se ravale au comportement commun. c'est un « mouton ». Du coup, il assume la médiocrité commune,

---

280 Ibid. p. 21.
281 Ibid. p. 14.
282 In *Le Chef*, mars 1949, n° 255 p. 39.
283 *L'appel du gosse.*

qui est, inévitablement vulgaire : photo d'amoureux et jardin public... Dès lors, il n'est « plus rien ». C'est un « fumiste » qui trahit l'Exigence, que le Christ incarne ici.

La pauvre « Jacqueline », la jeune fille, n'apparaît qu'en creux, réduite au sourire tentateur de ses « consœurs ». Michel, qui, lui, est un « mâle », pour reprendre un terme cher à Menu, n'en a cure : il a mieux à faire qu'à céder au charme d'un « flirt ». C'est un Chef aussi. Ce qui importe, c'est la conduite de son unité. L'« amour », chez lui, est générosité. Quant au plaisir...

Il est notable que cet article contourne l'aspect moral de la question soulevée. Le rédacteur, Menu sans doute, ou, l'un des membres de son équipe, connaît probablement assez bien la libération des mœurs de la jeunesse pour savoir qu'il n'aurait aucun succès en condamnant l'attitude de « Marc » de façon frontale. Aussi biaise-t-il pour faire porter son attaque sur le terrain où il est le plus fort. Pas question, en somme, de faire « un sermon »[284]. « Marc », en se conformant à l'attitude identificatoire des adolescents qui l'entourent (pour **montrer** que l'on est un homme, il faut séduire), manque son objectif, en quelque sorte, puisqu'il est entendu, chez les S.d.F., que c'est **en résistant** à la tentation d'Eve que l'on sera mieux Adam, que l'on se forgera le caractère viril que ne peut que souhaiter la vraie jeune femme, d'ici quelques années, d'abord chaste amie puis épouse et mère, et non pas midinette romantique, bancs publics et bassins piteux. En fin de compte, il en va ici comme pour l'Action catholique vue par le P. Forestier : formation pour la pratique et non par la pratique. Indirectement, la solidité du couple dépendra donc moins de l'apprentissage relationnel réciproque que de la plus complète définition de soi au sein de ses semblables (Scouts d'une part, Guides et Cheftaines de l'autre).

Une telle conception était de nature à poser de sérieux cas de conscience à maints grands Scouts. Membre de l'Équipe nationale qui fit la réforme Pionnier-Ranger, Raider dans les années cinquante, Philippe Missotte est revenu à plusieurs reprises, au cours des entretiens qu'il m'accorda, sur la blessure intime que lui causa son renvoi d'une unité dont le responsable, bien « dans la ligne » sur ce point, n'avait pu tolérer qu'il fréquentât ouvertement celle qui allait devenir son épouse, alors même qu'il n'était pas encore question de mariage. À n'en pas douter, ce cas ne fut pas unique.

Dénoncés les mous, fustigés les durs, vilipendés les jolis cœurs, restait à silhouetter les Forts et les Purs. c'est ce que fit le C.N.E. dans le septième point du premier chapitre de *Larguez tout !* : *Pour que le Scoutisme en sorte, il nous faut des hommes*. Le texte vaut d'être largement cité :

> *« La vieillesse consiste à s'avouer tel qu'on sera quand la promenade au cimetière nous concernera personnellement. Il suffit d'admettre qu'on peut être lavé, porté, couché par d'autres que par soi-même. On y parvient rapidement en prenant son corps au sérieux et en passant sous ses ordres.*
>
> *« La jeunesse consiste à croire qu'on peut encore tirer quelque chose de sa carcasse[285]. Aujourd'hui plus qu'hier, demain plus qu'aujourd'hui. On y revient*

[284] Il faut d'autant plus le souligner que la chasteté demeurait une des exigences de la Loi. Traditionnellement, il est vrai, l'article qui la concernait visait plus à interdire la masturbation ou les amitiés particulières, qu'une sexualité garçons-filles que l'âge des Éclaireurs, la non-mixité, les conventions sociales rendaient peu fréquentes dans les milieux concernés avant guerre bien que certains passages du film *La fin du jour* de Julien Duvivier (le neveu du personnage incarné par Michel Simon, un Scout que son uniforme apparente à un Scout de France, flirte gentiment avec une Guide appartenant à un groupe campant à proximité) puissent, en tout bien tout honneur, laisser penser le contraire. La question intéressait davantage les adolescents de la Route.

[285] Singulière conception pour qui s'adresse à des jeunes qui n'en sont pas à vouloir tirer encore quelque chose de leur carcasse.

difficilement lorsqu'on fait un tour dans le camp des vieux. On y conserve aisément avec un bref exercice quotidien.

« Attention aux fins de séries, aux demi-portions et à leurs dérivés. Bien que le cas relève de la charité pure, l'humanité n'aura sans doute pas la patience de les aider à survivre.[286]

« Ne nous consolons pas trop vite. Si Dieu aime les pauvres, les affligés, les malades, c'est parce qu'ils manifestent une grande force dans leur acceptation. Si le Christ est venu sauver les pécheurs, il n'est nulle part question des impuissants[287]*. Ceux là paient en fausse monnaie. Don de soi suppose d'abord un 'soi'.*[288]

« Des rideaux de métal variable séparant souvent des nations très proches. Qui dira ce qui sépare la volonté de la bonne volonté, le vieux du jeune, l'homme de la loque humaine ?[289]

> *« -Il n'est pas toujours facile de briller par les qualités du corps, beaucoup pourraient prétendre par un athlétisme de l'être conserver la souplesse du jugement, la virilité du cœur, la jeunesse spirituelle. Pour cela il suffit d'une victoire par jour. L'ennemi, c'est la « peau ». La peau qui colle, s'épaissit avec l'âge, tout en ramollissant*[290]*. L'ennemi de l'abnégation n'est pas toujours le manque de Foi, c'est aussi le poids d'un corps alourdi par le confort, les victuailles, la sécurité, le fric*[291] *ou endormi par le ronflement trompeur d'une pieuse raison.*
>
> *« -Posté à l'avant de son bombardier, Jules Roy, capitaine dans la R.A.F attend cette minute suprême où il se trouvera dans l'enfer de la Flak. « Loin de fuir l'épreuve, il l'appelait ... Le feu le réduirait en cendres ou le durcirait ... Il allait être placé sur l'enclume et frappé et il ignorait le son qu'il allait rendre... Le combat qu'il menait, c'était d'abord contre lui-même.*

« Sans cette minute quotidienne de sport avec soi-même, aucune 'capacité' de Dieu n'est possible. Seul un corps maîtrisé nous préserve de l'hypocrisie[292]*.*

« Toutes les religions d'ailleurs ont lié l'ascèse à la contemplation. Et comme par une bénédiction toute spéciale le Scoutisme nous réserve cette union de façon naturelle. Telle veillée aura-t-elle atteint ces sommets sublimes sans la marche pénible qui la précédait[293] *? Notre fraternité serait-elle aussi facile sans les raids de Patrouille à travers les marécages, sans nos communes aventures aux quatre coins du monde ?*

> *« -Douche ou plongeon matinal... à quoi bon ? Sinon à se laver le corps, du moins à « se faire la peau ».*
>
> *« -Bournazel portait col dur en plein désert. Ridicule. Sauf s'il vivait en présence de Dieu (!). Se raser au camp témoigne d'un respect minimum de soi-même et des autres. Ce n'est pas là qu'on juge un homme. Cependant, il arrive que celui qui ne se rase pas, s'est retourné un quart d'heure dans son sac de couchage, a*

---

286 Alors vive l'eugénisme !

287 Parce qu'ils ne peuvent point pécher ?

288 *Væ victis* !

289 Interrogation oraculaire... par son obscurité.

290 Deux ans auparavant, Julien Gracq avait publié *Le Rivage des Syrtes* : *« Autour d'un corps vivant, il y a la peau qui est tact et respiration ; mais quand un État a connu trop de siècles, la peau épaissie devient un mur, une GRANDE MURAILLE : alors les temps sont venus, alors il est temps que les trompettes sonnent et que les cavaliers entrent par la brèche, les beaux cavaliers qui sentent l'herbe sauvage et la nuit fraîche, avec leurs yeux d'ailleurs et leurs manteaux soulevés par le vent. »* José Corti, éditeur.

291 Toujours la haine de la ploutocratie.

292 C'est à dire ?

293 C'est bien l'ancien Cadet qui écrit.

fait sa toilette par la visière de son passe-montagne et, comme par hasard, se révèle nul en technique, arrive en retard, etc.

« - Judo, piscine ? Essayez, et vous saurez si cela développe la souplesse de l'esprit plus vite que elle du corps.

« Maître de soi ne signifie pas seulement sourire au maladroit qui vous écrase les orteils (et encore si le maladroit est une maladroite), mais se lever, se raser, se doucher, refuser sa parole ou la tenir quand on la donne ».[294]

Des hommes... des chefs... Un portrait tachiste.. le chef n'est plus, dans la pyramide sociale, l'articulation d'un Ordre, à la fois temporel et transcendant. Sa représentation a éclaté, le style lui-même en fait foi. Ses divers traits composent un caractère nietzschéen, où la jeunesse triomphante assure le règne de la dureté sur la mollesse, de l'intransigeance sur l'esprit de compromis, de la fore morale et physique sur la faiblesse, du Christ-Roi sur l'Apôtre des humbles. Celui-ci, selon Matthieu, déclarait heureux les pauvres en esprit, les doux, les affligés, les affamés et assoiffés de justice, les... miséricordieux, les cœurs purs, les artisans de paix. Bref, le Chef Raider, en cette première moitié des années Cinquante, est un *Kouros* héroïquement tendu vers l'avant et glorieux, un jeune combattant ; mais pour quel combat ?

Le combat de l'éducation, c'est indéniable[295] : il faut répondre à l'attente des jeunes désœuvrés afin d'en retenir les meilleurs. Et ensuite ? Vers quoi mettre en marche cette élite ? On hait la société d'alors : soit, mais quelles propositions esquisse celle que l'on aimerait voir poindre ? Faut-il la rechercher dans le négatif que définit la critique ? Mais la critique, derrière la violence des mots, est elle-même si mince... On exalte l'athlète chrétien : soit encore. Sur quelle piste cependant le fera-t-on courir ? L'inviter à être toujours plus ardent en spiritualité suffit-il à un moment où l'Église s'oriente, avec une prudence extrême mais sans équivoque essentielle, sur la voie d'un apostolat « de l'intérieur » de la réalité sociale ? Réaffirmer comme jadis que le monde n'est conquis que par des chefs imposait certes de dire au nom de qui on allait agir, mais encore pour quoi. Or sur ce point le C.N.E. demeure toujours aussi discret ...

N'est-ce pas alors parce que les temps ont changé ? Le Scoutisme catholique (et l'Église de France) a su comprendre que son projet traditionnel, refaire une chrétienté, appliquer une doctrine sociale –mettre en pratique une idéologie, en somme– l'avait conduit à de dangereuses compromissions dans l'ordre du politique. On peut lire l'analyse que le P. Forestier conduisit lors de l'Assemblée générale de l'été 1951 à propos des *« deux grands courants de la vie de l'Église »* comme une véritable autocritique[296]. c'est du reste en voulant **dépasser** la politique telle qu'elle se faisait dans les années trente, que les S.d.F. passèrent ainsi très près du désastre. Pour autant fallait-il choisir l'ambiguïté du demi-silence en remâchant d'anciennes rancœurs, en cédant à de vieilles allergies ? L'idée en tout cas que le Scoutisme n'a pas à prendre partie est à la base de la représentation du Chef-éducateur Raider par Michel Menu : forgeons un caractère au garçon et l'adulte qu'il deviendra choisira l'engagement qui lui semblera compatible avec ce qu'il est. Trempons une âme de Chef, et celui-ci n'aura aucune peine à devenir un militant. Ainsi que je le

---

294 Michel Menu : *Larguez tout !*, op. cit. pp. 31 à 33. Ce texte avait été publié dans *Le Chef*, janvier 1951, n° 273 pp. 14 à 16.

295 Dans *Le Chef* de juin 1951, n° 278, Marcel Forestier n'écrit-il pas : *« On a beaucoup parlé de conquête. Je ne connais pas d'objectif plus déterminant que de faire comprendre à un jeune qui hésite à servir, qu'une petite bande de garçons inconnus l'attend et que le bonheur de leur vie dépend en grande partie de son acceptation. »* (p. 5) ? Michel Menu se trouve sur ce point, et sans surprise, en accord total avec l'Aumônier général.

296 Cf. chapitre précédent.

signalais plus haut, c'est donc toujours cette certitude que l'on forme, chez les Scouts de France, de jeunes hommes susceptibles d'agir plus tard qui prévaut.

Sans doute une telle certitude est-elle louable en son principe : elle conduit à ne pas donner naissance à de jeunes partisans, qu'ils soient ou non chrétiens. Le choix politique, syndical, culturel, se fera ultérieurement, continue-t-on à affirmer, sur des bases saines. Le jeune homme disposera alors des moyens personnels de ses fins. Cependant, cette certitude repose comme par le passé sur une dangereuse illusion : qui peut en effet soutenir que le choix ultérieur ne sera pas **déterminé** par les formes mêmes que la pédagogie a empruntées et qui représentent une position de l'éducateur face au monde, autant que le discours explicite qu'il tient ? Certainement pas le P. Forestier qui déclare entre autres :

> *« Il n'est plus de Scoutisme pensable et possible sans la croyance en un libre-arbitre qui n'est pas l'affirmation gratuite, désinvolte ou puissante de ce qu'on est, mais l'instrument d'une conquête de son caractère et d'une consciente dépossession de soi-même au servie de Dieu et d'autrui. »*[297]

Contrairement à ce qu'il souligne, au demeurant, il ne dit ici rien d'autre que ce qu'il a toujours dit, que ce qu'expriment à travers lui ses sources thomistes.

[297] R.P. Marcel-Denys Forestier in *Le Chef*, février 1951, n° 274 p. 52.

Ainsi est-ce un adulte dépossédé *« de soi-même au service de Dieu et d'autrui »* qui sera amené à opérer ses choix d'engagement. ce n'est déjà plus le choix indépendant. À et égard faut-il s'étonner qu'en 1947-55, 17 % de 4994 séminaristes interrogés et 23 % de 1726 religieux novices soient d'anciens Scouts[298] ?

Mais que dire de l'indépendance de choix de qui a été élevé dans le culte de l'Exigence façon « col-dur-bournazelien » en plus désuet ou virilité du « commando de Dieu »[299] ? En lui, des représentations véhiculées par de tels modèles qui disent sans le proclamer ouvertement le monde et la position qu'on y prend n'ont-elles pas déjà tranché ou, à tout le moins, balisé le terrain ? Qu'adviendra-t-il alors des personnalités dociles dont le caractère se sera durci mais non l'identité ?

[298] D'après une enquête lancée par l'Aumônerie générale, et publiée par Jean Peyrade, in *Scouts et Guides de France*, Bibliothèque Ecclesia, Anthème Fayard, 1962. Certains chiffres sont beaucoup plus élevés, par région. Ainsi entre 40 et 45% des séminaristes sont-ils d'anciens Scouts à Aix-en-Provence, Dijon et Meaux ; 33 à 39% à Morsang-sur-Orge, Paris-Saint Sulpice, Orléans, Toulouse, Fréjus, Sens et Versailles. Chez les Bénédictins, sur cinq noviciats, les Scouts sont entre 33 et 71% des effectifs. Chez les Cisterciens, ils sont 100% à Bonnecombe, etc. Peut-être la rigueur de l'enquête serait-elle à contrôler de près. Telle qu'elle est, en tout cas, elle fournit un ordre de grandeur.

[299] Qu'on le critique ou qu'on le loue, le modèle du T.R.P. Louis de la Trinité, Georges, amiral Thierry d'Argenlieu était-il politiquement neutre ?

L'étude de représentations du Chef Raider nous apprend cependant autre chose encore : une différence sensible s'est glissée entre le P. Forestier et le C.N.E., perceptible dans les écrits si ce n'est, à l'époque, dans les consciences.

Fidèle, de par sa formation de prêtre, à l'héritage thomiste, le P. Forestier en est venu, on l'a observé à travers une pensée qui se cherchait à cet égard, à privilégier l'enfant par rapport à l'adulte **dans le couple éducateur-éduqué** exclusivement, dans la mesure où l'éducation du caractère doit avant tout permettre l'émergence de l'essence supérieure qui entre dans la composition de la nature humaine. Ainsi, pour reprendre la citation précédente, le garçon doit-il apprendre (être amené) à se dépendre de « soi » pour mieux se réaliser lui-même.

Or chez Menu, et la chose s'exprime avec assez de fore, l'accent est autre, sans doute parce que sa culture n'est pas fondamentalement religieuse : d'une part, la formation de la personnalité passe par celle du caractère. Elle s'y confond même hâtivement, l'assimilation de réflexes d'ordre, de discipline, de rigueur confinant à la folie dans l'ardeur, l'acquisition d'habitudes devant en effet aboutir à la manifestation de l'être intime par l'être du comportement. D'autre part la consolidation d'un « soi » fortement charpenté devient l'objectif prioritaire puisque : *« don de soi suppose d'abord un 'soi' »*.

De la sorte, et tandis que l'Aumônier général s'achemine vers une manière de franciscanisme (pédagogique exclusivement), réclamant ainsi du Chef-éducateur une véritable mise entre parenthèses de sa personnalité (jugée parfois trop « lourde »), Michel Menu réclame quant à lui des Chefs de la nouvelle aristocratie qu'il suscite une sur-affirmation de la personnalité entendue comme caractère régi par une dynamique de l'action.

Sans doute le fait que le Chef était, chez Marcel Forestier, *bifrons* et qu'à son rôle d'éducateur s'ajoutait encore une dimension ontologique (être Chef, c'était encore participer d'un « état d'être »), masqua-t-il le hiatus. Néanmoins la conception de l'éducateur disparaissant comme « supérieur » était d'ores et déjà partagée par d'autres responsables qui allaient progressivement l'imposer et lui donner une postérité que le P. Forestier n'avait sans doute pas imaginée. Inutile de dire que, plus affirmée, elle ne pouvait qu'entrer en opposition avec celle de Michel Menu.

Au bout du compte, la silhouette du Chef et celle du garçon se confondent dans celle du Raider telle que le C.N.E. la sculpte, de son style lapidaire et flamboyant, dans son ouvrage de 1955, le dernier qu'il écrira ès-qualités :

« Le Raider, proclame-t-il est pour une chevalerie de tous les temps, de Bayard à Guillaumet, de Saint Louis à De Foucault, de Roland à Wingate.
« Marcher devant ! Toujours devant !
« Comme le pilote, être aussi mécanicien, radio, navigateur.
« Rester debout quand les autres s'asseoient
« Sourire quand ils serrent les dents,
« Donner sa flotte quand ils ont soif,
« Et son cœur quand ils n'en ont pas,
« Porter la fatigue des faibles,
« Eclairer ceux qui sont dans le noir,
« Espérer pour six, vouloir pour dix, »
« Puis le soir, quand tous se taisent, »
« Parler pour eux au Seigneur. »[300]

Disons-le, elle a « de la gueule » cette convocation à l'héroïsme en ce milieu des années cinquante alors que la France se perd dans ces rêves, las de grandeur impériale et ses combats perdus ! Pour autant, s'adresse-t-elle, par delà de son présent aux temps futurs ? Ne se trompe-t-elle pas plutôt d'adresse ? Questions rétrospectives, certes, nées de l'arrêt ultérieur des hommes et des circonstances. Questions qui néanmoins prennent racines dans le parti que constitue, en plein cœur d'une décennie pendant laquelle le destin du pays tout entier bascule, cet appel à un héroïsme que la fatigue déjà perceptible des « héros » commence à faner... Il y a autre chose, ici, que la cristallisation des représentations d'un homme et d'une équipe face à une époque où tout, déjà, bouge trop vite, des limites de la ville aux lisières des forêts que de grands chantiers ne tarderont pas à mordre.

Il faut discerner des volontés arc-boutées contre un monde qui s'en va. L'ardeur du ton est presque pathétique. Or cette révolte même n'avait-elle pas de quoi séduire des jeunes, avec son romantisme moins jugulé par l'exigence et revêtu du manteau scintillant des mystères d'un technicisme au levant ?

Mélancolie furieuse et refus de s'y laisser prendre : il faut trouver cela aussi au creux des écrits d'un adulte encore jeune qui lie par un « nous » singulier le sort d'une jeunesse à ses souvenirs d'adolescence. C'est un manifeste de colère et d'amertume latente que sert, en guise de prologue, le C.N.E. aux garçons auxquels il s'adresse en s'avançant masqué :

[300] Michel Menu : *Raiders-Scouts*, Presses d'Île de France, 1955 p. 8.

« Mon frère fait partie des jeunesses antifascistes[301], celui de Jacques est Chef de Scouts, le tien va à la JOC, tous les autres gars que nous connaissons s'en moquent et ne font rien. Nous, nous avons quinze ans.

« On nous reproche d'aller voir Tarzan et les films de cow-boys. Nous en avons tout de même assez des catastrophes et des suicides même en couleur. Les prophètes prédisent à notre génération une montagne d'ennuis.

« Ce que nous savons, c'est qu'on en sortira aussi bien que les autres. Nous ne sommes pas attirés particulièrement vers les croque-morts, les sonneurs de défaite, les sermonneurs de catastrophe, et autres alchimistes de l'avenir en noir.

« Nous aimons ceux qui avancent, comme le général Wingate et ses Raiders. Dans la bagarre, c'est le courage qui nous plaît, et non le carnage.

« Nous aimons le courage chez l'ouvrier, le marin, le missionnaire, le sportif, le médecin ou le soldat.

« Nous aimons les trois Mousquetaires, Bayard, Don Quichotte, Charles de Foucauld.

« Nous ne fréquentons ni les lâches, ni faux-jetons, même s'ils font de beaux discours.

« Nous aimons la lumière, la joie, ce qui bouge, nous aimons ceux qui gagnent.

« Même si nous n'avons pas de veine, nous croyons à la chance.

« Même si nous ne sommes pas très malins, nous avons de l'espoir.

« Même si l'on nous boucle à la prison des combines, nous croyons aux vacances de l'amitié. »

« POURQUOI PAS ? »[302]

Manifeste, donc, et apocryphe. Du procédé, ne retenons pourtant que le côté pédagogique : debout, sois mâle parce que fort, courageux, plein d'espoir, parce que tu as toutes les faiblesses du monde à relever ou à combattre : tel est le message dégagé de ce prologue qui explicite, en somme, l'invocation au Raider qui le précède. jusqu'au bout, ainsi, la nébuleuse représentationnelle du Raiderisme se polarisera autour d'une esthétique à la fois morale, comportementale, physique, hors de l'histoire. L'a-t-on noté : ce qui plaît au « grand prêtre », dans la bagarre, ce n'est pas le but de la bagarre (pas même évoqué) ni ses effets sanglants, c'est ce qui s'y révèle, ici le courage. De même, qu'importe les milieux sociaux ? Ils sont divers, mais le courage est un, toujours appréciable. Certes, chrétien, on préférera le courage chrétien au courage sans Dieu. Mais ne peut-on pas alors se demander si à la lâcheté d'un chrétien on ne préférera pas le courage d'un agnostique ?

Esthétique, le Raiderisme décrit par Menu ne pouvait qu'entretenir de bons rapports avec l'esthétisme de Joubert, dont il est peut-être, dans sa logique interne, sinon dans sa forme, l'un des fruits. Que l'on considère le pur ovale du Visage Raider (d'une détermination ici un peu boudeuse), idéalisé par l'illustrateur ou la silhouette de ce garçon qui contemple, du haut de son trottoir, la grisaille d'un boulevard de ceinture : n'est-ce pas l'image graphique qui vient mettre en forme le portrait abstrait brossé par les mots ?

Mais voici qu'aux pages suivantes, c'est une scène de jungle qui s'esquisse : deux commandos, un brancard, un blessé, le marais : et l'ennemi qui rôde car l'un des deux hommes n'est-il pas aux aguets ? Le Raiderisme comme esthétique n'a pas seulement

---

[301] Trait singulier qui, par-delà la guerre d'Indochine et la reconstruction, par-delà la Libération, par-delà l'Occupation, la Résistance, la guerre, renvoie à la réalité des années Trente.

[302] Michel Menu : *Raiders...*, op. cit. pp. 9-10.

recours au support graphique pour se propulser dans mes imaginaires, il a aussi besoin d'autres images abstraites que le trait **réalise-idéalise** encore en une subtile dialectique. Michel Menu qui ira jusqu'au bout de lui-même en exaltant, dans une thèse foisonnante, la mythomanie[303], selon lui nécessaire, de la jeunesse, fut un grand usager « de héros fondateurs », de modèles. Deux figures dominantes s'imposent cependant dans « Raider-Scouts »: Wingate et Foucauld.

2.3.3. Quelques questions aux modèles-types

Orde-Charles Wingate est indiscutablement un homme qui a de quoi séduire Menu. Né à Naîni Tâl, Uttar Pradesh, en 1903, cet officier de carrière fit ses classes en Birmanie. En 1936 il est envoyé en Palestine au moment où éclate la grande révolte coordonnée par le Haut Comité arabe et cherchant à enrayer la vague d'immigration juive. Wingate s'investit dans le conflit aux côtés du mouvement sioniste auquel il veut donner une organisation militaire. Cependant, les menaces de guerre contraignent les Britanniques à se rapprocher des Etats arabes, et l'initiative d'Orde Wingate est désavouée. Il est rappelé en Grande-Bretagne où il sert à l'état-major. En 1941 il est placé à la tête d'irréguliers éthiopiens (*"Gideon Force"*, des maquisards) qui, avec l'appui des bataillons soudanais se joindront aux forces du général Sandford, officier à la retraite qui avait repris du service pour encadrer la révolte des Hauts plateaux de Gondar. En avril 1941, le 6, il entre aux côtés du Négus Haïle Selassié dans Addis-Abeba libérée par le général Cunningham. Il n'est alors que capitaine.

En mai 1941, une tentative de suicide causée par une dépression ou une crise de paludisme faillit mettre fin à sa carrière. C'est alors que le général Wavelle, sous qui il avait servit, le fit affecter auprès de lui en Birmanie. Là, Wingate « préconisa » la création de ce qu'on appela des *« 'Groupes de pénétrations à longue distance' spécialement entraînés pour opérer dans la jungle birmane et s'attaquer aux communications et aux avant-postes japonais »*[304]. Lui fut attribué la soixante dix-septième brigade indienne, qu'il nomma : *« Chindits »*, d'après le nom d'un animal mythologique birman : le *chint*, mi-lion mi-aigle. Sa grande idée était d'établir une étroite coopération terre-air, symbolisée par cette sorte de griffon. En février 1943, une première expédition de trois mille deux cents hommes fut montée. Après s'être enfoncés profondément à l'est de la rivière Chindvin, et avoir opéré des actions de harcèlement, les *« Chindits »* se replièrent sur l'Inde à la mi-avril, *« ayant perdu un tiers de leurs effectifs et abandonné la plus grande partie de leur matériel. »*

> *« L'opération*, poursuit Lidell Hart, *n'eut pas de grosses conséquences stratégiques, et les pertes japonaises avaient été légères, mais elle prouva que des Troupes britanniques et indiennes pouvaient opérer dans la jungle. »*[305]

Il fut alors décidé de tripler les forces des *« Chindits »*, Churchill ayant été enthousiasmé par l'audace d'Orde Wingate qui avait reçu le grade de général de brigade à son arrivée en Birmanie. Présent à la conférence interalliée de Québec en août 1943, le général de division Wingate recevait en outre, grâce à sa force de persuasion, une unité aérienne propre, le « N° 1 Air commando » composée de onze escadrilles américaines dites « Cirque Cochran » du nom de son commandant.

---

303 Au sens particulier de besoin des mythes.

304 Sir Basil H. Liddell Hart, *Histoire de la seconde guerre mondiale*, éditions Marabout. Arthème Fayard 1973 p. 372.

305 Ibid. p. 373.

Les buts qui furent assignés à Wingate dépassèrent, cette fois, le harcèlement : ses *« Chindits »* devenaient le fer de lance du IV[e] corps d'armée britannique, le 5 mars 1944, Wingate lançait ses Troupes à l'attaque des lignes de communication japonaises sur Indaw (sur les bords de l'Irrawadaly). Il s'agissait par la suite d'établir une ligne de postes fortifiés ravitaillés par avion. L'attaque fut d'abord victorieuse. Mais :

> *« Le 24 mars, Wingate lui-même fut tué dans un accident d'avion au-dessus de la jungle. Cependant, avant même cette fin tragique, ses plans hautement élaborés et assez mal conçus, commençaient à se désagréger.*
>
> *«* (...)
>
> *« L'évolution des idées de Wingate, au sujet de l'action de guérilla jusqu'à la pénétration plus massive à longue distance ne fut* (...) *pas couronnée de succès. Il faut reconnaître cependant qu'il n'avait pas reçu l'appui des forces principales sur lequel il comptait. »*[306]

De cette carrière contrastée, jusque et y compris dans ses derniers développements, Menu, on le comprendra ne retient que l'aspect exemplaire.

> *« L'action de Wingate se déroule de 1942 à 1944. Note-t-il sur des terrains, 'que n'importe quel commandant résolu eût considérés comme infranchissables' (g[al.] S. Sewell).*
>
> *«* (...)
>
> *« Les Raiders avaient été recrutés parmi des hommes tout à fait ordinaires... mais* 'grâce à des mois d'entraînement spartiate, ils supportèrent bien des fatigues et d'incroyables privations' *. Voilà ce qui nous intéresse chez les Raiders.*
>
> *«* 'Allons-y*, dit Wingate,* nous nous fraierons un passage en arrachant l'herbe brin par brin. C'est ce que firent les Raiders. ce fut une bataille acharnée de l'homme contre la jungle[307]. Ils marchaient en file indienne en prenant la tête chacun leur tour. Il fallait écarter et coucher à la main les brins d'herbe qui coupaient comme des lames de rasoir. Au bout de quelques minutes de ce travail, la sang jaillissait de la paume de leurs mains, de longues égratignures leur balafraient les bras et front, leur chemise était en lambeau ... Au bout de quatre heures, ils n'avaient couvert que 450 mètres...' *(Ch. J. Rolo). Voilà ce qui nous intéresse chez les Hommes du Raid : envers et contre tout, ils avancent.*
>
> *« Une autre chose nous séduisait. À travers le Wingate des commandos birmans, nous retrouvions la silhouette du Baden-Powell de la police Sud-Africaine.*
>
> *«* (...)
>
> *« Les qualités que nous retenons des Raiders de Wingate, nous les emploierons à la paix. »*[308]

---

306 Ibid. p. 520.

307 En pleine jungle ?

308 Michel Menu : *Raiders...*, op. cit. p. 11. Comme me le fit remarquer Philippe Laneyrie, le C.N.E a du corps une conception à l'opposé de l'hédonisme quiet. Ce qui intéresse Menu chez les Raiders c'est la carcasse infatigable, la mécanique sèche et dure, qui marche pour la paix comme pour le combat, et qui engendre sans faiblesse, et que doit se forger le seigneur de guerre archétypique qu'évoque le chanteur Bernard Lavillier dans une de ses compositions (*Big Brother* 1986) :

« Il est d'une grâce fauve.
« Il est tranquille et brutal,
« Silencieux quand il se pose
« Entre Dieu et l'Animal.
« Sous la peau brillent dans l'ombre
« De longs muscles de métal.
« Homme seul, homme sombre,
« Où est le bien et le mal ? »

Désormais bien charpenté, tout le « corps » Raider trouve en ces quelques lignes la légitimité de tous ses aspects : celle de ses « armes » par exemple :

> « 'Raiders ! Go !' *cette devise va plus loin encore. C'était le commandement de saut des parachutistes. Go ! c'est le risque. C'est le cri du volontaire. C'est l'audace des Hommes de Raid. Toujours de l'avant. Cela implique évidemment qu'on est prêt. Go est le signe d'une disposition d'esprit vers l'Aventure, d'une générosité à toute épreuve. C'est une devise qui ne convient ni aux pantouflards, ni aux égoïstes. Elle nous fait sortir de nous-mêmes pour aller aux autres. Cette devise nous conduit directement à celle des Chefs, 'Servir'.*
>
> « *Si le mot 'Go' vous choque, parce qu'à consonance britannique, vous pouvez choisir d'autres devises.*
>
> « *Il est relativement facile de s'en fabriquer. bien sûr on peut prendre celle de Guynemer : 'Faire face', ou celle des commandos belges : 'meurs ou avance'. Mais il est plus intéressant de rechercher, en lisant quelques livres pour se mettre dans l'ambiance, quelle est la devise de sa propre vie. Il faut avoir 'sa devise'.*
>
> « *Essayez par exemple de traduire ceci en trois mots :* 'Mieux vaut perdre la vie en combattant que de perdre la confiance des fusiliers voltigeurs.' *(Stalingrad : esprit de l'Armée rouge) ou encore* 'Je peux tout en celui qui me fortifie.' *(Saint Paul) ;* 'Un chien qui aboie est plus utile qu'un lion qui dort.' *» (Indien) ».*[309]

Il en va de même pour l'uniforme : le béret vert, porté par les seules premières classes des Troupes investies ; l'insigne Raider, individuel, *« porté à l'investiture »* ; les quatre brevets[310], portés à partir de la première classe sur la manche gauche, qui s'ajoutent aux « décorations » déjà obtenues..

Mais au-delà de cette persistante convocation à l'ascèse physique par l'effort pour le sacrifice (suprême le cas échéant) se profilent, soutanes déchirées et membres sanglants, des ombres inquiétantes qui se prolongent jusqu'à certains ouvrages de Signe de Piste où certains supplices que des garçons infligent à d'autres sont détaillés avec complaisance sous couvert de dénonciation. Or les totémisations, justement..

309 Ibid. p. 20. L'Armée Rouge, Irving, saint Paul ! Qu'importent l'origine et presque l'idéal : seule l'intention compte. La citation d'Irving surtout conforte la remarque faite plus haut à propos du courage.

310 Notons que le brevet religieux a été rétabli, mais est obtenu sans épreuve, sur la valeur de la vie spirituelle jugée par l'Aumônier d'unité.

Quoique l'armée ait été une source traditionnelle d'inspiration pour les Scouts de France, une telle débauche de références précises et d'emprunts à peine démarqués ne pouvait manquer de susciter des oppositions : Menu, il est vrai, a toujours hautement affirmé, comme il le fait ici, qu'il ne s'agissait que d'employer les qualités des commandos à la paix. Il n'empêche. Il sera contraint de préciser sa pensée à plusieurs reprises, répondant explicitement aux attaques, qu'elles vinssent de la base ou du sommet.

C'est ainsi qu'en octobre 1952 :

« On a pu dire que par les Raiders, le type 'commando' avait pris une place importante dans l'imagination des Scouts. Il eût été plus exact de remarquer que le type commando comme le colonial était déjà leur imagination. Il a été utilisé.

« Le monde d'aujourd'hui réclame des esprits racés, lucides, mais d'une lucidité sans dilettantisme. Il faut le courage indomptable, le don de soi, l'endurance.

« Certes, le 'type commando' n'exprime pas d'abord piété, autonomie de jugement, audace sociale, objection de conscience, politique. Il traduit un comportement d'une virilité marquée d'audace. Il est non seulement un symbole, mais exemple de générosité et de sang versé. C'est un type coloré, original, assez superficiel pour être imitable. Il convient plutôt aux intelligences moyennes qu'aux pures esprits. Ce n'est pas au seul courage philosophique qu'est destiné le type commando, c'est à l'Aventure, à l'Abnégation, à la Fore du cœur.

« (...)

« Le tort du commando est d'avoir fait la guerre. Mais son courage est-il inutile à la paix ? Le garçon connaît surtout son courage plus que les missions auxquelles on l'employait. C'est pour cela que le 'type commando' exerce sur lui un pouvoir.

« Alors que lui reproche-t-on à ce genre d'homme ? Les connaître en chair et en os ne m'a pas déçu, ce que les meilleurs des hommes ont de meilleur ils l'avaient. Ils n'étaient pas pour autant dispensés de leurs faiblesses, ni en tous cas (sic) *nuls, ces commandos ils n'étaient des loques vaticinantes, ils n'étaient pas neutres. Ils ne seront pas vomis de la bouche du Seigneur.*

« On a dit parfois que ce 'type commando' était païen. En soi il n'est ni païen ni chrétien (...)[311].

« Il nous appartient de faire remonter à la surface avec le don soi, la charité du Christ ; avec l'audace la soif apostolique.

« (...)

« Enfin peut-on craindre une fixation des imaginations sur ce 'style' et un arrêt dans le développement de la personnalité ? Oui, si l'engouement recherché pour ce type d'homme n'est pas exploité pour une découverte d'idéal et de vie. »[312]

Plaidoyer, et fort intéressant, qui délaisse pour un temps les formules ronflantes, dépouille pour l'instant le ton tranche-montagne et soulève d'emblée les questions de fond : le « type commando » est-il moralement et pédagogiquement valide? Réponse : oui, et

311 En effet, mais il est exclusivement laïc. Or l'institution chevaleresque était d'Église.

312 Michel Menu in *Le Chef*, septembre-octobre 1952, n° 288 pp. 17 à 22.

sans hésiter. L'époque réclame le sacrifice des uns pour pallier la démission de la masse. L'imaginaire des jeunes eux-mêmes y aspire :

> *« Un éducateur qui n'exprimerait pas le courage en termes actuels, en bérets rouges, en soutanes déchirées, en sang versé*[313]*, en héros, qu'ils soient de la superproduction stakhanoviste, du mur du son ou de la lutte contre le cancer, serait déclaré insignifiant pour les garçons. »*[314]

LE STYLE RAIDER

Il est fait de grandeur et de sobriété, de silence et de vitesse, de sourire et de discrétion.

Au camp, les constructions, comme cet autel réalisé en août 1949, sont belles, bien faites, durables, à taille d'homme. Tout camp Raider doit pouvoir être montré comme un camp modèle. Les camps de patrouille, sans être trop espacés, ont chacun leur personnalité. Rien de superflu ou d'enfantin ne vient les orner. Leur beauté est faite de propreté et de confort. L'autel occupe la meilleure place, la plus tranquille. Le mât est de taille, bien planté. La poulie fonctionne (oh! miracle!). Il comporte une drisse pour les signaux sémaphoriques qui évitent trop de coups de corne bruyants.

Lorsque les Raiders se déplacent, et particulièrement dans les gares, ils observent la plus stricte discipline. Tout est prêt. Sur une seule file *silencieuse*, la troupe regagne ses compartiments, en prenant soin de passer inaperçue. N'y a-t-il pas trop de bandes hurlantes qui transforment les gares en champ de bataille. Une patrouille ensuite peut être détachée au service en gare. Un scout peut aller faire les achats s'il y en a. *L'uniforme doit être plus strict que jamais* tant à l'aller qu'au retour, et surtout pendant le voyage. Si une troupe Raider doit être remarquée, c'est par sa bonne allure, son amabilité, sa discipline et jamais par sa loufoquerie.

En service commandé, les Raiders sont rapides. Ils prennent l'habitude d'agir en silence. Décharger un camion est vite fait dans ces conditions. On peut leur confier des travaux importants, parce qu'ils écoutent celui qui commande. S'ils ont une opinion sur la façon d'exécuter, ils attendent la fin pour l'exprimer. Une des qualités premières du chasseur, du pêcheur, du soldat, du chef, c'est le silence. Nous sommes à bonne école.

Les Raiders sont chargés de leur propre discipline.

Au camp, en aucun cas les Raiders ne peuvent considérer que la tenue des lieux ne les concerne pas.

Relisez « Us et coutumes des Raiders Scouts » dans le numéro de janvier 1949, page 18.

En somme, Michel Menu se représente autant qu'il représente aux garçons auxquels ils s'adresse une véritable attente d'identification à un type d'homme d'exception ; qu'il spécifie du reste en faisant du commando, de l'homme du raid, un véritable paradigme : pare qu'il risque sa vie, cette espèce particulière de soldat, né avec la guerre moderne, doit nécessairement, selon Menu, développer au plus haut point ses capacités physiques et morales. c'est don à un gigantesque « à la manière de » qu'il convie.

---

313 Michel Menu exprimera son exigence profonde en termes quasi sado-masochistes. On reprochera le trait à la collection Signe de Piste. Il ne lui était pas propre.

314 Michel Menu in *Le Chef*, juillet-août 1955, n° 314 p. 25.

N'y a-t-il pas un risque de fixation psycho-affective sur un tel modèle ? Oui, conclut le C.N.E., si l'on ne cherche pas à le dépasser, si l'on s'en tient, en somme, à l'initiation mimétique. Or le raiderisme, dans la définition qu'il en donne, permet-il une prise de conscience du modèle ? Ne sur-détermine-t-il pas au contraire l'identification, ne tend-il pas à tout le moins à le faire en multipliant les signes ou symboles identificatoires : béret vert, insigne type « para-commando », devise, investiture solennelle aux Invalides, activités, le tout redoublé par la fiction développée par un certain nombre d'ouvrages du Signe de Piste à l'impact d'autant plus puissant qu'elle court-circuite le réel pour toucher immédiatement l'imaginaire ? En outre, l'abstraction du modèle, sa « déshistoricisation », reposant sur l'observation du praticien des jeunes (qui note que ceux-ci s'intéressent moins aux missions particulières et à ses effets qu'aux moyens (personnels) mis en œuvre) n'est-elle pas, à la fin, perverse ? Ne conduit-elle pas à l'adoption d'un habitus entendu ici dans un sens minimal comme comportement réflexe que les événements historiques informent en retour, pesant sur les choix ? En d'autres termes, une fois encore, ne noue-t-on pas, dans la branche Éclaireurs et chez les Raiders, avec le feu ? Ne crée-t-on pas une artificielle fraternité d'armes entre des jeunes peu conscients des enjeux et les « prétoriens » de l'époque ? Même si, comme l'affirme Menu lors de l'entretien qu'il m'accorda, peu de Troupes virèrent en style exclusivement para-commando, n'allait-on pas susciter une propension chez les Raiders à voir en tout porteur de béret (vert, rouge ou noir), d'insignes et de chemises kaki le nec plus ultra de l'humanité masculine ?

Et lorsque le P. Rimaud clamait en 1951 : *« Si les Raiders comment tout le Scoutisme posent des problèmes, ce ne peut pas être par les activités viriles et d'hommes que le programme raider offre aux Éclaireurs. Ceux qui se voilent la face devant un entraînement rude au sauvetage* (...) *devant la boxe et le judo ou le parcours du risque, auraient-ils compris jadis ou oublié la folie des premiers camps, lorsque, dans des villes de plusieurs centaines de milliers d'habitants, on avait peine à trouver un médecin pour signer une autorisation de camper. »*[315], ne se trompait-il pas d'argument, ne créait-il pas même une fallacieuse confusion dans la mesure même où, à l'époque des Pionniers S.d.F., partir camper maintenait une distance salutaire avec le modèle identificatoire du chevalier, tandis que le Raider faisant le parcours du risque peut se prendre au jeu de ce qui serait une préparation para-militaire ?

Le « type-commando » n'est-il pas déni du caractère catholique des Scouts de France ? Menu répond non, à condition que l'Aumônier d'unité, en premier lieu, soit capable de montrer pourquoi le don de soi auquel consent l'homme du Raid participe de la générosité christique. Ici, les implications de la question et de la réponse sont de première importance.

« Certes, admet le C.N.E., *le « type-commando » n'exprime pas d'abord piété ».* Mais l'exprime-t-il ensuite ? Si, par un tour de passe-passe scabreux, on assimile les vertus du commando à celles du Christ[316], tout, alors est possible.

---

[315] R.P. Jean Rimaud : *Le secret du Scoutisme*, in *Le Chef*, avril 1951, n° 276 p. 19.

[316] Que le courage soit vertu pour le soldat comme pour le croyant, soit. Mais s'agit-il du même courage ? Le don du Christ se voulait rédempteur, il sauve de la mort. Le don du commando est un don de mort, fondé sur la dialectique redoutable : tuer ou être tué, qui **ne trouve sa légitimité** au moins humaine que dans la cause servie. Qu'un S.S. ait été prêt à donner sa vie pour le Fürher, tout en étant le meilleur combattant, c'est-à-dire le meilleur tueur possible pour le triomphe de sa cause, le rend-il admirable ? Oui, dans la logique de Menu, poussée à l'extrême. Le rend-il même christique ? Selon cette logique, presque...

C'est ici, précisément, qu'il faut s'arrêter pour démontrer comment la proposition Raider a définitivement mis en pièces la représentation du Scoutisme comme Ordre chrétien.

En premier lieu, il impose un modèle laïc, de façon d'autant plus nette qu'il l'équilibre par un modèle religieux : Foucauld (ailleurs, à Foucauld, on fera correspondre Byrd et à Wingate François-Xavier) : n'est-ce pas précisément parce qu'il a besoin d'un pendant religieux que le raiderisme laïcise irrémédiablement le mouvement ? En effet :

> *« Les chevaliers que B-P avait ressuscité par son Scoutisme, nous les retrouvions rajeunis dans les Parachutistes de Wingate que notre imagination n'avait aucune peine à anoblir. »*[317]

Or la question n'était pas *« d'anoblir »* les *« Chindits »* d'Orde Wingate !

Lorsque, comme l'a montré Georges Duby dans *Les Trois Ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, l'Église séculière, au XI^e^ siècle, se ressaisit du pouvoir, reprit le pas sur l'Église régulière et fit alliance avec la monarchie contre le chaos féodal[318], ce fut pour faire triompher une antique représentation tripartite et organique de la société par laquelle la Chevalerie (« Ordre » sanctifié par les Croisades) allait bientôt attirer vers elle la confuse catégorie des seigneurs maîtres des hommes, des terres, des armes et/ou des chevaux, jusqu'à s'y confondre. On verra alors, au XII^e^ siècle, l'aboutissement de cette lente assimilation d'un système représentationnel par une société, dans l'élaboration de la théologie du Docteur Angélique, clé de voûte de l'édifice grandiose mais fragile accomplissement intellectuel et social.

Saint Louis, Jeanne d'Arc furent les paradigmes « idéaux » du Scoutisme catholique d'avant-guerre **à partir** desquels les modèles contemporains : Psichari, Lyautey (le royal maréchal rentré au giron de l'Église au faite de sa gloire), Maud'Huy, Salins se déclinèrent : comme la Sainte de France, le monarque réunissait lui trois dimensions décisives : divine, collective, humaine, en un tout indissociable et sacré ; nulle disjonction, aucune de ces dissociations de l'académicien Goyau, le P. Sevin et le chanoine Cornette fustigeaient tant ! Or voici qu'elles s'officialisent : c'est parce que Wingate n'a rien d'un héros chrétien qu'il faut lui adjoindre un Charles de Foucauld. Avec le triomphe du paradigme Wingate, c'est le rêve de l'Ordre qui est rendu au rêve. Et la référence à la chevalerie n'est plus qu'une nostalgique réminiscence.

En fait, Baden-Powell n'avait rien ressuscité en ce domaine. On a dit combien peu de place avait le chevalier dans son ouvrage fondateur, et combien peu d'importance. Le véritable syncrétisme du Scoutisme et de ce que l'on peut ici appeler, à cause de son ampleur et de sa diversité, l'idéologie chevaleresque, c'est le Scoutisme catholique qui l'a réalisé au cours des années Vingt. Orde Wingate n'est donc pas la représentation par laquelle survivra la représentation d'un Scoutisme comme Ordre chevaleresque. Dire pour autant que Menu est le « responsable » de l'impossibilité de l'ancien système représentationnel serait stupide.

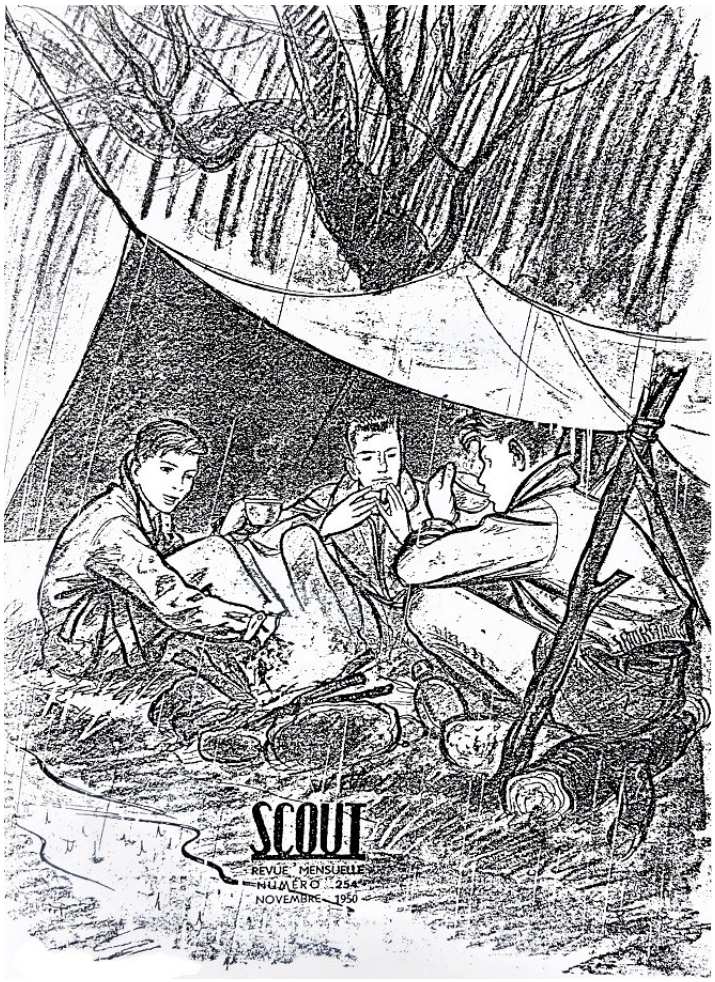
J'ai dit combien les événements, entre 1940 et 45, ont pu le dévitaliser. Menu fut placé face à une situation où, non seulement les aînés désertaient le Mouvement, mais où sa branche, en particulier, n'avait plus ni modèles, ni stratégies pédagogique et sociale. Il

---

[317] Michel Menu : *Raiders...*, op. cit. p. 11.

[318] Que Georges Duby me pardonne la caricature.

répondit au défi. La seule question que l'on peut se poser est alors celle-ci : ne s'abusa-t-il pas en croyant « rajeunir » ce qui ne pouvait plus l'être ?



Les conséquences pratiques d'une telle illusion sont aisées à envisager : si, dans la dyarchie C.T./Aumônier, ce dernier conserve une sorte de prééminence au moins théorique, héritage (ou écho, plutôt) de l'ancienne prééminence du clergé sur les autres ordres du royaume chrétien, au contraire se trouve-t-il désormais à parité avec le laïc, répondant à la base à la dyarchie des modèles, et ce à un moment où, la crise des vocations s'ouvrant lentement, il va être de plus en plus requis ailleurs, et don absent ou lointain.. À la mutation représentationnelle, correspond une mutation sociale d'autant plus redoutable que la stratégie sociale repose toujours sur lui.

En effet : sur la stratégie pédagogique (formation du caractère) et sur la logistique à mettre en œuvre (« techniques Scoutes ») aussi bien que sur la tactique (recours à la « mythologie » du commando), on a vu le C.N.E. intarissable. Pour le reste, il est bien court : spiritualité ? Il faut cultiver « l'Esprit scout », se préparer au service de Dieu. Fort bien. Et après, autour, en profondeur ? Ce n'est évidemment pas de son ressort. Or, meurtri par la faillite de la doctrine socio-politique (quoi qu'on en dise) de l'Église, le P. Forestier et plus encore le P. Rimaud se cantonnent étroitement à l'édification d'une spiritualité intérieure. Alors, le Scoutisme S.d.F., pour quel objectif ? Contrairement au passé, la

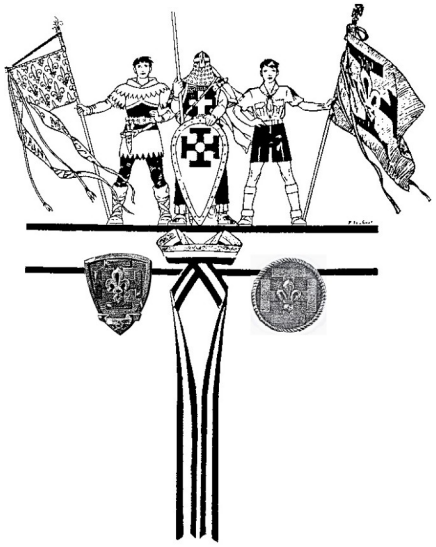
branche Éclaireurs paraît incapable de répondre de façon globale, n'initiant somme toute que des comportements individuels ou de groupes (le *happy few*), sans cohérence d'ensemble, et d'autant moins que l'essentiel du travail de redéfinition représentationnelle et pédagogique n'intéresse plus qu'une de ses parties. On comprend que la Route se soit engouffrée par la brèche, avec le considérable handicap de son manque de base, de son faible poids numérique, de l'hétérogénéité des attentes de ses membres, certains désirant un post-raiderisme, d'autres aspirant à une Action catholique généraliste. La trop grande nouveauté des principes selon lesquels elle désirait reconstruire l'édifice avait dans ces conditions peu de chances de triompher.

Le raiderisme à son apogée posa plus de questions qu'il n'en résolut. Prise dans sa dimension systématique, la proposition de Michel Menu rend compte d'un passage. Celui d'un cosmos clos à un univers infini, d'un ordre hiérarchique à un ensemble multipolaire. Elle entérinait le crépuscule d'un monde de l'esprit qui rêvait avec nostalgie du monde. Mais elle y maintenait encore ses racines, se nourrissant de sa décomposition, clamant sa fidélité sans pouvoir tout à fait s'y tenir. Elle constatait du même coup que la réalité, lui interdisait irrémédiablement de cultiver le projet archéologique du Scoutisme catholique d'antan, avait imposé une modernité globale, certes économique mais encore politique et surtout culturelle avec laquelle il ne s'agissait encore que de composer avec dépit, mais résolument : ne s'agissait-il pas, en tant que Scout, de survivre ? Même réduite à une fraction de la branche Éclaireurs, elle l'impliquait néanmoins tout entière. Et au-delà ? Ne faut-il pas trouver trace, chez eux qui, commissaires nationaux, régionaux, de district, Chefs, adultes en somme, jeunes ou moins jeunes, la firent leur, du trouble qui, dans leur milieu même et peut-être au-delà, gagnait une part non négligeable de la société française ? Le pays du *Jour de fête* de Jaques Tati (1949) s'était-il rendu compte que le clocher n'ombrageait plus la majorité de ses membres ? Encore un peu de temps, et il se retrouva tout gauche, empêtré dans les gadgets du nouveau riche de *Mon oncle* (1958). Entre les deux, tout l'espace, pour des hommes qui se veulent encore des enfants peut-être, d'un difficile aggiornamento où l'Ordre garde la séduction de la sécurité qu'on lui prête, promet au rêveur mais ne peut plus tenir, où le désordre, véritable révolution permanente d'une époque qui fait un saut mental de mille ans, offre les sulfureuses vertus de l'aventure dans l'inconnu. Peur et désir de la modernité... c'est cela aussi le raiderisme, émulsion hautement instable de deux dimensions irréconciliables *hic et nunc*, conciliables seulement dans le secret sans âge des songes.

Prise dans sa dimension socio-politique, la proposition de Michel Menu est donc un entre-deux, ce qui ne pouvait manquer de peser sur la pédagogie mise en œuvre. Entre Wingate et Charles de Foucauld, entre le passé et le futur, entre la laïcité et la chrétienté, voilà un bien large espace ouvert aux imaginations, où dresser des caractères sans déterminisme apparent, tissés cependant de bien des craintes. De quoi séduire les attentes adolescentes où l'obscure fleurette avec le clair. De quoi inquiéter aussi des adultes peut-être terre-à-terre, mais soucieux que leur part d'enfance n'entraîne pas les générations nouvelles vers une régression sans retour, vers la « croisière sans escales »[319] d'une aventure trop aventurée. À moins que des préoccupations moins nobles, l'hostilité larvée à l'encontre d'un homme qui avait tout d'un féodal en leggings, beaux gestes et violence compris, et qui, par son franc parler, avait dû froisser bien des susceptibilités plus frileuses, n'aient amenés d'aucuns à toucher juste avec une ligne de mire faussée.

[319] Emprunt au titre d'un roman de Brian Aldiss.

Toute en tensions, la proposition Raider ne pouvait suivre les évolutions d'une époque plus souple, et indécise parce qu'en gestation. Qui dressera sa rigueur d'un autre âge contre une instabilité un instant contenue, en paiera bientôt le prix, mais à une autre échelle...



3. D'un Scoutisme l'autre

1955, 56, 57, ces trois années à la charnière de la décennie furent périlleuses, pour les Mouvements catholiques de jeunes notamment. Fatales à l'A.C.J.F., elles verront les Scouts de France (et surtout les branches aînées) aborder l'ultime étape au terme de laquelle des hommes, un ensemble représentationnel, un projet pédagogique neufs introduiront leur scoutisme dans une autre dimension.

L'Église catholique pour sa part venait de subir le brutal coup d'arrêt de l'expérience des prêtres-ouvriers. L'événement, autant dans sa signification que dans sa portée, dépassait largement son cadre tout à la fois si important et tellement circonscrit et doit être replacé dans le vaste débat qui agitait l'Église de France. Pour autant Pie XII venait de montrer, par sa décision, qu'il avait bien mesuré l'enjeu de la tentative : au-delà de l'atteinte possible à la sacralité du prêtre (cet homme que la consécration séparait, en bonne doctrine, du reste des fidèles dont il devait être le pasteur, le guide), c'était en effet la Tradition que l'on remettait en cause. La Hiérarchie, sa vocation surplombante, le rapport vertical clercs-laïcs qui s'en trouvait induit, pour être moins des points de dogme, avaient un tel enracinement socio-culturel et symbolique, et depuis si longtemps, qu'on peut même s'étonner que la crise qui s'ouvrait n'ait pas pris, pour profonde qu'elle fût, une autre ampleur.

Napoléon avait défini le mystère de l'Incarnation comme celui... de l'ordre social. Il entendait ordre socio-politique. Or, et à condition d'entendre ordre socio-métaphysique, sa formule valait pour l'Église depuis Constantin. La mise au travail des prêtres, surtout au contact de la machine, manifestait de manière éclatante la douloureuse « révolution copernicienne » d'une telle conception. Il ne pouvait s'agir d'une modification du message évangélique, manteau de saint Martin offert à toutes les diversités du monde, mais d'un bouleversement radical dans la lecture qu'on en faisait, dans la manière dont on le délivrait, dans l'ordre, la stratégie et la tactique sociales qu'on en induisait, annonce du retour, par-delà l'Église médiévale et son si persistant héritage, à l'inspiration de la Première Église.

Aussi bien le soupçon qui s'empara des partisans du *statu quo* cristallisa-t-il autour **du** politique, administrant une fois de plus la leçon qu'entre **la** politique et le social la frontière n'existe que si l'on se place, selon la convenance, à l'une ou l'autre des extrémités du domaine. En d'autres termes, l'événement fût un **révélateur** : sous le violet épiscopal, voici en effet que se distinguaient à présent des « rouges », des « bleus » et des « blancs », des « progressistes » pour des « conservateurs » qui, ayant encore le vent en poupe, partirent en chasse au nom de l'orthodoxie historique, prompts à désigner des « cryptomarxistes » là où on les aurait le moins attendus. La rencontre de cette chasse-là avec l'hystérique *red scare* qui faisait florès outre-Atlantique ne pouvait que sembler naturelle : la conjonction confortait de la sorte l'un des termes d'une contradiction engendrée par le XIX^{e} siècle qui capitalisa du coup (c'était bien le moins !) des tensions déjà fort anciennes.

L'Église du reste n'était pas seule à être atteinte. La société française se trouva elle-même prise dans un maelström de contradictions révélées brusquement. L'envoi du contingent en Algérie, bientôt le grand débat que la guerre et ses atrocités inévitables provoquaient fit mûrir vite une société confrontée sans ménagement à l'ère de la consommation sans élévation, de la parcellisation sans horizon, de l'échange généralisé et de l'argent-roi, quand l'ombre du clocher et des lisières s'étirait encore sur les marges des

consciences. Frustrations, désarrois sociaux, drames intimes et bientôt culpabilité collective sur fond de prospérité insatisfaite... Les anciennes médiatrices entre les hommes et leur réel, les représentations traditionnelles se défaisaient, laissant des images vagues comme des fantômes nostalgiques attendre la relève.

À travers l'évolution des représentations, de l'identité S.d.F, c'est l'évolution d'un des sous-groupes qui constituent la collectivité nationale que l'on suit. C'est aussi la manière dont l'Association entre en résonance avec les difficultés de l'Église et les graves événements nationaux que l'on va mettre au jour de ce fait. Singulier constat : il est singulier en effet qu'une société, qu'une Église, qu'un simple mouvement de jeunes se trouvent partager la même crise en même temps qu'ils la traversent. Car au-delà des modalités particulières, il y eut bien identité d'une crise... d'identité. Si le doute sur soi d'une société est fait du doute sur soi des innombrables groupes, sous-groupes, individus qui la composent, s'il est en effet bien rare que ceux-ci connaissent en même temps un même trouble, il faut cependant aller plus loin encore dans le constat : ils entrèrent ici en résonance (de telle sorte que les oscillations de la part de la société la plus sensible, la jeunesse, conduisirent à l'explosion des années Soixante, qui culmina dix ans après l'apparition du phénomène moteur).

Ce contexte très original au sein duquel la dynamique centripète du moment eut raison des particularismes centrifuges fait de chaque élément, plus encore que le témoin du sous-ensemble auquel il appartient, le révélateur de la situation de l'ensemble lui-même : ainsi la mue difficile des Scouts de France ne renseigne-t-elle pas seulement sur une mue douloureuse de l'Église de France, mais nous livre aussi en partie la mue douloureuse de la société française.

C'est ici, vu l'étonnante convergence des remises en question identitaires et leur relative universalité[320], qu'il faut supposer autre chose que cet état passager de l'histoire que l'on nomme transition : une rupture **radicale** dans le mouvement des mentalités nationales. Temps long et temps court entrèrent en collision, l'héritage des âges organiques, celui du XVIII[e] siècle libératoire et du XIX[e] siècle libéral firent avec les conséquences du second conflit mondial (au cours duquel occupation étrangère et réaction locale s'allièrent pour conjurer un passé proche au nom d'un autre, immémorial et fantasmé) un mélange détonant qui, en explosant, fit exploser ce qui subsistait de l'antique arrangement des Français avec leur part du monde.

Bref, le pays entrait définitivement en modernité.

3.1. Autopsie d'une mue[321]

Versailles, janvier 54 : congrès national de la branche Route. Le congrès –plus de 500 Routiers– adopte des positions plus résolues et moins équilibrées que Michel Rigal ne l'aurait souhaité, et *Le Monde* commente :

> *« Le scoutisme catholique veut préparer à la vie politique et syndicale, former des citoyens efficaces et non de grands enfants indifférents. »*[322]

[320] Les frontières nationales étant ici celles de l'« univers » envisagé.

[321] Je me suis principalement appuyé sur Philippe Laneyrie, J.-Y. Riou et Frédéric Lefebvre, en complément des entretiens et travaux de dépouillement qui me sont propres pour traiter ce premier volet.

[322] Frédéric Lefebvre, *Une proposition pour les jeunes de quinze ans : Les Raiders-Scouts (1947-1987)*, mémoire de troisième année de l'Ecole polytechnique, département Humanité et Sciences Sociales, sous la direction de Jean-Marie Domenach, octobre 86-mars 87, p. 213. *Le Monde* allait ici un peu vite en besogne en parlant **du** Scoutisme catholique.

Le 9 mai 1957, toute l'Équipe nationale Route –y compris son Aumônier, le P. Liégé– démissionne en bloc. Cette démission est mentionnée et commentée jusqu'à l'été 1957 par la presse nationale, d'autant qu'elle intervient quelques jours avant celle des dirigeants de la J.E.C.[323]

Somme toute, entre l'événement de janvier 54 (qui en surprit plus d'un) et la démission fracassante de l'E.N.R. en 1957, s'étira toute la « crise » du Scoutisme catholique, qui pourrait se résumer à celle de la branche aînée aux yeux d'observateurs attentifs mais extérieurs. Pour peu que d'aucuns se fussent cependant piqués d'analyser en puisant aux meilleurs souvenirs, ils eussent pu la circonscrire à une contradiction spectaculaire entre un déclin régulier (moins 20% en six ans) d'effectifs qui représentent un peu moins de la moitié de ceux des Éclaireurs en 1951, environ 1/3 en 1956, et une volonté affirmée de devenir la branche pilote du Mouvement[324].

Pour courte qu'elle soit, une telle analyse a au moins l'avantage de mettre en relief un rapport de force objectif entre l'E.N.E. et l'E.N.R.[325], rapport dont un Commissaire général ne pouvait pas ne pas tenir compte, sauf à faire imploser le Mouvement.

Pour autant, elle ne rend absolument pas compte de l'étendue et de la profondeur d'une mutation dont l'essentiel demeura longtemps immergé, même si la Route en fut le catalyseur tout au long de l'après-guerre.

3.1.1. Prélude

La Libération constitua pour la branche aînée un véritable traumatisme : moins liés au monde du rêve par une pédagogie de l'aventure que les Éclaireurs, quoique portés par le courant du mysticisme exalté et ambulatoire de Paul Doncœur, maints Routiers, à l'écoute passionnée d'une bouleversante époque, reçurent l'article déjà cité d'Emmanuel Mounier sur la déviation « scouticiste » comme une gifle : le lyrisme des messes d'altitude où l'épuisement physique de plusieurs jours de marche s'offrait en sacrifice au Christ-Roi, dénoncé par le fondateur d'*Esprit*, ne soutenait-il pas tout l'édifice dont la clé de voûte avait été posée lors du pèlerinage du Puy ? Ceux-là même parmi les plus sensibles, les plus lucides, trouvèrent alors dans les hommes qui revenaient des camps, l'abbé Joly, Michel Rigal en premier lieu, des convertis à la nécessité d'une ouverture plus large sur la réalité du monde.

Certes, le « Routisme » de Paul Doncœur était déjà « missionnaire », mais le jeune homme qu'il envoyait sur la route, athlète de Dieu, soldat du Christ, était un hoplite chrétien dont la cuirasse, fut-ce sa peau tannée au soleil de l'exigence, faisait quelque peu écran et **distinguait**. Il est vrai qu'on est encore à l'époque, vers 1950, où Pierre Roux, membre de l'E.N.R., peut encore fulminer : *« Le fin du fin pour le Routier modèle 1950, c'est de passer inaperçu. Je commence à vieillir : je pensais hier encore que pour rayonner le Seigneur, il fallait s'afficher chrétien. »*[326] Cela dit, si la parabole du levain laisse encore nombreux les sceptiques, l'idée qu'en tout cas la formation du Routier doit passer par l'apprentissage (même théorique) du réel a déjà fait son chemin chez des dirigeants de la branche aînée dès 1945, Aumôniers, Commissaires ou Chefs de Clans.

---

323 Philippe Laneyrie, *Les Scouts de France*, Éditions du Cerf, 1985, p. 261.

324 Source : archives du Centre national S.d.F.

325 E.N.E. : Équipe nationale Éclaireur ; E.N.R. : Équipe nationale Route.

326 Pierre Roux : *Ni chair, ni poisson ou le dur modèle 1950*, in *La Route*, décembre 1950, p. 24.

La Route se fit l'écho de cette préoccupation (qui renouait avec une orientation déjà sensible à la fin des années trente quoique de manière plus prudente, filtrée qu'elle était alors par les exigences du catholicisme social triomphant). À côté des chants et des articles de spiritualité ou de techniques, des exposés politiques ou de société se firent leur place. On est d'ailleurs surpris de tomber sur des lignes consacrées à l'Indochine, en juin 1948 et mars 1949, dont l'audace, par exemple, fit des vagues et n'eut rien à envier à celle du numéro de mai 1957 (que le signataire de la décennie précédente, Michel Rigal lui-même, fera censurer[327]). Le futur C.N.R. y affirmait hautement le droit du soldat et du jeune homme à la réflexion de fond, contre ceux qui, déjà[328], jugeaient un tel sujet « inopportun ». Aussi bien trouve-t-on de chaleureux exposés consacrés à l'Europe, des articles sur l'atome (c'est l'heure de gloire de « Zoe »), sur l'amour (moins conventionnels dans le fond que dans la forme), sur le cinéma (analyses fort solides) ou relatant le décès d'Emmanuel Mounier, survenu dans le courant de l'été 1950. Jean Landes saisira du reste l'occasion pour recommander la lecture de *L'affrontement chrétien*, essai tout de rage et d'espoir, qui marquera si fort la génération de l'après-guerre.

Bien que l'abbé Joly se fût retiré de l'Aumônerie de la Route pour se consacrer à celle de la Cité universitaire[329], et que l'eudiste A. Le Bourgeois assurât brièvement sa succession, l'équilibre et l'orientation de la branche se maintinrent jusqu'en 1952.

Tout porte à croire que la Route fut l'objet de grandes manœuvres en coulisses dans le courant de l'année 1951 : lors du départ de l'abbé Joly de son Aumônerie, en effet, il était déjà entendu qu'à terme, frère Gérald Hégo, un franciscain, assurerait la relève, et que Pierre Roux succèderait à Michel Rigal en tant que Commissaire national, celui-ci étant appelé, avec René Bajard, à devenir l'adjoint d'un Commissaire général de plus en plus diminué par la maladie.

Or, en décembre 1951, coup de théâtre. « *En équipe,* écrit Michel Rigal, *nous avons cru devoir pousser Pierre* [Roux] *à accepter ce nouveau service* », à savoir « *l'amélioration des conditions matérielles et morales de vie des très nombreux travailleurs d'une de nos plus grandes industries.* »[330] qui l'aurait sollicité. Départ dont l'explication paraît bien embarrassée. Singulier départ qui ne semble pas avoir été accepté facilement par l'intéressé que l'E.N.R. dut « pousser » à le faire, alors qu'une proposition émanant d'une « *de nos plus grandes industries* » était de nature à séduire...

Départ d'autant plus surprenant que frère Gérald se retrouva bientôt... Aumônier Louveteau (ce qui n'avait pas la même signification, le même intérêt), tandis qu'un postulant inattendu, Pierre-André Liégé, un brillant dominicain de trente ans (il est déjà professeur de Théologie fondamentale et pastorale à l'Institut catholique de Paris), ancien assistant du P. Forestier, est détaché du Saulchoir pour occuper cette fonction.

La coïncidence de ces deux changements à la faveur de l'entrée de Rigal dans l'antichambre du pouvoir n'est certes pas une preuve qu'il y eût « complot ». On peut néanmoins hasarder une hypothèse[331] d'autant que certains propos de Christiane Rigal lors

---

[327] Preuve, s'il en était besoin, que Michel Rigal, Commissaire général, se saisira d'un prétexte dont Michel Rigal, Commissaire national Route, aurait revendiqué la porté civique et morale.

[328] Au vu des arguments auxquels répond Michel Rigal, on est tenter de voir en Michel Menu l'un des détracteurs.

[329] Novembre 1950. Armand le Bourgeois assurera l'intérim, avant d'être l'Aumônier (une nouvelle fois intérimaire) de la branche Éclaireurs (1952-1953), entre Jean Rimaud et Jacques Vénard.

[330] *La Route*, décembre 1951, p. 529/1

[331] Que le manque de temps m'empêche de vérifier dans l'immédiat.

du second entretien qu'elle m'accorda, pourrait la conforter indirectement : dès son retour de captivité, Michel Rigal forme le projet de réformer le Scoutisme. Son plan n'est sans doute pas arrêté, au contraire de son orientation missionnaire et de sa volonté d'ouverture, mais il est alors déterminé à saisir toutes les opportunités humaines et événementielles lui permettant de réaliser ce dessein.

Il sait aussi pouvoir compter sur l'appui de certains cadres administratifs très ouverts à une réorientation[332]. Point de départ : en janvier 1952, il est coopté comme adjoint du Commissaire général Géo Gauthier tout en restant C.N.R. Il en profite alors pour bouleverser la succession déjà prévue, et imposer le P. Liégé, avec qui il s'est déjà lié d'amitié et dont il connaît l'envergure et les choix, en même temps que Paul Rendu, vingt-cinq ans, embauché par Roux en avril 51 pour ses compétences de géographe mais qui, bien qu'ayant un solide passé scout, était un homme neuf. L'idée de Rigal : placer une équipe de jeunes laïcs dynamiques (Rendu, donc, Pierre Chesnais, Claude Lefebvre auxquels s'adjoindra Jean Müller en 1955) sous la houlette éclairée du P. Liégé, dont il se sent très proche et qu'il admire[333]. Puis accéder au Commissariat général et s'appuyer sur la Route pour réaliser son ambitieux objectif.

Il ne s'agit pas ici de spéculer gratuitement sur les stratégies inter-personnelles. L'hypothèse avancée aurait le mérite, si elle s'avérait vraie, d'éclairer d'un jour tout particulier les événements qui vont suivre, les propositions qui vont être avancées, les manœuvres qui seront tentées. Car il y eut manœuvre, peut-être dès 1951, sûrement à partir de 1955, et dans cet art, Michel Rigal affirma sa maîtrise, sa remarquable habileté à gérer le temps et à susciter au bon moment les hommes *ad hoc*, tout ceci au service d'une conviction qu'on peut juger d'une rare ténacité et d'une rare force, pour ne rien dire de sa hauteur de vue[334].

3.1.2. Première étape : Pentecôte 1952

Quoiqu'il en soit, dès 1952, la Route, en la personne de son A-C.N.R. Paul Rendu, annonça la couleur lors des Journées nationales, en menant une sévère autocritique qui n'épargna pas non plus ceux qui, de l'extérieur, critiquaient, eux, sans savoir :

> *« Les jugements que l'on entend porter sur la branche aînée du Scoutisme manquent souvent de sérénité. L'amertume de certaines de ces réactions ne doit pas nous étonner puisque, à la direction de nos Clans, nous sommes mieux placés que quiconque pour voir combien nos Routiers sont loin du type d'homme dont nous rêvons pour eux. »*[335]

Visiblement, il ne fallait pas attendre du nouveau patron *de facto* de la branche une complaisance quelconque. Et de fait, l'analyse se transforme en un surprenant coup de chapeau à la branche Éclaireurs :

---

[332] Charles Célier, jeune Commissaire international par exemple ou À. Cruiziat ?

[333] Dès 1949, Pierre-André Liégé est reçu chez les Rigal, à Draveil, assez régulièrement (selon Christine Rigal, entretien du 28 septembre 1985).

[334] D'aucuns, tel Menu, tout en admirant l'homme de culture et d'esprit, déplore son opportunisme, son trop grand sens de la diplomatie, entendue comme composition, pour ne pas dire compromission. D'autres, tel Lebouteux, loue le responsable déterminé à couvrir les hommes qui ont été choisis pour être ses Commissaires nationaux, mais leur laissant toute latitude pour atteindre un objectif clairement mais largement désigné. Deux appréciations différentes, en somme, d'un même trait de caractère.

[335] Paul Rendu : *Où va la Route ?* in *Le Chef*, septembre-octobre 1952, n° 288, p. 22.

« *Il suffirait cependant de passer en revue l'ensemble des manifestations de la vie du Clan pour faire des comparaisons peu flatteuses avec les activités de la Troupe : foyer crasseux et jamais terminé qui contraste avec l'agencement sans défaut de la Base* [Éclaireur], *effectifs squelettiques des sorties, aimable pagaille des conseils* [de Clan] *dont les décisions ne seront pas tenues, entreprise qui sans cesse redémarre, horaire du camp suivi à une heure près.* (...) *Ne parlons pas des chants car il y a belle lurette que le Père Sevin s'est vu détrôner par Tino Rossi ou Yves Montand ; que dire enfin du sens du mouvement lorsqu'on voit comment rentrent les cotisations, comment sont reçus les appels pour travailler à Jambville ou pour aider au succès de la vente nationale !* »[336]

Le comble, c'est que tous ces défauts de la vie intérieure des Clans s'étalent lors des manifestations collectives du Mouvement :

« *Nous sommes le jour de la montée au Clan. La Troupe est déjà rassemblée et répète les chants tandis que les Routiers commencent à arriver. Plusieurs sont en civil, l'uniforme des autres est sale ou fantaisiste. Beaucoup n'ont pas jugé bon de se déranger. La démarche de ceux qui sont là est nonchalante. Par petits groupes, ils commencent une causette entretenue par des échanges de cigarettes. Les occasions de réflexions spirituelles ne manquent pas : l'embonpoint de la Cheftaine, l'allure militaire du Chef de groupe, les chaussettes blanches des petits Scouts qui font vraiment un peu 'fayot' avec leur tenue impeccable. Les Routiers ne se mettent en rang qu'au prix d'un combat intérieur qui transparaît dans leurs rires étouffés, leurs grognements ou leur visage maussade. Ils se sentent un peu confus de paraître encore si gamins avec leur culotte courte, leur foulard et leur formation en colonne serrée. Ceci explique peut-être la force d'inertie qu'ils manifestent pendant toute la cérémonie, la mauvaise grâce avec laquelle ils se joindront aux chants, le soupir de soulagement qu'ils poussent lorsque tout sera fini.*

« *Une fois de plus, les Éclaireurs auront été scandalisés par le spectacle de leurs aînés et le Chef de Troupe se demandera s'il est vraiment nécessaire qu'il continue à passer des garçons au Clan, si c'est toute la formation qu'on est capable de leur donner et si c'est pour anéantir tout ce qu'il a essayé de leur inculquer pendant les années où il en avait la charge.*

« *Chefs de Clan, mes frères, n'avez-vous jamais subi un pareil affront ?* »[337]

Pour un peu, on serait presque tenté de se demander si ce Paul Rendu-là ne s'appellerait pas plutôt Michel Menu : bien qu'ayant pris ses distances avec les pédagogies de l'exaltation (à la Delsuc, à la Doncœur) et le système représentationnel traditionnel, voici une Route qui semble réagir à des jugements de valeur sur des critères qui ne sont plus tout à fait les siens. Au demeurant, le ton de l'A-C.N.R. n'est-il pas d'autant plus vif que grand est l'agacement à voir si fondés « *les jugements que l'on entend porter sur la branche aînée* », même si le tableau brossé ici est forcé, et si l'hommage rendu par le « vice » (des Clans) à la « vertu » (des Troupes) paraît un peu trop appuyé pour ne pas cacher quelque arrière-pensée.

Quoiqu'il en soit, Paul Rendu croit pouvoir diagnostiquer une crise de la Route, qui fait écho au constat du malaise chez les Éclaireurs, dressé par Michel Menu quatre ans

336 ibid. p. 24.
337 ibid. p. 23.

auparavant. Crise qui n'est pas encore **la** crise, mais qui en est déjà l'amorce car l'une va engendrer l'autre de par les solutions que l'on voudra y apporter et qui, s'inscrivant dans un contexte plus vaste de remise en question, exacerberont les tensions en élargissant les fossés.

Qu'elles paraissent convenues, pourtant, les causes que Paul Rendu croit y trouver, au terme d'une réflexion qui paraît être le fruit d'une blessure d'amour-propre (dont la source serait peut-être moins la liberté d'allure de certains Routiers que le sourd dépit à constater que les critiques extérieures font mouche) ! Il est d'ailleurs notable qu'elles s'articulent comme une défense contre des attaques plus ou moins directes émanant de la branche Éclaireur et non comme une réflexion interne (habileté rhétorique?).[338]

Pour faire bref, ces causes trouvent leur origine dans un fait « sociologique » structurel[339] (que l'on constate sans l'expliquer vraiment) : un brutal déséquilibre des effectifs en faveur des Éclaireurs, que la *« psychologie de la jeunesse française en 1952 »* contribue à accentuer.

Un seul fait est avancé pour éclairer une telle situation permanente : le rejet brusque et global du passé du garçon autour de sa dix-septième année. Jusque là, note Paul Rendu :

> *« L'exercice de sa charge de C.P. (et/ou le Raiderisme ?) et l'attrait puissant de cette responsabilité a polarisé artificiellement le garçon sur des plus jeunes que lui*[340]*, le détournant momentanément des soucis des camarades de son âge (flirt, cinéma, discussions politiques ou littéraires qui lui paraissent futiles –ce dont je ne me plains pas, je me borne à la noter.*[341]
>
> *« Mais voici*, poursuit Rendu, *que d'un seul coup, il passe d'une société de plus jeunes à une société de plus âgés que lui, et son réflexe naturel va être de rejeter l'ensemble des valeurs dont il s'était jusqu'alors nourri parce qu'elles lui paraissent appartenir au monde dépassé de l'enfance. »*[342]

Ainsi, selon la formule consacrée suivant laquelle « le moi se pose en s'opposant », le futur adulte ne se définit pas seulement contre l'adulte fait mais contre sa propre enfance aussi.

Anodine en apparence parce que banale, une telle conception va loin cependant, replacée dans le contexte. On pourrait s'étonner tout d'abord que la Route ne répondît pas à une telle attente « fonctionnelle » de l'adolescent. Or, il semble, à supposer que ce soit la seule explication, qu'elle y ait de moins en moins répondu depuis la Libération puisque, comme le remarque Rendu : *« Il nous est impossible de nier qu'il s'est produit dans les six ou sept dernières années, en même temps qu'une réduction notoire du nombre des Routiers, une baisse sensible de leur enthousiasme pour le Mouvement. »*[343] Bref, ici, Rendu esquive. Mais voyons plus loin.

---

[338] Faut-il voir dans cet article de Paul Rendu le reflet d'un rapport de forces alors peu favorable à la Route avant que celle-ci, reprenant à son compte le vieil adage selon lequel la meilleure défense c'est l'attaque, passe à son tour à l'offensive?

[339] *« Il y a dans le monde environ soixante fois plus d'Éclaireurs que de Routiers. En France, la disproportion, quoique très supérieure* (sic) *(un Routier pour quatre Éclaireurs) a toujours été forte en faveur de la branche médiane du Mouvement. »* Paul Rendu, *Où va la Route ?*, op. cit., p. 24. L'auteur souligne en outre qu'aux États-Unis, le problème a paru suffisamment insoluble pour que la Route soit supprimée.

[340] Encore que la multiplication des Hautes Patrouilles réunissant les aînés ait pu atténuer grandement le phénomène.

[341] Paul Rendu, *Où va la Route ?*, op. cit.., p. 25. Je note à mon tour qu'en dépit des précautions d'usage, l'accusation d'infantilisme ou d'infantilisation des adolescents au sein de la branche Éclaireurs n'est pas loin. De fait, le retour attesté des plus mordus comme A.C.T. puis C.T. valide une telle analyse.

[342] Ibid.

[343] Ibid.

J'ai dit déjà, même brièvement, que le système représentationnel ancien (l'Ordre comme anticipation pédagogique et symbolique de la Chrétienté à reconstruire) unifiait au moins les deux branches aînées des Scouts de France avant et pendant la guerre. Seule, la traduction concrète de ce « socle mental » opérait la discrimination entre Scouts-Éclaireurs et Routiers d'alors : tandis que le garçon assimilait la *Weltanschauung* à travers la discipline bihebdomadaire des réunions de local, le jeu des sorties et le Grand Jeu des camps, l'adolescent la cultivait au long des pérégrinations par les chemins de France, tout en la rendant explicite par les discussions, « chapitre » et conférences au sein du Clan quand il ne l'expérimentait pas grâce à « l'Entreprise », projet collectif d'action qui s'imposa progressivement. Mais de l'exaltation de l'imaginaire à l'exaltation de l'effort physique sacrificiel, il y avait à la fois une unité de nature assez puissante pour établir l'unité globale, et une différence formelle suffisante pour satisfaire le besoin de rejet de l'enfance propre aux Routiers : suprême raffinement, suprême habileté, le monde du rêve s'accomplissait en se sublimant dans le monde du pèlerinage et d'une action apostolique d'ailleurs bien circonscrite. L'âge Scout-Éclaireur forgeait la lame à l'acier porté au rouge, malléable. La Route la trempait.

L'éclatement puis la brutale obsolescence du système représentationnel mit fin à l'unité et au caractère progressif des deux branches[344], en même temps que se posait implicitement la question de la vocation du Mouvement : Scout, pour quoi faire? Pour former un caractère chrétien, l'hoplite du Christ déjà évoqué à propos de Doncœur, répondit bientôt Michel Menu et la branche Éclaireurs en prenant le relais du jésuite flamboyant, ce qui eut au moins le mérite de la clarté. La Route, quant à elle ne répondit pas aussi clairement. Elle conserva certains traits pédagogiques de son passé, qui se trouvèrent, du fait de l'exténuation du système représentationnel, privés d'orientation : la marche à pied (le Raid de Michel Menu est une des continuations, chez les plus jeunes, d'une conception « doncœurienne »), le pèlerinage mieux encore sont des démarches polysémiques dès lors qu'elles s'intègrent à un univers **organique** : marcher par, marcher vers, c'est quitter la ville, ses innombrables démarcations, pour réunifier l'être ; c'est aussi réunifier l'Homme et la Terre, par la communion qu'impose la soumission diligente et paisible du marcheur aux rythmes de la Nature ; c'est encore purifier l'Homme de sa dimension matérielle, par la sueur de l'effort, c'est l'élever hors de sa condition vers l'essence de la Nature à laquelle la fatigue, cette griserie de la fatigue, rend sensible ; c'est l'acheminer vers la basilique ou la chapelle, l'amener à Dieu, enfin, aux pieds duquel le Routier déposera son effort sacrificiel. Un tel cheminement se déploie donc bien dans la dimension représentationnelle de l'organique : Dieu ; Terre et Homme (supérieur) « ne font qu'un, c'est le secret du Graal »[345] qu'il faut redécouvrir sans cesse et pour chacun, afin de le révéler aux autres hommes et de le rendre à leur vitalité essentielle et primordiale.

Mais dès lors qu'on ne peut plus croire à un tel secret, la marche risque de n'être plus que l'exploit physique ou la simple préparation au dialogue intérieur de l'adolescent avec son Dieu. La substance de la démarche s'est diluée.

On pourrait tout aussi bien mener une analyse comparable à propos de la dilution du symbolisme du « Départ »[346] Routier, et de sa perte de force.

---

[344] « *Toute description trop flatteuse de la Route d'autrefois (et de la branche Scoute d'alors) risquerait de rejoindre le fameux mythe de l'âge d'or.* », note Rendu (ibid.). Il sait de quoi il parle. Le tableau brossé plus haut généralise par commodité.

[345] Clin d'œil à la formule, païenne quant à elle, de John Boorman dans son film *Excalibur*.

[346] Pour rappel, cérémonie marquant la fin des trois étapes de la formation scoute : branche Louvetaux, branche Éclaireurs, branche Route, censée ouvrir sur les différents types d'apostolat possible à l'âge adulte.

Parallèlement à cette conservation de traits coutumiers sans orientation supérieure, on admit plus ou moins que l'objectif de la branche Éclaireurs : former le caractère chrétien, pouvait être partiellement retenu, sans qu'il fût question de s'inspirer de la méthode. Aussi récupéra-t-on la pédagogie Routière de manière à atteindre cet objectif quelle poursuivait naguère aussi, mais incidemment dans la mesure où il était subsumé sous le système représentationnel en son tout.

Cependant, l'Occupation, les camps (de prisonniers, de travail), la Résistance avaient provoqué une prise de conscience assez comparable dans ses origines sinon dans ses effets à celle qu'avaient produites les tranchées chez les chrétiens de la génération du P. Doncœur : l'Église avait perdu le contact avec les masses. Pis, obsédée par la poursuite de son projet essentiel, reconstruire une Chrétienté, elle s'était faite l'alliée plus ou moins objective de forces politiques réactionnaires assises sur des catégories sociales qui n'avaient rien de prolétariennes. L'Église, donc, n'était-elle pas en train de trahir sa vocation ?

L'abbé Joly, Michel Rigal, tant d'autres Routiers ou Chefs de Clan revinrent au Scoutisme avec cette hantise : l'action apostolique traditionnelle, les expéditions paternalisantes chez les déshérités, les Noëls Routiers ne suffisaient plus. Il fallait d'une part mieux connaître la société pour ne plus se laisser piéger par les chausse-trappes de la politique ; d'autre part, il fallait revoir l'action catholique de la Route. Bref, il fallait s'ouvrir.

Cette réorientation, cependant, se faisait trop lentement et pas toujours de façon explicite. Elle se juxtaposait aussi avec des options « par défaut » signalées plus haut[347].

Pour en revenir à l'analyse de Paul Rendu, on conviendra aisément du désarroi du jeune arrivant au Clan : face à un organisme indécis, ayant encore trop de traits du monde Éclaireurs (sans en avoir l'attrait) pour qu'il s'y sentît à l'aise dans le refus du passé dû à ses dix-sept ans, manquant de cohésion pour qu'il pût prendre son parti, choisir, s'engager, il ne pouvait qu'hésiter lui-même, et préférer les séductions capiteuses stigmatisées par le C.N.E. Menu des « Tantes Eugénie », des bistrots « Rive gauche », des films délicieusement sulfureux et des vains débats de rebâtisseurs de mondes en cette époque troublée !

---

[347] Écrivant une petite *Histoire du Mouvement* en forme de bilan, Michel Rigal remarque lui-même en 1954 à propos de la situation de la Route à la Libération :
« *Trois facteurs de désagrégation étaient à l'œuvre :*
« *-Accroissement des effectifs.*
« *-Perte des cadres les plus solides repris par la vie courante de la nation enfin normalisée, pertes dues aux morts de la Libération (que ce soit dans les rangs de la Résistance ou dans l'armée de Leclerc).*
« *-Enfin, mentalité flottant dans l'euphorie.* » in Le Chef, *février 1954, n° 301.* Et il poursuit :
« *La nouvelle Équipe Route arrive avec des idées bien précises dans la tête, idées expérimentées dans la vie des Clans de captivité.*
« *1) On ne saurait jamais trop insister sur la nécessité d'une formation personnelle solide. Il s'agit moins de communier à des élans collectifs que de former des êtres capables d'autonomie spirituelle, d'où insistance sur la vie de l'esprit, conçue comme vie intérieure. On ne sait ce que nous réserve demain, mais on sait ce que nous a réservé hier. On sait qu'en toute occasion, il faudra des hommes de santé, de caractère, des hommes fraternels et des hommes intérieurs, des hommes ayant une intelligence concrète.* [Notons ici la proximité très grande entre cette définition de l'homme d'avenir, sans doute élaborée dès 1945, voire avant, et celle émanant du responsable d'Uriage, Dunoyer de Segonzac, telle qu'elle se détaille dans l'ouvrage collectif publié en 1945 sous la direction de Gilbert Gadoffre : *Vers le Style du XX^e siècle*].
« *2) Les Routiers restent malgré tout dans un univers sympathique mais alors ; ils ignorent trop le reste des hommes. Il faut les ouvrir au monde, les mettre au contact d'autres jeunes, et c'est le développement des entreprises, mais d'entreprises plus étroitement engagées dans le réel, correspondant à des besoins vrais.*
« (…)
« *À ces deux grandes orientations, il convient d'ajouter l'accent mis sur une religion très ressourcée à l'Évangile, de grandes manifestations mettant en valeur la grandeur et la signification d'une liturgie communautaire, enfin la préoccupation constante de s'insérer dans le mouvement missionnaire de l'Église. Ce faisant, les aspects typiques du mouvement ont peut-être un peu disparu sous les exigences de personnalisation et d'ouverture.* » ibid.
Moins pénétrant que l'analyse de Paul Rendu, ce texte témoigne bien, même à posteriori, d'un effort d'ouverture qui au demeurant correspondait à la disqualification de l'ancien projet sociopolitique exigeant surtout des conquérants (dont la souplesse vis-à-vis du siècle aurait presque été considérée comme une faiblesse). Cet effort ne pouvait manquer de coexister avec les débris de l'héritage doncœurien.

À l'origine d'un tel flottement, il y a donc la combinaison d'une dynamique psychologique de l'âge adolescent, telle que la décrit Paul Rendu, et une certaine « perte d'âme » du Mouvement [348]. Mais on ne peut manquer de se poser la question, que se pose du reste l'A-C.N.R., de l'éventuelle carence des dirigeants eux-mêmes :

> *« La première explication qui viendrait à l'esprit, écrit-il en effet, est une mauvaise politique de l'Équipe nationale qui aurait été plus soucieuse de laisser les Routiers suivre le courant de la jeunesse actuelle que de les maintenir dans un réseau d'exigences dont beaucoup paraissent aujourd'hui démodées[349]. Sans vouloir faire l'apologie de l'équipe qui a présidé depuis la guerre aux destinées de la Route, je suis obligé de reconnaître que cette explication ne rend pas compte de l'évolution des autres Mouvements de jeunesse français. Or il est tout à fait remarquable de constater que tous les autres mouvements traversent aujourd'hui des difficultés du même ordre que les nôtres. »*[350]

Singulière façon de dédouaner le tandem Joly-Rigal ! Au fond, l'E.N.R. précédente n'est pas responsable puisqu'elle a fait ni plus mal ni mieux que les autres... Ou Rendu, qui n'est pas encore Commissaire national en titre, cherche à ménager son ancien patron (qui lui, n'est pas encore Commissaire général en titre), ou il dissimule déjà un trait perfide sous des lauriers d'ailleurs bien malingres. Mais n'importe : bien que ne soit avancée aucune justification possible de leur action, les responsables précédents ne sont pas à la source de la crise de 1952. Au moins quitus leur est donné[351].

À des raisons structurelles de difficulté, dont Rendu ne livre qu'une partie, s'ajoutent des raisons conjoncturelles : la fameuse « *psychologie de la jeunesse française* » de l'époque. Qu'en est-il ?

Rendu ne répond pas immédiatement. Il préfère d'abord remarquer que l'une des causes de la désaffection des Routiers pour le « cérémonial » scout, autrement dit l'apparence[352], pourrait bien être d'ordre social. En effet, note-t-il, *« c'est dans les classes laborieuses que la Route trouve aujourd'hui sa plus grande vitalité'. »*[353] Et il ajoute, avec beaucoup de perspicacité :

> *« Avec la démission de la classe bourgeoise, certaines valeurs qui peuvent apparaître comme les plus spécifiques de ses traditions[354] : patriotisme, fidélité à l'Église, sens de l'honneur, de l'ordre et de la hiérarchie, tenue, raffinement des manières, etc... ont automatiquement subi un fléchissement. »*[355]

---

348 La formule, purement descriptive, n'implique, de la part de l'auteur, aucun jugement sur la valeur de cette âme que constitua le système représentationnel traditionnel.

349 Au-delà du coup de griffe à l'égard de Michel Menu, que le terme d'exigence désigne, il est remarquable qu'une nouvelle fois Rendu positionne sa réflexion par rapport à la branche Éclaireur, l'E.N.R. étant accusée de laxisme et de compromission.

350 Paul Rendu, *Où va la Route ?*, op. cit. ibid.

351 Si c'est bien Michel Rigal qui a favorisé l'arrivée au pouvoir du tandem Rendu-Liégé, directement ou non, ne s'est-il pas partiellement mépris, quelques profonds qu'aient été les liens d'amitié entre lui, P.-A. Liégé et Paul Rendu, sur la nature de leur éventuelle allégeance à son égard ?

352 Curieusement, l'A-C.N.R.. évoque les *« débris du peaurougisme »*, les *« vestiges de la mythologie médiévale »*, le fond emprunté aux « *milices anglaises de la guerre des Bœrs* », les *« uniformes, scalps, rassemblements* qui *exercent encore leur attrait sur les garçons de l'âge Éclaireur »*, mais **ne dit mot** de la proposition Raider. Souci diplomatique, subtile manière de marginaliser l'œuvre de Michel Menu ?

353 Effet de l'effort d'ouverture de l'Équipe précédente.

354 Et qui font partie intégrante de l'ancien système représentationnel... comme de la proposition Raider !

355 Paul Rendu, *Où va la Route ?*, op. cit., p. 26.

De sorte que des Clans plus « populaires » accrocheront moins à tout un décorum de nature à séduire encore des Éclaireurs de recrutement... plus bourgeois ou moins homogène.

À cela s'ajouteraient deux autres phénomènes : 1) l'évolution accélérée du monde qui pousserait les jeunes à vouloir *« que leur pensée puisse suivre librement ce rythme du progrès et se mette sans cesse en accord avec la vérité qu'ils ressentent au moment qu'ils vivent.»*[356] Cette aspiration rentrerait donc en contradiction avec *« le Mouvement, avec ses propositions définies, ses impératifs, le nombre de ceux qui le composent, sa structure hiérarchisée »*, le tout apparaissant comme une *« 'force d'inertie', 'une source de contraintes' opposées à 'l'appel de la libre évolution individuelle' »*[357]. Voici cette fois le Raiderisme, encensé indirectement au début de l'article, dans la ligne de mire.

2) Second phénomène fort bien cerné : *« Ce qui a porté le plus grave tort au Scoutisme, c'est le plagiat qu'en ont fait tous les gouvernements totalitaires. »*[358] Cette fois, c'était porter le fer au cœur de la plaie ! Car si les régimes totalitaires ont « plagié » formellement le Scoutisme, celui-ci, en accentuant l'allure paramilitaire, ne risque-t-il pas d'apparaître aux yeux d'une jeunesse qui a mûri vite, comme un succédané du fascisme ? Or justement, Menu, fort d'une réussite quantitative indiscutable, n'a-t-il pas à se défendre contre ceux qui l'accusent, derrière leur dénonciation de l'esprit « para », d'être un crypto-fasciste ? Même infondée, une telle accusation assise sur des amalgames un peu sommaires est redoutable, d'autant que le peu de goût du C.N.E. pour la diplomatie et son style « coup de poing » ne plaident guère en sa faveur...

Il est tout à fait remarquable qu'indirectement Paul Rendu ait posé le problème en terme d'image, c'est-à-dire de représentation: il dévoile du coup le fond du conflit souterrain qui derrière l'« affaire Müller », va profondément bouleverser le Mouvement. Et il le fait de manière particulièrement brillante, bien que sans effets de manche :

> *« Adhérer à un Mouvement, c'est aliéner une partie de sa liberté et faire confiance à des hommes et à des institutions. Le Scoutisme a réhabilité la notion du Chef, la valeur de l'obéissance, celle du dévouement instinctif à toute cause généreuse. Les événements malheureux dont notre pays a été le théâtre à partir de 1940 ont contribué à rendre les jeunes beaucoup plus sceptiques à l'égard de ces valeurs. Dans le sang que beaucoup des leurs ont versé pour avoir simplement obéi à des mots d'ordre exaltants, ils ont appris la prudence et à réfléchir longuement avant de choisir un parti.* (...)
>
> *« Repliés sur eux-mêmes ou sur un petit groupe d'amis, ils cherchent modestement leur propre raison de vivre, respectant d'autant plus la vérité des autres qu'ils sont moins sûrs d'avoir trouvé la leur. Rien de ce qui est gonflé, clinquant, cocardier, chauvin, pompier ne trouve grâce devant leur esprit critique. Pour les atteindre, le Scoutisme saura-t-il trouver dans le plus authentique de lui-même le message et les méthodes qui les aideront à trouver leur voie ? »*[359]

---

356 Ibid.

357 Ibid. Paul Rendu manie ici de la dynamite. Que serait en effet un Mouvement d'éducation sans structure ? C'est toute la question qui se posera au cours de la décennie suivante jusqu'en 1975 : directivité ou non directivité. S'il lut ce texte, Michel Menu dut s'émouvoir !

358 Ibid.

359 Ibid., p. 27.

Beau texte vraiment aux antipodes du constat imprécatoire dressé par Menu en 1948 ! Ce que ce dernier interprétait comme lâcheté, démission (et parfois avec quel insolent mépris), Paul Rendu le comprend comme lucidité aiguë, prudence attentive. Visiblement, les deux hommes ne voyaient pas en l'exigence la même chose.

Le public auquel ils avaient affaire y était aussi pour beaucoup. Paul Rendu dit en effet qu'à la Route entrent de plus en plus nombreux des jeunes qui ne sont pas passés par la branche Éclaireurs, et qui sont souvent au travail : *« À ceux-là qui n'ont pu s'y accoutumer progressivement, le Scoutisme fait l'effet d'un vêtement de confection alourdi par les apports de plusieurs modes. »*[360] Ceux-là étaient en outre beaucoup moins malléables, disposaient d'un sens critique en éveil, déjà partiellement conscients de leurs attentes. Bref, ils n'avaient guère besoin, **s'engageant** en entrant à la Route, que l'on fût exigeant pour eux. La formation du caractère selon des méthodes empruntées aux camarades anglo-birmans et une mystique nettement hyperbolique ne pouvaient, enfin, que susciter leur méfiance, à tout le moins...

Finalement, ce texte, dont l'importance n'a, jusqu'ici, pas été relevée, révèle une habileté de Jésuite : partant des positions de la branche Éclaireurs, et semblant déplorer lui-même la dérive de trop de Clans en saluant les qualités des Cadets, Paul Rendu en vient très vite à montrer comment les critères de la branche moyenne ne s'appliquent guère à la branche aînée, et bien plus, comment celle-ci, pour répondre à des exigences nouvelles, se doit de les critiquer au contraire. Or Rigal affirmera en 1954 :

> *« Depuis deux ans, nous ressentons à l'Équipe nationale le besoin d'accentuer à nouveau le caractère typique du Routier; c'est à ce souci qu'a correspondu dans* Le Chef *la publication d'articles très importants sur la continuité de la branche Éclaireurs et de la branche Route*[361]*, la publication des nouveaux critères du Départ, et un nouveau texte du Départ routier... »*[362]

Ce qui signifie en clair que dès 1952, dès le moment où Paul Rendu rédige son article, s'est affirmée la volonté de faire de la Route la branche pilote du Mouvement[363]. En effet, en suggérant d'une part que la Route dût prendre ses distances avec les Éclaireurs (1952) (ce qui est implicite tout au long de l'analyse), qu'elle dût en définitive être plus autonome (recrutement, objectifs, pédagogie, etc...) ; en posant d'autre part la nécessité d'une filiation Éclaireurs/Route : 1) on condamnait sans le dire tout à fait la branche médiane telle qu'elle était alors ;. 2) on appelait de ses vœux discrets mais fermes la réforme à terme de la dite branche, selon des objectifs définis à la Route ; en somme, les prodromes du conflit (latent depuis 1947) se sont manifestés plus tôt qu'on ne l'a dit souvent : il n'est donc pas inintéressant pour la suite de noter que dès la mise en place de la nouvelle équipe Route (Michel Rigal prenant une option importante sur la succession de Géo Gauthier) l'offensive contre l'E.N.E et le Raiderisme (car c'est de lui qu'au fond il s'agit) ait été lancée.

Cela, mis en relief, ne doit pourtant pas masquer la réalité du malaise Routier souligné par l'A-C.N.R. Il avance du reste, après son *« immense préambule »* (sic) (six pages... sur huit) une orientation de la direction du Clan visant à faire de celui-ci une communauté véritable, du conseil de Clan une assemblée délibérante (apte à arrêter les

---

360 Ibid., p. 26.

361 Ce que l'Association a redécouvert en 1979 sous la forme du Programme Continu de Développement...

362 Michel Rigal : *Histoire du Mouvement*, *Le Chef*, février 1954, n° 301.

363 Ce qui était logique d'un point de vue pédagogique, si l'on considérait que les trois branches faisaient partie d'un continuum, mais rompait avec la démarche historique qui avait commencé par l'âge médian et l'avait placé au centre de ses attentions.

choix d'activité), et du Chef un simple exécutif assujetti aux décisions du conseil dans la mesure où celles-ci s'inscrivent dans le cadre de la « doctrine de la Route », comme les lois dans celui d'une constitution. Le Chef de Clan demeure néanmoins le garant de l'unité du Mouvement veillant au respect de l'orthodoxie.

Bien mince développement, pourtant, et directives bien générales... Au point qu'on peut se demander si tout le texte ne se justifia pas plus par son préambule critique que par les solutions qu'il avançait à une crise aux contours bien indécis... Pour autant, il ne faudrait pas les négliger : elles constituent l'amorce d'une réflexion qui aboutira au congrès national de la Route, tenu à Versailles en janvier 1954, et aux propositions d'octobre 1956.

3.1.3. Deuxième étape : Versailles 1954

L'Histoire du Mouvement, (entendre ici « la Route »), rédigée par celui qui, depuis janvier 1953, préside désormais aux destinées de l'Association, replace dans la durée ce congrès *« qui inaugurera sans doute*, souhaite Michel Rigal, *pour les historiens du futur du Mouvement*[364] *la cinquième étape* [de son développement] *»*[365].

Bien que publié en février 1954, ce texte précède en fait de quelques semaines la réunion de ce qui, avec le recul, fut de véritables assises. Il lui assignait quatre objectifs qui éclairent des débats dont Philippe Laneyrie dit qu'ils furent vifs. On comprendra pourquoi.

[364] Présents au rendez-vous.

[365] Pour ma part, je préfère voir la césure en 1952.

1) Partant du faible poids social d'une jeunesse que révolutionne ce phénomène sans précédent dans l'histoire contemporaine de la France qu'est le « baby boom », Rigal, Commissaire général depuis un an, plaide pour *« un syndicalisme de la jeunesse qui fera entendre les exigences, les aspirations, peut-être les revendications parfois, des jeunes »*[366] avec un rare à-propos. Mais qu'entendre par « syndicalisme » ? *« On entendrait davantage la voix des jeunes en France*, précise-t-il *s'ils étaient plus organisés. »*[367] Sans doute ne faut-il donc pas comprendre autrement que dans le sens « d'organisation » le terme de syndicalisme. Ici, la pensée est claire : dans un pays qui, depuis la fin du XIX[e] siècle et surtout depuis la première guerre mondiale n'a pas vu s'opérer la relève massive des élites vieillissantes, voici que se lève enfin une force nouvelle dont on risque de ne pas percevoir l'ampleur et l'importance, aveuglé par l'habitude que l'on a d'une jeunesse quantitativement faible et par conséquent quelque peu marginalisée. C'est un des soucis directeurs de Michel Rigal, dont la proximité avec la réflexion du Président Mendès France n'est pas à souligner. Prophétique en la circonstance, le Commissaire général siègera au sein des comités qui, sous l'égide de la Direction de la Jeunesse et des Sports, préparera l'action de la V[e] République[368] à laquelle il prendra jusqu'au début des années soixante-dix une part éminente. Dans ce cadre, le Commissaire général affirme pour la première fois de façon aussi claire que la Route doit tenir toute sa place. C'est une véritable bombe, dans une institution dont la réflexion sociologique, malgré de timides tentatives[369], a toujours été notoirement inexistante. C'est aussi un renversement complet d'une représentation de la société à laquelle l'E.N.E restait en partie fidèle, ainsi qu'une partie des plus anciens parmi les Aumôniers d'unité, qui conduisait à n'y voir qu'un terrain propice au développement de tous les vices libéraux, et non une réalité observable.

2) Le second objectif de réflexion assigné au congrès est encore plus bouleversant : c'est rien moins qu'un programme « politique », au sens le plus large du terme, duquel il s'agit de débattre. *« Nous voulons*, écrit Rigal, *une France travailleuse et féconde, une France qui rompe avec toute une tendance malthusienne qui brime son épanouissement au profit de quelques privilégiés. »*[370].

En somme, pari sur la croissance (par une modernité keynesienne fondée sur la synergie libéralisme-intervention d'État?) légitimée par l'égalité : véritable contrat social qui s'esquisse ! Bien plus :

> *« Cette France, nous voulons qu'elle travaille en collaboration étroite avec les autres peuples, que sa vigueur la stabilise, qu'elle n'oscille plus entre un orgueilleux isolationnisme, les requêtes dépassées d'une souveraineté sans limites et le découragement qui risque de faire un pays diminué, n'ayant plus sa voix dans les affaires du monde. »*[371]

Formidable affirmation à l'heure où la C.E.C.A. s'organise, où l'Europe est donc au cœur des débats, avec la décolonisation ! Volonté affirmée, et avec quelle clarté, là où, vingt ans auparavant, elle eut été impensable. On comprendra qu'elle ait provoqué de virulentes réactions de la part des plus conservateurs, qui virent bientôt dans leur Commissaire

366 Michel Rigal : *Histoire du Mouvement*, op. cit. ibid.

367 Ibid.

368 Nous verrons qu'un des procureurs qui instruira le procès de l'évolution des S.d.F pendant cette période lui en fera grief.

369 Cf. les Journées nationales de Toulouse, décembre 1934, consacrées à *Scoutisme et milieux*.

370 Michel Rigal : *Histoire du Mouvement*, op. cit. ibid. Une fois encore, la parenté avec une nébuleuse où les préoccupations des anciens d'Uriage rencontrent celle des radicaux mendèsistes et des plus avancés des Républicains populaires est troublant.

371 Ibid.

général un homme stipendié par le M.R.P. voire par la gauche non communiste (qui n'en a d'ailleurs pas fini avec un tel programme).

3) Le troisième point prolonge le second, quoique de façon plus ambiguë. Il réclame la justice, mais au nom de la nécessaire unité de la communauté nationale déchirée *« par des distinctions subtiles où les adultes tentent de nous engager pour nous faire prendre les partis qu'ils soutiennent. »*[372] Refus des clivages partisans, dépassement de **la** politique par **le** politique, voici un thème fort actuel trente cinq ans après, qui, vingt ans auparavant, fondait déjà toute la réflexion des dirigeants S.d.F.

Ces trois premiers points soulèvent une vaste question : celle de « l'engagement politique » que la Route aurait prôné de plus en plus à la suite de l'ouverture pratiquée par Rigal. Engagement que les jeunes chercheurs ayant travaillé sur le sujet qualifient volontiers d'ambiguïté, à la suite de Philippe Laneyrie qui écrit:

> *« Refus de la politisation, source de divisions, chez Rigal ; nécessité d'un engagement politique pour plus de justice, sous réserve que le Mouvement, lui, ne soit pas engagé en tant que tel et que les engagements de ses membres soient diversifiés, pour Forestier ; et pour Rendu, logique de l'engagement politique du Chef scout, mais à des conditions telles* (...) *qu'elles sont concrètement irréalistes et irréalisables... Bref, le moins qu'on puisse dire est que si la Route prend conscience du problème de l'engagement politique, elle est encore loin de se donner les moyens de le réaliser concrètement, et sa réflexion dans ce champ reste balbutiante. »*[373]

Il faut, à l'occasion, s'arrêter un instant.

Une fois de plus, qu'entendre par « engagement politique » ? Engagement sur des grands sujets de **société** (ce que propose Rigal dans le programme du congrès routier) ou partisan ? Et de l'engagement de qui parle t-on : de celui du Mouvement, ou de celui ses membres ?

Même si les options des dirigeants du Mouvement manquent parfois de précision (Laneyrie les a d'ailleurs fortement condensées), elles ne manquent pas de logique. Ce qui les fonde est que le Mouvement est apolitique, c'est-à-dire dépendant ni de près ni de loin d'aucun parti, mais qu'il ne peut ni ne doit, organisme éducatif, ignorer **le** politique. Le P. Sevin, en son temps, allait bien jusqu'à souhaiter l'engagement syndical (chrétien) et l'action locale (en particulier municipale) des aînés et des Chefs...

Au titre de son intérêt pour **le** politique (le système représentationnel postule un projet pour la Cité), le Mouvement **en tant que tel** s'est réservé la possibilité de prendre position, et il le fit : ostensiblement, en février 1934 ; discrètement en 1936; à propos des totalitarismes allemands, italiens, et du stalinisme, clairement mais trop peu ; avec une jubilation mal contenue dans les premières années de Vichy ; sans parler des jugements portés à l'encontre des mœurs de l'époque, domaine qui doit être inclus dans **le** politique. Quant à l'engagement individuel des Scouts, il est notable dans les années trente, et le sera

---

372 Ibid.

373 Philippe Laneyrie : *Les Scouts de France ; l'évolution du Mouvement des origines aux années 80*, Le Cerf, 1983 pp. 253-254. Il poursuit : *« L'un des tabous internes du Mouvement est en train de tomber, et, par là-même, c'est toute une conception éducative du Mouvement jusque là en vigueur qui se fissure. »* cf p. 254. C'est aller vraiment trop loin. 1) Le débat, je l'ai montré, a été très vif, à cet échelon des responsables nationaux dans les années trente, même s'il s'élargit désormais et gagne en clarté. Le système représentationnel d'alors impliquait une position politique objective, traduite par des engagements subjectifs non-dissimulés. 2) La question de l'engagement **partisan** n'étant pas à l'ordre du jour (le fut-elle depuis lors ?), elle ne pouvait pas atteindre la vocation éducative du Mouvement. Ni Rigal, ni Rendu, ni Liégé à fortiori ne se prévalurent jamais d'une idéologie politique. Quant à la vocation éducative, elle fut hautement réaffirmée par l'E.N.R., ses modalités seules étant remises en cause.

à la fin des années quarante (plus particulièrement chez les Routiers au travail). En somme, le principe de base, exprimé ici et là avec des nuances qui n'en dénaturent pas l'esprit, est le suivant : dès lors qu'ils respectent la représentation du bien collectif élaborée par l'Association, les membres du Mouvement peuvent s'engager plus précisément, non point ès-qualités, mais comme citoyens (formés selon une certaine orientation, ce qui doit bien sûr déterminer l'action mais n'a pas, en même temps, à apparaître au sein de la société civile). D'où une subtile mais indéniable dialectique Mouvement-membres-engagements.

Il est clair que les S.d.F se sont forgés peu à peu et des principes de relation avec **le** politique, et une identité « partisane » au sens large émanant directement du système représentationnel. Et c'est précisément l'articulation originale qu'ils opèrent entre projet pédagogique, projet politique et idéal religieux qui en fait, non seulement formellement mais structurellement encore, quelque chose de tout différent des Faucons rouges ou des Vaillants par exemple. D'ambiguïté, parlons-en à la veille de la seconde guerre mondiale, mais dans la **seule** mesure où l'on ne sut pas voir, chez les S.d.F, que la volonté de transcender le débat politicien amenait à épouser des thèses qui, pour n'être pas soutenues par les formations partisanes et parlementaires, faisaient le jeu des forces socio-économiques réactionnaires au nom de l'unité nationale et menaçaient à terme la Weltanschauung scoute. En somme, on ne sut pas voir alors le lien existant entre les principes d'identité politique (au sens général) qui en était induit d'une part, et les forces politiciennes même extra parlementaires en présence, d'autre part. D'où l'ambiguïté, mais une ambiguïté fondée sur l'illusion volontaire ou la naïveté, et partagée hélas par beaucoup.

Il en allait tout différemment en 1954 où les principes sont demeurés sensiblement les mêmes, mais où l'identité politique est en train de se redéfinir sur des thèmes nouveaux, et non sur des couleurs partisanes ou factieuses. On pourrait certes avancer que les S.d.F, dans leur espoir intact de transcender **la** politique dissolvante pour atteindre **le** politique unifiant, participaient d'une tentation d'époque : Charles De Gaulle avec son **Rassemblement**, Georges Bidault et son **Mouvement**, Pierre Mendès-France lui-même cherchèrent plus ou moins confusément à dépasser, sans y parvenir peut-être parce qu'ils étaient politiciens aussi, les clivages partisans. Ce que fit l'Association dans les années Trente, s'aligner objectivement sur certaines ligues (en toute indépendance), elle ne le renouvela pas cependant dans les années cinquante ; malgré les étiquettes que des forces très opposées s'essayèrent à coller sur son Commissaire général[374], il ne se produisit pas comme en juin 1940 de ralliement objectif, et le Mouvement, comme la plupart de ses dirigeants, demeura indépendant en ne cessant pas de militer pour telle ou telle cause concrète.

Dire de la sorte que la réflexion de la Route dans ce domaine était balbutiante ne tient pas compte de tout cet héritage. Tout au plus **certaines** parties du domaine politique demandaient-elles à être mieux connues, et l'attitude à adopter en l'occurrence mieux cernée.

Cela établi, il ne paraît pas possible d'échapper à la question de savoir pourquoi, sur un principe maintenu, la redéfinition progressive de l'identité « politique » de la Route rencontra progressivement tant de résistances alors que, loin de se prévaloir d'une idéologie

[374] Selon Christiane Rigal, entretien du 28 septembre 1985. La veuve de l'ex-Commissaire général fut catégorique sur ce point : sollicité en particulier par le M.R.P. du temps du tandem avec Pierre Roux, Michel Rigal n'avait pas donné suite . Il se voulait fédérateur, rassembleur, nettement au-dessus de tous les partis, entretenant des relations cordiales tant avec Pierre Mauroy, rencontré au sein du C.N.À.J.E.P. (dont Rigal fut le premier président) que Maurice Herzog ou Joseph Comiti, futur ministre de la Jeunesse et des Sports.

partisane[375], elle cherchait au contraire à traduire dans le champ **du** politique la lente révolution copernicienne qui amenait l'Église de France aussi à abandonner son ancestral statut surplombant pour se réconcilier enfin non pas seulement avec des institutions, ou une société, mais avec son époque[376]. Question délicate s'il en est, qui exige un examen minutieux. Question qui introduit en tout cas la dimension proprement symbolique de l'ensemble représentationnel en ce qu'elle a de plus ténu et, à la fois, de plus fondamental.

Philippe Laneyrie constate qu'au congrès routier de 1954, M^gr^ Marc Lallier, évêque protecteur, et l'Aumônier général étaient présents. Plus encore, il note très justement que ces deux notables de l'Église et du Mouvement ne semblent pas avoir été conscients sur le champ de la logique des orientations prises, peut-être trompés par des mots qui n'étaient pas tous nouveaux mais qui prirent un sens nouveau en raison du contexte. Le conflit (en grande partie souterrain, malheureusement) cristallisa très vite dès lors qu'il fallut les préciser et les traduire en options pédagogiques, organisationnelles d'action. Mais quel fut **l'opérateur du clivage** ? Des convictions partisanes? Non, à l'évidence, celles-ci étant, **de part et d'autre**, refoulées presque compulsivement comme dissolvant l'unité. L'opérateur fut bel et bien l'adhésion partielle ou totale à l'ancien système représentationnel (même dégradé), ou la non-adhésion, et il n'est alors pas surprenant que le clivage, plus qu'entre des « opinions », se soit produit globalement entre deux générations aux formations, **aux expériences** (rapport fort conscience-réel) profondément différentes.

L'ancien système représentationnel était **structurellement** antidémocratique et aristocratique, parce qu'il voyait en la démocratie, fondée en dernière instance sur la liberté radicale d'un sujet individualisé légitimant la souveraineté collective, la négation **absolue** de l'ordonnancement divin d'un monde organique et hiérarchisé. Au sein d'un tel cosmos, la liberté, loin d'être plénière (attribut divin) ne peut qu'être limitée à l'acceptation, d'un tel ordre, son degré déterminant le degré d'excellence de chacun, tandis que le refus signifie la mise au ban du corps social, l'abdication de sa sacralité, et pis encore : l'adhésion à la volonté corruptrice, à la désintégration, au désordre, à la révolte luciférienne. Le débat ici ne concerne pas le seul Scoutisme, mais l'Église elle-même et la part de la société dans sa mouvance, et connaît son acmé dans les années Trente et Quarante.

Se raccrocher à la hiérarchie, à l'autorité, à l'obéissance, à la discipline en un mot, ainsi qu'à leurs manifestations tangibles (rites, insignes, uniformes, épreuves, signes qui manifestent la topographie de l'ordre), et ce alors même que la faillite des élites sous Vichy a ruiné la crédibilité sociale de ce système représentationnel, c'est encore choisir compulsivement d'assumer l'héritage même si la cohésion s'en est perdue, même si l'on en abandonne des pans entiers.

Une telle fidélité, entraînant avec elle beaucoup d'autres (depuis la représentation de l'homme et de la femme, des rapports sociaux, des valeurs qui les commandent jusqu'à celle de la vocation nationale face au monde et en lui) ne pouvait accepter à la longue une nébuleuse représentationnelle, n'ayant plus structurellement besoin de se « systématiser »

---

[375] Une **certaine** sympathie pour les *Cahiers du Témoignage Chrétien* suffit-elle, à elle seule, à placer sur l'échiquier partisan ?

[376] Que fit la Fédération catholique nationale des Scouts de France en 1920 sous la houlette du P. Sevin ? Pas autre chose. Un Mouvement ou un organisme d'éducation suppose **nécessairement** une représentation du champ politique, un projet « politique » (fut-il religieux). Il en alla de même dans les années trente sous la houlette des Pères Doncœur et Forestier, de Guyot de Salins, et des Chefs Delsuc, Lansaye, Blanchon, Cruiziat, Goutet, etc. Vouloir faire de l'Association une sorte d'organisme absolument candide politiquement, hors de ce champ si compréhensif, revient à faire sien l'angélisme dont on l'accuse. À moins qu'on ne tombât dans l'illusion que certains voulurent entretenir pour se disculper de **la** faute politicienne qu'ils commirent par une erreur d'appréciation (et non par ignorance), quand d'autres l'entretinrent par souci de disqualification.

ou se systématisant autrement, qui niait les manifestations extérieures de l'ordre ancien en même temps que sa cohésion propre ; qui instituait le corps social non plus comme hiérarchie multiverticale, mais comme multipolarités horizontales ; qui admettait donc (au moins pour autrui) la liberté individuelle radicale et la souveraineté, la responsabilité collective, cessant (non sans hésitation parfois) de voir dans la démocratie l'œuvre luciférienne de destruction du plan divin[377] ; dévoilant enfin ce dernier pour ce qu'il était : représentation contingente et non Vérité révélée ! Dissipé le savoir humain et social par localisation ; venait le règne de la connaissance (comme la fausse étymologie : ce qui naît avec, est belle !) par relation[378].

La mutation en cours à la Route[379] n'atteignait donc pas premièrement de simples opinions (que l'on pouvait ponctuellement réviser en admettant, comme était par exemple en train de le faire le P. Forestier avec d'autres, que le Chef Scout changeât de nature) ; elle mettait en cause, de manière beaucoup plus profonde la topographie intime, symbolique de l'identité structurée par l'ancien système représentationnel.

Chose à la fois si diffuse parce que si assimilée, et si primordiale (viscérale et vitale) qu'il devenait impossible de l'exprimer. Plus ou moins acceptables prises séparément, les conceptions nouvelles, cristallisées en programme au-delà des vagues déclarations d'intention, dévoilant leur logique, devenaient au sens fort objet de scandale, d'un scandale cependant indicible. Aussi choisit-on le terrain le plus apparent, le plus sensible, le plus polémique, pour dire métaphoriquement, l'impossibilité (pour certains) de remettre sur le métier toute une structure mentale. Ce terrain fut d'abord **la** politique ; furent alors taxés de dangereux activistes (« politiques », *i.e.* étroitement partisans) ceux qui osaient toucher... à l'ordonnancement d'une interface conscience-réel mise en forme au sein de l'ancien système représentationnel. Bientôt, le débat s'amplifiera ; au crime « politique » s'ajoutera, se superposera le crime « pédagogique », et l'on verra bien que les accusations accréditant l'idée que des « innovations » pédagogiques ruinaient le Scoutisme ne tenaient pas, ces innovations n'en étant pas toujours, ou pas radicalement on le verra.

Dans ces deux cas, les « conservateurs » choisirent des arguments qui ne valent que pour ce qu'ils dévoilent : l'impossibilité de prendre le deuil de ce qui structurait un moi (ou un surmoi, dirait peut-être le docteur Freud, et peut-être un inconscient abyssal), ce qui, autrefois, dans l'émotion de l'Aventure multidimensionnelle du jeu scout, les avait faits.

À l'articulation de l'Histoire humaine et des histoires des hommes, ce conflit, osons le mot : ce drame intime et collectif, même discret, a valeur de paradigme. C'est en tout cas se tromper toujours que de prendre ses effets pour ses causes.

Cette longue digression, décisive cependant pour comprendre l'instant, nous a éloignés du programme d'identification nouvelle que Rigal propose au congrès national de la Route en cette fin 1953. Le quatrième point, il est vrai, de par son imprécision verbeuse,

---

[377] À trop insister sur le fait que la Route se serait vendue à un courant politique, par exemple, ne tombe-t-on pas dans le travers des conservateurs qui l'accusèrent de crypto-marxisme lorsqu'elle tirait simplement les conséquences d'une représentation sociale renouvelée ?

[378] On passerait alors d'un système : ensemble d'éléments interactifs hiérarchisés opérant sur l'extérieur en tant qu'ensemble, à un système : ensemble d'éléments interactifs multipolarisés opérant eux-mêmes sur l'extérieur qui opère sur eux.

[379] M'étant attaché à l'histoire représentationnelle de la branche Éclaireurs, je ne détaillerai pas davantage ici le renversement représentationnel opéré peu à peu au sein de la Route. Je ne pouvais pour autant négliger les grandes lignes de ce qui s'y produisit entre 1950 et 1956 : si la branche alors Scoute (Éclaireurs) fut la matrice de tout le Scoutisme catholique jusqu'en 1945, les autres branches se diversifiant par rapport à elle, la branche Route, en revanche, fut la matrice du Scoutisme catholique renouvelé à partir des années soixante. Poursuivant néanmoins l'exploration du destin représentationnel Éclaireur, j'en étudierai en détail la métamorphose lorsqu'elle se produira sous l'effet de l'onde de choc produit par le séisme Routier des années en cause.

fait figure de rhétorique obligée[380], et rapportée à celle des trois premiers, son importance est nulle.

À travers cette déclaration d'intention comme à travers les débats du congrès, il ne faudrait cependant pas chercher à voir surgir soudain toute armée la silhouette d'un Routier révolutionnaire. Depuis 1952, les choses se sont précisées, mais très progressivement, alors que tous les ponts sont loin d'être coupés avec le passé[381]. Ainsi avance-t-on à petits pas : dans le numéro de janvier 1954 de la Route, introduit par le texte flamboyant de Paul Doncœur (cf note 58), on trouve par exemple dans « la chronique sociale » une fiche d'informations d'Yves Chaigneau sur les pays sous-développés, bien documentée, et le témoignage sans concession d'un jeune nord-africain immigré. Le numéro de juillet-août, fait lui de la socio-géographie régionale, tandis que celui de juin lança une vaste enquête politique. Dans ce même numéro de l'été, un Routier marseillais du Clan Arc-en-Ciel, laissait percer une certaine impatience (parallèle à celle de l'E.N.R., qui lui ouvrait les colonnes de la revue ?) :

> *« La Route, publiant en février le compte-rendu du congrès de Versailles, mettait l'accent sur la nécessité pour le Clan de participer activement à la* ***formation du jugement et de la connaissance politique des Routiers***[382]*. Cette décision du congrès est-elle destinée comme tant d'autres à tomber dans l'oubli ? Heureusement, encore, qu'elle fut le fruit d'un 'accord général'.*
>
> « (...)
>
> *« Lorsqu'il y a quelques années on me fit faire ma Promesse, on me posa comme obligation de respecter certains principes parmi lesquels figurait celui-ci :* 'le Scout est fils de France et bon citoyen.' *Malheureusement, ces principes et en particulier celui que je viens de citer, ne sont guère respectés. »*[383]

Comment, d'ailleurs, ne pas évoquer non plus la vaste enquête, extrêmement fouillée, consacrée à l'Afrique du Nord, et qui s'étendait sur avril-mai, juin, juillet-août et septembre-octobre, due à la plume de C. Gallice, et dont l'une des dernières phrases, à propos des musulmans : *« Nous n'avons pas aimé ces hommes »*, sonne comme un glas quelques jours avant le déclenchement de l'insurrection...

Il semble du reste qu'à l'exemple de Paris et de sa région, l'idée de la création de « Cercles politiques, économiques et sociaux » en province ait fait son chemin, appuyée par ces articles de fond qui se multiplient et tendent à faire de *La Route* une revue d'une très honorable tenue[384]. À l'occasion, tel ou tel article donne lieu à des réactions et à un

---

[380] Il s'agit d'affirmer la volonté routière de bâtir une Église *pure, sainte, et rayonnante, véritable épouse de Jésus-Christ, livrant aux hommes son message de vérité, de paix, de charité.* Nous sommes ici très en deçà de l'importance des trois points précédents.

[381] À preuve ce texte de Paul Doncœur qui fait la couverture de *La Route* de ce mois de janvier 1954, et dont la tonalité sonne bien autrement que l'appel à la mobilisation pour l'Europe, la coopération internationale, une union de la jeunesse et la justice sociale gage de croissance lancé par Rigal :
« Le jeune Christ Routier du Latran, tête et genoux nus, à la tunique retroussée, au visage imberbe, aux épaules vigoureuses, tel que l'Église primitive de Rome l'a adoré avant qu'apparut le Christ barbu de Byzance, commme s'il est bien défini à ses compagnons galiléens, la Route, la Vie, la Vérité ! Au christianisme de marche, de plein air, aux vertus magnanimes, rude et pauvre, riche de joie, voilà ce dont ils rêvent légitimement. Cette morale maussade, cette lassitude qui geint, qui gronde, ce régime de pharmacie et d'eau minérale, ce défaitisme, cette aigreur mis au compte des vertus cardinales du Saint-Esprit, non vraiment, ils attendaient autre chose. Amoureux de la vie et insouciants de la mort, ils espèrent sa grâce en ce monde et sa gloire en l'autre.
« Pas moins ! » Quelle épiphanie glorieuse et lyrique de la jeunesse christique...

[382] Souligné par l'auteur.

[383] Jacques Morlain : *La Politique et le Routier* in *La Route*, juillet-août 1954, p. 21. Une photo illustrant le propos, montre un Routier à quatre pattes faisant face à un paisible bœuf. Qui était visé ?

[384] La chronique cinéma, en particulier, quoique orientée, s'est dépouillée heureusement du ton édifiant de l'admiration convenue ou de l'indignation effarouchée.

débat d'un bon niveau, comme c'est le cas dans le numéro de décembre 1954, à propos d'un « carnet de camp » assez provocateur sur la Yougoslavie, publié en novembre. Bref, on assiste au cours de l'année à un élargissement de l'ouverture tous azimuts, supporté par un réel désir de **comprendre** les données de tel ou tel problème (surtout extérieur) sans préjugé partisan, et l'on peut dire que le phénomène s'amplifiera dans les années suivantes.

3.1.4. Troisième étape : premières purges et manifestes (1955)

L'annonce très brutale de la proposition par l'évêque protecteur, Marc Lallier, à l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques, du remplacement du P. Forestier, qui fut faite par voie de presse en avril 1955, doit être replacée dans le contexte incandescent de l'époque. On a présenté ce limogeage[385] comme dû à Michel Rigal qui aurait fait pression sur M^gr^ Lallier pour obtenir le remplacement d'un homme dont la stature historique, l'autorité, l'expérience, en faisaient le maître véritable du Mouvement.

Certes, le P. Forestier avait montré, dans ses deux derniers ouvrages et dans ses multiples éditoriaux, un réel souci de conciliation avec certaines thèses nouvelles : sur la représentation du jeune, du Chef, sur la question même de l'engagement, l'Aumônier général avait bougé. Mais était-ce suffisant, et suffisamment clair ? En outre, son passé d'Aumônier général des Chantiers de la Jeunesse en faisait un personnage encombrant. Enfin, et de manière plus décisive, le Père restait réticent à suivre l'E.N.R. sur deux points particuliers, encore que l'on ait pu lire (avec une énorme surprise) sous sa signature, dans *La Route* de février 1955, la citation suivante :

> *« C'est tout le sens de l'orientation actuelle de la Route, comme ce fut depuis le début celle de la J.O.C, non seulement connaître le milieu, pour comprendre l'individu à éduquer mais travailler à modifier les cadres de sa vie courante, les structures sociales pour qu'elles ne soient pas déshumanisantes, et permettent au contraire l'exercice d'une vie digne de l'Homme. »*[386]

1) Dans sa lettre aux Aumôniers de province et de districts du 16 juillet 1955, sorte de testament spirituel, Marcel Forestier affirme, comme il l'a fait le mois précédent aux Journées nationales : *« La Foi étant enracinée à l'intime du chrétien, il reste à pénétrer le monde de la pensée chrétienne et de l'amour du Christ »*, et il conclut : *« Je dirai qu'il y a dans la christianisation du monde une priorité de la foi personnelle, de l'amour qui lui est lié et donc de l'éducation. »*[387]. Non seulement il reste ici fidèle à la défense d'une position tenue depuis toujours : l'Église, sous peine de perdre son identité doctrinale essentielle, doit privilégier la formation **pour** l'action à la formation **par** l'action dans la mesure où c'est la Parole qui doit enseigner le monde et non le monde qui doit informer la Parole. Mais il va plus loin encore, et relie cette indéracinable certitude que l'Action catholique de la jeunesse doit être éducative **et dans le sein de l'Église**[388] à une action fermement personnaliste, ce qui le conduit 2) à prendre le contre-pied total de sa déclaration citée par la Route (si elle est bien de lui) pour soutenir une conception beaucoup plus proche de celle qu'il a élaborée depuis la guerre :

---

385 Philippe Laneyrie, J.-Y. Riou, Frédéric Lefebvre entre autres.

386 R.P. Marcel-Denys Forestier, in *La Route*, février 1955, p. 3.

387 R.P. Marcel-Denys Forestier, lettre du 16 septembre 1955 aux Aumôniers de Province et diocésains, citée par J.-Y. Riou, *Les Scouts de France, 1945-1957*, op. cit. pp. 242-243.

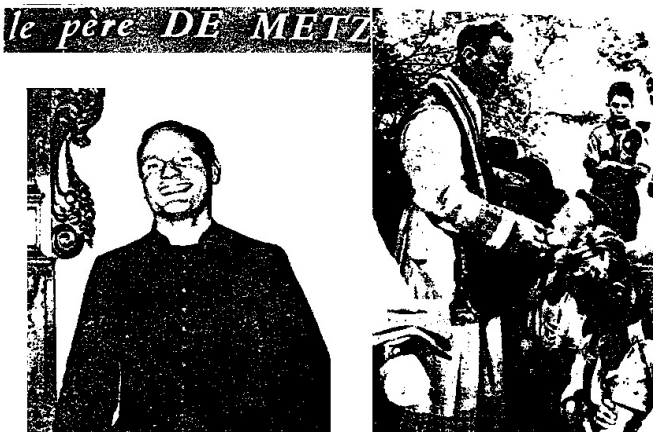
388 Cette idée force, on l'a vu dans le chapitre 2.2.2, lui a permis d'admettre un Chef moins hiérarchique et plus éducateur-protecteur : il s'agit de préserver l'émergence de la nature immanente de fils de Dieu chez le jeune, tout en l'accouchant en quelque sorte.

« Le changement de milieu humain, il n'est plus question d'y travailler par le recours au Prince[389], ne peut dépendre que de l'homme chrétien, et c'est alors que l'on retrouve, à mon avis, l'action IMMANENTE DE TRANSFORMATION DU MILIEU. »[390]

Ainsi cet homme qui, bien qu'avec prudence il est vrai, a plaidé, surtout pendant les premières années de Vichy, pour l'action de chrétiens devant travailler à soutenir le pouvoir lorsqu'il « va dans le bon sens », devant même « agir sur les structures » pour « refaire chrétienne la France », cet homme, donc, profondément atteint par le naufrage du régime pétainiste, s'est depuis lors replié sur un refus viscéral de la compromission avec le temporel d'autant plus aisément que l'éducatif d'abord était son vieux cheval de bataille.

Personnaliste[391] contre les communautaristes, éducation « in vitro »[392] contre éducation « in utero », en quelque sorte, c'est-à-dire non plus dans le délicat refuge de l'Église mais dans la riche matrice du réel, voici le P. Forestier contre Rigal et l'E.N.R., même... fraternellement[393].

Et voici le P. Forestier sur la touche[394]... Il faudra attendre néanmoins octobre pour que son successeur soit connu : Michel de Metz-Noblat. Délai bien long... A-t-il fallu saisir au vol l'opportunité d'un changement de direction du Saulchoir ?



Issu d'une vieille famille lorraine, l'abbé de Metz-Noblat est une vocation scoute tardive : il a fait sa promesse à seize ans (le 3 mars 1933) à la XII[e] Nancy, mais il a comblé son « retard » de fulgurante manière : l'année de sa promesse, il participe au Jamboree hongrois de Gödöllö. L'année d'après, il fait partie d'une délégation chargée de représenter les S.d.F. au quatrième centenaire de la découverte du Canada par Cartier. La même année,

389 C'est-à-dire par l'action dans et sur la politique, ce qui est radical, on le constate !

390 R.P. Marcel-Denys Forestier, ibid.

391 Ne niant pas la communauté, n'y voyant néanmoins que le champ de rayonnement et non l'organisation supérieure d'action.

392 Je l'ai dit, c'est se tromper gravement que de décrire la Route à cette époque, voire le Scoutisme après 56, comme un organisme sur le point de se muer en syndicat chrétien de jeunes ou en néoparti chrétien-démocrate en culottes courtes. Pour Rigal, pour l'E.N.R., l'éducation demeure **la** vocation scoute, mais elle redevient missionnaire, c'est-à-dire qu'elle réclame l'immersion dans la société. C'est donc les **modalités** de l'éducation scoute qu'il faut réviser, non le principe lui-même.

393 La question de savoir qui a provoqué ce départ restera sans réponse tant que des archives ou des témoignages (improbables) ne viendront en révéler la clé. L'hypothèse la plus répandue consiste à en attribuer la responsabilité à Michel Rigal, à qui il profitait, mais Christiane Rigal affirme que le Commissaire général a été très influencé par Marcel Forestier avec qui il entretenait selon elle de bons rapports. Sans être catégorique, elle ne croit pas à la responsabilité de son mari. Alors ? Qui pouvait avoir assez de poids et d'entregent pour convaincre l'évêque de Nancy de hâter le départ du Père ? Une de ces personnalités discrètes, qui jusqu'à aujourd'hui agirent activement pour l'ouverture maximale du Mouvement ? Au fond, qu'importe !

394 Triste sort pour l'ancien rugbyman qu'il était.

il entre au séminaire, mais poursuit sa carrière scoute et fera son C.E.P.[395] sous la direction d'André Sonrier. Michel de Metz-Noblat n'en est pas moins un homme nouveau, un homme jeune (trente sept ans. Il est ainsi de trois ans le cadet de Rigal), face à une équipe et un Commissaire général qui ont à présent dix ans de pratique intensive des arcanes du Mouvement derrière eux. Désormais, et jusqu'à la fin de la période en tout cas, l'Aumônerie générale, dessaisie de son pouvoir de fait, ne sera plus un obstacle potentiel sur le chemin des responsables laïcs.

Mais l'année 1955, par ce « coup institutionnel », ne se contente pas sur ce point d'être seulement comme une répétition générale de l'année suivante : indiscutablement, le débat d'idées se tend, d'autant plus que s'il peut encore compter (pour peu de temps) sur des membres du Conseil national (les « anciens », dont Delsuc, Blanchon, Lafont, de ce véritable Sénat), le Commissaire national Éclaireurs vient de perdre son allié le plus puissant. En éprouvant envers le Commissaire général une admiration avouée pour son « habileté », ce qui peut-être à double tranchant, mais des sentiments... tièdes, Michel Menu, fort de la puissance numérique de sa branche, se trouve pourtant en cours de marginalisation par la Route dont les effectifs... continuent par ailleurs à fondre paisiblement ! Et cette marginalisation n'est pas seulement institutionnelle : Menu est également en train de perdre la bataille des idées, phosphorescent condottiere –aveuglé par sa propre brillance ?– confronté à la finesse manœuvrière d'un prince florentin. Le long article qu'il rédige pour *Le Chef* en janvier 1955 ne laisse pas, à cet égard, de donner à songer. Le C.N.E. essaie d'y défendre noblement sa conception, articulant son argumentation autour du contraste entre l'apparente frivolité historique du Scoutisme et le poids réel de la méthode de formation pour laquelle lui-même tient :

> *« 'Affilié' à l'École personnaliste, mais avec la réputation d'œuvrer pour la communauté, il* [le scoutisme] *n'a pas mérité de mention spéciale, ironise-t-il lourdement, au tableau des grands mythes grégaires qu'étaient le racisme, le marxisme ou même à côté des mouvements centaures de tout poils.*
>
> *« Bien que fort étrange, selon les apparences, le type scout n'était pas neuf. Chevalier ou chasseur, colonial douteux ou missionnaire, il ressuscitait dans une certaine mesure une petite chanson de Roland, déjà apprise à l'école et un peu oubliée. S'il ne se définissait aux aînés comme préparation active à la vie de la Cité, il n'apportait pas un type original de civilisation.*
>
> *«* (...)
>
> *« Or voici qu'apparaissait : 'l'homme marxiste, nourri au sein de la misère' qui 'devenait brusquement le géant qui, ne supportant plus sa condition, transformait les structures et les formait à son destin.'*
>
> *«* (...)
>
> *« Pendant ce temps, le Mickey scout juxtaposait ses jeux à côté des jeux du monde. Faiblesse ou discrétion ? Il aurait dû jouer à la guerre. Au lieu de tricoter avec Pénélope, il aurait dû forger le fer avec Ulysse. »*[396]

Déchiffrons. Premier acte, selon Menu : face à la menace « marxiste »[397], le Scoutisme a effectivement péché par infantilisme et trop faible insertion dans le réel[398]. Du

[395] Pour rappel, camp-école préparatoire.

[396] Michel Menu in *Le Chef*, janvier 1955, n° 309 pp. 7-8.

[397] Ici, ce mot n'est même plus une valise, c'est une malle, un conteneur...

[398] Le texte est très imprécis : Menu parle-t-il de l'avant-guerre ? Mais alors la principale menace n'était pas l'homme marxiste (à moins d'étendre alors le sens du terme jusqu'à comprendre tout ce qui n'était pas Scout, du démocrate libéral au soviétique stalinien en

moins en apparence. Car le Scoutisme a quand même été un *« fait social retentissant »*, permettant aux uns de transformer *« leurs façons de penser, de croire, d'agir »*, aux autres d'abandonner les *« traditions ancestrales »*, à d'autres encore de se placer *« sous le sceau d'une certaine vocation, d'une certaine droiture, d'un sens des responsabilités. »*[399] Bref, tout cela n'était pas une question d'organisation collective monumentale[400], mais de discret (et efficace) cheminement personnel : on voit ici Menu, qui a naguère cherché, je l'ai dit, à concilier la communauté (même secondaire) avec l'individu (évidemment prioritaire), opter sans retour.

Or l'heure est à *« des hommes droits et debout dans cette dépression »* face à une Europe qui, selon Bernanos, serait *« moins ébranlée par des forces antagonistes qu'aspirée par le vide.* »

Preuve de son succès aux yeux du C.N.E. ? Le Scoutisme a préparé aux *« soldats »*, aux *« marxistes »*[401], aux *« révoltés en tous genres »*, aux *« instituteurs des temps nouveaux »* des recrues fraîches, des militants. En ces jeunes hommes, il a su développer l'essentielle vitalité personnelle du don de soi, du désintéressement, du sens des autres. *« On nous reprochait même récemment d'avoir fabriqué des Chefs viêt-minhs ! »*.[402]

> *« Le Scoutisme a fabriqué des légions de citoyens vigoureux, rayonnants, actifs. Peut-être ont-ils trop souvent signé illisible. C'est ce que certains oseraient nous reprocher. Peut-être aussi sa mission n'est-elle pas d'afficher des formes de révolution, mais seulement d'informer les cœurs et les volontés pour les révolutions variables qu'impose sous des formes constamment changeantes la soif de justice. »*[403]

Voici donc le second acte. Un acte bien étrange, celui-là, en un sens : de quoi s'agit-il ? Respectueux jusqu'à l'extrême du choix libre du futur adulte, le Scoutisme a pour tâche de former un « combattant polyvalent », à ceci près qu'il a fait un jour une Promesse particulière. Rien néanmoins ne paraît s'opposer selon le C.N.E. à ce que notre Scout, devenu citoyen de choc, devînt « marxiste » ou mercenaire...

Bien sûr, l'honnêteté est foncière, ici, du moins peut-on la supposer, et c'est du reste ce qui rendrait encore plus tragique[404] l'étonnante faiblesse de ce plaidoyer qui devait exaspérer Pierre-André Liégé. Car toute la question est évidemment de savoir, une fois de plus, en fonction de quoi le jeune adulte va faire son choix ! Dressé à acquérir un véritable « habitus » de « fonceur », de « battant », ou de « winner » comme on dirait aujourd'hui, va-t-il vraiment **réfléchir** aux raisons profondes de son choix, ou va-t-il au contraire se porter compulsivement là où « ça chauffe le plus »[405], fût-ce même... dans l'Église !

L'Église est la grande absente de la plaidoirie du C.N.E., chose qui ne pouvait que faire sursauter Rigal et l'E.N.R., fort sourcilleux sur le point de l'engagement chrétien, plus,

---

passant par le nazi et le fasciste). Ou Menu parle de l'après-guerre, mais il reconnaît alors qu'au moins en apparence lui non plus n'a pas contribué à forger le fer d'Ulysse.

399 Michel Menu, ibid., pp. 8-9.

400 Trait décoché à l'encontre du C.G. et de la Route dont les positions sont implicitement caricaturées.

401 Quelle horreur ! Horreur probablement très... circonscrite, cependant ! Dans l'enquête politique lancée par la Route (qui lui valut... 78 réponses !), 7,57% des soixante-six réponses exprimées sur ce point reconnaissent lire *L'Humanité* (quoique beaucoup avouent subir les journaux parentaux), mais 36,36% *Le Figaro* et 33,33% *Le Monde* (contre 4,54% *La Croix* !).

402 Cette accusation a dû traumatiser le C.N.E. qui la reprendra. À le suivre ici, les S.d.F ont été une vraie école de subversion. Pour quelqu'un qui défend rigueur et discipline... On peut faire la révolution, il est vrai, en formation serrée !

403 Michel Menu, op. cit.. cf. pp. 8-9.

404 Pour un éducateur.

405 Il existe de nombreux exemples, tel ce colonel Jean-Pierre, héros d'Algérie, ancien Scout de choc et ancienne tête brûlée.

probablement qu'on ne l'aura jamais été au sein du Mouvement. Précisément, loin de rechercher à transformer les S.d.F en formation politique, des responsables autour du C.G. veulent en faire une pépinière de militants chrétiens, mais non des chevaliers-croisés, des apôtres[406].

Admirable ironie des choses ! Voici que le mot d'ordre des années Trente, derrière : *« Soyez tous des chevaliers, Scoutisme missionnaire »* est revitalisé ! Oui, mais... cette fois, le projet de mission est différent. Il ne s'agit plus d'envoyer des super-conquérants à l'assaut d'une citadelle de vices qui ne doivent pas les atteindre, dont rien ne subsistera après leur victoire et qui sera remplacée par une cité glorieuse. Il s'agit au contraire de former des hommes « qui en veulent », sans doute, mais aussi des hommes lucides, croyants, résolus, humains jusque dans leurs doutes. Ici, Rigal répond à Menu :

> *« La grande aventure chez ce pantin disloqué par le péché qu'est l'homme, c'est la conquête de la durée, la fidélité de son amour, la constance de son amitié, la persévérance de son entreprise. Il est beau d'être l'homme d'un instant héroïque; quoi qu'on en ait dit, cet instant n'est le plus généralement que la fleur éclatante d'un courage lentement mûri, mais il est beaucoup plus remarquable encore - et les deux ne s'opposent pas toujours - d'être l'homme du quotidien. (...) Voilà la vraie grandeur de l'homme et sa réelle aventure. »*[407]

Et mieux encore :

> *« C'est cette patience, cette humilité, cette compréhension pratique d'autrui, qu'est la véritable charité, la vraie grandeur, aussi, moins fracassante, moins brillante, moins flambante peut-être que ces grandes attitudes et ces coups de mentons spirituels que nous taxons de noble intransigeance. »*[408]

Cependant, la vraie réponse à Menu, c'est Pierre-André Liégé qui l'apporte lors des Journées nationales de juin 1955, dans une implacable allocution, toute d'autorité et de rigueur, qui fait soudain apparaître le P. Forestier, quoique présent encore, comme une ombre sur le départ, et le C.N.E. comme un gamin turbulent et peu sérieux.

D'emblée, les choses seront claires : *« Je voudrais* (...) *vous proposer de réfléchir SUR LA SITUATION DE NOTRE MOUVEMENT SCOUT COMME MOUVEMENT D'ÉGLISE »* invite l'A.N.R, sûr de lui. Et il poursuit :

> *« Vous pourrez me dire : À QUOI BON RÉFLÉCHIR DESSUS ? Nous vivons, nous faisons ce que nous pouvons, l'essentiel c'est de vivre, et la vie ça se prouve en se vivant* (...)*. Bien sûr, il faut vivre, et la vie se trouve en vivant, mais il vous faut réfléchir très exactement sur ce que vous faites. Il vous faut SITUER LE TRAVAIL QUE VOUS FAITES DANS LE MOUVEMENT DANS UN PLUS GRAND ENSEMBLE QUI EST LA VIE DU MONDE ET DAVANTAGE ENCORE LA VIE DE L'ÉGLISE*[409]*. Peut-être trouverez-vous cela fatiguant, mais il faut réfléchir. Il faut savoir où nous en sommes, il faut savoir si nous faisons du généreux bricolage qui réussit* (...) *ou si nous faisons une œuvre. »* [410]

---

406 Ainsi la référence au modèle-type engage-t-il tout un projet de société, toute une vision du monde.

407 Michel Rigal in *Le Chef*, janvier 1953, n°291, p. 11.

408 Michel Rigal in *Le Chef*, juillet-août 1955, n°314, p. 4. Ici, on a le sentiment que c'est plus encore Doncœur (que Rigal n'aimait guère) que Menu qui est visé. N'importe. Deux ans et demi se sont écoulés entre les deux textes dont le fond est très proche. Mais le ton s'est combien affermi !

409 Voici le grand renversement opéré : situer le travail que vous faites... dans la vie du monde.

410 R.P. Pierre-André Liégé : *Le Scoutisme dans l'Église* in *Le Chef*, septembre-octobre 1955, p. 37.

Frédéric Lefebvre a remarqué que le P. Liégé, dans ce texte, a eu trente deux fois recours au mot militant » et à ses dérivés. C'est en effet une indication précieuse.

L'argument se développe en cinq points :

1. *« Situation militante de l'Église actuelle »*. L'Église connaît, selon le P. Liégé, une situation unique liée à l'émergence d'un problème brusquement central : le problème de la Foi[411], face à une tentation sans précédent *« d'athéisme pratique »* consistant à *« marginaliser Dieu »*, à l'évacuer de la recherche du bonheur et de l'épanouissement humain. Or : *« Tout porte à croire que ce sera de plus en plus ainsi que la foi chrétienne sera mise en question. »*[412]. La priorité n'est plus, de la sorte, à une rechristianisation de la structure sociale ! Le danger étant beaucoup plus profond, l'Église doit d'abord se mobiliser pour se défendre elle-même avant de contre-attaquer. C'est ainsi qu'il faut une Église militante, *« non pas une Église assise, mais une Église debout pour combattre.* (...) *Et combattre comment ? Non pas par des manœuvres de pression extérieure, non pas par l'intolérance ou le sectarisme, ni par quoi que ce soit qui ressemblerait à une gendarmerie spirituelle. »*[413]

« Puisque nous sommes une Église de combat, (Père Liégé), formons d'abord des athlètes. (...) *Dans le but de former des chrétiens militants, il s'agit pour nous, aujourd'hui, de développer les facteurs personnalisants issus de la famille, complétés, divisés ou annulés par la société. »*[414] professe Michel Menu. *« COMBATTRE PAR LE TEMOIGNAGE. C'est l'heure du témoignage. »*[415] rétorque Pierre-André Liégé, et il ajoute, ce qui est essentiel, que le combat par le témoignage exige a) « *UNE Église DE QUALITE »*, et non pas « *un rassemblement de chrétiens qui demandent à l'Église des sécurités uniquement temporelles, une sauvegarde de l'ordre, une culture humaine, un tourisme spirituel, un folklore du dimanche avec la consolation sentimentale d'une certaine musique ou de certaines peurs en moins. »*[416] b) L'organisation de « *SON TÉMOIGNAGE COLLECTIF »*[417]

2. *« Vocation missionnaire du chrétien d'aujourd'hui »*. Elle se déduit de ce qui précède. Pour faire face au combat, il faut être *« mobilisé »*, *« armé pour le combat »*, il faut d'autre part un chrétien qui a compris que le baptême l'engageait *« dans la voie exigeante, sur la route interminable de la sainteté »*.[418] Mais plus encore, *« il est quasi impossible d'être dans l'Église véritablement militant adulte, si ON N'APPARTIENT PAS À UN MOUVEMENT DE MILITANCE CHRÉTIENNE. UN CHRÉTIEN ADULTE QUI À COMPRIS QU'IL DOIT ÊTRE MISSIONNAIRE, NE PEUT, EN EFFET, RÉALISER SA MILITANCE QU'EN ENTRANT DANS UNE CERTAINE ORGANISATION DU TÉMOIGNAGE, EN VUE D'UN TÉMOIGNAGE COLLECTIF DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI ET DANS LES DIVERSES*

---

411 Voir en annexe les notes de réflexion que prenait à la même époque un grand Routier en cette même année 1955.

412 R.P. Pierre-André Liégé, o.p. p. 39.

413 Ibid. Nous sommes ici au cœur de la question posée à la veille de ces Journées :
« Comment remplir dans nos unités notre rôle apostolique par rapport aux garçons ; comment faire de nos unités un témoignage missionnaire dans leur rayonnement COLLECTIF (souligné par l'auteur) ; comment envisager notre rôle de Chef par rapport aux grands courants missionnaires de l'Église. Comment former en nous le militant authentique. » En dépit des références aux archives de Pie XI et Pie XII, jamais encore le problème n'a été ainsi envisagé chez les S.d.F (l'étant dans l'Église en général par une poignée de fidèles avancés dont Mounier qui, dans L'affrontement chrétien paru en 1945, fustige d'un bout à l'autre de l'ouvrage les malingres et les suaves, des vertus couronnées de pavots, le chrétien sans système nerveux, appelant à une remobilisation individuelle puis collective).

414 Michel Menu in *Le Chef*, juillet-août 1955, n°314 pp. 21-22.

415 R.P. Pierre-André Liégé, op. cit. p. 40.

416 Ibid. Exit la Chrétienté, ses fastes et ses pompes.

417 Ibid.

418 Ibid., p. 41.

COMMUNAUTÉS HUMAINES. »[419] parce que le rayonnement personnel du chrétien, pour être efficace, ne suffit plus.

3. *« Vocation missionnaire*[420] *des Mouvements de jeunesse*. » Dès lors que les chrétiens doivent militer, que devient la vocation des mouvements de jeunes ? *« UN MOUVEMENT DE JEUNESSE CHRÉTIENNE EST UNE PÉPINIÈRE DE MILITANTS CHRÉTIENS ADULTES DE L'ÉGLISE. »* [421]. Cela dit, pas de confusion des genres. Les mouvements de jeunes ne constituent pas *« L'AXE DE LA VIE MILITANTE ET DU COMBAT MISSIONNAIRE DE L'ÉGLISE. »* ni les jeunes *« l'armée aujourd'hui militante de l'Église, mais les jeunes chrétiens appartenant à tous les mouvements, constituent en revanche la promesse d'une Église militante de demain... Ces jeunes doivent avoir perçu qu'ils étaient appelés à vivre collectivement leur vocation de jeunes déjà responsables et de futurs adultes totalement responsables dans l'Église, dans son temps exceptionnellement sérieux. »*

4. *« Vocation missionnaire du Scoutisme catholique. »* Suite de l'enchaînement logique : Mouvement de jeunesse catholique, le Scoutisme participe de la définition et de la vocation générale. Mais sa spécificité est reconnue : tandis que certains s'engageront sur la voie de la formation par la « prémilitance », le Scoutisme visera plutôt la formation de l'homme complet. Pierre-André Liégé retient dans le slogan :

> *« Ne pas exiger du Scoutisme plus qu'il ne peut donner immédiatement, mais lui faire rendre tout ce dont il est capable à long terme. »*[422]

Bref, l'orientation immédiate des garçons vers l'action n'est pas à l'ordre du jour. Pour autant, Liégé se démarque nettement de la position traditionnelle de Forestier :

> *« L'intention que nous portons en nous suffirait-elle à rendre efficace notre conviction selon laquelle le Mouvement doit être une pépinière d'adultes militants ? Ici, faisons attention au simplisme qui nous ferait dire : dans le mouvement, on se forme et ensuite on agira*[423]*. Si nous mettons d'abord l'accent sur la formation totale, sur l'expansion totale du jeune à tous les âges, nous devons FAIRE ATTENTION À PROFITER DE TOUTES LES OCCASIONS DE LA VIE SCOUTE POUR DONNER UNE OUVERTURE SUR L'ACTION MILITANTE, ET DES ANTICIPATIONS D'ACTION MILITANTE, ET DE PLUS EN PLUS, à mesure qu'on passe de la branche inférieure à la branche supérieure du Mouvement »*[424]*.*

Deux conséquences en sont tirées : a) la Route est le terme de la formation scoute, non un « luxe »[425], et dans ces conditions la branche Éclaireurs doit s'orienter déjà dans une perspective d'ouverture au monde et à l'Église qui se précisera au Clan. L'évangélisation du monde n'est pas uniquement affaire de rayonnement personnel. Elle s'accompagne nécessairement d'une action sur les structures sociales et les cadres de vie suivant l'esprit de l'Évangile[426]. b) Le mouvement devra faire attention, dans la mesure surtout où le nombre des garçons au travail membres du mouvement progresse, *« à ne pas les couper d'un*

[419] Ibid., p. 42.
[420] On a compris que missionnaire est devenu pour le P. Liégé synonyme de militant.
[421] R.P. Pierre-André Liégé, o.p., ibid.
[422] Ibid., p. 44.
[423] Menu est également visé.
[424] R.P. Pierre-André Liégé, op., op. cit. ibid. p. 45
[425] Or une rivalité de plus en plus marquée entre Éclaireurs et Route conduisait les Chefs de la première branche à dissuader des jeunes à passer à la seconde (notamment dans le Sud-Ouest où les sensibilités paraissent avoir été exacerbées (cf J.-Y. Riou).
[426] R.P. Pierre-André Liégé, o.p., op. cit. p. 46.

milieu de vie où ils ont des responsabilités humaines et missionnaires à prendre avec les adultes. (...) *Cela nous conduira à cet effet à accentuer une certaine unité d'action avec la J.O.C. »*[427]

À cette nouvelle représentation de la finalité fonctionnelle du Scoutisme, où l'étonnante proximité théologique de l'avant-guerre[428] conduit à un basculement de la sensibilité des options pratiques, Menu riposte :

> *« Le Scoutisme a sa définition, son rôle, ses limites, hors desquels il peut prendre toutes les allures qu'il veut, sauf celle du Scoutisme. Messieurs les théoriciens, ne lui enlevez pas sa modestie. »*[429]

Et il conclut :

> *« Tous les garçons du monde ne sont pas à quatorze ans hantés par le spectre du capitalisme.* (...) *Et s'ils n'y sont pas, ne vous vengez pas de votre obsession en essayant de la leur inculquer avant l'heure. »*[430]

Mais il a auparavant décoché un trait empoisonné à l'égard du P. Liégé, n'en doutons pas :

> *« Si l'on remplaçait Eddie Constantine par le Prédicateur de Notre-Dame, on s'amuserait une fois, après on reprendrait la pétanque. »*[431]

Dialogue de sourd ! L'un parle de forger une avant-garde solidement organisée de futurs guérilleros de la Foi, quand l'autre pense organisme de loisirs hautement formateur et moralisés par la Promesse...

5) *« Exigences de la vocation missionnaire de notre Mouvement. »* Après les jeunes, les adultes, les responsables... Trois sont ces exigences imposées aux Chefs : a) *« Vous prendrez acte de l'orientation du Mouvement* (...) *dominée par une perspective de militance adulte. »*[432] –souveraineté du ton de celui qui, s'adressant à l'ensemble du Mouvement en présence de l'Aumônier général (en partance il est vrai), n'est après tout qu'A.N.R., souveraineté d'autant plus grande qu'il précise : *« Il y a la doctrine du Mouvement. »*[433] ; b) deuxième exigence : *« C'est que vous-mêmes, Chefs et Cheftaines, vous sortiez de l'infantilisme et de l'adolescentisme dans la mesure où vous continueriez à y stagner. »*[434], c'est à dire : cessez de vous complaire en vous-même, cessez de faire du... « scouticisme » ; c) vous entretiendrez pour se faire *« des relations vivantes et personnelles avec un Mouvement adulte animé d'esprit missionnaire. »*[435]. Ainsi, avec beaucoup plus de hauteur que Michel Rigal (dont les thèmes de l'allocution étaient très proches de ceux retenus ici), Pierre-André Liégé mettait sans détour les membres du Mouvement en présence d'une véritable charte du nouveau Scoutisme.

---

427 Ibid.

428 Jusques et y compris la relative unité d'action avec la J.O.C. prônée à plusieurs reprises, je l'ai montré.

429 De fait, le P. Liégé, avec sa convocation à la sainteté et son ordre de mobilisation, son exigence de croyants responsables et sérieux en armes au nom de leur foi manque d'une certaine rondeur heureuse... qui faisait tout autant défaut à Menu, mais pas à Rigal...

430 Michel Menu in *Le Chef*, mars 1955, n° 311 p. 21.

431 Ibid. Trait d'autant plus empoisonné que Menu aura quantitativement raison contre l'E.N.R. qui sera incapable de redresser son déclin, tandis que lui est pour beaucoup dans le redressement des Éclaireurs.

432 R.P. Pierre-André Liégé, op., op. cit. cf. p. 47.

433 Ibid.

434 Ibid.

435 Ibid., p. 48.

Il ne pouvait par conséquent être surprenant que cinq motions fussent proposées, et adoptées **à l'unanimité** de l'Équipe nationale[436], le 29 juin 1955 : 1) l'Église tout entière est conviée à témoigner de l'Évangile par l'action missionnaire ; les Scouts de France prennent part à cette action ; l'évangélisation des garçons est confiée aux Chefs en raison de leur « mandat » ; 2) le Mouvement doit se mettre au service des déchristianisés et des non-baptisés; 3) le scout doit poursuivre sa formation sous les trois branches pour devenir militant; 4) le Chef doit atteindre sa stature de croyant adulte et entretenir des relations « personnelles et vivantes » avec un Mouvement d'action missionnaire adulte; 5) le rayonnement personnel est insuffisant pour mener effectivement à bien l'évangélisation. L'action sur les structures sociales et les cadres de vie doit être entreprise selon l'esprit de l'Évangile...

Mais il ne s'agissait alors que d'un choix d'orientation de l'E.N., lequel, pour devenir celui du Mouvement, devra être ratifié par l'Assemblée générale et obtenir l'appui du Conseil national.

Si 1956 doit être l'année charnière proprement dite, 1955 ne se termina pas sans qu'un conflit n'éclatât à Paris. Pour faire pièce en effet au cercle d'information politique, économique et social d'Ile de France[437], pièce maîtresse de la formation du Routier comme militant chrétien (réflexion sur les problèmes d'actualités à la lumière de l'Évangile), et dont les orientations sont jugées trop favorables à la décolonisation, trois Routiers : Faurebert, Ferrari et Dufour ont voulu créer un Cercle Saint Thomas d'Aquin (il est surprenant que personne n'ait relevé le choix tellement significatif du Docteur Angélique comme patron de ce cercle, qui montre avec beaucoup d'à-propos où va la fidélité des uns et contre quoi ils entendent combattre). Lâché en raison de ses excès par le général Lafont lui-même, ce cercle Saint Thomas sera balayé d'un revers par une cour d'honneur au plus haut niveau qui se tiendra en décembre. Incident sans portée réelle, incident ô combien symbolique.

En tout état de cause, le Mouvement possède désormais une doctrine en attente d'officialisation. Le Commissariat général peut à présent se sentir assez fort pour écarter les derniers anciens susceptibles de freiner l'évolution en cours. À cette date, il est clair que, comme Michel Rigal le reconnaîtra dans une lettre adressée à l'E.N.R. :

> *« Je suis entièrement d'accord avec vous sur le fond. Mon but, depuis que je suis au Q.G, est d'amener progressivement l'ensemble du Mouvement aux positions de la Route. »*[438]

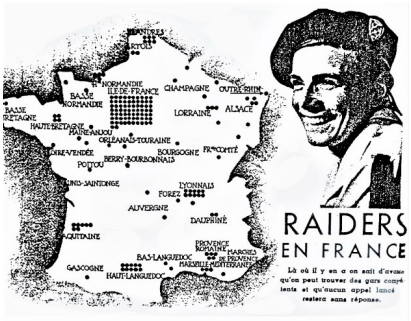
Notons que c'est patent depuis les journées de juin 1955.

Quatrième étape : coup de force (1956)

La première attaque porta, semble-t-il, avant même l'Assemblée générale des 3 et 4 novembre, en direction du Conseil national. Selon Frédéric Lefebvre, le Commissaire général demanda au *« Conseil National de démissionner afin que sa composition reflète mieux l'activité du Mouvement. »* Cette manœuvre préparait en fait la réforme des statuts portant sur le « filtrage des candidatures ». Le résultat fut, à terme ou immédiatement, le

[436] Que signifie-t-elle ? Vu les divergences exprimées avant (et après) les Journées nationales, il faut la considérer comme de pure forme.
[437] Fondé par André Cruiziat en 1950.
[438] In Philippe Laneyrie, *Les Scouts de France*, op. cit. cf. p. 260.

départ de Michel Blanchon, du général Lafont, du P. Forestier (qui perdait cela aussi[439]), de Pierre Goutet et de Pierre Delsuc. Charles Célier, discret mais très actif Commissaire international, ou André Cruiziat demeurèrent en revanche. Indubitablement, Michel Rigal se donna ici les moyens de gouverner l'Association sans partage.



Avec Michel Menu, le Commissaire général ne rechercha visiblement pas l'affrontement. Si le C.N.E. ne comptait pas, chez les Chefs de Troupe, les Chefs de groupe et autres Commissaires régionaux que des partisans, il pouvait aussi se prévaloir de soutiens ardents et d'une véritable réussite : en 1956, sur environ 50.000 Éclaireurs, 10% sont Raiders (249 Troupes). Depuis 1950, le camp de la Fraternité (500 Raiders), les camps de la Flamme (1953 à Roldensko), du Soleil (1953 à Chaumeçon), du Grand large (1953 à Landevennec) ont ponctué l'extension de l'adhésion à la proposition Raider. Menu a de plus à son actif la réalisation de l'idée d'Eugène Dary[440], la création de Patrouilles libres, les Foulards noirs, ces isolés, insuffisamment nombreux pour former une Troupe, qui sont le plus souvent placés sous l'autorité d'un C.P. Raider, qui ont leur pédagogie, leurs activités propres, et qui ont connu, eux aussi, les grandes célébrations estivales : camp de l'Étincelle à Combrit (1954 : 1.000 Foulards noirs), camps des Douze Apôtres (1955, divers centres de rassemblement regroupant 2.500 garçons).

En 1954 Menu, en outre, a lancé les patrouilles Kim, sorte de propédeutique au Raiderisme, moins exigeante par conséquent, qui avait pour but de donner aux Troupes

[439] Les S.d.F se sont toujours montrés impitoyables lors des changements de cap. 1933 et 1956 en sont des exemples frappants.

[440] Consignes d'Eugène Dary in *Le Chef*, juillet 1944, n° 212.

traditionnelles un nouvel élan. Enfin, j'ai déjà évoqué la campagne du Cadre vert, ayant pour but de recruter des Scoutmestres entre 18 et 23 ans et plus, hautement qualifiés, et dirigés par un « état-major » composé de Chefs de plus de 25 ans, brevetés de Gilwell Park.

Et c'est compter sans les multiples « opérations » de recrutement, de propagande, etc. Bien sûr, il y a eu à arbitrer souvent entre ses « super-scouts » et ceux qui prirent ombrage de la superbe des « Bérets verts ». Mais dans l'ensemble, l'objectif assigné en 47-48, pallier le déclin, a été atteint. Menu est fort de son œuvre. Et puis Menu ne s'en laisse pas conter.

Cependant, depuis trois ans, le Commissaire national Éclaireur, considérant comme malsain le fait d'être permanent à plein temps, conciliait ses fonctions avec un emploi salarié. Aussi, après avoir assisté au grand camp de la Banne d'Ordanche, dans le Puy de Dôme, qui avait rassemblé près de 5.000 Raiders (son « Capitole »), Menu partit à l'étranger à la fin de l'été pour des raisons professionnelles, sûr des assurances que Michel Rigal lui aurait fait tenir par écrit.

En juin, en effet, Menu, qui a fini par se rallier au mot d'ordre de *« Scoutisme missionnaire »*, a néanmoins exprimé au Commissaire général son refus d'accepter deux points précis : 1) *« L'injection d'idées politiques chez les gosses »*, même au titre d'une formation à l'esprit critique; 2) l'envoi aux jeunes soldats en Algérie d'un *« appel au jugement »* émanant de la Route, qui aurait eu selon lui le tort considérable de jeter le trouble dans les consciences en plein cœur des combats, de menacer ainsi la cohésion de l'armée et la vie des recrues. En fait, Menu refusait surtout l'alignement du mouvement sur les thèses de la Route. Ce à quoi Rigal lui aurait répondu qu'il n'était pas question d'envisager une telle transformation tant que l'ensemble des dirigeants ne seraient pas d'accord.

Néanmoins, quelques jours avant la tenue de l'Assemblée générale, *La Route* publiait un texte, *« Propositions de la Route »*, qu'elle entendait soumettre à l'Assemblée générale,

et qui fut repris dans sa revue, numéro de novembre. La démarche était habile: elle prenait tout le monde de court.

L'importance d'un tel texte tenait principalement au fait que la Route, ayant réussi à faire admettre aux Journées nationales de l'année précédente que le passage par elle demeurait obligé pour l'Éclaireur, Scout digne de ce nom, toute reconnaissance par l'Assemblée générale d'orientation la concernant engagerait du coup le Mouvement tout entier.

Quant à l'analyse de ces orientations, je ne partage pas celles de Philippe Laneyrie qui déclare que la Route se serait « transformée », en la circonstance, en Mouvement de jeunesse, se fondant sur le second paragraphe du premier chapitre :

> *« Qu'est-ce que la Route ? : Partie intégrante du Scoutisme qui lui donne son style et son caractère éducatif, la Route est aussi Mouvement de jeunesse : comme telle, elle travaille avec les autres Mouvements de jeunesse à unir les jeunes, à exprimer leurs besoins et à favoriser leur épanouissement. »*[441]

Ici, il faut s'entendre :

1) L'emploi de ce terme est-il une nouveauté ? La réponse est clairement : non. Déjà l'usage en est attesté dans les années Trente, et tout le monde parle du « Mouvement » pour désigner (avec assez peu de netteté du reste) l'Association ou sa propre branche. Mais sans remonter si haut, le P. Forestier, engageant en 1950 une réflexion sur ce thème, a fait la preuve que l'on revendiquait toujours ce titre chez les S.d.F :

> *« Pour constituer un Mouvement de jeunesse*, écrit-il, *il faut être en marche ensemble vers de lointains objectifs de génération. »*[442]

Il montre par ailleurs comment, selon lui, la pédagogie active est **la** pédagogie d'un Mouvement de jeunesse (pourquoi les S.d.F en sont un !) et comment le Scoutisme, comme Mouvement de jeunesse, a bien correspondu à un « sursaut vital » (dans le cas qu'il envisage: sursaut contre la ville). Il ne faisait du reste que reprendre des arguments déjà développés en 1948, et qu'il évoqua curieusement en 1951 lorsqu'il cherchera à dénigrer quelque peu l'œuvre du P. Sevin[443] en remarquant que ce dernier avait peut-être aspiré à *« La création d'un Ordre au sens strict qui se serait opposé à la notion, plus expansive, de Mouvement »*[444], laissant à entendre que les S.d.F seraient devenus un vrai Mouvement après le départ du Père en 1933 !

Bref, comment une branche pourrait-elle se « transformer » en ce qu'elle est déjà de par son appartenance au Scoutisme qu'elle rappelle, même si elle dissocie alors les deux termes ?

2) Pourrait-on envisager une acception différente, renvoyant par exemple à un type d'institution bien spécifié, qui justifiât la métamorphose ? La réponse est non, à moins que sans le dire, la Route ait eu en vue soit les Mouvements d'action catholique spécialisé, soit (et sa définition : *« union des jeunes »* ; *« expression de leurs besoins »* ; *« réalisation*

---

441 *Propositions de la Route*, *La Route*, novembre 1956, p. 24.

442 R.P. Marcel-Denys Forestier in *Le Chef*, janvier 1950, n° 263 p. 6.

443 Qui venait de mourir.

444 R.P. Marcel-Denys Forestier in *Le Chef*, novembre 1951, n° 281, p. 13. Je soutiendrai pour ma part tout le contraire : la première inspiration du P. Sevin est certainement beaucoup plus proche de celle de la Route, modèle 1956, la poésie naïve en plus, et le lyrisme romantique, que de celle de l'Équipe Forestier-Lafont en 1939 !

de leur épanouissement » pourrait le faire croire), le Mouvement des Y.M.C.A., des Auberges de jeunesse. Et encore : si c'était le cas, cette démarche n'aurait guère de sens.

Partant d'une acception validée par Marcel Forestier, selon laquelle on peut considérer que le Scoutisme catholique, institution d'Église, **est aussi un Mouvement de Jeunesse**[445], je préfère voir, pour ma part dans ces quelques lignes, un simple rappel des positions prises jusque là par la Route, avec cependant une volonté d'autonomie certaine par rapport aux deux autres branches (plus bas, l'E.N.R. rappellera que la Route est également ouverte aux non-scouts et qu'elle est *« à proprement parler* »un Mouvement de jeunesse chrétien). Or dans le même temps, on s'affirme sans ambages : branche aînée de l'Association des S.d.F, et on rappelle que le passage à la Route est nécessaire pour atteindre la plénitude de sa formation de militant (objectif de toute une génération de jeunes chrétiens, du coup !). Ainsi, par ce rappel qu'elle biaise, la Route cherche à concilier deux positions sensiblement différentes : 1) elle est la « tête » des S.d.F comme organisme d'éducation parallèle; 2) elle est plus que cela, cherchant à porter tous les jeunes volontaires qui la rejoindraient à leur plus haut degré de militants chrétiens en vue de l'édification d'une société conçue selon l'esprit de l'Évangile (et non selon la tradition institutionnelle). Voilà bien de l'ambiguïté cependant. Ce n'est du reste pas sur ce point que le texte est le plus intéressant.

Dans le chapitre 6, *« Orientations »*, l'E.N.R. reprend et développe sa présentation en sept points : 1) défense d'un humanisme, et plus précisément d'un « païdéisme », si l'on peut appeler ainsi un *« humanisme de la jeunesse »* fondé sur une politique de la jeunesse ; 2) mise des jeunes au service (individuellement et collectivement) des communautés et des personnes déshéritées ; 3) refus d'une société matérialiste (capitaliste ou communiste) et recherche d'une troisième voie par la communauté évangélique fraternelle ; 4) recherche d'un régime politique réellement démocratique ; 5) choix d'un *« patriotisme ouvert et accueillant »* contre le nationalisme ; 6) refus d'un christianisme individualiste, recherche de vraies communautés chrétiennes adultes ; 7) volonté d'engagement par l'Action catholique.

Mais l'Assemblée générale eut à se prononcer sur un point beaucoup plus important : la ratification de la transformation des statuts officialisant le filtrage des candidatures au Conseil national, ce qu'elle fit, comment elle vota la proposition de la Route suivant la procédure du vote bloqué qui interdisait toute discussion et ce, suivant les dires de Michel Menu lui-même, en son absence.

Le fait que Rigal ait accepté de soumettre ce texte à l'Assemblée fut vécu par le C.N.E. comme une vraie déloyauté. Du coup, peut-être se rendit-il compte que rien n'avait été fait pour empêcher qu'il se sente obligé de partir (ce fut sa « Roche tarpéienne »)... mais ce qui se dessinait, derrière le coup de chapeau amer que, beau joueur, il adressera au C.G., c'est encore et toujours le refus de la prééminence de la Route qui signifiait pour lui, de façon sans doute un peu névrotique, une politisation partisane (à gauche) qu'il récusait de toutes ses forces, peut-être à cause d'une sensibilité personnelle différente, mais plus probablement par un attachement aussi authentique que monolithique à ce qu'il considérait devant être les « cinq colonnes » du Scoutisme.

Le 11 novembre, une semaine après la tenue de cette Assemblée générale historique, le Commissaire national Éclaireurs écrivit au Commissaire général pour lui signifier sa démission :

[445] Terme auquel Michel Menu préférera celui de Mouvement de jeunes pour la connotation moins « collectiviste ».

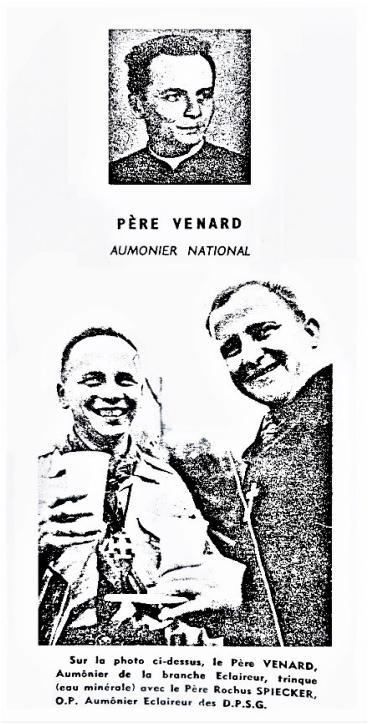
« Mon cher Michel,

« Je viens de lire votre [446] admirable invitation à l'A.G.

« Je tiens à t'exprimer mes fraternelles félicitations pour l'édification de ce monument, car c'est un monument ! et je dois te dire combien j'apprécie ton intelligence d'en demander l'approbation globale. (...)

« Je n'ai plus assez de temps ni de courage pour reprendre une argumentation cent fois vainement écrite ou déclamée ; chaque fois qu'une thèse opposée à celle de la Route a voulu se manifester, on l'aura réduite au silence au nom de la loyauté, de l'unité, du manque de temps ou de n'importe quoi. »[447]

Ainsi, c'est indiscutable. Au-delà de l'habileté de Rigal, Menu salue le triomphe de la Route, qui a su imposer ses idées, alors qu'en réalité, c'est le Commissaire général qui vient de marquer un point décisif : écarté le P. Forestier, partis les anciens conseillers nationaux, des vétérans tous sûrs d'eux-même et de leur passé scout, gardiens du Temple ; démissionnaire le maître des Raiders (dont la mythophilie paramilitaire a pris, depuis 1954, une **signification politique**[448] **manifeste** qui est en opposition totale avec la lecture « évangélique » des événements algériens que fait l'Équipe du Centre national, lui et ses quelques fidèles exceptés)[449].



À l'aumônerie générale, un homme prudent et sans expérience. À la branche Éclaireurs, un Aumônier peu voyant (l'abbé Jacques Vénard entre en fonction en 1954, la

[446] Il est clair que pour lui, dans ce pronom possessif pluriel, Rigal, Rendu, Liégé et toute l'Équipe nationale Route sont unis.

[447] Cité par J-Y Riou, pp. 240 et 247.

[448] Étymologiquement parlant.

[449] Plus brillant que profond, plus tacticien que stratège, Menu, obsédé par sa haine de **la** politique, ne verra pas que c'est LE politique qui le condamnait lui et son expérience, en changeant la signification des leurres virilisants qu'il avait jeté en pâture à ceux qu'il voulait voir devenir des mâles. Avec lui, c'était le dernier héritier direct du Scoutisme comme Ordre qui disparaissait de la scène scoute.

quittera quatre ans plus tard), et un proche de Menu, Jean Lagarde, pour opérer la transition. Michel Rigal est désormais face à l'E.N.R.

3.1.5. Épilogue

Je ne me suis attaché aux péripéties qui jalonnent l'ascension de l'équipe dirigeante de la Route jusqu'en novembre 1956 que dans la mesure où elle inventa le nouvel ensemble représentationnel qui mettait fin à l'agonie de l'ancien système, et du même coup au Scoutisme catholique comme Ordre.

À cet égard, une page se tournait. À preuve la brutale rupture avec la collection Signe de Piste, officiellement opérée, d'une manière douce tout d'abord, et ô combien révélatrice ! au mois de **novembre** 1956... là où quelques mois encore, on pouvait lire dans *Le Chef* des publicités élogieuses, c'est à présent une « commission de censure » (Delsuc et Lebouteux pour les S.d.F, et l'abbé Charrière pour le S.d.P.) qui ne se réunira même pas ! Bientôt, ce sera le rejet. Rien autant que cette rupture brutale et unilatérale ne symbolise le passage d'un univers représentationnel à un Ordre.

Mon souci en tout cas, un souci manifeste, n'a pas été de faire de la Route, même sur une courte période, une étude particulière. Aussi ne souhaitais-je pas entrer dans le détail des événements qui suivront, que l'on rassemble sous le générique d'« affaire Jean Müller », et qui n'eut pas d'incidence majeure sur la branche qui m'occupe principalement.

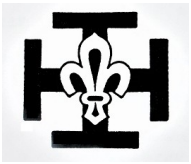
Tout au plus peut-on remarquer qu'au cours de l'année 1956, le ton monta peu à peu entre l'E.N.R., sûre d'avoir le vent en poupe, grisée sans doute à constater qu'elle devenait l'inspiratrice d'une mutation majeure, et le Commissaire général, peu enclin à voir son pouvoir contesté. Pour n'être pas vraiment homme de terrain, Michel Rigal sait malgré tout qu'au-delà des murs du Centre national, de ses luttes passionnées et des quelques hommes qui s'y jettent à fond dans la moiteur du sérail, il y a tout l'appareil d'encadrement Éclaireurs. Même les « non-menuistes », eux surtout, parfois, ne sont pas près à une brutale révolution sinon « politique », du moins communautariste qui ramènerait la question religieuse sur le devant d'une scène d'où l'avait partiellement écartée le triomphe de la Pédagogie de l'Aventure fictionnelle et de la technique Raider. Bref, Rigal sait qu'il doit composer.

Tandis qu'ayant affaire à un effectif de plus en plus léger (et de plus en plus pur ?), la Route veut aller plus vite, plus loin, et amener le Mouvement à s'engager cette fois **ès-qualités** sur le terrain **du** Politique le plus brûlant : celui de la guerre d'Algérie. Jusqu'en novembre, Rigal, stratège, temporise : il a encore besoin de la Route pour se forger un Conseil national à sa guise, et c'est sans doute pourquoi il concède à l'E.N.R. la proposition d'un texte d'ailleurs moins rigoureux que celui de 1955, et qui n'apporte rien d'essentiel. Heureuse initiative qui le débarrassera du C.N.E. par contrecoup et plus vite qu'il ne l'avait sans doute espéré. Dès lors, il saisira le premier prétexte venu (une invitation que la Route faisait à ses lecteurs d'aller lire dans *Témoignage chrétien*... les lettres critiques de la guerre rédigées par feu le membre de l'E.N.R., Jean Müller[450]). Un gros prétexte, du reste, puisqu'on peut se demander si l'E.N.R. ne chercha pas de son côté à le destabiliser en l'occurrence, pour le remettre au pas. Celle-ci n'ayant pas plié, remit sa démission (9 mai 1957). Après quelques soubresauts, la crise fut résorbée à l'automne avec la nomination

[450] Ce qui était un moyen détourné de dénoncer la censure opérée par le Commissariat général.

d'un proche de Jean Lagarde, le docteur Jacques Basso. Malgré la qualité de la nouvelle E.N.R., qui n'a cependant pas un homme de l'envergure de Pierre-André Liégé à sa tête, la Route va poursuivre sa stagnation quantitative pendant quelques années avant de sombrer tout à fait.

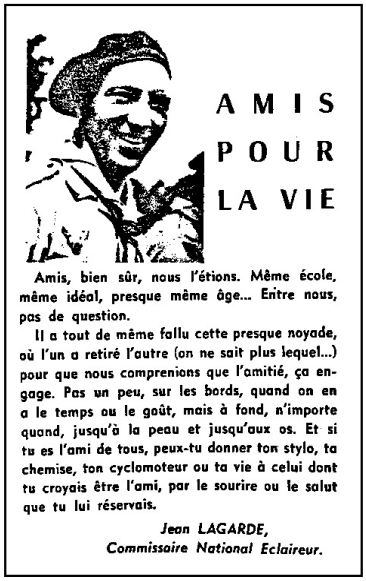
Superbe paradoxe croisé, pour conclure ici : au fond, Pierre-André Liégé a eu raison sur Michel Menu quant à l'œuvre de réforme représentationnelle, puisque, nous le verrons, ce seront sensiblement ses idées qui, polies, adaptées, s'imposeront à la branche Éclaireurs grâce à François Lebouteux. Et pourtant... Pourtant Pierre-André Liégé a eu tort pédagogiquement, et c'est Menu qui aura eu raison, permettant à la branche Éclaireurs, courant sur son aire, de poursuivre sa croissance jusqu'en 1962. Menu le « baroudeur », le « fort en gueule », « l'intransigeant », Menu le « fascho », comme certains l'appelaient au Centre national... Menu le séducteur des jeunes. Sans doute y aurait-il bien des choses à dire sur l'implicite compréhension de la psychologie adolescente que cet ancien militaire de fortune, comme tout soldat un tant soit peu débourré, sut acquérir au contact des jeunes recrues, et peut-être parmi les clés qu'il put trouver en son temps, en est-il certaines qui seraient encore utiles aux pédagogues d'aujourd'hui. Trop possédés au contraire par l'ardente obligation de la Foi, l'urgence de l'*aggiornamento*, trop convaincus peut-être encore de la justesse de leur réorientation représentationnelle (et à juste titre sur ce point), les dirigeants de la Route purent oublier, concernant leur branche, que les séductions des salles obscures, des caves et des jardins publics déployaient d'autres grâces, en des temps de scepticisme, que la quête de la Sainteté. Du coup, ils oublièrent aussi, avec cette propension (qui venait) à un certain « saint justisme » intellectuel, que, comme l'avait noté un général britannique « réac » et vieillissant jadis : *« on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre »*[451], en d'autres termes qu'il faut, en matière d'éducation surtout, prendre les moyens de ses fins ou s'abstenir vertueusement.



[451] Il manquait à l'E.N.R., accusée pourtant de crypto-marxisme par les « Jehan Toucon de Lavandernière » (délicieux patronyme forgé par Menu) du Mouvement, d'avoir lu Mao-Zedong qui, reprenant un vieil adage chinois, rappelait notamment que pour bien connaître le Tigre, il fallait pénétrer dans sa tanière (et non l'exciter sur un terrain extérieur où il est redoutable). En bref, il manqua au P. Liégé, plus pénétrant que lui, d'être cependant l'égal du P. Sevin. Liégé comme Doncœur, commit cette faute de vouloir faire du Scoutisme un instrument docile, fut-ce pour une bonne raison. En fin de compte, il fournit surtout des munitions à Michel Rigal qui sut, lui, en faire usage.

3.2. La fin des Éclaireurs

Menu parti, rien n'a apparemment changé : Le Raiderisme demeure à l'ordre du jour chez les Éclaireurs, et puis Jean Lagarde, l'ami fidèle du C.N.E. démissionnaire, assume la succession de ce dernier en héritier légitime. Mais, plus souple gardien que le fondateur du « temple » Raider, le nouveau C.N.E. doit faire face à un Michel Rigal que son coup de force de 1956 a installé seul maître du jeu.



AMIS POUR LA VIE

Amis, bien sûr, nous l'étions. Même école, même idéal, presque même âge... Entre nous, pas de question.

Il a tout de même fallu cette presque noyade, où l'un a retiré l'autre (on ne sait plus lequel...) pour que nous comprenions que l'amitié, ça engage. Pas un peu, sur les bords, quand on en a le temps ou le goût, mais à fond, n'importe quand, jusqu'à la peau et jusqu'aux os. Et si tu es l'ami de tous, peux-tu donner ton stylo, ta chemise, ton cyclomoteur ou ta vie à celui dont tu croyais être l'ami, par le sourire ou le salut que tu lui réservais.

Jean LAGARDE,
Commissaire National Eclaireur.

3.2.1. Le poids des oubliés

Il n'est pas vain de le souligner : 1949-1956 ? Depuis le lancement des « Bérets verts » jusqu'au départ de Menu : huit ans. Et 1957-1963 ? Sept ans. Ainsi les Raiders, même si les puristes les reconnurent de moins en moins, auront **existé** presque aussi longtemps privé de leur « père » que sous son autorité comme l'horizon d'une pédagogie **quotidienne** de la branche Éclaireurs, pédagogie qui, à l'usage des Troupes « du commun » et pour l'essentiel datait quant à elle... **des années Trente** mais n'en continuait pas moins à attirer plusieurs milliers de garçons. Sans même se référer aux travaux des psychologues, force serait de conclure au goût des pré-adolescents pour la régression archaïsante[452].

L'intérêt d'un tel constat déborde cependant le cadre de cette remarque : au-delà de la longévité de deux pédagogies dont[453] on peut faire remonter fort loin les inspirations secrètes, c'est la vie même des « Troupes de l'ombre » qui se rappelle à notre attention.

Le « défaut » de la présente étude qui privilégie le cheminement des représentations à travers les événements et les écrits est d'avoir mis l'accent sur le Raiderisme alors que le fait majoritaire, sinon majeur, et malheureusement obscur est la survivance de telles Troupes « ordinaires » dans leur quotidien relativement immuable.

Ce « défaut » était inévitable : Michel Menu a bel et bien **voulu** travailler les mythes, les symboles, les rituels, les techniques en en comprenant l'urgence. Dans le Raiderisme fut

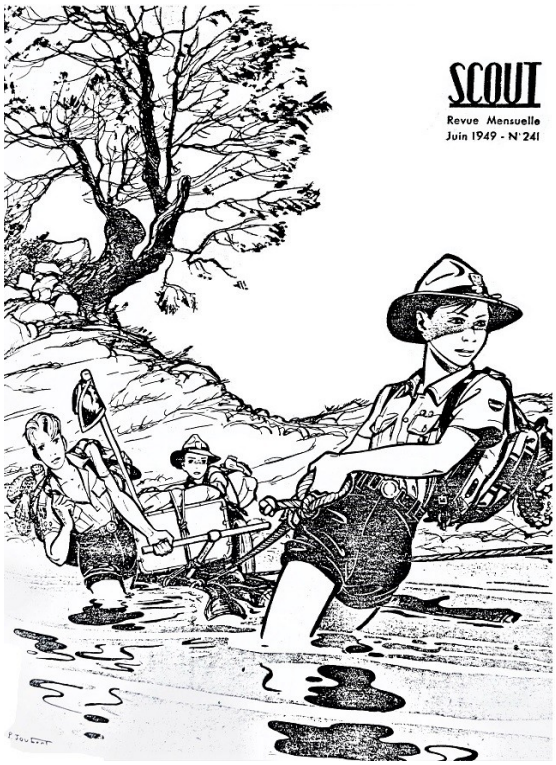
[452] Faut-il ne voir ici qu'une boutade ? Le primitivisme peau-rouge, le passéisme moyen-âgeux et sa prolongation paracommando n'avaient-ils pas en effet, de 1920 à 1960, contribué pour leur part à séduire la part « abyssale » de l'imaginaire des 12-16 ans ?

[453] La pédagogie des Scouts-Éclaireurs d'avant-guerre ; la pédagogie Raider.

situé, et pas ailleurs, le foyer de la forge représentationnelle de l'E.N.E. et de la branche tout entière. Cela du reste fit l'objet d'un choix officiellement ratifié par l'Association qui accepta en somme de faire des « Bérets verts » l'avant-garde des Éclaireurs. De ce fait, le travail sur les représentations qu'initièrent Michel Menu et son équipe ne put qu'occuper le devant d'une scène qu'abandonnèrent très vite des acteurs « conservateurs »[454] discrédités à tort ou à raison (Dary), décédés (Gérin, Alouis), ou n'ayant peut-être rien à dire de nouveau (Delsuc, Blanchon, Sonrier, etc).

Il est même loisible de contester le terme même de « défaut », pour y préférer celui de limite. Au risque de me répéter, je dois rappeler qu'une organisation nationale, et à fortiori une organisation qui associe adultes, adolescents et enfants en une démarche éducative, ne peut pas être un tout homogène. Faire l'histoire d'un tel organisme, car on peut parler d'organisme même lorsqu'il cesse de se penser selon une représentation organiciste, **impose** d'écarter délibérément la fallacieuse tentation de l'exhaustivité, **amène** l'observateur lucide à faire des choix. Ces choix eux-mêmes dessinent les limites de l'étude, qu'il faut pleinement et sereinement assumer[455].

Quitte cependant à faire exception à mes choix (pour mieux les asseoir encore), évoquons ces Troupes qui poursuivent vaille que vaille leur existence en deçà des aventureux itinéraires frayés par le Q.G. Nous verrons en effet qu'à terme, ce léger détour trouve sa place dans l'économie du domaine exploré. Ces Troupes, une illustration de Joubert, parfois, les a tirées de l'ombre : tout, du chapeau à la charrette (que l'on y néglige pourtant de plus en plus[456] y est encore de l'avant-guerre.



[454] Pédagogiquement parlant.

[455] Le problème se pose de façon semblable sinon identique à l'historien des partis, des syndicats, voire des clubs sportifs et des associations : que va-t-on étudier ? Les hommes (et alors: les dirigeants, et à quel niveau ? les militants ?) ; les structures ; l'idéologie ?

[456] Un dessin humoristique du même Joubert incline à le penser.

Menu lui-même, très rarement il est vrai, fut contraint à les prendre en compte. Ainsi :

> « *Vous pédalez sur un vieux clou rafistolé, vous êtes doublé par un scooter flambant neuf. Vous vient-il à l'idée de traiter le conducteur de goujat s'il observe le Code de la route ? Si oui, votre santé m'inquiète. Si vous rêvez de vitesse... c'est que vous êtes un type sain, et personne ne peut vous le reprocher.*
>
> « *Vous êtes une Troupe nouvelle, vous manquez de possibilité de conquête. Personne ne vous accuse. Si vous critiquez la montée des Patrouilles Libres et des Raiders... c'est que vous manquez un peu de logique, mon garçon. 150 Troupes en France comptent 15 garçons de 15 ans et 12 premières classes. Elles ont tout de même le droit qu'on parle d'elles.* 'Maintenant, il n'y en a plus que pour les Raiders et les Patrouilles Libres' *nous écrit un Scout. Certes, nous nous efforçons d'aider ces Troupes de notre mieux, et c'est même notre devoir.*
>
> « *Personne ne critique une Troupe de collège, recrutée parmi des fils de fonctionnaires qui se déplacent fréquemment, de ne pouvoir décrocher deux premières classes par Patrouilles. Mais ne trouvez-vous pas normal que la Troupe de Loos-en-Gohelle, recrutée chez les mineurs, prenne les Bérets verts lorsqu'elle arrive à 10 premières classes ?'*
>
> « *Les Raiders ont été lancés pour vous aider. En parler souvent ne signifie nullement que, seuls, comptent les Raiders. Cela signifie qu'il est sain de rêver aux Raiders.'*
>
> « (...)
>
> « *Il y a plusieurs degrés dans la valeur scoute.* (...) *On peut se flatter d'être une bonne Troupe, sans porter le béret vert, à condition de ne pas suivre le régime du sanatorium, et cela signifie un certain nombre de premières classes par patrouille.* »[457]

Si je ne m'étais déjà et longuement étendu sur le puissant caractère du style et du contenu des écrits du C.N.E., ce texte-ci vaudrait qu'on le détaillât. Survolons-le simplement.

Ce qui le motive ? Des récriminations, à coup sûr, et suffisamment insistantes, ou nombreuses, pour justifier son intervention. Ce qu'il cherche donc à faire ? À présenter la situation à son avantage. Il y parvient ici avec l'aisance désinvolte et un rien casuiste de l'ancien élève des jésuites, habile qu'il est à dévaloriser l'amertume (que l'on peut estimer légitime) de la « plèbe » à l'égard des « aristos » Raiders.

Tout concourt subtilement dans ce texte à marginaliser une telle amertume en la réduisant à des cas particuliers, assez peu glorieux pour que l'on se vante d'y correspondre. Le ressort de ce tour d'illusionniste est un jeu savant sur une réalité sociologique du Mouvement bien connue des instances dirigeantes : le recrutement en milieu « bourgeois » demeure plus important qu'en milieu populaire ; mais, en même temps, aucune Troupe, fût-elle composée de la sorte, ne s'identifierait à une unité de fils de fonctionnaires ! Ainsi Menu oppose-t-il exemplairement l'une d'elles, impuissante « par nature »[458] à une Troupe de fils de mineurs.

L'hostilité d'une unité non-Raider, comptant statistiquement plus de fils d'employés ou de petits commerçants que de fils de prolétaires, ne saurait longtemps tenir face à la

[457] Michel Menu in *Scout*, juin 1954, n° 293 p. 3.

[458] Autre jeu sur une représentation sociale péjorative.

mauvaise conscience que le C.N.E. distille sous couvert d'une onctueuse compréhension : comment des garçons privilégiés (symbolisés par la douteuse catégorie de « fils de fonctionnaires »), encore scolarisés de surcroît et pas encore Raiders, oseraient-ils se plaindre « qu'il n'y en eût » que pour les « Bérets verts » et les Patrouilles libres (P.L.) ces « Scouts d'élite » censés être exclusivement issus des milieux productifs et modestes (raccourci tout à fait abusif[459]) souvent déchristianisés et d'un faible niveau scolaire ?

Première étape donc : imposer le silence aux rancoeurs en culpabilisant au moyen d'assimilations caricaturales.

Mais Menu n'en reste pas là : il va également jouer avec un solide « bon sens » normatif : qu'un garçon n'ait pas métaphoriquement que le moyen de rouler sur un vieux vélo rafistolé ? Soit ! Mais s'il en vient, parce qu'il aspire au scooter, à envier le garçon qui s'est donné le moyen (suppose-t-on) du scooter ? Voilà qui n'est pas très « sain ». Au demeurant, s'il n'est pas « sain » que le pauvre envie le riche, a fortiori est-il très « malsain » que le riche au vélo de pauvre envie le pauvre au scooter de riche !

Insidieuse est alors la perfide logique de la démarche ramassée en son tout : 1) le « Raider » est le « scootériste », au bénéfice de qui est versé, en définitif, tout l'effort qu'il a accompli pour parvenir à cet enviable état, effort néanmoins symbolisé par une représentation sociale qui fonctionne à front renversé ; 2) l'Éclaireur ordinaire n'est que le vélocipédiste peu enviable, et de son état, il devrait se satisfaire, puisqu'il le doit à son

[459] Pour plusieurs raisons, entre autres : 1) le Raiderisme nécessitait un matériel que maintes troupes populaires avaient du mal à se procurer en dépit de leur dynamisme ; 2) culturellement, l'homme du raid pouvait éveiller une certaine méfiance dans les quartiers populaires assez marqués ou imprégnés une Weltanschauung de gauche, même hors d'un contexte fortement militant.

manque d'effort, à moins que ce ne soit à son statut social qui symbolise en fait son impéritie ; 3) cet Éclaireur ne peut donc s'en prendre qu'à lui-même (à moins que ce ne soit au statut social de ses parents ?) s'il n'est pas satisfait. Et s'il persiste dans son insatisfaction face aux Raiders, c'est qu'alors il relève de l'anormalité malsaine !

Procédé brillant, certes. Et puis ? Si le Raiderisme fut un succès, il concerna, on l'a dit, une minorité de Troupes. Et si la branche Éclaireurs reprit sa progression vers 1948-49, faut-il en attribuer toute la gloire aux seuls « Bérets verts » ? N'y eut-il pas en outre quelque mauvaise foi à associer en une même démonstration Raiders et Patrouilles libres qui elles, quoique issues en partie de la volonté du C.N.E. Menu, fonctionnèrent sur des principes représentationnels et pédagogiques beaucoup plus souples ? Les Troupes « ordinaires » déméritèrent-elles à ce point ?

Faudrait-il même parler, au-delà des doléances qui motivèrent la riposte du Commissaire national, d'une détresse de Troupes « ordinaires » valeureuses qui refusaient son césarisme ostentatoire? À une telle question, difficile de répondre en raison de l'absence d'indices suffisants. Au moins fallait-il la poser pour celles qu'elle entraîne et qui pourraient ouvrir la voie à d'autres recherches : quelles représentations, quels projet les unités non-Raiders purent-elles bien véhiculer ? Quelle formation dispensèrent-elles ? Autant de Troupes, autant de cas particuliers ? Ce ne sera que par la multiplication des monographies que l'on parviendra à répondre.

Ce que l'on peut simplement supposer, c'est que de telles Troupes durent osciller entre un projet « archaïsant », bien délavé, et un projet plus moderne, inspiré par des Chefs honnêtement passés par la Route, à moins que ce ne soit par un Raiderisme trivial ou vulgarisé, non estampillé, pour aboutir à ce que le langage familier nomme une « soupe », où le dur pain de l'exigence, sportive, technique ou missionnaire, se détrempait au bouillon de l'inévitable routine hebdomadaire.

La nouvelle doctrine voulait cependant que le vent soufflât vers le... grand large des **chantiers** qui sortaient de terre aux périphéries urbaines : 1957, 58, 59... qui se souvient encore de la 'crise du logement', laquelle survivra à ces années mutantes ? On s'orientait aussi vers la grande ouverture des milieux de vie[460], bruissant de l'engagement militant déjà sanctionné ici ou là par de jeunes et ardents Robespierre...

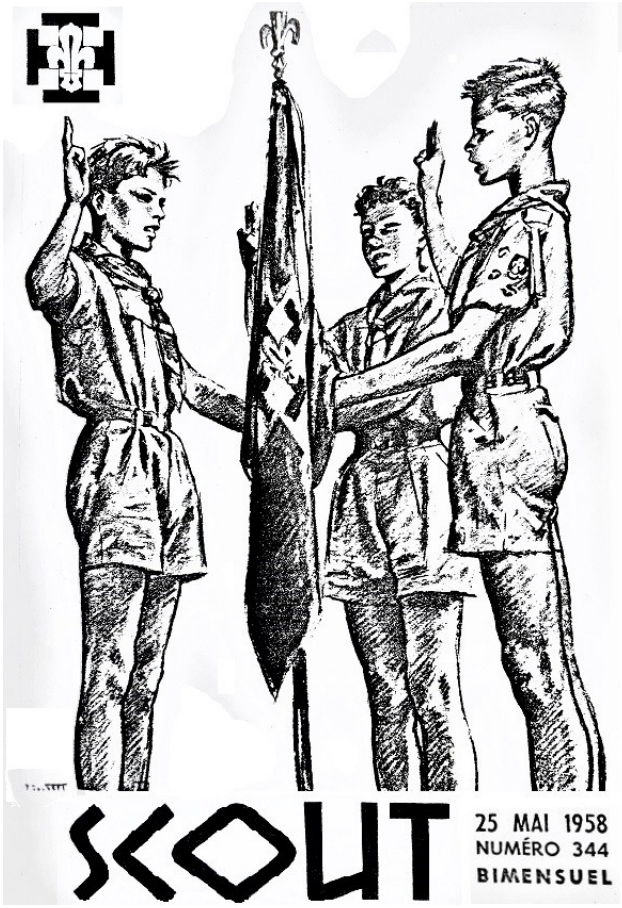
Qu'il est singulier, alors, de trouver ces quelques lignes sous la plume de l'abbé de Metz, Aumônier général :

> *« Qu'on habille notre Scoutisme de mythes plus au goût du jour, il est probable[461] que pédagogiquement ce soit avantageux. Mais nous ne pourrons pas*

[460] Quelques exemples de cette ouverture (encore timide) dès... 1953 : *Scout* de novembre de cette année là publie une enquête de 1ère classe réalisée auprès de lycéens de Lille à propos des rapports de ces derniers avec le Scoutisme. En janvier 1955, *Les étapes de ta vie scoute* sont illustrées sur fond d'une cité de la reconstruction (type de photographie fort rare). Dans le même numéro, *Services publics pour les Raiders* montre des garçons oeuvrant à la réhabilitation d'un taudis (point commun avec certains clans). 1958 : Joubert (qui dessine de moins en moins dans la revue), inscrit dans l'hexagone les images du gigantesque chantier qu'est la France). Mais c'est surtout *Le Chef* qui se fait l'écho de l'évolution particulièrement illustrée par les Journées nationales de 1958 (*Scoutisme et Cité*), avec un numéro explosif d'été où le P. Daniélou, René Pucheux, François Lebouteux, Michel Rigal, Marius Claudius-Petit Yves le Portz font un inventaire des grands problèmes d'une France en pleine ébullition. Par la suite, l'évolution s'accélèrera.

[461] Retenons la réserve... : jamais Marcel-Denys Forestier se fût exprimé ainsi.

conserver des points aussi ***intégrés à ce que nous sommes****, tels que l'****essor personnel, la veillée, la Promesse, la Loi, les insignes riches de symboles, notre idéal***[462]*, notre communauté internationale (si relative qu'elle soit) et renier leur origine*[463]*.*



« (...)

« *Vous comprendrez*[464] *mal pourquoi des anciens tiennent tant à la chevalerie et à son halo folklorique*[465] *: ils en ont tiré le meilleur de leur jeunesse*[466]*. Mais sachez que la filiation est authentique, et qu'elle est le gage d'une exceptionnelle qualité qui a fait ses preuves*[467]*.*

« (...)

« *Mais l'usage que nous avons à en*[468] *faire dans le Mouvement doit s'écarter autant de cet état voisin du mépris qu'est l'abandon de ces notions dans le tiroir des postiches que de l'abus du point d'honneur tel qu'on peut le voir décrit dans*

---

462 Souligné par l'auteur : quelle protestation contre une volonté contraire. Voilà donc une voix, considérée comme négligeable, qui s'élève... Il faudra, pour la faire taire, une cure de franciscanisme (1959 : Frère Reginald Hégo, Aumônier des Louveteaux, humble parmi les humbles dira en substance le nouveau Commissaire général-adjoint, l'agrégé Emile-Xavier Visseaux, en 1963) pour qu'enfin la nostalgie aristocratique s'oublie tout à fait.

463 Analyse sur le vif, combien pertinente, du malaise d'une génération transitoire, moins par l'âge que par une position en délicatesse avec les options en flèche.

464 L'article, paru dans *Le Chef*, s'adresse donc à l'encadrement, surtout à ceux des dirigeants parmi les plus radicaux.

465 Voilà donc ce qu'est devenu *l'idéal chevaleresque* pour les plus actifs, et les plus jeunes Chefs (du Cadre vert ?) : un folklore...

466 Aveu lourd de signification.

467 Hommage funèbre.

468 L'abbé de Metz-Noblat parle ici de l'honneur. Cela vaut pour la représentation chevaleresque dans son ensemble.

certains romans pseudo-scouts[469]*. L'honneur*[470] *peut tirer beaucoup de l'adolescent, mais l'épuiser.' »*[471]

« Adieu aux armes », indiscutablement, proféré par un Aumônier décidément moins neutre que prévu, qui préfère se référer à Daniel-Rops, à l'Église de la cCathédrale et de la croisade, même avec mesure, qu'à Mounier.

De cette altière nostalgie du reste, les Troupes « ordinaires » durent participer peu ou prou. Comme elles durent tenir compte, une fois de plus, de ce que le Mouvement, à travers ses revues (même peu lues, elles étaient le seul trait d'union permanent entre elles et les intentions des dirigeants qui disaient l'orthodoxie) leur proposait/imposait.

La force théorique principale du Raiderisme fut qu'il demeura, jusqu'à son terme, une proposition. En ce sens, l'innovation respectait la liberté de chaque unité. Encore ne faut-il pas oublier le biais qui instilla rancœur (et culpabilité) et suscita opposition chez celles des Troupes qui ne purent ou ne voulurent pas entrer dans le jeu. De ce fait, ces dernières n'eurent d'autres choix, par dépit ou défaut, de se maintenir dans le cadre d'une pédagogie exténuée.

Force théorique du Raiderisme, donc ; faiblesse pratique : il exista, ainsi, une **attente de renouveau**, probablement diffuse au sein de nombreuses Troupes qui se sentaient laissées pour compte. Cette aspiration cristallisa hors du Raiderisme, parfois contre lui.

C'est qu'en effet le conflit algérien continuait à travailler la société française tout entière. Une évolution s'était amorcée à l'épreuve de la réalité, sous l'effet des prises de conscience que celle-ci suscitait. Ainsi, dès décembre 1955, Henri-Irénée Marrou, René Rémond, Pierre-Henri Simon, Georges Suffert avaient lancé un courageux appel :

« Il faut que les catholiques sachent qu'ils peuvent voter à gauche parce que de leurs votes, demain, dépendent la paix internationale, la paix dans l'Union française, la paix en Algérie, le calme et le progrès à l'intérieur. C'est de cela qu'il s'agit, et non du sort de l'école libre, prétexte adroitement utilisé pour masquer les problèmes vitaux. »[472]

Gageons qu'une telle lucidité ne devait pas être si fréquente, d'une façon générale. Chez les catholiques, alors... et ne parlons pas des Raiders...

Indéniablement, les anciens Scouts que j'ai pu rencontrer, en âge d'y être envoyés, ont tous reconnu avoir considéré leur départ pour l'Algérie comme le service suprême de la Patrie auquel on les préparait, service répondant ainsi à leur « vocation »[473]. Cela « allait de soi. »

Or, quelques semaines à peine après que Michel Menu eût quitté l'Équipe nationale Éclaireurs, le général Massu, avec l'aval du ministre résidant Robert Lacoste, lançait ses paras sur Alger.

On sait quels furent les moyens qui permirent à la « bataille d'Alger », qui dura de janvier à septembre 1957, d'être gagnée. La connaissance qu'en eurent les jeunes du

[469] Concession (nécessaire) au présent. Ici, c'est le Signe de Piste qui est visé. Songeons pourtant à ce que Georges Gauthier lui-même, moins de dix ans auparavant, réservait en louanges à cette même collection : mesure d'un écart !

[470] Mais aussi la chevalerie tout entière ? L'Ordre ?

[471] Dans son rapport à **son** époque... Abbé Michel de Metz-Noblat, in *Le Chef*, janvier 1957, n° 326 pp. 10-11.

[472] In Gérard Vincent : *Les Français 1945-75 ; chronologie et structure d'une société*, Masson, 1977, p. 81.

[473] Tel cet ex-Raider de Reims ayant tenu à garder l'anonymat. Une telle affirmation concernait le sentiment éprouvé **avant** le départ. Elle n'hypothéquait en rien une possible évolution.

contingent (et parmi eux des Scoutmestres, ex-Raiders, ex-Routiers) puis l'opinion publique provoqua un électro-choc.

L'usage de la torture, en effet, déplaça l'affaire algérienne dans la représentation qu'on s'en fît chez de nombreux catholiques. Jusqu'alors considérée comme relevant principalement du domaine de la politique et de l'armée, elle prit une dimension éthique de première grandeur. Et pour beaucoup qui, jusqu'alors, ne s'étaient guère interrogés sur le point de savoir s'il était « naturel » que la France défendît par la force sa présence au Maghreb, la question se posa de déterminer pour quelles **valeurs** le pays combattait, si ces dernières étaient compatibles avec le fait même de combattre, si l'usage de la torture (n'y eut-on recours « qu'à l'occasion ») était légitime. De la sorte, réflexion éthique et réflexe agonal purent se trouver confrontés là où ils avaient été complémentaires auparavant.

Qualifiant un certain état d'esprit, Frédéric Lefebvre remarque dans son mémoire :

> « *Beaucoup de jeunes Chefs raiders, en fait, ont vécu leur 14 ou leur 16 ans dans le 'système', et tendent à s'y 'installer', et à y développer la mentalité 'commando', 'on est les meilleurs' et 'c'est nous les durs'.* (...) *Si le Chef se comporte en membre de la Troupe plus qu'en éducateur, s'il ne prend pas soin en temps utile, de 'refroidir' ou de calmer un peu ses garçons, la légitime fierté collective du jour de l'investiture se dégrade bien souvent en vanité de mauvais aloi, voire en xénophobie anti non-raider : les minables, les trouillards, les 'louveteaux' ? »*[474]

Paraphrasant le titre original d'un des plus célèbres films de Nicholas Ray, on pourrait dire que le Raider eut tout du jeune *soldier without a cause*. Qu'une telle cause se présentât ne pouvait que les satisfaire, fût-ce fantasmatiquement.

Les grands Éclaireurs des Troupes « ordinaires » n'étaient pas soumis aux mêmes influences ni aussi puissamment. On a dit qu'ils avaient de bonnes raisons, d'autre part, pour les rejeter : cela leur laissait une marge de réflexion plus ample. Qu'un jeune Aumônier lucide, qu'un jeune Chef de Troupe proche de la sensibilité du groupe Marrou-Rémond-Simon-Suffert, qu'un Routier profondément marqué par son expérience, retour d'Algérie, fût là pour la stimuler, et l'on peut imaginer comment les « super-Scouts » commencèrent à être, objets de soupçons sinon de scandale, marginalisés.

Née du souci de former toute une jeunesse à l'école des combattants pour la liberté de la seconde guerre mondiale, la méthode Raider trouvait inéluctablement une autre finalité historique sous l'effet des événements. Comment ne pas comprendre, au demeurant, qu'un adolescent grisé par ses propres qualités toutes neuves, physiques et morales, et la puissante cohésion de son unité sanctifiée par les rites religieux, n'ait pas jugé primordial de faire la différence entre le « para » de Birmanie (le Wingate revu par Michel Menu) et celui de la Casba d'Alger ?

Cependant le Mouvement, qui entendait mériter son appellation depuis 1956, avançait. On présenta aux Troupes d'élite elles-mêmes les moyens d'une mise à jour qui, notons-le, procédant des idées de la Route filtrées par différentes 'couches' de surface, s'insinuèrent jusqu'à la roche-mère de l'Association. L'effet fut une modification progressive de la pratique courante de la branche Éclaireurs.

---

[474] Frédéric Lefebvre, *Une proposition...* op. cit. p. 223.

À cet égard, le numéro du *Chef* consacré au thème *Scoutisme et Cité* des Journées nationales de 1958 fit date.

1958, c'est un lieu commun qu'il faut néanmoins rappeler, constitue un tournant décisif pour le catholicisme et pour la France : le décès de Pie XII, l'élection du cardinal Angelo Roncalli au trône de Saint Pierre, la décision prise par le nouveau pontife de convoquer un Concile œcuménique pour mettre l'Église en accord avec son temps annoncèrent un renouveau de grande ampleur. En France, les partisans d'un tel renouveau, très actifs mais sensiblement marginalisés par le conservatisme du pape précédent, virent enfin venir leur heure. Michel Rigal était de ceux-là. Désormais, ce dernier peut se sentir les coudées plus franches pour infléchir l'orientation du Mouvement. Dans le même temps, le 13 mai algérien sonnait le glas de la IV^{e} République.

Le retour de Charles De Gaulle au pouvoir et la naissance de la nouvelle République, s'ils dégageaient pour la collectivité nationale des perspectives nouvelles, éveillèrent peu d'échos chez les S.d.F. Néanmoins, un tel changement eut des conséquences directes et indirectes sur la vie du Mouvement.

Nommé au ministère de l'Éducation nationale, le radical Jean Berthoin mit aussitôt à l'étude un plan de réforme du second degré qui devait ouvrir la voie à son unification moins de vingt ans plus tard. En envisageant la disparition des C.E.G., le ministre, dont l'œuvre sera poursuivie par Christian Fouchet à partir de 1963, mettait officiellement fin à la survivance de l'ancien ordre d'enseignement primaire et jetait les bases du futur collège unique. Cette réforme entérinait la tendance à l'allongement de la scolarité généraliste, déjà manifeste au milieu des années Cinquante et officialisée en janvier 1959 par la décision de porter l'obligation de la scolarité à seize ans.

Une telle décision ne changeait directement rien pour le Mouvement. Mais elle tenait compte de l'élévation du niveau d'études et de la mutation intellectuelle de toute une jeunesse qui participait de plus en plus massivement d'une culture autrefois réservée à un *happy few*. Face à cela, le Mouvement ne pouvait rester indifférent. Le risque devenait, en effet, de plus en plus grand qu'une pédagogie jadis élaborée en fonction de garçons intellectuellement moins mûrs ne fût définitivement discréditée.

Le danger, du reste, était d'autant plus réel que la jeunesse, en marge de l'école, connaissait une mue sans exemple : l'urbanisation accélérée, la hausse du pouvoir d'achat et l'aube de la société de consommation poussaient des jeunes, de plus en plus nombreux par la grâce du *baby-boom*, à revendiquer avec toujours plus de force une identité spécifique, formée au son des guitares rock, à l'image du cinéma américain et par la dureté du conflit algérien. Ainsi les traditionnels points de repère volaient-ils en éclats ou s'émiettaient-ils. L'obéissance à l'autorité établie était l'objet d'une contestation déjà vive et les jeunes se préparaient à épouser avec ivresse les thèses de la libération sexuelle.

C'est d'ailleurs ce qui donnait raison à l'initiative de Pierre Mendès France qui avait jeté les fondations d'une véritable politique de la jeunesse. De Gaulle en personne, puis les premiers gouvernements de la V^{e} République, reprirent habilement cette idée à leur compte[475]. L'aboutissement en sera les dispositions du V^{e} plan en ce domaine et la naissance du ministère de la Jeunesse et des Sports.

[475] En créant un Haut Commissariat à la Jeunesse et aux Sports, réorganisation de l'ancienne direction générale créée sous Mendès France. Placé sous la conduite de Maurice Herzog, le Haut Commissariat prépara le futur ministère, quoiqu'il eût manqué de moyens.

Or Michel Rigal était depuis longtemps partie prenante d'une telle démarche. Il le rappellera dans un article très détaillé, pour regretter au demeurant un certain manque d'ambition des instances officielles[476] (*Chef*, janvier 1960).

L'enracinement profond des options modernistes, sinon progressistes du Commissaire général des S.d.F. en matière d'*aggiornamento* religieux et d'évolution sociale, très en accord avec les événements en cours, sa vive sensibilité à ce que l'on nomme alors les *« problèmes de son temps »* ne peuvent en tout cas pas ne pas intéresser l'observateur des mutations représentationnelles du Mouvement. Certes, en 1958, tout n'est-il encore qu'en germe. Mais à la lumière de ce qui va immédiatement suivre, il faut voir dans la tenue des Journées nationales de cette année-là, et dans le thème retenu, plus qu'un signe.

Le numéro 339 de *Chef* (été 1958) devait « marquer le coup ». Brusquement la revue, assez confidentielle avant et après ce numéro exceptionnel, ouvrit ses colonnes à des intervenants extérieurs. Si la signature du P. Daniélou n'étonne pas dans la mesure où, ici ou là, des ecclésiastiques V.P.[477] s'était déjà exprimés, le titre de son article : *Prophétie et histoire*, détonne entre des pages peu habituées à des développements intellectuels très théoriques. Mais que dire de ceux en compagnie de qui il se trouve : Yves le Portz (haut fonctionnaire) pour : *Vie économique de la France* ; René Pucheu de la F.N.S.P. pour : *Valeurs françaises* ; et, *last but not least*, Marius Claudius-Petit, ancien Ministre et Député pour : *Le grand jeu politique, ou : comment faire échec aux communistes*.

Associés à celles de personnalités qui symbolisent la réconciliation de l'Association avec le pays réel aussi bien qu'avec le pays légal, deux signatures maisons : François Lebouteux, dont on reparlera, pour *Citoyen français 58*, et bien sûr celle de Rigal, pour : *Ce que le Scout peut faire pour former ce citoyen français 58 et par quel moyen*. Dans la complémentarité de ces deux articles, il faut voir la complémentarité de deux hommes qui s'entendirent étroitement pour mener à bien la réforme de la branche Éclaireurs.

Entre les lignes, c'est donc la consécration de ce que l'on pourrait appeler un militantisme social, à un moment où De Gaulle réalise une éphémère union nationale à l'exclusion de ceux qu'il désignait, depuis 1947, comme « 'séparatistes » : les communistes. Or l'article de Marius Claudius-Petit, résistant et admirateur de Marc Sangnier, est vigoureusement anticommuniste. Rencontre fortuite mais sans surprise de l'hostilité foncière d'un Mouvement catholique vis-à-vis des « sans dieu » et du projet politique de l'homme du dix-huit juin, rencontre qui conduit néanmoins à aborder une dernière fois la question de la position du Mouvement, au moment où il se prépare, avec la réforme de sa branche Éclaireurs, à changer de cap.

« Entre les lignes », ai-je écrit plus haut, c'est bien entre elles qu'il faut en effet chercher à lire pour comprendre l'évolution des esprits, car plus que jamais, le silence s'est fait sur ce point. Tout au plus un article : *De l'empire à la communauté*, signale-t-il l'adhésion de l'Équipe nationale à l'évolution institutionnelle qui conduira les territoires africains à l'indépendance, et annonce l'option tiers-mondiste à venir. En fait, la vraie question est de savoir si, depuis l'avènement de Philippe Pétain pendant l'été de 1940, à celui de De Gaulle au cours du printemps 1958, le Mouvement a vraiment changé.

---

[476] Elles furent cependant suffisantes pour que les opposants de droite au gaullisme dénonçassent une tentative de l'État de main-mise sur la jeunesse. Rigal, quant à lui, fut un membre actif du Groupement d'Étude et de Rencontre des Organismes de Jeunesse et d'Education populaire (G.E.R.O.J.E.P.) au sein duquel il côtoiera, entre autres personnalités, le futur Premier ministre socialiste Pierre Mauroy.

[477] Pour rappel : « Visages pâles », non-Scouts.

Au-delà des représentations que cristallisa en sa personne le vieux maréchal de France, le ralliement des Scouts de France s'expliquait, on s'en souvient, par un système représentationnel qui honnissait entre autres les clivages partisans. En somme, Pétain avait réalisé pour quelques mois le fol espoir que les dirigeants S.d.F. d'alors nourrissaient d'une Cité « métapolitique ». La ruine du régime vichyste, qui devait entraîner à terme celle du système représentationnel S.d.F., épargna pourtant et contre toute attente cet espoir. J'ai montré comment, à travers la crise de la Route, ce n'est pas la question d'un engagement partisan qui se pose, mais toujours celle de la défense d'une certaine idée **du** politique.

Certes, ceux qui composent alors l'E.N.R., et particulièrement le P. Liégé, le conçoivent aux antipodes de ceux qui composaient sous Pétain le Q.G. lyonnais. On voit bien, à travers les prises de position, que l'organisme hiérarchisé et vertical n'est plus de mise, que le régime de l'obéissance, de l'autorité, de la liberté elle-même est en train de changer radicalement de nature. N'importe : si Mouvement de jeunesse il doit y avoir, ce doit être sur de larges bases et sur des principes « consensuels ». N'était-on pas en train de se concilier, après une ignorance de deux siècles[478], avec la notion de contrat social, et n'était-on pas en train de s'apercevoir qu'une telle notion était acceptable pour un chrétien, dès lors que ce dernier cesse de se considérer comme le seul détenteur accompli de la Vérité révélée, comme le défenseur d'un ordre socio-politique « naturellement » induit, et qu'il se représente au contraire comme un homme en marche dans la Foi aux côtés d'autres hommes en marche dans la leur, devant lesquels il doit témoigner pour convaincre et non pour vaincre ?

Philippe Laneyrie affirme :

> *« En 1959, la V^e^ République commence et avec elle l'État fort que les Scouts de France ont toujours appelé de leurs vœux, sous réserve toutefois qu'il ne cherche pas à étendre son emprise sur le Mouvement. »*[479]

Je ne verrais pas pour ma part la sympathie qui sourd à l'égard de la V^e^ République s'expliquer par la séduction qu'exercerait sur le Mouvement les États forts. Du moins serais-je tenté de nuancer fortement le propos : la chose serait plus complexe. Ce qui a pu séduire le Mouvement et certains de ses cadres[480], grands et petits, est bien davantage le projet dont est porteur De Gaulle depuis son entrée en politique[481]. De Gaulle n'aimait pas les partis, c'est un lieu commun. Toute sa vie, avec des bonheurs divers, il a cherché à s'en abstraire pour réaliser autour de sa personne mais surtout autour de principes généraux le rassemblement de la Nation[482].

Ce projet, le dernier gouvernement de la IV^e^ République et ceux de la V^e^ à ses débuts tentent de le mettre en pratique sur le plan de **la** politique. Pour autant que cela ait été possible, cette dernière et **le** politique s'en trouvèrent du coup confondus aux yeux de beaucoup. S'excluaient d'eux-mêmes ceux qui n'acceptaient pas la « civilisation » qui, au fond, gageait cette éphémère (et illusoire?) fusion. Une telle mise en oeuvre représentationnelle de la Cité France, le Mouvement en cours d'*aggiornamento* pouvait

---

478 Et après tout une frange de chrétiens « éclairés » pour qui c'était progressivement devenu une évidence, surtout depuis *Rerum Novarum* de Léon XIII et le Ralliement qu'il avait demandé.

479 Philippe Laneyrie, *Les Scouts de France*, op. cit. p. 305, et note 39.

480 Encore que sur ce point les textes manquent et que le doute soit permis.

481 Comme le montre bien la biographie de Jean Lacouture. De ce qui va suivre on ne pourra induire que nombre des dirigeants Scouts de France furent gaullistes. Tout au plus pourra-t-on supposer qu'ils furent passagèrement gaulliens.

482 Postulant l'acceptation d'un capitalisme tempéré, de la démocratie parlementaire encadrée et des valeurs humanistes sur lesquelles elle repose, à condition toutefois que l'intérêt général primât l'intérêt particulier

l'accepter parce qu'en son principe fondamental, elle correspondait à la continuité que l'on a dite en ce qu'elle prétendait **dépasser la politique**. Ainsi, et dès lors que n'existaient plus les raisons d'un ostracisme volontaire, la société ouvrait l'ensemble de son espace à l'action pédagogique (éducative et apostolique) des Scouts de France. La réconciliation de l'Association avec la société est perceptible : finis les temps des rigoureuses philippiques. Si l'on critique encore, ce n'est plus pour abattre le « mal » : c'est pour construire mieux.

Autre signe : le recours à l'enquête (I.F.O.P. sur les jeunes et la France, février et mars 1958[483] ; enquête « maison » sur les Chefs et le civisme, janvier 1959...). Tout est comme si l'on voulait « mettre les bouchées doubles » pour combler le retard pris dans la connaissance d'une réalité jusque là négligée. Ce changement d'état d'esprit, qui a déjà trouvé un début de traduction sur le terrain, concerne la branche Éclaireurs au premier chef, surtout après l'échec du *pronunciamento* de la Route. Mais dès 1956, alors que Menu est encore, officiellement, Commissaire national, *Scout*, dans son numéro de septembre-

[483] Sondage publié d'abord par... *L'Express* puis publié dans *Le Chef* de mars, alors que le mois précédent c'était un sondage de l'I.F.O.P., en préparation aux Journées de la Pentecôte. Cette enquête, entre autres, consacrait Sartre comme maître à penser (20% des personnes interrogées), suivi par Gide (9%) et Mauriac (idem).

octobre, lance *L'opération Soleil Levant*, préparée dès l'été et ouverte par un rallye du même nom auquel quatre mille Bérets verts ont participé. De quoi s'agissait-il ?

> *« C'est pour tous les Scouts de France et pour les garçons qui les attendent que s'ouvre l'Opération Soleil Levant. Dans les cités neuves, dans les blocs d'immeubles, dans les cités jardins, des milliers de garçons attendent 'leur Troupe'. Il faut des Raiders pour combler leur attente. »*[484]

Première constatation : les Éclaireurs ne doivent pas manquer la bataille de l'urbanisation ; ils doivent donc chercher à s'implanter dans les cités neuves[485].

Seconde constatation : les Raiders sont encore le pivot de l'affaire, qui doit se dérouler en deux temps, au cours de l'année 1957 : 1) *« Point zéro et promotion »* : mobilisation des **Troupes Raiders** (les autres sont donc une fois de plus laissées pour compte), premier trimestre puis obtention du Béret vert par les Patrouilles postulantes : second trimestre ; 2) *« Lancement des Troupes de cités neuves »*, troisième trimestre. Parallèlement est organisé un « *concours national des postes de patrouilles' »*, qui concerne uniquement les P.L. et les Troupes « ordinaires ». L'absence de relation entre ces deux démarches est évidente : aux Raiders l'action de pointe, aux autres les actions plus classiques, ici : amélioration du local.

À partir de janvier 1957, c'est donc Jean Lagarde qui prend l'opération en charge. Mais il est d'abord tributaire de l'esprit dans lequel elle a été conçue. À bien observer en effet le texte de *Scout* de 1956, et le rapport : *« Le point zéro s'achève, Soleil Levant commence »*, paru dans la revue de février 1957, on éprouve le sentiment que le but véritable résidait plus dans le resserrement des rangs Raiders, percée effective sur les

---

484 In *Scout*, septembre-octobre 1956, n° 315 p. 3.

485 Si le prosélytisme n'est pas chose nouvelle, si l'un des buts patentés des Raiders naissants était précisément d'étendre le Scoutisme aux quartiers populaires (ce en quoi ils n'ont réussi que par le biais des P.L.), c'est en revanche l'ampleur de L'opération, et le contexte dans lequel elle s'inscrit, qui sont nouveaux.

« Sarcelles » en cours d'édification. Ainsi les actes ne suivirent-ils pas l'intention : l'écart entre l'univers Raider et celui des grands ensembles était déjà trop grand. François Lebouteux, qui va entrer en scène en tant que C.N.E., se souvient à cet égard des récriminations de Scoutmestres qui portaient sur le « style » : uniformes, exigences, mentalités... Tout cela ne cadrait plus avec les attentes des bandes de jeunes dont l'apparition, dans le vacarme des motocyclettes, à l'ombre des blousons de cuir noirs, fit frissonner les familles bourgeoises de cette fin des années Cinquante[486].

Finalement, si Joubert fait de son mieux pour illustrer, comme en mai 1958, la nouvelle orientation qui se cherche, celle-ci, jusqu'à l'arrivée de François Lebouteux au Commissariat national Éclaireurs, s'est bien traduite sur le terrain, mais avec uneindéniable timidité, et dans un cadre qui ne lui est guère favorable.

3.2.2. Nouvelle équipe... ultime transition

Nous verrons dans le troisième et dernier chapitre de cette partie que François Lebouteux est devenu la « bête noire » des conservateurs intégristes[487]. De ce fait, il apparaît comme l'anti-Menu. Rien n'est plus faux. Il faut voir en effet en la personne de Lebouteux l'un des rares « produits purs » du Raiderisme, puis un homme du sérail, bien qu'il serait inexact de le réduire à ces deux qualités.

François Lebouteux est né en 1929[488]. Son père est ingénieur, à une époque qui assure au bénéficiaire d'un tel diplôme un statut social de beaucoup plus élevé qu'aujourd'hui. Quant à sa mère, elle a fait des études de Droit, ce qui n'est alors pas si fréquent. Milieu aisé, milieu catholique aussi. Lebouteux fera toute sa scolarité en établissement confessionnel ; scolarité au demeurant fracturée, comme pour beaucoup de jeunes de son âge, par le déclenchement de la seconde guerre mondiale, la débâcle, l'Occupation. 1940 : il a onze ans.

D'abord réfugiée à Aix-en-Provence, sa famille lui permet d'entrer chez les Scouts qu'il avait déjà côtoyés dans les institutions précédemment fréquentées. L'expérience le séduit. Il fait d'ailleurs preuve d'une grande indépendance et d'une grande force de caractère qu'il met à l'épreuve en organisant, quelque temps plus tard, une Patrouille « autonome », sorte d'anticipation spontanée des Patrouilles libres, favorisée par la désorganisation de l'époque.

De retour à Paris, François Lebouteux poursuit et achève sa scolarité secondaire par un baccalauréat scientifique. Ce qui ne l'empêche pas de s'orienter vers une khâgne littéraire. À Normale sup., il choisira définitivement les Lettres.

Parallèlement, il a poursuivi sa carrière scoute dans le cadre de l'institution Franklin, un collège jésuite situé dans le XVI^{e} arrondissement, où il côtoie la « crème » des fils d'une

---

[486] À ce propos : dès la fondation, on a vu l'Association réfléchir plus ou moins nettement, sur le phénomène des bandes de garçons. L'idée qui s'imposa alors (de manière tout-à-fait théorique d'ailleurs) et qui s'inspirait des plus radicaux d'entre les proches de Baden-Powell fut que l'on devait récupérer un tel phénomène dans le cadre du Scoutisme. L'origine sociologique des promoteurs de l'idée et le recrutement majoritaire du Mouvement firent cette intention tourner court.
À la fin des années cinquante, les S.d.F. étaient déjà très **en deça** du phénomène des bandes, même si Menu avait pu parler du C.P. et de son « gang ». Le seul point de contact aurait pu être les Foulards noirs, mais la réforme de 1963-64 les supprima, alors que les Patrouilles libres qui avaient connu leur heure de gloire étaient en pleine décomposition.
En manquant de les soutenir, le Q.G. de l'époque commit probablement une lourde erreur, car l'on se demandera si, en dépit du changement de style, les S.d.F. parvinrent à toucher vraiment les garçons des banlieues déshéritées après 1964.

[487] Ce qui ne devait pas être pour lui déplaire.

[488] Tous les éléments qui suivent proviennent de l'entretien que François Lebouteux m'accorda le 7 décembre 1985, alors qu'il travaillait à la création des T.U.C. au Ministère du Travail.

bourgeoisie qui peut se penser comme la nouvelle aristocratie du pays, aristocratie de l'argent et des talents.

C'est donc dans ce milieu, hautement stimulant, que François Lebouteux, après avoir été Routier, devient Assistant puis Chef de la Troupe du collège, ce qui lui permet d'établir d'excellentes relations avec l'administration et les familles. Nous sommes à la charnière de l'après-guerre, dans ces années de 1947-48 qui voient, chez les Scouts de France, se déployer le malaise que disséquait déjà le nouveau Commissaire national Éclaireurs, Michel Menu.

J'ai écrit plus haut que Lebouteux peut être considéré, entre autres, comme un « produit pur » du Raiderisme. Or s'il a été Raider, et l'un des premiers (il obtient l'insigne 135 en 1950), c'est à vingt et un ans et déjà normalien (il est entré rue d'Ulm en 1949), ce qui n'est pas banal. De ce fait, on contestera la formule : comment un jeune et brillant intellectuel, entré en Raiderisme l'année de sa majorité, peut-il être en effet comparé à ces garçons qui font tout leur scoutisme dans un groupe dominé par une Troupe Raider ? Aussi bien la comparaison n'est-elle pas possible : aussi bien ai-je parlé de « produit pur » et non de « pur produit ».

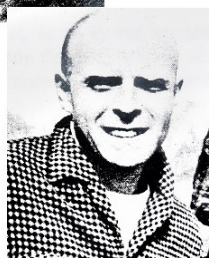
La connaissance que François Lebouteux va acquérir du Raiderisme, il va la puiser directement à la source ; elle participe de la « pureté » des intentions d'un Michel Menu encore très proche de son passé de combattant de l'ombre, encore tout imprégné de l'exaltation du combat, de sa noblesse et de l'ivresse que l'on peut ressentir à se réaliser, jeune adulte, dans un tel contexte. Bref, la proposition Raider, telle qu'elle se cherche entre 1947 et 1949, dans son effort pour pallier une crise, ne s'est pas encore alourdie de ses multiples interprétations, de la pratique très césarienne du C.N.E. d'alors, de ses confrontations avec une réalité nationale et internationale particulièrement dense.

On ne peut pas dire en outre que cette connaissance que François Lebouteux acquiert soit une connaissance abstraite. Jeune Chef, et bientôt jeune Chef Raider, il participe à plusieurs « Cham », les camps-écoles nationaux. Là, il se lie d'amitié avec Jean Lagarde, l'un des membres de l'entourage de Menu. Il est bientôt associé à l'équipe des formateurs de Chefs, et à ce titre il est amené à subir son influence. Enfin, il ne faut pas oublier qu'en 1949, Michel Menu a trente-deux ans, et Lebouteux vingt six. Les deux hommes sont donc proches par l'âge. Tous deux sont d'anciens brillants sujets des jésuites. Enfin, pour autant que l'on puisse en juger d'après de mauvaises photos des années cinquante, il existe une certaine ressemblance entre eux, qui subsiste encore trente ans plus tard, notable surtout dans le comportement, et alors que les positions des deux hommes ont divergé depuis longtemps. Aussi faut-il insister, pour conclure, sur le fait que Lebouteux a été étroitement associé à la naissance du Raiderisme, et qu'aujourd'hui encore, il ne renie rien de cette période.

Cela dit, c'est aussi en intellectuel que Lebouteux adhère à la proposition Raider, et en intellectuel qui se voue à l'enseignement, puisqu'il passe avec succès l'agrégation de Lettres à la session de 1952. Pour toutes ces raisons, il faut à la fois reconnaître à Lebouteux et sa participation active à la dynamique Raider et une certaine distance, qui n'est peut-être pas encore critique, mais qui gage sa liberté d'appréciation lorsqu'il se retrouve, sur le terrain, face aux garçons.

Passées les vacances de 1952, en effet, François Lebouteux entame sa première année d'enseignement au Lycée Jean Jaurès de Reims. Il prend aussitôt contact avec le Scoutisme

champenois, mais ce ne sera qu'au retour du service militaire, à la rentrée 1954, qu'il prend en charge le district de Reims (qui couvre tout le nord du département) et engage une active politique, orientée tous azimuts : recrutement de Cadres, lancement d'une Patrouille libre sur le quartier populaire de la Verrerie, organisation d'une unité Raider. Il ne néglige pas pour autant Vie nouvelle, et porte une attention toute particulière à la jeune expérience des Cadres verts, qui tend à former des Chefs entre vingt-cinq et trente ans, chose qu'il considère essentielle pour sortir la pratique d'une certaine puérilité et donner aux Éclaireurs des Scoutmestres mûrs et compétents.



François Lebouteux

C'est en septembre 1956 que François Lebouteux, détaché sans solde de l'Éducation nationale, arrive au Q.G. à la demande de Menu. Il y retrouve Jean Lagarde, qu'il assiste. C'est ce dernier qui, en février 1957, l'envoie en mission d'information aux États-Unis. Il y restera quatre mois et demi, en marge des « heures chaudes » de la « crise » des Scouts de France polarisée par la Route. Cette tournée américaine laissera en lui une empreinte profonde. De retour à Paris en juin, il est nommé Commissaire (salarié) de la lourde Province d'Île-de-France à plein temps, ce qui établit d'emblée une différence sensible avec les autres Commissaires, bénévoles. Il assumera cette fonction jusqu'en 1959. Il souligne aujourd'hui que ces deux années ne furent pas de tout repos, que la Province était travaillée par de multiples conflits, que s'opposaient déjà « classiques » et « modernes ». C'est donc riche d'une expérience très diversifiée, qu'à trente-six ans, François Lebouteux prend la succession de son ami Jean Lagarde au Commissariat national Éclaireurs[489].

Succession particulièrement délicate. Car si l'orientation globale du Mouvement est chose désormais acquise au sommet, reste que la base n'en a visiblement pas complètement pris la mesure. De plus, tout le reste, la « structure pédagogique » en particulier, demeure commandé par des « représentations flottantes », mélange de l'héritage (indianisme mais surtout chevalerie) et des fruits de la mise à jour (commando). Il est donc évident que de nombreux éclaircissements, voire qu'une nouvelle fondation sont nécessaires à terme, et l'on comprend bien que la branche Éclaireurs sera la clé de l'affaire. Cela place le nouveau C.N.E. en première ligne.

[489] Jean Lagarde demeurera deux ans encore au Q.G. en qualité d'assistant de Michel Rigal.

Le Mouvement a abordé une zone de périlleux récifs. Ainsi, pour bien mener la barque, une équipe cohérente, après la période tumultueuse correspondant à la « crise » des années 56 et 57 (première ligne de brisants) est nécessaire. Le renouvellement des Aumôniers n'est donc pas pour surprendre. Aumônerie Éclaireurs, tout d'abord : le P. Jacques Vénard s'en va rejoindre le séminaire des Pères de Saint Jean Eudes à Bain-sur-Oust en Ille-et-Vilaine, comme maître des novices. Le P. Chevaleyre le remplace. Aumônerie générale ensuite : l'abbé de Metz quitte ses fonctions au profit du F. Gérald Hégo, qui quitte l'aumônerie Louveteau. Seule , l'E.N.R. dont le pivot est Jacky Bassot[490] demeure en place.

R.P. HEGO.

Michel Rigal a donc resserré les rangs autour de lui. Mais dans quelle mesure sa démarche répond-elle à des objectifs strictement définis ?

Au-delà du portrait nuancé qu'a brossé pour moi Michel Menu du Commissaire général, le désaccord de personnalités a été, avant toute autre chose, perceptible. Pour Menu, l'aptitude de Rigal, qualifiée de brillant par ailleurs, à écouter, à temporiser ici, à trancher brusquement là est relevable d'une certaine versatilité. Ce serait au fond le « groupe de pression » entourant le Commissaire général qui l'aurait peu à peu orienté vers l'*aggiornamento*.

L'observation n'est pas forcément inexacte : ce serait plutôt sur l'interprétation qui en est faite que l'on pourrait interroger. Il est en effet loin d'être sûr que la rondeur de Rigal n'a pas subtilement circonvenu la nervosité de Menu. En d'autres termes, l'aptitude à l'écoute, l'art de gérer son temps peut aussi bien révéler le stratège habile à naviguer entre les écueils des susceptibilités et des convictions antagonistes qui, hier comme alors, faisaient de l'Équipe nationale une petite cour byzantine.

Aussi l'adresse avec laquelle Rigal parvint à renvoyer dos à dos « classiques » (Menu-Forestier) et « modernes » (Liégé-Rendu) et la fermeté avec laquelle il parvint à désamorcer la crise de la Route (le tout lui permettant d'assurer son contrôle sans partage sur le Mouvement) plaident plutôt en sa faveur.

[490] En charge depuis 1957. Son effort de désenclavement de la branche Route est manifeste. Dans *Scout* de janvier 58, il salue les Éclaireurs sur un ton particulièrement chaleureux, et annonce son intention de participer plus étroitement à la vie de la branche cadette. Symbolique est la photo qui le montre alors aux côtés de Jean Lagarde.

Évoquant le C.G., François Lebouteux parlera de son « *âme de réformateur* ». Avec le recul, tout porte à croire que la formule est particulièrement bien venue, notamment l'opinion de Christiane Rigal sur ce plan. Relisant peut-être le lointain passé à la lumière d'événements plus récents, la veuve du Commissaire général m'a affirmé, lors du premier entretien qu'elle m'accorda, que dès son entrée à la Troupe, le jeune Michel fut animé d'un désir de réforme. Mythe pieux ? Peu importe : au cours de sa captivité, Michel Rigal a fait la preuve de son dynamisme, de son ouverture d'esprit, de sa sensibilité démocrate-chrétienne. Ainsi, même si les souvenirs de ce que lui confia son époux portent Madame Rigal à embellir un peu la réaité, ils ne la déforment probablement pas sur l'essentiel. Tel qu'on peut donc le cerner, l'état d'esprit réformateur de Michel Rigal n'implique pas pour autant l'existence d'un plan de réforme bien défini. C'est ici une autre facette de la personnalité du Commissaire général qui se découvre, complémentaire de la première.

François Lebouteux, poursuivant le portrait du C.G., se souviendra de l'excellence de leurs rapports. Il ajouta qu'à son avis « *Rigal se concevait plus comme un garant de l'action entreprise vis-à-vis des institutions extérieures* » (Église de France ; Scoutisme mondial ; Haut Commissariat à la Jeunesse ; G.E.R.O.J.E.P. ; etc) « *que comme son initiateur.* » De ce fait, Lebouteux se sentira pleinement responsable et toujours soutenu, particulièrement dans les heures délicates de la réforme. C'est donc une conception du Chef très proche de celle d'Henri Fayol louée par le P. Forestier que Michel Rigal semble avoir mis en pratique : d'un chef qui trace les grandes orientations et se porte garant de l'action de ses collaborateurs à qui il délègue une large part de ses pouvoirs ; d'un chef qui crée les conditions de leurs actions.

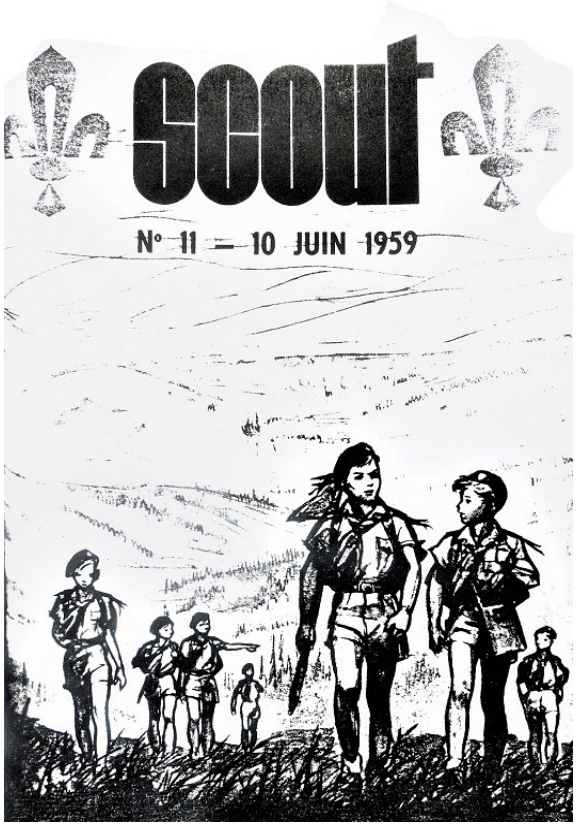
La synergie Rigal-Lebouteux permet du coup de mieux comprendre la période 1955-57 : conscient des tensions internes au Mouvements lesquelles, si on ne les supprime pas, risque de le paralyser, le Commissaire général aurait ainsi choisi, au gré des opportunités (quitte à les susciter) de « faire le ménage », n'hésitant pas, comme lors de lors de l'Assemblée Générale de novembre 1956, à user de méthodes cavalières pour éliminer les « anciens ». Suit une période d'apaisement, qui lui permet alors de mettre en place les hommes les plus à même d'élaborer, eux, un plan de réformes de l'accompagner sans état d'âme. Le choix de François Lebouteux (qui combine une connaissance du terrain, un sens pratique, une capacité théorique certaine et unit en sa personne la tradition Raider et l'intelligence d'une attente de rénovation de la base) peut être considérée, du point de vue du Commissaire général, comme des plus judicieux. En fut-il de même de celui d'Emile-Xavier Visseaux ?

Cet agrégé de géographie[491], dont Philippe Laneyrie évoque avec chaleur les éminentes qualités, arrive au Q.G. en cette année charnière de 1959. C'est un proche de Jean Lagarde et de Jacky Bassot. C'est aussi un homme d'appareil, qui n'a été Éclaireurs qu'un an, en 1944, et dans des circonstances, la clandestinité, qui ne lui ont pas vraiment permis de bien éprouver la méthode. En fait, Emile Visseaux incarne cette génération des années Cinquante qui n'a découvert véritablement le Scoutisme qu'à la Route, à un moment où celle-ci met principalement l'accent sur la dimension sociale de son christianisme. Commissaire de District puis de Province, c'est un bon connaisseur des rouages administratifs du Mouvement, de ses lourdeurs, de ses archaïsmes. Mais sa compréhension des ressorts de la pédagogie scoute apparaît assez limitée et de surcroît moins « intérieure » que celle d'un Lebouteux par exemple. Enfin, certains membres de l'Équipe

[491] Entretien du 7 décembre 1985.

nationale ont insisté sur le fait que, concepteur brillant, Visseaux fut peu un homme de terrain. Ceci devait être signalé dans la mesure où, Commissaire général-adjoint à partir de 1961, son influence ne fera que croître. Or, par son modernisme résolu, Émile Visseaux heurtera de front bien des traditionalistes, même modérés, là où la subtilité et l'intime connaissance du Mouvement d'un Rigal de plus en plus requis par des tâches de représentation, auraient pu ménager une transition moins brutale. Il est vrai que l'époque ne fut guère favorable aux conciliations, et que Lebouteux, pour ce qui le concernait, s'il ne souhaitait pas des « excommunications », n'était pas favorable à la coexistence « de l'huile et du vinaigre ».

Pour les Éclaireurs, quoi qu'il en soit, l'ère qui s'ouvre est cruciale. Moment d'interrogations et de recherches, elle présente, sur les quatre années qui conduisent à la réforme, un aspect particulièrement touffu, et plus particulièrement pour ce qui est des représentations en gestation. Aussi est-il particulièrement intéressant, en feuilletant les pages de *Scout*, de suivre la progression de la volonté réformatrice.



1959 n'est pas marqué par de spectaculaires bouleversements. Joubert continue à donner quelques dessins, le Raiderisme est toujours à l'ordre du jour[492]. Les « techniques » tiennent toujours une place prépondérante, et notamment le judo. Et même si la photo remplace de plus en plus le dessin (priorité accordée au principe de réalité, combinée aux nouvelles possibilités technologiques ?), les clichés de Manson, comme celui du numéro de

[492] D'ailleurs le nouveau C.N.E., dont le style est immédiatement moins césarien (il préfère par exemple les clairières à la cour des Invalides pour les investitures Raiders), n'en commence pas moins par se faire le défenseur sur le terrain de l'exigence notamment en ce qui concerne la tenue. Point, cependant, de rappels fulminants dans *Scout*. Lebouteux réserve plutôt ses articles à *Chef*.

juillet représentant une promesse, accolés au texte de la Loi, sont d'une orthodoxie représentationnelle parfaite.

Tout au plus peut-on noter deux modifications dont le sens n'est pas encore net : la première concerne l'apparition d'un nouveau « style scout » en matière d'« architecture » de camp : le style « paraboloïde ».

La dernière tentative en ce domaine remontait à Pierre Gérin, c'est-à-dire à la guerre. On en était alors resté à un singulier syncrétisme entre le « moyen-âgeux », le « rustique folklorique », le « design art déco » et les possibilités d'une technique fondée sur le bois et le brélage. Tant mal que bien, les années Cinquante avait hérité de ces legs, et l'on continuait à concevoir un mobilier scout, un mât des couleurs, des ponts (généralement

jetés inutilement sur de vagues fossés pour la beauté du geste) à la manière, plutôt dégradée du reste, de Gérin assisté par Joubert.

Michel Kieffer, un des rares membres du Q.G. à être issu de la classe ouvrière, et qui vient d'entrer dans l'Équipe nationale Éclaireurs, va tenter de mettre fin à la médiocrité dominante en avançant une proposition esthétique hardie, tant sur le plan formel que pratique.

Pratiquement, Kieffer met en œuvre sa bonne connaissance du travail du bois[493] et du brélage, qu'il repense. Formellement, c'est son talent qui parle. Le tout propose un style d'abord purement décoratif qui, pour la première fois, ne cherche pas à être néo-quelque chose, mais se veut résolument contemporain. Touche peut-être marginale[494], mais combien significative apportée à ce qui est en définitive de moins en moins une représentation spécifique et de plus en plus un acceptation sans trouble de la contemporanéité. Mais après tout, une telle acceptation, qui participe de celle par la société française d'une modernité (notamment architecturale) qui avait déjà une cinquantaine d'années d'âge, pouvait fort bien se marier à un projet éducatif classique.

Seconde modification relevant elle aussi du graphique : l'intervention d'un nouvel illustrateur, Moffrey, qui brise le monopole de fait d'un Joubert de plus en plus en retrait[495].

493 De son père charron, Michel Kieffer a aussi hérité d'une bonne connaissance du travail du fer. Il sera ainsi à l'origine d'un essor sans précédent des activités manuelles dérivées de ce que l'on peut considérer comme un artisanat d'art. Il mettra du reste ses diverses qualités et connaissances, hors du Mouvement, au service de l'éducation spécialisé, secteur qui interpelle soudain les Scouts de France à l'orée des années soixante, quoique le Mouvement ne l'ait pas jusque là méconnu (contacts par le biais de la branche extension, des Patrouilles libres en zones défavorisées).

494 Il n'est en effet pas sûr que beaucoup d'unités soient parvenues à maîtriser cette technique assez délicate.

495 Le dessin de Joubert est alors en pleine évolution. Moins léché, plus nerveux, il tente de concilier l'idéalisation qui lui est propre et l'air du temps. Le résultat n'est pas malheureux.

L'art de Moffrey[496] tient de la caricature bon enfant. Son Scout, rondouillard et souriant, démystifie tout à fait le Raider dont il porte d'ailleurs le béret. On est soudain à des années-lumières des « héros » joubertiens. En somme, et pour reprendre une formule qui va bientôt être consacrée par la mode, l'esthétique scoute prend un côté « new-look » qui ne va pas tarder à tirer un trait sur le romantisme graphique qui avait accompagné l'expérience Raider. Signe, là encore, d'un changement d'état d'esprit.

Paradoxalement, l'année 59, avec la mise en pratique de l'opération *Feu vert* qui avait pour but de relever les exigences du passage des épreuves et de l'obtention du Béret vert, n'avait pas vu, du moins dans les intentions exprimées dans *Scout*, un désengagement vis-à-vis du Raiderisme. Tout est comme si, en faisant porter l'accent sur le présent tel qu'en lui-même, on avait tout au contraire essayé de voir si la méthode inventée par Menu était capable d'adaptation. Après tout, le Raiderisme reposait, méthodologiquement parlant, sur le mariage d'un apprentissage par épreuves progressives avec un mythe directeur rendu visible par l'existence d'insignes spécifiques, le tout fondu à l'organisation traditionnelle de l'unité en Patrouilles animées par la loi et mise en mouvement par des activités faisant écho au mythe directeur. On pouvait donc espérer qu'en estompant ce mythe[497], en modifiant les activités pour les infléchir vers le quotidien, l'édifice changeant de couleur, sa charpente demeurerait solide. À moins que l'on ait cherché, et « on », ici, renvoie à Lebouteux et à son équipe, à mettre discrètement en place les repères nécessaires à de nouvelles fondations.

Scout ouvre en tout cas l'année Soixante sur une initiative qui renforce l'une et l'autre des deux hypothèses : le « *Projet majeur* ». Sur fond d'usines, se détache un mur couvert d'affiches. Au pied de l'une d'elle, le petit Scout-Raider de Moffrey semble perplexe :

> « *Le projet majeur*
> « *Sélectionner un projet d'étude sur la vie économique quotidienne, le réaliser et le présenter à la Troupe ou à un groupe de ses amis.*
> « *Partir nécessairement d'une expérience concrète quotidienne (le marché, l'essence, le journal, et...)*
> « *Travailler en contact avec un ou plusieurs techniciens de la partie.*
> « *La présentation aura lieu sous forme de panneaux illustrés, de projections commentées, d'un montage cinéma ou d'un exposé avec documents d'enregistrements sur disques ou bandes magnétiques.*
> « *Un rapport (ensemble de documents liés par une présentation) sera mis à la disposition de la Troupe.* »[498]

Plus bas, l'introduction au projet majeur détaille les intentions de l'E.N.E. :

> « *Voici une pomme. Voici une baguette et un journal du soir. 365 jours par an et pendant quelques dizaines d'années, tu sortiras deux pièces et un billet de ta poche pour t'assurer ces produits de consommation quotidienne. Manger, te tenir propre, t'habiller, te distraire, te déplacer : chaque jour, pour combien crois-tu en avoir ? QUESTION DE BUDGET.*
> « *Un épicier très puissant*[499] *vient de lancer en France une opération très spectaculaire. Ses multiples magasins (il va y en avoir, annonce-t-il 60 sur Paris,*

[496] Illustrateur d'ailleurs d'occasion, dont la carrière à *Scout* sera éphémère.
[497] Wingate, les commandos, Raiders Go ! etc. Ici l'effacement progressif des dessins de Joubert prend sens.
[498] In *Scout* janvier 1960 n° 21 p. 5.
[499] Il s'agissait déjà d'Édouard Leclerc.

d'ici un an) vendent au client à des prix si bas que tout autour de ses boutiques, les autres commerçants se trouvent obligés de baisser leur prix de 10 à 20%.

« Or, ces commerçants équilibraient leurs affaire parfois avec peine. Vont-ils fermer boutique ? Le grand épicier va-t-il racheter ces boutiques ? Une fois seul sur la place, qui l'empêchera de monter les prix à sa guise ? GRANDES QUESTIONS DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

« Mais il y a un rapport étroit entre ces deux types de question. Le budget de ta maman dépend de quelques problèmes économiques comme celui-là. Ca vaut donc la peine de s'interroger.

« Sous cette forme, essaie d'en parler à table. Tu verras que 'ce n'est pas de ton âge'... Vrai ou pas vrai ? Et il faut avouer que seuls quelques spécialistes y voient clair. Laisse donc de côté la théorie.

« Revenons plutôt à tes oignons, je veux dire à ton pain, ton lait, ton jambon, ton journal, tes gitanes. Un Scout de 1ère classe n'est pas un imbécile, nous sommes d'accord. Ce qui veut dire qu'il est curieux et qu'il a de la suite dans les idées. Alors, à partir de sa baguette et de son tube dentifrice, il va les retrouver, ces fameux problèmes économiques, non plus en théorie, mais concrètement.

« C'est ça, le Projet majeur ou Test blanc de 1ère classe.

« Fin de l'introduction. Au travail ! »[500]

Projet ambitieux, tout d'abord. Qui, avec le recul, peut paraître bien scolaire. Il est vrai que des enquêtes de ce genre, avec les moyens préconisés, sont devenues depuis monnaie courante. Malgré tout, le projet parait un peu « sec », avec sa référence à des 'directeurs de recherche', son petit côté technique. Quant à la « sanction », la « soirée publique », il faut dire que le talent des jeunes enquêteurs (et de l'encadrement) doit être grand pour éviter, sur de tels sujets, un mortel ennui.

On peut ensuite se demander si beaucoup d'Éclaireurs, encore très imprégnés d'une mystique de l'Aventure (très souvent déçue ou vécue de manière schizophrénique[501]), éprouvèrent l'ivresse de l'exploration au milieu des cageots de légumes, des colonnes de chiffres ou des rébus de la pellicule du film à monter. Le projet, il est vrai, avait pour lui le charme de la nouveauté et de l'exigence... Mais une remarque d'un autre type s'impose.

On a vu comment *Scout* mais surtout *Le Chef* n'étaient pas absolument muets, dans les années trente, au sujet de l'« économie politique ». S'exprimait alors sans ambiguïtés une méfiance certaine à l'égard du capitalisme libéral. Mais cette méfiance participait du système représentationnel et son expression était didactique. Si, dans le texte qui vient d'être cité, la méfiance vis-à-vis du capitalisme libéral perce toujours, il n'est plus question de didactisme impératif, et l'on peut même se demander, dans le droit fil d'une précédente remarque, s'il est encore question d'une représentation propre au Mouvement **sur ce point**. On peut se le demander pour des raisons de logique. Si on laisse en effet les Patrouilles appréhender la réalité socio-économique à leur guise, il ne saurait plus y avoir de conceptions globales.

On peut se le demander également pour des raisons plus « ontologiques ». La représentation et le système représentationnel tout entier ont été définis comme un interface individus+groupe/monde extérieur. Interface donc, mais interface dynamique,

---

[500] In *Scout*, ibid. pp. 5 et 6.

[501] Un maître de conférence à la F.N.S.P., Scout dans une Troupe assez traditionaliste au début des années 60, m'a confié comment, après une journée au camp, on lisait encore les romans du *Signe de Piste*, et l'on rêvait...

véritable médiation qui suppose un rapport médiat individus+groupe/monde extérieur. L'existence de l'Ordre scout, ou plus exactement la représentation de l'Association des Scouts de France comme Ordre, c'est-à-dire comme microcosme, **impliquait nécessairement** d'autres représentations complexes des diverses composantes du monde extérieur, du macrocosme où l'on se situait sans s'y confondre ; la constitution de telles représentations en système était dans ces conditions un effet représentationnel de ce que l'on répudiait.

Dès lors que ce désir de disjonction disparaît, la définition de l'identité propre ne réclame plus un système, du moins un système clos de représentations, et celles-ci perdent leur caractère spécifique. Le rapport au monde extérieur réputé immédiat par la nature même de la démarche que l'on prône à son endroit, la médiation perd son caractère de nécessité, elle n'est plus un enjeu identitaire, ni collectif, elle en devient flottante, sans « charge » affective et/ou émotionnelle.

Le modèle du chevalier, je l'ai amplement souligné, ne fut pas innocent, culturellement parlant. Symboliquement, il ne l'était pas non plus, et de bien des manières. Vouloir former un futur chevalier (croisé de préférence), c'était vouloir lui forger un corps et un caractère à la mesure de sa tâche. C'était aussi vouloir lui forger une armure, fut-elle morale. Tout concourait à ce que l'Éclaireur, le Routier, le Chef abordât la « vie » armé de pied en cap, qu'il la lût à travers l'impalpable grille d'un « heaume représentationnel » aussi invisible que trempé.

Fini le chevalier, finie l'armure : désormais, on apprend le monde extérieur directement, on ne craint même plus d'y lancer les jeunes, pris encore, il est vrai dans les rets de la Patrouille et de ses us, dans ceux de la Loi. Mais qu'importe : on aborde le monde extérieur de plain pied, avec peut-être, une véritable « fringale » de compréhension, du moins du côté des vecteurs de cette attitude nouvelle, et en tout cas, un irrépressible désir de le faire partager au Mouvement tout entier : mettre le Mouvement en mouvement hors de lui-même et de sa sphère de rêves, tel pourrait-être le trait qui se dégage de cette période.

De ce fait, des tabous sautent (ou commencent à sauter) : celui des relations garçons-filles par exemple, plus prudemment évoquées sous l'angle Scouts-Guides. Mais sous un médaillon très « presse du cœur » qu'équilibre avec humour des ombres chinoises dues à Moffrey.

Ainsi, sous le titre : « *Elles nous écrivent* » :

> « *Et ça nous a fait plaisir ! Nous nous étions donné du mal pour faire éclater dans* Scout *du 25 juin une belle lumière sur l'éveil de l'amour, sur la pureté, sur les rapports entre garçons et filles. Et nous avons reçu beaucoup de lettres, les unes signées (celles que nous préférons), les autres plus timides*[502] *! Lettres de Scouts, de C.P, de Chefs ; mais aussi lettres de Guides qui ont lu* Scout *par dessus l'épaule de leur frère. Courtoisement, laissons leur la parole ; nous saurons mieux ce que les filles attendent des garçons.* »[503]

Qu'on se rassure (?) cependant : on en reste à l'évocation de la chaste et fraternelle amitié. Le pas, néanmoins, est franchi.

---

[502] Qu'en des termes galants... Aurait-on été si indulgent, même sur un sujet aussi délicat envers des lettres anonymes, cinq ans auparavant ?

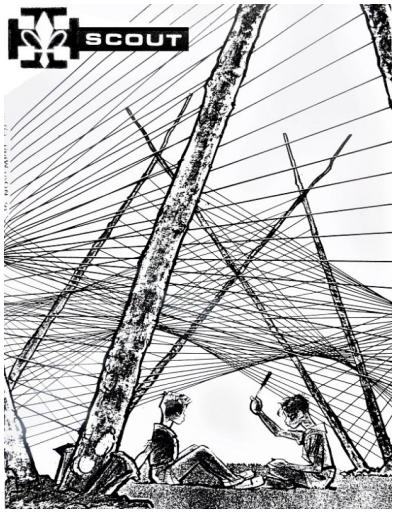
[503] In *Scout*, janvier 1960 n° 22 p. 20.

Tout aussi significative, quoique dans un domaine bien différent, est la part faite au décès du P. Henri Godin, l'auteur de *« France, pays de mission »*, ouvrage courageux écrit en collaboration avec le P. Daniel et publié en pleine Occupation. Dans le tome 3 de l'*Histoire du Catholicisme en France*, A. Latreille et R. Rémond écrivent à son propos :

> *« L'ouvrage pose, sous une forme saisissante, un problème qui n'a cessé de tourmenter les meilleurs et qui va devenir le souci majeur du catholicisme français. Réfléchissant sur leur expérience d'Aumôniers jocistes, les auteurs constatent que toute une couche de la population des villes, essentiellement le prolétariat industriel, est réfractaire à l'évangélisation, sa propre déchristianisation et l'embourgeoisement du catholicisme l'y rendant imperméable. Jamais encore, on n'avait souligné, avec cette rigueur et cette fermeté, combien le catholicisme s'est, dans notre société identifié, pour le meilleur comme pour le pire, avec une classe. »*[504]

Que l'on retrace les grands moments de l'apostolat du P. Godin en des termes particulièrement chaleureux participe donc bien d'une volonté commune à Rigal et à Lebouteux (qui, en tant que Commissaire d'Île de France a été amené à rencontrer des prêtres de la Mission de France et qui est très proche à l'époque d'une équipe de Dominicains de L'Haÿ les Roses) de *« désenclaver les consciences »*.[505]

En dépit de ces quelques signes, 1960, du point de vue de la revue *Scout*, demeurera dans l'expectative. Si en effet à tous les signes déjà rappelés d'ouverture s'ajoute un écho en bande dessinée[506] de la poursuite des campagnes Cadres verts[507], on assiste par ailleurs à une nouvelle relance pour 1961 des Raiders[508]. Cette dernière est bien la dernière et vaut donc qu'on s'y arrête un instant.



[504] Latreille, Delaruelle, Palanque, Rémond : *Histoire du catholicisme français*, Spes 1962, T3 p. 622.

[505] François Lebouteux s'est défendu, lors de l'entretien de décembre 1985, d'avoir voulu faire du social pour autant. Accusation que porteront contre lui les traditionnalistes intégristes.

[506] Par un mystérieux M.M.D. non identifié, mais caractérisé par un dessin nerveux et efficace (*Scout*, octobre 1960, n° 35 p. 37).

[507] Qui feront au moins autant pour sortir le Mouvement de l'ornière que représente pour la branche Éclaireurs une pédagogie médiocre (due ici à des C.T. trop jeunes, insuffisamment formés, éphémères) que la réforme de 63-64.

[508] Toutes les opérations, tous les projets, tous les concours, toutes ces relances qui se sont succédées depuis 1949 pourraient amener à penser que la pédagogie Raider ne fut pas aussi attrayante (au moins pour certains) qu'on l'a dit. En fait, un mouvement d'éducation comme les S.d.F., même dans le cadre d'une pédagogie stable, doit sans cesse relancer sa dynamique sous peine de s'enliser.

Tout a, dans ce numéro de novembre 1960, l'aspect d'un apparent « retour de flamme » : la couverture, confiée à Joubert qui se surpasse, en jouant sur les effets d'optique du style paraboloïde ; le texte d'ouverture, confié à un Menu tiré de sa « demi-solde scoute » de Scoutmestre clandestin et tel qu'en lui-même enfin l'éternité ne le change pas[509]. Et lorsque, à la page suivante, *« Du nouveau chez les Raiders »* est annoncé, on y croit à peine : rappel des conditions (deux 1ères et deux 2es classes par Patrouille ; une base propre, vaste, claire et moderne, attractive; esprit de service effectif ; un Scoutmestre passé par le « Cham », un Aumônier actif, des Cours d'Honneur mensuelles, ces parlements de Troupe qui doivent suivre la progression ; la préparation par les Assistants et les 1ères classes des brevets missionnaires (*woodcraft*, services) ; alors seulement les demandes d'investiture personnelle sont recevables: c'est la réaffirmation d'une orthodoxie pure et dure, même si on affirme que : *« les Raiders, plus que jamais, sont ouverts à tous. »*[510] Ressurgissent les Divisions Kim, ces tremplins aux épreuves Raiders dont on ne parlait plus guère. Son également rappelées les conditions d'accès d'une Patrouille libre au Béret vert.

La vraie nouveauté réside dans la multiplication des options de « Brevet de Services » : sauvetage en montagne, en mer, en rivière, sauveteur-nageur, pompier, routier ; options mécanicien, judoka, liaisons, forestier. Mais le tout se clôt sur le coup de chapeau à Wingate, et aux devises Raiders. La conclusion semble sans ambiguïté :

---

509 On est même impressionné par l'aspect absolument intact de son texte. Les références sont au rendez-vous (Wingate bien sûr, Charcot, Mac Arthur) ; le style aussi :
« Il y a Esprit de Pauvreté.
« Pour les Raiders de Wingate, l'argent avait si peu de valeur qu'il ne méritait pas d'être porté. Pas d'inutiles bagages. Délesté des contraintes bourgeoises, souple de l'ascèse régulière de sports vigoureux, riche du silence des Raiders et des nuits à la belle étoile.
« Il y a l'esprit de joie.
« Celle que confère une religion personnelle profonde, acquise par la méditation et la prière, le Scout est fier de sa Foi et lui soumet toute sa vie.
« Il y a Esprit de Service.
« Il n'y a pas de Raider du hasard. Chacun se considère en mission. Il témoigne de la force des armées du Don de Soi, de la Charité. Le geste stupéfiant du Christ : je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir, qui a ébranlé des milliards d'hommes, nous aide à choisir notre vie. » In Scouts, novembre 1960, n° 36 p. 3. Ce véritable cantique des Béatitudes Raiders célèbre le type de garçon que la photographie qui l'accompagne exalte : pur, fort, solaire

510 In *Scout*, Ibid. p. 4.

« Vous connaissez maintenant les nouvelles conditions d'accès aux Raiders. Moins nombreuses que précédemment, elles n'en sont pas moins exigeantes. Plus que jamais, elles permettent de servir.

« RAIDERS, GO ! »[511]

Alors ? Au cours des deux premières années du commissariat de François Lebouteux, il est clair, à suivre la revue destinée aux Éclaireurs, que deux tendances, pas forcément contradictoires, se dégagent : 1) le Raiderisme demeure la proposition pilote de la branche Éclaireurs, sans qu'aucune partie de l'édifice élevé par Menu ne soit retranchée ouvertement ; tout au plus le côté « petit-doigt-sur-la-couture-du-pantalon » s'est-il estompé, de même que la fièvre lyrique propre à l'ancien C.N.E. retombe lentement, avec une petite poussée à l'automne 1960 ; en outre, un effort pour étendre le Raiderisme (peut-être à l'ensemble de la branche ?) est perceptible ; 2) dans le même temps, ce qui modifie l'orbite traditionnelle de la planète Raider, les signes d'une réconciliation avec le monde extérieur, d'une volonté de le mieux connaître pour mieux y intervenir **en s'y insérant** se multiplient. Ce n'est pas un « programme pédagogique » qui manifeste une telle réconciliation. Après tout, aux origines de la démarche de Menu, on trouve bien les premiers brevets « service civil ». C'est plutôt un **état d'esprit** qui change, et qui se manifeste par petites touches.

La thèse des traditionalistes-intégristes, qu'exprime Claude Courtois en 1966, j'y réviendrai, est que dès le « coup de force » de novembre 1956, lorsque Rigal prend le contrôle de l'Association, tout est joué et que la réforme « Pionniers-Rangers » de 1964 est déjà en germe. Je reviendrai plus longuement sur ces arguments : ils éclairent de façon intéressante le clivage représentationnel qui s'est opéré.

Je ne sonde, pour ma part, ni les reins, ni les cœurs : uniquement les écrits, en ce qu'ils permettent de brosser un tableau des représentations, qui sont un critère essentiel pour déterminer l'exacte position historique d'un groupe ou des plus représentatifs de ses membres. À ne s'en tenir qu'à cela, rien ne permet de dire que la branche Éclaireurs allait connaître une refonte complète et que les Raiders allaient disparaître, en cette fin d'année 1960.

On peut cependant accepter l'hypothèse que la relance Raider de novembre eut pour but d'être un écran de fumée pour masquer les intentions véritables de l'E.N.E. et prendre ainsi à contre-pied les opposants à toute mutation radicale. Mais la tenir pour vraie, n'est-ce pas opter pour une dramatisation manichéenne de mauvais aloi[512] ? Pour ma part, en tout cas, si je constate l'existence d'interrogations de plus en plus vives (manifestées ailleurs, on le verra), je réfute l'idée du « complot » anti-Raider, anti-Éclaireurs, anti-scout (anti-France, pourquoi pas ?). Au demeurant, lorsque François Lebouteux fait paraître *Premières épreuves pour devenir Scout de France* en 1962, il s'y montre d'une rigoureuse orthodoxie. Maintenir l'illusion aussi longtemps serait bien machiavélique pour un homme dont on déplore, chez les opposants, le caractère tranché, et dont on voit mal l'intérêt qu'il aurait à jouer les éminences florentines.

---

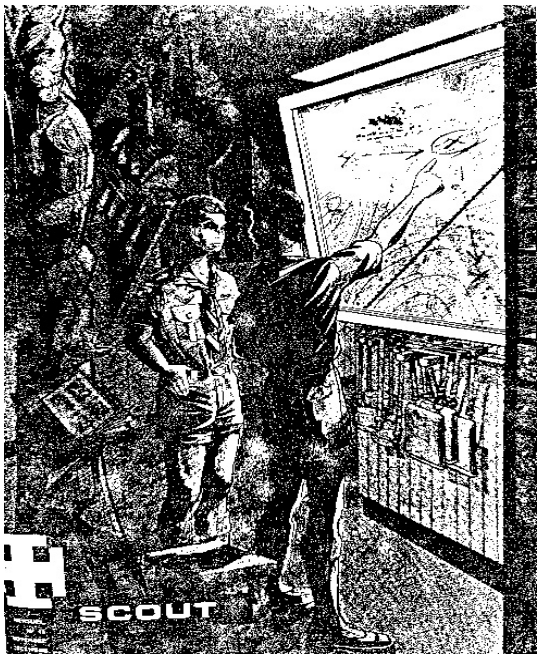
511 Ibid. p. 16.

512 À partir de ces années de mutation, les traditionalistes intégristes développeront une polémique dont les fondements irrationnels auront toujours quelque chose de malsain. La dramatisation, cependant s'explique. Car pour ceux qui résistèrent à la réforme, ce n'était pas seulement le sort d'une Association d'éducation catholique qui se jouait sans que le sort de la Nation en dépendît : c'était bien plutôt l'assise de leur identité même qui se trouvait en cause, prise qu'elle était dans les rets d'un système représentationnel réifié et surdéterminant. D'où la charge émotionnelle du débat, et son caractère malsain, signe d'une stase identitaire toujours déplorable, individuellement et collectivement.

Du reste, et pour en finir temporairement sur ce point, écoutons ce qu'a à dire un observateur qui intègre l'E.N.E. le 1er janvier 1961 : Philippe Missotte[513]. Il y arrive avec le double souci de défendre les Raiders tout en participant à leur renouveau. Sa cooptation est une preuve qu'il est sur ce point dans « la ligne ». Mais, remarque-t-il, la réforme des épreuves opérées à l'instigation de François Lebouteux et cristallisée en novembre les a rendues plus ardues, notamment celle de première classe avec le *« Projet majeur »*, proche des enquêtes souhaitées par *« Économie et Humanisme »*, plus *« intello »*, plus *« clean »*[514]. Or la réforme ne prend pas, et, malgré la Division Kim qui se trouve là *'pour souffler dans les braises'*[515], le nombre des 2es et surtout des 1ères classes réussies diminue assez brusquement. Ainsi pourrait-on admettre seulement que des opposants à l'E.N.E. d'alors aient ironisé sur l'enfer pavé de bonnes intentions...

Quoi qu'il en soit, *Scout* se fait d'abord le vecteur fidèle du souci de relance des Raiders, alliant l'évocation d'actions concrètes (*« Opération Copainville »* : transformation d'une usine désaffectée en foyer, réalisée en douze jours pendant l'année 1957 à Troyes, ville dont le maire, Maurice Herzog, est Haut-Commissaire à la Jeunesse un an plus tard[516]) à la mise en image d'une Patrouille Raider exemplaire, les Aigles, qui prennent en main un sauvetage routier[517].

Même tonalité dans *Scout* de mars, avec cette fois une nouveauté, cependant : l'arrivée d'un nouvel illustrateur, Philippe Van Doren, « déniché » par le petit nouveau de la rédaction de la revue, Missotte, qui va bientôt mettre son expérience d'imprimeur au service d'une refonte de sa maquette.



513 Philippe Missotte a bien voulu m'accorder plusieurs entretiens au cours desquels il s'est livré à une véritable introspection.

514 Philippe Missotte, ibid.

515 Ibid.

516 *Scout*, janvier 1961.

517 La bande dessinée est due à un talent non identifiable. En gros, le thème est absolument comparable à celui de la bande dessinée due à Joubert quelques années auparavant. Mais, indépendamment d'un style nettement différent, ce qui frappe ici est l'intention du dessinateur qui met en scène de jeunes adultes. *Scout*, février 1961.

3.2.3. Esquisse

L'amorce de la césure, c'est en mai qu'on la découvre. Sur une double page, un article sans signature : *« Esprit de Pionnier »*. Ce n'est pas encore un manifeste. Tout juste un ballon d'essai. À gauche de la double page ? 1931-61 : trente ans de la vie d'Eric et Lillian Collier, trente ans passés à transformer en un petit paradis les terres ingrates de Meldrum Creek. À droite ?

> *« Non, l'ère des pionniers n'est pas révolue !*
> *« Grâce à eux, le Monde continue à se construire.*
> *« Le Royaume de Dieu s'implante sur la terre des hommes.*
> *« Le Pionnier est celui qui va de l'avant.*
> *« AVEC LE GOÛT DE L'AVENTURE*
> « (...)
> *« CE SONT DES CONCRETS*
> « (...)
> *« OUTILLÉS*
> « (...)
> *« AVEC UN ESPRIT DE PAUVRETÉ... »*[518]

Au centre, une photo : un tronc, et des haches plantées en auréole. Photo symbole, photo trait d'union, photo employée six mois plus tôt lors de la relance des Raiders... Au rendez-vous de l'ouverture de cet horizon nouveau, de nouveaux modèles : le philanthrope Raoul Follereau, l'alpiniste Toni Hiebeler, le pilote d'essai André Allemand, l'architecte Le Corbusier, *« les prêtres qui se font bâtisseurs de Centres de Charité »*. Mais il ne s'agit encore que du frémissement du rideau.

[518] *Scout*, mai 1961 n° 40 p. 5.

Les trois coups retentirent dans le numéro de septembre-octobre, et de façon spectaculaire, avec le débarquement d'un « blouson noir », chevelure bouclée à la longueur suspecte[519], chemise à carreaux, « jean », guitare et « gueule d'ange », tâches de rousseur et fossette. Très discret –car seul– indice de l'origine de ce joyeux énergumène campé par un illustrateur non identifié, « M.M.D. », le ceinturon type scout : tel est « Jack de minuit ». L'accompagnait une chanson-programme, due au talent de Lebouteux. *« Jack de minuit naquit à Bagnolet sur Seine/il s'illustra dans le ruisseau au prix de quelques beignes... Jack avait le cœur d'un Raider/ dix sous d'bluff, un'tonn d'chaleur. »*

519 Alors que dans *Premières épreuves...*, Lebouteux, l'année suivante, donnera encore Bertrand Dauvin, champion du monde de planeur biplace, comme modèle : *« Démarche aisée, tête droite, cheveux courts et jamais sales, ongles nets, col ouvert, des poumons qui respirent à fond. » Premières épreuves pour devenir Scouts de France*, presse d'Île de France, 1962, p. 70. On se cherche… Ce qui ne veut pas dire que démarche mal assurée, tête penchée, cheveux longs et sales, ongles noirs, col fermé et poumons ne fonctionnant plus deviendront par la suite des modèles.

L'accompagnait aussi une B.D. : Jack, collégien du « technique », « dans le vent », à la veille des vacances, est prêt à rejoindre un « copain » au large de Terre-Neuve : départ pour l'Aventure. Embarquement à bord d'un chalutier après substitution de papiers avec la complicité d'un mousse. Vie à bord, et soirées où la guitare de Jack lui concilie l'équipage. Arrivée à Port aux Basques. Recherche du copain Bernard à la conserverie de poisson où ce dernier a travaillé. Rencontre des jeunes qui *« vont traîner leur soirée à l'Éden »*. Opération séduction, guitare de nouveau à l'appui, baignade qui s'ensuit, et montage d'une expédition pour aller retrouver Bernard l'oublié à l'occasion du vingtième anniversaire d'une entreprise locale. Enthousiasme. Départ : le *« Go ! »* de Jack sonne une seconde fois : c'est la fête dans la caravane. Enfin retrouvailles : Bernard le malade, loin de sa terre natale... en sana très probablement... Dévouement de Jack qui distrait les pensionnaires au son des chansons du P. Duval. Et retour discret.

Peut-être Jack est-il Raider –peut-être pas–, mais il n'usurpe pas le qualificatif de « new look » : qu'ils sont loin les Scouts titrés, Saint-Moritz, demi-queue Erard et téléphone blanc, si chers à certains auteurs du Signe de Piste des années quarante ! L'Éclaireur de l'époque, habitué à la « ligne Joubert », a dû se sentir dépaysé devant le graphisme brouillon des planches consacrées à l'histoire...

Jack, c'est donc le côté « rêve » quelque peu « décoiffant », complet contre-pied de l'univers Raider. Côté réalisation, c'est l'*« Entreprise*[520]*1962 »* dont on jette les fondations. Sous ce vocable, c'est tout un programme d'année qui se profile sous le signe des paraboloïdes, du marteau et de la clé à molette. Six impératifs pour *« entrer dans l'entreprise »* :

> *« 1. L'entreprise 62 est une affaire de Troupe.*
> *« 2. Il n'y a pas de conditions pour en être, sinon de vouloir vivre pour de vrai la LOI SCOUTE.*
> *« 3. Les volontaires dessinent dans leur base l'INSIGNE DE L'ENTREPRISE.*
> *« 4. Une fois la décision prise, en tout cas AVANT LE 20 DECEMBRE 1961, la Troupe prévient le Q.G.* (...)
> *« . Si la Troupe le juge bon, elle peut ASSOCIER DES NON-SCOUTS ou S'ASSOCIER À D'AUTRES TROUPES SCOUTES pour tout ou partie de l'Entreprise.*
> *« 6. De toute façon, le COUP D'ENVOI sera donné au cours d'une soirée (en janvier ou février) où sont invités le plus grand nombre d'amis intéressés : camarades d'école ou d'atelier, Guides, Éclaireurs et Eclaireuses, Jocistes, Coeurs Vaillants, etc. »*[521]

Un an après la relance des Raiders, et alors que l'idée de leur substituer un autre « type » de Scout commence à faire son chemin, voici que s'affirme la démarche (d'ailleurs « œcuménique » avant la lettre) en direction du monde extérieur.

Mais l'*« Entreprise »*, qu'est-ce à dire ? N'est-ce pas, sous un autre terme, la résurrection du vieil « exploite collectif ? Sans doute, mais... sous un autre terme. La nouveauté majeure, une fois encore, passe par le changement d'état d'esprit. Finis les exploits « gratuits ». Du moins c'est ce que l'on espère, à l'E.N.E., en proposant *« quatre aventures entre 1.000 »* : 1) aménagement d'un terrain vague en terrain de jeux

[520] Le choix du terme est là aussi très significatif.
[521] *Scout*, septembre-octobre 1961, n° 44 p. 17.

(terrassement ; autorisations officielles et subventions Jeunesse et Sports à la clé) ; 2) aménagement d'un chalet de montagne en petit centre de rencontre ; 3) équipement d'un site touristique ; 4) construction d'un théâtre de marottes, pour la distraction des gosses de *« l'immeuble, de l'hôpital ou de l'orphelinat »*. Cette fois, l'action est concrète, comme celle que proposait le Raiderisme, mais son utilité déborde le cadre d'intervention de sauvetage ponctuelle pour prendre la dimension d'une entreprise d'aménagement du territoire et des loisirs, et implique la Troupe entière toute l'année. L'heure du « chantier » s'apprête à sonner à l'horloge des « Trente glorieuses ».

L'année ne se terminera pas sans que les Éclaireurs eussent été requis pour le lancement d'un nouveau journal, *Record*[522] qui fera la renommée du dessinateur d'Iznogour, le méchant vizir qui voulait être calife à la place du Calife. Il faut se souvenir de cette époque où une nouvelle vague de magazines, avec le fameux *Pilote* (1959) en avant-garde[523], partit à la conquête d'une jeunesse en laquelle on commençait à découvrir un marché, pour disputer la première place aux grands anciens, *Le journal de Mickey* (1934), *Spirou* (1938) et *Tintin* (1948 pour la France), mais surtout proposer une alternative à *Salut les copains* : la presse de sensibilité catholique ne voulait pas « manquer le coche » et mobilisa non sans succès les Scouts de France. Anecdotique, peut-être, mais significatif.

Significative aussi est l'esquisse d'une nouvelle silhouette scoute. Cette fois, Joubert, qui avait perdu sous Rigal sa fonction de Commissaire à disposition qu'il occupait depuis la Libération, et qui n'était plus considéré par le Commissaire général, au même titre que Manson le photographe, que comme des collaborateurs occasionnels dès 1960, Joubert, donc, a pris définitivement ses distances. Entré dans son quinquagennat, le maître du représentationnel graphique du Mouvement depuis trente ans est alors considéré par François Lebouteux, avec une distance polie, comme quelqu'un *« de l'ancien temps' »*, de conserve avec les gens de la rue Cassette. Départ sans bruit, par étapes, d'un illustrateur parfois trop talentueux ; départ qui scelle l'entrée dans un âge nouveau : les Scouts de Philippe Van Doren, qui font la couverture du *Scout* de novembre-décembre 61, n'ont certes pas l'élégance plastique des garçons joubertiens, mais avec leur « lourdeur » de « malabars » qui adhèrent à la glèbe, ils rassurent... Où la relative gaucherie (qui s'estompera très vite) devient vertu...

À force de rechercher les signes dans l'intrication de ce qui meurt et de ce qui naît, peut-être serait-on heureux de voir enfin en 1962, l'année du Grand Tournant. Il n'en sera rien encore. Mais *Scout* témoignera, comme les années précédentes, des multiples inflexions qui se produisent depuis maintenant près de deux ans dans les propos, dans les initiatives, dans le style.

1962, c'est l'année où François Lebouteux commence à intervenir très fréquemment et ès-qualités au fil des pages, pour aiguiller par exemple les « Entreprises » en cours vers les *« Prix à l'initiative des Jeunes du Haut Commissariat à la Jeunesse et aux Sports »*, aussi bien que pour vanter l'œuvre entreprise par les quinze mille « pionniers » (entendre le mot littéralement pour quelques temps encore) qui ont rejoint l'« Entreprise 62 », et qui le fait sur un ton très « bâtisseur », héritage « menuéen » :

---

[522] Bayard Presse, janvier 1962.

[523] Revue de B.D. pour les jeunes qui, dans ses premières années, mettait en scène Jacques Le Gall, une sorte de Scout solitaire (chemise et short typiques, mais sans insignes ; création et scénarios Jean-Michel Charlier, illustration MiTacq) à qui arrivait toutes sortes d'aventures rocambolesques.

« Ceux-là, nous le savons, liront et comprendront le message qui leur a été adressé ici.

« Car ils ont vaincu le seul obstacle qui empêche jamais l'homme de grandir : la double peur d'ouvrir les yeux et d'oser.

« (…)

« Maintenez votre défi . »[524]

C'est encore l'année où le même C.N.E., dans le numéro d'avril, lance un appel avec une ferveur sans précédent, en faveur du Développement. C'est *« Scouts contre la Faim »*.

« AS-TU COMPRIS ?

« TU AS COMPRIS, en lisant ce Scout, en regardant ses chiffres et ses cartes, que la faim est une immense maladie qui ravage le monde, réduisant 2 hommes sur 3 à la misère, faisant plus de morts que toutes les guerres ensemble.

« TU AS COMPRIS également que les pays riches ne sont pas coupables d'avoir de l'argent, mais de ne pas penser à ceux qui n'en n'ont pas.

« TU AS COMPRIS enfin ceci, qui est capital : à savoir que pour la première fois dans l'histoire, la science et les techniques modernes nous donnent enfin la chance de nous battre à égalité avec la FAIM.

« MAIS AS-TU COMPRIS...

« AS-TU COMPRIS que, si la charité est pour le chrétien la chose la plus importante de sa vie (on peut le croire sur la parole du Christ), il ne s'agit pas seulement de s'en débarrasser au hasard des quêtes et de ton bon coeur. As-tu compris que la charité, dans notre siècle technique, doit mobiliser l'intelligence, toute ta volonté, et le temps qu'il faut !

« AS-TU COMPRIS que l'aumône n'est plus jamais capable de faire face à la FAIM ?

« AS-TU COMPRIS... » [525]

Quelques pages auparavant, prenant la plume du nouvelliste et du pédagogue, le C.N.E. a cherché par la fiction à illustrer son appel en brossant la prise de conscience de Bahli, le fils d'un capitaliste indien, illustrée (médiocrement) par Philippon... Vibrant appel, en tout cas, qui vaut pour un engagement lequel, pour le Mouvement tout entier, ne se démentira plus. Ici le tournant est pris, déjà, et sans ambages.

1962, c'est aussi l'année où Scouts et Guides publient un numéro de leur revue respective en commun ; c'est encore l'année où Moffrey illustre, sous le titre choc : « *En France, 6.876 Républiques* », la vie des unités des deux Mouvements, amorçant une démarche de rapprochement qui tournera court dans les années 70.

1962, c'est encore l'année où *Scout* passe à la couleur et ouvre ainsi une nouvelle série. Et puis 1962, c'est l'année où Philippe Van Doren, croquant en mai une Patrouille de « Pionniers » scouts[526], pelle et pioche sur l'épaule, chapeau de brousse, short et T-shirt à l'emblème de l'« Entreprise », introduit en décembre la « Patrouille de la Flamme », casquette, chemise sombre, pull clair et pantalon de velours côtelé, arborant sur la poitrine un insigne rond, encore indistinct... quelque chose comme une anticipation.

---

524 François Lebouteux in *Scout*, mars 1962 n° 48, p. 3.

525 François Lebouteux in *Scout*, avril 1962 n° 49, p. 24.

526 Le terme commence alors à prendre une signification particulière.

Cette Patrouille, de l'aveu de François Lebouteux, c'est l'E.N.E. elle-même qui tâtonne encore et teste, à travers la représentation graphique, les réactions du monde Éclaireurs à ses initiatives :

« Pierre, 17 ans, il est blond et élancé, c'est notre grand homme. Il a mille idées nouvelles par jour et plane au-dessus des contingences terrestres, juste à bonne hauteur pour éviter à la patrouille de s'enliser. Il semblerait certains jours être le Chef. »[527] Celui-ci c'est le C.N.E. en personne.

« Jean, 16 ans, possède tout l'or du monde dans les deux mains ; de la guitare à la forge, ses dons sont si variés que personne, même lui, ne les connaît pas tous. » Ce Jean-là évoque furieusement Michel Kieffer.'

« Eric, 15 ans, est fort comme un Turc ; judoka à la ceinture déjà très foncée, aime la mécanique et prétend qu'elle le lui rend, mais ceci est faux. »[528] Eric, ce serait un bout de Philippe Missotte.

Eric... et justement cette Patrouille se présente sur une carte de Norvège ! Malice de l'intention qui chercherait à détourner au profit de la nouveauté le capital-rêve accumulé sur la blonde tête de S.A.S. Eric Jansen, prince de Swendenborg, principauté norvégienne créée jadis par Yves de Verdilhac (Serge Dalens) dans le cadre tout de châteaux, de mystères, de réceptions d'ambassades et de camps scouts de sa trilogie du *Prince Eric* ? La « Patrouille de la Flamme », en tout cas, avec ses cinq gaillards que le trait moins gourd de

527 Intéressant conditionnel.

528 In *Scout*, décembre 1962 n° 2 p. 20.

Van Doren ne cherche pas à rendre léger, se donne pour but officiel : *« de trouver chaque mois de nouvelles astuces techniques pour aider toutes les patrouilles de France à mieux vivre le scoutisme. »*[529]

Quelque chose de nouveau se prépare donc, attente sollicitée par les petits Raiders de Moffrey, perplexes devant ce qui n'est pas encore dévoilé de l'année 1963.

[529] Ibid.

3.3. La réforme et son « procès »

Il s'agit nullement ici de faire le procès de la réforme mais, après l'avoir analysée, de donner la parole à ceux qui, conservateurs d'un côté, traditionalistes intégristes de l'autre la mettront en accusation avec plus ou moins de virulence. La confrontation des deux parties permettra en somme de mesurer l'ampleur du glissement représentationnel qui sera à l'origine d'un véritable schisme, grande première dans l'histoire du Mouvement[530].

Il était essentiel de suivre pas à pas la lente évolution qui conduisit à la métamorphose de 1964, d'en saisir les inflexions, les hésitations, les contradictions même qui ne peuvent manquer d'apparaître au sein d'un organisme social entre ce qui meurt en se transformant et ce qui naît de cette transformation. La lecture de *Scout* nous y a aidés. Mais, organe pédagogique destiné aux membres du Mouvement[531], la revue ne pouvait aborder les questions en suspens dans toute leur complexité. Principalement revendicatrice en ce qu'elle livre les intentions de l'équipe dirigeante, elle laisse dans l'ombre des pans entiers de la redéfinition en cours.

Aussi faut-il en revenir à l'organe « officiel » par excellence, pour donner à la réforme Pionniers-Rangers (P.-R.) sa vraie dimension et surtout une perspective la plus correcte possible avant d'entrer dans le vif du sujet.

Ici une remarque préliminaire s'impose : déjà dense, la revue destinée aux cadres de l'Association va acquérir dans les années cinquante et soixante une richesse telle que son dépouillement devrait donner lieu à une étude en soi, qu'il est impossible de mener ici compte-tenu des dimensions prises par le présent travail. Force sera donc, plutôt que de prétendre à une fallacieuse exhaustivité et quoique le dépouillement numéro par numéro ait été effectué, de s'en tenir à quelques interventions-clés.

3.3.1. Redéfinition représentationnelle

En vérité, tout au long de l'année 1963, les cinq patrouillards de la Flamme joueront le rôle officieux de hérauts d'une réforme qui prend corps.

Car désormais, il en est explicitement question, du moins au niveau des instances dirigeantes, ce qui provoque un allègement de l'E.N.E. : à l'initiative d'Emile Visseaux, Jean Le Galleo, jugé trop « menuiste », est remercié[532]. Claude Richard, Claude Vérien et Pierre Lainé partent, quant à eux, d'eux-mêmes. Le P. Chevaleyre, enfin, que François Lebouteux trouve un peu trop effacé, est remplacé, et c'est significatif, par le P. Jean-Pierre Marchand, de la Mission de France. Autour du C.N.E. demeurent Michel Kieffer, François Bodson et Philippe Missotte.

À travers les étapes qui viennent d'être franchies, on s'est bien rendu compte qu'il ne s'agissait pas, dans l'esprit de l'E.N.E., de transformer la branche Éclaireurs en succédané de J.O.C. ou de J.E.C. Le camp, la nature, l'aventure conservent leur place. Simplement, ces

---

[530] L'actualité religieuse de l'année 1988, avec le schisme du 30 juin, ne peut manquer d'éclairer celui qui se produisit à l'instigation de Perig ou Pierig Géraud-Kéraod entre les Scouts de France et les Scouts d'Europe, petite association dont il venait de s'emparer au début des années Soixante et sur laquelle je reviendrai. Sans doute ne rompt-on pas avec l'Église catholique comme on rompt avec un Mouvement de jeunes. Pourtant, je soutiendrai que, **fondamentalement**, les deux ruptures ont une cause commune.

[531] Sujets de formation plus que maîtres de celle-ci, même si le principe de coéducation, voire d'auto-éducation est remis au premier plan.

[532] Notons que le bénévolat des Commissaires nationaux des années Trente a progressivement laissé la place au salariat, sinon à la professionalisation.

champs d'activité pour la formation ne sont-ils plus aussi exclusifs, le **chantier** les intègre et en redéfinit le sens, les articulations, etc. La fiction elle-même n'est pas dénigrée ni le dessin abandonné. Simplement ces moyens de capter l'imaginaire et de susciter une large gamme d'émotions intimes liées, à l'âge Éclaireurs, au processus d'identification, cherchent-ils beaucoup moins à subjuguer qu'à plaire.

Jeu sur les mots ? Non, décidément : la nuance existe, elle mesure la différence entre une jeunesse en cours de constitution, encore dépendante du mode de pensée adulte, et une jeunesse en cours d'émancipation, moins sensible voire méfiante à l'égard des artifices propres à l'adulte-éducateur qu'elle peut à présent, intellectuellement plus mûre, mieux démasquer (ou croire qu'elle le démasquera).

La nuance mesure également la différence entre des adultes qui considèrent de leur devoir l'enrôlement de toute une jeunesse sous la bannière de **la** vérité et des adultes qui considèrent de leur devoir l'établissement des conditions permettant à une jeunesse d'inventer, c'est-à-dire de découvrir **sa** vérité.

C'est au fond l'ancienne dialectique mise au jour par le P. Forestier qui ressurgit à l'occasion d'un choix différent du sien : formation **pour** l'action dans le monde ? Formation **par** l'action dans le monde ?

Jusqu'au démantèlement du système représentationnel, la branche Éclaireurs en particulier répondra **formation pour**, parce que ce à quoi on veut former les jeunes, c'est à la **résistance** à la France qui est en train de naître du premier âge industriel. C'est à partir de la fin des années Cinquante que la réforme est moins tranchée et qu'à une dose de **formation pour**, on cherche à associer une dose de **formation par**.

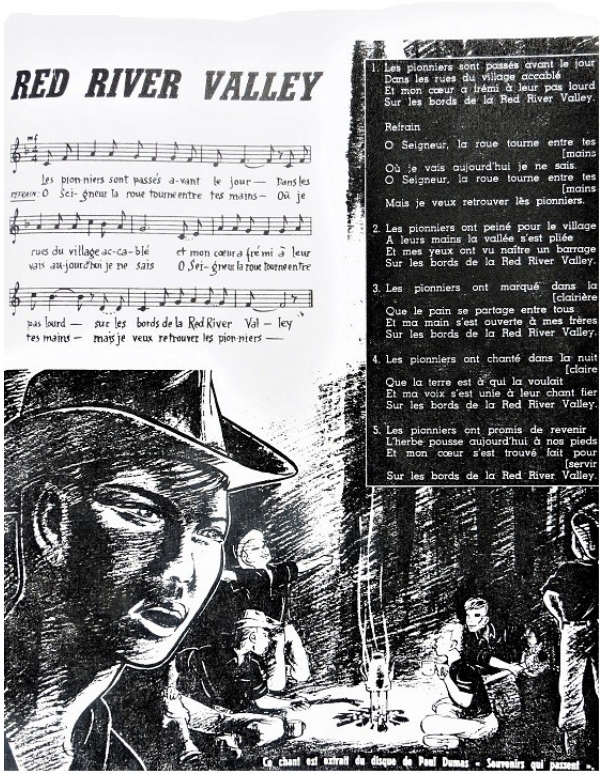
Si l'« imagerie » scoute subsiste, graphique ou fictionnelle, c'est en relation directe avec le monde extérieur proche dans le temps sinon dans l'espace. On peut même aller plus loin : « Jack de Minuit », la « Patrouille de la Flamme » jouent sur la figure identificatoire, sur la représentation, mais plus du tout sur le fabuleux. Or le fabuleux n'est-il pas partie prenante du mythe ? Ne fonde-t-il pas son caractère exemplaire en instituant une non-réalité où s'épanouissent rêves et fantasmes, et s'établit la symbolique qui revient vers les hommes sous les traits de la Loi, gagée par l'éclosion des émotions primitives de l'infra-tabou, armée de son irrationnel lequel, par essence, est indiscutable ?

Le premier âge du Scoutisme catholique Éclaireurs a abondamment joué avec le mythe : mythe de l'indien, qu'il hérita du monde anglo-saxon et de la jeunesse elle-même. Mythe dont les responsables, surtout les prêtres, se méfièrent d'autant plus qu'ils n'étaient pas sans connaître le danger que représenta un moment outre-Manche les déviations primitivistes et naturistes de l'indianisme du Kibbo-Kift. Le tour de force du Scoutisme catholique français avait été, en puisant dans le fond historique et culturel de l'Église de France, d'élaborer son propre mythe (la Chevalerie, Saint Louis, Jehanne d'Arc), qui devint le gage de l'ancienneté, de l'enracinement de l'Ordre scout (et du système représentationnel) et qui, de surcroît, par ses complexités symboliques, avait été de nature à subjuguer maints garçons, entre les deux eaux de l'enfance et de l'âge adulte.

Avec le Raiderisme, l'aspect mythique, présent, a vu néanmoins s'affaiblir la part du fabuleux exalté par le rapprochement temporel des modèles. Disons alors que l'on passe du mythe à l'épopée, et disons-le d'autant plus qu'on a pu reconnaître à Menu le style nécessaire au grandissement épique. Or dans l'épopée, le mythe est certes là, mais en

second lieu, en arrière-plan, escompte lointaine du destin de héros qui, via le britannique Wingate, se rattache encore à une forme de service royal, déraciné toutefois du sol français. Pétain, Vichy, paradoxalement, en étaient l'une des causes.

L'approche de la réforme « Pionnier-Ranger » relègue dans l'oubli le mythe et nourrit son histoire naissante d'une nostalgie distante de l'épopée et d'une envie d'Amérique. Peu à peu le Raiderisme initial, sa morgue, sa fièvre, sa rigueur, son aristocratisme ascétique, son exaltation du combat pâlit, et bientôt cette origine sera aux réformateurs de 1963 ce qu'est le songe de l'homme qui dort son état de veille : un humus mental, secret, presque tabou, vite censuré mais nécessaire.



« *Red River Valley* », chant dû à Paul Dumas et qui va devenir le chant identitaire des Pionniers, rassemble bien tous ces éléments lorsqu'il ouvre dans *Scout* l'année 1963.

« *1. Les Pionniers sont passés avant le jour*
« *Dans les rues du village accablé*
« *Et mon coeur a frémi à leur pas lourd*
« *Sur les bords de la Red River Valley.*

« *REFRAIN :*
« *O Seigneur, la roue tourne entre tes mains,*
« *Où je vais aujourd'hui je ne sais.*
« *O Seigneur, la roue tourne entre tes mains*
« *Mais je veux retrouver les Pionniers.*

« *2. Les Pionniers ont peiné pour le village,*
« *À leur main la vallée s'est pliée*
« *Et mes yeux on vu naître un barrage*

« Sur les bords de la Red River Valley.

« 3. Les Pionniers ont marqué dans la clairière
« Que le pain se partage entre tous
« Et ma main s'est ouverte à mes frères
« Sur les bords de la Red River Valley.

« 4. Les Pionniers ont chanté dans la nuit claire
« que la Terre est à qui la voulait
« Et ma voix s'est unie à leur chant fier
« Sur les bords de la Red River Valley.

« 5. Les Pionniers ont promis de revenir
« L'herbe pousse aujourd'hui à nos pieds
« Et mon coeur s'est trouvé fait pour servir
« Sur les bords de la Red River Valley. »[533]

Les Pionniers ainsi mis en scène sont d'abord des bâtisseurs d'espoir, mais des bâtisseurs d'espoir **concret** sous l'égide du Nouveau Monde. Fils d'Eric et Lillian Collier que l'on a vu dans *Scout* de mai 62 rendre vie, après trente ans de labeur, aux terres deshéritées de Meldrum Creek, petit-fils des *Frontier's men* du *Wild West*, ils n'explorent ni ne cultivent, mais érigent des barrages qui rendent fertiles des vallées « accablées ». Hommes du chantier, cela se confirme, hommes du combat contre la faim (c'est implicite), hommes de la fraternité du présent qui plient sous eux une Nature hostile. Hommes modèles pour le jeune qui chante –éveillé avant l'aube, ému par le bruit des pas manifestant le courage quotidien– ; jeune qui grâce à eux apprend le partage, découvre le sens du service et, s'il reconnaît à Dieu la suprême maîtrise des destins, s'en remet à Sa volonté pour rejoindre ces ouvriers du monde.

Chant-programme que la *« Red River Valley »*, en ce début d'année 63[534]... qui voit naître une nouvelle publication *Scout en marche*. Ce n'est pas encore une revue, mais les deux dossiers, *« Pionnier 1 et 2 »*, rendent quasi officielle la métamorphose que *Scout* de mars-avril 1964 annoncera enfin. Désormais trois « axes » structurent les activités de la branche Éclaireurs qui va bientôt se scinder en deux (« Rangers » 12-14 ans et « Pionniers » 15-17 ans) : 1) le *woodcraft*, qui rénovent les épisodes consacrés à la « Patrouille de la Flamme » qui achèvera sa brève mais symbolique carrière en 1964 ; 2) l'engagement sur le terrain du développement, le tout se concrétisant 3) dans des opérations en direction du monde extérieur (découverte ; interventions) comme l'atteste *« Mille reflets, mille témoins »*, campagne de l'année 1964 :

« Nous sommes scouts pour partager, scouts pour rayonner, les mains tendues.
« L'année des mille reflets s'ouvre, c'est l'année des mille témoins. »[535]

Un détail nous arrêtera d'abord, celui du titre. *Le Chef* depuis sa création, la revue s'intitule *Chef* à partir du premier janvier 1959, et *Chefs* à partir du premier janvier 1961. Glissement représentationnel disè-je plus haut, redéfinition... symptomatique, en l'occurrence.

---

[533] In *Scout*, janvier 1963, n° 3.

[534] Exit la « France éternelle », catholique et chevaleresque. L'empreinte est désormais clairement « américaine », bien dans l'air du temps.

[535] François Lebouteux in *Scout*, septembre-octobre 1963, n° 8 p. 3.

L'article défini posait la dignité, la désignait aussi : pas question, pour le Scoutmestre abonné à la revue, d'être un chef... parmi d'autres. Chef par essence au sein de l'Ordre ancien, il est avant tout **le** Chef de ses garçons, la tête qui pense, décide et commande. Privé de son article, le mot voit ses limites s'étendre ; perdant son préposant, il semble se délier de l'ordre établi par celui-là qui, le précédant, l'annonce, circonscrit son aire, conforte en l'orientant le sens qu'on va lui reconnaître : essentiellement, le mot s'abstrait, mais en même temps il sonne comme un appel[536], comme une convocation à la mobilisation[537] et, du coup, la fonction perd de sa dignité hiérarchique, elle se mue en vocation. Mis au pluriel, le mot entre dans la dimension communautaire, il renvoie à l'équipe et dilue la représentation traditionnelle de l'exercice d'un pouvoir solitaire : il place au premier rang, au milieu même de ceux qu'il évoque, la fraternité, la solidarité, l'égalité aussi, demeurées implicites jusque là ou plutôt jusque là prescrites hors de ce mot par d'autres, et désormais directement impliquées par lui. Ce n'est pas mince.

Au-delà de cette redéfinition symbolique, quelques articles parmi tant d'autres peuvent retenir l'attention soit par leur ampleur, soit par l'envergure de leur signataire (et pour leur portée). Le premier date du numéro de mars-avril 1960. Il concerne les rapports du Scoutisme catholique et du « monde ouvrier », et paraît presque au moment où *Scout* fait l'éloge du P. Henri Godin, l'un de premiers prêtres-ouvriers. Non seulement son objet est de « faire le point », mais encore, allant plus loin, il livre un véritable examen de conscience.

De manière significativee, l'auteur de cet article qui l'ouvre par une rapide et instructive chronologie, rappelle qu'avant 1957 il n'existait aucun rapport coordonné entre le « monde ouvrier » et le Mouvement[538]. C'est à la Noël 1957 donc, que l'Aumônerie générale organise une réunion de réflexion à l'instigation de l'abbé de Metz-Noblat. Thème : conscience sacerdotale et « monde ouvrier »[539]. Cette première étape ouvre la voie, l'année 58, à la multiplication des contacts entre le Q.G. et des responsables scouts en milieu ouvrier, que complètent d'autres contacts avec des militants ouvriers (probablement des syndicalistes C.F.T.C.) et un gros effort de documentation qui atteste d'une ferme volonté de pallier une certaine ignorance. Cela aboutit à l'organisation en janvier 1959 de la seconde rencontre nationale Scoutisme-milieu ouvrier, bientôt suivie en novembre de la troisième. Entre temps, les contacts se sont poursuivis et un ouvrier-ajusteur, Routier et syndicaliste, est entré à l'Équipe nationale Route alors que Michel Kieffer, lui même ancien ouvrier d'industrie, est devenu le pivot technique de l'Équipe nationale Éclaireur.

Ces rencontres conduisent à la mise en évidence du « malaise » qui régit les relations entre le Mouvement et cette partie du corps social, malaise déjà illustré par un article paru aux lendemains de la Libération et analysé précédemment.

Ce malaise cristallise visiblement autour de quelques points déterminants des facteurs de blocage pour les jeunes issus de ce milieu : 1) le Scoutisme présente le risque d'une formation individuelle peu compatible avec une tradition ouvrière plus collective ; 2) plus

[536] L'appel du « gosse »...

[537] A un moment où la Campagne du Cadre vert bat son plein.

[538] Une étude institutionnelle approfondie permettrait peut-être de mettre au jour des efforts en vue de l'établissement de relations structurées sinon avec le « monde ouvrier », du moins avec la J.O.C. avant la guerre. A cette date, je l'ai montré, les deux Mouvements participent encore globalement de la même *Weltanschauung*, et de surcroît des dirigeants (surtout religieux) des Scouts de France comme le P. Forestier, très imbus du titre de Chevaliers de l'Action catholique conféré aux Scouts par M^gr^ Verdier en 1930, approuve le réel souci de la « reconquête » du milieu ouvrier par l'élite scoute.

[539] Notons que l'appellation « classe ouvrière » est bannie. Celle du « monde » rend cependant bien compte de la conscience que l'on prend peu à peu de l'existence d'un univers... différent du sien : la formule « monde bourgeois » n'apparaît, sauf erreur, jamais.

grave est l'incompatibilité existant entre la mentalité ouvrière et la mentalité bourgeoise[540] régnant au sein du Mouvement ; 3) ce qui se caractérise par la priorité scoute accordée au service sur la présence au milieu ; 4) ce qui conduit à l'orientation scoute vers des engagements utiles mais secondaires au regard des besoins collectifs dudit monde ouvrier.

En novembre 1959, un certain nombre de conclusions plus précises sont tirées de la réflexion engagée sur ce thème. Apparaît en premier lieu le problème de l'uniforme, peu aigu à l'âge louveteau, plus marqué à l'âge Éclaireur[541], source d'une véritable gène, surtout culturelle, à l'âge routier ; si des exceptions sont considérées comme envisageables, on cherche à allier, sur ce point de principe, fermeté et compréhension[542].

Deuxièmement, une discipline *« sans utilité »* est mal vécue par les jeunes issus des classes laborieuses ; par « sans utilité », il faut évidemment entendre sans finalité culturellement perceptible, et il est vrai que la discipline connue par les ouvriers d'industrie, discipline de travail, est essentiellement une contrainte **subie**, marque d'une sujétion sociale, tandis que le jeune bourgeois dont la famille ne vit pas sous cette *« fatale nécessité »* pourra plus aisément accepter « librement » de se soumettre à des règles (part du jeu) ; le palliatif d'un tel rejet du jeune fils d'ouvrier, souvent apprenti lui-même, est le renforcement de la dimension communautaire et l'importance prise alors par le « savoir-faire », la compétence du Scoutmestre (cette dernière partie de la réponse, traditionnelle, paraissant un peu faible).

En troisième lieu est évoqué le *« respect du bien d'autrui »* : l'auteur souligne sans s'appesantir autrement que le fils d'ouvrier aura du mal à respecter des biens qui ne sont pas acquis par l'effort.

Quatrième point, la question du « standing » se pose corollairement. Se pose la question des cotisations et du coût des camps, lié au fait que les familles ne saisissent pas toujours l'intérêt pédagogique des revues et des camps plutôt considérés comme un « luxe » superflu. La sensibilisation des familles, l'accent mis sur la plus grande autonomie financière des unités (fêtes de groupe, travaux des garçons rémunérés[543]) et la création d'aides spécifiques des Provinces et du Q.G. sont avancés comme solutions envisageables.

Cinquièmement, est abordé le point du niveau intellectuel des jeunes recrues : effort devra être fait pour mettre les revues à la portée de tous –gageure.

Même type de difficulté (et de solution), sixièmement, avec les camps-écoles.

Ne devra pas être également négligé, septièmement, le très délicat équilibre entre vie dans le milieu et vie scoute hors milieu : comment faire en sorte que ceux des jeunes « qui ne font pas comme les autres » ne se trouvent pas *ipso facto* coupés de leur milieu ? Le risque ici paraît devoir être pris, sous condition que les qualités acquises soient orientées vers le service du milieu d'origine, *« humblement »*. Dialectique fort délicate... même si le but ultime du Scoutisme est l'engagement sur trois plans : celui de la politique, du civique et du syndical (que l'on dissocie du premier, ce qui est nouveau[544]), du service de la jeunesse enfin.

---

[540] Fortement teintée d'aristocratisme. Le Scout « fils à papa » n'est pas une représentation très populaire chez les Scouts de France.

[541] On souligne alors la question du coût. L'argument étonne : l'uniforme Louveteaux n'est guère moins cher, proportionnellement. Mais il est vrai que l'allongement de la scolarité, au moins technique, entraîne des frais nouveaux non négligeables.

[542] Les Patrouilles libres, plus souples sur le point de l'uniforme, ouvrait à l'âge Éclaireur une opportunité que l'on semble avoir mal saisie.

[543] Notons que dans la réforme Pionniers-Rangers, l'« extra-job » cherche à répondre à cette sollicitation.

[544] Irait-on à terme vers une reconnaissance pleine et entière de la validité de **la** politique ?

Huitièmement, enfin : le risque de l'évasion hors milieu par une promotion personnelle devient faible par principe dès lors qu'on affirme *« pas de chrétiens adultes non engagés »*, l'engagement étant rigoureusement défini à l'intersection des exigences de Foi, de santé physique et mentale, de foyer, de profession et... des « autres ».

L'importance d'un tel article tient médiocrement à la qualité du constat et des intentions arrêtées. Par rapport à la lettre de ce que pouvait déclarer le P. Sevin voire le P. Forestier au moment de l'éphémère et illusoire lune de miel avec l'Action catholique, rien de vraiment révolutionnaire. Elle tient en revanche principalement à un contexte radicalement différent, tant sur le plan social que religieux, à un déplacement véritablement topique de l'articulation des composantes du corps social entre elles et de la relation de l'Église avec ce dernier, déplacement déjà ponctuellement esquissé[545].

La place que prend désormais le souci du « monde ouvrier » dans le Scoutisme est tout d'abord redevable de celle qu'il a pris dans l'Église pré-conciliaire. C'est une chose qui atteste d'un réel désir de rééquilibrage de l'ancrage social de l'un et de l'autre à un moment où s'estompent les anciens clivages sous l'effet « égalisateur » de la croissance du capitalisme industriel de consommation[546]. Mais on ne saurait en aucun cas aller jusqu'à dire avec les intégristes que l'un et l'autre voulurent se « prolétariser » et même... se « marxiser ». L'autre tient à la nature même du processus de déplacement topique de la *Weltanschauung* non seulement scoute et catholique, mais d'une façon plus diffuse, « française ».

C'est un fait que la conception pyramidale, verticale de la société s'effrite au cours des années Cinquante, et qu'elle s'effondre une dizaine d'années plus tard. À cet égard, le processus de morcellement, d'individuation que craignaient tant Georges Goyau, Jacques Sevin, le chanoine Cornette et tous ces nostalgiques des temps aristocratiques s'est avéré inéluctable. Dans un monde qui s'achemine vers l'échange généralisé des personnes, des idées, des services et des biens, une structure nécessairement pérenne, serrée par des liens voulus immuables de personnes à personnes et de supérieurs à inférieurs ne pouvait guère, fut-elle purement représentationnelle, subsister autrement que radicalement marginalisée. Or une institution à vocation universelle comme l'Église (et partant un Mouvement qui en dépendait) ne pouvait accepter une telle marginalisation, au nom d'une vérité sociologique (et non essentiellement dogmatique), celle de l'ordre ancien et d'une prééminence révolue.

La notion même d'engagement est indissociable de celle de personnalisme communautaire, si chères l'une et l'autre à Mounier qui les a, sinon inventées, du moins popularisées. Mais qu'est-ce à dire ? Peut-on concevoir un « engagement » sans un engagement **dans**– ? Il ne s'agissait plus d'être à l'avant-garde **hors de**–, a fortiori **au-dessus de**–. Tout au contraire allait-on viser à être le sel de la terre, le levain de la pâte. Élite ? Pourquoi pas ? Mais élite de la conscience au coude à coude. Élite dans l'effort et le témoignage, élite en vertu d'une reconnaissance collective espérée, et non pas élite autoproclamée, aussi impériale que forclose et stérile. Eh bien, rien en effet n'est changé **sur ce point** et à la lettre, quoique tout soit différent, le sens en premier lieu.

Qu'une telle révolution copernicienne de la représentation du monde et de soi relève de l'utopie, qui le nierait ? Toute représentation ne relève-t-elle pas, au fond, de l'utopie ? Il

[545] Nous verrons comment tout cela se construit à l'intérieur de la réforme P.-R.

[546] La « démocratisation » (ou plutôt la massification) s'opérant par la nécessité économique d'élargir les limites traditionnelles du marché.

y a cependant utopie et utopie. L'utopie scoute (et l'utopie catholique de la Chrétienté retrouvée ?) des années Vingt et Trente était rétroactive en cherchant à tirer un trait sur cent cinquante ans d'histoire nationale et mondiale. Celle qui se cherche dans les années Soixante sera davantage prospective[547]. Et si l'on est troublé par une certaine impression de dilution d'identité de l'Église et du Scoutisme dans ces années-là, n'est-ce pas parce que l'on participe, aujourd'hui encore, d'une conception périmée de ces institutions, peu ou prou ? De leur point de vue, leur moindre « visibilité » sociale ne sera-t-elle pas le signe qu'elles auront partiellement gagné leur pari ? Ne sera-ce pas, aussi, la condition (le prix à payer) pour subsister et voir se diffuser lentement au sein du corps social les valeurs essentielles qu'elles se donnent à défendre ? La vraie fonction, enfin, de l'utopie positive n'est-elle pas, non de réaliser (il y aurait alors contradiction dans les termes) mais d'inspirer de la sorte, même insensiblement, le monde réel ?

Dans le cadre de cette *Weltanschauung* induite, implicite parce qu'elle n'a plus guère à se poser dans son opposition, la conception même du Chef suivit la même tendance. L'analyse de l'évolution du titre de la revue en fait foi.

Mais l'article du numéro de mars-avril 1960 précise mieux les caractéristiques des qualités requises des chefs d'unités populaires, qualités qui deviendront bientôt celles que l'on attend de tout Chef.

1) Vivre sa Foi dans, par et pour son engagement. Confirmation, s'il en était besoin, de ce que j'avançai plus haut : la présence active au monde extérieur devient une dimension sine qua non d'une adhésion vivante au message christique qui n'est plus la seule affaire de la méditation sur les Écritures, du dialogue intime avec le Créateur. Cela du reste n'indique-t-il pas aussi le déplacement de l'accent que l'on fait porter sur la dimension divine que l'on révère ? La « grande affaire », si l'on peut dire, des années Vingt et Trente en la matière est Dieu-le-Père et le Christ-Roi ; la divinité est souveraine et régnante. Tandis qu'il semble qu'à l'orée des années Soixante ce soit le dieu incarné, militant et souffrant qui recueille les ferveurs. En somme le Fils immolé l'emporterait au plan de la dévotion sur la Trinité Glorieuse... D'où peut-être les déviations, le confusionnisme ultérieurs de quelques gauchistes illuminés qui, au sein d'une société enivrée autant qu'ennuyée par sa prospérité, se plairont à assimiler le Nazaréen à Che Guevara.

2) Être présent à sa génération. Cela se décline précisément ici : être chef, ce sera répondre aux questions de son présent en chrétien accompli c'est-à-dire en homme accompli : au sein d'un *« vrai foyer »*, *« équilibré »*, *« harmonieux »*, *« rayonnant »* auquel on se doit de consacrer un minimum irréductible de temps. Indiscutablement, les campagnes du Cadre vert ont pesé d'un poids considérable dans cette redéfinition normative : on ne veut plus d'étudiants jugés immatures, scoutmestres nécessairement éphémères, de solitaires fragiles, sublimants et timorés, de vieux officiers dans l'ennui, homme accompli, encore, sur le plan professionnel, indiscutablement ; homme accompli comme militant chrétien : *« engagé dans des responsabilités apostoliques et temporelles choisies d'après les besoins du milieu en fonction de sa vocation, de ses talents et de ses possibilités. »*[548]

3) Connaître son milieu à fond, ainsi que les solutions que l'Action catholique et le syndicalisme apportent à ses difficultés spécifiques.

---

[547] Que l'on évoque la relance des prêtres-ouvriers, par exemple.

[548] *Chef*, mars-avril 1960, n° 349, p. 111.

4) Dernière exigence, enfin, mais pas la moindre : connaître la pédagogie scoute.

En vérité, c'est d'un saint que l'on brosse le portrait, et d'ailleurs l'auteur ne s'y trompe pas, qui parle avec une lucidité certaine d'une *« liste impressionnante et rebutante »*[549]. N'épiloguons pas sur ces prérequis, et insistons surtout sur le fait que le chef ne se définit plus, tant s'en faut, par sa seule qualité scoute. Là où naguère le Mouvement affirmait préparer des responsables pour la société par le Scoutisme, il réclame à présent des responsables formés par la vie paroissiale, familiale et professionnelle pour le Scoutisme. Tout particulièrement pour le Scoutisme en milieu ouvrier.

Ainsi la petite Cité scoute abat-elle au son de rutilantes trompettes ses murailles après avoir vainement tenté, et à plusieurs reprises, d'entrebâiller ses portes.

Mais le souci du monde ouvrier, pour important qu'il soit, n'est cependant pas exclusif : à partir de 1959 on verra en effet se multiplier, lors des Journées nationales et en dehors, les appels en faveur de l'enfance « inadaptée », terrain sur lequel les Éclaireurs de France étaient actifs depuis longtemps déjà. Le trait n'est pas de première grandeur, il est néanmoins significatif.

Le second « article », qui est en fait un discours, sur lequel je voudrais m'arrêter, est celui rédigé à l'occasion des Journées nationales de la Pentecôte 1961 par un « revenant » : le P. Liégé. « Revenant » ô combien important, dont on connaît le rôle dans les travaux conciliaires ; contribution tout aussi éminente qui contribua, tout comme l'exposé sociologique très complet d'Émile Visseaux sur le « fait jeunesse », tout comme la conclusion de Michel Rigal aux Journées sur laquelle je reviendrai, à faire de cette rencontre nationale pourtant régulière un événement.

L'exposé du P. Liégé prit pour thème *Jeunesse de l'Église*, thème intéressant le Mouvement au premier chef pour la double raison qu'il était composé par des jeunes et qu'il était en train de s'inscrire dans le courant « rénovateur ». En phrases nettes, pleine d'un enthousiasme mystique, Pierre-André Liégé esquissa ce qu'il voyait devoir être l'essence du renouveau du corps ecclésial. Du même élan, il convoquait les Scouts de France à une véritable renaissance spirituelle, cherchant à leur insuffler son ardeur.

Pour lui, l'Église, confrontée à d'indéniables difficultés, doit nettement choisir : *« Que l'Église obéisse en ce temps de crise au Saint Esprit, qui est souvent un Esprit d'improvisateur, un Esprit perturbateur, et pas seulement un Esprit qui fait des enfants sages. Que l'Église ne s'abandonne pas au désespoir, qu'elle renonce au durcissement, qu'elle prenne la voie du dépassement. »* Qu'elle cède au contraire à la vieillesse : *« Ce serait le cas d'une Église intégriste, qui aurait peur du monde d'aujourd'hui et se replierait sur le passé. »*[550]

Dans le ton de ces lignes, on sent vibrer la voix d'un prophète, d'abord trop ardent[551] mais qui, à une centaine d'années de l'intuition moderniste, appelle de ces vœux les épousailles de son Église et de son époque, en ayant, avec quelques autres précurseurs, compris l'enjeu, mesuré l'ampleur, reconnu les fondements et contribué à les faire admettre.

Car pour le P. Liégé, la question, en vérité, est bien là : l'Église dans son ensemble doit mesurer la régénérescence qui la travaille. Les signes existent du mouvement en cours, sur

---

549 Ibid.

550 R.P. Pierre-André Liégé, in *Chefs*, juillet-août-septembre 1961, n° 360, p. 55.

551 Référence est ici faite à l'épisode de 1957.

le plan biblique catéchétique, liturgique, du laïcat. Église en mouvement, donc Église en mission comme l'atteste la reprise d'un dialogue, interrompu depuis des lustres avec le « siècle ». À terme, l'espoir du concile concrétise ce grand remue-ménage.

Et d'autant que *« la jeunesse prend place dans l'Église »* comme elle est en train de se la tailler dans la société. Ainsi les Scouts ne peuvent ni ne doivent rester sur la touche :

> *« Il faut que vous entriez dans le coup avec beaucoup de sérieux en vous sachant concernés et ne vous contentant pas seulement de faire du bruit. »*[552]

C'est que les Scouts ont à se faire connaître dans l'Église, quitte à bousculer les habitudes, comme le fit Emmanuel Mounier, à qui, alors qu'il était sur le point de fonder *Esprit*, le cardinal Verdier faisait remarquer :

> *« Quand bien même, monsieur, vous tromperiez parfois, quand bien même vous nous tarabusteriez un peu, il faut être jeune, et vous nous ferez du bien. »*[553]

Se faire connaître dans l'Église, oui, y dénoncer *« l'entreprise réactionnaire et cléricale »*[554] pour faire connaître et reconnaître l'Église rénovée :

> *« Voilà*, conclut-il, *l'Église dans laquelle nous sommes : un mouvement, une mission* (...) *la vraie jeunesse de l'Église c'est bien celle aux sources de laquelle nous sommes revenus ce soir, celle dans laquelle le meilleur de vous-mêmes se retrouve, celle d'une Église en recherche de vitalité évangélique, une Église ferment dans le monde, partout présente comme une question, comme une inquiétude. »*[555]

Désormais, pour le P. Liégé, l'Église est appelée à devenir la conscience omniprésente, par chacun de ses fidèles, d'un « siècle » engagé sur la voie de la révolution permanente. Si elle ne renonce pas à son magistère religieux et moral, il lui faut en revanche renoncer au confort (fatal) de son institutionnalisation pour rester fidèle à son ultime vocation (annoncer la Bonne Nouvelle) et... mieux faire face à la « concurrence ».

Le discours de clôture que propose Michel Rigal est porté par l'élan prophétique de Pierre-André Liégé : *« Nous sommes*, s'exclame-t-il, *dans une mécanique qui va s'accélérer à un rythme prodigieux. »*[556] Pour faire face, le Mouvement doit entretenir une synergie dialectique entre une nécessaire croissance quantitative et une amélioration qualitative constante : expansion du Mouvement ; qualité du message.

Expansion du Mouvement : les Scouts de France ont eux aussi à relever le défi de la concurrence que représentent les « institutions de jeunesse », face auxquelles l'Association devra regrouper *« cette poignée de militants*[557] *qu'il faut grossir mais qui est nécessairement limitée »*[558]. En terme d'effectifs, que peut-elle espérer au mieux ? Attirer dix à quinze pour cent des sept-dix dix-neuf ans… Il lui faudra donc apprendre à dialoguer avec les institutions[559]. Cependant : *« L'institution distribue de la culture populaire* (...)

---

[552] R.P. Pierre-André Liégé, ibid., p. 59.
[553] Cardinal Verdier, cité par R.P. Pierre-André Liégé, ibid., p. 59.
[554] Voilà qui, pour un prêtre, est dire les choses !
[555] R.P. Pierre-André Liégé, ibid. p. 60.
[556] Michel Rigal in *Chefs*, ibid. p. 67.
[557] Le mot est notable.
[558] Michel Rigal, ibid.
[559] Présent auprès du Commissariat de la Jeunesse et au sein du G.E.R.O.J.E.P. depuis leur création, Michel Rigal très tôt, a vu loin.

mais elle ne distribue pas une vue de l'homme. »[560] Le Mouvement doit être à la fois à la base et au cœur des institutions de jeunesse, il a une *« influence à exercer »*. Part de l'Église, part de la jeunesse, part de la société, il doit à sa place et à chaque instant être une conscience en œuvre.

Ce qui ne peut manquer de poser des problèmes d'abord matériels : 1) il faut se donner les moyens de faire progresser le recrutement pour maintenir son influence ; or 2) la structure de l'Association est, comme le souligne le Commissaire général, adaptée à soixante dix mille garçons, pas à deux cent mille[561]. C'est pourquoi il faut réformer les structures, ce à quoi s'est attelé Émile Visseaux en réduisant la taille des Districts de manière à susciter une véritable équipe locale, en créant un échelon départemental avec à sa tête un Commissaire (Codep), en supprimant la Province au profit de la Région (vingt et une seront créées, la réforme est ainsi calquée sur la réorganisation de 1955-1960) ; à sa tête est placé un Commissaire (Coreg) bénévole, qui propose les Codep à la nomination par le Commissaire général ; flanqué par ailleurs d'un animateur permanent et d'assistants de branche, il dirige en outre le Conseil de Région et voit ses compétences étendues : les Scouts de France se mettent en somme à l'heure de la décentralisation[562].

Mais réformer les structures ne suffit pas si la qualité du message ne suit pas. Pour Rigal, le Scoutisme conserve sa dimension « totale », pédagogiquement parlant : *« Le Scoutisme est une des seules rencontres où l'homme soit envisagé dans sa totalité, corps, caractère, intelligence, âme. »*[563] La fidélité à l'héritage est ici manifeste. Ce qui, dans le cadre de la redéfinition en cours, ne va pas sans ambiguïté. Si l'objectif de la pédagogie S.d.F demeure en effet la formation de l'homme intégral, comment parviendra-t-on à concilier le monisme qui la caractérise avec le « multilatéralisme » d'une époque et d'un état d'esprit maison qui reconnaît son aspect ouvert et concurrentiel ? En outre, si l'on a bien vu comment le « totalitarisme pédagogique » se conçoit au sein d'un microcosme pensé comme Ordre, on voit mal comment il peut se concevoir au sein d'un Mouvement en mouvement dans son temps. Il y a là une difficulté méthodologique indéniable ; elle est centrale si elle peut ne pas apparaître immédiatement en pratique. Or à cette question la réforme P.-R. ne répondra pas explicitement, et l'on peut dire qu'elle demeurera toujours implicite au sein du Mouvement.

À ce premier point, qui fonde en théorie la « tactique » pédagogique des S.d.F en maintenant la tradition, doit s'ajouter inévitablement un second, définissant la 'stratégie': après la question « comment ? », la question « pour quoi ? ».

La réponse est ici sans ambage : le Scoutisme doit être *« une cellule d'Église »*[564]. Il participe alors d'un effort général pour : *« adapter des théologies, trouver une philosophie et un humanisme nouveaux à ce qui constitue le cœur et le centre même de la Révélation, de manière à ce que cet ensemble colle avec le monde dans lequel nous vivons. »*[565]

---

560 Michel Rigal, ibid., p. 68.

561 L'ambition, qui sera cruellement déçue, est alors de doubler les effectifs.

562 Cette régionalisation ne correspond pas seulement à une mesure de rationalisation administrative : elle a aussi une dimension symbolique certaine. Le découpage administratif en Province, en effet, répondait à un enracinement du catholicisme social dans le passé monarchique du pays. Prôné en effet par Montalembert et La Tour du Pin, il l'était, en termes voisins, par Maurras et l'Action française.

563 Michel Rigal, ibid., p. 70.

564 Si l'on reste dans le domaine de l'organique, l'évolution des sciences biologiques marque l'élaboration représentationnelle (autant que la diffusion de certains modèles politiques) : les S.d.F sont désormais moins « membres », ce qui suppose un schéma corporel hiérarchisé, que « cellule », ce qui rend bien compte du glissement topique vers le multilatéralisme relationnel.

565 Michel Rigal, ibid., p. 71.

Notons-le tout d'abord : il ne s'agit plus de conformer le monde à la lettre (comme à l'esprit ?) du message. On doit désormais conformer la lettre du message au monde (pour mieux faire passer l'esprit ?).

À un second niveau, les interventions de Pierre-André Liégé en cette Pentecôte 1961 (moment éminemment symbolique) constitue à presque quarante ans d'intervalle, une **refondation** du Mouvement. Après que ce soit remodelée la représentation du monde extérieur, on reformule une représentation de soi en fonction de ce que l'on veut atteindre par rapport au dit monde extérieur, et des moyens que l'on entend prendre.

Cela ne pouvait qu'avoir d'importantes répercussions sur les représentations induites et l'articulation catholicisme-badenpowellisme. Ce sera par le biais d'un entretien à-bâtons-rompus entre le P. Chevaleyre, pour quelques mois encore Aumônier Éclaireurs, et le P. Liégé (qui s'y taille la part du lion), que seront abordés, sans esprit de système, quelques unes de ces représentations induites.

La première par l'importance concerne le « type d'homme » que l'on veut promouvoir, ce qui conduisait à aborder le thème de la virilité, récurrent chez les S.d.F depuis leur fondation. Pour Pierre-André Liégé la virilité souhaitable est consubstantielle à la spiritualité. Ce que tout chef doit comprendre :

> *« Je pense que ce chef* (...)*, ayant fait pour lui-même l'expérience du lien qu'il y a entre ascétisme et Foi, sera un chef convaincant et contagieux et qu'il fera pratiquer l'ascèse, la virilité, la pauvreté dans une perspective qui débouchera sur la Foi. »*[566]

En d'autres termes (assez vagues) il s'agit de favoriser chez les jeunes la « *rencontre entre la virilité dans le Scoutisme et la Foi »*[567]. Ce qui signifie que la méthode badenpowellienne a pour fonction de forger le caractère de l'homme (*« c'est l'image paulinienne du bel athlète qui s'avance dans le stade sachant que ses sacrifices et ses abstinences lui assurent la maîtrise et la victoire »*, écrira le P. Le Bourgeois en 1964[568]), tandis que la Foi relève de l'éducation du chrétien. Dangereuse dichotomie, dans la mesure où elle est en grande partie responsable d'une certaine dérive du Raiderisme, la formation virile prenant le pas sur la formation chrétienne là où les aumôniers d'unité n'équilibraient pas assez puissamment les Scoutmestres « fana-techniques ».

Or, pour Pierre-André Liégé : *« Il ne s'agit pas d'être viril pour être viril, mais d'être viril pour rencontrer Dieu. »*[569] Et de préciser sa pensée : *« Je crois qu'il y aurait une impasse aussi dans la virilité du type para, au moins de certains paras, la virilité vue comme une espèce de mythe : je suis viril et ça suffit, la virilité-beau gosse, la virilité-dure (ce n'est pas la même chose que la virilité-forte). Je pense qu'être 'fort', cela conduit à la Foi puisque le Seigneur a dit :* 'le Royaume de Dieu souffre violence'*. Ce sont les forts qui s'en empareront, mais pas les durs.*'[570]

Jacques Sevin, le chanoine Cornette en 1930, Marcel Forestier, Henri Gasnier, Michel Blanchon en 1936, Michel Menu lui-même en 1947 ne dirent pas autre chose. Or il est clair

---

566 R.P. Pierre-André Liégé in *Chefs*, avril-mai 1962, n° 365, p. 31.

567 Ibid.

568 R.P. André le Bourgeois, *Le Scoutisme catholique et les grands courants dans l'Église*, in *Cahiers du Scoutisme catholique : le Scoutisme catholique, présence à l'Église et au monde ; aspects communautaires*, juillet 1964, n° 2, publié dans *Chefs*, juin-juillet 1964, n° 380, p. 27.

569 R.P. Pierre-André Liégé, ibid.

570 Ibid.

qu'en évoquant la « virilité de type para », Liégé vise au moins le Raiderisme déviant de sa vocation initiale. La question n'est donc pas entièrement contenue dans la représentation intentionnelle : les « mythes » d'accompagnement jouent un rôle décisif. À cet égard, l'homme du chantier que propose François Lebouteux pour le substituer à l'homme du raid est-il moins dangereux ? À première vue, sans aucun doute. La symbolique qui s'attache au commando, ou plus exactement les attributs guerriers du commando à commencer par le poignard, sa fonction même qui est d'être constamment au plus haut degré de sa force physique et de son instinct agonal, en dehors même de périodes opérationnelles, ne peuvent qu'entretenir un narcissisme de mauvais aloi, il n'est guère besoin de recourir à la psychanalyse de bazar pour s'en apercevoir. Tandis que le symbolisme latent de la pelle et de la pioche est à tout le moins plus discret, et s'il existe, ses connotations sont moins denses. Cela dit, si une étude couvre un jour l'évolution des représentations et des pratiques Pionniers-Rangers après 1964, elle devra probablement inclure l'« époque » dans l'équation de son analyse, époque qui, surtout après 1970, remettra vigoureusement en cause le culte de la virilité sous l'influence des mouvements d'émancipation féminine.

Passant au problème de l'obéissance et de l'autorité, le P. Liégé remarque non sans bon sens que les options scoutes en ce domaine (*« le Scout doit obéir sans réplique et ne fait rien à moitié »*) sont ambiguës : *« Tout dépend de l'utilisation qu'on en fait. »*[571]

Sur ce point, Pierre-André Liégé s'interroge : n'a-t-on pas *« un peu militarisé le Scoutisme en présentant les choses comme cela »*[572]. La réponse à cette angélique question est évidemment affirmative : qu'on se souvienne du contexte des années Vingt ! À cet égard, du reste, le Raiderisme n'a rien arrangé.

Cela dit, au détour d'une phrase banale, le P. Liégé touche sans en avoir l'air au dogme même de la Loi S.d.F qui jusque là n'avait pas été remise en cause. Pourtant la Loi est la clé de voûte de l'édifice. Or, si l'on prolonge la question du Père, qu'obtient-on, sinon : *« n'y aurait-il pas lieu de revoir cette formulation ? »*. La remarque, insignifiante en apparence, va donc loin, mais elle est logique : lorsqu'on rebâtit un édifice, laisser intacte la clé de voûte paraît délicat, dans la mesure où toute reconstruction nécessite une déconstruction...

Quoiqu'il en soit, et comme pour la virilité, le P. Liégé oppose deux formes d'autorité. La négative d'abord :

> *« Je pense que cette autorité qui ne respecte pas tellement la personne, qui ne veut pas tellement faire des hommes libres mais qui veut des hommes conformes, des hommes en rang d'oignons, des hommes qui claquent les talons, des hommes-étalons, des hommes en série, cette autorité là est peu au service de la Foi. »*[573]

Au contraire :

> *« Tout dépend de savoir si le chef et l'autorité qu'aura le chef seront au service de la recherche chez le garçon, un service de la découverte personnelle, un service de la volonté personnelle, et non un remplacement, une dispense à chercher* (...).

---

571 Ibid, p. 32.
572 Ibid, p. 31.
573 Ibid, p. 32.

> *« Je crois que l'autorité qui conduira à la Foi sera celle qui se présentera comme une autorité d'amour, une autorité qui suscite, une autorité qui met en état de recherche, une autorité qui encourage, plus qu'une autorité qui commande ; une autorité donc qui suscite de l'intérieur le garçon dans une certaine direction, en vue d'une certaine cohérence, qui l'épaule et le soutient. Je remarque que c'est comme cela que Jésus-Christ a été chef. »*[574]

Passionnant développement : on ne peut pas ne pas évoquer ici la part de la réflexion consacrée à ce sujet par le P. Forestier dans *Scoutisme, Route de la liberté*.

J'ai montré comment, quoique de manière ambiguë, l'Aumônier général dégageait de sa culture religieuse[575] une sphère d'autonomie du garçon que l'éducateur devait s'efforcer de révéler à lui même, étant entendu que, participant de la dimension matérielle et de la dimension spirituelle de la Création, celui-ci devait pouvoir faire éclore en lui l'essence divine avec l'aide de l'adulte. Le P. Liégé, parlant de *« susciter de l'intérieur le garçon dans une certaine direction »*, ne dit pas autre chose. Il postule sans le dire et la direction en cause, et l'immanence d'une essence supérieure à *« susciter de l'intérieur »*.

C'est là où se produit la fracture avec le thomisme explicite des années Trente. Le thomisme relu par la fin du XIX^{e}, se fondant sur le postulat de la double essence, articulait la réalisation supérieure de l'homme et un ordre terrestre qui la rendait manifeste, lequel, par reflet, attestait de l'existence d'un ordre transcendant. C'est justement le plan de la manifestation temporelle que le P. Forestier abandonne partiellement dans sa méditation : reposant sur un constat pessimiste dans lequel l'expérience du régime vichyste n'est sans doute pas pour rien, en vertu duquel le « siècle » est irrémédiablement corrompu, elle cherche à mettre au premier plan la réalisation personnelle du garçon, ultime et intangible objectif.

Le P. Liégé est plus net. La conformité à un ordre pré-établi (fut-il chrétien par tradition) est *« peu au service de la Foi »*, dit-il. Seule compte l'émergence de l'essence spirituelle par le truchement de la formation du corps et du caractère virils qui réalisent alors tout à fait leur consubstantialité à la Foi, cette adhésion complète, cette fusion de l'être et sa vocation divine.

Dès lors le statut de la liberté n'est plus un obstacle, et du reste, c'est significatif, le P. Liégé passa sans s'y arrêter.

La difficulté en effet que le système représentationnel soulevait était multiple : 1) le jeune devait travailler à épanouir son essence spirituelle mais 2) dans un univers radicalement hostile parce que 3) l'Ordre temporel qui était censé favoriser cet épanouissement avait été détruit. Il fallait donc tout à la fois favoriser la **libre** adhésion au plan divin (actualisation de la nature divine de l'homme) tout en la soumettant à la conformité exigée par l'ordre temporel que l'on souhaite rétablir (ordre hiérarchisé, organique, etc...). D'où cette dialectique dangereuse : la vraie liberté est celle qui abdique librement. Dialectique d'autant plus dangereuse, et c'est là la principale faiblesse de l'édifice, que jamais cet ordre, monarchique et terrien, ne fut l'objet de la Révélation!

À partir du moment où l'abdication, même libre, de la liberté au nom d'un ordre temporel n'est plus requise, la liberté est restaurée dans son intégralité : il s'agit alors de

---

[574] Ibid.

[575] Tout imprégné du thomisme diffus de ses années de formation.

susciter chez le garçon, immergé par ailleurs dans un monde temporel qui représente l'une des composantes de l'alternative, la conscience qu'il existe une autre dimension que la dimension matérielle ; que cette dimension différente il la détient en partage, et qu'il ne tient qu'à lui, sans aucune contrainte, d'opter pour elle.

Dès lors, la dialectique de l'être et du paraître devient fallacieuse : ayant intimement répondu à l'appel divin, le futur adulte **sera** l'homme de la Foi en acte, sans nécessité de surdéterminer sa vérité ontologique par un lourd appareil comportemental (l'armure du chevalier-croisé...) tissé comme un écran entre lui et le monde réel. En conséquence, sa discipline sera bien une auto-discipline, et non une discipline pré-requise envers laquelle il n'aurait pas d'autre choix que la soumission à moins qu'il la renie.

De ce fait, le Scoutisme inspiré, via Michel Rigal et son équipe, par Pierre-André Liégé (et d'autres, dont les Bénédictins desquels Lebouteux sera proche) peut réellement se présenter, sans tricher, comme un humanisme chrétien. Corollaire : une touche nouvelle apportée à la représentation du Chef ! En effet, comme le déclare le P. Liégé au P. Chevaleyre :

> *« Si le Chef scout est très réellement au service de ses garçons et tire à chaque fois au but de leur psychologie, dans leur sens de l'aventure, dans leur goût du risque ou tout ce qu'on veut, il n'y a plus de problème d'autorité et d'obéissance à l'intérieur du scoutisme. Il n'y a guère qu'un problème de paternité et de mise en service des garçons. »*[576]

Et sans doute, car si l'adulte est à l'unisson de ce qu'il cherche à susciter chez le garçon en tenant compte de sa personnalité, comment n'y aurait-il pas, compte tenu de tout ce qui précède, mutuelle reconnaissance ? Il est donc fondamentale que la Troupe soit une communauté authentique, et non une collection d'antagonisme.

Cette dernière remarque va loin. Car indirectement le P. Liégé voit dans la Patrouille cette micro-unité, un facteur de clivage de nature à perturber le climat propice à la bonne éclosion de la conscience religieuse, temporelle, humaine en un mot du garçon, par l'apprentissage de soi par autrui sous la paternelle attention du Chef et de l'Aumônier, sous la maternelle et discrète férule de la Loi (inspirée par l'évangile). Mais alors qu'en sera-t-il de la Patrouille ? Voici un autre dogme, beaucoup plus fondamental que celui de la lettre de la Loi, qui est remis en cause. Ici, c'est l'un des éléments de base de la méthode de lord Robert qui est touché, au nom, et c'est la première fois, de l'Église.

Dernier point abordé, mineur pour la place qu'il tient : celui du rôle tenu par la Nature. Pour Liégé : *« L'assimilation du contact de Dieu avec les grands soirs poétiques des feux de camps se retrouve même chez certains chefs de plus de vingt ans, et c'est très dur à extraire. »*[577] La Nature, à ses yeux, n'est qu'un lieu de rééquilibre, d'épuration, voilà tout. L'amour humain, la fraternité, les luttes pour la justice, la solidarité lui semblent être autant que la Nature des *« signes de Dieu »*. Ici, le P. pousse sa logique jusqu'au bout : tandis que naguère la Nature demeure le dernier tabernacle intact où s'exprimait l'ordre divin et où l'on pouvait maintenir sans gêne l'illusion d'un retour à un ordre temporel « sacré », ce détour n'est plus nécessaire dès lors que le « siècle » n'est plus l'obstacle insurmontable à l'épanouissement du jeune chrétien, défi stimulant, tout au contraire, qu'il faut sans cesse relever au quotidien.

---

[576] R.P. Pierre-André Liégé, ibid., p. 33.

[577] Ibid, p. 35.

Sans doute cette prise de position fut-elle la moins heureuse. Henri Van Effenterre, cité par Émile Visseaux, exprima là une conception tout à fait à sa place dans le cadre de la redéfinition en cours, mais plus respectueuse du Scoutisme :

> « *Il est urgent* (...) *non pas d'abandonner le sens de la nature, dont vivait Baden-Powell, mais de le repenser de manière à ce que, au lieu d'éloigner du monde technique, et de préparer à la longue d'aimables mais stériles désadaptés, il ouvre l'homme à ses vraies tâches futures.* »[578]

Du reste, le P. Chevaleyre marquera sur ce sujet un désaccord assez net, refusant une conception hygiénique de la Nature. La réforme P.-R. sera du reste plus proche de lui et de Van Effenterre que de Liégé dans ce domaine.

Voici donc sériées les grands représentations en cours de redéfinition. Leur cohérence théorique est indiscutable. Encore fallait-il les traduire pratiquement.

3.3.2. La réforme en elle-même

En 1964, deux ouvrages paraîtront simultanément aux Presses d'Île de France ; deux ouvrages d'un C.N.E., François Lebouteux, dont la fonction est supprimée et qui, éphémère Commissaire général-adjoint, va se consacrer à une réflexion sur le Scoutisme européen avant d'être détaché auprès du jeune gouvernement algérien pour participer à l'édification du système éducatif (1965).

Le premier de ces ouvrages : *Tâche d'homme, le métier de Chef Éclaireur*, date déjà un peu, rapporté à l'actualité du Mouvement, puisqu'il se situe dans une perspective pédagogique traditionnelle (le Raiderisme) ; son esprit cependant est déjà celui dont on a signalé l'émergence. L'homme que nous voulons former, écrit Lebouteux, « *Un homme à la fois personnel et communautaire* »[579], de santé, de caractère, de débrouillardise, « *engagé dans les bagarres d'aujourd'hui* », « *prompt aux remises en question* », mais « *fidèle à quelques grandes certitudes* », « *militant formé en plein vent* » qui aimerait le contact humain et ne serait pas l'homme d'un clan. Où l'ancien et le nouveau se mêlent étroitement !

Mais c'est le second, surtout, qui est important dans la mesure où il constitue les prolégomènes de la réforme. Le procédé à la base de l'ouvrage, le rassemblement d'articles publiés dans la revue destinée à l'encadrement, n'est pas nouveau. Cependant, mieux que jamais, il illustre le lent mûrissement d'une réflexion (dont le montage gomme cependant les incertitudes en sélectionnant soigneusement des prises de position consonantes)[580] et permet d'en mieux saisir les racines, tout en offrant un éclairage, parfois singulier, sur l'état

---

578 Henri Van Effenterre, cité par Émile Visseaux, in *Chefs*, mars-avril 1960, n° 349, p. 2.

579 François Lebouteux, *Tâche d'homme ; le métier de Chef Éclaireur*, Presses d'Île de France, collection Scouts de France, 1964, p. 10.

580 C'est peut-être ce caractère « consonant » qui donna aux traditionalistes-intégristes l'impression qu'il exista un complot à l'encontre du Raiderisme et de l'unité de la branche Éclaireurs, complot élaboré de longue date. Or c'est vraiment en 1962 (avec le lancement de l'« Entreprise » et le grand rassemblement autour de la piscine de Concoul dans les Cévennes, dont le maître d'œuvre au niveau scout avait été Jean le Galléo) que l'idée d'une réforme radicale prend corps. Elle fera sa croissance au cours de l'année 63.
Notons à cette occasion qu'il faut **infirmer** le jugement prémonitoire de Frédéric Lefebvre selon lequel Lebouteux n'aurait été qu'un homme d'appareil loin des réalités du terrain, et que la réforme serait née d'une pure projection intellectuelle. Or Lebouteux, comme Menu avant lui, a repris, parallèlement à ses activités nationales, une Troupe à Anthony où il expérimentera les grandes lignes de sa réforme. Soulignons aussi, pour clore cette question, que le premier camp mettant en pratique les intuitions qui conduiront à la réforme un an plus tard sera un camp « art et technique », de septembre 1962. L'entraînement porta surtout sur l'autonomie. La pédagogie par objectif y fut expérimentée. L'ancêtre de l'« extra-job » permit aux jeunes de financer l'affaire.

d'esprit des responsables d'unité auxquels Lebouteux donne (parfois implicitement) la parole :

> « *Ce petit livre de François Lebouteux*, déclare solennellement Michel Rigal, *est précieux : François est celui parmi nous sur lequel pèse le plus constamment la tâche d'être à l'écoute de la génération qui monte et d'y adapter le Scoutisme, sa méthode et ses buts sans le trahir.*
>
> « *J'affirme qu'il y a particulièrement réussi ; les pistes qu'il ouvre dans ces pages et qui ne sont au fond que la reprise d'articles élaborés au fur et à mesure du cheminement de sa pensée en témoignent.* »[581]

L'hommage est pour le moins appuyé. C'est assez dire combien le Commissaire général est en communion d'idée avec le C.N.E. Celui-ci pose d'abord le problème. Partant précisément du rassemblement de Concoul[582], il affirme : « *On ne reviendra pas (avec les garçons qui y ont participé) aux jeux de la technique inutile. Encore une fois notre Scoutisme est en cause.* »[583] Le programme qu'il se fixe alors ramasse des idées éparses : « *Aujourd'hui la démocratie et la responsabilité vécues à l'école, demain la compétence d'un métier au service du Tiers-Monde.* »[584]

Pour le réaliser ? Réconcilier l'adolescent[585] avec lui-même. Ce sera difficile à double titre : l'adolescence de l'époque est certes fascinée par l'aventure moderne, mais celle-ci est réservée à quelques spécialistes ; de surcroît, un conformisme « nouvelle vague » se marque, fondé sur le consumérisme, l'attachement à un certain confort de vie (sinon strictement matériel), sur l'absence d'une culture vivante et la passivité jusque dans l'adhésion au grand mouvement de génération que dénote par exemple le lancement foudroyant de *Salut les copains* qui, en trois numéros, passe de cent cinquante mille à quatre cent mille exemplaires vendus.

De cette « aliénation » il est des responsables. Et Lebouteux de commencer à battre sa coulpe :

> « *Je suis –j'étais– quant à moi, prof de Français, et j'ai essayé de leur*[586] *apprendre à rédiger des dissertations dans la langue de Vauvenargues. Mais je ne leur ai pas appris à s'exprimer, parce que ce monde moderne ne s'exprime plus sous la forme de dissertations*[587]*. Ou bien ils seront condamnés au silence, ou bien ils s'exprimeront sous forme de tracts, d'affiches, sous forme d'une vitrine, d'un court-métrage, d'un dessin animé ; ils s'exprimeront en empoignant un auditoire, comme ils auront à le faire demain dans leurs ateliers, leurs syndicats, leurs ensembles résidentiels, leurs amphis.* »[588]

---

581 Michel Rigal in François Lebouteux : *L'école…,* op. cit. p. 7.

582 Cf. supra.

583 François Lebouteux : *L'école…,* op. cit., p. 12.

584 Ibid.

585 François Lebouteux est l'un des premiers à employer le terme dans la revue.

586 Il s'agit des adolescents.

587 Fâcheuse illusion d'optique : les cadres de la Nation, à la fin des années 80 encore, passent par une formation de la mise en forme de la réflexion. Aucune structuration de la pensée ne peut du reste se dispenser d'un apprentissage formel, notamment au plan logique. L'Éducation Nationale souffre toujours de tels mirages, issus de la mauvaise conscience d'une génération mal à l'aise, aujourd'hui au pouvoir. Cela dit, Lebouteux était en effet dispensateur d'un enseignement qui avait fort mal supporté la fusion des ordres primaires et secondaires au lendemain de la Libération, comme le montre la vivacité des débats entre *Revue de la Franco-Ancienne* et le *Bulletin de l'enseignement moderne*. L'enseignement du Français (associé aux langues mortes dans l'Agrégation des Lettres Classiques) dans les établissements qui héritaient de l'ancien secondaire (grosso modo les lycées) demeurait l'un des principaux « critères de distinction » dénoncés à partir de cette époque par Pierre Bourdieu...

588 François Lebouteux, *L'école…,* op. cit. p. 19.

Formulation ambiguë, ô combien, dont on ne saisit pas clairement la logique, car enfin en quoi l'apprentissage de la dissertation empêche-t-il les étudiants de 68 de s'exprimer, et avec quelle verve, quelle inventivité, en tracts, en affiches, en harangues échevelées[589] ? Au contraire, ne chauffe-t-il pas au rouge le brio des maîtres éphémères de Nanterre, de la Sorbonne, de l'Odéon ?

Réconcilier en tout cas l'« ado » avec lui-même, c'est (et là qui ne serait pas d'accord ?) lui assurer la maîtrise de sa propre expression. Encore cela ne suffit-il pas : il faut, par la « responsabilisation », la participation, réconcilier les jeunes et les adultes, les jeunes et le monde qui se fait, réconcilier les jeunes avec leur vocation dans le plan de Dieu. Or l'École est à la dérive[590], dérive que doit du reste stopper le Mouvement : il faut, affirme Lebouteux, lancer l'institution scoute à l'assaut de la réforme de l'École[591]. En outre, les adultes eux-mêmes ne savent plus très bien où ils en sont ; y compris au sein du Mouvement[592]. Ainsi le Scoutisme, à condition qu'il sache faire face aux attentes d'une génération elle-même confrontée à un monde nouveau, conserve toute sa valeur. Bien plus, il retrouve l'importance que ses fondateurs catholiques lui reconnurent : il s'agissait alors de conjurer le désarroi d'une génération sans père, il s'agit désormais d'exorciser l'angoisse d'*« une génération sans parents »*[593] :

> *« Un monde violent et méprisant livré à la puissance technique récupère ses déchets sous forme d'inadaptés, de blousons noirs, d'asociaux de tout poil. Ces pauvres ont des yeux mauvais. N'épiloguons pas, ils sont privés de pères . »*[594]

L'ampleur de la tâche exige que l'on soit vis-à-vis de soi-même sans concession. Le temps de l'autocritique est venu. Lebouteux en profite pour livrer quelques remarques venues de Chefs en stage à Jambville[595], remarques qui durent, à l'époque, en faire sursauter plus d'un :

> *« On forge de beaux types d'hommes comme on dit. À mon sens inutiles et réactionnaires.*
>
> *« Au total, les gars se trouvent parés pour la prochaine expédition polaire et totalement niais devant les problèmes quotidiens de chez eux.*
>
> *« À la différence d'un marxiste (orthodoxe)*[596]*, nous ne comptons pas sur le simple jeu de la lutte des classes pour sortir des militants. Nous croyons à l'éducation. »*[597]

Bref, on ne veut plus de la *« communauté ghetto »*, du *« bluff à l'entraînement dit utile »* et l'on trouve suspecte, avec l'air du temps (très échauffé par la fin de la guerre d'Algérie et l'aveuglement criminel des soldats perdus de l'O.A.S., il est vrai), l'appréciation

---

589 A-t-on suffisamment pesé le paradoxe ?

590 C'est largement inexact au niveau des structures que les ministres Berthoin et Fouchet ont profondément bouleversées. Mais pourquoi faut-il à, l'époque comme aujourd'hui, que l'on traite la question de l'évolution des comportements et des mentalités à coup d'ukases ? C'est la meilleure façon de les figer. Quant à l'effet des « révolutions »...

591 Position fort peu orthodoxe. Périlleuse confusion des genres : on ne fait pas avec un enseignement de masse ce que l'on fait avec l'éducation d'un *happy few*.

592 Lebouteux s'appuie sur des témoignages de chefs issus du Cadre Vert.

593 Le mot est de Georges Hourin, cité par François Lebouteux, *Tâche d'hommes…*, op. cit. p. 7.

594 Ibid. En dépit d'une réconciliation franche avec le monde extérieur, on est parfois atteint, chez les Scouts de France, de... « menuite récurrente ».

595 Pour rappel : le camp-école, qui a quitté le château de Chamarande.

596 Singulière précision, qui apportait de l'eau au moulin de ceux qui n'attendaient que le frémissement d'un bout de chiffon rouge pour hurler au loup.

597 François Lebouteux, *L'école…*, op. cit. pp 46 à 48. Force est de reconnaître que la dernière intervention était un rien provocante...

positive des anciens Scouts *« par les officiers, les patrons et les belles-mères »*[598]. Dans tout cela, l'enjeu est le changement de statut de la fiction (qui doit être inséré dans le vrai, mais on ne nie pas son utilité pédagogique, cf. la Patrouille de la Flamme ou Jack de Minuit), et celui du jeu (tout cela même si l'on n'oublie pas qu'*« à quinze ans on a le cœur d'un évadé, mais aussi le cœur d'un apôtre et d'un conquérant »*[599]). En tout cas, plus question d'entendre parler des totémisations[600]. Quant à la collection Signe de Piste (qui entamait la fin de sa première carrière), on l'assassina avec une férocité telle[601] que la maison d'édition Alsatia elle-même fit une mise au point dans laquelle elle s'en désolidarisa subtilement.

Changement de statut de la fiction et du jeu, mais fidélité inébranlable au camp et à son impact formateur ; remise en cause, aussi, des « épreuves de classe » à l'occasion de l'« Entreprise 62 » dont on retrouve le rôle dans le tournant pris par l'E.N.E.. à cette époque ; témoignage à l'appui : *« Écoute, mes gars sont lancés à corps perdu dans l'Entreprise. Je ne vais pas leur casser les pieds avec les épreuves. »*[602] Si l'on ne les supprima pas encore, du point pensa-t-on les faire passer à la faveur de l'Entreprise (ou du projet d'année). Quoiqu'il en soit : *« l'Entreprise 62 a été une secousse »*[603], et les chantiers ouverts ont montré leur valeur formatrice. Lebouteux put ainsi conclure :

> *« Nous n'avons jamais bien choisi entre un Scoutisme de 'divertissement' (le jeu, la technique pour la technique, la compétition, l'horreur des temps de pause) et un Scoutisme de 'retraite' (l'élite de la Chrétienté, les messes à part, la Cour d'Honneur*[604] *pour trois absences et le mot du Chef à la lueur des braises). Nous vivons de tout cela un peu. C'est maigre, en face d'une génération affamée de croire à quelque chose. »*[605]

Mais justement : comment se représente-t-on cette génération de façon plus précise ?[606]

C'est toujours une génération prisonnière des villes (et Lebouteux de citer... Péguy), de l'artificiel, à laquelle un Scoutisme de grands jeux dans les bois parle peu. Les jeunes qui la composent apparaissent assoiffés *« d'une autre forme de contact, brutal, avec une certaine nature* (...) *sauvage, colorée, dépaysante, une nature qui, si l'on ose dire 'tient le coup devant le cinémascope. »*[607]

C'est encore, par référence à Camus : *« tous ces corps dorés d'une jeunesse »*, laquelle *« s'offre elle-même en holocauste au soleil. Car il s'agit bien de cela. Ces sens émoussés, ces corps fatigués avant d'avoir été créés, ne cherchent dans la nature qu'une*

---

598 Ibid. p. 47. *Horresco referens*... Mais l'inverse n'était-il pas vrai aussi ?

599 Ibid. p. 49.

600 *« Avec la saison du muguet revient pour les obsédés du tomahawk la saison des cérémonies nocturnes.*
« (…)
« Apanage de troupes médiocres et de chefs sans imagination,la totémisation et ses cousins germains (ordres de chevalerie secrets, comités divers et clandestins, etc...) n'en continuent pas moins leur petit bonhomme de chemin. » François Lebouteux, in Chefs, janvier 1961, n° 354, p. 17. Ces *« cérémonies stupides »*, *« pratiques d'un autre âge »* sont frappées d'interdiction formelle.

601 Justifiée par la parution on ne peut plus discutable d'un roman : *Aventure au Katanga*, préfacé par le très fâcheux colonel Roger Trinquier, en 1962. Les remous furent tels que l'archevêché de Paris s'en émut. D'autres « cadavres dans le placard », dont je reparlerai, empoisonnaient la réputation d'une collection vantée par Georges Gauthier du temps de son Commissariat général, et sans tache, aux yeux du Mouvement, jusqu'en 1956.

602 François Lebouteux, *L'école…*, op. cit. p. 60.

603 Ibid p. 100.

604 Dans sa fonction répressive : « haute cour de justice ».

605 François Lebouteux : *L'école…*, op. cit. p. 102.

606 L'article repris ici fut écrit pour *Les cahiers de vie franciscaine* et publié en octobre 1963.

607 François Lebouteux : *L'école…*, op. cit. p. 106.

morsure plus vive, une brûlure ou un sentiment plus ardent (...) *Ces jeunes sont des primitifs. »*[608] L'évocation de James Dean d'*East of Eden* ne pouvait manquer. En bref, la « nouvelle » génération est en quête de points de repère inébranlables et de défoulement. À preuve le vandalisme envers la nature : *« Ils*[609] *veulent la marquer, et en la marquant, se prouver quelque chose à eux-mêmes. »*[610]C'est-à-dire se prouver qu'ils existent.

Pour Lebouteux, le chantier répond à cette attente de confrontation identitaire, mais il y répond de façon positive. Et de citer les pionniers soviétiques qui, avec Makarenko[611] trouvent leur voie de débroussailleurs, *Une journée d'Ivan Denissovitch* de Soljenitsyne en illustration.

Cette demande renouvelée face à la nature amène Lebouteux à s'interroger sur le fameux article sixième de la Loi qui avait quelques mois plus tôt arrêté le P. Liégé dans *Chefs*. Aussi propose-t-il une autre formulation[612], plus compréhensive : *« Le Scout protège la vie car elle vient de Dieu »*, qui montre bien que la nature n'est pas la seule voix d'accès à lui. Cependant cela suffit-il ? Le Scoutisme en pratique répondit-il à cette attente neuve ? qui déborde d'ailleurs le cadre naturel et réclame des activités créatrices et d'identité et d'œuvre utiles (comme le montre un article inséré de Michel Kieffer) ?

La réponse est, pour Lebouteux, négative. La ressource ? Se tourner vers l'Inspirateur, revenir à Baden-Powell :

> *« B-P, c'est simple mais ce n'est pas bête, ce n'est pas compliqué, mais c'est intelligent* (...).

608 Ibid. p. 107.
609 Les adolescents.
610 François Lebouteux : *L'école…*, op. cit. p. 102.
611 Référence importante chez Lebouteux.
612 Rappelons cet article : *« Le Scout voit dans la Nature l'œuvre de Dieu. Il aime les plantes et les animaux. »*

« Pour nous, le Scoutisme ne se définit pas à partir d'un répertoire d'activités, d'un folklore, d'une gamme de signes de reconnaissance, d'un fond commun de héros. »[613]

Il faut donc en revenir à une méthode épurée, et cette méthode, c'est l'Entreprise qui la fournit, définie en six temps: 1) choix des garçons ; 2) travail préparatoire de la maîtrise ; 3) programme d'activité, publié en panneaux ; 4) entraînement et équipement en patrouille ; 5) réalisation par la Troupe ; 6) critique, évaluation. La nouvelle représentation du Chef s'affine de ce fait :

« Le chef est celui qui aide à s'exprimer, qui fait éclore les rêves en forme de projet, qui garantit ceux-ci réalisables, et qui dans l'action menée ne valorise pas la troupe en soi mais chacun des participants qui cherchent avec inquiétude la mesure de leurs moyens. »[614]

Le Chef devient un metteur en scène, un caméraman-opérateur, mais plus encore, maîtrisant la subtile dialectique entre la personne en devenir et la communauté, un éducateur d'hommes complets et aptes au travail collectif.

Maître d'œuvre, le Chef n'est pas le seul acteur de cet apprentissage personnaliste-communautaire : la Cour d'Honneur, ce parlement de Troupe qui va s'élargir jusqu'à devenir l'assemblée souveraine des citoyens de la micro-république scoute, y doit jouer aussi un rôle central. La formation civique du Scout en dépend ; mais aussi l'épanouissement de l'essence spirituelle du jeune chrétien, dans l'affirmation de la dignité de chacun et dans la participation de chacun à cette micro-société qui est aussi cellule d'Église dont le noyau et le manteau invisibles sont la parole de Dieu.

Sans conteste, le montage de ces divers articles, qui correspond bien à l'évolution de la réflexion de l'E.N.E.. et que pourra faire sien chaque lecteur, répond à un souci didactique. Tout converge vers la nécessité de la naissance des Pionniers et des Rangers[615].

La réforme est ainsi officiellement adoptée lors de l'Assemblée Générale du 22 mars 1964.

Quoique le mot soit employé par le C.N.E., ce n'est pas une proposition : différence, et de taille, avec le Raiderisme. Mais si les unités Raiders avaient montré des signes de résistance à toute adaptation (ce qui, plus qu'un essoufflement en soi, détermina l'E.N.E. à la substitution par une réforme plutôt qu'à une rénovation vers la fin de 1961 et surtout dans le courant de l'année 1962), que dire des Troupes « ordinaires » au sein desquelles rien, sauf les épreuves de classe, n'avait changé depuis la réduction de la longueur du short dans les années trente... Ainsi l'approche que Michel Menu avait effectuée du problème ne pouvait être reproduite : tout était à reprendre.

Premier point de la réforme (et de taille) : l'éclatement de la branche. François Lebouteux s'en explique devant l'Assemblée :

« L'hypothèse de départ est particulièrement simple. Les garçons quittant les troupes à quinze ans, sauf brillantes exceptions (encore une fois, j'exclus du tableau des 'gradés', C.P ou seconds dont le commandement et l'esprit de service

---

613 François Lebouteux : *L'école...*, op. cit. p. 133.

614 Ibid. p. 152.

615 Tout sauf l'évocation de l'utilité d'une scissiparité de la branche, singulièrement absente. Or tout aussi curieusement, ce sera ce point que choisiront les opposants pour cristalliser un refus plus global.

peuvent partout remplacer l'intérêt pour le scoutisme lui-même[616]*, la conclusion de X observateurs, autant dans le scoutisme qu'à l'extérieur, et de tous les pays, était, en gros que le scoutisme Baden-Powell n'était pas adapté, au-delà de 14 ans.*

« D'où les Explorers américains, les Senior Scouts en Grande-Bretagne et ailleurs : à ceux-là on propose non le scoutisme B.P, mais un prolongement, une 'autre chose' qui, selon les latitudes et les tempéraments, tiendra tantôt du club, tantôt de la prémilitance adulte.

« Notre option se situe ***radicalement à l'opposé***[617] *de celle-ci. Plus on relit 'Éclaireurs' et plus on se persuade que ce livre, écrit pour des garçons qui entraient dans le Mouvement, l'était pour des plus de 14 ans*[618]*. Et nous en tirons la conclusion que s'il faut entamer un 'autre chose', c'est pour les 12-13 ans. Et ce sont les Rangers. C'est pourquoi les Pionniers sont, à tout prendre, et malgré les différences du style et de l'époque, si apparentés au Raiders qui, eux aussi, traduisaient la même conviction que le génie de B.P éclate dans le scoutisme des garçons de quinze ans. »*[619]

Il est clair que, traité de « révolutionnaire marxiste » par les « traditionalistes intégristes », celui qui s'exprime ainsi manifeste le souci le plus haut de la tradition scoute. Car enfin comment oser se réclamer de celle-ci quand au nom de son intangibilité, on loue sa sclérose, on entretient sa décomposition, on prépare sa marginalisation radicale, parfois sa fin[620] ? Bien plus, ce respect ne s'arrête pas aux seules intentions.

Une telle séparation, en effet, n'était pas chose nouvelle au sein du Mouvement : j'ai rappelé l'abbé d'Andréis ; d'autres exemples existent, certes très locaux : Roland Pierre à Remiremont vers 1922, André Sonrier à Nancy dans les années trente... Et encore ne sont-ce là que des exemples évoqués dans les revues alors que la « doctrine » officielle était la formation du cadet par l'aîné, fondée sur un « effet d'entraînement » du premier par le second[621]. Plus commune était la pratique des Hautes-Patrouilles, qui réunissait tous les « gradés », précisément (Seconds et Chefs de Patrouilles, Assistants) pour des activités spécifiques (sorties le plus souvent) qui les coupaient des benjamins que l'on avait pas, du coup, « à traîner » derrière soi[622]. Enfin n'oublions pas les Raiders ! Certes, la Troupe entière portait le béret vert dès que les conditions requises étaient remplies. **Mais** l'insigne attestant de la qualité personnelle n'était remis qu'aux brevetés, c'est-à-dire aux Scouts d'"élite', déjà titulaires de leur première classe. Or ces grands scouts ne pouvaient pas ne pas former un groupe à part au sein de l'unité, se confondant avec une H.P élargie. Ainsi, au moins dans l'esprit de ses promoteurs, la scissiparité évitait l'écueil d'une ambiguïté pouvant être source de tension à l'intérieur de la Troupe, voire à l'intérieur même de la patrouille

---

616 Mais pas les Raiders...

617 Souligné par l'auteur.

618 Tout comme l'un des précurseurs du Scoutisme catholique, l'abbé d'Andréis de Bonson (fondateur des Éclaireurs des Alpes).

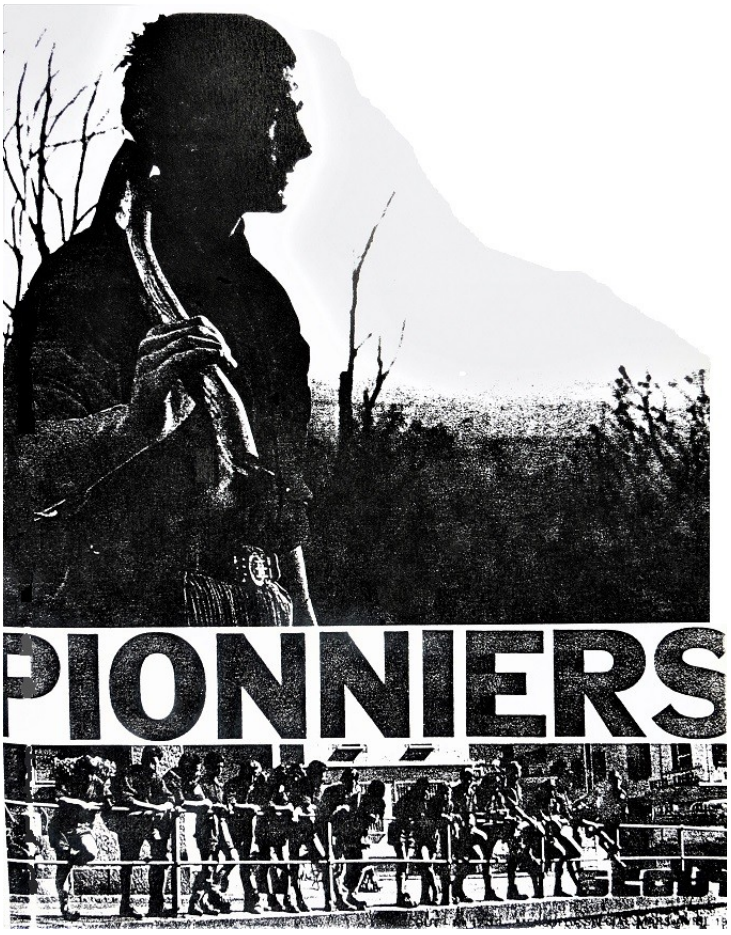
619 François Lebouteux : *Pionniers*, in *Chefs*, février-mars 1964, n° 377 pp 57-58.

620 Si, à la base de tout intégrisme, se noue un délicat problème identitaire, s'y noue en même temps un manque de... clairvoyance, à tout le moins.

621 Ce qui était négliger l'« effet de frein » du second par le premier.

622 Dans *Les champions de la 443*, roman du Signe de Piste n° 92, 1956, Jean d'Izieu a bien illustré les tensions entre grands scouts et benjamins, même si, fidélité orthodoxe oblige, tout se résout au mieux à la fin. Ajoutons que l'hémorragie des garçons vers 15 ans n'ayant été que très partiellement endiguée dans les troupes ordinaires, on obtenait cette situation : un fort contingent d'aspirants et de secondes classes (12-14), puis les premières classes, peu nombreux, souvent C.P., ou second, et donc s'intégrant à la H.P. La scission existait sinon en droit, du moins en fait.

partagée entre deux partis inégaux, les « bleusailles » inexpérimentées, encore gamins, et les « vieux durs de durs »[623].



La scissiparité de la branche Éclaireurs fut donc l'un des aspects les plus spectaculaires de la réforme. Le second fut le changement d'uniforme : chemise rouge et pantalon de velours côtelé pour les Pionniers, chemise bleue pour les Rangers. À propos de la chemise des Pionniers, Lebouteux met les points sur les « i » :

> *« Que 300 chemises rouges en été 63 aient fait autant de bruit que 300 culottes courtes en 1911, il n'y a certes pas là de quoi se désoler. Mais l'objection devait venir : chemises rouges et 'Pionniers' réunis, cela fait par trop soviétique ! Il faut répondre que les tabous n'existent que par la grâce de ceux qui les créent,*

[623] Les relations au sein d'un microcosme de garçons structuré de cette façon ne sont pas forcément épanouissantes, ni nécessairement émancipatrice la coéducation ainsi conçue. Le « cul de Pat », le petit nouveau, n'a en effet d'autre choix que celui d'adhérer au modèle qu'incarnent le Chef et son second. Or comme ces derniers, de même que tous les autres membres de sa patrouille, ont dû comme lui accepter un tel conformisme, à moins de quitter la Troupe, de tirer un trait sur le Scoutisme, de se déjuger ou de devenir (en lieu clos type collège catholique) objet de sarcasme, le novice se trouve confronté à une « majorité tyrannique », et d'autant plus que sera plus jeune la Scoutmaîtrise. Comme l'écrit Hannah Arendt : *« L'autorité d'un groupe, fût-ce un groupe d'enfants, est toujours plus tyrannique que celle d'un individu [adulte], si sévère soit-il. Si l'on se place du point de vue de l'enfant pris individuellement, on voit qu'il n'a pratiquement aucune chance de se révolter ou de faire quelque chose de sa propre initiative. »* in *La crise de la culture,* Gallimard, collection Idées, 1972, p. 233.
La philosophie américaine n'envisageait alors que le groupe abstrait, sans songer, ce qui n'était pas son propos, que sa structure d'âge pouvait alors conforter le phénomène. C'est évidemment un postulat théorique. En pratique, comme je l'ai noté plus haut, l'âge et la compétence de la maîtrise, l'alchimie des tempéraments, le jeu des origines sociales, le contexte familial, paroissial, le modulait considérablement. Cependant on peut supposer que le désir d'estomper le caractère 'École de conformisme' que la Troupe revêtait parfois présida aussi à la volonté de réforme.

et qu'il faudra chercher bien loin dans l'histoire pour trouver cinquante 'jeunesses communistes' en chemises rouges en France... Quant à prétendre que les jeunes n'en veulent pas eux-mêmes : j'ai vu les mêmes garçons disant en mars : 'de quoi aurons-nous l'air avec ça ?'. En juin coucher avec ! :

« Car il y a une correspondance entre l'uniforme et le style intérieur, et c'est la grâce des mouvements de jeunesse de la retrouver avec chaque génération. »[624]

Lors de l'entretien qu'il m'accorda, François Lebouteux précisa sa pensée sur ce point. Le choix de la chemise rouge des Pionniers, bleue des Rangers répondait à un double souci : faire écho à la mode des couleurs vives qui s'accusait alors ; créer un uniforme qui « *aurait de la gueule* », susceptible d'être attractif. Or :

« Un référendum en forme sur l'uniforme (que de fois nous l'avait-on demandé !) n'aurait pas manqué de créer chez les garçons une psychose d'insécurité, source de fantaisies que nul n'aurait pu prétendre rattraper par la suite. 'La Patrouille de la Flamme' dans le Scout *de 62-63 a montré, par le courrier de garçons qu'elle a valu à la rédaction, qu'une proposition nette, quand elle naît de l'observation et ne cède ni à la facilité ni au mauvais goût, vaut bien mieux qu'un étalage d'imprécisions, c'est-à-dire d'hésitations. »*[625]

Il est certain que les cinq patrouillards campés par Van Dooren firent bel et bien beaucoup pour à la fois acclimater et tester le style nouveau de l'uniforme.

À cela s'ajoutait deux autres considérations. François Lebouteux m'avoua qu'il avait éprouvé de la jubilation à « emprunter » aux mouvements de gauche leur emblème[626]. À un moment où la politisation d'une assez large fraction de la jeunesse l'enracinait à gauche et même à l'extrême gauche, une telle récupération était de bonne guerre. La chemise rouge, d'autre part, risquait de moins choquer dans les grands ensembles récents des banlieues en expansion (que les S.d.F. espéraient conquérir) que l'uniforme kaki et le béret vert susceptible de réveiller chez les jeunes adultes passés par l'Algérie de fâcheuses réminiscences. On peut également se demander aussi si l'E.N.E. n'éprouva pas une autre jubilation, plus discrète, à choquer sciemment la « vieille garde » dans le secret espoir de la voir rompre avec le Mouvement, le libérant ainsi d'un facteur de troubles potentiels...

Dernier des trois aspects les plus spectaculaires de la réforme : la reformulation de la Loi. Comme l'indique François Lebouteux :

« Il y a aussi une correspondance entre le vocabulaire et l'époque. Et nous avons changé la Loi. Expliquons-nous.

« Nous n'avons pas changé la Loi.

« Je laisserai à des gars beaucoup plus audacieux et plus sûrs d'eux-mêmes une telle entreprise. La Loi, je vois ce qu'elle a produit historiquement, et j'estime que ce n'est pas mal. Qu'elle ait des lacunes, qu'elle ne recouvre pas toutes les valeurs de l'homme chrétien, c'est possible, mais il me suffit qu'elle donne envie de vivre, et de vivre pour les autres.

---

624 François Lebouteux : *Pionniers*, op. cit. p. 59.

625 Ibid. p. 57.

626 C'était, non sans malice, faire un double pied-de-nez : aux traditionalistes-intégristes (s'ils avaient été moins emportés par leur vertige pamphlétaire, ils se seraient bien aperçu que l'influence dominante, voire exclusive, chez Lebouteux était anglo-saxonne et même états-unienne, pas soviétique), et aux « révolutionnaires ».

« Mais ce que nous n'admettions pas, c'est qu'elle fût incompréhensible et, dans sa formulation, source de contre-sens.

« Contre-sens par omission : l'école est oublié dans l'inventaire de l'article 2.

« Contre-sens par gaucherie : la nature, seulement explicitée par les références aux plantes et aux animaux de l'article 6.

« Contre-sens par usure des termes : 'courtois' et 'économe' ont des résonances différentes avant la guerre de 1914 et à l'âge atomique.

« C'est tout. Les mots employés aujourd'hui passent comme les autres, mais la Tradition, contre les traditions, saura encore s'en sortir. Comme les Pionniers d'aujourd'hui, les garçons de demain voudront une Loi qui les provoque concrètement. Et ils la reformuleront. »[627]

Regardons-y de plus près :

Loi 'SEVIN' 1920	*Loi 'Lebouteux' 1964*
1) Le Scout met son honneur à mériter confiance	*1) Le Scout met son honneur à mériter confiance.*
2) Le Scout est loyal à son Pays, ses Chefs, ses subordonnés	*2) Le Scout est loyal dans toute sa vie.*
3) Le Scout est fait pour servir et sauver son prochain	*3) Le Scout est fait pour servir et sauver son prochain*
4) Le Scout est l'ami de tous et le frère de tous les autres Scouts	*4) Le Scout partage avec tous.*
5) Le Scout est courtois et chevaleresque	*5) Le Scout est accueillant et combat l'injustice.*
6) Le Scout voit dans la nature l'oeuvre de Dieu, il aime les plantes et les animaux	*6)Le Scout protège la vie parce qu'elle vient de Dieu.*
7) Le Scout obéit sans réplique et ne fait rient à moitié	*7) Le Scout sait obéir et ne fait rien à moitié.*
8) Le Scout est maître de soi, il sourit et chante dans les difficultés	*8) Le Scout a du cran, il sourit dans les difficultés*
9) Le Scout est économe	*9) Le Scout respecte le travail et le bien d'autrui.*
10) Le Scout est pur dans ses pensées, ses paroles et ses actes	*10) Le Scout est pur et rayonne de pureté.*

Tout au plus peut-on parler de dépoussiérage. Ni le sens, ni l'esprit, ni la fonction de la Loi ne sont atteints, même si on la voulut plus compréhensive, ce qui abat du coup certaines barrières qui pouvaient s'opposer à ce qu'elle s'appliquât dans toutes les dimensions de la vie quotidienne. De ce fait, la nature « intégraliste » de la pédagogie scoute catholique s'en trouva même renforcée.

Mais, comme le note Lebouteux :

[627] Ibid. p. 59.

« Qu'on ne se fasse pas d'illusion. Les Pionniers ne se caractérisent pas par la chemise rouge[628]. Il ne se caractérisent pas par la gamme des techniques modernes qu'ils abordent allègrement : voile, plongée, construction de kayaks, spéléo... Ni par le chantier, ni par la recherche scientifique[629]. Ni par le fait qu'ils télescopent les temps morts appelés noviciats, noviciat avant la Promesse ou période de Jeune Route. Ni par leur activité internationale, ni par le pôle de rencontre que devient leur Base. Ni par leur système d'auto-financement dans le travail manuel...

« Les Pionniers se caractérisent par la manière dont ils vivent la Cour d'Honneur, et par les claires exigences qui s'y formulent concernant chacun et tous. Avec eux le Scoutisme ne marche plus tout seul, ni par la grâce des plus jeunes qui en définitive forcent toujours plus ou moins les grands à la tenue. »[630]

Concrètement, qu'est-ce à dire ?

« Les Pionniers sont des garçons de 14-17 ans décidés à vivre le Scoutisme de leur âge et de leur époque, compromis librement par la Promesse, la Loi et l'uniforme, associés par le jeu sans entraves du Système des Patrouilles à la gestion réelle du Poste. »[631]

L'entrée se fait généralement après deux ans passés chez les Rangers ; à l'issue de la formation Pionnier : passage à la Route.

Le Poste est composé d'Équipes (ex-Patrouilles) de quatre à six garçons. Chaque équipe doit avoir une vie autonome, tant sur le plan de ses activités (y compris dans le cadre d'entreprise de Poste) que sur le plan spirituel. Les décisions sont prise en Conseil d'Équipe. L'existence d'un « Chef d'Équipe » n'est pas explicitement envisagée.

La Loi est la référence centrale du Pionnier... Qu'un Pionnier, qu'une Équipe, qu'un Poste violent la Loi, et donc la Promesse, ils se coupent du Mouvement.

« Le Brevet de Service marque le vrai Pionnier »[632]. Ce brevet est défini par un certain nombre d'exigences techniques, sportives, spirituelles qui ne sont pas sans prolonger celles du Raiderisme quoique étant plus axées sur des réalisations concrètes.

« Des comités inter-équipes (des finances, des relations extérieures, de la liturgie, des fêtes, etc...) constitués à la demande et pour des temps variables, permettent de faire participer le maximum de garçons à l'animation et à la gestion de l'ensemble. Ils facilitent le travail du Conseil d'Entreprise. »[633] Ils sont l'une des clés de l'apprentissage de la démocratie et de la responsabilité.

La Cour d'Honneur est l'organisme décisionnel qui réunit solennellement, tous les mois, l'ensemble des Pionniers ayant prononcé leur Promesse. C'est aussi une assemblée de réflexion sur la vie du Poste en fonction de la Loi et de l'évangile. C'est la clé de voûte de l'apprentissage de la vie en communauté. Elle valide par ailleurs les Brevets, rappelle à la

628 Si la Loi est leur caractéristique majeure.
629 Quid ?
630 Douteux : les totémisations prouvaient par exemple souvent le contraire. François Lebouteux : *Pionniers*, op. cit. pp. 59-60.
631 Ibid.
632 Ibid. p. 61.
633 Ibid.

Loi, au besoin, tel ou tel, elle « *investit de responsabilité* » et mandate pour les missions au-dehors, elle entend les rapports, etc.

La Base des Pionniers est spécifique (pas de Base commune aux Pionniers et aux Rangers).

Les Pionniers assurent leur auto-financement par *l'« extra-job individuel »* en cherchant des « petits boulots » ou en travaillant à l'occasion des vacances d'été. *« Le premier gain sert à payer la chemise d'uniforme »*. Les extra-jobs doivent être prospectés par la maîtrise.

> *« Les Pionniers, ici encore, sont à la pointe d'une réforme des mœurs qui permettra bientôt aux groupes d'adolescents d'assurer dans la dignité leur autonomie financière et donner du même coup à toute une génération engagée dans une prolongation jusqu'à 16 ans de la scolarité obligatoire le rééquilibrant indispensable du travail manuel. »*[634]

Au-delà de cette pétition de principe, perce nettement le désir d'ouvrir les Pionniers à tous les milieux en établissant « structurellement » une égalité réelle.

Laissons, pour conclure, la parole au C.N.E. :

> *« Le colonial, l'indien, le chevalier, le raider de Wingate, chacun en son temps, a aidé des milliers de garçons à grandir. Une fois de plus, il faut tourner la page et suivre des yeux les silhouettes nouvelles qui sollicitent l'adolescent. Parmi celles-ci, l'homme des chantiers. Celui qui trace les routes nouvelles, force la terre à livrer ses richesses, transforme en lacs et en forêts le désert. Derrière notre uniforme même il y a une mystique : l'homme n'est plus l'hôte de la nature, il en devient de plus en plus le conquérant et le maître. Et ce type de pionnier, par rapport à tous les autres héros proposés à des générations de scouts, n'aurait à la limite que cette différence, d'être non pas du passé, mais d'aujourd'hui et de demain, qu'il faudrait y lire encore un signe des temps.* (...)
>
> *« Devenir Pionniers est pour chaque Troupe un passage difficile, à l'épreuve de sa vérité. Car l'autorité des chefs et à plus forte raison des C.P n'est pas donnée, et la démagogie sera toujours si facile ! Là est toute l'éducation de la liberté, et ce chef Pionnier a bien noté: AU MAXIMUM DE DÉCONTRACTION ALLIER LE MAXIMUM D'EXIGENCE. Mais celle-ci ne naîtra que de l'intérieur*[635]*.*
>
> *« Et c'est pourquoi la Troupe se liquéfiera ou bien sortira transformée de l'épreuve, avec la joie d'avoir réconcilié vingt adolescents avec l'image que poursuit d'eux le Seigneur*[636]*. Le service, le témoignage, l'entreprise permanente et ambitieuse seront sans doute des auxiliaires précieux : ce ne seront que des auxiliaires. Et le Brevet de Service le souligne bien, qui fait appel aux mœurs du groupe par trois fois (partage de l'Evangile, révision communautaire, liturgie) pour délivrer le 'label-qualité' personnel. C'est tous ensemble qu'ils vivront leur scoutisme, ou personne.*
>
> *« Telle est l'épreuve que nous avons choisie. »*[637]

---

634 Ibid. p. 63.

635 Phrase à rapprocher de l'analyse qui précède les thèses de Pierre-André Liégé.

636 Même remarque.

637 François Lebouteux, *Pionniers*, op. cit. p. 60.

Restent les Rangers. Ce sera Georges Dobbelære, lui aussi membre de l'ancienne E.N.E., qui étayera par une étude approfondie de la psychologie des 11-14 ans la constitution de cette branche nouvelle, en dégageant la notion de pré-adolescence.

Les Rangers sont donc ouverts à : *« des garçons de 12 ans (11 ans) à 14 ans (13 ans) qui vivent une forme de scoutisme adaptée à leur âge. Il préparent la Promesse qui les introduira dans le monde des 'Pionniers' »*[638].

Comment s'organiser donc cette transition entre le Louvetisme et le Pionnierisme ?

Les garçons composent une Unité de dix-huit membres au plus. Cette Unité est divisée en trois patrouilles chacune, ayant à sa tête un « pilote », responsable et meneur susceptible d'être changé en fonction des activités. La réunion de la patrouille *« n'est ni une obligation ni une formalité. Elle est imposée par la vie. »*[639] ; *« La patrouille ne doit pas enserrer le garçon qui noue et dénoue ses relations. »*[640]

La maîtrise est composée et formée de façon classique.

Le support, le ressort pédagogique des Rangers est *« le Grand Projet »*. Le Conseil d'Unité le détermine, comme la Cour d'Honneur, l'Entreprise chez les Pionniers. *« Son thème doit correspondre à la vie des garçons, à leurs préoccupations, à leur besoins. »*[641]

Le Grand Projet doit s'échelonner sur un trimestre. Toutes les activités sont organisées par lui. Lors de chaque Grand Projet, les Rangers se lient par contrat à sa réalisation. Le Grand Projet implique la constitution d'ateliers, entre lesquels les membres des patrouilles se ventilent.

Le jeu conserve sa place, évaluée à 60% des activités Rangers.

Le camp est un temps fort irremplaçable.

La formation religieuse insiste sur une représentation du Christ « ami » et constitue une initiation liturgique.

Volontaire, le Ranger doit reconnaître trois principes de base : 1) *« Le Seigneur est notre ami »* ; 2) *« Les autres sont nos frères »* ; 3) *« Nous méritons confiance »*, vis à vis desquels il **s'engage** solennellement après 6 mois, en vue de la Promesse Pionnier.

Des brevets, passés dans le cadre du Grand Projet, sanctionnent la progression personnelle. Pour être admis à la Promesse, le Ranger devra compter quatre brevets au moins.

La vie de l'Unité, orientée par le Grand Projet, est ponctuée par des temps forts : 1) le *« point fixe »*, regroupement à la demande, circonstanciel, qui juge, réfléchit, médite selon le cas ; 2) le *« Grand Conseil »*, assemblée solennelle, qui décide du Grand Projet, définit le Contrat, est trimestriel ; 3) le Conseil d'Expédition, sorte d'aréopage qui réunit la maîtrise, le pilote et les *« techniciens »*, anciens pilotes pour la plupart.

À la différence de la constitution des Pionniers, celle des Rangers, comme l'annonçait François Lebouteux, constituait une innovation complète et le texte d'avril 1964 fut présenté comme une base de réflexion plus qu'autre chose. Il était cependant plus de nature

638 In *Chefs*, avril 1964 n° 378, p. 60. Notons que la prestation de la Promesse est donc retardée.
639 Ibid. p. 60.
640 Ibid.
641 Ibid.

à susciter l'ire des traditionalistes et des intégristes que la création des Pionniers. Étrangement il n'en fut rien.

3.3.3. Le « procès » de la réforme

Distinguons tout d'abord les traditionalistes des traditionalistes intégristes.

Les premiers, dans leur opposition résolue, demeurent aussi longtemps que possible fidèles au Mouvement. Ils peuvent admettre d'autre part et même souhaitent une évolution, mais dans des limites bien définies. Ils regroupent surtout des « grands anciens » du Scoutisme clandestin (Pierre Delsuc) ou de la Résistance (Pierre de Montjamont). L'âme de leur groupe informel est Michel Menu. La plupart ont été écartés, je l'ai évoqué, à partir de 1956, efficacement mais de façon fort peu élégante, voire fort peu « scoute ».

Les seconds, qui font passer leur fidélité à leurs représentations du Mouvement avant celle au Mouvement lui-même, considèrent que le seul Scoutisme valide est celui des années Trente et du début des années Quarante. Le Raiderisme est à la limite tolérable. Ils se posent comme les gardiens sourcilleux de la lettre du Temple scout catholique, et se sont arrêtés, religieusement parlant, au pontificat de Pie XII. Ils ne tarderont donc pas à refuser les conclusions du Concile, avec plus ou moins de vigueur. Vis à vis du Mouvement, ce sont des schismatiques, imbus de leur conception de l'orthodoxie.

Dans les deux cas, les procès qu'ils intentent à la réforme, maintenant officielle, permettent de mesurer le chemin parcouru au-dessus de l'abîme qui les sépare du Mouvement.

Contraint à se replier sur sa Troupe de Saint-Cloud autant par son code de conduite que par la conscience que le nouveau rapport de force établi en novembre 56 par Michel Rigal n'était pas en sa faveur, Michel Menu ne s'est pourtant pas résigné à se taire, et sans doute n'avait-il pas immédiatement perdu l'espoir de réintégrer un jour l'Équipe nationale, d'influencer ses décisions, de convaincre[642]. La publication de *Scoutisme et engagement : une Route scoute* par les Nouvelles éditions latines en 1960 en témoignait.

L'ouvrage pose d'abord une question simple : pourquoi un ancien C.N.E.. juge-t-il nécessaire de publier ses idées concernant une branche ayant depuis fort longtemps affiché sa différence ? D'abord, que dit Menu, avec une modestie qui l'honore ?

> *« Goutte d'eau tiède dans l'océan de baratin qui submerge le Mouvement, ces propos sont une participation, sans vanité, aux investigations des hommes de 25-30 ans qu'intéresse la contribution de la Route à la réussite des jeunes.*
>
> *« Elles n'engagent, bien entendu, ni les Galeries Barbès ni le Scoutisme, ni le lecteur. Simple point de vue, sans imprimatur ni encouragement. »*[643]

Il s'agirait donc d'une contribution aussi gratuite que sans illusion ? Dont acte. Mais, au fil des pages, une autre explication vient à l'esprit : il s'agirait plutôt d'un solide règlement de compte, ce à quoi le chapitre 1 : « *Une certaine anxiété gagne le Scoutisme »*, se consacre en tout cas sans délicatesse excessive. Menu s'y attache en

---

642 Après tout, jusque vers 62 il compte encore au Q.G.. des proches de ses idées. Dans la hiérarchie des Commissaires provinciaux et de l'encadrement local aussi.

643 Michel Menu : *Scoutisme et engagement : une Route scoute*, les Nouvelles Éditions Latines, 1960, p. 12.

premier lieu à se faire centre d'une lice dans l'enceinte de laquelle les extrémistes sont renvoyés dos à dos :

> *« NOUVEAU JEU SCOUT*
>
> *« Pour le jour, profitez d'une météo sinistre, dressez le bivouac dans un climat de catastrophe imminente, sur un terrain de république en danger, affolez un peu votre monde et répartissez les joueurs en deux camps. Toujours en deux camps.*
>
> *« Les 'tra, ultra et compagnie'. Ils sont indispensables à l'existence des autres. Organisés en escouades serrées, ils obéiront au poing et à l'œil et feront le salut militaire. Barricadés dans une tour carrée à vues étroites ils auront pour mission de défendre le capitalisme, les colonies, les écoles libres et en général toute position douteuse ou déclarée telle. Leur chef : Jehan Toucon de Lavandernière. Ils auront un étendard blanc. En peau de prolétaire assassiné, bien entendu.*
>
> *« Les progressistes seront intelligents de leur état. Non seulement partisans du progrès, ils définiront le Progrès lui-même. Leur drapeau sera bleu, frappé aux armes du courant d'air sur fond d'azur. Déguisés en lendemains qui chantent, ils se feront photographier devant un champ prêt à moissonner. Un camp de jeunes autant que possible, leur rôle sera de sauver le monde à la première occasion, qui est toujours la dernière, de libérer les peuples opprimés – à l'exclusion du nôtre– de forger le définitif, etc...*
>
> *«* (...)
>
> *« Il était temps, en tout cas, que le Scoutisme s'imprégnât des drames de notre ère. Toute garuche cessante, les Boy-Scouts ont voulu jouer, à leur tour, à la corrida. S'ils n'ont pas précisément libéré leur imagination en transposant chez eux ces divertissements de grandes personnes, au moins ont-ils fourni une preuve, sans équivoque, de bonne volonté. C'était à faire, paraît-il. »*[644]

Refusant un Scoutisme *« rompant avec ses rêves »*, devant *« regagner en vitesse le continent, devenir une pépinière de militants sociaux, politiques... et il va sans dire, religieux »*[645], au nom de la « naïveté » lucide de la méthode[646], Menu, de son centre gravitationnel absolu, va pouvoir en venir aux années de « la crise » :

> *« Le petit drame familial qui secouait le Q.G. n'était, somme toute, qu'un vulgaire incident aux frontières vaporeuses qui séparent l'éducation de la vie. En temps normal il n'eût pas suffi à dissiper l'humour légendaire des grands chefs mais l'ambiance extérieure était à l'orage.*
>
> *« L'U.N.E.F., la J.E.C., la J.O.C. étaient en effervescence. Pour faire tomber la fièvre et régler la crise, sans délai, on liquida les opposants, qui étaient les chercheurs. Ce fut la solution la plus rapide et la plus rassurante, comme la plus superficielle et la moins efficace. Restèrent en place les juges de paix. »*[647]

En d'autres termes, l'éviction des « opposants », causée par des éclats sans conséquence dramatisés par des « petits chefs » sans humour auraient privé le Mouvement des seuls hommes susceptibles de répondre autrement que de *« manière cavalière »*[648] aux

644 Ibid. pp 16-17.
645 Ibid. pp 18-19.
646 *« Il est naïf et ne l'ignore pas. »*, ibid. p. 17.
647 Ibid. p. 21.
648 Ibid.

inquiétudes des jeunes. Ce n'était qu'une entrée en matière. Les pages qui suivent transforment l'essai en un pamphlet qui, visant aussi bien un de les *« grands chefs »* qui prit la parole le 9 janvier 1949 pour poser *« les prémices de la réforme »* (Michel Rigal à n'en pas douter) que le tandem Liégé-Rendu, frappèrent fort :

> *« Le 8 janvier 1956, l'Équipe dirigeante de la Route publiait devant les Commissaires Régionaux un Manifeste qui, cette fois, était assez précis et indiquait comment la Route entendait s'y prendre pour déboucher. Elle devenait 'Mouvement de jeunesse'*[649] *et chercherait par les Cercles politiques et sociaux à développer les exigences de cette éducation nouvelle.*
>
> *« Ce fut la mise en place de ces orientations qui devait déclencher une tension entre deux courants d'opinion et les transformer en 'systèmes', le Traditionaliste et le Libéral, aussi mal nommés l'un que l'autre.*
>
> *« L'un prétendait maintenir le caractère d'organisation de loisirs à effets éducatifs simples*[650]*, l'autre désirait 'engager' le mouvement ; l'un pour l'évasion, l'autre pour le réel. »*[651]

Cela dit, l'analyse qui suit celle-ci, lucide au demeurant, est ambiguë : d'une part Menu reconnaît, en dépit de multiples restrictions, le bien fondé du désir d'une tentative d'actualisation qui 'colle' à un événement social de grande envergure :

> *« Le Pays rajeunit. La jeunesse attire enfin l'attention et ce n'est pas trop tôt.*
>
> *« Mais de toute façon, les mâles de 18 à 22 ans ne constituent pour l'instant que le 1/30e du peuple, matière première idéale, c'est entendu, mais sans masse critique. »*[652]

D'autre part il redoute que ce qu'il interprète comme la naissance d'une institution de jeunesse soit prématurée et, qu'en outre, elle soit, de par son caractère d'institution, un carcan susceptible de brider l'élan de la jeunesse ; qu'enfin l'inscription dans le champ du politique n'accuse ce trait stérilisant par la formation d'un corpus doctrinaire (par ailleurs étranger au catholicisme)[653]. Beaucoup plus nuancé qu'on aurait pu s'y attendre, le jugement de Menu sur l'évolution de la Route, qui repose à mon avis sur un malentendu au moins partiel, n'en est pas moins une occasion de vider une querelle, en s'offrant même le luxe de rendre hommage à l'adversaire dont on sent bien qu'il n'est plus la cible principale :

> *« Le Groupe du Père Liégé et de Paul Rendu s'attaquait à un Scoutisme nettement amorti. Il eût fallu, pour mettre au point les méthodes de réveil, du temps et du travail. Ses inquiétudes, bien qu'un peu nerveuses, étaient salutaires, mais les orientations et les essais ont plus procédé de l'inquiétude que des réelles réquisitions du salut. Ceux, stériles, qui ont anéanti cette valeureuse équipe, ont eu peur des responsabilités, et, ce faisant, ils en ont pris une grande. »*[654]

---

649 J'ai montré comment cette interprétation me semblait relever du contresens.

650 Ce qui constituait une singulière réduction de l'ambition originelle du Scoutisme catholique.

651 Michel Menu, *Scoutisme…*, op. cit. p. 29.

652 Ibid. p. 39.

653 *« Si, organisés en mouvement de jeunesse, nous options pour l'action politique et peut-être pour l'action d'une certaine politique, nous recruterions, sans doute, quelques fervents ou même un noyau de fanatiques, mais à quel prix ? »* ibid. p. 46.

654 Ibid. p. 47. Singulière déclaration : ainsi, Michel Menu, Commissaire général, n'aurait pas, en 1947, acculé l'Équipe Route à la démission ? On reste songeur… Cela dit, pour être excessif, Menu n'en perd pas son étonnante intuition en certains domaines. Il est en effet notable que le programme de la Route qu'il propose coïncidera avec certains traits de la période transitoire chez les Éclaireurs.

Menu cependant, ne s'en tient pas à cette perfide flèche du Parthe à l'encontre de Rigal : il a des propositions à faire. Mais sont-elles nouvelles ?

Sa vision du Scoutisme demeure intacte : cette méthode doit forger des aptitudes pures. C'est une « *physique de la santé morale* » au service de la santé du corps, du caractère, du savoir-faire, du sens de Dieu et de l'esprit de service. Bref, simplicité des moyens, solidité de résultats généraux qui n'hypothèqueraient en rien, tout au contraire, la capacité de choisir. De la sorte, le Scoutisme *« produit des Chefs Viet-Minh aussi bien que des engagés français en Indochine. Ses principes sont vieux, c'est sûr, comme ceux de Lycurgue ou des Jésuites. Ils sont antiques comme l'hésitation de l'homme entre deux choix. Ils sont durables comme le combat de l'homme pour choisir. »*[655]

Sa vision des grands phénomènes de société, quant à elle, conserve toute son âpreté, c'est un euphémisme. Vision de la génération qui s'avance, tout d'abord :

> *« Immensément vrais dans leur détresse, immensément fous dans leur orgueil, ces jeunes n'attirent ni la pitié ni l'admiration. La vraie vacherie des parents, c'est de procréer sans éduquer ou d'éduquer comme on engendre, à la sauvette. Épuisés par la mise au monde de leurs sous-produits, ils ont renoncé, entre autres morales, à celle du devoir, qu'il plaise ou non. Elle eût été l'un des remèdes essentiels à la maladie ; en fabriquant l'espèce, ils n'ont pas cru au progrès de l'espèce. »*[656]

Heureusement, que de vitalité latente...

Vision de l'Église ensuite, de l'Église combattante :

> *« L'appel de Dieu est retentissant. Il s'adresse aux mâles, aux hommes humains les plus vigoureux :* 'allez-y, organisez, peuplez, croissez et multipliez-vous. En même temps : allez-y, évangélisez partout. Portez le message à toutes les nations.' *Les deux propositions de vivre sa terre et de l'évangéliser n'en font qu'une.*
>
> *« Il n'y a pas d'Église en extase, sinon celle du Ciel. L'appel de l'Église n'étouffe pas la frénésie de vie. Au contraire, c'est l'enrôlement du baptême, à l'aurore de la vie, qui nous presse de militer en plein chantier terrestre. La vie chrétienne ne sera pas seulement un État, mais un Acte de grâce et plus que jamais la grande migration de l'individualisme au commun appel des entrepreneurs fervents.*
>
> *«* (...)
>
> *« Pour clair que soit cet appel de l'Église : donner un sens à la terre, à la Foi, à pleins muscles, à pleins cœurs, à pleins cerveaux, il n'en est pas moins stupéfiant. »*[657]

Ainsi :

> *« Aux appels de l'Église, le Scoutisme répond par deux maîtres mots : Missionnaire de la Foi et Constructeur du monde total.*
>
> *« Pour que l'un soit sans folie, il faut que l'autre soit fou. »*[658]

---

655 Ibid. p. 52.
656 Ibid. p. 72.
657 Ibid. p. 89.
658 Ibid. pp. 96-97.

C'est donc toujours d'un projet « total » et en tout cas global et surplombant sous égide d'Église qu'il s'agit.

Vision du « patriotisme français », qui atteint, elle, un degré dans la violence stylistique jamais atteint. Qu'on en juge :

> *« Le petit nerveux du XX^e siècle bouffe du géant matin, midi et soir... saignant.*
>
> *« Les notions vulgaires ne coupent nullement son appétit. C'est un pygmée, gros mangeur. Il ne se sent vivre qu'au milieu d'un maelstrom rocambolesque d'informations journalistiques. Le sensationnel électrise ou électrocute. Peu importe, d'ailleurs, pourvu que ça secoue.*
>
> *« Le patriotisme a le tort de n'être pas plus original que l'honnêteté.*
>
> *« Borgnes à ce que le passé a construit d'éternel, nous préférons le progrès de choc, d'électro-choc.*
>
> *«* (...)
>
> *« Les frustrés de toutes les guerres, les sans-métiers, les moines parachutés, se sentent des vocations de prophètes. Et sans qu'ils nous laissent le temps de distinguer les intelligents des intellectuels, on les voit sauter sur l'estrade et manier la grammaire. Faute de sciences, ils se disent philosophes et, faute de capacités, ils s'adjugent la valeur.*
>
> *« Pondez, poètes du vrai, et crachez avec art. Parlez, universitaires méprisés et relevez le prestige de la chaire, vous avez assez de vocabulaire pour justifier n'importe quoi. Attaquez, romanciers gâteux. C'est votre dernière chance. Des milliers de clients vous attendent qui ne sont pas satisfaits d'avoir eu quinze ou vingt ans aux armistices, qui en ont assez de vivre la Paix, qui veulent être crus pour leur sincérité, et guerroyer contre la guerre.*
>
> *« Quelle aubaine, pour certains d'entre vous, que les tanks soviétiques aient laminé la Hongrie. Cela donne, quand on a l'héroïque courage de dire que ce n'est pas beau, un singulier sentiment d'objectivité, et pour assez bon compte, un solide alibi.*
>
> *« Jolis maîtres à penser, au cul sec dans un fauteuil de plumes, apprenez-nous ce que sont les engagements chrétiens. Nous aimerions nous aussi passer d'un maquis dans l'autre pour soulager notre conscience.*
>
> *« Ne trouvez-vous pas que les aventures des lieutenants qui font la guerre, contre leur conscience, se vendent mieux que celles des officiers en prison, avec leur conscience ?*
>
> *« Nous aimerions lire un article 'engagé' sur l'assassinat au porte-plume. »*[659]

Etc., etc., etc.

Après cela, Menu pouvait bien parler de l'« Entreprise », de la Route, de ses « pionniers », de la nécessité de l'Équipe et d'activité étroitement en relation avec la réalité, comment cette réelle intelligence méthodologique (d'ailleurs peu novatrice) aurait-elle pu emporter l'adhésion de responsables que l'on conspue, compte tenu de leur état d'esprit qui rendait inacceptables les tombereaux de méprisantes imprécations qui emplissent le livre ? Non que l'on ait été d'un seul coup d'un libéralisme débridé envers l'époque, dans l'entourage de Michel Rigal : ainsi, la sortie française de la *Dolce vita* de

[659] Ibid. pp. 102 à 104.

Fellini valut à *Chef* un article vigoureusement critique ; mais le temps n'est plus aux philippiques ni aux phalangistes, fussent-ils les phalangistes du Christ.

Aussi les efforts louables que Menu fera dans *Le C.P et son gang* publié en 1962 pour exalter le Pionniérisme et les *« bâtisseurs de pont »*[660], pour vanter l'*« esprit d'entreprise »* et définir en ce sens des voies nouvelles, lui vaudront, après un accueil assez chaleureux (*Chefs*, octobre-novembre-décembre 1961, n° 361, p. 28), et les courtoisies d'usage, un commentaire assez sec du Commissaire général en guise de fin de non-recdevoir :

> *« Pour ma part, j'aurais aimé* (...) *moins de considérations qui alourdissent l'ouvrage et le rendent un peu bavard. Peut-être aussi aurais-je souhaité y voir la présentation d'un esprit scout plus ouvert. N'y aurait-il pas un peu trop d'aristocratisme, un certain goût de la séparation, de la mise à part, sans une indication suffisante d'une volonté d'action missionnaire dans la vie de chaque jour ? Les types de héros présentés aux garçons ne sont-ils pas trop uniquement tendus vers la réussite personnelle, trop dégagés des contraintes de la vie quotidienne ? C'est sur ce point sans doute qui définit un climat, une ambiance, qu'une certaine réserve s'impose. »*[661]

Et d'ajouter qu'« Entreprise » 62 n'a pas pour but de supprimer les Raiders...

Dès lors l'ancien C.N.E.. glissera vers une franche hostilité, ouvertement exprimée, notamment en 1966 dans le cadre d'une enquête réalisée par le groupe « *Réflexion de Scoutmestres »* qu'il anime en marge du Mouvement. Détaillée, tout comme *Bases fondamentales du Scoutisme*, brochure éditée l'année suivante sous les signatures de Pierre Delsuc, Pierre de Montjamont, Henry Dhavernas et Michel Menu, cette étude n'est pas qu'une critique de la réforme de 1964 au nom de l'« orthodoxie ». Elle se veut prospective dans la mesure où :

> *« Évoluer est une nécessité et il faut toujours du courage pour l'entreprendre. Bien plus, le principe même de l'évolution, parfaitement saisie par François*[662]*, se situe dans l'axe de la dynamique la plus fondamentale du Scoutisme de Baden-Powell. »*[663]

Sortant cependant du cadre chronologique du présent travail, ces propositions ne peuvent être prises en compte, et l'on comprendra que ne soient retenus que les jugements portés à l'encontre de l'œuvre de Lebouteux et de son équipe.

Si Menu se donne l'élégance d'un hommage rendu au travail du successeur de Jean Lagarde[664] et s'il semble en comprendre le ressort[665], c'est, dirait-on, pour frapper plus fort : *« Malheureusement*, arrête-t-il, *cette tentative se solde par un ratage géant. »*[666]

---

660 Tout à fait intéressant alors que l'idée de la « proposition Pionnier » venant remplacer la proposition Raider n'est encore que balbutiante. L'expression elle-même est parfois proche de celle de Lebouteux en 63-64 : *« Le Pionnier est un homme concret* (...) *et s'il admire Le Corbusier, Schweitzer ou Lénine, c'est parce qu'ils sont ou ont été des réalisateurs ». Le C.P. et son gang*, op. cit., p. 17. Ultime tentative pour se mettre au goût du jour ?

661 Michel Rigal in *Chefs*, janvier 1962, n° 362, p. 67.

662 Lebouteux.

663 Michel Menu, *Principes de recherche*, étude ronéotypée, 1966, p. 14.

664 *« En tant que recherche, cet effort nous paraît-il non seulement louable, mais digne de la plus sincère admiration »*, ibid.

665 *« L'effort de François Lebouteux et de certains membres de son équipe peut se définir comme une tentative de reprise de contact avec la masse des jeunes, comme une ambition d'en toucher le plus grand nombre, comme un désir d'adapter le Scoutisme en fonction d'une réévaluation du contexte moderne, et des besoins de l'Église ou du monde. »* ibid.

666 Ibid. p. 15.

Première cause de l'« échec » de la réforme selon Michel Menu : la hâte avec laquelle *« quand on eut trouvé une idée, on la lança cash, bien avant élaboration sérieuse, et on a voulu l'imposer à tous. »*[667] Faux procès : on a vu que si Lebouteux n'entendit pas laisser champ libre aux opposants, l'idée de la réforme en revanche fut le fruit d'un long mûrissement. Apparue, encore confusément, au cours de l'année 61, elle mettra deux années et demi avant de s'épanouir et donnera lieu à bien des tâtonnements autant qu'à des expérimentations suivies. La naissance du Raiderisme entre 1947 et 1949 n'avait pas procédé d'une période de gestation plus longue.

Autre argument douteux : le fait que la formule retenue se serait servi d'une évolution vers un « Mouvement de jeunesse ». Une fois encore, soulignons que Michel Menu est l'innovateur, dans le Mouvement, de la distinction Mouvement de jeunes-Mouvement de jeunesse. Cette distinction correspond bien à celle qui opère entre une organisation agissant sur le terrain politique (du politique ? de la politique ?) en fixant un « objectif de génération », c'est alors le Mouvement de jeunesse, et dans l'organisation de loisirs de jeunes à but éducatif à laquelle il tend à réduire (bien modestement) son Scoutisme, et c'est alors un mouvement de jeunes. Mais une telle distinction paraît fort peu opératoire, d'abord parce que, si on la prend à la lettre, les S.d.F. auraient été Mouvement de jeunesse de 1920 à la Libération en fixant aux jeunes la reconquête de la Chrétienté comme horizon collectif[668], puis Mouvement de jeunes par l'éclatement de la synergie des deux branches aînées de la Libération à 1964, puis de nouveau... En outre, l'intérêt même d'une telle distinction paraît mince hors du débat d'opinion. Ce n'est pas un qualificatif différent qui change la nature d'un organisme comme celui des Scouts de France.

De peu de poids objectif, la distinction en revanche est révélatrice d'une représentation du Scoutisme dont Menu ne veut pas. Or ce Scoutisme nouveau, déplaçant son centre de gravité de la culture de l'individuel vers la culture du personnel par le collectif sous l'effet de la révolution copernicienne des représentations du social, conserve encore de nombreux traits du Scoutisme « menuéen ». Des traits suffisamment nombreux en tout cas pour ne pas justifier une dichotomie brutale entre passé et présent.

Cette remarque conduit à constater que le refus de Menu, mal justifié par une fidélité méthodologique sans cesse réaffirmé dans le moment même où l'on reconnaît la nécessité d'une évolution[669], repose principalement sur une fixation identitaire, relevant du subjectif le plus pur, et non d'un processus critique objectivable, comme ce sera le cas chez les traditionalistes-intégristes.

On lit en effet sous la plume de l'ancien C.N.E. :

> *« L'erreur du Q.G. a été de croire que le 'vent de l'histoire', les courants, les modes, avaient une valeur absolue et d'oublier que malgré leur puissance, l'adolescent reste un mâle avec son individualité entière, sa sociabilité assurément, sa personnalité. Cette erreur a faussé toute la pédagogie et d'autant plus aisément que l'on avait introduit au Q.G..deux ou trois fanatiques –du genre de Monsieur l'abbé Marchand de la Mission de France, introduit au Q.G.. sans l'avis même de Rigal, par Monsieur l'abbé Perrot de la Mission de France– qui transformèrent ce désir d'adaptation en passion activiste.On imagina donc très*

667 Ibid.

668 Encore qu'il manquerait alors, comme il manquera toujours, la préoccupation de la « masse ».

669 Les propositions de l'ex-C.N.E.. se caractériseront par une reprise, quoique sous d'autres mots, de la proposition Raider, comme si son inventeur y demeurait compulsivement attaché alors qu'intellectuellement il admettrait la nécessité de son déplacement

vite que les adolescents ne rêvaient plus que de filles, de guitares, de yé-yé. Le désir de parler au peuple devient une démagogie en même temps que la revue scoute s'enlisait dans une vulgarité affligeante. »[670]

Décomposons l'argument : assimilation fantasmatique Q.G.=primauté de la culture d'époque=négatif, et « moi »=primat d'un vitalisme primitiviste (obsession du « mâle »[671]) ou naturel positif ; construction d'une dialectique artificielle entre ces deux termes inconciliables constituant l'« erreur » ; insinuations calomnieuses et amalgame ; jugement de valeur sans justification : en bref le sabotage pédagogique du Mouvement procède de l'*hubris* et de la dégénérescence.

La suite va dans le même sens : le Q.G. a torpillé le système des Patrouilles au nom d'un fallacieux souci de la collectivité, a développé l'*« avidité »* par l'extra-job, a exténué le sens du jeu par la recherche d'une sur-efficacité du chantier, s'est comporté comme *« le plus vulgaire Parti communiste »* en évinçant les opposants, etc.

Collection d'imprécations qui disent assez l'aigreur d'un homme d'action moins dépité peut-être d'avoir perdu un « pouvoir » qu'un champ d'intervention jugé « à sa mesure », cette dénonciation en règle ne prend pas la peine de disputer point par point, textes et exemples à l'appui, des objets du débat. Mais elle dit le conflit identitaire de celui qui, trop investi dans une institution, en est réduit aux basses attaques personnelles, aux approximations, à de lourds procédés pour exprimer et l'impossibilité où il semble se trouver de rompre le « cordon ombilical » et celle où il est d'accepter une refonte qui pourtant lui doit tant.

Homme de la charnière représentationnelle, Michel Menu a participé du passé et du futur sans prendre véritablement la mesure de l'ambiguïté qui en résultait dès l'époque de son commissariat. Est-il par conséquent surprenant qu'il y ait succombé par la suite en ne parvenant pas à prendre de la hauteur, à opter soit pour l'irrémédiable rupture soit pour l'acceptation même lointaine et critique au lieu de laisser libre cours à une subjectivité blessée ?

Avec les traditionalistes-intégristes c'est autre chose qu'une fidélité écartelée entre plusieurs hantises qui s'exprime. Le refus sera radical, sans nuance. Menu parlait depuis les lèvres de la fracture, là où le paysage représentationnel scout est confus, incertain, tout comme la société et les années auxquelles il correspond. Les intégristes, eux, fulminèrent d'en-deçà de celle-ci. Mais s'il est vrai que l'on ne connaît bien que ce que l'on refuse, leur analyse perdra une réelle densité.

L'année même où le groupe *Réflexions de Scoutmestre* permettait à Menu de coucher noir sur blanc le fruit de ses rancœurs et de ses frustrations, Claude Courtois faisait paraître au Nœud de Carrick, maison d'édition proche des Scouts d'Europe[672] et de la Cité

---

[670] Ibid. p. 15

[671] Le « mâle », chez Menu, n'a jamais été pas un vain mot :
« Bouc Résolu…
« C'est le totem que je souhaiterais à un grand nombre de petits êtres humains qui ne conservent de leur puissance que sa faculté la plus édulcorée.
« Sans doute, sont-ils capables de déclarer devant le maire qu'ils prennent bien Catherine pour épouse. Pas toujours d'ailleurs. Beaucoup ne savent pas qu'une femme se choisit et s'enlève. Encore faut-il qu'après avoir entendu qu'elle devra les suivre, partout, en tout, et toujours, ils s'empressent de se mettre à ses ordres. » Michel Menu : *Directives 56-57*, *brochure émanant du Quartier général, branche Éclaireur, destinée aux Assistants des Commissaires de Provinces Éclaireur*. Difficile d'imaginer plus misogyne. A moins que ce ne soit de « l'humour » ?

[672] Quelques mots avant toute chose sur cette association dont l'histoire relève d'un romanesque certain. Tout commence au cours de l'été 1947, lorsque Jean-Claude Alain, jeune homme de situation modeste, moniteur chef d'une colonie de vacances, organise celle-ci

Catholique : *Scouts ou pionniers, les raisons d'un choix*, procès en hérésie intenté à la réforme de Lebouteux.

L'intérêt de l'ouvrage est que, s'adressant à des convaincus, Courtois utilise pourtant une bonne documentation pour suivre ce qui, à ses yeux, est le « mal » en œuvre. De manière plus prudente on se contentera de reconnaître qu'il a le mérite de mettre en évidence un certain nombre d'intéressantes filiations et les raisons pour lesquelles l'évolution du Scoutisme S.d.F lui parut intolérable.

Partant du même constat que Menu : la méthode scoute use de 5 moyens : 1) éducation de l'honneur et de la confiance ; 2) système de Patrouille ; 3) techniques scoutes ; 4) vie dans la Nature ; 5) jeu, et ce pour atteindre 5 objectifs : 1) formation du caractère ; 2) de la santé ; 3) de la carrière ; 4) du sens du service ; 5) du sens de Dieu, Courtois attaque : 1) la réforme Pionniers-Rangers créerait une contradiction préadolescent (méthode jugée « instable »[673])/adolescent (un « *quasi-scoutisme* »), nuisible à terme ; 2) la réforme P.-R. créerait une contradiction autorité/responsabilité en diluant la première au nom de la seconde. Or, et notons soigneusement les termes :

---

sur le modèle scout à titre d'expérience. L'expérience réussit si bien que l'équipe de garçons qu'il a soudé autour de lui le convainc de quitter Berck pour venir s'installer à Paris avec sa mère. Dans le courant de l'automne, c'est chose faite. De confession chrétienne orthodoxe, d'obédience russe, le jeune homme prend contact avec un petit monastère du XV^e^ arrondissement dont le supérieur accepte la création d'une Troupe, le Groupe du Saint-Sang, dont les bases seront les dix garçons à l'origine de l'affaire.

Nous sommes en 1948. La nouvelle Troupe s'affilie alors à l'association des Éclaireurs Unionistes, mais en réalité elle conserve toute son autonomie, notamment spirituelle, sous la direction d'un bénédictin orthodoxe de rite latin, le P. Jean. Active, la Troupe prospère. Tout aurait été au mieux dans le meilleur des mondes si, dans le courant des années 50, les E.U. n'avaient rencontré de sérieuses difficultés. Irrités par le dynamisme d'une Troupe qui faisait entre autre parler d'elle en présentant les offices orthodoxes à Paris Inter et en participant à l'émission *La voix du Scoutisme* sur Radio Luxembourg, certains responsables parisiens des E.U. cherchèrent à la faire rentrer dans le rang. Aussi, sur le conseil du P. Jean, le fondateur du Saint-Sang demanda à ce que sa Troupe fût adoptée par les Scouts russes. En 1954, le Saint-Sang devint la II^e^ Paris des Scouts russes.

En dépit d'un recrutement assez confidentiel (une cinquantaine de garçons) et du mysticisme (très oriental) de son appellation, le Saint-Sang n'avait rien d'une société secrète cherchant, au contraire à pratiquer un Scoutisme authentique, à en juger par les bulletins qu'il publiait à l'époque et que son fondateur me fit feuilleter. L'aspect communautaire y est en particulier très développé sous l'influence du monachisme russe. Mais la Troupe a aussi des activités très concrètes dans le domaine audiovisuel : disques, film, radio.

Au cours de l'été 1954, la II^e^ Paris, alors qu'elle découvre la Styrie en train, fit la connaissance d'autres « marginaux », les Europa Scouts, membres d'une petite association d'origine autrichienne. Des contacts s'étant noués avec la petite branche allemande des Europa Scouts, le tout aboutit à la constitution de la Fédération des Scouts d'Europe (F.S.E.) lors d'un congrès tenu Macabeus Strasse à Cologne le 1^er^ octobre 1956. Jean-Claude Alain en devint le premier *Bundesfeldmeister*.

Bien que d'une taille plus que modeste, la F.S.E. ne manquait ni d'ambition ni d'originalité. Attachée jalousement à la préservation de son autonomie vis-à-vis de la toute puissante Organisation internationale du Scoutisme (O.I.S.), elle se définissait comme association chrétienne interconfessionnelle, et n'entendait marcher sur les brisées de quiconque. Alain en particulier entretenait à l'époque des relations courtoises avec les S.d.F., aux yeux desquels la nouvelle association, qui naquit en France en 1958 après qu'eut été rédigée avec soin la Charte religieuse (1957), ne constituait guère une menace. Disposant de moyens dérisoires (les bulletins ronéotypés de l'époque en font foi), recrutant en des milieux spécifiques, la F.S.E. française avait toute sa place, très réduite.

Déjà pourtant l'essaimage s'était produit (en quantité il est vrai négligeable) en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Belgique. Pour souder le mouvement en cours de constitution, le principe d'un camp international fut retenu en 1958. Il se tint à Wasserfall pendant l'été 1959 et réunit sept cents garçons sous les couleurs européennes. A cette époque, le souhait de J.-C. Alain est d'étendre la pédagogie du Saint-Sang (désigné Troupe-Mère), qu'il veut rigoureusement baden-powellienne et rigoureusement chrétienne, à l'ensemble de la Fédération. Cependant des tensions se font jour : tensions internationales entre la France et l'Allemagne après le départ du pionnier allemand des Europa Scouts ; tensions intérieures dues à l'activisme d'un responsable qu'Alain, ayant à faire face au grossissement des effectifs a eu l'imprudence de recruter, un certain Claude Pinet, réputé militant de l'Algérie Française.

Or, dans le même temps, un chef S.d.F. bretonnant, Pierre Géraud dit Piérig ou Périg Géraud-Kéraod, faisait savoir à la F.S.E.F que, de plus en plus mal à l'aise au sein du Mouvement, il était prêt à déserter avec armes et bagages. Absorbé par une campagne de dénigrement qui aurait été orchestrée par le Scoutisme Français à l'instigation d'un ancien chef E.d.F. (Paul Cailleau, qui retira la note fallacieuse après que J.-C. Alain eût obtenu le soutien de M^e^ Mirisch, ancien scout israélite et alors avocat de la Fédération du Scoutisme Français), le Commissaire national-fondateur de la F.S.E.F. ne prêta pas à l'affaire toute l'attention qui eut été nécessaire et laissa à Pinet le soin d'intégrer Kéraod et son entourage : on ne passe pas impunément chef d'une petite Troupe *Bundesfeldmeister*... Il semble de surcroît que les petites organisations comme celle de J.-C. Alain attirent particulièrement les ambitions avortées d'hommes en mal de réalisation et que la candeur du fondateur ait été surprise...

En décembre 1962, J.-C. Alain est démis de ses fonctions au terme d'obscures manœuvres ; Claude Pinet devint Commissaire national de la F.S.E.F. pour être démis à son tour, quelques mois plus tard et remplacé par Pierig Géraud-Kéraod qui, changeant les statuts de la Fédération, s'attribua sa fondation et en fit, au cours des années, un des bastions de l'intégrisme scout et catholique.

673 Justifiable.

« La Patrouille véritable offre une image de la société : car dans cette société humaine, l'autorité de la famille et de tous les corps intermédiaires jusqu'à celle de l'État ne s'exerce pas autrement qu'en stimulant les responsabilités à tous les étages. »[674]

Alors, opposant « Scoutisme » et réforme Pionniers-Rangers, Courtois affirme :

« Ils enseignent, pour l'un l'apprentissage de la vie en société hiérarchisée, harmonieusement différenciée, en ses communautés naturelles, pour l'autre celui de la vie en société collectivisée, animée par ses comités planificateurs, responsables et anonymes. »[675]

Que l'on remplace tous les termes d'un jugement de valeur trop polémique, et l'on obtiendra une analyse de la réalité des oppositions entre les uns et les autres d'une rare lucidité : le modèle social qui sert de référence à l'auteur, qui a en effet servi de socle à vingt-cinq ans de Scoutisme catholique, est forclos depuis la Libération.

Mais ce n'est pas tout. Pour Courtois, la réforme P.-R. dresse l'autorité du Chef contre la technique du spécialiste qui, par elle, devient officiellement animateur. Or de son point de vue un tel glissement perd l'autorité[676]. Plus perverse à ses yeux est la contradiction que la réforme P.-R. par l'extra-job installe entre les Scouts et leurs familles : c'est qu'en effet l'extra-job a pour effet (souhaité) de dégager le garçon d'une dépendance familiale parfois paralysante (dans le cas de revenus modestes). Or : « *Il paraît inconcevable* (*...) d'attiser leurs goûts d'indépendance »*[677], et certes, comment l'indépendance de l'enfant serait-elle conciliable avec une représentation organiciste du monde ?

Cinquième contradiction révélée par la réforme P.-R. : avec la substitution du modèle du chantier aux modèles précédents, on oppose le gratuit à l'utile. Le développement des chantiers sonne le glas des grands jeux, débouche sur le culte de l'utilitarisme, du productivisme :

« Ce transfert d'un type d'héroïsme, souvent gratuit (Bayard, Du Guesclin, Dupleix, Lyautey, Gallieni, le Père de Foucauld) à un type d'héroïsme utilitaire a pour cause essentielle de sacrifier à l'idole de la 'décolonisation' et du 'passé faisons table rase'. Mais il provient aussi d'une autre raison, tout aussi grave, que sera la sixième contradiction que nous relèverons. »[678]

Ici, la raison du refus trouve son origine dans le champ politique. Du coup (mais qui en aurait douté), la « charge » politique des « modèles » est clairement établie, et, indirectement, Courtois donne quitus à ses adversaires du fait que Bayard, Du Guesclin, et mieux encore Dupleix, Lyautey, Gallieni, Foucauld, appartenant à la sphère coloniale, participent d'un ordre du passé-érigé-en-monument.

La sixième contradiction est en effet liée à la précédente: c'est celle qui dresse l'homme contre la Nature (songeons à la *« Red River Valley »*).

« La nature ne jouera plus le rôle éducatif de maîtresse d'humanité et de vérité, elle ne conduira plus à Dieu celui qui la découvre de ses yeux neufs et

---

674 Claude Courtois : *Scouts ou Pionniers, les raisons d'un choix*, Le nœud de Carrik, 1966 p. 18.
675 Ibid. p. 19.
676 Ce en quoi, restant attaché à sa définition de l'autorité, il a tout à fait réussi.
677 Claude Courtois : *Scouts…*, op. cit. p. 20.
678 Ibid. p. 22.

enthousiastes, mais elle sera désormais l'adversaire que le jeune domptera par les vastes chantiers de plein air. »[679]

C'est indiscutablement le propos de la réforme P.-R., qui entérine ce fait que nature et culture se sont disjoints dans nos sociétés, que la culture crée la nouvelle nature humaine et qu'en tout cas celle-là ne procède plus de celle-ci, qu'on le regrette ou qu'on s'en loue. De ce fait, elle ne peut plus être la voie réaliste d'accès à Dieu. Car si le chevalier du XII[e] siècle pouvait aisément voir Dieu en œuvre au sein des vallons, au rythme des moissons à cette époque encore proche du panthéisme primitif, où Dieu œuvrerait-il au XX[e] siècle, sinon dans les grandes concentrations humaines : tel est le raisonnement des promoteurs de la réforme P.-R.

Septième contradiction : le groupe contre la société. Cherchant à trouver des moyens d'expression adaptés aux temps nouveaux, l'E.N.E., par la faveur accordée au panneau d'affichage, à l'uniforme qui ne doit pas couper des copains, à la base ouverte, fond le groupe dans la société au détriment de la défense de la spécificité :

« Le seul critère du choix des livres, disques, journaux, sera le goût et les désirs de chacun. Outre le danger que représente pour les jeunes, généralement peu avertis, de lire ou d'entendre n'importe quoi, s'ajoute celui de contraindre les 'minoritaires' à subir les envies des 'majoritaires'. »[680]

Reste l'opposition que la réforme P.-R. suscite, entre le groupe et l'individu. Ce qui ici n'est pas accepté c'est le renversement des tendances personnalisantes du Scoutisme au profit de l'éducation de la démocratie voire de la cogestion, ce qui est tout à fait inadmissible pour le critique.

Bref, le problème naît de l'introduction par la réforme de la pensée dialectique dans le Mouvement. Rigal et Lebouteux ne peuvent être que des crypto-communistes, dans ces conditions. Ou d'autres encore, comme l'abbé Perrot, ancien supérieur du séminaire de la Mission de France, curé de N.-D. des Champs avant que d'être nommé aumônier des Guides de France, puis **des deux Mouvements**[681]. De la sorte c'est clair : un complot intérieur a fait basculer le Mouvement. Il ne s'agit plus que d'identifier ses auteurs.

Selon Courtois, *« le poisson pourrit par la tête »*[682]. La tête, en l'occurrence, est double : c'est Pierre Goutet et André Cruiziat, les animateurs de la Route des années trente, qui réunissent au début de la guerre des foyers issus du Scoutisme dans les Amitiés Scoutes, fortement influencées par Jeunesse de l'Église et Économie et humanisme. En juillet 1947, les Amitiés Scoutes deviennent Vie nouvelle dont l'orientation se confirme.

1950 : André Cruiziat ouvre le Cercle d'information politique, économique et sociale d'Île de France destiné aux Routiers. Très vite ce cercle prendra des positions avancées, notamment en matière de décolonisation, sous l'influence de son fondateur.

La thèse de Courtois est alors la suivante : avec l'aide initiale de Pierre Goutet, André Cruiziat, s'inspirant à la fois d'idées novatrices issues de l'Église mais aussi des travaux d'hommes formés par Uriage (Joffre Dumazedier, Bénigno Caceres, Emmanuel Mounier...), met en place des moyens de pression et s'allie à ceux dont les options recouperaient les

679 Ibid. p. 23.

680 Ce dernier argument se tient pédagogiquement (cf. la citation d'Hannah Arendt supra). Cela dit, pour le garçon lui-même, la patrouille était certainement une contrainte encore plus grande que la « dictature » du groupe-société !

681 Notons que l'abbé Perret est chargé de tous les maux de la terre par les opposants. Or il n'arrive qu'en 1963.

682 Claude Courtois : *Scouts...*, op. cit. p. 35. Vieille formule idéologiquement bien située.

siennes, entre autres Charles Célier. Obtenant la nomination de Rigal, puis de l'équipe Liégé-Rendu, opérant à travers la Route, il serait ainsi à l'origine 1) du coup de force réussi par le Commissaire général en 1956 ; 2) de la nomination de Lebouteux en 59 ; 3) de la réforme de 64. Conclusion :

> « *Des AMITIÉS SCOUTES à LA VIE NOUVELLE, de LA VIE NOUVELLE à LA ROUTE, de LA ROUTE aux PIONNIERS-RANGERS : 20 ans de travail, le temps de former une génération.* »[683]

Bref, de la Libération à 1964, la Route et le courant de pensée qui la sous-entend auraient « renversé » le Mouvement en une génération.

Il ne manque plus que de préciser l'objectif. Étayant sa démonstration sur une lecture attentive, quoique très orientée, des revues, Claude Courtois croit pouvoir affirmer[684] que le Mouvement s'était inféodé au « *socialisme communautaire* » ; que de surcroît, sous l'égide de Rigal et en collaboration avec les instances officielles, il nourrissait l'espoir de mettre sur pied une « jeunesse d'État »[685] : il y a collusion, conclut-il, entre la méthode P.-R., la transformation de la Route en mouvement d'animation et d'encadrement des jeunes, et la prospective du V[e] plan :

> « *Un troisième* [Mouvement de jeunesse] *naît, semble-t-il, en ce milieu de siècle : il n'est pas au service de l'État, mais il véhicule, par sa 'culture engagée' l'idéologie dont vit cet État. Il ne professe pas de laïcisme virulent, anticlérical, d'un autre âge ou d'autres cieux, mais il vit de la volonté d'en faire coexister les formes occidentales et atténuées avec une sorte de spiritualité chrétienne 'engagée', elle aussi. Cette savante opération nous donne le Mouvement, tantôt de jeunesse, tantôt d'éducation, suivant les influences nécessitées par la diplomatie du moment.*
>
> « *De fait, nous obtenons ainsi le mouvement éducatif en route vers une forme nouvelle de mouvement de jeunesse : le mouvement de jeunesse confessionnel au service de l'État neutre.* »[686]

Pour Claude Courtois, cette évolution amène le Scout et le Chef à se confronter non plus à la Vérité révélée, extérieure et objective, exprimée par le dogme et la Loi mais aux mots d'ordre étatique, ainsi qu'à la fallacieuse et éphémère « vérité » arrêtée par une majorité d'occasion :

> « *Voilà pourquoi le catholique, n'ayant pas encore totalement acquis la mentalité marxiste* (...) *se sent enfermé dans le ghetto de ses propres décisions et livré au dilemme groupe-société. Il sombre alors dans toutes les incohérences du 'groupe ouvert sur la société' etc..., ce qui ne serait qu'un demi-mal s'il savait que la société est constituée de 'corps' diversifiés de fonctions. Or, comme il ne*

---

683 Ibid. p. 43.

684 En dénonçant les sympathies de l'« animation » nationale pour le mendesisme et le Front républicain de 1955 (p. 47) ; en rapportant les propos d'un militant A.C.J.F. tiré de *Paris Presse* accusant Cruiziat en particulier d'avoir converti le Scoutisme à l'idéologie « de gauche » (p. 47) ; en affirmant que des Scouts auraient combattu aux côtés de l'A.L.N. en Algérie ; en citant l'article de Michel Rigal (*Chefs*, novembre-décembre 1965, n° 388 p. 31) qui annonçait le détachement de François Lebouteux auprès du Ministère de la Jeunesse d'Algérie (p. 48) ; en citant un autre article, tiré de *La Route* de juillet-août 1964, qui cherchait à sensibiliser ses lecteurs au problème de la jeunesse algérienne. « Florilège » non exhaustif, du reste.

685 Référence : à la politique de l'U.F.C.V. soutenue par le Ministère de l'Intérieur (revue de l'U.F.C.V. septembre-octobre 1965 n° 26) p. 49 ; aux projets du Directeur de la Jeunesse et des Sports pour 1966, p. 49 ; de la concordance avec l'action d'Animation Jeunesse dirigée par G. Dobbelære, un responsable S.d.F., p. 49 ; de la correspondance avec les propos de Michel Rigal (*Chefs* n° 347) p. 50. Sous-entendre que le jeune État gaullien avait le « socialisme communautaire » comme projet de société ne manquait pas de sel...

686 Claude Courtois : *Scouts...*, op. cit. p. 52.

conçoit qu'une société individualiste ou étatiste, il ne dispose que du choix entre l'anarchie et les diverses formes, sans cesse renouvelées de socialisme. »[687]

Ultime conclusion :

« La méthode infaillible employée en Occident pour achever la Chrétienté moribonde, consiste à la fourvoyer dans les dilemmes agonisants. Tout 'fait problème'. Horreur des certitudes ! Horreur du bonheur, promis à tous, sauf au chrétien ! Y eut-il jamais plus savante persécution ?

« (...)

« La dialectisation ne se discute pas. Elle se refuse net. »[688]

1924 : préfaçant l'ouvrage décisif du P. Sevin : *Le Scoutisme, étude documentaire et application*, Georges Goyau écrivait : « *Le laïcisme, au fond des âmes, multiplie les démarcations. Libre à Dieu d'y trouver quelque refuge égaré. »*[689] Le Scoutisme catholique allait d'abord s'édifier sur ce constat, en plein accord, finalement avec une Église qui, au nom de Constantin, Grégoire le Grand, Thomas d'Aquin, Paul III, croyait toujours pouvoir confondre, pour la plus grande gloire de Dieu –et de ses serviteurs–, Cité céleste et Cité terrestre.

Quarante deux ans plus tard, un catholique et un Scout en voie de marginalisation dresse le même constat, rêvant à ce que le recul pare de grandeur, s'identifiant par une vision du monde qui n'a plus aucune prise sur le monde. Aux yeux de l'observateur, sa révolte, servie par l'intelligence et l'habileté du refus, a quelque chose de pathétique.

Laissons au polémiste les procédés du polémiste : l'amalgame et la confusion, la quête de boucs-émissaires... Dépouillée de son enrobage, l'analyse n'en a pas moins quelques mérites : non seulement elle permet de mesurer un **écart** (abyssal) entre deux modes représentationnels qui puisent à la même source, mais encore, pour ce qui nous occupe, elle met en évidence avec une clarté au second degré, les étapes qui jalonnent le creusement de cet écart.

Peu importe donc que Cruiziat soit le responsable de la réélaboration représentationnelle que j'ai tenté d'analyser pas à pas : il reste vrai en revanche que Cruiziat et Goutet, Rigal, Liégé, Rendu, Célier, Lebouteux pour ne citer qu'eux –sans oublier tous ceux qui accompagnèrent, portèrent, ou provoquèrent leurs réflexions (à commencer par Forestier, Menu, Rimaud...)–, amenèrent le Mouvement des Scouts de France, pour le meilleur ou pour le pire, ce n'est plus le propos, à renouer avec une société dont on refusait jusque là les principes politiques, économiques et culturels constitutifs.

Délaissons les accusations autant commodes que convenues de marxisme, de socialisme, d'étatisme... Cette réconciliation passait cependant par le rejet de représentations anciennes qui avaient reçu leur traduction politique et qui s'étaient alors trouvées en contradiction profonde avec la « charte » initiale du Scoutisme catholique et de l'Église : le Nouveau Testament. Comme le proclama discrètement mais fortement et brillamment Lebouteux : le respect de la Tradition imposait le dépassement des traditions. Leçon d'Histoire... laquelle, inévitablement, laisse au creux de ses bras morts ceux qui ne veulent ou ne peuvent vivre dans le courant du fleuve[690].

---

[687] Ibid. p. 54.

[688] Ibid. p. 56.

[689] Georges Goyau in Jacques Sevin : *Le Scoutisme…*, op. cit. p. 8.

[690] On accordera à l'auteur qu'il ne porte ici aucun jugement de valeur.

De la Chrétienté idéalement régnante à l'Église en œuvre au cœur de son temps ; de la monarchie de droit divin à la république des libertés –dont celle de convaincre ; de l'Ordre à la communauté ; du Chef à l'éducateur-responsable ; du Chevalier-croisé au citoyen-chrétien ; mais aussi du garçon à l'adolescent, de l'aventure à la réalisation, de l'évidence impérative au choix lucide : mesure d'un écart en effet, écart qui ne vaut pas seulement pour le Scoutisme et pour l'Église de France (de la célébration à l'action), mais pour une très large part de la société elle-même.

Écart, certes, changement. Fidélité aussi, et avant tout à une Parole, sans cesse à interpréter, toujours intangible : l'Évangile, la Loi. Premier et ultime point de repère, pivot dans l'éducation des générations qui se recouvrent l'une après l'autre. Est-il nécessaire d'être scout ou chrétien pour comprendre la nécessité du texte fondateur, l'inévitable fidélité qui jusque dans les remises en cause se perpétue ?

L'étude cependant ne s'achèvera pas là. Car si l'analyse du processus d'adaptation représentationnelle en a constitué une part prépondérante, reste à faire celle du mode de composition de la représentation elle-même qui permettra, à la croisée du subjectif et du collectif, de mettre en évidence quelques-unes des causes de ses métamorphoses et de ses réifications.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES[691]

1907

Camp fondateur de Brownsea Island.

1908

Publication de Scouting for boys*, de Baden Powell.*

1911

Lancement en France de la cabale intégriste contre le Scoutisme, et des Éclaireurs des Alpes de l'abbé Augustin d'Andréis.

***Octobre** : fondation des Éclaireurs français de la Ligue dEducation nationale (Pierre de Coubertin, Louis Liard...)*

***Décembre** : fondation des Éclaireurs de France (André Chéradame, Paul Charpentier, Georges Gallienne, Georges Bertier, Nicolas Benoit...)*

1912

Louis Faure et l'abbé Ferret créent la Milice Saint Michel du Creusot ; Henri Gasnier et l'abbé Caillet fondent les Intrépides du Rosaire de Notre-Dame de Plaisance (XIV^e^ arrondissement).

***Mai** : fondation des Éclaireurs unionistes de France.*

1913

Publication dans *Études* de deux articles du P. Caye sous le titre générique : *Les boy-scouts et le scouting*.

Création d'une Troupe à Mâcon et des Éclaireurs de l'Espérance à Bourg.

Les Éclaireurs des Alpes deviennent l'Association des Éclaireurs catholiques de France.

1915

Lucien Goualle crée les Diables blancs avec l'appui de l'abbé de Grangeneuve, au patronage de l'Immaculée Conception de Bel-Air (XII^e^ arrondissement de Paris) ; l'abbé Castamagne à Nîmes introduit le Scoutisme dans son patronage.

1916

L'abbé d'Andréis publie son *Manuel de l'Éclaireur catholique.* L'abbé Pages transforme son patronage en Troupe scoute à Montélimar. À Paris, paroisse S^t^ Honoré d'Eylau, Paul et Marcel Coze convertissent le chanoine Antoine Cornette au Scoutisme.

Février : à Mouscron le P. Jacques Sevin, s.j., fonde la Compagnie des Guides Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus (composée de garçons).

1919

Fondation de la première troupe flamande par Xavier Sarazin et l'abbé Warin à Lille (écoliers et apprentis), puis à Fives avec Max Boucher, Yves Brebant et le P. Verley. Le chanoine Cosson crée une Troupe scoute à Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle (XV^e^ arrondissement de Paris).

Fondation de l'association lilloise des Scouts de France par le P. Sevin.

[691] Indépendamment des titres d'ouvrage, est mis en italique tout ce qui ne concerne pas les Scouts de France.

1920

25 juillet : publication du règlement de la Fédération nationale catholique des Scouts de France (S.d.F.), date retenue comme date de fondation. Le chanoine Cornette Aumônier général (A.G.), le général Louis de Maud'huy Chef scout, Sevin Secrétaire général.
Fondation de la province d'Île de France. Edouard de Macédo premier Commissaire. 300 garçons.
29 juillet : le P. Sevin et 12 scouts au jamboree de Londres.

1921

Remaniement de l'organigramme : le P. Sevin Commissaire général (C.G.), de Macédo, Commissaire de la Province (C.Pr.) d'Île de France, Secrétaire général et Commissaire général-adjoint.
Fondation de la Fédération française des Éclaireuses regroupant les Éclaireuses neutres et protestantes.
17 janvier : le cardinal L.-E. Dubois, archevêque de Paris, approuve officiellement la création des Scouts de France
Pentecôte : présentation des Scouts de France au cardinal Dubois, au rallye de Vaucresson.
Juillet : mort du général de Maud'huy.
Août : les S.d.F. reçoivent agrément de l'État (S.A.G. 9502).

1922

Premières Meutes de Louveteaux à S^{t} Honoré d'Eylau sous la conduite d'Édouard de Macédo, Jean Duriez-Maury et Jacques Demaldent, les Cheftaines Chabrol et Bineau. Parution du *Scoutisme, étude documentaire et applications*. du P. Sevin. Macédo et Maurice Barrier fondent La Hutte, fournisseur des équipements, uniformes, insignes etc. destinés aux S.d.F.
Mars : le Comité directeur désigne le général Arthur Guyot d'Asnières de Salins Chef-Scout à l'unanimité. Première parution de la revue *Le Chef*, dirigé par le P. Sevin. Lettre du cardinal Gasparri au chanoine Cornette (secrétairerie d'État n° 1613) annonçant l'agrément des Scouts de France par le pape Pie XI, et définition de leur mission. L'apprenti Paul Dubus, Assistant-Scoutmestre (A.-S.M.) de la Troupe III^{e} Paris, premier « Chevalier de France ».
Avril : charte du Scoutisme catholique : discours de Pie XI à l'occasion de la S^{t} Georges.
Juillet : départ du P. Sevin et Michel Blanchon pour le cycle de formation du camp-école de Gilwell Park, dirigé par le *captain* Gidney. Le P. Sevin breveté *Deputy chief camp*. Six Clans Routiers (sans doute en formation) sont répertoriés.
Août : Ouverture du camp-école de Chamarande et premier camp national organisé par Maurice Barrier. Le P. Sevin « Mestre de camp » (responsable de la formation des Chefs).

1923

Fondation des Guides de France.
Février : première parution de la revue *Scout de France*
Mai : Cinq cents Scouts de France défilent à Paris lors de la fête de Jeanne d'Arc
Juillet : décès de Maurice Barrier. Hubert Verley le remplace.
Décembre : affiliation officielle du premier Clan routier (III^{e} Paris, Chef Paul Dubus, premier chevalier de France). De Macédo, « Commissaire spécial » des Scouts-Routiers.

1924

Vingt-sept Districts, huit Chevaliers de France sur 4.000 adhérents.
Naissance du premier Clan routier du Creusot (Louis Faure).
Naissance de la Province du Languedoc ; le cofondateur de la première Troupe locale, le P. Lalande, deviendra Aumônier de l'A.C.J.F.
Fondation de la Troupe David par Robert Gamson.
Mars : Suppression du Commissariat général, remplacé par un « Commissaire délégué du Chef-Scout » E. de Macédo ; diminution du rôle du P. Sevin. Lucien Goualle Secrétaire général.
Mai : le général de Salins reçu en audience par Pie XI avec le P. Sevin, à l'occasion d'une nouvelle cabale vaticane dirigée contre les S.d.F.
Juin : la XX^{e} Paris est fusionnée avec la Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois par l'abbé Fernand Maillet, Aumônier scout, qui relève cette ancienne institution. Grand raout S.d.F. avenue Montaigne sous la présidence de la comtesse André de Montalembert, auquel assiste M^{gr} Dubois et le général Gouraud, gouverneur de Paris.

1925

Interdiction du port simultané d'un insigne politique et de l'insigne scout.
Janvier : division du District de Paris-Centre. Pierre Delsuc, Commissaire de District de Paris-ouest, le général Joseph de la Porte du Theil Commissaire de District de Paris-est.
Janvier-février : conférence prononcée par Marcel Forestier, Scoutmestre de la I^{ère} Villemomble devant le cercle E. Psichari composé d'étudiants futurs Chefs S.d.F. au 104 rue de Vaugirard (foyer dirigé par le P. Plazenet) ; au 104, existe la Troupe Montalembert, Troupe d'étudiants.
Mars : création du Centre Routier, organisation administrative provisoire qui regroupe les Clans d'Île de France, Aumônier : Paul Doncœur, s.j., qui fait sa promesse à cette occasion ; Chef Forestier, alors adjoint de Macédo à la Province d'Île de France.
Août : environ cinq cents S.d.F. en pèlerinage à Rome. Marcel Forestier est du nombre.
Décembre (Noël) : premier Congrès national des Chefs à Dijon. Important rapport de l'abbé Richaud, Aumônier à Versailles, sur la nécessaire coopération des S.d.F. avec les autres œuvres.

1926

8.000 adhérents, huit Provinces structurées, trente-trois Commissaires de District, 225 Chefs passés par Chamarande et 44 Cheftaines.
Parution de *La reconstruction spirituelle du pays : les Scouts de France*, du P. Doncœur.
Premier Congrès national des Aumôniers.
Apparition de Troupes d'Éclaireuses israélites.
Avril : électrification du Quartier général (Q.G.) de la rue S^{t}-Didier. Interdiction est faite aux Chefs et aux grands Scouts de participer au congrès pacifiste de Bierville organisé par Marc Sangnier. Remous.
Août : premier rassemblement national Louveteau à Chamarande
Septembre : retraite des Aumôniers scouts chez le P. Plazenet (au « 104 »)

1927

Le maréchal Hubert Lyautey président d'honneur des S.d.F., des autres associations scoutes et du Bureau interfédéral du Scoutisme de France (B.I.F.)

Les Éclaireuses israélites adhèrent à la F.F.E. ; fondation officielle des Éclaireurs israélites de France (E.I.F.).
27 avril : les Scouts de France reconnus d'utilité publique par le gouvernement du Président du Conseil Albert Sarraut.
Août : 2.000 S.d.F. à Lourdes ; déclaration solennelle du chanoine Cornette.
20 décembre : première réunion des Cercles S^{t} Paul destinés à la formation des Chefs Routiers, par le P. Doncœur.

1928

Publication du premier roman scout catholique, *La rude nuit de Kervizel,* de P. Delsuc, chez Spes.
Juin : le parfumeur François Coty met un million de fr. à la disposition des différentes associations scoutes. Remerciements des Scouts de France.
Eté : Camp national de Lourdes.
12 décembre : premier gala S.d.F. au Trocadéro en présence des maréchaux Foch et Lyautey, et du général Weygand.

1929

A l'instigation du P. Sevin, création de la branche extension à Berck (jeunes déficients physiquement et moralement). Commissaire : André Noël
Mai : participation de près de 4.000 S.d.F. aux fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc à Orléans, en présence du général de Salins et du chanoine Cornette.
Léon Chancerel amorce les Comédiens Routiers.
Création du Commissariat Fédéral : Macédo premier Commissaire fédéral. René-Michel Lhopital, adjoint du Commissaire de la Province d'Île de France, devient adjoint du Commissaire fédéral.
Septembre : le chanoine Cornette reçoit la Légion d'Honneur.
Décembre : encyclique *Rappresentanti in terra* sur l'éducation, considérée comme essentielle par le Mouvement.

1930

La Fédération nationale catholique des S.d.F. compte 27 provinces, 121 Commissaires de district, 1400 Chefs en activité, 300 meutes, 551 troupes, 50 clans, 25000 adhérents. Les S.d.F. ont suscité 400 vocations religieuses depuis 1920.
Création des Comédiens-Routiers.
Juin : Henri Gasnier Commissaire spécial Louveteaux
Noël : M^{gr} Dubois sacre les S.d.F. *chevaliers de l'action catholique* au nom du pape.

1931

Premier camp national d'Aumôniers scouts, dirigé par le P. Sevin (Marc Lallier assistant)
Décembre : premières Journées fédérales Route (sorte de premier congrès national des responsables).

1932

Janvier : Principes d'action du mouvement.
Mai : les S.d.F participent à un voyage à Rome de l'Ation catholique de France (67 œuvres représentées)

Avril : René-Michel Lhopital remplace Macédo au Commissariat fédéral. Pierre Goutet, ex Commissaire de District, devient son adjoint à la Route. Abbé Pierre Ramondot Aumônier de la Route (A.N.R.) en titre.
Juin : Les Commissaires spéciaux de branche deviennent Commissaires nationaux de branche (C.N.). P. Coze Commissaire national Scouts (C.N.S.), M. Blanchon A.-C.N.S., avec P. Delsuc, Pierre de Montajamont, Henri Daversin... ; l'abbé Paul Bourdieu Aumônier national Scouts (A.N.S.), Macédo Commissaire national Routiers (A.N.R.), P. Goutet A.-C.N.R., avec Louis Faure, André Cruiziat, Jacques Charvet... Henri Gasnier Commissaire national Louvetaux (C.N.L.), Duriez-Maury A.-C.N.L. avec les Cheftaines Chabrol, De Villelles, Pistre, Duriez-Maury... ; l'abbé Bourdieu Aumônier national Louveteaux (A.N.L.). Lhopital C.G. après modification de la fonction de Commissaire fédéral.
Juillet : modification des statuts : la Fédération nationale catholique des Scouts de France devient l'Association des Scouts de France. Création des Groupes.
Octobre : Maurice de Lansaye devient rédacteur en Chef de *Scout* en remplacement d'André Noël qui assurait l'intérim de Jacques Astruc.
novembre : mort du baron Jacques de Noirmont, C.Pr. d'Aquitaine. Premières journées nationales, à Lyon. Thème : *Le Groupe scout*.

1933

Joseph de la Porte du Theil, adjoint au Commissaire de la province (A.-C.Pr.) d'Île de France.
Février : texte d'orientation par branche (Scouts et Routiers)
Avril : principes catholiques d'action des Scouts de France : le Scoutisme catholique est à la fois éducation et apostolat.
Mai : lettre de démission du P. Sevin. E. de Macédo devient directeur du *Chef*, P. Delsuc responsable de Chamarande.
Août : pèlerinage du P. Doncœur et de Routiers en Terre sainte pour le 1900e anniversaire de la mort du Christ. Jamboree international de Gödöllö.
Octobre : réglementation de l'Aumônerie scoute, conforme aux directives de l'Action catholique française, présentée à l'assemblée des cardinaux et archevêques de France par le chanoine Cornette
Novembre : Journées Nationales à Strasbourg. Thème : *Le Scoutisme et les éducateurs de l'enfant : famille, Église, école*

1934

Second pèlerinage national à Rome.
Janvier : détail de la composition du Q.G., subdivisé en commissions ou équipes. Commission des questions religieuses : les RRPP et abbés Cornette, Bourdieu, Cosson, Plazenet, Héret, Forestier, Ramondot.
Avril-mai : prises de position exceptionnelles à la suite des événements 6 février.
Juillet : M. Blanchon assure l'intérim de P. Coze, puis le remplace comme C.N.S.
Novembre : Journées nationale de Toulouse. Thème : *Groupes, milieu et Action catholique*.

1935

L'abbé Eugène Joly A.N.R.
Avril : Départ brutal d'E. de Macédo, sans doute à cause de ses sympathies trop publiques pour l'Action française. Pierre Goutet nouveau C.N.R.

Novembre : Journées nationales de Paris. Thème : *Scoutisme et santé*.

1936

Le Chef tiré à 7.000 exemplaires ; *Scout* à 10.000
Février : démission brutale de R-M. Lhopital, Henri Gasnier C.G. Mort du comte Bernard de Kergorlay, Commissaire-adjoint du Chef-Scout.
Juillet : prise de position face aux évènements politiques calquée sur la position du cardinal Verdier, archevêque de Paris, et publication dans *Le Chef* d'un article de François Mauriac déja paru dans *Gringoire.*
Août : mort du général de Salins.
Septembre : mort du chanoine Cornette.
Octobre : 1.827 Aumôniers en activité pour la France et l'empire, dont 1.693 en métropole. La Commission permanente des Cardinaux et Archevêque nomme Marcel-Denys Forestier, o.p., Aumônier général.
Novembre : Journées nationales de Marseille sur le thème : *L'action dans la cité* (Conférence du chanoine Terrier). Le général Joseph Lafont nouveau Chef scout.

1937

Création de l'Alauda au niveau national.
Raid Paris-Saigon des Routiers Pierre Drapier et Guy de Larigaudie.
1er janvier : Jean Duriez-Maury officiellement C.N.L.
Août : 62.000 membres, 6.300 Chefs et Cheftaines, 1.177 meutes, 1.379 troupes, 135 clans. Jamboree de Vogelenzang.
Octobre : le P. Michel de Paillerets, o.p., A.-A.G.
Novembre : journées nationales de Paris sur le thème : *La vie de plein air, le camp, l'école de la nature*.
Décembre : Delsuc devient Commissaire international par intérim.

1938

Prise de position du P. Forestier, A.G., après Munich.

1939

Janvier : Charles Célier A.-C.N.S
Septembre : mobilisation de H. Gasnier (Henry Dhavernas assure l'intérim) ; du P. Forestier (M. de Paillerets assure l'intérim) ; de M. Blanchon (Pol Daversin assure l'intérim) ; de l'abbé Joly (P. Doncœur assure l'intérim) ; de P. Goutet (Jacques Chaveyriat assure l'intérim). Mobilisation par le ministère de l'agriculture de toutes les fédérations scoutes afin de pallier l'absence des hommes pour rentrer la moisson au nord dune ligne Nantes-Belfort, assurer la récolte des pommes-de-terre et faire les vendanges. Préfiguration des Chantiers de la Jeunesse.

1940

Janvier : Françoise Pistre C.N.L. ; P. M. Sirot A.N.L.. Eugène Dary C.G., Jacques Astruc A.-C.G
Février : Jean-Pierre Alouis A.-C.N.S.
Juillet : 3.000 Chefs et Routiers tués, 7.000 prisonniers.

Juillet-décembre : P. Goutet est nommé Directeur de la Jeunesse puis collaborateur de Georges Lamirand au Secrétariat général à la Jeunesse.
Août : le Scoutisme est interdit dans les zone occupée et zone interdite.
Septembre : Charte interfédérale de l'Oradou. Pierre-Louis Gérin C.N.S.
Décembre : déclaration de l'Association du Scoutisme français, qui remplace le B.I.F. Chef : le général Lafont. Disparition de la fonction de Chef-Scout chez les Scouts de France : ses attributions reviennent désormais au C.G.

1941

Janvier : le Q.G. s'installe à Lyon. Le Lys remplace le trèfle sur le drapeau des S.d.F., chargé à présent de la croix blanche des anciens étendards royaux.
Avril : la branche Scouts est rebaptisée branche Éclaireurs.
Juillet : agrément de l'Association du Scoutisme français par l'État.
Octobre : Jacques Chaveyriat C.N.R.

1942

Fondation des Amitiés des Scoutes et Guides (A.D.S.G.) par A. Cruiziat.
Janvier : naufrage du Lamoricière et mort de P.-L. Gérin
Février : Jean-Pierre Alouis nouveau Commissaire national Éclaireurs (C.N.E.)

1944

Janvier : mort du P. Plazenet, animateur du « 104 », créateur des Cercles Psichari, et Aumônier de la XXV^{e} PARIS.
Mars : arrestation de P. Delsuc par la Gestapo. Il est relâché.
Août : arrestation et déportation de P. Goutet à Buchenwald. Mort accidentelle de Jean-Pierre Alouis. André Sonrier nouveau C.N.E.
Octobre : Pèlerinage de Chartres. Effacement d'Eugène Dary. Pierre Delsuc C.G.

1945

Janvier : le P. Morel A.N.E.
22 avril : participation au défilé de 35.000 scouts et guides de l'Arc de Triomphe à la Concorde.
Mai : pèlerinage routier au Puy-en-Velay, mené par Cruiziat. Thème : renouer l'Alliance.
Octobre : Michel Rigal C.N.R. ; l'abbé Joly A.N.R.

1947

Fondation de Vie nouvelle, Mouvement issu des A.D.S.G., par A. Cruiziat, P. Goutet président.
Janvier : George Gauthier C.G., Michel Menu C.N.E. et le P. Jean Rimaud s.j., A.N.E.
9-21 août : VI^{e} jamboree mondial, « Jamboree de la paix » à Moisson.

1949

Sacré évêque, Marc Lallier devient le premier « Évêque protecteur » des S.d.F.
Lancement de la proposition Raider à destination de la branche moyenne.

1950

A. Cruiziat fonde le Cercle d'Information politique, économique et sociale d'Île de France, pour la formation des Chefs de Clan.
Novembre : le P. Armand Le Bourgeois A.N.R.

1951

20 juillet : mort du P. Jacques Sevin
Automne : grandes manœuvres autour du renouvellement de l'équipe Route.

1952

Mise en place des Foulards noirs des Patrouilles libres, destinés aux jeunes en difficultés à l'âge Éclaireur.
Janvier : Michel Rigal A.-C.G., mais C.G. de fait ; il conserve la direction de la Route. Paul RENDU A.-C.N.R., avec Claude Lefebvre, Pierre Chesnais et plus tard Jean Müller. Le P. Pierre-André Lliégé, o.p., A.N.R., le P. Le Bourgeois A.N.E.
Parution de *Une Route de La liberté : le Scoutisme* (R.P. Forestier) et de *Larguez-tout* (M. Menu)

1953

Janvier : Michel Rigal officiellement C.G. Il conserve la direction de la Route.

1954

Mise en place de la division Kim, sorte de sous-raiderisme à destination des Troupes « ordinaires », par M. Menu
Janvier : Tenue du deuxième Congrès national de la Route à Versailles : affirmation de la ligne nouvelle de la branche, qui cherche à se transformer en mouvement de jeunesse à part entière. P. Rendu C.N.R. à part entière. Le P. Jacques Vénard A.N.E.

1955

Publication de *Raiders scouts* (M. Menu), et de *Scoutisme missionnaire* (R.P. Forestier)
Départ du P. Forestier.
Mise en place à l'initiative de M. Menu de la campagne Cadres verts, en vue de recruter et de former des responsables adultes.
Juillet : grand rassemblement national des Raiders à la Banne d'Ordanche.
Décembre : exclusion des Routiers protestataires du Cercle saint-Thomas d'Aquin.

1956

Janvier : abbé de Metz-Noblat A.G.
Novembre : l'Assemblée générale donne à M. Rigal les moyens de sa politique et semble consacrer la ligne de la Route. Cruiziat est chargé de la rédaction de la doctrine du mouvement.
M. Rigal désavoue les liens existant entre le Signe de Piste, collection d'Alsatia dirigée par des scouts, et le mouvement.
Démission de Michel Menu sur un différend avec Rigal concernant lorientation du mouvement dans un sens trop favorable aux options de la Route. Jean Lagarde C.N.E.

1957

Mai : démission en bloc de l'équipe nationale Route sur un différend avec Rigal concernant la publicité faite aux lettres du cadre Routier J. Müller dénonçant entre autres la torture en Algérie. Rigal assure l'intérim.
Septembre : Jacques Bassot C.N.R., abbé Edmond Barbotin A.N.R. en titre, P. Paul Beschet, s.j., A.N.R. de facto.

1958

Le P. Chevaleyre, A.N.E.
Juin : départ de l'abbé de Metz-Noblat sur les instance de M^{gr} Lallier, à la demande de Michel Rigal.
Dépôt des statuts de l'Association des Scouts dEurope que vient de fonder Jean-Claude Alin.

1959

Troisième Congrès national Route.
Janvier : Frère Gérald Hégo, franciscain, A.G.
Novembre : Rigal annonce une le lancement d'une expérience pédagogique qui concernerait la branche moyenne.
Emile-Xavier Visseaux A.-C.G., François Lebouteux C.N.E., Jean Lagarde, A.-C.N.E.

1960

Parution de *Scoutisme et engagement : une Route scoute* (M. Menu)
M^{gr} Louis Veuillot remplace M. Lallier, devenu président de la C.E.E.J. comme Évêque protecteur des S.d.F.

1961

E. Visseaux met la dernière main à la réforme administrative. Les Régions et les Départements remplacent les Provinces. A l'Assemblée générale, seuls les Commissaires de Région (CoReg) siégeront.
Premières troupes expérimentales Pionniers.

1962

Parution de *Le C.P. et son gang* (M. Menu)
Scandale provoqué par la publication d'*Aventures au Katanga* au Signe de Piste.
Fin de la campagne Cadres verts de recrutement de Chefs adultes et formés.
Mars-juin : réaffirmation très ferme par les S.d.F. qu'il n'existe aucun lien entre le mouvement et le Signe de Piste.
Juin : Charlis de Cornulier C.N.R., P. Jean-Luc Dehes, franciscain, A.N.R.
Août-octobre *: le groupe Bleimor de la mission bretonne de l'Île de France (P.-G. Keraod quittent les S.d.F. et passent aux Scouts d'Europe.*
Décembre *: exclusion de J.-C. Alin par la nouvelle Assemblée générale des Scouts d'Europe contrôlée par P.-G. Kéraod. Changement d'orientation de l'association qui se veut désormais catholique.*

1963

Le chanoine Perrot, de la Mission de France, A.G. des Scouts et des Guides de France.

***Mars** : rédaction du contrat fédéral de la nouvelle Fédération des Scouts (puis Scouts et Guides) d'Europe (F.G.S.E.) qui ne parvient pas à obtenir l'approbation de l'épiscopat.*
Eté : premières « Chemises rouges » au Jamboree de Marathon

1964

Parution de *L'école du chantier* et de *Tâche d'homme : le métier de Chef Éclaireur* (F. Lebouteux)
Mars-mai : officialisation de la réforme Pionniers-Rangers (P.-R.) et adoption par le Conseil national pui l'Assemblée générale. François Bodson premier Commissaire national Pionnier (C.N.P.) et P. Marchand, de la Mission de France, premier Aumônier national Pionniers (A.N.P.).
Eté : une vingtaine de Chefs en activité (troupes-clans-districts) dans la mouvance de Menu ou opposés à la réforme se constituent en groupes de réflexion : Reflexions de Scoutmestres (R.S.M.). Le Groupe S^{t} Louis de Paris centre de résistance à la réforme.
Juillet : Camp de la Flamme, première grande manifestation Pionnier.
Octobre : naissance de la revue *R.S.M.*. Jean Veillon (R.S.M.) reçu par Rigal. Jean Vigier C.N.R.

1965

Parution de *Des garçons et des hommes* de l'Équipe nationale Pionniers (E.N.P.). Jacques Beauchard Commissaire national Rangers (C.N.R.) et abbé Bagot Aumônier national Rangers.,
Février : Rigal reçoit une délégation R.S.M. et Menu.
Avril : Dahvernas, Menu, Montajamont, Delsuc fondent l'Association de soutien au Scoutisme (A.S.S.)
Juin : nouvelle rencontre Rigal-Menu ; naissance du bureau de liaison A.S.S.-R.S.M.

1966

Effacement de la Route. Parution de *La grande équipée* (J. Beauchard).
Avril : création dun comité de parents A.S.S.
Mai : note de M^{gr} Guilhem, nouvel évêque protecteur du Scoutisme, officialisant les raisons de ne pas reconnaître la F.G.S.E.
Décembre : rencontre E.N./une centaine de Chefs unitaires. Création dun groupe de travail Bodson (S.d.F.)-Le Gallot (R.S.M.). Jean Vigier, Odile Bonte et le P. Debruynne, premiers animateurs de Jeunes en Marche (J.E.M.) structure ouverte aux aînés et aux responsables des Scouts et des Guides de France. Philippe Warnier C.N.R.

1967

Parution de *Bases fondamentales du Scoutisme*, par M. Menu et les principaux fondateurs dA.S.S. et R.S.M.
Janvier : M. Rigal rend publiques les concessions faites aux unitaires
Mars : Journées nationales et Assemblée générale à Rome sur le thème : Terre fraternelle. Lancement de la proposition Jeunes en Marche proposés aux aînés et aux Chefs des mouvements Scouts et Guides de France par Claude Chicot et Odile Bonte.
Juin : seconde rencontre E.N./unitaires. Nouvelles concessions de l'E.N. RSM lance *Raid*.

1968

Naissance des Scouts S^{t} Georges (H. Verley).
Tensions croissantes entre responsables Rangers-responsables J.E.M./responsables Pionniers-Compagnons/Commissariat général.
Avril : rassemblement de 20.000 Pionniers de la paix au Bourget pour Pâques.

———